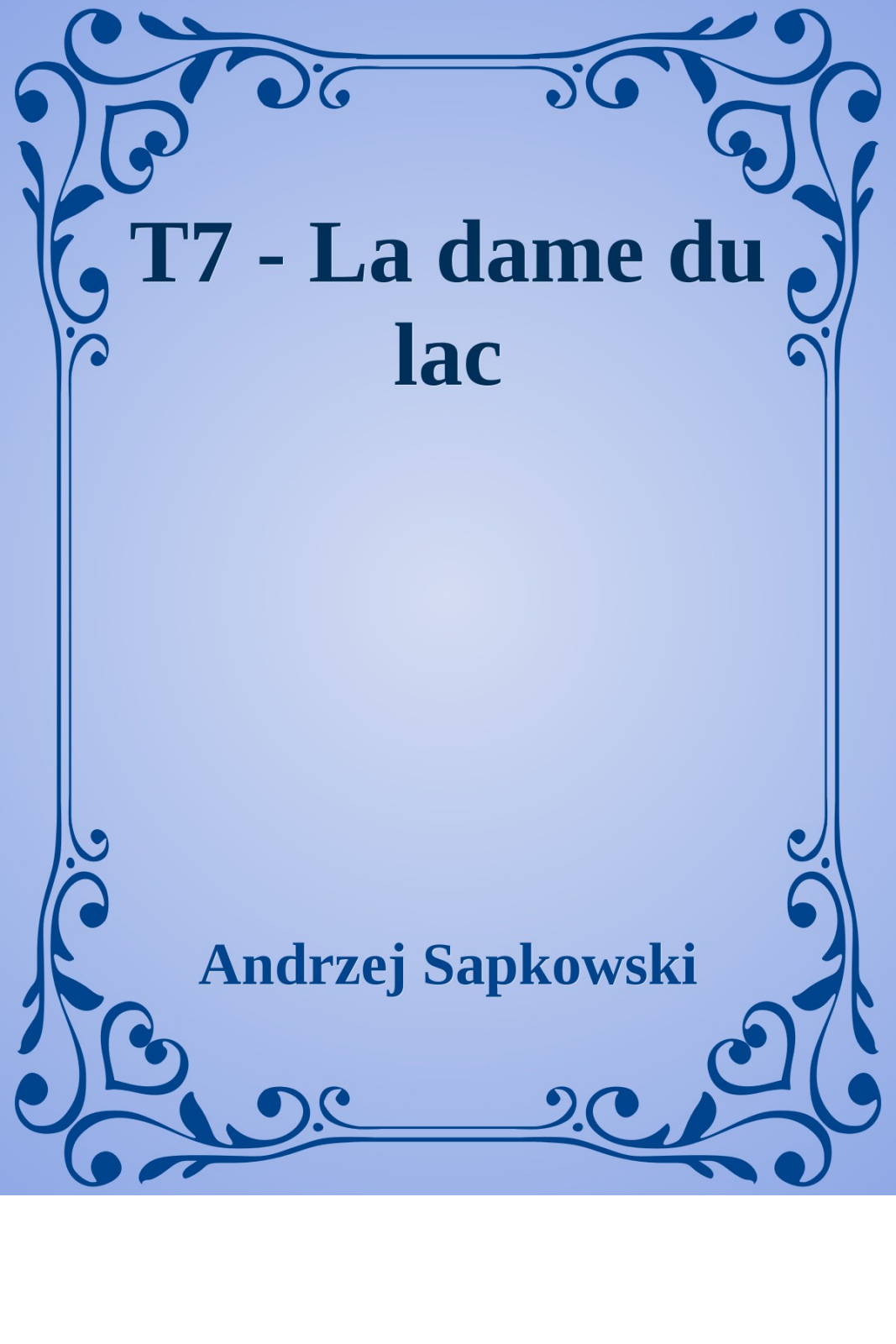


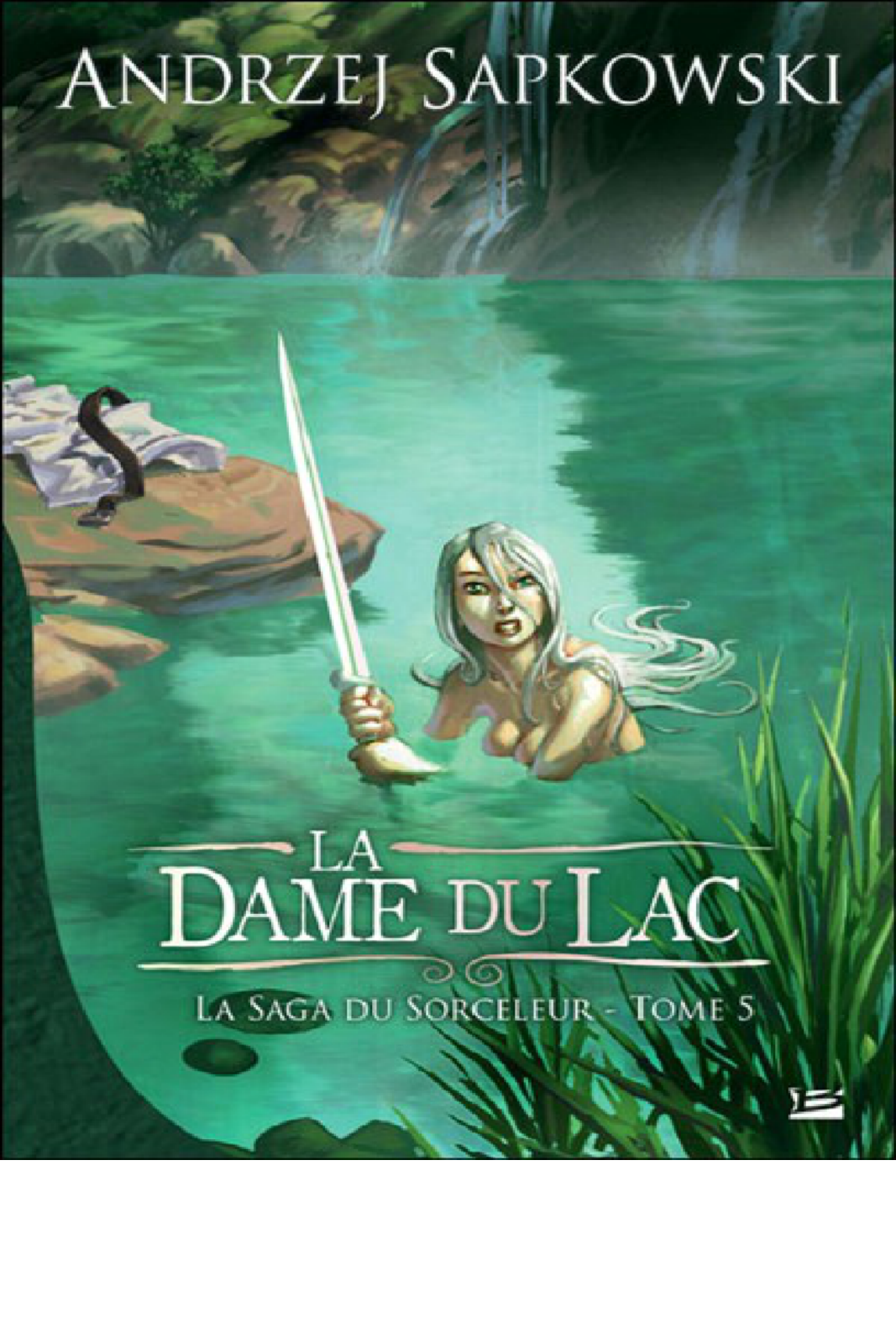


T7 - La dame du lac

Andrzej Sapkowski

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ANDRZEJ SAPKOWSKI

LA
DAME DU LAC

LA SAGA DU SORCELEUR - TOME 5



« We are such stuff
As dreams are made on, and our little life
Is rounded with a sleep. »

« Nous sommes de la même étoffe que les songes
Et notre vie infime est cernée de sommeil. »

William Shakespeare
traduction de Pierre Leyris

Du même auteur, aux éditions Bragelonne :

1. *Le Dernier Vœu*
2. *L'Épée de la providence*

La Saga du sorceleur :

1. *Le Sang des elfes*
2. *Le Temps du Mépris*
3. *Le Baptême du feu*
4. *La Tour de l'Hirondelle*
5. *La Dame du Lac*

Chez Milady :

Sorceleur :

1. *Le Dernier Vœu*
2. *L'Épée de la providence*
3. *Le Sang des elfes*
4. *Le Temps du Mépris*

Andrzej Sapkowski

La Dame du Lac

La Saga du sorceleur – tome 5

Traduit du polonais par Caroline Raszka-Dewez

Bragelonne

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Pani Jeziora*

Copyright © 1999 by Andrzej Sapkowski

published by arrangement with Literary Agency « Agence de l'Est »

© Bragelonne 2011, pour la présente traduction

Illustration de couverture :

Étienne Le Roux

ISBN : 978-2-35294-488-1

Bragelonne

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr

Site Internet : www.bragelonne.fr

« Et ils chevauchèrent jusques à un lac, lequel était large et d'une eau pure. Et au beau milieu du lac, Arthur aperçut un bras vêtu de soie blanche qui tenait dans sa main une belle épée. [...] Puis ils virent une demoiselle qui marchait sur le lac.

— Quelle demoiselle est-ce là ? demanda Arthur.

— C'est la Dame du Lac, répondit Merlin. »

Thomas Malory, d'après *Le Morte D'Arthur*
traduction de Pierre Goubert

Chapitre premier

C'était à n'en pas douter un lac enchanté.

Pour commencer, il était niché non loin des gorges de la vallée ensorcelée de Cwm Pwcca, cette vallée mystérieuse, éternellement nimbée de brume, célèbre pour ses enchantements et phénomènes magiques.

Et puis il suffisait de le regarder.

D'un bleu profond, intense et limpide, la surface de l'eau faisait immanquablement penser à un saphir. Elle était lisse comme un miroir, au point que le reflet des cimes du massif d'Y Wyddfa était bien plus beau que les montagnes elles-mêmes. Une brise légère, froide et vivifiante soufflait du lac et rien, pas même le saut des poissons ou le cri des oiseaux de mer, ne venait troubler le calme majestueux qui régnait alentour.

Le chevalier en fut tellement impressionné qu'il frissonna. Mais plutôt que de continuer sa route le long de la crête, il dirigea son cheval vers le bas de la montagne, en direction du lac. Comme attiré par la force magnétique d'un sortilège dissimulé en contrebas, dans les limbes des eaux. Son cheval avançait prudemment parmi les rochers friables, renâclant de temps en temps, sensible lui aussi à l'aura magique qui les entourait.

Parvenu sur la plage, le chevalier descendit de cheval. Tout en tirant son destrier par la bride, il se rapprocha du bord de l'eau où une vaguelette ondoyait parmi les galets colorés.

Il s'agenouilla, faisant grincer sa cotte de mailles. Il plongea les mains dans le lac, effarouchant au passage le fretin – de minuscules poissons aux dents aussi acérées que de petites aiguilles – pour y puiser de l'eau. Il but lentement, précautionneusement ; l'eau glacée lui engourdisait les lèvres, la langue, et lui picotait les dents.

Alors qu'il s'apprêtait à plonger de nouveau les mains dans l'eau, l'écho d'un son lui parvint. Il releva la tête. Comme pour confirmer que lui aussi avait entendu, son cheval renâcla.

L'homme tendit l'oreille. Non, ce n'était pas une illusion. Il s'agissait bien d'un chant. Une femme, ou plutôt une jeune fille, chantait.

Comme n'importe lequel de ses pairs, le chevalier avait été bercé depuis sa naissance par les chants des bardes et les récits de chevalerie, où, neuf fois sur dix, les mélodies et les lamentations des jeunes filles se révélaient être un appât : les hommes qui répondaient

à l'appel de ces voix tombaient inmanquablement dans un piège. Mortel, le plus souvent.

Mais la curiosité l'emporta. Après tout, il n'avait que dix-neuf ans. Il était plein de courage et de spontanéité. Il devait au premier sa réputation, et à la seconde sa renommée.

Il vérifia que son épée glissait bien dans son fourreau, après quoi il pressa son cheval et longea le bord de la plage en direction de l'endroit d'où provenait la voix. Il n'eut pas à aller bien loin.

Le rivage était bordé de grands blocs erratiques, sombres, polis par les eaux ; on aurait dit des jouets de géants lancés négligemment ou abandonnés sur place après un après-midi passé à se distraire. Certains de ces rochers noirs comme l'ébène transparaissaient sous la surface limpide de l'eau du lac. D'autres, rincés par des vaguelettes, pointaient à l'air libre, rappelant des échines de léviathans. Mais la plupart s'étiraient le long de la plage jusqu'à la forêt. Ils étaient à moitié enfoncés dans le sable, laissant à l'imagination le soin de se représenter leur taille réelle.

Le chant qu'on entendait provenait justement de derrière ces rochers, le long de la côte. Quant à la jeune fille qui chantait, elle était invisible. Le chevalier pressa son destrier, le tenant par le mors et le filet pour éviter qu'il hennisse ou renâcle.

Les vêtements de l'inconnue étaient posés sur l'un des rochers du lac, qui ressemblait au plateau d'une table. Elle-même, nue, de l'eau jusqu'à la taille, faisait sa toilette tout en s'aspergeant et en chantonnant. Le chevalier n'arrivait pas à discerner les paroles de la chanson.

Rien d'étonnant à cela.

La jeune fille, il en aurait donné sa tête à couper, n'était pas une humaine. En témoignaient son corps svelte, l'étrange couleur de ses yeux, sa voix. Il était certain que si elle se retournait, il découvrirait de grands yeux en forme d'amande. Et si elle repoussait ses cheveux couleur de cendre, il distinguerait sans problème ses oreilles en pointe.

C'était une habitante de Faërie. Une fée. De Tylwyth Têg. Une représentante du peuple que les Pictes et les Irlandais appelaient Daoine Sidhe, les Petits Êtres des Collines, et que les Saxons nommaient elfes.

La jeune fille cessa de chanter un instant, elle s'immergea jusqu'au cou, s'ébroua et poussa un juron particulièrement grossier. Le chevalier n'en fut pas troublé pour autant. Les fées, c'était de notoriété publique, savaient jurer comme les humains. Très souvent de manière bien plus vulgaire encore que des palefreniers. Et la plupart du temps, ces jurons étaient le préambule à quelque mauvais tour dont les fées étaient réputées être friandes, comme allonger le nez d'un homme au point qu'il ressemble à un concombre ou réduire sa virilité à la taille

d'une fève.

Aucune de ces éventualités ne réjouissait le chevalier. Il s'apprêtait déjà à faire discrètement demi-tour quand son cheval, soudain, le trahit. Non pas son propre destrier qui, tenu par le filet, était parfaitement calme et docile, mais la monture de la fée, une jument morelle qu'il n'avait tout d'abord pas remarquée parmi les rochers. À présent, le cheval de la jeune fille, noir comme du goudron, fouillait les gravillons de son sabot ; il hennit en guise de salutation. L'étalon du chevalier secoua son museau et lui répondit aimablement. L'écho se répercuta sur la surface de l'eau.

La fée s'ébroua, s'exposant quelques secondes dans toute sa splendide nudité, une vision loin d'être désagréable. Elle se précipita sur le rocher où étaient posés ses vêtements. Mais au lieu de saisir sa tunique pour s'en couvrir, la jeune elfe s'empara de son épée et, dans un bruit métallique, la sortit de son fourreau, tournant le fer avec une adresse étonnante. Cela lui prit quelques secondes, après quoi elle s'accroupit – ou peut-être s'agenouilla – dans l'eau, s'y dissimulant jusqu'aux narines, son épée pointée au-dessus de la surface, en direction de l'intrus.

Le chevalier, ébahi, reprit rapidement ses esprits ; il lâcha les rênes de son cheval et plia la jambe, s'agenouillant sur le sable mouillé : il avait immédiatement compris à qui il avait affaire.

— Je te salue, bafouilla-t-il en tendant le bras. C'est pour moi un grand honneur... Un grand honneur, ô Dame du Lac. J'accepte cette épée...

— Peut-être pourrais-tu te relever et te retourner ? (La fée avait sorti la bouche hors de l'eau.) Et peut-être pourrais-tu aussi cesser de me regarder de la sorte ? Et me laisser me rhabiller ?

Il obéit.

Il entendit les clapotements de l'eau tandis qu'elle sortait du lac, puis les bruissements de ses vêtements, et enfin les jurons qu'elle proféra entre ses dents lorsqu'elle les enfila sur son corps mouillé. Le dos tourné, il admira la jument morelle à la robe aussi lisse et brillante que la fourrure d'une taupe. C'était un pur-sang, assurément, rapide comme le vent. Et magique, à n'en pas douter. À coup sûr un habitant de Faërie lui aussi, comme sa maîtresse.

— Tu peux te retourner.

— Dame du Lac...

— Et te présenter.

— Je suis Galaad de Caer Benic. Chevalier du roi Arthur, le seigneur du château de Camelot, le souverain du Pays d'Été ainsi que de la Domnonée, du Dyfneint, du Powys, du Dyfed...

— Et la Témérie ? l'interrompt-elle. La Rédanie, la Rivie, Aedirn ? Nilfgaard ? Ces noms te disent-ils quelque chose ?

— Non, jamais je ne les ai entendus.

Elle haussa les épaules. Hormis son épée, elle tenait à la main ses chaussures et une chemise, lavée et essorée.

— C'est ce que je pensais. Et quel jour de l'année sommes-nous, aujourd'hui ?

— C'est la deuxième pleine lune après Beltane, dit-il la bouche grande ouverte, en proie au plus vif étonnement. Dame...

— Ciri, dit-elle machinalement en secouant les épaules pour arranger ses vêtements sur sa peau encore humide.

Elle parlait d'une façon étrange, ses yeux étaient verts et immenses...

D'un geste machinal, elle écarta ses cheveux trempés de son visage et le chevalier poussa un soupir malgré lui. Pas uniquement à cause de son oreille, qui était parfaitement normale et n'avait rien d'elfique ; sa joue était défigurée par une immense et affreuse balafre. Elle avait été blessée. Pouvait-on blesser une fée ?

Elle remarqua sa surprise, cligna des yeux et fronça le nez.

— Eh oui, une cicatrice ! dit-elle de son accent surprenant. Pourquoi as-tu l'air si effrayé ? Est-ce donc là une chose si étrange pour un chevalier ? Ou bien est-elle laide à ce point ?

Lentement, de ses deux mains, il abaissa le capuchon de son haubert, rejetant ses cheveux en arrière.

— Ce n'est point chose étrange pour un chevalier, rétorqua-t-il non sans une fierté juvénile. (Il découvrit sa propre balafre à peine cicatrisée qui courait de sa tempe jusqu'à sa mâchoire.) Et seul le déshonneur laisse de vilaines cicatrices. Je suis Galaad, fils de Lancelot du Lac et d'Ellan, la fille du roi Pellès, souverain de Caer Benic. Cette blessure m'a été infligée par Brehus sans Pitié, un oppresseur indigne, avant que je le terrasse dans un combat loyal. En vérité, je suis digne de recevoir de tes mains cette épée, ô Dame du Lac...

— Pardon ?

— L'épée. Je suis prêt à la recevoir.

— C'est mon épée. Je ne permets à personne d'y toucher.

— Mais...

— Mais quoi ?

— La Dame du Lac... La Dame du Lac sort toujours des eaux pour faire don d'une épée.

Ciri resta silencieuse quelques instants.

— Je comprends, dit-elle enfin. Soit, à chaque pays ses coutumes. Je suis désolée, Galaad... je ne sais plus qui, mais, apparemment, tu n'es pas tombé sur la bonne Dame du Lac. Moi, je ne donne rien. Et, pour que les choses soient bien claires, je ne permets pas qu'on me prenne quoi que ce soit.

— Mais enfin, ma dame, se risqua-t-il à protester, vous demeurez bien à Faërie, n'est-il pas ?

— Oui, répondit-elle. (Ses yeux verts semblaient plongés dans les abîmes du temps et de l'espace.) Je viens de Rivie, d'une ville du même nom, dans le pays du lac Eskalott. Je suis arrivée ici en barque. Il y avait du brouillard. Je ne voyais pas les rives. J'entendais seulement les hennissements de Kelpie, ma jument... qui galopait derrière moi.

Elle étendit sa chemise sur une pierre. Et le chevalier poussa un nouveau soupir. La chemise avait été lavée, mais elle portait encore des traces. On y voyait toujours des auréoles de sang.

— Le courant m'a amenée jusqu'ici, reprit la jeune fille sans se rendre compte qu'il avait remarqué les taches rouges, ou faisant mine de ne pas l'avoir vu. Le courant et l'enchantement d'une licorne... Comment s'appelle ce lac ?

— Je ne sais pas, avoua-t-il. Il y a tellement de lacs au Gwynedd...

— Gwynedd ?

— Oui. Ces montagnes, là-bas, ce sont celles d'Y Wyddfa. En les gardant sur sa droite et en chevauchant à travers bois, on atteint Dinas Dinlleu en deux jours, et ensuite Caer Dathal. Quant à la rivière... La rivière la plus proche, c'est...

— Peu importe comment s'appelle la rivière la plus proche. Aurais-tu quelque chose à manger, Galaad ? Je meurs littéralement de faim.

* * *

— Pourquoi m' observes-tu ainsi ? Tu as peur que je disparaisse ? que je m'envole dans les airs avec ton pain sec et ton saucisson fumé au genévrier ? N'aie crainte. J'ai joué quelques mauvais tours dans mon monde et j'ai un peu perturbé la destinée, aussi mieux vaut pour le moment que je ne m'y montre pas. Je vais rester quelque temps dans le tien. Un monde où il est vain de chercher le Dragon ou les Sept Chèvres la nuit dans le ciel, où il y a une deuxième pleine lune après Belleteyn, et où Belleteyn se dit Beltane... Pourquoi, t'ai-je demandé, m' observes-tu ainsi ?

— J'ignorais que les fées mangeaient.

— Les fées, les magiciennes et les elfes. Tous mangent. Boivent. Et ainsi de suite.

— Pardon ?

— Aucune importance.

Plus il l'observait et plus elle perdait son aura de beauté, devenant humaine et ordinaire, pour ne pas dire banale. Il savait néanmoins qu'elle ne l'était pas, qu'elle ne pouvait l'être. Au pied d'Y Wyddfa, aux alentours de Cwm Pwcca, on ne rencontrait pas de jeune fille

banale se baignant nue dans les lacs de montagne et lavant une chemise tachée de sang. Peu importe à quoi ressemblait cette jeune fille, elle ne pouvait être une entité terrestre. Pourtant, Galaad regardait désormais librement et sans crainte ses cheveux gris souris, à présent presque secs ; à son grand étonnement, il y distingua des mèches d'un blanc argenté qui brillaient à la lumière du soleil. Il regardait ses mains menues, son petit nez et ses lèvres pâles, son costume d'homme à la coupe un peu fantaisiste, taillé dans une étoffe délicate d'une trame exceptionnellement épaisse. Son épée, dont la facture et l'ornement étaient étranges, qui n'avait rien d'une arme de parade. Ses pieds nus, couverts de sable séché...

— Pour que les choses soient claires, lui lança-t-elle en se frottant les pieds l'un contre l'autre, je ne suis pas une elfe. Mais une magicienne, c'est-à-dire une fée... quelque peu atypique. Hé ! Sans doute n'en suis-je plus une du tout.

— Je regrette, vraiment.

— Qu'est-ce que tu regrettes donc ?

— On dit..., balbutia-t-il en rougissant. On dit que s'il leur arrive de croiser des jeunes hommes, les fées les mènent à Elfland et là... sous un buisson de noisetiers, sur un tapis de mousse, elles exigent de leur témoigner...

— Je saisis, dit-elle en lui jetant un rapide coup d'œil.

Après quoi elle mordit à belles dents dans son saucisson.

— Pour ce qui est du Pays des Elfes, dit-elle après avoir dégluti, je m'en suis sauvée il y a quelque temps et je ne suis pas du tout pressée d'y retourner. Et pour ce qui est du témoignage d'affection sur un tapis de mousse... Vraiment Galaad, tu n'es pas tombé sur la dame qu'il fallait. Toutefois, je te remercie de tes aimables intentions.

— Ma dame ! Je ne voulais pas vous offenser...

— Ne te justifie pas.

— C'est que vous êtes terriblement belle, bredouilla-t-il.

— Encore une fois, je te remercie. Mais c'est toujours non.

Ils restèrent silencieux un certain temps. Il faisait bon. Le soleil à son zénith chauffait agréablement les cailloux. Un léger vent faisait ondoyer la surface du lac.

— Que signifie une lance à la lame ensanglantée ? demanda soudain Galaad d'une voix étrangement exaltée. Pourquoi le roi à la cuisse perforée souffre-t-il ? Et qu'est-ce que cela veut dire ? Que signifie l'image d'une jeune fille en blanc qui porte un graal, un plat en argent...

— Et à part ça, l'interrompit-elle, tu te sens bien ?

— Je demande, simplement.

— Et moi, je ne comprends pas ta question. C'est un mot de passe convenu ? un signal pour les initiés ? Sois gentil de m'expliquer.

— Comment le pourrais-je puisque j'en suis incapable ?
— Alors pourquoi m'as-tu posé ces questions ?
— Eh bien parce que..., commença-t-il, déconcerté. Disons, pour être bref... Quand il en a eu l'occasion, l'un de nous ne l'a pas fait. Il a laissé sa langue dans sa poche, ou bien il n'a pas osé... Et, pour cette raison, il s'est heurté à pas mal de désagréments. Donc, désormais, nous posons les mêmes questions, chaque fois. Au cas où.

* * *

— Est-ce qu'il y a des magiciens dans ton monde ? Tu sais, des gens qui s'occupent de magie. Des mages. Des érudits.

— Il y a Merlin. Et Morgane. Mais Morgane est mauvaise.

— Et Merlin ?

— Ça va.

— Sais-tu où le trouver ?

— Et comment ! À Camelot. À la cour du roi Arthur. Je comptais justement m'y rendre.

— C'est loin ?

— Il faut aller à Powys, jusqu'à la rivière Hafren, puis suivre le cours de la rivière jusqu'à Glevum, la mer de Sabrina ; et de là, la plaine du Pays d'Été n'est plus très loin. Cela représente au total quelque dix jours de route...

— C'est trop loin.

— On peut raccourcir un peu le trajet en passant par Cwm Pwcca, bredouilla-t-il. Mais c'est une vallée maudite. Effrayante. Les Y Dynan Bach Têg, des nains malveillants, vivent là-bas...

— Et ton épée, elle est là juste pour faire joli ?

— Et qu'est-ce qu'une épée peut faire contre des mauvais sorts ?

— Beaucoup de choses, n'aie pas peur. Je suis sorceleuse. As-tu déjà entendu parler de sorceleuse ? Mais non, évidemment. Quant à tes nains, je n'ai pas peur d'eux. J'ai pas mal de connaissances parmi les nains.

Mais bien sûr, se dit-il.

* * *

— Dame du Lac ?

— Mon nom est Ciri. Ne m'appelle pas Dame du Lac. Ça me rappelle de mauvais souvenirs, pas très agréables. C'est ainsi qu'ils me nommaient, dans la contrée... Comment l'as-tu appelée déjà ?

— Faërie. Ou, comme disent les druides : Annwn. Et les Saxons : Elfland.

— Elfland... (Elle s'enveloppa dans le plaid à carreaux picte qu'il

lui avait donné.) J'y suis allée, tu sais. Je suis entrée dans la tour de l'Hirondelle et, patatras, je me suis retrouvée au milieu des elfes. Et c'est précisément ainsi qu'ils m'appelaient, la Dame du Lac. D'ailleurs, au début, ça me plaisait bien. Je me sentais flattée. Jusqu'au moment où j'ai compris que je n'étais pas du tout la dame de ce lac, de cette contrée et de cette tour, mais bel et bien une prisonnière.

— Est-ce là que tu as taché ta chemise de sang ? ne put-il s'empêcher de demander.

Elle resta un long moment silencieuse.

— Non, répondit-elle enfin. (Sa voix, lui sembla-t-il, chevrotait légèrement.) Non, ce n'est pas là. Tu as l'œil vif. Soit. On n'échappe pas à la vérité, inutile de plonger la tête dans le sable... Oui, Galaad. Oui, je me suis tachée bien souvent ces derniers temps. Du sang des ennemis que j'ai tués. Et du sang de mes proches que je tentais de sauver... Et qui sont morts dans mes bras... Qu'as-tu à m'observer ainsi ?

— Je ne sais si tu es une idole ou une mortelle... Ou l'une de ces déesses... Mais si jamais tu étais une habitante de la vallée terrestre...

— Viens-en au fait, sois gentil.

— Je souhaiterais entendre ton histoire. (Les yeux de Galaad s'embrasèrent.) Voudrais-tu bien me la raconter, ô, Dame ?

— Elle est longue, mon histoire.

— Nous avons le temps.

— Et elle ne finit pas très bien.

— Je ne peux le croire.

— Pourquoi ?

— Tu chantais en te baignant dans le lac.

— Tu es observateur, concéda-t-elle en tournant la tête. (Elle serra les lèvres, et son visage, soudain, se crispa dans une vilaine grimace.) Oui, tu es observateur. Mais très naïf.

— Raconte-moi ton histoire. S'il te plaît.

— Soit, soupira-t-elle. Si tu le souhaites... Je te la raconterai.

Elle s'assit confortablement. Il fit de même. Les chevaux paissaient au bord de la forêt en broutant de l'herbe.

— Depuis le début, demanda Galaad. Depuis le tout début...

Après un moment de silence, elle s'emmitoufla soigneusement dans le plaid picte et commença son récit.

— Cette histoire, à mes yeux, ressemble de plus en plus à une histoire qui n'a pas de début. Je ne suis même pas certaine d'ailleurs qu'elle soit vraiment terminée. Le passé et l'avenir, tu dois le savoir, sont terriblement entremêlés. Un elfe m'a même dit que c'était comme l'histoire du serpent qui se mord la queue. Ce serpent, sache-le, s'appelle Ouroboros. Et le fait qu'il se mord la queue signifie que le cercle s'est refermé. Chaque instant de l'histoire abrite à la fois le

passé, le présent et le futur. Chaque instant de l'histoire est porteur d'éternité. Comprends-tu cela ?

— Non.

— Ce n'est pas grave.

« En vérité, je vous le dis, qui croit aux rêves est pareil à celui qui veut saisir le vent ou attraper son ombre. Il se leurre face à une image illusoire, un miroir déformant qui ment ou débite des sornettes à l'exemple de la Vierge Mère. Est sot véritablement celui qui prête foi aux visions oniriques et avance sur la route des chimères.

Toutefois, qui prend les rêves à la légère et coûte que coûte refuse d'y croire, celui-là également sans raison agit. Car si, enfin, les rêves n'avaient absolument aucune signification, pour quelle raison alors les dieux en nous créant nous auraient-ils dotés du pouvoir de rêver ? »

Sagesses du prophète Lebiada, 34:1

*Tout ce que nous voyons ou paraissions
N'est qu'un rêve dans un rêve. (1)*

Edgar Allan Poe
traduction de Stéphane Mallarmé

Chapitre 2

Un vent léger fit ondoyer la surface du lac qui bouillonnait tel un chaudron, dispersant des lambeaux de brume. Les dames de nage grinçaient et tintaient en rythme ; les ailes des rames, en jaillissant hors de l'eau, semaient derrière elles une pluie de gouttelettes scintillantes.

Condwiramurs tendit le bras par-dessus bord. La barque avançait à une allure de tortue au point que l'eau, à peine frémissante, peinait à recouvrir sa main.

— Oh, oh ! dit-elle d'une voix sarcastique. Quelle rapidité ! Nous filons littéralement sur les vagues. La tête m'en tourne !

Pour toute réponse, le rameur, un homme petit, courtaud et trapu, doté d'une tignasse de cheveux grisonnants et bouclés comme un caracul, grommela dans sa barbe avec colère, sans même relever la tête. L'adepte en avait plus qu'assez des bougonnements, râles et gémissements dont cet ours mal léché éludait toutes ses questions depuis qu'elle avait pris place dans sa barque.

— Soyez plus prudent, énonça-t-elle, peinant à garder son calme. Vous pourriez vous éreinter à ramer si énergiquement.

Cette fois l'homme releva son visage hâlé, sombre comme une peau tannée. Il maugréa, graillonna et, de son menton couvert d'une barbe drue grisonnante, désigna le dévidoir fixé sur le bord de la barque et la longe qui, tendue par le mouvement de l'embarcation, disparaissait dans l'eau. Apparemment convaincu que son explication était amplement suffisante, il se remit à ramer. Au même rythme. Les rames en l'air, une pause. Les rames plongées dans l'eau jusqu'à la moitié de l'aile, deuxième pause. On tire ? Une pause plus longue encore.

— Ah ! ah ! dit tranquillement Condwiramurs en regardant le ciel. Je comprends. L'important est de tirer la cuillère derrière la barque, de façon qu'elle remue à la vitesse adéquate et à la bonne profondeur. L'important, c'est la pêche ! Tout le reste est secondaire.

C'était d'une telle évidence que l'homme ne se donna même pas la peine de maugréer. Condwiramurs reprit son monologue.

— Qui cela préoccupe-t-il que j'aie voyagé toute la nuit ? que je sois affamée ? que j'aie mal au derrière à force d'être assise sur ce banc dur et mouillé ? que j'aie envie de faire pipi ? Personne. La seule chose qui compte, c'est pêcher des poissons à la traîne. Ce qui n'a aucun sens, du reste. On n'attrapera rien du tout en tirant une cuillère dans la coulée de la rivière à une profondeur de vingt toises.

L'homme releva la tête, la regarda méchamment et maugréa avec hargne ; il semblait très en colère. Condwiramurs afficha un sourire étincelant, contente d'elle.

Le rustre ramait toujours aussi lentement. Il était furieux. Condwiramurs s'installa confortablement sur le banc à la poupe et croisa les jambes de sorte que la fente de sa robe s'ouvre.

L'homme maugréa, serra ses mains calleuses sur les rames, faisant mine de ne regarder que la longe du leurre. Bien évidemment, il ne songeait pas le moins du monde à accélérer la cadence. L'adepte poussa un soupir de résignation et se plongea dans la contemplation du ciel.

Les dames de nage grincèrent, les ailes des rames projetaient des gouttelettes diamantées.

Au milieu de la légère brume qui se levait rapidement se profilèrent les contours d'une île, ainsi que l'obélisque sombre et ventru d'une tour qui s'y dressait. Le rustaud, bien qu'il soit assis de dos et ne regarde pas autour de lui, sut instinctivement qu'ils étaient presque arrivés à destination. Sans se hâter, il plaça les rames sur le bord, se leva, puis il commença à enrouler la longe sur le dévidoir. Condwiramurs, les yeux tournés vers le ciel, sifflotait, les jambes toujours croisées.

L'homme enroula la longe jusqu'au bout, jeta un regard sur le leurre : une grande cuillère en cuivre équipée d'un triple crochet avec une petite queue en laine rouge.

— Ça, par exemple ! s'exclama Condwiramurs d'une voix mielleuse. On n'a rien attrapé ! Comme c'est dommage ! C'est curieux, pourquoi une telle guigne ? Peut-être la barque voguait-elle trop lentement ?

L'homme lui lança un regard qui en disait long. Il s'assit, grailonna, cracha par-dessus bord ; il saisit les rames dans ses mains grumeleuses et carra les épaules. Les rames plongèrent dans un clapotis, heurtant les dames de nage, et la barque fila sur le lac telle une flèche, l'eau écumant avec fracas à l'avant de l'embarcation, bouillonnant avec force remous à l'arrière. Ils parcoururent la distance qui les séparait encore de l'île en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, et la barque fut projetée sur les gravillons avec un tel élan que Condwiramurs fut éjectée de son banc.

L'homme maugréa, grailonna et cracha. L'adepte savait que, traduit en langage d'homme civilisé, cela signifiait : « Dégage de ma barque, cuistre sorcière. » Elle savait aussi qu'il était inutile de compter sur une aide quelconque de sa part.

Elle ôta ses souliers, releva sa robe très au-dessus du genou et mit pied à terre. Elle ravala un juron, car les coquilles des moules lui piquaient douloureusement la plante des pieds.

— Merci pour la traversée, dit-elle entre ses dents serrées.

Sans attendre de grognement en retour, ni regarder autour d'elle, elle se dirigea pieds nus vers les marches en pierre. Elle avait oublié déjà, effacé de sa mémoire l'inconfort et les désagréments de la traversée, gagnée par une excitation croissante. Elle était donc sur l'île Inis Vitre, au milieu du lac Blest. Dans un endroit presque légendaire où seuls quelques rares privilégiés avaient séjourné.

La brume matinale s'était totalement dissipée ; le globe rouge du soleil commençait à transparaître à travers le ciel voilé. Autour des mâchicoulis de la tour tournoyaient des mouettes hurlantes, virevoltaient des martinets.

En haut des marches qui partaient de la plage pour mener à la terrasse, appuyée contre une statuette de chimère, accroupie et souriant à pleines dents, se tenait Nimue.

La Dame du Lac.

* * *

Elle était toute menue et de petite taille, ne mesurant guère plus de cinq pieds. Condwiramurs avait entendu dire que, dans sa jeunesse, on la surnommait « la Naine » ; elle constatait maintenant que son surnom était approprié. Elle était certaine cependant que depuis un demi-siècle au moins plus personne n'osait appeler ainsi la petite magicienne.

— Je suis Condwiramurs Tilly, dit-elle en s'inclinant, quelque peu embarrassée par ses souliers qu'elle tenait toujours à la main. Je suis heureuse de pouvoir séjourner sur ton île, Dame du Lac.

— Nimue, rectifia tranquillement la petite sorcière. Nimue, tout simplement. Oublions les titres et les épithètes, demoiselle Tilly.

— Dans ce cas, appelle-moi Condwiramurs. Tout simplement.

— Comme il te plaira, Condwiramurs. Nous discuterons en prenant le petit déjeuner. J'imagine que tu es affamée.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

* * *

Le petit déjeuner était composé de tvorog, de ciboulette, d'œufs, de lait et de pain bis, et servi par deux servantes, jeunes et silencieuses, qui sentaient l'amidon.

— La tour comporte six étages, dont un en sous-sol, dit lentement Nimue en observant tous ses gestes et pratiquement chacun des morceaux qu'elle portait à sa bouche. Ton appartement se trouve au second, tu y trouveras toutes les commodités. Le rez-de-chaussée, comme tu as pu le constater, est réservé aux activités domestiques ;

c'est également ici que se trouvent les appartements d'habitation des serviteurs. Le sous-sol ainsi que les premier et troisième étages abritent le laboratoire, la bibliothèque et la galerie. Tu disposes d'un droit d'entrée et d'un accès illimité à tous les étages dont je viens de parler ainsi qu'aux locaux qui s'y trouvent, tu peux en user quand bon te semble et à ta convenance.

— J'ai compris. Merci.

— Les deux étages les plus grands renferment mes appartements et mon atelier personnels. Ce sont des endroits strictement privés. Je le précise afin d'éviter tout malentendu ; je suis extrêmement stricte sur ce point.

— J'en prends bonne note.

Nimue tourna la tête vers la fenêtre : monsieur le rameur grincheux était enfin venu à bout des nombreux bagages de Condwiramurs et chargeait à présent dans sa barque des gaules, des dévidoirs, des épuisettes, des carrelots et autres équipements de pêche.

— Je suis un peu démodée, poursuivit-elle, mais je suis habituée à jouir d'un droit d'exclusivité pour certaines choses. Par exemple, je ne partage pas ma brosse à dents. Ni mes appartements privés, ma bibliothèque, mes toilettes. Et surtout pas le Roi Pêcheur. N'essaie pas, s'il te plaît, de profiter du Roi Pêcheur.

Condwiramurs faillit s'étrangler en buvant son lait. Le visage de Nimue était impassible.

— Et si..., poursuivit-elle avant que son invitée ait retrouvé la parole, si lui essayait de profiter de toi, refuse.

Condwiramurs, qui avait fini par avaler son lait, s'empressa d'acquiescer, s'abstenant de tout commentaire. Elle mourait d'envie de répliquer pourtant qu'elle n'appréciait guère les pêcheurs, et surtout pas les rustres. Atteints, qui plus est, d'une canitie blanche comme la crème fraîche.

— Ouuiiii..., reprit Nimue d'une voix traînante. Nous en avons donc fini avec les préambules. Il est temps de passer aux choses concrètes. N'as-tu pas envie de savoir pourquoi, parmi toutes les candidates qui se sont présentées, c'est précisément toi que j'ai choisie ?

Condwiramurs prit son temps avant de répondre à la question ; elle ne voulait pas paraître trop orgueilleuse. Mais elle arriva rapidement à la conclusion que, face à Nimue, la moindre trace de fausse modestie, même la plus infime, choquerait de toute façon par sa fausseté.

— Je suis la meilleure rêveuse de l'Académie, répliqua-t-elle avec franchise, d'un ton posé et dénué de vantardise. Et j'ai terminé deuxième à l'examen des oniromanciennes en troisième année.

— J'aurais pu choisir la première. (Le franc-parler de Nimue était effectivement cinglant.) Soit dit entre parenthèses, on me l'avait justement proposée, cette major de promotion, avec une certaine

insistance du reste, sous prétexte qu'elle est, soi-disant, la fille de quelqu'un d'important. Quant à la rêverie, l'oniromancie, tu sais parfaitement, chère Condwiramurs, que c'est un don assez capricieux. Même la meilleure des rêveresses peut faire un fiasco.

Condwiramurs se retint de riposter que ses propres fiascos pouvaient se compter sur les doigts d'une seule main. Après tout, Nimue parlait à une experte, il fallait savoir raison garder, ainsi qu'aimait à le répéter l'un des professeurs de l'Académie, un homme très cultivé.

Nimue marqua son approbation d'un léger signe de tête.

— Je me suis renseignée à l'école, dit-elle au bout d'un instant. J'ai appris que tu n'avais pas besoin de stimuler tes rêveries par des moyens enivrants. Cela me réjouit, car je ne tolère pas les narcotiques.

— Je rêve sans l'aide de la moindre poudre, confirma Condwiramurs, non sans une pointe de fierté. Pour l'oniromancie, il me suffit d'avoir une accroche.

— Pardon ?

— Eh bien, une accroche, répéta l'adepte en toussotant. C'est-à-dire, quelque chose qui, d'une manière ou d'une autre, est lié à ce dont je dois rêver. Un objet. Ou une image...

— Une image ?

— C'est ça. J'obtiens de bons résultats à partir d'une image.

— Oh ! dit Nimue en souriant. Si une image peut t'aider, alors, il n'y aura pas de soucis. Si tu as terminé ton petit déjeuner, allons-y, championne des rêves et vice-championne d'oniromancie. Il serait bon que je t'explique sans tarder les raisons pour lesquelles c'est précisément toi que j'ai choisie pour être mon assistante.

Les murs de pierre dégageaient une froidure que ni les lourds gobelins ni les sombres boiseries n'atténuaient. Condwiramurs sentait le sol de pierre glacé à travers les semelles de ses chaussures.

— Derrière cette porte se trouve un laboratoire, annonça Nimue d'un ton léger en désignant d'un signe de tête la porte en question. Comme je l'ai dit, n'hésite pas à en profiter. Bien entendu, la prudence est de mise. Tout particulièrement lorsqu'on tente de contraindre un balai à porter de l'eau.

Condwiramurs gloussa poliment, même si la plaisanterie n'était pas nouvelle. Tous les mentors gratifiaient leurs protégées de ces traits d'esprit relatifs aux mythiques tribulations du non moins mythique apprenti sorcier.

L'escalier aux marches pentues s'enroulait en direction du ciel comme un serpent de mer ; il semblait sans fin. Avant d'arriver à destination, Condwiramurs était en sueur et soufflait comme un bœuf. Nimue, en revanche, ne montrait aucune trace d'effort.

— Par ici, je t'en prie, dit-elle en ouvrant la porte de chêne.

Attention à la marche.

Condwiramurs entra et poussa un soupir.

Elle se trouvait dans une véritable galerie. Du sol au plafond les murs étaient couverts de tableaux : des huiles immenses, anciennes, écaillées et craquelées, des miniatures, des estampes et des gravures jaunies, des aquarelles et des sépias délavés. Il y avait aussi des tableaux *a tempera* et des gouaches modernistes aux couleurs vives, des aquatintes et des eaux-fortes aux traits bien marqués, des lithographies et des mezzotinto contrastés dont les taches noires expressives attiraient l'œil.

Nimue s'arrêta près du premier tableau qui représentait un groupe de personnes rassemblées sous un arbre immense. Elle regarda la toile, puis Condwiramurs ; son regard était on ne peut plus éloquent. La réponse de l'adepte, qui avait immédiatement saisi ce que la petite magicienne attendait d'elle, ne se fit pas attendre.

— Jaskier en train de chanter une ballade sous le chêne Bleobheris.

Nimue sourit, hocha la tête. Elle fit un pas puis s'arrêta près de l'image suivante, une aquarelle d'un peintre symboliste. Deux silhouettes de femmes sur une colline. Des mouettes qui tournoient au-dessus d'elles ; sur les flancs de la colline, un cortège d'ombres.

— Ciri et Triss Merigold, vision prophétique à Kaer Morhen.

Un sourire, un hochement de tête, un pas, l'image suivante. Un cavalier sur un cheval au galop au milieu d'une haie d'aulnes qui tendent vers lui leurs branchages. Condwiramurs sentit un frisson la parcourir.

— Ciri... hum... Il s'agit probablement de sa chevauchée vers la ferme du hobberas Hofmeier où elle espère retrouver Geralt.

Image suivante : une huile sombre. Une scène de bataille.

— Geralt et Cahir défendant le pont sur la Iaruga.

Puis les tableaux défilèrent très vite.

— La première rencontre de Yennefer et de Ciri au temple de Melitele. Jaskier et la dryade Eithné dans le bois de Brokilone. Les compagnons de Geralt pris dans la tempête de neige au col du Malheur...

— Bravo ! Parfait ! l'interrompit Nimue. Tu connais parfaitement la légende. Tu comprends à présent pour quelle autre raison c'est toi, et non une autre, qui te trouves ici.

* * *

Une toile immense dépeignant une scène de guerre, la bataille de Brenna apparemment – un moment clef du combat, la mort héroïque et un peu kitch du héros –, dominait la table en bois d'ébène à laquelle elles étaient installées. Sans aucun doute possible l'œuvre

était de Nicolas Certosa ; on pouvait le voir à l'expression, au soin minutieux apporté aux détails et aux effets de lumière, typiques de l'artiste.

— Mais oui, je connais la légende du sorceleur et de la sorceleuse, répliqua Condwiramurs. J'en connais, je n'hésite pas à le dire, des pans entiers. Quand j'étais adolescente, j'adorais cette histoire, je la lisais et relisais sans cesse. Et je rêvais d'être Yennefer. Cependant, je serai franche : ce fut certes un coup de foudre, une histoire passionnelle explosive... mais pas éternelle.

Nimue haussa les sourcils.

— J'ai d'abord étudié cette histoire dans ses versions pour la jeunesse, poursuivit Condwiramurs, des variantes populaires abrégées, des aide-mémoire condensés et édulcorés *ad usum delphini*. Puis je me suis naturellement intéressée aux versions sérieuses, comme on dit, et intégrales. Détaillées à la limite de la redondance, et parfois au-delà. La passion fit place alors à une réflexion froide, et l'adoration sauvage à quelque chose comme le devoir conjugal, si tu vois ce que je veux dire.

D'un mouvement de tête à peine perceptible, Nimue confirma qu'elle voyait parfaitement.

— Pour résumer, je préfère les légendes qui s'en tiennent avant tout aux conventions légendaires, qui ne mélangent pas les contes populaires avec la réalité, qui ne tentent pas d'assimiler la moralité simple et intègre d'un conte à la vérité historique hautement immorale. Je préfère les légendes vierges de toute intervention de la part des encyclopédistes, archéologues et historiens. Celles dont le contenu a été protégé de toute expérimentation. Je préfère les histoires où le prince charmant se hisse au sommet de la montagne de Verre et réveille la princesse endormie d'un baiser, et qui finissent par le célèbre « et ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». C'est ainsi et pas autrement que devrait se terminer la légende... Qui a signé ce portrait de Ciri ? Celui *en pied*(2) ?

— Il n'existe aucun portrait de Ciri. (La voix de la petite magicienne était particulièrement sèche.) Ni ici ni nulle part ailleurs. Pas un seul portrait n'a été conservé, ni aucune miniature peinte par quelqu'un qui aurait pu voir Ciri en chair et en os, la connaître ou ne serait-ce que s'en souvenir. Ce portrait représente Pavetta, la mère de Ciri, et il a été peint par le peintre officiel de la cour de Cintra, le nain Ruiz Dorrit. On sait que Dorrit a peint un portrait de Ciri, alors âgée de dix ans, en pied également, mais la toile, intitulée *L'Infante avec un lévrier*, a malheureusement disparu. Revenons-en à la légende et à ton rapport à elle. Et à la façon dont elle devrait, selon toi, se terminer.

— Elle devrait avoir une fin heureuse, dit Condwiramurs d'une voix déterminée, à la limite de la provocation. Le Bien et la droiture

devraient triompher, le Mal, être condamné pour l'exemple, l'amour devrait unir les amoureux jusqu'au terme de leur vie. Et, par la peste ! aucun des valeureux héros ne devrait disparaître ! Mais la légende de Ciri ? Comment se termine-t-elle ?

— Justement. Comment ?

Condwiramurs resta silencieuse un long moment. Elle ne s'attendait pas à une telle question, elle soupçonna un test, un examen, un piège. Elle se taisait, ne tenant pas à s'y laisser prendre.

Comment se termine la légende de Geralt et de Ciri ? Mais tout le monde le sait, voyons !

Elle avait les yeux rivés sur une aquarelle aux teintes sombres représentant une barque sommaire qui glissait sur la surface d'un lac voilé de brumes ; une barque poussée par une longue perche tenue par une femme, dont on ne devinait que la noire silhouette.

C'est ainsi justement que se termine la légende. Précisément ainsi.

Nimue lisait dans ses pensées.

— Ce n'est pas du tout aussi sûr, Condwiramurs. Pas du tout.

* * *

— C'est un conteur itinérant qui m'a fait connaître la légende, commença Nimue. Je viens de la campagne, je suis la quatrième fille d'un charron. Un gueux séjournait parfois plusieurs jours dans notre village, le conteur Siffleur ; ces moments-là furent les plus merveilleux de mon enfance. On pouvait alors souffler un peu, oublier le dur labeur, et voir avec les yeux de l'âme ces choses étranges et fantastiques, ce monde lointain... Un monde beau et merveilleux... Plus lointain et plus merveilleux même que la foire qui avait lieu dans une petite ville éloignée de neuf miles...

» J'avais alors dans les six, sept ans. Ma sœur aînée en avait quatorze. Et elle avait déjà le dos voûté à force de ployer sous le travail. C'était le lot des femmes ! C'est à cela que l'on préparait chez nous les petites filles depuis leur plus tendre enfance ! À se voûter ! Se voûter constamment, et ployer sous le travail, sous le poids d'un ventre qui s'arrondissait de nouveau après chaque retour de couches...

» C'est en écoutant les récits de ce grand-père que j'ai commencé à désirer autre chose, à rêver d'autre chose que de récoltes, de mari et d'enfants. Le premier livre que j'ai acheté en échange de mûres que j'avais ramassées dans les bois racontait la légende de Ciri. Une version édulcorée, comme tu l'as joliment définie, pour les enfants, un aide-mémoire *ad usum delphini*. Qui m'était parfaitement adapté. Je ne lisais pas très bien. Mais je savais déjà à l'époque ce que je voulais. Je voulais être comme Filippa Eilhart, Sheala de Tancarville, Assire var Anahid...

Toutes deux regardèrent la gouache : elle représentait, dans un subtil *chiaroscuro*, des femmes assises autour d'une table, dans la salle d'un château. Des femmes légendaires.

— Pendant les cours d'histoire de la magie, poursuivit Nimue, à l'Académie, où j'ai du reste été admise à ma seconde tentative, je n'ai étudié du mythe que le point de vue de la Grande Loge. Au début, je n'avais tout simplement pas le temps de lire pour mon plaisir, je devais bosser pour... pour ne pas me laisser distancer par les filles de comtes ou de banquiers, à qui tout venait facilement, et qui raillaient la petite fille de la campagne que j'étais...

Elle se tut, fit craquer bruyamment les jointures de ses doigts.

— J'ai enfin trouvé le temps de lire, reprit-elle, mais j'ai alors constaté que les péripéties de Geralt et de Ciri me préoccupaient nettement moins que dans mon enfance. J'ai été touchée par le même syndrome que toi. Comment l'as-tu nommé déjà ? le devoir conjugal ? Il en fut ainsi jusqu'au moment où...

Elle se tut, s'essuya le visage. Condwiramurs remarqua avec stupéfaction que la main de la Dame du Lac tremblait.

— Je devais avoir environ dix-huit ans, quand... quand il s'est passé quelque chose. Quelque chose qui fit renaître en moi la légende de Ciri. J'ai commencé à m'y intéresser sérieusement et de manière scientifique. J'y ai consacré ma vie entière.

L'adepte se taisait ; pourtant, elle brûlait de curiosité.

— Ne fais pas semblant de ne pas savoir, dit Nimue d'un ton âpre. Tout le monde sait bien que la Dame du Lac est obsédée par la légende de Ciri, de façon quasi malade. Tout le monde en fait ses gorges chaudes, racontant comment une toquade, au départ inoffensive, s'est transformée en une sorte de dépendance narcotique ou une idée fixe. Ces ragots comportent une grande part de vérité, ma chère Condwiramurs, une grande part de vérité ! Et étant donné que je t'ai choisie comme assistante, tu seras toi aussi contaminée par cette idée fixe et cette dépendance. Car c'est ce que j'exigerai de toi. Du moins pendant la durée de ta pratique. Comprends-tu ?

L'adepte hocha la tête en guise d'acquiescement.

— Tu as l'impression de comprendre. (Nimue s'était reprise.) Mais je t'expliquerai. Petit à petit. Et lorsque le temps sera venu, tu sauras tout. Pour l'instant...

Elle s'interrompt, regarda par la fenêtre et observa le lac, le trait noir de la barque du Roi Pêcheur qu'on distinguait nettement sur la surface dorée des eaux scintillantes.

— Pour l'heure, repose-toi. Passe du temps dans la galerie. Dans les armoires et les vitrines tu trouveras des albums et des cartons de gravures sur la thématique du mythe. Tu trouveras à la bibliothèque toutes les versions et les travestissements de la légende, ainsi que la

plupart des études scientifiques la concernant. Consacre-leur un peu de temps. Regarde, lis, concentre-toi. Je veux que tu aies de la matière pour tes rêves. Une accroche, comme tu l'as appelée.

— Je le ferai. Dame Nimue ?

— Je t'écoute.

— Ces deux portraits... Les deux côte à côte... Ce n'est pas Ciri non plus ?

— Il n'existe aucun portrait de Ciri, répéta patiemment Nimue. Les artistes qui l'ont représentée par la suite ne l'ont fait que dans des scènes isolées, chacun selon sa propre fantaisie. Quant à ces portraits, disons que celui de gauche est également une variation libre sur le thème, puisqu'il représente l'elfe Lara Dorren aep Shiadhal, que la peintre, Lydia van Bredevoort, ne pouvait connaître. Tu en as entendu parler sans doute, dans la légende. Une de ses huiles a été sauvegardée, on peut l'admirer à l'Académie.

— Je sais. Et le deuxième portrait ?

Nimue observa longuement le tableau. On y voyait une jeune fille menue aux cheveux clairs et au regard triste. Vêtue d'une robe blanche à manches vertes.

— Il a été peint par Robin Anderida, dit Nimue en se retournant et en regardant Condwiramurs droit dans les yeux. Quant à savoir qui il représente... C'est à toi de me le dire, rêveresse et oniromancienne. Rêves-en. Et raconte-moi ton rêve.

* * *

L'empereur approchait. Maître Robin Anderida l'aperçut le premier et s'inclina devant lui. Stella Congreve, la comtesse Liddertal, se leva et fit la révérence ; d'un geste rapide, elle ordonna à une jeune fille assise dans un fauteuil sculpté de faire de même.

— Bonjour mesdames, dit Emhyr var Emreis en leur adressant un signe de tête. Bonjour à toi aussi, maître Robin. Comment progresse ton travail ?

Embarrassé, ce dernier s'éclaircit la voix et s'inclina de nouveau en essuyant nerveusement ses doigts sur sa blouse. Emhyr savait que l'artiste souffrait d'une agoraphobie prononcée et qu'il était d'une timidité malade. Mais était-ce un problème ? L'essentiel était qu'il peigne bien.

L'empereur portait, comme toujours en déplacement, un uniforme d'officier de la garde Impera, une armure noire et un manteau sur lequel était brodée une salamandre argentée. Il s'approcha de la toile, regarda le portrait. Le portrait d'abord, et ensuite seulement le modèle : une jeune fille menue aux cheveux clairs et au regard triste, vêtue d'une robe blanche à manches vertes, au léger décolleté orné

d'un collier de péridots.

— Remarquable, dit-il sans s'adresser à personne en particulier, de sorte qu'on ne savait pas ce qu'il vantait. Remarquable, maître. Je vous prie de poursuivre sans prêter attention à ma personne. Permettez que je vous dise un mot, comtesse.

Il s'éloigna vers la fenêtre, contraignant la comtesse à le suivre.

— Je pars, dit-il à voix basse. Des affaires d'État. Je te remercie de ton hospitalité. Ainsi que de ce que tu as fait pour la princesse. C'est vraiment du bon travail, Stella. Vous êtes vraiment dignes d'éloge, toutes les deux.

Stella Congreve s'inclina profondément, avec grâce.

— Votre Grandeur Impériale est trop bonne.

— Ne chante pas victoire trop tôt.

— Ah..., dit-elle en serrant légèrement les lèvres. Alors c'est décidé ?

— En effet.

— Qu'advient-il d'elle, Emhyr ?

— Je ne sais pas, répliqua-t-il. Dans dix jours je renouvelle mon offensive contre le Nord. Et la guerre s'annonce difficile, très difficile. Vattier de Rideaux traque les conspirations et les complots dirigés contre moi. La raison d'État peut me conduire à des décisions diverses, très diverses.

— Cette enfant n'est en rien coupable.

— La raison d'État n'a rien à voir avec la justice. Du reste... (Il fit un geste de la main.) Je veux parler avec elle. Seul à seule. Approche, princesse. Allez, allez, plus vite. Ordre de l'empereur.

La jeune fille s'inclina profondément. Emhyr la mesurait du regard, revoyant en pensée l'audience de Loc Grim, lourde de conséquences. Il était très reconnaissant et même plein d'admiration envers Stella Congreve qui, en l'espace des six mois qui s'étaient écoulés depuis ce fameux jour, avait réussi à transformer le vilain petit canard mal dégrossi en une petite aristocrate.

— Laissez-nous, ordonna-t-il. Fais une pause, maître Robin, va donc laver tes pinceaux par exemple. Quant à vous, comtesse, je vous prierais de bien vouloir attendre dans le vestibule. Et toi, princesse, viens sur la terrasse avec moi.

Il avait neigé pendant la nuit, et la fine couche de neige fondait sous les premiers rayons du soleil matinal ; les toitures humides des tours et du pinacle du château de Darn Rowan donnaient l'impression d'être en feu tant elles brillaient.

Emhyr se dirigea vers la balustrade de la terrasse. Conformément à l'étiquette, la jeune fille se tenait un pas derrière lui. D'un geste impatient, il la força à s'approcher.

L'empereur resta longtemps silencieux, les deux mains appuyées

contre la balustrade, le regard rivé sur la montagne et les ifs verts qui la couvraient en toute saison et se découpaient très nettement sur la blancheur laiteuse des escarpements abrupts. La rivière qui serpentait au fond de la vallée scintillait tel un ruban d'argent fondu.

L'air sentait déjà le printemps.

— Je viens ici trop rarement, dit Emhyr.

La jeune fille se taisait.

— Je viens ici trop rarement, répéta-t-il en se retournant. C'est pourtant un endroit charmant, qui respire le calme. Une région des plus agréables. Es-tu d'accord avec moi ?

— Oui, Votre Grandeur Impériale.

— On sent déjà le printemps. J'ai raison ?

— Oui, Votre Grandeur Impériale.

De la cour leur parvenait un chant, troublé par les tintements, les cliquetis et les claquements des fers à cheval. Informée que l'empereur avait ordonné le départ, l'escorte se préparait hâtivement à prendre la route. Emhyr se souvint qu'un des hommes de la garde avait l'habitude de chanter. Souvent. Et indépendamment des circonstances.

Regarde-moi tendrement

De tes pupilles azurées,

Dévoile-moi tendrement

Tes attraits chamarrés,

En cette nuit sois clémente

Ne refuse pas de combler mes attentes.

— Jolie ballade, déclara Emhyr, songeur, en touchant des doigts sa lourde chaîne impériale en or.

— En effet, Votre Grandeur Impériale.

Vattier m'assure qu'il est enfin sur les traces de Vilgefortz. Que ce n'est plus qu'une question de jours, de semaines tout au plus. Les têtes des traîtres vont tomber, et la véritable Cirilla, la reine de Cintra, sera amenée à Nilfgaard.

Mais avant que l'authentique Ciri parvienne à Nilfgaard, il va falloir s'occuper de son sosie.

— Relève la tête.

Elle obéit.

— As-tu des souhaits ? demanda-t-il soudain avec rudesse. Des plaintes à formuler ? des demandes ?

— Non, Votre Grandeur Impériale. Je n'en ai point.

— Vraiment ? C'est curieux. Mais enfin, je ne peux t'ordonner d'en avoir. Relève la tête, comme il sied à une princesse. Stella t'a sans doute enseigné les bonnes manières ?

— Oui, Votre Grandeur Impériale.

En réalité, ils l'ont bien formée, songea-t-il. Rience d'abord, Stella ensuite. Ils lui ont bien appris son rôle et ses répliques, sans doute sous la menace, lui répétant que la moindre erreur, la moindre faute lui vaudrait la torture et la mort, l'avertissant qu'elle aurait à jouer son rôle devant un auditoire sévère et impitoyable... le terrible Emhyr var Emreis, l'empereur de Nilfgaard en personne.

— Comment te prénommées-tu ? demanda-t-il avec la même rudesse.

— Cirilla, Fiona, Elen Riannon.

— Ton vrai prénom.

— Cirilla, Fiona...

— N'abuse pas de ma patience. Ton prénom !

— Cirilla... (La voix de la jeune fille se brisa tel un bâtonnet.)
Fiona...

— Assez, par le Grand Soleil ! dit-il entre ses dents serrées. Assez !

Elle renifla bruyamment. Au mépris de l'étiquette. Ses lèvres tremblaient, mais ça, l'étiquette ne l'interdisait pas.

— Calme-toi, lui ordonna-t-il d'une voix basse et presque douce à présent. De quoi as-tu peur ? As-tu honte de ton propre prénom ? As-tu peur de l'avouer ? Est-il lié à un souvenir désagréable ? Si je te l'ai demandé, c'est que j'aimerais m'adresser à toi en usant de ton vrai prénom. Mais, pour ce faire, je dois savoir à quoi il ressemble.

— À rien, répondit-elle. (Ses grands yeux brillèrent soudain comme des émeraudes scintillantes.) C'est un prénom quelconque, Votre Grandeur Impériale. Un prénom qui convient parfaitement à quelqu'un qui n'est rien. Aussi longtemps que je suis Cirilla Fiona, je suis quelqu'un... Aussi longtemps que...

Sa voix s'était étranglée si brusquement dans son larynx qu'elle porta machinalement la main à son cou, comme si elle arborait non pas un collier mais un garrot qui l'étouffait. Emhyr ne cessait de l'observer, plus reconnaissant que jamais envers Stella Congreve. Mais il éprouvait en même temps de la colère. Une colère infondée. Et par conséquent, d'une violence extrême.

Qu'est-ce que j'attends de cette gamine ? songea-t-il, sentant la colère monter en lui, bouillonner, telle de la soupe dans un chaudron. Qu'est-ce que j'attends d'une gamine qui...

— Sache, jeune fille, que je n'ai rien à voir avec ton enlèvement, dit-il rudement. Je n'ai rien à voir avec ta capture. Je n'avais donné aucun ordre dans ce sens. On m'a abusé...

Il était furieux contre lui-même, conscient de commettre une erreur. Il aurait déjà dû mettre fin à cette conversation, avec condescendance, d'un ton menaçant. En souverain, en empereur. Il convenait d'oublier cette jeune fille et ses yeux verts. Elle n'existait pas. C'était un sosie. Une imitation. Elle n'avait même pas de prénom.

Elle n'était rien. Et un empereur ne discute pas avec quelqu'un qui n'est rien. Un empereur ne reconnaît pas ses fautes devant quelqu'un qui n'est rien. Un empereur ne demande pas pardon, ne se repentit pas devant quelqu'un qui...

— Pardonne-moi, dit-il. (Ses propres mots lui étaient étrangers, collaient désagréablement à ses lèvres.) J'ai commis une erreur. Oui, c'est vrai, je suis coupable de ce qui t'est arrivé. Je suis fautif. Mais je t'en donne ma parole, plus rien ne te menace. Plus rien de mal ne t'arrivera. Aucun préjudice, aucun outrage, aucun désagrément. Tu ne dois pas avoir peur.

— Je n'ai pas peur, dit-elle en relevant la tête.

Au mépris de l'étiquette, elle le regarda droit dans les yeux.

Emhyr frémit, frappé par la droiture et la confiance de son regard. Il se redressa aussitôt, si impérial et condescendant qu'il en éprouva du dégoût.

— Demande-moi ce que tu veux.

Elle le regarda de nouveau, et l'empereur se rappela malgré lui toutes les fois où il avait ainsi lavé sa conscience des bassesses qu'il avait commises. Poussant l'ignominie jusqu'à se réjouir dans le secret de son âme de s'en tirer à si bon compte.

— Demande-moi ce que tu veux, répéta-t-il. (Sous l'effet de la fatigue, sa voix avait soudain gagné en humanité.) J'exaucerai chacun de tes souhaits.

Qu'elle ne me regarde pas, songea-t-il. Je ne supporte pas son regard.

Les gens, paraît-il, ont peur de me regarder. Et moi, de quoi ai-je peur ?

Je n'en ai rien à faire de Vattier de Rideaux et de sa raison d'État. Si elle me le demande, j'ordonnerai qu'on la ramène chez elle, à l'endroit où elle a été enlevée. J'ordonnerai qu'on l'y ramène dans un carrosse doré tiré par six chevaux. Il suffit qu'elle me le demande.

— Demande-moi ce que tu veux, répéta-t-il.

— Je vous remercie, Votre Grandeur Impériale, dit la jeune fille en baissant les yeux. Votre Grandeur Impériale est très noble et généreuse. Si je puis demander quelque chose...

— Parle.

— J'aimerais pouvoir rester ici. À Darn Rowan. Chez Mme Stella.

Il ne fut pas étonné. Il s'attendait à une requête de ce genre.

Le tact l'empêcha de lui poser des questions qui auraient été humiliantes pour lui comme pour elle.

— J'ai donné ma parole, rétorqua-t-il froidement. Qu'il en soit donc fait selon ta volonté.

— Je vous remercie, Votre Grandeur Impériale.

— J'ai donné ma parole, répéta-t-il en s'efforçant d'éviter son regard, et je la tiendrai. Je pense néanmoins que tu as fait le mauvais choix. Tu n'as pas formulé le vœu qu'il fallait. Si tu venais à changer

d'avis...

— Je ne changerai pas d'avis, dit-elle lorsqu'il fut clair que l'empereur n'achèverait pas sa phrase. Pourquoi devrais-je en changer ? J'ai choisi Mme Stella, et toutes ces choses qui m'étaient jusqu'alors si peu familières... Une maison, de la chaleur, de la bonté... Un cœur. On ne peut commettre d'erreur en faisant ce choix-là.

Pauvre créature naïve, songea l'empereur Emhyr var Emreis, Deithwen Addan yn Carn aep Morvudd, la Flamme blanche qui danse sur les tertres de ses ennemis. C'est précisément ce choix qui fait commettre les plus terribles erreurs.

Mais quelque chose – de lointains souvenirs peut-être – empêcha l'empereur de prononcer ces mots à voix haute.

* * *

— Intéressant, conclut Nimue après avoir écouté le rapport de Condwiramurs. Oui, un rêve vraiment très intéressant. En as-tu fait d'autres ?

— Bah ! (D'un geste rapide et sûr, Condwiramurs décalotta son œuf à l'aide de son couteau.) Tout ce défilé m'a donné le tournis ! Mais c'est normal. Les rêves qui surviennent la première fois que l'on dort dans un nouvel endroit sont toujours incroyables. Tu sais, Nimue, on dit de nous, les rêveuses, que notre talent ne repose pas sur le fait que nous rêvions. Si on met de côté les visions par tranches ou sous hypnose, nos rêves ne se différencient en rien de ceux des autres, pas plus par leur intensité, leur richesse, que par leur charge précognitive. Ce qui nous différencie et préjuge de notre talent tient à tout à fait autre chose. Nos rêves se fixent dans notre mémoire. Nous oublions rarement ce dont nous avons rêvé.

— Parce que vous avez des glandes endocrines qui vous sont propres et qui fonctionnent de manière atypique, l'interrompt la Dame du Lac. Pour simplifier, vos rêves ne sont rien d'autre que des endomorphines distillées dans l'organisme. À l'instar de la plupart des talents magiques spécifiques, le vôtre est purement organique. Mais pourquoi est-ce que je te parle de choses que tu connais parfaitement ? Je t'écoute, de quels autres rêves te souviens-tu ?

— Un jeune garçon, dit Condwiramurs en fronçant les sourcils, qui erre au milieu de champs déserts, un baluchon sur l'épaule. Les champs sont nus, c'est le printemps. Des saules... le long des routes et des lisières des champs. Des saules aux branches déployées, tordues, avec des creux dans les troncs... Ils sont nus, ils n'ont pas reverdi encore. Le garçon avance, regarde autour de lui. La nuit tombe. Des étoiles apparaissent dans le ciel. L'une d'elle est mobile. C'est une

comète. Une étincelle qui clignote et qui rougeoit, et fend l'horizon...

— Bravo ! dit Nimue en souriant. Bien que j'ignore totalement de qui il s'agit, on peut toutefois déterminer avec précision la date de l'événement. La comète rouge est restée visible pendant six jours, durant le printemps de l'année du traité de paix cintrasien. Au début du mois de mars, plus précisément. As-tu repéré des indicateurs temporels dans tes autres rêves également ?

— Mes rêves, répliqua Condwiramurs en reniflant et en salant son œuf, ne ressemblent pas à un calendrier agricole. Ils ne contiennent pas de tablettes avec des dates ! Toutefois, pour être exacte, j'ai fait un rêve sur la bataille de Brenna, sans doute à cause de la toile de Nicolas Certosa que j'ai longtemps observée dans ta galerie. Et la date en est également connue. La bataille a eu lieu la même année que le passage de la comète. Je me trompe ?

— Non, tu ne te trompes pas. Y avait-il quelque chose de particulier dans ce rêve sur la bataille ?

— Non. Un enchevêtrement de chevaux, de gens et d'armes. Les gens se bagarraient et hurlaient. Quelqu'un, un malade sûrement, beuglait : « Les aigles ! Les aigles ! »

— Quoi d'autre ? Tu as parlé d'un véritable défilé de rêves.

— Je ne me souviens pas..., commença Condwiramurs avant de s'interrompre.

Nimue sourit.

— Bon, d'accord. (L'adepte prit un air suffisant pour couper court à tout commentaire malveillant de la Dame du Lac.) Effectivement, il m'arrive d'oublier. Nul n'est parfait. Je le répète, mes rêves, ce sont des visions, pas des fiches de bibliothèque...

— Je le sais, l'interrompt Nimue. Il ne s'agit pas d'un examen sur tes capacités de rêveresse, il s'agit d'analyser la légende. Ses énigmes et ses pages blanches. Du reste, nous avançons plutôt bien : dès tes premiers rêves tu as identifié la jeune fille du portrait, ce sosie de Ciri avec lequel Vilgefortz a tenté de tromper l'empereur Emhyn...

Elles s'interrompirent, car le Roi Pêcheur venait d'entrer dans la cuisine. Il leur adressa un petit salut en bougonnant, puis il alla prendre du pain sur la crédence, une double cruche et un petit paquet en toile. Il sortit, sans oublier de réitérer son salut et de bougonner.

— Il clopine terriblement, constata Nimue d'un ton qui se voulait indifférent. Il a été grièvement blessé. À la chasse. Un sanglier lui a arraché la jambe. C'est pour cela qu'il passe autant de temps sur sa barque. Quand il rame et qu'il pêche, il n'est pas gêné par sa blessure... sur sa barque il l'oublie. C'est un homme très bien et très bon. Et moi...

Condwiramurs observait un silence bienveillant.

— J'ai besoin d'un homme, conclut la petite magicienne.

Moi aussi, songea l'adepte. Par la peste ! dès que je rentre à l'Académie, je me laisse séduire. Le célibat, ça va bien un moment, mais six mois c'est trop long.

Nimue toussota.

— Si tu as terminé de petit-déjeuner et de rêvasser, passons à la bibliothèque.

* * *

— Revenons-en à ton rêve.

Nimue ouvrit une pochette, elle compulsa plusieurs aquarelles sépia et en sortit une pour la montrer à Condwiramurs. Celle-ci sut immédiatement ce qu'elle représentait.

— L'audience à Loc Grim ?

— Effectivement. Il s'agit bien de la présentation du sosie à la cour impériale. Emhyr fait mine de s'être fait berner, il fait contre mauvaise fortune bon cœur. Regarde, voilà les ambassadeurs des royaumes du Nord en l'honneur desquels est donné ce petit spectacle. Ici, on voit les deux ducs nilfgardiens qui ont subi un affront : l'empereur a rejeté leurs filles, il a dédaigné leur proposition d'alliance. Avides de vengeance, ils murmurent, penchés l'un vers l'autre, ourdissant déjà des complots et préparant des meurtres. La jeune fille se tient debout, tête baissée ; pour souligner son aspect mystérieux, le peintre l'a parée d'un foulard qui masque les traits de son visage.

» Nous ne savons rien de plus de la fausse Ciri, reprit au bout d'un instant la magicienne. Aucune version de la légende n'indique ce qu'il est advenu d'elle par la suite.

— Il convient tout de même d'imaginer, dit Condwiramurs avec tristesse, que le sort de la jeune fille n'eut probablement rien d'enviable. Lorsque Emhyr a récupéré l'original, et nous savons, n'est-ce pas, qu'il l'a récupéré, il s'est débarrassé de l'imitation. Pendant que je rêvais, je n'ai perçu aucune trace de tragédie, et pourtant, en principe, j'aurais dû ressentir quelque chose si... D'un autre côté, ce que je vois en rêve n'est pas la vérité absolue. Comme tout être humain, je vois en rêve des songes. Des désirs. Des regrets... Et des peurs.

— Je sais.

* * *

Elles discutèrent jusqu'à l'heure du déjeuner, parcourant des pochettes et des fascicules remplis de gravures. Apparemment, la pêche du Roi Pêcheur avait été bonne, car il y avait du saumon grillé pour le déjeuner. Et pour le dîner aussi.

Condwiramurs dormit mal la nuit suivante. Elle avait trop mangé.

Elle ne fit aucun rêve. Elle en fut quelque peu accablée et honteuse, mais Nimue ne s'inquiétait pas le moins du monde.

— Nous avons le temps, dit-elle. Nous avons encore de nombreuses nuits devant nous.

* * *

La tour Inis Vitre comportait plusieurs salles de bains, extrêmement luxueuses, aux marbres resplendissants et aux cuivres brillants, chauffées par un hypocauste installé quelque part dans les caves. Condwiramurs n'hésitait pas à profiter de longues heures durant de la baignoire, ce qui ne l'empêchait pas de rencontrer régulièrement Nimue aux bains, minuscule cabanon de bois équipé d'un appontement donnant sur le lac. Mouillées, ruisselantes de transpiration due à l'émanation de chaleur en provenance des pierres émaillées, les deux femmes s'asseyaient sur de petits bancs puis se fouettaient nonchalamment avec des vergettes de bouleau ; des gouttes de sueur salée coulaient dans leurs yeux.

— Si j'ai bien compris, dit Condwiramurs en s'essuyant le visage, mon stage sur Inis Vitre va consister à rêver toutes les pages blanches contenues dans la légende du sorceleur et de la sorceleuse ?

— Tu as bien compris.

— Au cours de la journée, nos discussions et l'observation des tableaux doivent me permettre de « faire le plein » pour la nuit, afin de pouvoir rêver la version réelle, ignorée de tous, de l'événement en question, c'est bien ça ?

Cette fois, Nimue ne se donna même pas la peine d'acquiescer. Elle se contenta de se cingler à plusieurs reprises à l'aide de sa vergette ; elle se leva, faisant gicler de l'eau sur les pierres fumantes. De la vapeur jaillit, la privant momentanément de son souffle.

Nimue versa sur ses épaules l'eau qui restait dans le baquet. Condwiramurs admira sa silhouette. Bien que petite, la magicienne était parfaitement proportionnée. Plus d'une jeune femme de vingt ans aurait pu envier ses formes et la fermeté de sa peau. À commencer par Condwiramurs : elle avait vingt-quatre ans... et elle était envieuse.

— Même si j'arrive à voir quelque chose en rêve, reprit-elle en essuyant de nouveau son visage ruisselant de sueur, comment pourrions-nous avoir la certitude qu'il s'agit de la véritable version ? Vraiment, je ne sais pas...

— Nous parlerons de cela dans un instant, l'interrompit Nimue. Dehors. J'en ai assez d'être assise dans cette fournaise. Allons nous refroidir. Ensuite nous discuterons.

Cela aussi faisait partie du rituel. Elles sortaient des bains en

courant, foulant les planches de l'appontement de leurs pieds nus, puis elles plongeaient dans le lac en poussant des cris sauvages. Après s'être bien éclaboussées, elles remontaient sur les planches et essoraient leurs cheveux.

Dans sa barque, alarmé par les clapotis et les piailllements, le Roi Pêcheur regarda de tous côtés, sa main en visière, mais il détourna aussitôt le regard pour s'occuper de son matériel de pêche. Condwiramurs jugeait un tel comportement outrageant et répréhensible. Toutefois, son opinion sur le Roi Pêcheur s'était nettement améliorée depuis qu'elle avait découvert qu'il consacrait à la lecture le temps qu'il ne passait pas à la pêche. Il prenait son livre même pour aller aux toilettes, or ce n'était rien de moins que le *Speculum aureum*, une œuvre sérieuse et difficile. Ainsi, même si au tout début de son séjour sur Inis Vitre Condwiramurs avait été quelque peu étonnée du choix de Nimue, ce n'était plus le cas désormais. Il était clair que le Roi Pêcheur n'avait du rustre et du butor que les apparences.

Il n'empêche, songea Condwiramurs, se pencher sur ses cannes et ses appâts alors que sur le ponton paradent deux femmes nues aussi belles que des nymphes et dont on ne devrait pouvoir détourner le regard est une insulte et un affront impardonnable.

— Pour en revenir à notre affaire, dit-elle en s'essuyant la poitrine avec une serviette, si je rêve quelque chose, quelle garantie aurons-nous qu'il s'agit bien de la vérité ? Je connais toutes les versions littéraires de la légende, depuis *Un demi-siècle de poésie*, de Jaskier, jusqu'à *La Dame du Lac*, d'Andréa Ravixa. Je connais le révérend Jarre, je connais toutes les théories scientifiques développées sur le sujet, et je ne parle même pas des éditions populaires. Toutes ces lectures ont laissé en moi une trace, ont exercé une influence dont je ne peux faire abstraction dans mes rêves. Y a-t-il la moindre chance de se frayer un chemin à travers la fiction et de voir la réalité en rêve ?

— Oui.

— Une grande chance ?

— Aussi grande que celle du Roi Pêcheur. (D'un signe de tête Nimue désigna la barque sur le lac.) Vois donc par toi-même, il lance ses hameçons sans relâche. Il remonte à la surface des mauvaises herbes, des racines, de vieilles souches, des troncs, de vieilles chaussures, des noyés et que sais-je encore. Mais de temps en temps, il attrape quelque chose.

— Allons pêcher, alors ! soupira Condwiramurs en se rhabillant. Lançons nos hameçons et patientons. Cherchons la vérité dans la légende, défaisons les tapisseries et les doublures, auscultons les coffres à la recherche d'un double fond... Et s'il n'existait pas de double fond ? Avec tout le respect que je te dois, Nimue, nous ne

sommes pas les premières sur ce terrain de chasse. Est-il vraiment possible qu'un détail ou une brouille ait échappé à l'attention de la meute de chercheurs qui sont allés à la pêche avant nous ? Nous ont-ils laissé ne serait-ce qu'un seul poisson à nous mettre sous la dent ?

— Ils nous en ont laissé, affirma Nimue avec conviction en coiffant ses cheveux mouillés. Ce qu'ils ignoraient, ils l'ont maquillé en confabulations et en beaux mensonges. Ou bien ils l'ont passé sous silence.

— Quoi, par exemple ?

— Le séjour hivernal du sorcelleur à Toussaint, pour commencer. Toutes les versions de la légende résument cet épisode en une courte phrase : « Les héros ont passé l'hiver à Toussaint. » Même Jaskier, qui a consacré deux chapitres à ses frasques dans cette principauté, reste étonnamment énigmatique au sujet du sorcelleur. Cela ne vaut-il pas la peine de chercher ce qui s'est réellement passé cet hiver-là ? Après la fuite de Belhaven et la rencontre avec l'elfe Avallac'h dans le complexe souterrain de Tir ná Béa Arainne ? Après l'échauffourée à Caed Myrkvid et l'aventure avec les druidesses ? Qu'a fait le sorcelleur à Toussaint d'octobre à janvier ?

— Qu'a-t-il fait ? Il hivernait ! pouffa l'adepte. Il ne pouvait passer le col avant le dégel, il a donc attendu la fin de l'hiver en s'ennuyant ferme. Rien d'étonnant à ce que plus tard les auteurs aient résumé d'un laconique : « L'hiver passa. » cet ennuyeux intermède. Bon, mais puisqu'il le faut, je tenterai d'apporter quelques éclaircissements. Avons-nous des images ou des dessins à ce sujet ?

Nimue sourit.

— Nous avons même un dessin sur lequel figure un dessin.

* * *

La fresque rupestre représentait une scène de chasse. Des petits hommes maigres, armés d'arcs et de piques, dessinés à grands traits de pinceau, faisaient des bonds sauvages en pourchassant un énorme bison violet. Le bison avait sur son flanc des rayures de tigre, et au-dessus de ses cornes courbées comme des corolles s'élevait une espèce d'insecte rappelant une libellule.

— Voici donc le fameux tableau, constata Régis en hochant la tête. Peint par l'elfe Avallac'h. Un elfe qui savait beaucoup de choses.

— Oui, confirma Geralt d'un ton sec. C'est bien le fameux tableau.

— Le problème, c'est que dans les cavernes que nous avons explorées dans leurs moindres recoins, nous n'avons trouvé trace ni des elfes ni d'aucun des autres monstres que tu as évoqués.

— Ils étaient là. Maintenant ils se cachent. Ou bien on les a emmenés ailleurs.

— C'est un fait incontestable. N'oublie pas, l'entretien t'a été exclusivement accordé par l'intercession de la flaminique. Sans doute a-t-on estimé qu'un seul entretien suffisait. Étant donné que la flaminique a clairement exprimé son refus de collaborer, je ne sais pas ce qu'on peut encore entreprendre. Cela fait une journée entière que nous errons dans ces cavernes... Je ne peux m'empêcher de penser que c'est absurde.

— Je pense la même chose, reconnut le sorcelleur avec amertume. Je ne comprendrai jamais les elfes. Mais je sais au moins pourquoi la plupart des humains ne courent pas après. J'ai toujours l'impression qu'ils se jouent de nous. Dans tout ce qu'ils font, disent, pensent, les elfes se jouent de nous, ils se moquent, ils nous raillent.

— Ça, c'est de l'anthropomorphisme.

— Peut-être un peu. Mais l'impression persiste.

— Que faisons-nous ?

— Retournons à Caed Myrkvid, retrouvons Cahir ; les petites druidesses ont dû soigner sa vilaine blessure au crâne. Ensuite, sautons sur nos chevaux et profitons de l'invitation de la princesse Anna Henrietta. Ne fais pas cette tête, vampire. Milva a les côtes cassées, Cahir le bec esquiné ; un peu de repos à Toussaint leur fera du bien à tous les deux. Et puis il faut aussi sortir Jaskier du guêpier dans lequel il semble s'être fourré.

— Eh bien soit, soupira Régis, qu'il en soit donc ainsi. Je vais devoir me tenir éloigné des miroirs et des chiens, faire attention aux magiciennes et aux télépathes... Mais si on me démasquait malgré tout, je compte sur toi.

— Tu peux compter sur moi, répliqua Geralt sur un ton solennel. Je ne te laisserai pas dans l'embarras, mon ami.

En retour, le vampire le gratifia d'un sourire, allant même, puisqu'ils étaient seuls, jusqu'à lui faire admirer sa denture complète, canines incluses.

— Ami ?

— Ça, c'est de l'anthropomorphisme. Allons, sortons de ces grottes, mon ami. Parce que la seule chose que nous puissions attraper ici, ce sont des rhumatismes.

— Tu as raison. À moins que... Geralt ? D'après ce que tu as vu, Tir ná Béa Arainne, la nécropole elfique, se trouve derrière une fresque, derrière ce mur exactement... On pourrait y accéder si... Enfin, tu sais. Si on le détruisait. N'y as-tu point songé ?

— Non, je n'y ai point songé.

* * *

Le Roi Pêcheur avait eu de la chance de nouveau, car pour le dîner

on servit de la truite grise fumée. Le poisson était tellement délicieux que le travail prit du retard. Une fois encore, Condwiramurs avait mangé plus que de raison.

* * *

Condwiramurs eut un renvoi de poisson. *Il est temps de dormir*, songea-t-elle, constatant pour la deuxième fois qu'elle tournait machinalement la page de son livre sans rien enregistrer de son contenu. *Il est temps de rêver*.

Elle bâilla, reposa son livre et éparpilla ses oreillers. L'heure n'était plus à la lecture mais au repos. D'une formule magique, elle éteignit sa lampe. Instantanément, la chambre fut plongée dans une obscurité impénétrable, épaisse comme de la mélasse. Les lourds rideaux de velours étaient tirés, empêchant le moindre rai de lumière de passer : l'adepte – elle l'avait constaté depuis longtemps déjà – rêvait mieux dans le noir complet. *Que choisir ?* se demanda-t-elle en s'étirant et en se retournant sur son drap. *Suivre l'élément oniroïde ou tenter l'ancrage ?*

En dépit de ses affirmations prétentieuses, les rêveresses ne se souvenaient pas même de la moitié de leurs rêves prophétiques, une bonne partie demeurait dans la mémoire des oniromanciennes sous la forme d'un embrouillamini d'images aux silhouettes et aux couleurs mouvantes comme celles d'un kaléidoscope, ce jouet aux multiples facettes de verre. Lorsque les images étaient totalement dépourvues de sens, la solution consistait tout bonnement à les ignorer pour passer à la question du jour selon la formule suivante : « Si je ne m'en souviens pas, c'est qu'il est inutile de s'en souvenir. » Dans le jargon des rêveresses, ce type de rêve portait le nom de « mastic ».

Les « rêves-fantômes » étaient les pires, les plus honteux, ceux dont les rêveresses ne se rappelaient que des fragments, des lambeaux de signification dont il ne restait le lendemain matin que des impressions floues.

Si le « fantôme » revenait trop souvent, on pouvait être sûr d'avoir affaire à un rêve d'une importance oniroïde significative. La rêveresse s'efforçait alors, par la concentration et l'autosuggestion, de convoquer délibérément ce fantôme afin qu'il lui apparaisse de nouveau, mais cette fois de manière bien précise. Cette méthode, qu'on appelait « l'accrochage », et qui consistait à replonger dans ses rêves dès le réveil, était celle qui donnait les meilleurs résultats. Si le rêve ne se laissait pas accrocher, on pouvait par la suite tenter d'appeler la vision onirique en s'adonnant à la méditation et en exerçant sa concentration avant chaque endormissement. On appelait cette méthode « l'ancrage ».

Après vingt nuits passées sur l'île, Condwiramurs avait déjà établi

trois listes répertoriant trois types de rêves. Dans la première, la rêveresse avait noté les succès dont elle pouvait se gargariser et qui faisaient état des « fantômes » qu'elle avait réussi à « accrocher » ou à « ancrer » avec bonheur. Au nombre de ces derniers figuraient les rêves concernant la rébellion sur l'île de Thanedd et la traversée par le sorceleur et sa compagnie du col du Malheur, dans la vallée de Sudduth, sous le blizzard, les pluies d'abat printanières, sur des routes détrempées. Il y avait la liste des échecs, sur laquelle apparaissaient les rêves qui, en dépit des efforts de Condwiramurs, demeuraient une énigme. De celle-là, l'adepte ne s'était pas vantée auprès de Nimue. Enfin la dernière, la liste de travail, qui classifiait les rêves encore en attente.

Et puis il y avait aussi ce rêve étrange mais très agréable, qui revenait par bribes, par touches soyeuses, et dont les sons étaient insaisissables.

Un rêve doux, tendre.

C'est bon, songea Condwiramurs en fermant les yeux. *On y va.*

* * *

— Je crois savoir à quoi le sorceleur passait ses journées au cours de l'hiver qu'il a passé à Toussaint.

— Tiens, tiens ! (Nimue lui lança un regard par-dessus ses lunettes et le grimoire relié de cuir qu'elle était en train de feuilleter.) Tu as fini par rêver de quelque chose ?

— Et comment ! s'exclama Condwiramurs, très fière. Oui, j'ai rêvé. J'ai vu le sorceleur Geralt avec une femme aux cheveux noirs coupés court et aux yeux verts. Je ne sais pas qui cela peut être. Peut-être cette princesse dont parlait Jaskier dans ses Mémoires ?

— Tu devais être distraite en les lisant, objecta la magicienne, refrénant quelque peu l'enthousiasme de l'adepte. Jaskier fait une description détaillée de la princesse Anarietta, et d'autres sources confirment que ses cheveux étaient, je cite, « châtain clair, scintillants, telle une couronne dorée ».

— Ce n'était donc pas elle, admit l'adepte. La femme dont j'ai rêvé avait les cheveux noirs. Comme le charbon. Et le rêve était... hum... curieux.

— Je suis tout ouïe.

— Ils discutaient. Mais il ne s'agissait pas d'une discussion ordinaire.

— Et qu'avait-elle donc d'extraordinaire ?

— La plupart du temps, la femme avait ses jambes posées sur les épaules du sorceleur.

— Dis-moi, Geralt, est-ce que tu crois au coup de foudre ?

— Et toi, y crois-tu ?

— Oui.

— Je sais maintenant ce qui nous a rapprochés. Les contraires s'attirent.

— Ne sois pas cynique.

— Pourquoi ? Il paraît que le cynisme est une preuve d'intelligence.

— C'est faux. Le cynisme, nimbé de son auréole de pseudo-intelligence, est terriblement hypocrite. Et je ne supporte pas l'hypocrisie. Puisque nous en sommes là... Dis-moi, sorceleur, qu'aimes-tu le plus en moi ?

— Ça.

— Tu passes du cynisme à la trivialité la plus banale. Essaie encore.

— Ce que j'aime le plus en toi c'est ton esprit, ton intelligence, et ta profondeur d'âme. Ton indépendance et ta désinvolture, ta...

— Je ne comprends pas d'où te vient ce goût pour le sarcasme.

— Ce n'était pas du sarcasme, je plaisantais.

— Je ne supporte pas ce genre de plaisanteries. Surtout mal à propos. Chaque chose en son temps, mon cher, et une heure pour chaque chose. Il y a un temps pour parler, un temps pour se taire, un temps pour pleurer, un temps pour rire, un temps pour semer, un temps pour effeuiller, pardon, récolter, un temps pour plaisanter, un temps pour parler sérieusement...

— Un temps pour les caresses corporelles et un temps pour l'abstinence ?

— Non, voyons ! Ne prends pas mes paroles au pied de la lettre ! Disons plutôt que l'heure est à présent aux louanges. L'amour sans flatterie me choque par son aspect physiologique, or la physiologie est fade. Flatte-moi !

— De la Iaruga jusqu'à la Buina, personne n'a un aussi joli derrière que toi.

— Nous voilà dans de beaux draps ! Maintenant, pour changer, voilà qu'il me compare à je ne sais quelles rivières des contrées barbares du Nord ! Sans même songer à une quelconque métaphore, n'aurais-tu pas tout simplement pu dire : de l'Alba à la Velda ? Ou bien, de l'Alba à la Sans-Retour ?

— Je n'ai jamais mis les pieds dans la région de l'Alba. Je m'efforce de ne pas prononcer de jugement qui ne soit fondé sur une solide expérience.

— Ah oui ? Vraiment ? J'en déduis donc que des derrières, puisque

c'est d'eux qu'il s'agit, tu en as vu un certain nombre ? Eh bien, Cheveux Blancs ? Combien de femmes as-tu eues avant moi ? Hein ? Je t'ai posé une question, sorceleur ! Non, non, pas question, bas les pattes, tu ne t'en tireras pas à si bon compte. Combien de femmes as-tu eues avant moi ?

— Aucune ! Tu es ma première.

— Enfin !

* * *

Cela faisait déjà plusieurs minutes que Nimue était plongée dans la contemplation d'un tableau sur lequel étaient représentées, dans un subtil clair-obscur, dix femmes assises autour d'une table ronde.

— Dommage, dit-elle enfin, que nous ne sachions pas à quoi elles ressemblaient réellement.

— Les grandes maîtresses ? s'exclama Condwiramurs. Leurs portraits sont pourtant nombreux. Ne serait-ce qu'à Aretuza...

— J'ai dit « réellement », l'interrompit Nimue. Je ne parlais pas de ces portraits flatteurs peints d'après d'autres portraits flatteurs. N'oublie pas qu'à une certaine époque les représentations des magiciennes ont été détruites. Ainsi que les magiciennes elles-mêmes. Ensuite vint le temps de la propagande : par leur seule apparence les grandes maîtresses devaient éveiller le respect, l'admiration et une crainte dévote. C'est de cette époque-là que datent toutes ces toiles et ces estampes – *L'Assemblée de la Loge*, *Les Conspirations* et *Les Conventions* –, sur lesquelles on voit une table et, autour de cette table, dix femmes plus magnifiques les unes que les autres, d'une beauté envoûtante. Mais des portraits véritables, authentiques, il n'en existe pas. À deux exceptions près : celui de Margarita Laux-Antille, qui se trouve à Aretuza sur l'île de Thanedd, et qui a été miraculeusement épargné par l'incendie, et celui de Sheala de Tancarville au palais d'Ensenad à Lan Exeter.

— Et le portrait de Francesca Findabair peint par les elfes et qui se trouve dans la pinacothèque de Vengerberg ?

— Un faux. Lorsqu'on ouvrit la Porte et que les elfes s'en allèrent, ils détruisirent toutes les œuvres d'art, ou les emportèrent avec eux, ils ne laissèrent pas un seul tableau. Nous ignorons si la Pâquerette des vallées était effectivement aussi belle que le prétend le mythe. Nous ignorons totalement à quoi ressemblait Ida Emean. Et comme à Nilfgaard les effigies des magiciennes ont été détruites encore plus rapidement et consciencieusement qu'ailleurs, nous n'avons aucune idée de ce à quoi ressemblaient véritablement Assire var Anahid ou Fringilla Vigo.

— Admettons cependant qu'elles ressemblaient toutes aux portraits

qui ont été faits d'elles par la suite. Admettons qu'elles étaient aussi majestueuses, dominatrices, bonnes et intelligentes, prévoyantes, probes et nobles. Et belles, d'une beauté envoûtante. Admettons cela. Vivre nous semblera alors plus facile.

* * *

Les activités quotidiennes sur Inis Vitre s'étaient muées en une routine quelque peu ennuyeuse. L'analyse des rêves de Condwiramurs, qui commençait dès le petit déjeuner, se poursuivait d'ordinaire jusqu'à midi. Pour passer le temps en attendant l'heure du déjeuner, Condwiramurs se promenait ; mais ces balades devinrent elles aussi rapidement ennuyeuses. Difficile de s'en étonner. En l'espace d'une heure elle avait le temps de faire deux fois le tour de l'île, avec pour toute distraction la contemplation passionnante du granit, des sapins miniatures, de la pierraille des anodontes, de l'eau et des mouettes.

Après le déjeuner, il était d'usage de faire une longue sieste avant de se replonger dans l'étude des livres, des rouleaux et des manuscrits, l'observation des tableaux, des estampes et des cartes, et les discussions. Les débats, interminables, se prolongeaient jusque tard dans la nuit, les deux femmes tentant inlassablement de dénouer la légende de la vérité...

Puis il y avait les nuits et les rêves qui les accompagnaient. Le poids du célibat se faisait cruellement sentir. Au lieu de rêver des énigmes de la légende du sorcelleur, Condwiramurs voyait le Roi Pêcheur dans toutes sortes de situations, des moins érotiques aux plus torrides. Dans ses rêves dépourvus d'érotisme, le Roi Pêcheur la traînait par un câble derrière sa barque. Il ramait avec lenteur, avec paresse, tandis qu'elle s'enfonçait dans le lac, se noyait, étouffait, tenaillée par une peur épouvantable ; elle sentait que du fond du lac se détachait quelque chose d'horrible qui nageait vers la surface, quelque chose qui voulait happer l'hameçon qu'elle constituait. Ce quelque chose était sur le point de l'attraper lorsque le Roi Pêcheur se mettait à ramer plus vigoureusement, la soustrayant aux mâchoires du prédateur invisible ; entraînée par le câble, elle suffoquait. C'est alors qu'elle se réveillait.

Dans ses rêves explicitement érotiques, elle était penchée par-dessus bord, agenouillée au fond de la barque qui se balançait, tandis que le Roi Pêcheur la tenait par la nuque et tirait son coup avec enthousiasme, grognant, râlant et crachotant. Hormis le plaisir physique, Condwiramurs ressentait une peur qui lui tordait les entrailles : que se passerait-il si Nimue les surprenait ? Elle voyait soudain dans l'eau du lac le visage oscillant, menaçant, de la petite magicienne... et elle se réveillait, trempée de sueur.

Elle se levait alors, ouvrait la fenêtre pour s'imprégner de l'air de la nuit, de l'éclat de la lune, de la brume qui s'élevait du lac.

Et elle poursuivait ses rêves.

* * *

Tout en haut de la tour Inis Vitre se trouvait une terrasse, suspendue au-dessus du lac, qui prenait appui sur des colonnes. Condwiramurs n'y avait pas pris garde au début, mais elle commença finalement à s'interroger. Car, étrangement, la terrasse était parfaitement inaccessible. Aucun des endroits de la tour qu'elle connaissait ne permettait de s'y rendre.

Consciente que les quartiers de la magicienne ne pouvaient se passer de ce genre d'anomalies secrètes, Condwiramurs ne posait pas de questions. Même lorsqu'elle vit Nimue l'observer depuis cette terrasse tandis qu'elle se promenait au bord du lac. Apparemment, l'accès n'était interdit qu'aux indésirables et aux profanes.

Condwiramurs fut quelque peu irritée et vexée qu'on la prenne pour une profane, mais elle fit comme si de rien n'était. Le mystère allait de toute façon être bientôt éclairci.

Et ce après une longue série de rêves inspirés par les aquarelles de Wilma Wessela. Visiblement fascinée par la tour de l'Hirondelle, l'artiste peintre avait consacré tous ses travaux à cette partie de la légende.

— Je fais des rêves étranges après avoir observé ces tableaux, se plaignit l'adepte le lendemain matin. Je rêve... de tableaux. Toujours les mêmes. Je ne vois pas des situations, ni des scènes, mais des tableaux. Ciri sur les créneaux de la tour... une image immobile.

— Et rien d'autre ? Aucune impression autre que visuelle ?

Nimue savait sans conteste qu'une rêveresse aussi douée que Condwiramurs rêvait avec tous ses sens, qu'elle percevait les rêves non seulement avec son regard, comme la majorité des hommes et des femmes, mais également par l'ouïe, le toucher, l'odorat, et même le goût.

— Rien, répondit Condwiramurs en secouant la tête. Seulement...

— Oui ?

— Une pensée. Une pensée récurrente : « Au bord de ce lac, dans cette tour, je ne suis aucunement une invitée, mais, au contraire, une prisonnière. »

— Suis-moi, je te prie.

Comme l'avait supposé Condwiramurs, l'accès à la terrasse n'était possible que depuis les appartements privés de la magicienne : parfaitement propres, rangés de façon quasi obsessionnelle, ils sentaient le bois de santal, la myrrhe, la lavande et la naphtaline. Pour

y accéder, il fallait passer par une petite porte dérobée et emprunter un escalier en colimaçon. Alors seulement on pouvait pénétrer dans ce lieu hautement privé.

Contrairement aux autres pièces, celle où se trouvaient les deux femmes n'était pas couverte de boiseries ou de tapisseries, mais simplement blanchie, et de ce fait extrêmement claire. D'autant plus claire qu'elle comportait une fenêtre en forme de triptyque, ou plus exactement une porte en verre, qui menait directement à la terrasse surplombant le lac.

La pièce n'était meublée que de deux fauteuils, d'un gigantesque miroir dans un cadre ovale en acajou, ainsi que d'une espèce de socle doté d'un bras transversal horizontal sur lequel reposait un gobelin. Ce dernier mesurait près de cinq pieds sur sept, et ses franges touchaient le plancher.

La tapisserie représentait un escarpement rocheux au-dessus d'un lac de montagne. Le château encastré dans l'escarpement semblait faire partie intégrante d'un mur de pierres. Condwiramurs connaissait bien ce château, pour en avoir vu de nombreuses illustrations.

— La citadelle de Vilgefartz, lieu de détention de Yennefer. C'est là que s'est terminée la légende.

— En effet, confirma Nimue d'une voix apparemment impassible. C'est là que s'est terminée la légende, du moins, dans ses versions les plus répandues. Celles-ci nous sont si familières que nous avons l'impression – erronée – de connaître la fin de l'histoire. Ciri s'est sauvée de la tour de l'Hirondelle, où, comme tu l'as rêvé, elle était retenue prisonnière. Lorsqu'elle a compris ce qu'on comptait faire d'elle, elle s'est sauvée. La légende propose de nombreuses versions de sa fuite...

— Celle que je préfère, intervint Condwiramurs, est celle où elle jette derrière elle divers objets. Un peigne, une pomme et un foulard. Mais...

— Condwiramurs.

— Pardon.

— Comme je l'ai dit, il existe de nombreuses versions de la fuite de Ciri. Mais la manière dont elle a quitté la tour de l'Hirondelle pour rejoindre directement le château de Vilgefartz reste un mystère. Si tu ne peux rêver de la tour, essaie de rêver du château. Observe attentivement ce gobelin... Est-ce que tu m'écoutes ?

— Ce miroir... Il est magique, n'est-ce pas ?

— Non, je m'en sers pour percer mes boutons.

— Pardon.

— C'est un Hartmann, expliqua Nimue en voyant le nez froncé et la mine renfrognée de l'adepte. Jettes-y un coup d'œil, si tu veux. Mais sois prudente, je t'en prie.

— Est-il vrai, demanda Condwiramurs d'une voix tremblante d'émotion, qu'en traversant un Hartmann on peut passer dans...

— ... dans d'autres mondes ? Effectivement. Mais pas d'un seul coup. Cela nécessite une préparation, des séances de méditation, une profonde concentration et un tas d'autres choses. Mais ce n'est pas ce danger-là que j'avais en tête en te recommandant la prudence.

— Non ?

— Ça marche dans les deux sens. À tout moment, il peut aussi surgir quelque chose d'un Hartmann.

* * *

— Tu sais, Nimue... Quand je regarde ce gobelin...

— Tu en as rêvé ?

— Oui. Mais c'était un rêve étrange. Vu du ciel. J'étais un oiseau... Je voyais ce château de l'extérieur. Je ne pouvais pas y entrer. Quelque chose en bloquait l'accès.

— Regarde le gobelin, lui ordonna Nimue. Regarde la citadelle. Regarde-la attentivement, prête attention à chaque détail. Concentre-toi du mieux que tu peux, imprègne-toi de cette image. Je veux qu'en rêve tu pénètres à l'intérieur. Il est important que tu y entres.

* * *

À l'extérieur, derrière les murs de l'énorme château, devait se déchaîner une tempête diabolique ; le feu dans l'âtre de la cheminée grondait, dévorant rapidement les bûches. Yennefer appréciait la chaleur. Sa prison actuelle était, il est vrai, bien plus chaude – ô combien ! – que le cachot humide dans lequel elle avait dû passer près de deux mois ; ses dents cependant ne cessaient de s'entrechoquer. Dans son cachot elle avait totalement perdu la notion du temps ; par la suite, personne n'avait pris la peine de lui dire quoi que ce soit, mais elle était certaine d'être en hiver, au mois de décembre. Peut-être même en janvier.

— Mange, Yennefer, dit Vilgefortz. Mange, je t'en prie, ne te gêne pas.

Yennefer ne l'écoutait pas. Si elle mangeait son poulet aussi lentement et avec autant de maladresse, c'était uniquement à cause de ses doigts qui, à peine guéris, étaient encore gauches et rigides, l'empêchant de tenir fermement son couteau et sa fourchette. Mais Yennefer ne tenait pas à manger avec ses mains, elle souhaitait prouver sa supériorité à Vilgefortz et aux autres personnes présentes, les invités du magicien, qui lui étaient tous inconnus.

— Je me dois de t'informer, avec le plus grand regret, annonça

Vilgefortz en caressant un verre entre ses mains, que ta protégée, Ciri, a quitté ce monde. Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même, Yennefer. À toi seule et à ton obstination insensée.

L'un des invités, un homme de petite taille aux cheveux noirs, étternua violemment ; il s'essuya le nez, qu'il avait gonflé, rougi, et à l'évidence complètement bouché, dans un mouchoir de batiste.

— À vos souhaits ! lança Yennefer, guère émue par les paroles funestes de Vilgefortz. Comment donc vous êtes-vous enrhumé de la sorte, cher monsieur ? Vous avez pris froid après un bain ?

Le deuxième invité, plus âgé, grand, maigre, aux horribles yeux pâles, se mit soudain à ricaner. Son voisin enrhumé, en revanche, malgré la colère qui déformait son visage, adressa à la magicienne un signe de tête et une brève réponse de sa voix grippée. Cette simple phrase suffit pourtant à Yennefer : elle comprit à son accent que l'homme était un Nilfgaardien.

Vilgefortz tourna vers elle son visage. Il ne portait plus son échafaudage doré sur la tête, ni sa lentille de cristal, mais il avait l'air plus affreux encore que l'été dernier quand elle l'avait vu mutilé pour la première fois. Son globe oculaire gauche régénéré fonctionnait à présent, mais il était bien plus petit que le droit. Il offrait un spectacle des plus macabres.

— Tu supposes sans doute que je mens, que j'essaie de te piéger, Yennefer, de te berner, articula le magicien avec soin. Dans quelle intention le ferais-je ? J'ai été tout aussi ému que toi à l'annonce de la mort de Ciri, que dis-je... plus encore, même. En fin de compte, j'avais placé de réels espoirs dans cette jeune fille, j'avais édifié des plans qui devaient décider de mon avenir. À présent qu'elle n'est plus de ce monde, mes plans se trouvent anéantis.

— Voilà une excellente nouvelle, déclara Yennefer.

La magicienne, maintenant avec grande difficulté son couteau entre ses doigts rigides, s'efforçait de couper une tranche de filet de porc fourré aux pruneaux.

— Toi, en revanche, poursuivit le magicien sans prêter attention à son intervention, seule une affection pathétique te liait à Ciri, assortie de regrets provenant de ta stérilité et de ton sentiment de culpabilité. Oui, je dis bien, Yennefer, ton sentiment de culpabilité ! Car tu as participé activement à l'assemblage des couples, à la création de la lignée qui a finalement donné naissance à Ciri. Et tu as transféré tes sentiments sur le fruit de tes expérimentations génétiques, lequel s'est révélé un fiasco, du reste, les expérimentateurs manquant de connaissances.

Sans rien dire, Yennefer le salua en levant sa coupe, priant en pensée pour que celle-ci ne lui échappe pas des mains. Elle en était venue peu à peu à la conclusion que deux de ses doigts au moins

resteraient longtemps rigides. Peut-être à jamais.

Vilgefortz s'offusqua de son geste.

— Maintenant il est certes trop tard, marmonna-t-il entre ses dents serrées. Sache tout de même, Yennefer, que la connaissance, je l'avais, moi. Si en plus j'avais mis la main sur la jeune fille, j'aurais tiré profit de cette connaissance. Tu peux avoir des regrets, véritablement, car j'aurais pu satisfaire ton instinct maternel blessé. Bien que tu sois sèche et stérile comme une pierre, tu aurais eu, grâce à moi, non seulement une fille, mais une petite-fille. Ou du moins un succédané de petite-fille.

Yennefer s'esclaffa avec indifférence, quoique au fond d'elle-même elle bouillonnât de rage.

— J'ai le plus grand regret de devoir gâcher ta bonne humeur, ma chère, déclara froidement le magicien. Car tu seras sans doute attristée d'apprendre que le sorceleur Geralt de Riv n'est plus, lui non plus. Oui, oui, ce fameux sorceleur auquel le même sentiment grotesque, ridicule de mièvreries, t'unissait. Sache, Yennefer, que notre cher sorceleur a quitté ce monde de manière tout à fait spectaculaire et flamboyante ! En l'occurrence, tu n'as aucun remord à avoir. Tu n'es pas responsable de sa mort, pas le moins du monde. C'est moi qui en suis la cause. Goûte donc à ces poires marinées, elles sont vraiment exceptionnelles.

Une lueur de haine glaciale étincela dans les yeux violets de Yennefer. Vilgefortz éclata de rire.

— Je te préfère ainsi, dit-il. Sans tes bracelets de dymérite, tu m'aurais déjà à coup sûr transformé en cendres. Mais la dymérite est efficace, et tu ne peux m'incendier que du regard.

L'homme enrhumé éternua, se moucha et fut pris d'une quinte de toux telle que des larmes coulèrent de ses yeux. L'autre homme, le grand, avait ses horribles yeux de poisson rivés sur la magicienne.

— Et où est donc M. Rience ? demanda Yennefer d'une voix traînante. Lui qui m'avait promis tant de choses, se plaisant à énumérer dans les moindres détails ce qu'il allait me faire subir. Où est donc M. Schirré, qui ne laissait jamais passer une occasion de me bousculer et de me frapper ? Pourquoi mes gardiens, qui se montraient tout récemment encore brutaux et rustres envers moi, observent-ils à présent un respect teinté de crainte ? Non, Vilgefortz, inutile de répondre. Je sais. Ce que tu m'as raconté n'est qu'une immense fumisterie. Ciri t'a filé entre les doigts, de même que Geralt, réservant au passage à tes sbires un sort sanglant. Et maintenant ? Tes plans sont tombés à l'eau, tu l'as reconnu toi-même, tes rêves de puissance se sont envolés en fumée. Et les magiciens et Dijkstra resserrent l'étau autour de toi. Ce n'est pas sans raison que tu as cessé de me torturer et de me contraindre au scannage, ce n'est pas non plus

par pitié. L'empereur Emhyr resserre lui aussi les mailles de son filet, et il est certainement en colère, très en colère. *Ess a tearth, me tiarn ? A'pleine a cales, ellea ?*

— Je parle la langue commune, dit l'homme enrhumé en soutenant son regard. Je m'appelle Stefan Skellen. Et je ne suis pas le moins du monde dans la merde, pas le moins du monde. Bah ! Il me semble que je suis dans une bien meilleure situation que vous, madame Yennefer.

Parler l'avait fatigué, il fut pris d'une nouvelle quinte de toux et se moucha dans son mouchoir de batiste déjà trempé. Vilgefortz frappa un grand coup sur la table.

— Assez de ces fariboles ! gronda-t-il en faisant rouler de manière macabre son œil miniature. Sache, Yennefer, que tu ne m'es plus d'aucune utilité. En principe, je devrais ordonner qu'on te fourre dans un sac et qu'on te noie dans le lac, mais je répugne toujours à recourir à ce genre de moyen. Jusqu'à ce que les circonstances en décident autrement, tu seras maintenue en isolement. Cependant je te préviens, je ne permettrai pas que tu me causes du souci. Si tu décidais de nouveau de faire la grève de la faim, sache que je ne perdrais pas mon temps, comme en octobre, à te nourrir par un tuyau. Je te laisserai tout bonnement mourir de faim. Et, en cas de tentative de fuite, j'ai donné des ordres formels à mes gardiens. Et maintenant, je te laisse. Si, évidemment, tu as assouvi...

— Oui. (Yennefer se leva en jetant ostensiblement sa serviette sur la table.) J'aurais bien mangé encore un peu, mais ta compagnie m'a coupé l'appétit. Messieurs, au revoir.

Stefan Skellen éternua et toussa. L'homme aux yeux vitreux, un affreux sourire aux lèvres, la toisait méchamment. Vilgefortz avait le regard tourné sur le côté.

Comme chaque fois qu'on la sortait de sa prison ou qu'on l'y ramenait, Yennefer tentait de s'orienter pour savoir où elle se trouvait, en quête de la moindre parcelle d'information qui pourrait l'aider à planifier son évasion. Mais chaque fois elle se heurtait à une nouvelle désillusion. Le château ne disposait d'aucune fenêtre par laquelle elle aurait pu observer le terrain qui l'entourait ou ne serait-ce que le soleil, pour tenter de déterminer dans quelle partie du monde elle se trouvait. Il lui était impossible d'utiliser la télépathie, deux lourds bracelets ainsi qu'un collier de dymérite annihilant efficacement toute tentative de recours à la magie.

La pièce dans laquelle on la retenait prisonnière était froide et austère comme une cellule d'ermite. Yennefer se rappelait tout de même combien elle s'était réjouie le jour où on l'y avait transférée, loin de cet horrible cachot au fond duquel stagnait en permanence une mare d'eau puante, et dont les murs étaient couverts de salpêtre et de sel ; où on la nourrissait de rogatons que les rats arrachaient sans

efforts d'entre ses doigts blessés. Quand, au bout de deux mois environ, on lui avait ôté ses chaînes pour la sortir de là, lui permettant de se changer et de prendre un bain, Yennefer avait ressenti une joie incommensurable. La petite pièce dans laquelle on l'avait transférée lui avait fait l'effet d'une chambre royale, et la soupe claire qu'on lui avait apportée, celui d'une soupe de nid d'hirondelles digne de la table impériale. Bien évidemment, au bout d'un certain temps, la soupe s'était tout de même révélée n'être qu'une infâme lavasse, le lit, une couche des plus inconfortables, et sa chambre, une prison. Une prison glacée et étroite dont on heurtait les murs au moindre pas.

Yennefer pesta, poussa un soupir, s'assit sur la chaise curule qui, avec le lit, était l'unique meuble dont elle disposait.

Il entra si doucement qu'elle faillit ne pas l'entendre.

— Je m'appelle Bonhart, dit-il. Il serait bon que tu retiennes ce nom, sorcière. Que tu l'imprimes bien dans ta mémoire.

— Va te faire mettre... fanfaron.

— Je suis un chasseur d'hommes, dit-il en grinçant des dents. Oui, oui, tends bien l'oreille, magicienne. En septembre, il y a trois mois de cela, j'ai attrapé ta bâtarde. Cette fameuse Ciri dont on parle tant ici.

Yennefer tendit l'oreille. *Septembre. Ebbing. Il l'a attrapée. Mais il ne l'a pas... Peut-être ment-il ?*

— La sorceleuse aux cheveux cendrés, éduquée à Kaer Morhen. Je lui ai ordonné de se battre dans l'arène, de tuer des gens sous les applaudissements du public. Lentement, petit à petit, je l'ai transformée en animal sauvage. Je l'ai fait au moyen de ma chambrière, de mon poing et de mon talon. Longtemps. Mais elle s'est sauvée, cette vipère aux yeux verts.

Yennefer poussa un soupir imperceptible.

— Elle s'est sauvée dans un autre monde. Mais je la retrouverai. Je suis certain qu'un jour je la retrouverai. Oui, magicienne. Et la seule chose que je regrette, c'est que ton amoureux le sorceleur, ce fameux Geralt, ait péri dans les flammes. Je lui aurais volontiers fait tâter de mon fer, à ce maudit renégat.

Yennefer pouffa.

— Écoute, Bonhart, ou je ne sais qui. Ne me fais pas rire. Tu ne lui arrives pas à la cheville, au sorceleur. Tu ne peux rivaliser avec lui. En aucune façon. Tu es, comme tu l'as reconnu toi-même, un équarisseur et un attrapeur de chiens errants, mais seulement de chiens de petite taille. De très petite taille.

— Regarde bien par ici, sorcière.

D'un mouvement brusque il découvrit sa poitrine et exhiba trois médaillons en argent sur des chaînettes emmêlées. L'un avait la forme d'une tête de chat, le deuxième celle d'un aigle ou d'un griffon. Elle ne distinguait pas bien le troisième mais ce devait être un loup.

— On trouve ce genre de choses à foison sur les foires, s'esclaffa-t-elle de nouveau, feignant l'indifférence.

— Ces médaillons ne proviennent pas d'une foire.

— C'est toi qui le dis.

— Il fut un temps, siffla Bonhart, où les gens convenables craignaient davantage les sorcateurs que les monstres. Les monstres, quoi qu'on en dise, restaient tapis dans les forêts et les halliers ; les sorcateurs, en revanche, avaient le culot de se promener dans les rues, de fréquenter les auberges, de tourner autour des temples, des institutions, des écoles et des lieux de divertissement. Les gens convenables estimaient, à raison, que c'était un scandale. Ils se mirent donc en quête de quelqu'un qui pourrait y mettre bon ordre. Et ils trouvèrent ce quelqu'un. Ce ne fut pas facile, ils mirent du temps, ils durent aller loin pour le trouver, mais ils finirent par le dénicher. Comme tu vois, j'en ai eu trois. Plus aucun autre renégat ne s'est montré dans les environs pour narguer les honnêtes gens. Et si jamais un nouveau s'y risquait, je lui réglerais son compte, comme aux précédents.

— Et où ça, dans tes rêves ? lança Yennefer en se renfrognant. En lui tirant un carreau d'arbalète dans le dos ? Ou en l'empoisonnant peut-être ?

Bonhart replaça ses médaillons sous sa chemise, avança de deux pas dans sa direction.

— Tu me nargues, sorcière ?

— C'était mon intention en effet.

— Ah oui, c'est comme ça ? Eh bien je vais te montrer tout de suite, chienne, que je peux me mesurer à ton amant de sorcateur dans tous les domaines ! Et être bien meilleur que lui, d'ailleurs !

Les gardes en faction près de la porte sursautèrent en entendant le fracas, les hurlements et les jappements en provenance de la cellule. Et s'ils avaient déjà eu l'occasion d'entendre le hurlement d'une panthère prise au piège, ils auraient pu jurer qu'une telle bête se trouvait dans la cellule.

Puis un terrible rugissement parvint à leurs oreilles, semblable à celui d'un lion blessé, que, du reste, les gardiens n'avaient jamais eu l'occasion d'entendre non plus, mais qu'ils avaient simplement vu sur des armoiries. Ils se regardèrent. Hochèrent la tête. Et s'engouffrèrent à l'intérieur de la cellule.

Yennefer était assise dans un coin de la pièce parmi les débris de son lit. Elle avait les cheveux en bataille, sa robe et sa chemisette étaient déchirées du haut jusqu'en bas, sa poitrine de jeune fille se soulevait au rythme de sa respiration hachée. Du sang coulait de son nez, son visage enflait à vue d'œil, des traces d'ongles zébraient son épaule droite.

Bonhart, lui, était assis à l'autre bout de la pièce au milieu des morceaux de la chaise, se tenant l'entrejambe des deux mains. Du sang coulait de son nez, colorant ses moustaches grises d'un rouge carmin. Son visage était parsemé de marques de griffure ensanglantées. Les doigts à peine guéris de Yennefer constituaient une arme dérisoire, mais les cadenas des bracelets en dymérite présentaient de magnifiques bords tranchants.

Une fourchette – subtilisée au cours du repas par Yennefer – était enfoncée profondément dans la joue de Bonhart et pendait le long de sa jugulaire.

— Uniquement des chiens de petite taille, chasseur de cabots errants, haleta la magicienne en tentant de cacher son buste avec les restes de sa robe. Et tiens-toi à distance des chiennes. Tu n'es pas assez fort pour elles, espèce de vaurien.

Elle s'en voulait de ne pas l'avoir touché à l'endroit qu'elle visait : son œil. Mais enfin, la cible était mouvante et, par ailleurs, nul n'était parfait.

Bonhart beugla, il se leva, arracha la fourchette de sa joue, hurla et vacilla sous l'effet de la douleur. Il poussa un affreux juron.

Deux autres gardes étaient arrivés entre-temps.

— Hé, vous ! hurla Bonhart en essuyant le sang qui coulait de son visage. Venez par ici ! Amenez-moi cette catin au milieu du plancher, les bras et les jambes en croix, et maintenez-la dans cette position !

Les gardes se regardèrent. Puis ils levèrent les yeux au plafond.

— Vous feriez mieux de sortir, monsieur, dit l'un d'eux. On ne va mettre personne en croix ici. Cela n'entre pas dans nos obligations.

— Qui plus est, marmonna le deuxième, on n'a pas l'intention de finir comme Rience ou Schirru.

* * *

Condwiramurs reposa le carton sur lequel était représentée une cellule et, dans la cellule, une femme assise, tête baissée, menottée et enchaînée à un mur de pierre.

— Dire qu'elle était retenue prisonnière pendant que le sorcelleur batifolait à Toussaint avec je ne sais quelle brunette.

— Tu le blâmes ? demanda vivement Nimue. Sans rien savoir, ou presque ?

— Non. Je ne le blâme pas, mais...

— Il n'y a pas de « mais ». Tais-toi, je t'en prie.

Elles restèrent assises quelque temps en silence, fouillant les cartons remplis de gravures et d'aquarelles.

— Toutes les versions de la légende, dit Condwiramurs en montrant l'une des gravures, désignent la forteresse de Rhys-Rhun

comme le lieu de son achèvement, la lutte finale du Bien et du Mal, Armageddon. Toutes les versions. Sauf une.

— Sauf une, confirma Nimue en hochant la tête. Une version anonyme, peu populaire, connue sous le nom du *Livre noir* d'Ellander.

— *Le Livre noir* indique que la fin de la légende s'est jouée à la citadelle de Stygg.

— Effectivement. Il fournit, au sujet d'autres éléments canoniques de la légende, des réponses bien éloignées de la version la plus connue.

— C'est curieux, observa Condwiramurs en relevant la tête. Quel est le château représenté sur les illustrations ? Lequel est tissé sur ton gobelin ? Quelle image est la vraie ?

— Cela, nous ne le saurons jamais. Le château où s'est jouée la fin de la légende n'existe pas. Il a été détruit, il n'en reste plus aucune trace, toutes les versions s'accordent sur ce point, même celle du *Livre* d'Ellander. Aucune localisation indiquée dans les sources n'est convaincante. Nous ne savons pas, et ne saurons jamais, de quoi avait l'air ce château et où il se trouvait.

— Mais la vérité...

— La vérité n'a, en l'occurrence, aucune importance ici, l'interrompt sèchement Nimue. N'oublie pas, nous ignorons à quoi ressemblait réellement Ciri. Mais ici, sur la toile dessinée par Wilma Wessela, à côté de ces statuettes macabres d'enfants, c'est bien elle, prise dans une violente discussion avec l'elfe Avallac'h. Sur ce point, il n'y a aucun doute.

— Mais..., poursuivit Condwiramurs, refusant obstinément de capituler. Ton gobelin...

— ... représente le château où s'est joué le dernier chapitre de la légende.

Elles demeurèrent longtemps silencieuses, faisant bruisser les feuilles dans les cartons renversés.

— Je n'aime pas la version du *Livre noir*, dit enfin Condwiramurs. Elle est tellement... tellement...

— Affreusement réelle, acheva Nimue en hochant la tête.

* * *

Condwiramurs bâilla puis repoussa son exemplaire d'*Un demi-siècle de poésie*, une édition complétée et postfacée par le professeur Everett Denhoff Junior. Elle disposa les oreillers de manière à passer de la position assise à la position couchée. Elle bâilla de nouveau, s'étira et éteignit la lampe. La pièce fut plongée dans l'obscurité ; seuls des entrefilets de lumière lunaire filtraient à travers les rideaux. *Que choisir pour cette nuit ?* songeait l'adepte en se tournant et se

retournant dans ses draps. *S'en remettre au gré du sort ? ou préférer l'ancrage ?*

Après quelques minutes de réflexion, elle opta pour la deuxième solution.

Un rêve un peu flou revenait souvent ; il ne se laissait pas rêver jusqu'au bout, se dispersait, s'égarait au milieu d'autres rêves, tel un fil minuscule qui disparaît et se perd dans le dessin d'un tissu coloré. Un rêve qui s'éclipsait dans sa mémoire en y perdurant malgré tout obstinément.

La rêveresse eut à peine fermé les yeux qu'elle s'endormit sur-le-champ, sombrant instantanément dans le sommeil.

Il fait nuit. La lune et les étoiles éclairent un ciel sans nuages. Des collines aux flancs couverts de vignes, parsemées de neige. Le profil noir et anguleux d'une bâtisse, un mur crénelé, un donjon, un beffroi solitaire en angle.

Deux cavaliers. Tous deux pénètrent dans l'entre-mur, descendent de cheval et franchissent le portail. Mais seul l'un d'eux s'aventure dans le trou béant de la fosse.

Celui à la chevelure entièrement blanche.

Condwiramurs gémissait dans son sommeil, ne cessant de se retourner dans son lit.

L'homme aux cheveux blancs descend les nombreuses marches de l'escalier qui mène à une cave. Il avance le long de sombres couloirs ; il les éclaire régulièrement en allumant les torches plantées dans des portants en fer et dont le reflet dansant dessine des ombres spectrales sur les murs et les voûtes.

Des couloirs, des marches, encore des couloirs. Une fosse, une grande crypte ; contre les parois, des tonneaux. Des gravats. Des blocs de pierre. Puis un couloir qui bifurque. L'obscurité règne des deux côtés. L'homme aux cheveux blancs allume un nouveau flambeau ; il sort de son fourreau l'épée qu'il a dans le dos. Il hésite sur la direction à prendre. Il se décide finalement et prend celle de droite. Un chemin sombre, sinueux, couvert de gravats.

Condwiramurs gémit dans son sommeil, en proie à la peur. Elle sait que la route choisie par l'homme aux cheveux blancs mène au danger.

Elle sait toutefois que c'est ce qu'il recherche.

Car c'est son métier.

L'adepte se tourne et se retourne dans ses draps, elle gémit. Elle est une rêveresse, en pleine transe oniroïde, elle pressent soudain ce qui va arriver. « Attention ! », voudrait-elle crier, tout en sachant que c'est impossible. « Attention, regarde autour de toi ! »

« Prends garde, sorcelleur ! »

Le monstre qui était à l'affût sort de l'obscurité sans bruit et attaque avec hargne. Il se matérialise soudain au milieu des ténèbres telles des

flammes jaillissantes. Telle une lame enflammée.

« Au point du jour, que l'éprevier s'ébat,
Mû de plaisir et par noble coutume,
Bruit la mauvis et de joie s'ébat,
Reçoit son pair et se joint à sa plume,
Offrir vous veuil, à ce Désir m'allume,
Ioyusement ce qu'aux amants bon semble.
Sachez qu'Amour l'écrit en son volume,
Et c'est la fin pour quoi sommes ensemble. »

François Villon

« Alors qu'il se hâtait, qu'il nous pressait, nous harcelait, alors qu'il fulminait sans cesse, le sorcelleur, pourtant, passa l'hiver entier à Toussaint. Quelles en étaient les raisons ? Je n'en parlerai pas. Il avait ses raisons, voilà tout, inutile de s'étendre sur ce point. À ceux qui voudraient le blâmer, je rappellerai que l'amour revêt plusieurs visages ; et aussi qu'il ne faut point juger si l'on ne veut point être jugé à son tour. »

Jaskier, *Un demi-siècle de poésie*

« Ce furent des jours de bonne chasse et de bon sommeil. »⁽³⁾

Rudyard Kipling
traduction de Louis Fabulet et Robert d'Humières

Chapitre 3

Le monstre qui était à l'affût sortit de l'obscurité sans bruit et attaqua avec hargne. Il se matérialisa soudain au milieu des ténèbres telles des flammes jaillissantes. Telle une lame enflammée.

Geralt, quoique surpris, réagit d'instinct. Il se mit en position défensive, dos au mur. La bête se faufila devant lui, se projeta dans les airs tel un ballon après un rebond, agita ses ailes et s'élança de nouveau dans sa direction en sifflant, sa terrible gueule grande ouverte. Mais cette fois le sorceleur était prêt.

Il porta au monstre un coup bref, le visant au fanon, sous sa caroncule couleur carmin qui était deux fois plus grande que celle d'un dindon. Le sorceleur fit mouche ; il sentit la lame trancher la peau. Sous l'impact, la bête tomba à terre, près du mur. Le skoffin beugla ; son hurlement semblait presque humain. Il s'agitait au milieu des briques désagrégées, battait des ailes, perdait son sang, sa queue balayant l'espace de tous côtés tel un fouet. Le sorceleur était certain que la bagarre était terminée, mais le monstre le détrompa de fort désagréable manière. Alors qu'il ne s'y attendait pas, il lui sauta à la gorge, poussant des graillements épouvantables, sortant ses griffes et faisant claquer ses mâchoires. Geralt fit un bond ; d'un mouvement d'épaules, il s'écarta du mur et frappa sur la gauche, de bas en haut, profitant de la vitesse du contrecoup. Il atteignit sa cible : le skoffin s'effondra de nouveau au milieu des briques, son sang fétide gicla, dégoulinant le long des murs du cachot en une esquisse originale. Abattu dans son élan, le monstre ne s'agitait plus, il tremblait seulement, croassait ; son long cou tendu en avant, il faisait gonfler son fanon et tressaillir sa caroncule. Son sang s'écoulait rapidement entre les pierres sur lesquelles il gisait.

Geralt aurait pu l'achever sans difficulté, mais il ne voulait pas trop abîmer la peau. Il attendit patiemment que le skoffin se vide de son sang. S'éloignant de quelques pas, il se tourna face au mur et soulagea sa vessie en sifflotant une mélodie langoureuse.

Le skoffin cessa de grailler ; il s'immobilisa complètement et n'émit plus aucun son. Le sorceleur approcha, le poussa légèrement de la pointe de son épée. Voyant que l'affaire était entendue, il saisit le monstre par la queue et l'emporta. Le bec de griffon du skoffin touchait terre, ses ailes se déployaient sur une envergure de plus de quatre pieds.

— Tu es bien légère, cockatrice. (Geralt secoua la bête qui,

effectivement, ne pesait guère plus qu'un dindon bien gavé.) Bien légère.

Heureusement qu'on me paie à la pièce et pas au poids.

* * *

— C'est la première fois que je vois un tel spécimen de mes propres yeux.

Reynart de Bois-Fresnes sifflota légèrement entre ses dents, ce qui, Geralt le savait, traduisait chez lui le plus grand étonnement.

— Extraordinaire ! Sur l'honneur, c'est la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais vue de ma vie. Est-ce donc là le fameux basilic ?

— Non. (Geralt souleva le monstre bien haut pour que le chevalier puisse le regarder de plus près.) Ce n'est pas un basilic. C'est une cockatrice.

— Et quelle est la différence ?

— Elle est fondamentale. Le basilic, également dénommé régulus, est un reptile, tandis que la cockatrice, appelée aussi skoffin ou coquatus, est un ornithoreptile, c'est-à-dire une créature mi-reptile, mi-oiseau. D'après les savants, c'est le seul représentant connu de cette espèce. Au terme d'âpres discussions, ils conclurent...

Reynart de Bois-Fresnes, manifestement peu soucieux de connaître les conclusions des savants, l'interrompt.

— Et lequel d'entre eux est capable de tuer ou de transformer quelqu'un en pierre d'un simple regard ?

— Aucun. Ce n'est que pure invention.

— Alors pourquoi les gens ont-ils aussi peur de l'un comme de l'autre ? Celui-là n'est même pas très grand. Peut-il vraiment être menaçant ?

— Cette bête, dit Geralt en secouant son trophée, attaque généralement par-derrière, et elle vise infailliblement la zone située entre les spondyles ou sous le rein gauche, au niveau de l'aorte. En général, un seul coup de bec suffit. Pour ce qui est du basilic, peu importe l'endroit où il mord. Son venin est la neurotoxine la plus puissante que l'on connaisse à ce jour. Il tue en l'espace de quelques secondes.

— Brrr... Et lequel d'entre eux, dis-moi, peut-on tracter au moyen d'un miroir ?

— L'un comme l'autre. À condition de le lui balancer directement sur la gueule.

Reynart de Bois-Fresnes éclata de rire. Pas Geralt : les bons mots sur le basilic et le miroir avaient cessé de l'amuser déjà du temps de sa formation à Kaer Morhen, les professeurs en ayant usé et abusé à

l'excès. Les plaisanteries sur les vierges et les licornes le laissaient pareillement de marbre. Le summum de la stupidité et de la vulgarité revenant, à Kaer Morhen, aux nombreuses variantes de la boutade mettant en scène une dragonnesse et un jeune sorcier supposé, dans le cadre de son stage, lui serrer la main droite.

Le sorcier sourit à l'évocation de ces souvenirs.

— Je te préfère souriant, dit Reynart en l'observant attentivement. Oui, je te préfère mille fois ainsi, et de loin ! En octobre, après cette bataille dans le bois des druides alors que nous nous rendions à Beauclair, tu étais, reconnais-le, sombre, aigri, et fâché contre le monde entier, comme un usurier abusé. Et irritable avec ça ! Pire qu'un homme contraint à l'abstinence durant une nuit et une journée entières !

— J'étais vraiment comme ça ?

— Vraiment. Ne sois donc pas étonné que je te préfère tel que tu es aujourd'hui. Métamorphosé.

— La thérapie par le travail. (Geralt secoua de nouveau la cockatrice qu'il tenait par la queue.) L'activité professionnelle a une influence salutaire sur l'état psychique. D'ailleurs, histoire de poursuivre la thérapie, venons-en aux affaires. Ce skoffin peut nous rapporter un peu plus que le tarif prévu pour le tuer. Il n'est pas trop abîmé, on pourrait trouver un acheteur intéressé par la bête entière, pour l'empailler ou récupérer des organes. Dans ce cas, n'en demande pas moins de deux cents. S'il faut le fourguer par pièces, souviens-toi que ce qui a le plus de valeur, ce sont les plumes de la queue : tiens, regarde, surtout les rectrices. On peut les affiner plus encore que les plumes d'oie ; elles écrivent mieux et plus proprement, et durent plus longtemps ; un gratte-papier qui s'y connaît t'en donnera sans hésiter cinq l'unité.

— J'ai un client qui serait intéressé par une bête à empailler, dit le chevalier en souriant. Une communauté de tonneliers. Ils ont vu à Castel Ravello cette chose hideuse, une espèce de phyllopose... Tu sais, celle que tu as trucidée deux jours après Saovine, dans les oubliettes sous les ruines du vieux château...

— Je vois.

— Eh bien, les tonneliers ont vu la bête empaillée et m'ont demandé une rareté du même genre pour décorer le local de leur guilde. La cockatrice sera parfaite. Comme tu peux t'en douter, les tonneliers de Toussaint ne sont pas en manque de commandes ; avec la fortune de leur communauté, ils t'en donneront deux cent vingt sans problème. Peut-être même davantage, je vais essayer de négocier. Et pour ce qui est des plumes... Si on en arrache quelques-unes du cul de la cockatrice, les faiseurs de tonneaux ne s'en rendront même pas compte ; on les vendra à la chancellerie de Toussaint. Elle ne paie pas

de sa poche, elle pioche dans la caisse de la principauté ; elle versera donc le double pour chaque plume, sans marchander.

— Je tire mon chapeau devant tant d'ingéniosité.

— *Nomen omen.* (Le sourire de Reynart de Bois-Fresnes s'élargit.) Mère a dû avoir un pressentiment lorsqu'elle m'a baptisé du nom de ce célèbre et rusé renard de renommée universelle.

— Tu aurais dû être négociant et non chevalier.

— J'aurais dû, acquiesça Reynart. Mais quoi, quand tu es né fils de noble, tu le restes ta vie entière jusqu'à la mort, après avoir engendré... des fils de noble, pardi ! On ne peut rien y changer. Du reste, toi-même tu ne te débrouilles pas mal en calcul, et pourtant tu n'es pas dans le négoce.

— C'est vrai. Le destin a scellé mon sort, comme il a scellé le tien. Avec cette seule différence que moi, je n'engendrerai rien du tout. Sortons de ces oubliettes.

Dehors, sous les murs du castel, ils furent saisis par le froid et le vent en provenance des montagnes. La nuit était claire, le ciel sans nuages, constellé d'étoiles ; la lune se reflétait sur la neige toute fraîche, d'une extrême blancheur, qui recouvrait les grandes étendues de vignobles.

Ils furent accueillis par le hennissement de leurs chevaux entravés.

— Il conviendrait de rencontrer sans tarder nos clients et d'encaisser l'argent, dit Reynart en regardant le sorceleur d'un air entendu. Mais sans doute as-tu hâte de retourner à Beauclair, non ? Et d'y retrouver une certaine alcôve ?

Geralt ne dit rien ; par principe, il ne répondait jamais à ce genre de questions. Il fixa le corps de la bête à sa selle, puis il enfourcha sa monture.

— Allons donc voir notre client, dit-il en se retournant. La nuit est à peine entamée, et je suis affamé. Et puis, je boirais volontiers quelque chose. À *La Faisanderie*.

Reynart de Bois-Fresnes éclata de rire, rectifia le pavois au damier rouge et or suspendu à son arçon et se hissa à son tour sur sa selle.

— Il sera fait selon ton désir, chevalier. En route pour *La Faisanderie*. Hue, Bucéphale !

Ils descendirent le flanc de la montagne au pas, pour rejoindre la grand-route parfaitement délimitée par une haie clairsemée de peupliers.

— Tu sais quoi, Reynart ? dit soudain Geralt. Moi aussi, je te préfère tel que tu es aujourd'hui. Quand tu parles normalement. Quand je t'ai rencontré, en octobre dernier, tes manières crétines de parler étaient énervantes.

— Sur l'honneur, sorceleur, je suis un chevalier errant, ironisa Reynart de Bois-Fresnes. As-tu oublié ? Les chevaliers parlent toujours

comme des crétins. C'est un signe distinctif, comme ce pavois. La confrérie reconnaît ainsi les siens, comme d'après les armoiries sur les pavois.

* * *

— Sur l'honneur, dit le Chevalier au Damier, vous vous mettez martel en tête inutilement, sieur Geralt. Votre douce est certainement guérie à présent, sa faiblesse passée n'est probablement plus qu'un lointain souvenir. Madame la princesse s'entoure toujours d'excellents thérapeutes à la Cour, capables de remédier à chaque souffrance. Sur l'honneur, il est inutile de vous montrer chagrin.

— Je suis également de cet avis, affirma Régis. Déride-toi, Geralt. Voyons... Les druidesses aussi ont soigné Milva...

— Et les druides s'y connaissent en soins, intervint Cahir. Pour preuve : mon crâne tailladé par la hache d'un mineur est comme neuf à présent, il suffit de regarder. Milva, j'en suis sûr, se porte bien. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter.

— Si seulement !

— Votre Milva, insista le chevalier, se porte comme un charme, je donnerais ma tête à couper qu'elle est déjà prête à aller danser, faire des entrechats, festoyer. À Beauclair, à la cour de la princesse Anarietta, les bals succèdent aux festins et inversement. Ah ! sur l'honneur, à présent que je me suis acquitté de mes vœux, moi aussi...

— Vous vous êtes acquitté de vos vœux ?

— La fortune me fut clémente ! Car vous devez savoir que j'avais prêté serment, et pas n'importe lequel : le serment sur la grue. Au printemps. J'avais juré d'étendre quinze brigands avant la Yule. La chance m'a souri. Je suis désormais libéré de mes vœux. Je peux désormais boire de nouveau et manger du bœuf. Ah ! et puis, je ne suis plus obligé de taire mon nom. Permettez donc que je me présente : je suis Reynart de Bois-Fresnes.

— Enchanté.

— Au sujet de ces bals, dit Angoulême en pressant son cheval afin de chevaucher à leur hauteur, j'espère que nous aurons droit nous aussi aux ripailles et aux beuveries ? Et pour ce qui est de danser, ça me plairait bien à moi aussi.

— Sur l'honneur, vous trouverez tout ce dont vous rêvez à Beauclair, lui garantit Reynart de Bois-Fresnes. Des bals, des banquets, des raouts, des réceptions et des soirées poétiques. Vous êtes des amis de Jaskier, n'est-ce pas ?... Je voulais dire, du vicomte Julian. Et ce dernier est très cher au cœur de Madame la princesse.

— Et comment donc, il s'en est bien vanté, dit Angoulême. Qu'en était-il vraiment, de cette amitié ? Vous connaissez cette histoire,

monsieur le chevalier ? Racontez-nous.

— Angoulême, intervint le sorceleur, as-tu vraiment besoin d'être au courant ?

— Non, mais j'en ai envie ! Ne joue pas les rabat-joie, Geralt. Et cesse de grogner ; en voyant ta trogne, les champignons vont se mettre à mariner tout seuls sur les chemins. Allez-y, chevalier, on vous écoute.

Les autres chevaliers errants qui cheminaient en tête du cortège chantaient une chanson de chevalier ; le refrain se répétait sans cesse, et les paroles étaient par trop stupides.

— L'histoire a débuté il y a quelque six années, commença le chevalier. Le sieur poète passait alors chez nous tout l'hiver et tout le printemps, jouant du luth, chantant des romances, déclamant des poèmes. Comme de juste, le prince Rajmund séjournait à Cintra, pour un congrès. Il n'était pas pressé de rentrer à la maison, ce n'était un secret pour personne qu'il avait une maîtresse à Cintra. Quant à dame Anarietta et sieur Jaskier... Ah ! Beauclair est vraiment un endroit étrange et délicieux, propice aux aventures amoureuses... Vous le constaterez par vous-même. La princesse et sieur Jaskier en firent l'expérience. À peine s'étaient-ils vus, d'un poème à l'autre, d'une parole à l'autre, d'un compliment à l'autre ; des fleurs, des regards, des soupirs, qu'ils... En bref, je dirai que tous deux commencèrent à éprouver l'un pour l'autre un certain penchant.

— Jusqu'à quel point ? demanda Angoulême en ricanant.

— Il ne m'a pas été donné d'en être le témoin oculaire, rétorqua le chevalier d'un ton sec. Quant aux ragots, il ne convient pas de les répéter. Par ailleurs, comme vous ne pouvez l'ignorer, jeune demoiselle, l'amour revêt plusieurs visages et il n'est pas chose aisée de déterminer avec certitude ce qu'un « certain penchant » veut dire.

Cahir pouffa. Angoulême n'eut rien d'autre à ajouter.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Reynart de Bois-Fresnes, la princesse et sieur Jaskier eurent une liaison, quelque part en secret, qui dura près de deux mois, depuis Belleteyn jusqu'au solstice d'été. Mais ils négligèrent les précautions. La nouvelle se répandit, les mauvaises langues se mirent à jaser. Jaskier sauta sur son cheval sans tarder et s'éloigna. Fort judicieusement, comme il se révéla par la suite. Car le prince Rajmund à peine revenu de Cintra fut mis au courant par l'un de ses fidèles serviteurs. Comme vous pouvez aisément l'imaginer, une rage folle s'empara de lui dès qu'il fut informé de l'affront subi et des cornes qu'on lui avait fait pousser. Il renversa la soupière de bortsch posée sur la table, fendit d'un maillotin le serviteur dénonciateur, prononça des paroles indécentes. Puis, devant témoin, il donna un coup de poing au maréchal de la Cour et brisa un immense miroir kovrien. Ensuite il enferma la

princesse dans ses appartements en la menaçant des pires tortures ; il obtint d'elle des aveux complets. Il envoya plusieurs de ses hommes sur les traces de sieur Jaskier, leur ordonnant de l'abattre sans clémence et de lui arracher le cœur. Ainsi qu'il l'avait lu dans quelque ancienne ballade, il avait l'intention de faire cuire le cœur de son rival et d'obliger la princesse Anarietta à le manger sous les yeux de la Cour entière. Brrrr... une abomination ! Par chance, sieur Jaskier parvint à s'enfuir.

— Par chance. Et le prince est mort ?

— En effet. Ainsi que je le disais, cet incident l'avait mis dans une rage folle, et son sang s'échauffa tant qu'il fut frappé d'apoplexie et se retrouva paralysé. Il demeura alité au moins une bonne moitié de l'année, immobile comme un tronc. Mais il se rétablit. Il arrivait même à remarquer, si ce n'était qu'il clignait de l'œil, comme ça, voyez.

Le chevalier se retourna sur sa selle, cligna de l'œil et grimaça comme un vieux singe.

— Bien que le prince eût toujours été un fieffé rabatteur et un fameux trousseur de jupons, ces clignements intempestifs le rendirent plus redoutable encore, car chaque femme s'imaginait qu'il s'agissait là de signes amoureux qui lui étaient spécialement destinés. Or l'on sait combien la gent féminine est friande de tels hommages. Je n'incrimine en aucune façon les femmes, ni ne voudrais insinuer qu'elles sont toutes lubriques et dévergondées, non, mais le prince, comme je l'ai dit, clignait souvent de l'œil, pratiquement en permanence, et *per saldo* il obtenait tout ce qu'il voulait. Ses frasques l'ont mené trop loin. Une nuit il fut frappé d'une nouvelle crise d'apoplexie. Et rendit l'âme. Dans son lit conjugal.

— Sur une bonne femme ? demanda Angoulême en ricanant.

Le chevalier, qui, jusqu'à présent, avait fait montre d'un sérieux à toute épreuve, sourit dans sa barbe.

— Pour dire la vérité... il était dessous... Ce détail, toutefois, importe peu.

— Effectivement, approuva Cahir avec le plus grand sérieux. Mais le deuil qui suivit le décès du prince Rajmund ne dura pas longtemps, je me trompe ? J'ai cru percevoir, au cours de ton récit, que...

— ... que la femme infidèle était plus chère à votre cœur que le mari trahi, intervint le vampire selon sa mauvaise habitude. Serait-ce pour la bonne raison que c'est elle qui règne ici, désormais ?

— En partie, acquiesça Reynart de Bois-Fresnes avec une franchise désarmante. Mais pas uniquement. Le prince Rajmund, voyez-vous, que la terre lui soit légère, était un tel fripon, un tel débauché, et – que les oreilles chastes veuillent bien me pardonner –, un tel fils de salaud, qu'il aurait collé un ulcère au diable en personne en moins de six mois. Et il a régné sur Toussaint pendant sept années. Tous, en

revanche, vénéraient et vénèrent encore la princesse Anarietta.

— Je peux donc escompter, dit le sorceleur d'un ton âcre, que le prince Rajmund n'aura pas laissé derrière lui de nombreux amis inconsolés qui, pour commémorer sa mort, seraient prêts à planter leur stylet dans le corps de Jaskier ?

— Vous le pouvez, en effet. (Le chevalier posa sur lui ses yeux vifs et intelligents.) Et, sur l'honneur, vous serez même étonné. Je vous l'ai dit, le poète est cher au cœur de dame Anarietta, et chacun ici se ferait hacher menu pour elle.

Pendant ce temps, à la tête du cortège, les chevaliers continuaient à chanter :

*Sain et sauf le chevalier
De la guerre est rentré
Sa douce a sans l'attendre
Ailleurs convolé
Voilà bien, misère tendre !
Le triste sort des chevaliers.*

Effarouchées, des corneilles s'envolèrent des taillis en croassant.

Bientôt les cavaliers quittèrent la forêt ; ils débouchèrent dans la vallée, au milieu de collines au sommet desquelles, sur un ciel gris strié de bandes bleues, se détachaient plusieurs castels et leurs tourelles blanches. Des rangées d'arbustes parfaitement taillés recouvraient les doux versants des collines jonchés de feuilles rouge et or.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Angoulême. Des vignes ?

— Des ceps de vigne, absolument, confirma Reynart de Bois-Fresnes. Les fameuses collines de Sans-Retour. Les vins les plus fins du monde sont fabriqués à partir des grappes qui mûrissent ici.

— C'est exact, confirma Régis, qui, comme de juste, s'y connaissait en tout. Le secret de ce goût exquis réside dans la terre volcanique et le microclimat local qui assure chaque année une combinaison idéale de jours ensoleillés et de jours pluvieux. Si l'on ajoute à cela la tradition, la connaissance et le savoir-faire des ouvriers vinicoles, nous obtenons un produit de la plus grande finesse et de la meilleure marque.

— Voilà qui est fort bien résumé, dit en souriant le chevalier. La marque, c'est cela. Tenez, regardez par là, ce coteau près du châtelet. Chez nous, le châtelet donne leur marque aux vignobles et aux caves qui se situent en dessous, bien en profondeur. Celui-là s'appelle Castel Ravello, de ses caves proviennent des vins tels que l'erveluze, le fiorano, le pomino et le célèbre est-est. Vous avez dû en entendre parler. Un seul tonnelet d'est-est vaut autant que dix tonnelets de vin

de Cidaris issu des vignobles nilfgaardiens de l'Alba. Et là-bas, tenez, regardez, vous voyez à perte de vue d'autres châtelets et d'autres vignes dont les noms ne vous seront sans doute pas étrangers non plus : vermentino, toricella, casteldaccia, tufo, sancerre, nuragus, coronata, et, enfin, corvo bianco, gwyn cerbin en langage elfique. Je parie que ces noms vous sont familiers ?

— Familiers, pff ! grimace Angoulême. Pour les avoir étudiés, surtout, et vérifié qu'un gredin d'aubergiste n'avait pas versé par hasard l'un ou l'autre de ces fameux vins à la place du vin de pomme habituel, car alors il aurait fallu laisser son cheval à la taverne, vu le prix que coûtent ces grands crus, à commencer par l'est-est. Moi, je comprends pas ! C'est sans doute une très bonne marque pour des messeigneurs mais nous, les gens ordinaires, on peut sans problème se soûler la gueule avec un vin bon marché. Et puis, je vais vous dire une bonne chose : on dégobille tout aussi bien après avoir bu de l'est-est que du vin de pomme, vous pouvez me croire !

* * *

— Oublions un peu les mauvaises plaisanteries d'Angoulême. (Reynart s'assit confortablement sur sa chaise, desserra sa ceinture.) Aujourd'hui, nous allons boire un bon vin, sorceleur, d'un excellent millésime. Nous pouvons nous le permettre, nous avons bien gagné notre argent. Alors que la fête commence !

— Absolument. (Geralt fit signe à l'aubergiste.) Comme aime à le répéter Jaskier : « Peut-être existe-t-il d'autres motivations pour gagner sa vie, mais pour ma part, je n'en connais pas de meilleure. » Ensuite nous mangerons ce qui sent si bon en provenance de la cuisine. Je note au passage qu'en dépit de l'heure tardive, il y a foule ce soir à *La Faisanderie*.

— Mais c'est le réveillon de la Yule, voyons, expliqua l'aubergiste en entendant ses propos. Les gens font la fête. Ils s'amusent. Lisent l'avenir. Ainsi le veut la tradition, et la tradition chez nous...

— Je sais, l'interrompit le sorceleur. Et que nous dit la tradition aujourd'hui en ce qui concerne la cuisine ?

— Langue froide au raifort. Bouillon de chapon avec des godiveaux de cervelle, roulés de bœuf, et boulettes de pommes de terre accompagnées de chou...

— Apporte-nous tout ça dans l'ordre, brave homme. Et avec ça... Quel vin choisissons-nous, Reynart ?

— Si on prend du bœuf, dit le chevalier après un instant de réflexion, alors il faut l'accompagner d'un côte-de-blessure rouge. Datant de l'année où la vieille princesse Karoberta passa l'arme à gauche.

— Choix judicieux, nobles messieurs, fit l'aubergiste en approuvant d'un signe de tête. À votre service.

Une jeune fille d'une table voisine lança maladroitement par-dessus son épaule une couronne de gui qui atterrit tout près du genou de Geralt. Ses compagnons éclatèrent de rire. La jeune fille rougit délicieusement.

— Aucune chance de ce côté-là, déclara le chevalier Reynart en ramassant la couronne et en la renvoyant à sa propriétaire. Ce ne sera pas votre futur. Il est déjà pris, chère demoiselle. Prisonnier, déjà, de beaux yeux verts...

— Arrête, Reynart.

L'aubergiste apporta les premiers plats. Ils mangèrent et burent, sans parler, attentifs à la joie des convives qui s'amusaient.

— La Yule, dit Geralt en repoussant sa timbale, Midinvaerne. Le solstice d'hiver. Ça fait deux mois déjà que je traîne ici. Deux mois perdus.

— Un mois, rectifia Reynart d'un ton sec. Tu n'es là que depuis un mois. Et je te rappelle que les neiges ont bloqué le col dans les montagnes ; tu n'aurais pu quitter Toussaint, même en rampant. C'est donc en raison d'un cas de force majeure que tu es encore ici, ce soir, à la veille de la Yule, et que tu ne partiras sans doute pas avant l'arrivée du printemps. Alors oublie un peu les regrets et la tristesse. Pour ce qui est des regrets, d'ailleurs, n'exagère pas trop quand même. De toute façon, je doute que tu t'en veuilles à ce point.

— Bah ! qu'est-ce que tu en sais, Reynart ? Hein, qu'est-ce que tu en sais ?

— Pas grand-chose, il est vrai, acquiesça le chevalier en se servant à boire. Si ce n'est ce que je vois. Et j'étais là la première fois que vous vous êtes rencontrés, elle et toi. À Beauclair. Tu te souviens de la fête du Cuvier ? Les petites culottes blanches ?

Geralt ne répondit pas. Il s'en souvenait.

— Cet endroit, le château de Beauclair, est un endroit idyllique, propice aux aventures amoureuses, marmonna Reynart en se délectant du bouquet du vin. Sa seule vue suffit à vous envoûter. Je vous revois tous, en octobre, lorsque vous vous êtes retrouvés, bouche bée devant le palais. Quelle était cette expression, déjà, que Cahir avait employée ?

* * *

— Quel palais magnifiquement proportionné ! s'exclama Cahir, plein d'admiration. J'en suis baba tant il est un ravissement pour l'œil.

— La princesse est bien logée, dit le vampire, il faut le reconnaître.

— Putain, en voilà une jolie petite maison ! ajouta Angoulême.

— Le château de Beauclair ! répéta non sans fierté Reynart de Bois-Fresnes. C'est l'œuvre des elfes, à peine retouchée. Par Faramond lui-même, à ce qu'il paraît.

— Non, pas « à ce qu'il paraît », le corrigea le vampire. C'est la pure vérité. Le style de Faramond est reconnaissable entre tous, voyons. Il suffit de regarder ces tourelles.

Les tours aux tuiles rouges dont parlait le vampire se dressaient vers le ciel, sveltes obélisques blancs jaillissant du socle de filigrane du château qui allait s'élargissant. Inévitablement l'image faisait penser à des bougies dont les festons de cire auraient ruisselé sur le pied délicatement sculpté d'un chandelier.

— Au pied de Beauclair, expliqua le chevalier Reynart, s'étend la ville. Le mur, bien entendu, a été ajouté plus tard, car vous savez que les elfes n'entouraient pas leurs cités de murs. Pressez vos chevaux, messieurs. Nous avons un long chemin à faire. Beauclair semble proche, mais les montagnes altèrent la perspective.

— Allons-y.

Ils chevauchaient à vive allure, dépassant pèlerins et vagabonds, chariots et charrettes débordant de grappes sombres qu'on aurait pu prendre pour de la mousse. Ensuite ils pénétrèrent dans les ruelles bruyantes de la ville qui exhalaient le moût fermenté, puis dans le parc sombre, rempli de peupliers, d'ifs, d'épines-vinettes et de buis. Ils traversèrent des roseraies, composées de multiflores et de rosiers cent-feuilles essentiellement. Enfin ils aperçurent les colonnes sculptées, les portails et les archivoltes du palais, les pages et les valets en livrée.

Ils furent accueillis par Jaskier en personne, coiffé et apprêté comme un prince.

* * *

— Où est Milva ?

— Elle va bien, ne t'inquiète pas. Elle vous attend dans les appartements qu'on a préparés pour vous. Elle ne veut pas en sortir.

— Pourquoi ?

— Nous parlerons de cela plus tard. Viens maintenant. La princesse nous attend.

— Quoi, tout de suite ?

— Tel est son souhait.

La salle dans laquelle ils pénétrèrent était pleine d'hommes et de femmes parés de toutes les couleurs, comme des oiseaux de paradis. Geralt n'avait pas le temps de regarder autour de lui. Jaskier le guidait d'un pas pressé vers un escalier de marbre où se tenaient deux femmes qui, entourées de pages et de courtisans, se distinguaient nettement de toutes les autres personnes présentes.

La salle était silencieuse, elle le devint davantage encore.

La première des femmes avait un nez anguleux retroussé et des yeux bleus perçants qu'on aurait dit un tantinet fiévreux. Ses cheveux châains étaient agencés en une coiffure des plus artistiques, agrémentée de petits rubans de velours, travaillée jusque dans les moindres détails, comme en témoignait l'accroche-cœur en forme de demi-lune sur son front. Sa robe était noire, rehaussée en haut de mille stries bleu clair et lilas, parsemée en bas de gaufrures régulières représentant des petits chrysanthèmes dorés. Elle portait un énorme collier d'obsidienne, d'émeraude et de lapis-lazuli, conçu en un savant entrelacs qui lui enserrait le cou et le décolleté et se terminait par une croix de jade. Le pendentif tombait presque entre ses petits seins soutenus par un bustier moulant. Le carré du décolleté était large et profond ; ses fines épaules nues semblaient trop frêles pour en garantir le maintien. Geralt s'attendait à chaque instant à voir la robe glisser le long de son buste. Mais elle demeurait en place, maintenue comme par miracle par la couture invisible et le froncis de ses manches bouffantes.

L'autre femme était de la même taille. Elle portait également le même rouge à lèvres. Mais la ressemblance s'arrêtait là. Sur ses cheveux noirs coupés court, elle portait un petit chapeau à voilette qui effleurait le bout de son petit nez. Sa voilette au motif fleuri ne masquait pas ses magnifiques yeux brillants, généreusement mis en valeur par un fard de couleur verte, mais elle cachait le modeste décolleté de sa robe noire à longues manches, constellées d'étoiles ajourées de saphir, d'or, d'aigue-marine et de cristal des montagnes et qui semblaient, en apparence seulement, avoir été disposées au hasard.

— Son Altesse la princesse Anna Henrietta, prononça à mi-voix quelqu'un derrière Geralt. Agenouillez-vous, monsieur.

Laquelle des deux est-ce, je me le demande, songeait le sorceleur en s'efforçant de plier son genou douloureux. *Que le diable m'emporte, elles ont autant l'air de princesses l'une que l'autre. Je dirais même qu'elles ont un air royal.*

La femme au nez anguleux et aux cheveux châains savamment coiffés prit la parole, levant ses doutes.

— Relevez-vous, sieur Geralt. Soyez les bienvenus, vous et vos amis, dans la principauté de Toussaint, au château de Beauclair. Nous sommes heureux de pouvoir accueillir parmi nous une personne à la mission si noble. Et qui est, par ailleurs, un ami du vicomte Julian, cher à notre cœur.

Jaskier s'inclina en une profonde et énergique révérence.

— Le vicomte nous a révélé votre nom. Il nous a dévoilé le caractère et le but de votre expédition et nous a dit ce qui vous

amenait à Toussaint. Ce récit a ému notre cœur. Nous serions heureux de vous entendre en audition privée, sieur Geralt. Nous devons néanmoins différer quelque peu cet entretien, car nous devons d'abord nous acquitter de certaines obligations. Les vendanges sont terminées, la tradition veut que nous participions à la fête du Cuvier.

L'autre femme, celle à la voilette, se pencha vers la princesse et lui murmura quelque chose à l'oreille. Anna Henrietta jeta un coup d'œil au sorceleur, sourit, puis se passa la langue sur les lèvres.

— Notre volonté, dit-elle en élevant la voix, est que sieur Geralt de Riv soit à notre service au cours de la fête, au côté du vicomte Julian.

Un murmure, semblable au bruissement du vent parmi les pins, parcourut le groupe des courtisans et des chevaliers. La princesse Anarietta regarda de nouveau le sorceleur avec insistance avant de quitter la salle, suivie de sa compagne et de son cortège de pages.

— Par le diable ! murmura le Chevalier au Damier. Ça, par exemple ! Que voilà un grand honneur, monsieur le sorceleur.

— Je n'ai pas très bien saisi de quoi il s'agissait, avoua l'intéressé. De quelle manière dois-je servir Sa Grandeur ?

— Sa Majesté, rectifia un homme bien en chair à l'allure de confiseur, qui s'approchait. Pardonnez-moi, monsieur, de vous corriger ainsi, mais étant donné les circonstances, je me dois de le faire. Ici, à Toussaint, nous sommes très attachés au respect des traditions et du protocole. Je suis Sebastian Le Goff, chambellan et maréchal de la Cour.

— Enchanté.

— Le titre officiel et protocolaire de dame Anna Henrietta est Son Altesse. (Non seulement le chambellan avait l'air d'un confiseur, mais il sentait même le sucre glace.) Son titre non officiel est « Sa Majesté ». En dehors de la Cour, on dit plus familièrement « Madame la princesse ». Mais il convient de toujours s'adresser à elle *per* « Votre Majesté ».

— Merci, je m'en souviendrai. Et l'autre jeune femme ? Comment dois-je m'adresser à elle ?

— Officiellement, il convient de lui donner du « Vénérable », répondit le chambellan avec le plus grand sérieux. Mais le terme « Dame » est permis. C'est une parente de la princesse et elle se nomme Fringilla Vigo. Selon la volonté de Son Altesse, c'est précisément elle que vous devrez servir au cours de la fête du Cuvier.

— Et en quoi cela consiste-t-il ?

— Ce n'est pas compliqué. Je vous l'expliquerai bientôt. Voyez-vous, nous utilisons depuis des années des presses mécaniques, cependant la tradition veut que...

Le vacarme emplissait la cour qui résonnait du piaillage frénétique des chalumeaux, de la musique sauvage des pipeaux, du tintement forcené des tambourins. Tout autour d'une estrade sur laquelle était installée une cuve, des montreurs d'ours et des acrobates parés de couronnes dansaient, gesticulaient, faisaient des cabrioles. La cour et les galeries étaient noires de monde : chevaliers, dames, courtisans, bourgeois richement vêtus.

Le chambellan Sebastian Le Goff leva une canne parée d'une liane de vigne, puis il frappa l'estrade par trois fois.

— Hooo ! s'écria-t-il. Nobles dames, messieurs, messires les chevaliers !

— Hooo ! répondit la foule.

— Hooo ! Voici venue l'heure de notre coutume ancestrale ! Souhaitons bonne chance au raisin ! Hooo ! qu'il mûrisse au soleil !

— Hooo ! qu'il mûrisse !

— Hooo ! que le raisin écrasé fermente ! Qu'il acquière force et caractère dans les tonneaux ! Qu'il vogue dans les timbales et monte à la tête, pour la gloire de Sa Majesté, des belles dames, des nobles chevaliers et des travailleurs des vignobles !

— Hooo ! qu'il fermente !

— Place aux Belles !

Des tentes damassées dressées du côté opposé de la cour surgirent deux femmes ; il s'agissait de la princesse Anna Henrietta et de sa compagne aux cheveux noirs. Drapées toutes deux dans des manteaux écarlates.

— Hooo ! dit le chambellan en frappant l'estrade de sa canne. Place aux Jeunes Hommes !

Les « Jeunes Hommes » avaient été mis au courant, ils savaient ce qu'ils avaient à faire. Jaskier s'avança vers la princesse, Geralt s'approcha de la femme aux cheveux noirs, qu'on appelait, il le savait à présent, Vénérable Fringilla Vigo.

Les deux femmes laissèrent tomber simultanément leur manteau, et la foule gronda, leur réservant une bruyante ovation. Geralt avala sa salive.

Elles étaient vêtues d'une chemise aussi fine qu'une toile d'araignée qui leur arrivait à peine à la cuisse, et portaient une culotte moulante à volants. Rien d'autre. Pas même de bijoux. Et elles étaient pieds nus.

Geralt prit Fringilla par la main tandis qu'elle le saisissait avec enthousiasme par le cou. Il se dégageait d'elle un délicat parfum d'ambre et de rose. Elle respirait la féminité. Sa peau était chaude, d'une chaleur communicative. Elle était tendre, et cette tendresse brûlait et lui picotait les doigts.

Les deux hommes conduisirent leur cavalière jusqu'à la cuve et les

aidèrent à monter sur le monticule de raisins qui ployaient et se vidaient de leur jus. La foule rugit.

— Hooo !

Face à face, les deux femmes posèrent chacune leurs mains sur les épaules de l'autre de manière à se soutenir et à garder plus facilement l'équilibre sur le tas de raisins où elles s'enfonçaient déjà jusqu'aux genoux. Le moût jaillissait de tous côtés avec force éclaboussures. Les femmes tournaient sur elles-mêmes en écrasant les grappes, elles gloussaient comme des gamines. Fringilla lançait au sorcelleur des œillades pas protocolaires pour un sou.

— Hooo ! criait la foule. Que le raisin fermente !

Le jus jaillissait du raisin pressé, le moût trouble bouillonnait et moussait abondamment autour des genoux des jeunes femmes.

Le chambellan frappa de sa canne les planches de l'estrade. Geralt et Jaskier s'avancèrent pour aider la princesse et sa compagne à sortir de la barrique. Geralt avait remarqué qu'au moment où Jaskier avait pris Anna Henrietta par le bras, celle-ci lui avait mordillé l'oreille tandis que ses yeux lançaient de dangereuses étincelles. De son côté, il eut l'impression de sentir les lèvres de Fringilla lui effleurer la joue, mais il n'aurait su dire si c'était ou non fortuit.

Il reposa Fringilla sur l'estrade, l'enveloppa dans son manteau écarlate. Elle exerça une brève pression sur sa main.

— Ces traditions ancestrales peuvent être excitantes, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en chuchotant.

— En effet.

— Je te remercie, sorcelleur.

— Tout le plaisir fut pour moi.

— Il fut partagé. Je t'assure.

* * *

— Sers-nous à boire, Reynart.

À la table voisine, on procédait à une nouvelle prédiction : la méthode consistait à jeter en l'air une longue spirale de peau de pomme et à deviner, en fonction de la forme dessinée par le ruban de peau, l'initiale du prénom de son prochain partenaire. Le ruban de peau formait toujours un « S », sans que cela entame le moins du monde la gaieté des participants.

Le chevalier remplit les timbales.

— Milva, effectivement, se portait bien, se souvenait le sorcelleur, pensif, même si elle avait toujours un bandage autour des côtes. Pourtant elle restait enfermée dans ses appartements et refusait d'en sortir, ne voulant à aucun prix revêtir la robe qu'on lui avait présentée. Tout laissait augurer un scandale, mais l'omniscient Régis

apaisa la situation. Se référant à des dizaines de précédents, il contraignit le chambellan à apporter des vêtements masculins à l'archère. Angoulême, en revanche, abandonna avec joie son pantalon, ses bottes de cavalière et ses bandes molletières ; le savon, le peigne, ainsi que sa robe, en firent une vraie jeune fille, et plutôt jolie, par ma foi. Il va s'en dire qu'un bain et des vêtements propres avaient considérablement amélioré notre humeur à tous, y compris la mienne. Nous nous rendions à cette audience dans d'excellentes dispositions...

— Arrête-toi un instant, dit Reynart en faisant un signe de tête. Les affaires viennent à nous. Tiens, tiens ! Ce n'est pas un, mais deux vignobles qui se présentent ! Malatesta, notre client, nous amène un confrère... Et un concurrent. Très, très étonnant.

— Qui est-ce ?

— Le gérant des vignobles Pomerol. C'est justement leur vin que nous buvons, le côte-de-blessure.

Malatesta, le régisseur des vignobles Vermentino, les aperçut ; il agita la main, s'approcha en guidant son camarade, un individu aux fines moustaches noires et à la barbe broussailleuse qui aurait davantage convenu à un brigand qu'à un administrateur.

— Permettez-moi, messieurs, de vous présenter monsieur Alcides Fierabras, régisseur des vignobles de Pomerol, dit Malatesta.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

— Nous ne resterons pas longtemps. Nous voulons discuter avec le sorceleur... de la bête qui s'était établie dans nos chais. Je déduis de votre présence ici que l'horrible monstre a été tué ?

— Tout à fait.

— Le montant convenu, assura Malatesta, sera versé sur votre compte chez les Cianfanelli après-demain au plus tard. Merci bien, monsieur le sorceleur. Merci mille fois. Pensez donc : une si grande cave, dotée d'une magnifique voûte, orientée vers le nord, ni trop sèche, ni trop humide, juste comme il faut pour le vin, et à cause de ce monstre immonde, on ne pouvait plus l'utiliser... Vous l'avez vu vous-même, nous avons dû murer toute cette partie du cellier, mais la bête arrivait malgré tout à se frayer un passage... Pff, d'où est-elle venue, aucune idée... Directement de l'enfer, sans doute...

— Les cavernes riches en tuf volcanique regorgent toujours de monstres, fit doctement observer Reynart de Bois-Fresnes. (Cela faisait maintenant plus d'un mois qu'il accompagnait le sorceleur, il avait eu le temps d'en apprendre beaucoup.) La chose est claire, là où il y a du tuf, il y a des monstres à foison.

— Oui-da, peut-être bien que c'est le tuf, acquiesça Malatesta en lorgnant sur le sorceleur. Qui que ce tuf puisse être. Mais nos caves, paraît-il, sont reliées à des grottes profondes qui descendent jusqu'au centre de la terre d'après ce qu'on raconte. Il y en a beaucoup, par

chez nous, de ces grottes et cavernes.

— Ne serait-ce que sous nos caves, pour commencer, intervint le régisseur des vignobles Pomerol. Ils s'étendent sur des miles et des miles, ces souterrains, personne ne sait jusqu'où. Ceux qui ont tenté d'en avoir le cœur net ne sont jamais revenus. Et on y aurait là aussi aperçu un terrible monstre, à ce qu'il paraît. En conséquence, je voudrais vous proposer...

— Je devine ce que vous avez à me proposer, l'interrompit le sorceleur d'un ton sec. Et j'accepte votre proposition. J'inspecterai vos caves. Nous fixerons le salaire en fonction de ce que j'y trouverai.

— Vous ne serez pas lésé, l'assura le barbu. Hum, hum... Une chose encore...

— Parlez, je vous écoute.

— Ce succube qui, la nuit, visite les hommes mariés et les tourmente... Celui que Sa Majesté vous a chargé de tuer... Je présume qu'il n'est nul besoin de l'éliminer. Car cet incubé, enfin, il n'incommodé personne, en vérité... Bah, il traîne de temps en temps... Il vient nous tourmenter un tantinet...

— Les hommes majeurs uniquement, s'empressa d'intervenir Malatesta.

— Vous me l'ôtez de la bouche, compère. Le succube n'est une gêne pour personne. Et ces derniers temps, on n'en entend pratiquement plus parler. Je crois bien qu'il a eu peur de vous, monsieur le sorceleur. Cela vaut-il la peine alors, de le pourchasser ? Vous n'êtes pas en mal d'argent, n'est-ce pas ? Et s'il vous manquait quelque chose...

— Une certaine somme pourrait bien être versée sur mon compte chez Cianfanelli, acheva Geralt, dont le visage était de marbre. Sur le fonds de retraite des sorceleurs.

— Il en sera fait ainsi.

— Et il ne sera pas touché à un seul cheveu du succube.

— Eh bien, au revoir. (Les deux hommes se levèrent.) Festoyez tranquillement, nous ne vous dérangerons pas plus longtemps. C'est fête aujourd'hui. La tradition. Et chez nous, à Toussaint, la tradition...

— C'est sacré, dit Geralt. Je sais.

* * *

À la table voisine, la compagnie chahutait et réagissait bruyamment à une nouvelle prédiction yulienne, réalisée à partir de petites boulettes de brioche et d'une arête de carpe que les convives venaient tout juste de finir de manger. Par ailleurs, ils buvaient sec. L'aubergiste et les serveuses s'agitaient et couraient dans tous les sens, leurs cruches à la main.

— Le célèbre succube, fit remarquer Reynart en se resservant du chou, a marqué le début d'une série mémorable de contrats que tu as acceptés à Toussaint. Ensuite tout est allé très vite, et tu ne pouvais plus te débarrasser de tes clients. C'est bizarre, je n'arrive pas à me rappeler quel est le vignoble qui t'a confié ta première mission...

— Tu n'y étais pas. Cela s'est passé le lendemain de l'audition chez la princesse. À laquelle, du reste, tu n'étais pas présent non plus.

— Rien d'étonnant. Il s'agissait d'une audience privée.

— Privée, parlons-en ! s'esclaffa Geralt. Vingt personnes au moins étaient présentes, sans compter les laquais, figés comme des statues, les jeunes pages et le fou du roi désabusé. Il y avait entre autres Le Goff, le chambellan aux allures et à l'odeur de confiseur et quelques seigneurs croulant sous le poids de leurs chaînes en or ; quelques individus vêtus de noir, des conseillers de la Cour ou des juges, peut-être. Il y avait aussi le baron au blason à la tête de taureau, dont nous avons fait la connaissance à Caed Myrkvid. Était aussi présente, bien entendu, Fringilla Vigo ; c'est, à l'évidence, une personne très proche de la princesse.

» Et puis il y avait nous, notre petite compagnie au grand complet, y compris Milva avec ses habits d'homme. Enfin, ce n'est pas tout à fait exact. Jaskier n'était pas parmi nous. Jaskier, ou plus exactement le vicomte Je-ne-sais-plus-comment, était affalé sur une chaise curule à la droite de Son Anguleuse Majesté Anarietta, à se pavaner comme un paon. Tel un véritable favori.

» Anarietta, Fringilla et Jaskier étaient les seuls à être assis. Personne d'autre n'en avait le droit. Quant à moi, j'étais bien heureux qu'on ne m'ordonne pas de me mettre à genoux.

» Par chance, la princesse a écouté mon récit en ne m'interrompant qu'à deux ou trois reprises. Lorsque j'ai relaté brièvement les conclusions de ma conversation avec les druides, elle a tordu ses mains dans un geste qui trahissait une inquiétude aussi sincère qu'exagérée. Je sais que ça sonne comme un foutu oxymoron, mais, crois-moi, Reynart, dans son cas, c'était tout à fait ça.

* * *

— Ah, là, là ! dit la princesse Anna Henrietta en se tordant les mains. Vous nous inquiétez gravement, sieur Geralt. En vérité, nous l'affirmons, notre cœur est rempli de chagrin.

Elle renifla, fronçant son petit nez anguleux, puis tendit la main ; Jaskier y déposa aussitôt un mouchoir de batiste brodé d'un monogramme, dont la princesse effleura à peine ses joues, de manière à ne pas en ôter la poudre.

— Ah, là, là ! répéta-t-elle. Ainsi, les druides ne savaient rien du

tout sur Ciri ? Ils n'ont pas été capables de vous fournir de l'aide ? Tous vos efforts pour les retrouver ont-ils donc été vains et inutiles ?

— Inutiles, certainement pas, répondit le sorceleur avec conviction. Je reconnais que j'escomptais obtenir des druides quelque information concrète ou des indices qui m'auraient permis de comprendre, ne serait-ce que sommairement, pourquoi Ciri était l'objet d'une poursuite si acharnée. Mais les druides n'ont pas pu, ou peut-être n'ont-ils pas voulu m'aider ; de ce point de vue effectivement, je n'ai rien obtenu. Cependant...

Il suspendit sa phrase quelques secondes. Non pour entretenir le suspense, mais parce qu'il se demandait jusqu'à quel point il pouvait se montrer sincère devant cet auditoire.

— Je sais que Ciri est en vie, reprit-il enfin sèchement. Elle a vraisemblablement été blessée. Elle est toujours en danger. Mais elle est vivante.

Anna Henrietta poussa un soupir, puis elle se tapota de nouveau les joues à l'aide du mouchoir et serra le bras de Jaskier.

— Je vous promets notre aide et notre soutien, dit-elle. Vous pouvez rester à Toussaint aussi longtemps que vous le souhaitez. Car vous devez savoir que nous avons séjourné à Cintra, nous connaissons et apprécions Pavetta, nous connaissons et aimons la petite Ciri. Nous sommes de tout cœur avec vous, sieur Geralt. Si vous le désirez, vous pourrez bénéficier de l'assistance de nos savants et de nos astrologues. Les portes de nos bibliothèques et de nos collections de manuscrits vous sont grandes ouvertes. Vous devez, nous le croyons profondément, trouver une trace quelconque, un indice ou une preuve qui vous indiquerait le bon chemin. N'agissez pas avec précipitation. Vous n'avez nul besoin de vous hâter. Vous pouvez demeurer ici aussi longtemps que vous le souhaitez, vous êtes pour nous un invité des plus agréables.

— Je remercie Votre Majesté pour sa bienveillance et sa miséricorde, dit Geralt en s'inclinant. Nous nous mettrons cependant en route sitôt que nous aurons pris un peu de repos. Ciri est toujours en danger. Et nous le sommes également. Si nous restons trop longtemps au même endroit, non seulement le danger grandit, mais il risque de menacer également les gens qui nous veulent du bien. Ainsi que les simples observateurs. Je ne saurais le tolérer.

La princesse resta quelque temps silencieuse tout en caressant d'un geste mesuré, tel un chat, l'avant-bras de Jaskier.

— Vos paroles sont nobles et justes, dit-elle enfin. Mais vous n'avez rien à craindre. Nos chevaliers ont si bien massacré les scélérats qui vous pourchassaient que pas un seul témoin n'en a réchappé, d'après ce que nous a raconté le vicomte Julian. Quiconque se risquerait à vous importuner subirait le même sort. Vous êtes sous notre protection

et notre garde.

— Je saurai l'apprécier. (Geralt s'inclina de nouveau, maudissant en pensée, entre autres choses, son genou douloureux.) Je ne peux néanmoins passer sous silence ce que le vicomte Jaskier a oublié de relater à Votre Majesté. Les scélérats qui me poursuivaient depuis Belhaven et que les braves chevaliers de Votre Majesté ont battus à Caed Myrkvid étaient certes parmi les pires scélérats, mais ils portaient les couleurs de Nilfgaard.

— Et alors ?

Alors, mourait-il d'envie de lui répondre, si les Nilfgardiens ont occupé Aedirn en l'espace d'une vingtaine de jours, il leur suffira d'une vingtaine de minutes pour faire de même avec ta principauté.

Au lieu de cela il reprit :

— C'est la guerre. Ce qui s'est passé à Belhaven et à Caed Myrkvid peut être considéré comme une diversion sur l'arrière du front. Cela provoque généralement des répressions. En temps de guerre...

— La guerre est assurément terminée, l'interrompt la princesse en relevant son nez anguleux. Nous avons écrit à cet effet à notre cousin, Emhyr var Emreis. Nous lui avons fait parvenir un mémorandum dans lequel nous avons exigé qu'il mette immédiatement un terme à cette effusion de sang insensée. La guerre est sans aucun doute loin déjà, et la paix sans aucun doute déjà conclue.

— Pas vraiment, rétorqua froidement Geralt. Au-delà de la Iaruga, l'épée et le feu se déchaînent, le sang coule. Rien n'indique que la fin de la guerre soit proche. Je dirais même le contraire.

Il regretta aussitôt ce qu'il venait de dire.

— Comment cela ? demanda la princesse. (On décelait soudain dans sa voix, devenue discordante, d'horribles notes grinçantes ; son nez semblait s'être affiné davantage encore.) Ai-je bien entendu ? La guerre sévit toujours ? Pourquoi n'en avons-nous pas été informée ? Monsieur le ministre Tremblay ?

— Votre Majesté, je..., bafouilla en s'agenouillant l'un des hommes aux chaînes en or. Je ne voulais pas... inquiéter... tourmenter... Votre Majesté...

— Gardes ! hurla Sa Majesté. Emmenez-le à la tour ! Vous êtes en disgrâce, monsieur Tremblay ! En disgrâce ! Monsieur le chambellan ! Monsieur le secrétaire !

— À vos ordres, Votre Altesse !

— Que notre chancellerie adresse immédiatement une note sévère à notre cousin, l'empereur de Nilfgaard. Nous exigeons que les combats cessent immédiatement, je dis bien immédiatement, et que la paix soit conclue. Car la guerre et la mésentente sont des choses mauvaises ! La mésentente provoque la ruine, là où l'entente est constructive !

— Votre Majesté a en toute chose raison, bafouilla le chambellan aux allures de confiseur, blanc comme du sucre glace.

— Que faites-vous encore ici ? Nous avons donné nos ordres ! Allez, pressez-vous !

Geralt regarda discrètement autour de lui. Les courtisans étaient restés de marbre ; il convenait d'en conclure que semblable incident n'était pas chose nouvelle à la cour de Toussaint. Il veillerait désormais à approuver scrupuleusement Madame la princesse en tout point.

Anarietta effleura le bout de son nez de son mouchoir, après quoi elle sourit à Geralt.

— Comme vous le constatez, dit-elle, vos appréhensions étaient vaines. Vous n'avez rien à craindre et vous pouvez séjourner chez nous aussi longtemps que vous le souhaitez.

— Bien, Votre Majesté.

Dans le silence qui suivit l'on perçut très distinctement les grattements des bostryches provenant de l'un des vieux meubles. Et les jurons dont un palefrenier abreuvait son cheval dans une cour voisine.

Anarietta rompit le silence.

— Nous aurions également une demande à vous adresser, sieur Geralt. En tant que sorcelleur.

— Je vous écoute, Votre Majesté.

— Il s'agit d'une requête émanant de nombreuses dames de la noblesse de Toussaint, ainsi que de nous-même. Un monstre nocturne hante les demeures. Le diable incarné, une stryge, un succube qui prend l'aspect d'une jeune femme si impudique que nous n'osons vous la décrire ; elle tourmente nos vertueux et fidèles maris. La nuit, elle hante les alcôves, s'adonnant à de ribaudes turpitudes et d'épouvantables perversités dont la décence nous interdit de parler. En tant que spécialiste, vous savez sans doute de quoi il retourne.

— En effet, Votre Majesté.

— Les dames de Toussaint vous demandent de mettre un terme à cette abomination. Nous nous joignons quant à nous à cette demande. Et vous assurons de notre munificence.

— Bien, Votre Majesté.

* * *

Angoulême retrouva le sorcelleur et le vampire dans le parc du palais où tous deux s'offraient une promenade et une conversation à l'abri des oreilles indiscrètes.

— Vous n'allez pas le croire, haleta-t-elle. Vous ne le croirez toujours pas quand je vous l'aurai dit... Mais c'est la pure vérité...

— Eh bien parle !

— Reynart de Bois-Fresnes, le Chevalier au Damier, est en train de faire la queue avec d'autres chevaliers errants chez le *camerarius* de la reine. Et vous savez pourquoi ? Pour toucher son salaire mensuel ! Une queue, je vous dis, longue d'une demi-portée de tir ! Il y avait tellement d'armoiries que mes yeux se sont mis à papilloter. J'ai demandé des explications à Reynart, et lui de me répondre qu'un chevalier errant pouvait aussi avoir faim !

— Et quelle est donc ton information sensationnelle ?

— Tu plaisantes, sans doute ? Les chevaliers errants errent par noble vocation ! Pas pour toucher un salaire mensuel !

— L'un n'exclut pas l'autre, rétorqua le vampire Régis. Je suis sérieux. Je t'assure, Angoulême.

— Il dit la vérité, Angoulême, confirma Geralt. Cesse de parcourir le palais à la recherche de sensations fortes et va tenir compagnie à Milva. Elle est d'une humeur terrible, elle ne devrait pas rester seule.

— C'est vrai. Elle doit avoir ses menstrues, car elle est mauvaise comme la gale. Moi, je crois...

— Angoulême !

— C'est bon, j'y vais.

Geralt et Régis s'arrêtèrent près d'un massif de roses cent-feuilles déjà quelque peu flétries. Mais ils n'eurent pas le loisir de poursuivre leur conversation. Un homme maigre, vêtu d'un élégant manteau couleur rouge brique, surgit de derrière l'orangerie.

— Bonjour, dit-il en s'inclinant. (Il tapota son genou avec son chapeau de fourrure de fouine.) M'est-il permis de vous demander, je vous prie, lequel d'entre vous, nobles messieurs, est le sorcier prénommé Geralt, célèbre de par son métier ?

— C'est moi-même.

— Je suis Jean Catillon, le régisseur des caves Toricella. L'affaire est telle qu'un sorcier nous serait bien utile. Je voulais savoir si vous accepteriez, je vous prie...

— De quoi s'agit-il ?

— Voilà, commença le régisseur Catillon. Avec cette guerre, que le diable l'emporte, les négociants passent moins souvent par ici, nos stocks augmentent, nous commençons à manquer de place pour nos tonneaux. Nous nous sommes dit : ce n'est pas un problème, nos sous-sols abritent des miles et des miles de souterrains, qui s'enfoncent en profondeur probablement jusqu'au centre de la terre. Nous avons également trouvé des caves près de Toricella, magnifiques qui plus est, idéalement voûtées, ni trop sèches, ni trop humides, parfaites pour la conservation du vin...

— Et alors ? intervint le sorcier avec impatience.

— Il se révèle, voyez-vous, qu'un monstre sévit dans ces souterrains, venu très certainement des profondeurs de la terre. Il a

déjà brûlé deux personnes, les calcinant jusqu'à l'os, et il en a aveuglé une troisième, parce qu'il... c'est-à-dire le monstre, crache et vomit une sorte de base forte.

— Un solpuga, affirma vivement Geralt. On l'appelle aussi poisonneur.

— Tenez, monsieur Catillon, dit Régis en souriant, voilà la preuve que vous avez affaire à un professionnel. Un professionnel qui, on peut le dire, vous tombe du ciel. Mais vous êtes-vous déjà adressé, en ce qui concerne cette affaire, aux chevaliers errants de la région ? La princesse en a tout un régiment, et, ce genre de mission, c'est leur spécialité après tout, leur raison d'être.

— Point du tout, le contredit le régisseur Catillon en secouant la tête. Leur raison d'être, c'est de protéger la Cour, les chemins, les cols, parce que si les négociants ne viennent plus jusqu'ici, nous en serons réduits à la besace. Par ailleurs, les chevaliers sont preux et combatifs, mais seulement lorsqu'ils sont à cheval. Ils ne se risqueront pas sous terre ! De plus, ils demandent beau...

Il interrompit sa phrase et demeura silencieux. Il avait l'air de quelqu'un qui, ne portant pas la barbe, ne savait où cracher. Et le regrettait amèrement.

— Ils demandent beaucoup d'argent, acheva Geralt sans se montrer particulièrement caustique. Sachez donc, brave homme, que j'en demande plus encore. C'est la loi du marché. La libre concurrence. Parce que si nous topons là pour le contrat, je descendrai de cheval et me faufilerai sous terre. Pensez-y, mais ne réfléchissez pas trop longtemps, car je ne séjournerai pas éternellement à Toussaint.

— Tu me surprends, dit Régis dès que le régisseur se fut éloigné. Le sorcier reprendrait-il soudain vie en toi ? Tu acceptes des contrats ? Tu t'en prends aux monstres ?

— J'en suis le premier surpris, répliqua Geralt avec sincérité. J'ai réagi instinctivement, mû par une impulsion inexpliquée. Je vais me sortir de ce guêpier. Je peux décliner chaque proposition en prétextant que le tarif est trop bas. Toujours trop bas. Revenons-en à notre conversation.

— Attends un instant, dit le vampire en faisant un signe de tête. Quelque chose me dit que tu as de nouveaux clients.

Geralt jura dans sa barbe. Avancé sur l'allée jalonnée de cyprès, deux chevaliers se dirigeaient vers lui. Il reconnut le premier aussitôt : le blason à l'immense tête de taureau sur une jaquette d'un blanc immaculé ne pouvait être confondu avec aucun autre. Le second chevalier était grand, il avait les cheveux gris, une physionomie noblement anguleuse, comme taillée dans le granit ; on pouvait voir sur sa tunique bleu ciel une croix à deux traverses et demie lilas et or. S'arrêtant à la distance réglementaire de deux pas, les chevaliers

s'inclinèrent. Geralt et le vampire s'inclinèrent à leur tour, après quoi les quatre hommes respectèrent le silence imposé par la coutume des chevaliers, d'une durée de dix battements de cœur.

— Messieurs, permettez que je vous présente le baron Palmerin de Launfal, dit Tête-de-Taureau. Quant à moi, vous vous le rappelez peut-être, je suis...

— Le baron de Peyrac-Peyran. Comment ne pas s'en souvenir ?

Le chevalier au blason à la tête de taureau ne perdit pas de temps.

— Nous avons à parler à monsieur le sorceleur. En rapport, si je puis m'exprimer ainsi, avec ses activités professionnelles.

— Je vous écoute.

— En privé.

— Je n'ai pas de secret pour sieur Régis.

— Mais ces nobles messieurs en ont incontestablement, intervint en souriant le vampire. C'est pourquoi, avec votre permission, je vais aller admirer ce charmant kiosque, un temple de méditation, assurément. Monsieur de Peyrac-Peyran... Monsieur de Launfal...

Ils échangèrent un salut parfaitement synchronisé.

— Je suis tout ouïe.

Sans même se demander si le dixième battement de cœur était passé, Geralt avait rompu le silence.

— C'est au sujet de ce succube, expliqua le baron de Peyrac-Peyran à voix basse, jetant des regards craintifs autour de lui. C'est-à-dire... ce spectre qui hante les nuits... Que la princesse et les dames de la Cour vous ont demandé d'éliminer. Quel pactole vous a-t-on promis pour tuer ce fantôme ?

— Pardonnez-moi, mais cela relève du secret professionnel.

— Bien entendu, intervint Palmerin de Launfal, le chevalier à la croix couleur lilas. Votre réponse est tout à votre honneur. Même si, je le crains fortement, je vous fais offense ce faisant, je tiens à vous soumettre une proposition. Renoncez à ce contrat, monsieur le sorceleur. Ne vous approchez pas du succube, laissez-le en paix. Sans rien dire à la princesse ni aux dames de la Cour. Et, sur notre honneur, nous, les hommes de Toussaint, vous ferons une offre supérieure à celle de ces dames. Vous serez surpris par notre prodigalité.

— Votre proposition, en vérité, n'est pas loin d'être insultante, rétorqua le sorceleur d'un ton glacial.

— Sieur Geralt, reprit Palmerin de Launfal. (Son visage avait une expression dure et sérieuse.) Je vais vous dire ce qui nous a encouragés à vous faire cette proposition. Votre renommée est parvenue jusqu'à nous, et nous avons appris que vous ne tuiez que les monstres présentant un danger. Un réel danger. Et non une menace inventée de toutes pièces ou née de la méconnaissance et des préjugés. Permettez-moi, je vous prie, de vous informer que le succube ne

menace personne ni ne cause de tort à qui que ce soit. Il nous rend visite dans nos rêves... De temps en temps... Et il nous tourmente un peu...

— Uniquement les hommes majeurs, s'empressa de préciser le baron de Peyrac-Peyran.

— Si elles avaient vent de cette conversation, répliqua Geralt en regardant autour de lui, les dames de Toussaint en seraient contrariées. De même que la princesse.

— Nous sommes absolument d'accord avec vous, grommela Palmerin de Launfal. C'est pourquoi la discrétion est en tout point recommandée. Il ne faudrait pas réveiller les bigotes endormies.

— Ouvrez-moi un compte dans l'une des banques que tiennent les nains dans la région, dit Geralt d'un ton sec, en prenant son temps. Et étonnez-moi par votre prodigalité. Je vous préviens, je ne suis pas facile à surprendre.

— Nous nous y efforcerons pourtant, promit fièrement le baron de Peyrac-Peyran.

Les deux chevaliers saluèrent Geralt en guise d'au revoir.

Régis était de retour ; comme de juste, il avait tout entendu grâce à son ouïe de vampire.

— Bien entendu, dit-il sans sourire, tu peux prétendre qu'il s'agissait là encore d'un réflexe involontaire et d'une impulsion incompréhensible. Mais il te sera difficile de justifier de la sorte l'ouverture d'un compte dans une banque.

Geralt avait le regard perdu dans le lointain, au-delà des cimes des cyprès.

— Qui sait, annonça-t-il, peut-être passerons-nous finalement quelques jours ici. Étant donné l'état des côtes de Milva, il se peut même que nous y restions quelques semaines. S'assurer une indépendance financière pendant cette période ne peut pas faire de mal.

* * *

— C'est donc de là que provient ce fameux compte chez les Cianfanelli, observa Reynart de Bois-Fresnes en hochant la tête. Eh bien, eh bien ! Si la princesse venait à l'apprendre, certains perdraient leur statut en un rien de temps, et d'autres leur brevet ! Qui sait ? Peut-être moi-même obtiendrais-je de l'avancement ? Par ma foi, on en viendrait presque à regretter d'être inapte à la délation. Raconte-moi à présent comment s'est déroulé ce fameux banquet auquel je me réjouissais tant d'assister. J'avais tellement envie de participer à ce festin, de manger et de boire à ma guise ! Mais on m'a envoyé à la frontière, à la tour du guet, par un temps de chien et un froid de

canard. Bah, comme le dit la chanson : « Voilà bien, misère tendre, le triste sort des chevaliers... »

— L'énorme banquet annoncé à grands cris, commença Geralt, fut précédé de préparatifs pour le moins mouvementés. Il fallut retrouver Milva, qui s'était réfugiée dans les écuries, et la convaincre que de sa présence à ce banquet dépendait le sort de Ciri et, pour ainsi dire, du monde entier. Ensuite nous avons été forcés d'utiliser la force, ou peu s'en est fallu, pour lui faire mettre une robe. Puis nous avons dû extorquer à Angoulême la promesse qu'elle se conduirait comme une dame, et notamment qu'elle n'emploierait pas des termes comme « putain » et « cul ». Lorsque enfin nous y fûmes parvenus, nous nous apprêtions à nous détendre en buvant du vin quand le chambellan Le Goff fit son apparition, avec son odeur de sucre glace et ampoulé comme une vessie de cochon.

* * *

— Dans les circonstances actuelles, je me dois de vous signaler qu'aucune place n'est meilleure qu'une autre à la table de Son Altesse, commença de sa voix nasillarde le chambellan Le Goff. Personne n'a le droit de se sentir outragé par la place qui lui est attribuée. Ici, à Toussaint, nous respectons scrupuleusement les anciennes traditions et coutumes, et, selon ces traditions...

— Venez-en au fait, monsieur.

— Le banquet a lieu demain. Je dois placer les invités selon leur dignité et leur rang.

— Voilà qui est plus clair, acquiesça le sorceleur. Laissez-moi vous expliquer les choses. Le plus digne d'entre nous, par le rang et par l'honneur, est Jaskier.

— Monsieur le vicomte Julian, répliqua le chambellan en fronçant le nez, est un invité extraordinairement honorable. En tant que tel, il prendra place à la droite de Sa Majesté.

— Ce n'est que justice, répondit le sorceleur, plus sérieux que la mort elle-même. Et le vicomte Julian n'aurait-il pas précisé le rang, le titre et l'honneur de chacun de nous ?

Le chambellan s'éclaircit la voix.

— Il a uniquement précisé que ces nobles dames et seigneurs étaient ici incognito, en mission chevaleresque, et qu'il ne fallait pas dévoiler des détails tels que leurs véritables noms, blasons et titres, car leurs vœux l'interdisaient.

— C'est cela même. Et en quoi consiste le problème ?

— Mais c'est que je dois vous placer ! Vous êtes des invités, compagnons d'armes, qui plus est, de monsieur le vicomte, je vous placerais donc forcément non loin de la table d'honneur, parmi les

barons. Mais enfin cela ne se peut que vous soyez tous égaux, nobles seigneurs et nobles dames, car l'égalité entre tous et toutes n'existe pas. Si l'un de vous occupe un rang supérieur ou descend d'une plus haute lignée, il devrait se trouver à la table d'honneur, près de la princesse...

— Lui est comte. (Sans hésitation aucune le sorceleur avait désigné le vampire, qui, concentré, admirait non loin de là un gobelin qui occupait pratiquement tout un pan de mur.) Mais motus. C'est un secret.

— Je comprends. (Le chambellan faillit s'étrangler sous le coup de l'émotion.) Dans de telles circonstances... Je le mettrai à la droite de la comtesse Notturna, une tante par alliance de noble naissance de Sa Majesté.

— Vous ne le regretterez pas, ni vous ni la tante. (Geralt avait un visage de pierre.) Ses manières et sa conversation sont sans égal.

— Je suis heureux de l'entendre. Quant à vous, monsieur de Riv, vous prendrez place auprès de dame Fringilla. Ainsi le veut la tradition. Vous l'avez escortée à la fête du Cuvier ; vous êtes... hum... pour ainsi dire... son chevalier.

— J'ai saisi.

— C'est bien. Ah ! monsieur le comte...

— Pardon ? s'étonna le vampire qui venait tout juste de s'éloigner de la tapisserie représentant la lutte des géants contre les cyclopes.

— Rien, rien, dit Geralt en souriant. Nous devisons entre nous.

— Ah bon ! dit Régis en hochant la tête. Je ne sais pas si vous avez remarqué... Mais ce cyclope sur le gobelin, tenez, celui avec la masse d'armes... Regardez ses orteils. Il a, n'ayons pas peur de le dire, deux pieds gauches.

— Effectivement, confirma sans l'ombre d'une surprise le chambellan Le Goff. Il y a plusieurs gobelins de ce type à Beauclair. Le maître qui les a tissés était un véritable artiste. Mais il buvait terriblement. C'était un artiste, vous comprenez.

* * *

— Il est temps pour nous de rentrer ! annonça le sorceleur en évitant le regard émoustillé par le vin des jeunes filles qui, à la table où l'on s'amusait à lire l'avenir, lorgnaient dans sa direction. Apprêtons-nous, Reynart. Payons, enfourchons nos chevaux et filons à Beauclair.

— Je sais bien pourquoi tu es si pressé de rentrer, fit remarquer le chevalier en souriant de toutes ses dents. Ne t'inquiète pas, elle t'attendra, ta dame aux yeux verts. Minuit vient à peine de sonner. Parle-moi du banquet.

- D'accord, mais après nous y allons.
- Très bien.

* * *

Disposées suivant la forme d'un gigantesque fer à cheval, les tables rappelaient sans conteste que l'automne tirait à sa fin et que l'on se dirigeait à grands pas vers l'hiver. Les plats et les saladiers de denrées agencés sur les tables faisaient la part belle au gibier sous toutes ses formes et déclinaisons possibles. Il y avait là des quartiers de sanglier, des cuissots et des cimiers de cerf, divers pâtés ainsi que des tranches de viande rosée assorties de champignons de saison, d'airelles, de marmelade de pruneaux et de sauce à l'aubépine. Il y avait aussi des volailles de saison, de grands tétras, des tétras-lyres, des faisans entiers, joliment présentés avec leurs ailes et leur queue, des pintades rôties, des cailles et des perdrix, des sarcelles et des bécasses, des gelinottes et des grives. On trouvait également de succulentes gourmandises telles que des litornes cuites dans leur totalité, sans avoir été évidées, les baies de genièvre présentes en quantité dans les entrailles de ces minuscules oiseaux constituant un assaisonnement naturel. On trouvait également des truites saumonées en provenance des lacs de montagne, des lottes, des sandres et du foie de brochet. La touche de verdure était apportée par des feuilles de mâche, salade tardive que l'on pouvait aller dénicher à tout instant sous la neige lorsque cela se révélait nécessaire.

Des branches de gui faisaient office d'ornementation florale.

La princesse Anarietta et les invités les plus honorables avaient pris place à la table d'honneur qui formait le haut du fer à cheval ; au centre, sur un grand plateau en argent, trônait le thème décoratif de la soirée : sur un tapis de truffes, de petites fleurs de carottes, de citrons coupés en deux et de cœurs d'artichauts, reposait un énorme sterlet sur le dos duquel était planté un héron cuit ; en appui sur une patte, l'oiseau tenait dans son bec relevé une bague en or.

Le baron de Peyrac-Peyran, au blason à tête de taureau bien connu du sorcelleur, se mit debout en levant haut son verre.

— Je jure sur le héron de défendre l'honneur des chevaliers et celui des dames, et je fais le serment de ne jamais, au grand jamais céder le terrain à personne !

Ce serment fut acclamé par une grande ovation. Puis l'on commença à manger.

— Je jure sur le héron ! hurla un deuxième chevalier à la moustache hirsute et ostensiblement recourbée vers le haut. Je jure de protéger les frontières et Sa Majesté Anna Henrietta jusqu'à la dernière goutte de mon sang ! Et pour prouver ma fidélité, je fais le

serment de peindre un héron sur mon pavois et de lutter incognito pendant une année ; taisant mon nom et mon blason, je me ferai nommer le chevalier du Héron Blanc ! Je porte un toast à la santé de Son Altesse la princesse !

— Santé ! Chance ! Longue vie à Sa Majesté !

En guise de remerciements, Anarietta hocha légèrement la tête. Elle était littéralement couverte de diamants, depuis son diadème jusqu'à ses souliers. Elle aurait pu tracer les contours d'une vitre simplement en passant sur une plaque de verre. Jaskier, qui affichait un sourire béat, était assis auprès d'elle. Un peu plus loin, entre deux matrones, siégeait Emiel Régis dans un caftan de satin noir qui lui donnait l'air d'un vampire. Il servait ses voisines de table en les divertissant de sa riche conversation qu'elles écoutaient avec fascination.

Le sorcelleur se saisit d'un plateau de darnes de sandre garnies de persil et servit Fringilla Vigo, assise à sa gauche. La magicienne portait une robe de satin violet et un magnifique collier d'améthystes parfaitement ajusté à son décolleté. Tout en regardant Geralt par en dessous, elle leva sa coupe en souriant d'un air énigmatique.

— À ta santé, Geralt. Je suis ravie qu'on nous ait placés côte à côte.

— Ne te réjouis pas trop vite, rétorqua-t-il en souriant à son tour, car, somme toute, il était de bonne humeur. Le banquet vient à peine de commencer.

— Comment donc ! Il dure depuis suffisamment longtemps pour que tu me dises des galanteries. Combien de temps vais-je encore devoir attendre ?

— Tu es belle à ravir.

— Doucement, doucement, un peu de retenue ! s'exclama-t-elle. (Elle riait, et Geralt, pourtant, avait la conviction qu'elle était sincère.) À ce rythme-là, qui sait jusqu'où nous pourrions aller d'ici à la fin du banquet. Commence par... Hum... Dis-moi que j'ai une jolie robe et que le violet me va bien.

— Le violet te va bien. Mais je dois reconnaître que je te préférerais en blanc.

Il perçut une lueur de défi dans les yeux émeraude de la jeune femme. Il avait peur de comprendre ce qu'elle signifiait. Il était certes de bonne humeur, mais pas à ce point.

Cahir et Milva avaient été placés en face de lui. Cahir était entouré de deux filles de nobles – des filles de barons, vraisemblablement – très jeunes, qui babillaient sans cesse. Milva, quant à elle, était assise auprès d'un chevalier plus âgé, morne et muet comme une carpe, au visage criblé de cicatrices dues à la variole.

Un peu plus loin se trouvait Angoulême qui, au milieu de jeunes chevaliers errants, menait la danse dans un raffut de tous les diables.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama-t-elle en soulevant un couteau en argent à bout rond. Pas de pointe ? Ils ont peur qu'on se taillade à coups de couteau ou quoi ?

— Ces couteaux sont en usage à Beauclair depuis l'époque de la princesse Karolina Roberta, la grand-mère d'Anna Henrietta, expliqua Fringilla. Karoberta devenait folle quand, au cours des banquets, les invités se servaient des couteaux pour se curer les dents. Or avec des couteaux à bout rond, c'est impossible.

— Impossible ! confirma Angoulême en grimaçant d'un air coquin. Par chance, on a aussi des fourchettes !

Elle fit mine de se fourrer une fourchette dans la bouche ; sous le regard menaçant de Geralt, elle cessa aussitôt. Le petit chevalier à la voix de fausset qui était assis à sa droite éclata d'un rire gras. Geralt se saisit d'un plat contenant de l'aspic de canard et servit Fringilla. Il vit Cahir se mettre en quatre pour exécuter les volontés des filles de barons, lesquelles le regardaient la bouche en cœur. Il vit les jeunes chevaliers se démener auprès d'Angoulême, rivalisant à qui mieux mieux pour lui passer les plats, gloussant à ses sottes plaisanteries.

Il vit Milva émietter son pain, les yeux rivés sur la nappe.

Fringilla semblait lire dans ses pensées.

— Elle est mal tombée, ta camarade taciturne, murmura-t-elle en se penchant vers lui. Ça arrive quand on compose un plan de table, on n'y peut rien. Le baron de Trastamara ne brille pas par sa courtoisie. Ni par son éloquence.

— C'est peut-être mieux ainsi, rétorqua Geralt à voix basse. Un courtisan dégoulinant de gentillesse aurait été pis. Je connais Milva.

— En es-tu certain ? demanda-t-elle en lui jetant un bref coup d'œil. Ne la jugerais-tu pas à l'aune de ton propre caractère ? Assez cruel, entre nous soit dit.

Il ne répondit pas, se contentant de lui servir du vin. Toutefois, il lui sembla qu'il était largement temps d'éclaircir certains points.

— Tu es magicienne, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, avoua-t-elle en masquant fort adroitement son étonnement. Comment l'as-tu deviné ?

— Je ressens ton aura, expliqua-t-il sans entrer dans les détails. Et j'ai de la pratique.

— Pour que tout soit clair, ajouta-t-elle au bout d'un instant, il n'est pas du tout dans mes intentions de berner qui que ce soit. Cependant, il n'est pas dans mes obligations de faire étalage de ma profession ni de porter un chapeau pointu et une houppe noire. Pourquoi donc faire peur aux enfants ? J'ai droit à l'anonymat.

— Incontestablement.

— Je suis à Beauclair, car c'est ici que se trouve, si ce n'est la plus grande, du moins la plus riche bibliothèque au monde. Hormis les

bibliothèques universitaires, bien entendu. Mais celles-ci gardent jalousement l'accès à leurs rayons, tandis qu'ici, en tant que parente et amie d'Anarietta, j'ai tous les droits.

— Voilà qui est enviable.

— Anarietta a suggéré au cours de l'audience que les collections de sa bibliothèque pourraient contenir des indices utiles pour toi. Ne sois pas rebuté par son exaltation théâtrale. Elle est ainsi. Et il n'est pas exclu que tu trouves effectivement quelque chose dans les livres. C'est même, ma foi, tout à fait vraisemblable. Il suffit de savoir quoi chercher et où.

— Effectivement. Rien de plus.

— L'enthousiasme de tes réponses remonte le moral et incite véritablement à la conversation. (Elle cligna légèrement de l'œil.) Je pense connaître la raison de ta réserve. Tu ne me fais pas confiance, n'est-ce pas ?

— Peut-être goûteras-tu une gelinotte ?

— Je jure sur le héron ! (Un jeune chevalier s'était levé et bandé un œil avec un foulard prêté par l'une de ses voisines de table.) Je fais le serment de ne pas enlever cette écharpe tant que tous les spoliateurs du col de Cervantes ne seront pas exterminés !

La princesse lui exprima sa reconnaissance en inclinant la tête, faisant scintiller son diadème en diamants.

Geralt comptait que Fringilla abandonnerait le sujet. Il se trompait.

— Tu ne me crois pas et tu ne me fais pas confiance, reprit-elle. Ce faisant, tu viens de me porter un coup doublement douloureux. Non seulement tu doutes que je souhaite sincèrement t'aider, mais tu ne m'en crois pas capable. Ah ! Geralt ! Tu m'as blessée dans ma fierté et mon orgueilleuse ambition.

— Écoute...

— Non, l'arrêta-t-elle en levant son couteau et sa fourchette comme pour l'en menacer. Ne te justifie pas. Je ne supporte pas les hommes qui se justifient.

— Et quels hommes supportes-tu donc ?

Elle cligna des yeux, les couverts toujours à la main, tels des poignards prêts à l'attaque.

— La liste est longue, dit-elle en prenant son temps, je ne tiens pas à t'ennuyer avec des détails. Je ne dirai qu'une chose, y tiennent le haut du pavé des hommes qui, pour la personne aimée, sont prêts à aller jusqu'au bout du monde, intrépides, au mépris du danger. Et qui n'abandonnent pas, même si les chances de succès paraissent infimes ou inexistantes.

— Et quelle sorte d'hommes arrive en deuxième position ? ne put-il s'empêcher de demander. D'autres fous ?

— Qu'est-ce donc que la véritable virilité, s'exclama-t-elle d'un air

espiègle, sinon un savant mélange de classe et de folie ?

— Mesdames et messieurs, barons et chevaliers ! entonna d'une voix forte le chambellan Le Goff en se mettant debout et en élevant des deux mains une gigantesque coupe. Dans les circonstances actuelles, je me permettrai de porter un toast : à la santé de Son Altesse la princesse Anna Henrietta !

— Santé et bonheur !

— Hourra !

— Vive la princesse !

— Et à présent, mesdames et messieurs, reprit le chambellan en reposant sa coupe. (D'un geste solennel, il fit un signe aux laquais.) À présent... Place à la *Magna Bestia* ! La Grosse Bête !

Quatre valets apportèrent un immense plat qui reposait sur une espèce de palanquin : y trônait un gigantesque rôti qui emplissait l'atmosphère d'un délicieux fumet.

— La Grosse Bête ! grondèrent en chœur les convives. Hourra ! *Magna Bestia* !

— Quelle bête encore, par la peste ? s'inquiéta vivement Angoulême. Je n'y goûterai pas tant que je ne saurai pas ce que c'est.

— C'est un élan, expliqua Geralt. Un rôti d'élan.

— Pas n'importe lequel, intervint Milva après s'être éclairci la voix. L'animal devait faire dans les sept quintaux.

— C'est un élan aux larges bois. Sept quintaux et quarante-cinq livres, précisa d'une voix rauque le baron à la triste mine assis à ses côtés.

C'étaient les premiers mots qu'il prononçait depuis le début du festin.

Ç'aurait pu être le début d'une conversation, mais l'archère rougit, s'absorba dans la contemplation de la nappe et se remit à émietter son pain.

Geralt, cependant, avait pris à cœur les paroles de Fringilla.

— Serait-ce vous, monsieur le baron, qui avez abattu cette bête magnifique ? demanda-t-il.

— Non, c'est mon neveu. Un tireur hors pair. Mais c'est là un sujet de conversation par trop, m'exprimerais-je ainsi, viril... Pardonnez-moi. Il ne faut pas ennuyer les dames...

— Et il a tiré avec quel arc ? demanda Milva, les yeux toujours rivés sur la nappe. Un soixante-dix à tout le moins, assurément.

— Stratifié. En couches de bois d'if, d'acacia, de frêne, assemblés par des tendons, répondit lentement le baron, manifestement étonné. Un zéffhar doublement recourbé. D'une puissance de soixante-quinze livres.

— Avec quelle allonge ?

— Vingt-deux pouces.

Le baron parlait de plus en plus lentement ; on aurait dit qu'il éructait chaque mot, l'un après l'autre.

— Sacré engin ! conclut simplement Milva. Avec ça, on peut abattre un jeune cerf même à cent pas. Si on est vraiment bon tireur.

— Moi, siffla le baron qui semblait quelque peu dépité, je peux atteindre, m'exprimerais-je ainsi, un faisan à un quart de cent.

— Eh bien moi, à un quart de cent, rétorqua Milva en relevant la tête, je peux atteindre un écureuil.

Le baron s'éclaircit la voix, déconcerté, et s'empressa de servir l'archère en nourriture et en boisson.

— Un bon arc, bougonna-t-il, c'est déjà la moitié du succès assuré. Mais je dirais que la qualité du tir est, m'exprimerais-je ainsi, tout aussi importante. Voyez-vous, noble demoiselle, selon moi, le tir...

— À la santé de Sa Majesté Anna Henrietta ! À la santé du vicomte Julian de Lettenhove !

— Santé ! Vivat !

— ... et elle, elle lui montra son popotin !

Angoulême venait de conclure l'une de ses anecdotes grivoises. Les jeunes chevaliers éclatèrent d'un rire gras.

Les filles de barons, prénommées Queline et Nique, écoutaient bouche bée, les yeux brillants, le rouge aux joues, les récits de Cahir. À la table d'honneur, toute l'aristocratie était pendue aux lèvres de Régis qui poursuivait ses exposés savants. Geralt, en dépit de son ouïe de sorcelleur, n'en captait que des bribes ; il saisit néanmoins qu'il y était question de vampires, de stryges, de succubes et de goules. Sa fourchette en argent à la main, Régis était en train de démontrer que le meilleur remède contre les vampires était justement l'argent, un métal dont le moindre contact se révélait mortel pour eux.

— Et l'ail ? demandèrent les dames.

— L'ail aussi est efficace, concéda Régis, mais il pose un réel problème en société, car il pue terriblement.

Installés dans une galerie, les musiciens jouaient doucement du flûteau et des gouslis ; des acrobates, des jongleurs et des cracheurs de feu faisaient étalage de leur art. Le fou du roi tentait de faire rire, mais comment aurait-il pu rivaliser avec Angoulême ? Puis un montreur d'ours fit son apparition ; son animal, au grand plaisir de tous, fit ses besoins sur le sol. Angoulême se rembrunit et ne dit plus un mot : impossible de concurrencer ce genre de spectacle !

La princesse au nez anguleux entra soudain dans une fureur noire : pour un mot imprudent, l'un des barons tomba en disgrâce et fut conduit sous escorte jusqu'à la tour. Hormis les personnes impliquées directement, l'affaire n'émut pas grand monde.

— Tu ne partiras pas d'ici si vite, monsieur le sceptique ! s'exclama Fringilla Vigo en agitant son verre. Tu as beau vouloir t'éclipser, il

n'en sera rien.

— Ne lis pas dans mes pensées, je te prie.

— Pardon. Elles étaient si puissantes que je les ai lues malgré moi.

— Tu n'imagines pas le nombre de fois où j'ai entendu ça.

— Et toi tu n'imagines pas tout ce que je sais. Je t'en prie, mange des artichauts, c'est bon pour la santé, pour le cœur. Le cœur, c'est un organe qui compte chez un homme. Le deuxième par ordre d'importance.

— Je croyais que le plus important chez un homme c'étaient la classe et la folie.

— Les qualités de l'âme devraient aller de pair avec les valeurs du corps. C'est ce qui donne la perfection.

— Nul n'est parfait.

— Ce n'est pas un argument. Il faut s'efforcer de l'atteindre. Tu sais quoi ? Je crois que je vais goûter à la gélinotte.

Elle découpa l'oiseau qui était dans son assiette si rapidement et avec tant de véhémence que le sorcelleur en frémit.

— Tu ne partiras pas d'ici si vite, reprit-elle. Premièrement, tu n'y es absolument pas obligé. Aucune menace ne pèse sur toi...

— Aucune, en effet, ne put-il s'empêcher d'intervenir. Nilfgaard va prendre peur en lisant la note menaçante que lui a adressée la chancellerie de la principauté. Et même s'il se risquait jusqu'ici, il en serait chassé par les chevaliers errants qui ont prêté serment sur le héron, un bandeau sur les yeux.

— Aucune menace ne pèse sur toi, répéta-t-elle sans prêter attention à ses sarcasmes. Toussaint est universellement reconnue comme étant une principauté de conte de fées, ridicule et irréelle, et qui, par ailleurs, du fait de sa production vinicole, évolue dans un état de griserie permanente et d'euphorie bachique inaltérable. Personne, par conséquent, ne la prend au sérieux, mais elle bénéficie de privilèges. Au bout du compte, elle fournit du vin, et, comme chacun sait, il est impossible de vivre sans vin. C'est pourquoi aucun agent, espion ou homme de main des services secrets ne sévit à Toussaint. Et nul besoin d'armée, des chevaliers errants à l'œil bandé suffisent. Personne n'attaquera Toussaint. Je vois à ton air que je ne t'ai pas convaincu, n'est-ce pas ?

— Non, en effet.

— Dommage. (Fringilla cligna de l'œil.) J'aime aller au fond des choses. Je ne supporte pas la demi-mesure ni les choses faites ou dites à moitié. C'est pourquoi j'ajoute : Fulko Artevelde, le préfet de Riedbrune, pense que tu n'es plus en vie, les fugitifs l'ont informé que les druidesses vous avaient tous brûlés vifs. Fulko fait ce qu'il peut pour étouffer l'affaire qui porte toutes les traces d'un scandale. Du reste, il y trouve un intérêt et pense à sa propre carrière. Même si les

rumeurs disant que tu es vivant parvenaient jusqu'à lui, il serait déjà trop tard. Seule la version qu'il aura notée dans ses rapports sera de rigueur.

— Tu en sais beaucoup.

— Je ne l'ai jamais caché. Donc, l'argument selon lequel tu es poursuivi par les Nilfgaardiens n'est plus valable. Quant à ceux qui justifieraient un départ rapide, ils te font tout simplement défaut.

— Intéressant.

— Mais vrai. Quel col choisiras-tu pour quitter Toussaint ? Les quatre cols qui l'entourent mènent aux quatre coins du monde. Les druidesses ne t'ont rien dit et ont refusé de collaborer avec toi. L'elfe de la montagne a disparu...

— Tu en sais vraiment beaucoup.

— C'est un fait déjà établi.

— Et tu souhaites m'aider.

— Et toi, tu rejettes mon aide. Tu ne crois pas mes intentions sincères. Tu ne me fais pas confiance.

— Écoute, je...

— Ne te justifie pas. Mange encore un peu d'artichaut.

Quelqu'un prêtait un nouveau serment sur le héron. Cahir dispensait des compliments aux baronnes. Angoulême, éméchée, se faisait remarquer par toute la tablée. Le baron à la triste mine, émoustillé par la discussion sur les arcs et les flèches, commença sans ambages à courtiser Milva.

— Je vous en prie, noble dame, goûtez au jambon de sanglier. M'exprimerais-je ainsi... Mon domaine abrite des champs noirs où ont élu domicile, m'exprimerais-je ainsi, des hordes entières.

— Oh !

— On peut tomber sur de belles bêtes, des pièces de trois quintaux... La saison bat son plein... Si vous le souhaitez, noble dame... Nous pourrions, m'exprimerais-je ainsi, aller ensemble à la chasse...

— C'est que nous n'allons pas séjourner ici longtemps, déclara Milva en jetant à Geralt un regard étrangement suppliant. Je vous demande pardon, messire, mais nous avons des affaires autrement plus importantes à régler que la chasse.

» Pourtant, ajouta-t-elle promptement en voyant la mine du baron s'assombrir, ce serait bien volontiers que je vous accompagnerais chasser la bête noire.

Le visage du baron s'épanouit aussitôt.

— Si ce n'est à la chasse, lui proposa-t-il avec enthousiasme, au moins puis-je vous inviter chez moi. À ma résidence. Je vous montrerai ma collection d'enfourchures, de bois, m'exprimerais-je ainsi, de pipes et de sabres...

Milva s'absorba dans la contemplation de la nappe.

Le baron saisit le plateau de grives litornes et servit la jeune fille, puis il remplit sa coupe de vin.

— Pardonnez-moi. C'est que je ne suis point un courtisan. Je ne sais divertir. Je ne suis guère doué pour les causeries de la Cour.

— J'ai été élevée dans les bois, lança Milva, je sais apprécier le silence.

Fringilla trouva la main de Geralt sous la table et la serra très fort. Geralt regarda la magicienne dans les yeux. Il ne put découvrir ce qui s'y cachait.

— Je te fais confiance, dit-il enfin. Je crois en la sincérité de tes intentions.

— Tu dis la vérité ?

— Je le jure sur le héron.

* * *

Le garde de la ville avait dû copieusement arroser la Yule, car il avançait en titubant, balançait sa hallebarde contre les enseignes et annonçait à grands cris, quoique en bafouillant légèrement, qu'il était 10 heures du soir, alors qu'en réalité il était déjà minuit bien sonné.

— Rentre seul à Beauclair, annonça de but en blanc Reynart de Bois-Fresnes à Geralt, sitôt qu'ils eurent quitté l'auberge. Je vais rester en ville. Jusqu'à demain. Au revoir, sorcelleur.

Geralt savait que le chevalier s'était lié d'amitié avec une femme dont le mari voyageait beaucoup pour affaires. Ils n'en parlaient jamais ; les hommes ne parlent pas de ces choses-là.

— Au revoir, Reynart. Prends soin du skoffin. S'il commence à pourrir, il va empester.

— Il gèle.

Il gelait en effet. Les ruelles étaient sombres et désertes. La lumière de la lune éclairait les toits, se reflétait sur les petits glaçons qui pendaient des auvents, laissant toutefois le fond des venelles dans l'obscurité. Les sabots d'Ablette résonnaient sur les pavés.

Ablette, songeait le sorcelleur en se dirigeant vers le château de Beauclair. Une petite jument baie bien bâtie, présent d'Anna Henrietta. Et de Jaskier.

Il pressa son cheval. Il avait hâte de rentrer.

* * *

Le lendemain du banquet, ils se retrouvèrent tous à l'heure du petit déjeuner qu'ils avaient l'habitude de prendre à la cuisine. Allez savoir pourquoi, ils y étaient toujours bien accueillis. On leur trouvait

toujours quelque chose de chaud à manger qui sortait directement d'une casserole, d'une poêle ou du tournebroche, on leur donnait du pain, du saindoux, du lard, du fromage et des lactaires marinés. Et ils avaient toujours droit à une cruche ou deux de vin – blanc ou rouge – provenant des célèbres caves locales.

Depuis deux semaines qu'ils séjournèrent à Beauclair, tous se retrouvaient à la cuisine chaque matin : Geralt, Régis, Cahir, Angoulême et Milva. Seul Jaskier petit-déjeunait on ne sait où.

— On lui apporte son saindoux aux lardons directement au lit, à lui, commenta Angoulême. Et on s'incline bien bas devant lui !

C'était aussi l'avis de Geralt. Mais ce matin-là, il avait décidé d'en avoir le cœur net.

* * *

Il trouva Jaskier dans la salle d'armes. Le poète était coiffé d'un béret couleur carmin, grand comme une belle miché de pain, et vêtu d'un pourpoint assorti richement brodé de fils d'or. Assis dans une chaise curule, son luth sur les genoux, il hochait la tête avec nonchalance en réponse aux compliments des dames et des courtisans qui l'entouraient.

Par chance, il n'y avait aucune trace d'Anna Henrietta à l'horizon. Sans hésiter, Geralt transgressa le protocole et s'avança d'un pas hardi. Jaskier l'aperçut immédiatement.

— Nobles dames et messieurs, vous voudrez bien nous laisser seuls, déclara-t-il en se rengorgeant. Que les gens de maison s'éloignent également, ajouta-t-il.

D'un geste royal de la main, il les invita à s'exécuter.

À peine avait-il tapé dans ses mains que Geralt et lui se retrouvèrent en tête à tête avec pour seule compagnie les lames, tableaux et panoplies de la salle d'armes, ainsi que la forte odeur de poudre laissée par ces dames.

— Une distraction amusante, n'est-ce pas, que de les chasser ainsi, observa sans causticité exagérée Geralt. Ce doit être agréable de leur donner des ordres d'un geste autoritaire, d'un simple claquement de doigts, d'un froncement de sourcils royal. De les regarder s'éloigner à reculons comme des crabes, faire des courbettes devant toi. C'est amusant, non ? Monsieur le favori ?

Jaskier prit la mouche.

— As-tu une idée précise en tête ? demanda-t-il d'une voix aigre. Ou c'est juste histoire de causer ?

— J'ai une idée précise en tête. On ne peut plus précise.

— Eh bien, parle, je t'écoute !

— J'ai besoin de trois chevaux. Pour Cahir, Angoulême et moi-

même. Et il me faudrait aussi deux sous-verge. Soit trois bonnes montures et deux canassons. Les canassons – bah, ce peut être deux mules, au pis – seront chargés de provisions et de fourrage. Ta princesse t'apprécie sans doute assez pour accéder à ma demande, non ? Elle te doit bien ça, j'espère ?

— Il n'y aura aucun problème. (Sans regarder Geralt, Jaskier entreprit d'accorder son luth.) Je suis simplement étonné de ta hâte. Je dirais même qu'elle m'étonne autant que tes sarcasmes stupides.

— Ma hâte te surprend ?

— Et comment ! Octobre tire à sa fin, et le temps se dégrade sensiblement. D'un jour à l'autre, la neige va commencer à tomber sur les cols.

— Et ma hâte te surprend ! répéta le sorcelleur en hochant la tête. Mais tu as bien fait de me le rappeler. Demande aussi des vêtements chauds. Des fourrures.

— Je pensais..., dit lentement Jaskier, que nous passerions l'hiver ici. Que nous resterions...

— Si tu veux rester, libre à toi, assena Geralt sans ambages.

— Oui, je veux rester. Et c'est ce que je ferai.

Jaskier se leva soudain, reposa son luth.

Le sorcelleur prit une profonde inspiration. Il ne dit rien. Il observait le gobelin représentant la lutte d'un Titan avec un dragon. Le Titan, debout – sur deux jambes gauches, probablement – tentait de briser la mâchoire du dragon sans que celui-ci en paraisse affecté.

— Je reste, répéta Jaskier. J'aime Anarietta. Et elle m'aime aussi.

Geralt ne disait toujours rien.

— Vous aurez vos chevaux, reprit le poète. Pour toi, je demanderai qu'on prépare une jument racée qui aura pour nom Ablette, cela va de soi. Vous serez parfaitement équipés, approvisionnés et chaudement vêtus. Mais je te conseille vivement d'attendre le printemps. Anarietta...

— Ai-je bien entendu ? (Le sorcelleur avait enfin retrouvé la voix.) Mon ouïe ne m'a-t-elle point trompé ?

— Ta raison est indiscutablement émoussée, grogna le troubadour. Pour ce qui est des autres facultés, je ne sais pas. Je le répète : nous nous aimons, Anarietta et moi. Je reste à Toussaint. Avec elle.

— En tant que quoi ? amant ? favori ? ou prince consort, peut-être ?

— Peu m'importe, dans le fond, le statut légal qui me sera accordé, rétorqua Jaskier avec franchise. Mais rien n'est exclu. Le mariage non plus.

Geralt, une nouvelle fois, resta silencieux, plongé dans la contemplation de la lutte du Titan contre le dragon.

— Jaskier, déclara-t-il enfin, si tu as bu, alors il est temps que tu te

dégrises. Après, nous discuterons.

— Je ne comprends pas bien pour quelle raison tu me parles ainsi, marmonna Jaskier en fronçant les sourcils.

— Réfléchis une seconde.

— De quoi s'agit-il ? Ma relation avec Anarietta t'aurait-elle bouleversé à ce point ? Tu voudrais, peut-être, en appeler à mon bon sens ? Ne te donne pas cette peine. J'ai déjà réfléchi à la question. Anarietta m'aime...

— Et connais-tu ce dicton : « Promesse de princesse n'est pas héritage ? » Même si ton Anarietta n'est pas frivole, ce dont, pardonne ma franchise, je doute fort, alors...

— Alors quoi ?

— Il n'y a que dans les contes que les princesses épousent des troubadours.

— Premièrement, objecta Jaskier en se rengorgeant, même un béotien comme toi a dû entendre parler de mariage morganatique. Dois-je te citer des exemples tirés de l'histoire ancienne ou même plus récente ? Deuxièmement, cela t'étonnera sans doute, mais je suis loin d'être un simple roturier. Les Lettenhove descendent de...

— Je t'écoute, l'interrompt de nouveau Geralt, manifestement énervé, et je suis stupéfait. Est-ce réellement mon ami Jaskier qui débite ces sornettes ? A-t-il totalement perdu la raison ? Où est donc passé le Jaskier réaliste que je connaissais, qui s'est laissé attirer par les sirènes de l'illusion ? Ouvre un peu les yeux, crétin.

— Tiens, tiens, répondit Jaskier en serrant les lèvres. Quel singulier renversement des rôles. C'est moi à présent qui suis aveugle, et toi qui joues les fins observateurs toujours en alerte. D'ordinaire, c'était l'inverse. Et quelles seraient donc ces choses que tu observes et qui échappent à ma perception ? Je suis curieux de les connaître. Alors ? Sur quoi devrais-je, selon toi, ouvrir les yeux ?

— Pour commencer, énonça lentement le sorcelleur, il faudrait que tu comprennes que ta princesse n'est qu'une enfant gâtée, arrogante et poseuse. Elle t'a paré des charmes de la nouveauté, mais elle te laissera tomber comme une vieille chaussette dès qu'un nouveau ménestrier et son tout nouveau répertoire, bien plus fascinant pour elle, fera son apparition.

— Ce que tu dis est mesquin et vulgaire. Tu en as conscience, j'espère ?

— J'ai conscience de ton manque de discernement. Tu es fou, Jaskier.

Le poète se taisait, il caressait le manche de son luth. Un long moment s'écoula avant qu'il rompe le silence.

— Nous avons quitté Brokilone avec une mission insensée, énonça-t-il lentement. En prenant des risques déments ; sans aucune chance

de succès, nous nous sommes jetés à la folle poursuite d'un mirage. D'une illusion, d'une apparition, d'un rêve fou, d'un idéal absolument utopique. Nous nous sommes jetés à corps perdu dans cette aventure, en toute inconscience. Pourtant, Geralt, pas une seule fois je ne me suis plaint. Pas une seule fois je ne t'ai traité de fou ni ne me suis moqué de toi. Car tu étais plein d'espoir et d'amour. Ce sont ces sentiments qui t'ont guidé dans cette mission insensée. Et moi aussi, du reste. Mais moi, j'ai rattrapé mon mirage, et j'ai eu la chance de voir mon rêve se réaliser, mes vœux exaucés. Ma mission s'est achevée. J'ai trouvé ce que chacun a tant de mal à atteindre et qui est le plus précieux au monde. Et j'ai l'intention de le garder. Ce devrait être une folie ? La folie serait au contraire de tout laisser tomber, de tout abandonner.

Comme Jaskier avant lui, Geralt resta de longues secondes silencieux.

— De la pure poésie, dit-il enfin. Et il est difficile en ce domaine de t'égaliser. Je ne dirai plus un mot. Tu as brisé mes arguments. À l'aide d'autres arguments tout à fait pertinents, je le reconnais. Au revoir, Jaskier.

— Au revoir, Geralt.

* * *

La bibliothèque du palais était effectivement immense. La salle qui l'abritait était au moins deux fois plus grande que la salle d'armes, et elle possédait un toit de verre, ce qui en faisait une pièce très lumineuse. Geralt soupçonnait cependant qu'il devait y faire sacrément chaud l'été. L'espace entre les étagères et les rayons étant très étroit, il marchait prudemment pour ne pas faire tomber de livres. Il devait aussi enjamber des volumes posés par terre.

— Je suis ici, entendit-il.

Des livres entassés en piles ou en colonnes envahissaient le centre de la bibliothèque. Nombre d'entre eux étaient éparpillés çà et là sur le sol, par petits tas ou isolément.

— Par ici, Geralt.

Il s'aventura dans les dédales de livres et la découvrit.

Elle était agenouillée au milieu d'incunables disséminés à même le sol, les feuilletant et les répertoriant, vêtue d'une modeste robe grise qu'elle avait légèrement remontée pour plus de commodité. Geralt apprécia cette vue particulièrement attrayante.

— Ne t'inquiète pas de ce désordre, dit-elle en s'essuyant le front de son avant-bras. (Les gants de soie qu'elle portait aux mains étaient couverts de poussière.) On procède actuellement à l'inventaire et au classement. Le travail a été interrompu à ma demande, afin que je

puisse rester seule dans la bibliothèque. Quand je travaille, je ne supporte pas d'avoir un œil étranger dans mon dos.

— Pardon. Je dois partir ?

— Toi tu n'es pas un étranger, répliqua-t-elle en faisant légèrement cligner ses yeux verts. Te voir... me réjouit. Ne reste pas planté ainsi. Assieds-toi ici, sur les livres.

Il s'assit sur la *Description du monde*, édité *in-folio*.

— Tout ce fouillis, expliqua Fringilla en désignant les piles de livres d'un vaste mouvement du bras, m'a facilité la tâche de manière inattendue. J'ai pu avoir accès à des ouvrages qui se trouvent habituellement tout au fond, sous un roc impossible à ébranler. Au prix d'un effort titanesque les bibliothécaires du palais l'ont déplacé, permettant à quelques bijoux de la littérature – de véritables merles blancs – de revoir la lumière du jour. Regarde. As-tu déjà vu chose semblable ?

— Le *Speculum aureum* ? Oui, je l'ai déjà vu.

— J'avais oublié, pardonne-moi. Tu as vu nombre de choses. C'est un compliment, pas du sarcasme. Mais jette un coup d'œil à cela, tiens. Ce sont les *Gesta Regum*. Nous allons commencer par celui-là pour que tu comprennes qui est réellement ta Ciri, quel sang coule dans ses veines... Tu as une mine encore plus renfrognée que d'habitude, le sais-tu ? Quelle en est la raison ?

— Jaskier.

— Raconte.

Geralt s'exécuta. Fringilla l'écouta, assise sur son monceau de livres, les jambes croisées.

— Que dire ? soupira-t-elle quand il eut terminé. J'avoue que je m'attendais à quelque chose de ce style. Anarietta, je l'ai remarqué depuis longtemps, manifeste tous les symptômes d'un engouement.

— Un engouement ? pouffa-t-il. Ou bien une toquade de noble ?

— Tu ne crois donc pas en l'existence d'un amour pur et sincère ? demanda-t-elle en le regardant d'un air sévère.

— Ce que je crois n'est pas, en l'occurrence, l'objet du débat, et n'a rien à voir là-dedans. Il s'agit de Jaskier et de son stupide...

Il s'interrompt, perdant soudain de son assurance.

— Il en est de l'amour comme des coliques néphrétiques. Tant qu'on n'en a pas personnellement fait l'expérience, impossible d'imaginer ce que c'est. Et quand on nous en parle, on refuse tout bonnement d'y croire.

— Il y a de ça, acquiesça le sorcelleur. Mais je serais plus nuancé. Le bon sens ne protège pas des coliques. Ni ne les soigne.

— L'amour se fiche du bon sens. D'où son charme et sa beauté.

— Sa bêtise, plutôt.

Elle se leva, s'approcha de lui en ôtant ses gants. Ses yeux étaient

sombres et profonds. Elle sentait l'ombre, la rose, la poussière de bibliothèque, le papier brûlé, le minium et l'encre d'imprimerie, l'encre de noix de galle, et la strychnine (dont on se servait pour empoisonner les souris de la bibliothèque). Ce mélange d'odeurs n'avait rien d'un aphrodisiaque, loin s'en faut. Il n'en était que plus surprenant qu'il produise le même effet.

— Tu ne crois pas aux impulsions ? demanda-t-elle d'une voix altérée. À l'attraction violente ? à la percussion de deux bolides qui foncent sur des trajectoires de collision ? aux cataclysmes ?

Elle tendit la main, toucha son épaule. Il toucha la sienne. Ils approchèrent leur visage l'un de l'autre, encore hésitants, tendus, attentifs ; ils unirent leurs lèvres avec une infinie délicatesse, comme s'ils craignaient d'effaroucher une créature farouche, très farouche.

Ensuite les bolides entrèrent en collision, provoquant un cataclysme.

Tous deux tombèrent sur les tas d'*in-folio* qui s'éparpillèrent en tous sens sous leur poids. Geralt plongea le nez dans le décolleté de Fringilla, l'enlaça vigoureusement en la saisissant par un genou. Il voulut remonter sa robe au-dessus de sa taille, mais il était gêné dans ses mouvements par plusieurs livres : *La Vie des prophètes*, aux nombreuses lettrines et enluminures très artistiques, ainsi que *De haemorrhoidibus*, un traité de médecine intéressant, quoique controversé. Le sorceleur repoussa les volumes sur le côté, tirailla sur la robe avec impatience. Fringilla souleva allègrement ses hanches.

Quelque chose blessait son épaule. Elle tourna la tête : *L'Art de bien accoucher*. Afin de ne pas tenter le diable, elle regarda aussitôt de l'autre côté : *Les Eaux chaudes sulfureuses*. Et de fait, la situation devenait de plus en plus chaude. Du coin de l'œil, elle voyait le frontispice du livre ouvert sur lequel reposait sa tête : *Notes sur la mort inéluctable... De mieux en mieux*, songea-t-elle.

Le sorceleur se débattait avec sa culotte. Elle souleva ses hanches, légèrement cette fois, afin que son geste passe pour un mouvement fortuit et non pour une aide provocatrice. Elle ne le connaissait pas, elle ignorait comment il réagissait avec ses maîtresses. Si aux femmes qui savaient ce qu'elles voulaient, il ne préférerait pas, par hasard, celles qui faisaient mine de tout découvrir. Et si une culotte récalcitrante n'allait pas le décourager.

Le sorceleur ne manifestait cependant aucun signe de découragement. Bien au contraire même, pourrait-on dire. Voyant qu'il était grand temps, Fringilla tendit vivement ses jambes avec enthousiasme, renversant au passage une colonne de livres et de fascicules qui s'effondra sur eux telle une avalanche : *Le Droit à l'hypothèque*, relié en cuir, vint se caler contre sa fesse, tandis qu'un *Codex diplomaticus* aux ferrures en cuivre s'immisçait sous le poignet

de Geralt.

Ce dernier évalua la situation en un clin d'œil et en profita : il plaça l'énorme livre à l'endroit le plus approprié. Fringilla gémit, car les reliures étaient froides. Mais cela ne dura pas.

Elle poussa un profond soupir, lâcha les cheveux du sorcelleur, étendit les bras ; de la main gauche elle agrippa *La Géométrie graphique*, de la main droite, le *Précis sur les reptiles et les batraciens*. D'un coup de pied malencontreux, Geralt, qui tenait la magicienne par les hanches, fit basculer une deuxième pile d'ouvrages ; il était toutefois trop occupé pour s'émouvoir des *in-folio* qui s'abattaient sur lui. Fringilla, qui gémissait de façon spasmodique, heurta de la tête les *Notes sur la mort...*

Les livres dégringolaient dans un bruissement de feuilles ; une forte odeur de vieille poussière s'en dégageait, qui prenait à la gorge.

Fringilla poussa un cri. Le sorcelleur ne l'entendit pas, car il avait la tête prise en étau entre ses cuisses. Il se débarrassa de *L'Histoire des guerres* et du *Magazine de tous les apprentissages nécessaires à une vie heureuse*. Tandis qu'il s'efforçait de défaire de ses doigts impatients les boutons et les agrafes du haut de la robe de la magicienne, il lisait involontairement les inscriptions sur les reliures, les dos de couverture, les frontispices et les pages de titre. Sous la taille de Fringilla : *Le Parfait Agriculteur*. Sous son aisselle, près de son adorable petit sein recourbé : *Les Prévôts inutiles et insoumis*. Sous son coude : *L'Économie, ou comment se créent, se partagent et se consomment les richesses*.

Il avait déjà les lèvres sur son cou en lisant les *Notes sur la mort inéluctable*, et les mains non loin des *Prévôts*. Un son s'échappa des lèvres de Fringilla ; difficile de déterminer s'il s'agissait d'un cri, d'un gémissement ou d'un soupir.

Les étagères vacillèrent, les amoncellements de livres chancelèrent et s'écroulèrent, formant comme des inselbergs lors d'un violent tremblement de terre. Fringilla poussa un cri. La première édition de *De larvis scenicis et figuris comicis* – un exemplaire unique – tomba d'une étagère, suivie du *Recueil des recommandations générales pour la cavalerie*, entraînant derrière lui *L'Héraldique* de Jan d'Attre, illustré de magnifiques estampes. Le sorcelleur gémit ; d'un coup de pied, il fit basculer les ouvrages suivants. Fringilla poussa un autre cri, plus fort et plus long ; elle repoussa de son talon *Réflexions ou méditations pour tous les jours de l'année*, un ouvrage anonyme intéressant qui se retrouva on ne sait comment sur les épaules de Geralt. Le sorcelleur frémit et poursuivit bon gré mal gré sa lecture, apprenant que les *Notes* avaient été écrites par le docteur Albertus Rivus, éditées par l'académie Cintrensis et imprimées par le maître typographe Johann Froben Junior, l'an deux du règne de Sa Majesté le roi Corbett.

Il n'y avait pas un bruit, excepté le bruissement des livres et des pages qui tournaient.

Que faire ? songeait Fringilla en effleurant d'un geste paresseux de la main, la hanche de Geralt et le coin anguleux des *Considérations sur la nature des choses*. *Lui proposer la première ? Ou attendre que la proposition vienne de lui ? Une faudrait pas qu'il me prenne pour une femme frivole ou présomptueuse...*

Mais s'il ne faisait pas le premier pas ?

— Allons trouver un lit quelque part, proposa le sorceleur d'une voix un peu rauque. C'est irrespectueux de traiter des livres de cette manière.

* * *

Nous avons alors trouvé un lit, se remémorait Geralt, poussant Ablette au galop sur l'allée du parc. *Nous avons trouvé un lit dans ses appartements, son alcôve. Nous nous sommes aimés comme des damnés, avec avidité, voracité, comme après des années de célibat, comme si nous voulions prendre de l'avance, comme si le célibat nous menaçait de nouveau.*

Nous nous sommes raconté beaucoup de choses. Des vérités très banales. Et des mensonges aussi... De beaux mensonges, mais qui pourtant n'étaient pas destinés à leurrer.

Excité par le galop, Geralt dirigea Ablette directement vers le bosquet de roses enneigé et contraignit la jument à sauter l'obstacle.

Nous nous sommes aimés. Et nous avons parlé. Nos mensonges étaient de plus en plus beaux. Et de plus en plus hypocrites.

Deux mois. D'octobre à la Yule.

Deux mois d'amour furieux, sauvage, cupide.

Les sabots d'Ablette résonnèrent le long des dalles de la cour du palais de Beauclair.

* * *

Le sorceleur traversa rapidement les couloirs. Personne ne le vit, personne ne l'entendit. Ni les sentinelles armées de halberdes, qui trompaient l'ennui en échangeant les derniers cancans, ni les laquais et les pages, à moitié endormis. Il passa près des candélabres sans que les flammes des bougies vacillent.

Il se trouvait non loin de la cuisine du palais. Il n'entra pas à l'intérieur, ne se joignit pas à la compagnie qui réglait son compte à un tonnelet et dégustait quelque plat de fritures. Il demeura dans l'ombre, tendit l'oreille.

Il entendit la voix d'Angoulême.

— Ce fichu Toussaint, putain, c'est un endroit ensorcelé. Toute la vallée a été envoûtée par un charme magique. Et ce palais plus encore. J'ai été surprise par le comportement de Jaskier, puis par celui du sorceleur, mais j'ai moi aussi, maintenant, comme un voile de brume devant les yeux et j'ai pas le moral. Je me suis fait avoir par le fait que... Bah ! à quoi ça sert d'en parler ? Moi, j'vous l'dis, partons d'ici. Partons d'ici au plus vite.

— Parles-en à Geralt, intervint Milva.

— Oui, discutes-en avec lui, dit Cahir d'un ton narquois. Profite donc des quelques rares moments où il est disponible. Entre la couche de sa magicienne et sa chasse aux monstres, ses deux occupations préférées depuis deux mois, pour oublier.

— Tu peux parler ! explosa Angoulême. T'es toujours fourré au parc, toi aussi, où tu joues au cerceau avec ces demoiselles. Bah ! y a pas à dire, c'est un endroit ensorcelé, cette fichue principauté. Régis disparaît des nuits entières, la tantine a son baron à la triste mine...

— Ferme-la, morveuse. Et ne m'appelle pas tantine !

— Allons, allons ! intervint Régis, qui se voulait conciliant. Du calme, jeunes filles. Pas de mésentente entre nous. La mésentente provoque la ruine, au contraire de l'entente, comme aime à le dire Sa Majesté la princesse, maîtresse de cette contrée, de ce palais, de ce pain, de ce saindoux et de ces cornichons. Qui veut encore à boire ?

Milva poussa un lourd soupir.

— Ça fait trop longtemps qu'on croupit ici, moi j'vous l'dis ! Trop longtemps qu'on croupit ici à paresser. Ça nous abrutit.

— Bien dit, approuva Cahir. Très bien dit.

Geralt s'éloigna discrètement, sans faire de bruit. Telle une chauve-souris.

* * *

Il traversa les couloirs d'un pas rapide et silencieux. Personne ne le vit, personne ne l'entendit. Ni les sentinelles, ni les laquais, ni les pages. Il passa près des candélabres sans que les flammes des bougies vacillent. Les rats, qui l'avaient entendu, relevèrent leurs petits museaux moustachus, se dressèrent sur leurs pattes. Mais ils ne furent pas effrayés. Ils le connaissaient.

Il empruntait souvent ce chemin.

La magie et le charme étaient perceptibles dans l'alcôve qui sentait l'ambre, la rose et le sommeil d'une femme. Mais Fringilla ne dormait pas.

Elle s'assit sur le lit, rejeta la couverture, l'envoûtant d'un seul regard et le maintenant sous son emprise.

— Te voilà enfin ! lança-t-elle en s'étirant. Tu me négliges

affreusement, sorcelleur. Déshabille-toi et viens vite ici. Dépêche-toi, allez.

* * *

Elle traversa les couloirs d'un pas rapide et silencieux. Personne ne la vit, personne ne l'entendit. Ni les sentinelles, qui causaient paresseusement pendant leur garde, ni les laquais somnolents, ni les pages. Elle passa près des candélabres sans que les flammes des bougies vacillent. Les rats, qui l'avaient entendue, relevèrent leurs petits museaux moustachus, se dressèrent sur leurs pattes, la suivirent de leurs yeux noirs. Ils ne furent pas effrayés. Ils la connaissaient.

Elle empruntait souvent ce chemin.

* * *

Dans le palais de Beauclair un long corridor débouchait sur une grande salle dont personne ne connaissait l'existence. Ni l'actuelle maîtresse du palais, la princesse Anarietta, ni celle qui l'avait occupé la première, son arrière-arrière-arrière-grand-mère, la princesse Ademarta. Ni le célèbre Pierre Faramond, l'architecte qui avait rénové l'édifice en profondeur, ni les maîtres maçons qui avaient travaillé selon ses plans et ses indications. Même le chambellan Le Goff, dont on présumait qu'il connaissait tous les secrets de Beauclair, en ignorait l'existence.

Seuls les tout premiers constructeurs du palais – des elfes – connaissaient le corridor et la grande salle masqués par une puissante illusion. Par la suite, lorsque les elfes furent partis et que Toussaint fut devenue une principauté, un petit groupe de magiciens liés à la maison princière découvrirent à leur tour ce secret. Parmi eux se trouvait Artorius Vigo, maître des arcanes magiques, grand spécialiste de l'illusion. Et sa jeune nièce, Fringilla, qui avait pour l'illusion un talent certain.

Ayant traversé d'un pas rapide et silencieux les couloirs du palais de Beauclair, Fringilla Vigo s'arrêta devant un pan de mur situé entre deux colonnes décorées de feuilles d'acanthé. D'un simple geste accompagné d'une formule magique prononcée à voix basse, elle fit disparaître la paroi – qui n'était en réalité qu'un leurre –, dévoilant un corridor apparemment sans issue. Au bout du corridor toutefois se trouvait une porte, masquée elle aussi par une illusion. Et derrière cette porte, une salle sombre.

Dès qu'elle fut à l'intérieur, Fringilla actionna l'appareil de télécommunication. Le miroir ovale s'opacifia, puis étincela, éclairant ainsi la pièce, tirant de l'obscurité les antiques gobelins chargés de

poussière qui recouvraient les murs. Une immense salle noyée dans un subtil clair-obscur apparut dans le miroir, ainsi qu'une table ronde autour de laquelle des femmes, au nombre de neuf, étaient assises.

— Nous vous écoutons, dame Vigo, dit Filippa Eilhart. Quoi de neuf ?

— Rien, malheureusement, répondit Fringilla après s'être éclairci la voix. Rien du tout depuis notre dernière télécommunication. Pas une seule tentative de scannage.

— Cela n'augure rien de bon, répliqua Filippa. Je ne vous cache pas que nous comptons sur vous pour découvrir quelque chose. Dites-nous au moins une chose... Le sorceleur s'est-il calmé ? Parviendrez-vous à le retenir à Toussaint jusqu'au mois de mai ?

Fringilla resta silencieuse quelques instants. Elle n'avait pas la moindre intention de dévoiler à la loge que le sorceleur l'avait à deux reprises appelée Yennefer au cours de la semaine qui venait de s'écouler, et ce à des moments où elle aurait été parfaitement en droit d'espérer entendre son propre prénom. Mais la loge, pour sa part, était en droit d'attendre d'elle la vérité. La franchise. Et une réponse pertinente.

— Non, répondit-elle enfin. Sans doute pas jusqu'en mai. Mais je ferai ce qui est en mon pouvoir pour le retenir le plus longtemps possible.

« Korred : monstre de la nombreuse famille des strigiformes (reg), appelé également korrigan, rutterkin, poulpiquet, tournoyeur ou mesmer, selon les régions. On ne peut dire qu'une seule chose le concernant : il est d'une nuisance effroyable. C'est une vraie vermine, une queue de chienne, une engeance si diabolique que nous n'évoquerons pas même son apparence ni ses habitudes, car, en vérité, je vous le dis : il serait vraiment fâcheux de gaspiller des mots pour décrire ce fils de p...»

Physiologus

Chapitre 4

L'odeur des vieilles boiseries et de la cire des bougies se mêlait aux parfums des dix magiciennes présentes dans la salle des colonnes du château de Montecalvo. Dix arômes différents, choisis avec soin par les dix femmes assises autour de la table ronde en chêne, dans des fauteuils aux accoudoirs en forme de sphinx.

Fringilla Vigo faisait face à Triss Merigold, vêtue d'une robe bleu clair boutonnée jusqu'au cou. À côté de Triss, dans l'ombre, était assise Keira Metz. Ses énormes boucles d'oreilles en citrine étincelaient de mille reflets, attirant sans cesse le regard.

— Je vous prie de continuer, mademoiselle Vigo, l'encouragea Filippa Eilhart. Nous sommes impatientes de connaître la fin de l'histoire. Et de prendre rapidement des mesures.

Hormis le camée gravé sur sardoine qui était fixé à sa robe vermillon, Filippa ne portait exceptionnellement aucun bijou. Fringilla avait déjà eu vent des ragots, elle savait qui avait offert ce camée à la magicienne et quel profil il représentait.

Au côté de Filippa était assise Sheala de Tancarville, vêtue de noir de la tête aux pieds ; seuls quelques brillants ici et là rehaussaient l'ensemble d'un peu d'éclat. Sur sa toilette en satin bordeaux, Margarita Laux-Antille portait un imposant collier en or sans pierres. Sabrina Glevissig, en revanche, avait choisi une parure complète – collier, boucles d'oreilles et bagues – en onyx, sa pierre préférée, assortie à la couleur de ses yeux et à sa tenue.

À côté de Fringilla étaient assises les deux elfes, Francesca Findabair et Ida Emean aep Sivney. Comme de coutume, la Pâquerette des vallées était royale, même si, ce jour-là, exceptionnellement, ni sa coiffure ni sa robe couleur carmin n'en imposaient par leur magnificence ; quant à son fin diadème et à son collier, ils n'étaient pas sertis de rubis mais de grenats modestes, bien que finement ouvragés. Ida Emean, pour sa part, était parée de mousselines et de tulles aux teintes automnales, si délicats et si vaporeux qu'ils se mouvaient et ondoyaient comme des anémones au moindre courant d'air.

Comme toujours ces temps derniers, l'élégance modeste mais distinguée d'Assire var Anahid provoquait l'admiration. Sur le léger décolleté de sa robe moulante vert foncé, la magicienne nilfgaardienne portait une émeraude sertie d'or sur une chaîne en or. Ses ongles soignés et vernis arboraient la même couleur que sa robe, conférant à

l'ensemble de sa mise la pointe d'extravagance caractéristique des magiciennes.

— Nous attendons, mademoiselle Vigo, intervint Sheala de Tancarville. Le temps presse.

Fringilla s'éclaircit la voix et reprit le cours de son récit.

— Le mois de décembre arriva, puis la Yule, et la nouvelle année. Le sorceleur était plus calme et ne prononçait plus le nom de Ciri à tout propos. La chasse aux monstres, qu'il pratiquait régulièrement, semblait l'absorber totalement. Enfin, presque totalement...

Elle interrompit son récit. Il lui sembla percevoir un éclair de haine dans les yeux azurés de Triss Merigold. Mais peut-être n'était-ce que le reflet des flammes vacillantes des bougies. Filippa éclata de rire en jouant avec son camée.

— Ne soyez donc pas si modeste, voyons, mademoiselle Vigo. Nous sommes entre femmes. Nous savons à quoi, hormis le plaisir, sert le sexe. Nous utilisons toutes cet outil lorsque c'est nécessaire. Poursuivez, je vous prie.

— Même si, durant la journée, il sauvait les apparences et se montrait secret, hautain et fier, reprit Fringilla, la nuit, il était totalement à ma merci. Il me disait tout. Il rendait hommage à ma féminité, très généreusement pour son âge, je dois le reconnaître. Puis il s'endormait. Dans mes bras, les lèvres sur ma poitrine. Cherchant un substitut à l'amour maternel qu'il n'avait jamais connu.

Cette fois, elle en était certaine, il ne s'agissait pas du reflet de la leur des bougies. *Bien*, se dit-elle, *allez-y, jalousez-moi. Vous pouvez, car il y a de quoi.*

— Il était à ma merci, répéta-t-elle.

* * *

— Reviens te coucher, Geralt. Il fait encore nuit, que diable !

— J'ai un rendez-vous. Je dois aller à Pomerol.

— Je ne veux pas que tu ailles à Pomerol.

— J'ai un rendez-vous. J'ai donné ma parole. Le régisseur des caves m'attend.

— Tes parties de chasse dans les cavernes sont stupides et insensées. Que veux-tu prouver en tuant un nouveau monstre ? Ta virilité ? Je connais de meilleurs moyens. Allons, reviens te coucher. Tu n'iras nulle part. Du moins, pas tout de suite. Le régisseur peut attendre. Car enfin qu'est-ce qu'un régisseur, au bout du compte ? Moi, je veux qu'on fasse l'amour.

— Pardonne-moi. Je n'ai pas le temps pour ça. J'ai donné ma parole.

— Je veux qu'on fasse l'amour !

— Si tu veux me tenir compagnie pour le petit déjeuner, tu ferais mieux de t'habiller.

— Tu ne m'aimes plus, Geralt. C'est ça ? Réponds !

— Enfile cette robe gris perle, celle avec des appliques en vison. Elle te va très bien.

* * *

— Il était entièrement sous mon charme, répétait Fringilla, il exauçait le moindre de mes désirs. Il faisait tout ce que j'exigeais de lui. Absolument tout.

— Nous vous croyons, dit Sheala de Tancarville d'un ton particulièrement sec. Veuillez poursuivre.

Une main devant la bouche, Fringilla toussota.

— Le problème venait de sa fameuse compagnie. Cette bande excentrique qu'il appelait son équipe. Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach, qui m'observait si intensément en tentant de rassembler ses souvenirs qu'il en devenait écarlate. Mais il ne pouvait se rappeler m'avoir vue à Darn Dyffra, le château de ses ancêtres, il avait alors six ou sept ans. Milva, une jeune fille qui semble en apparence belliqueuse et arrogante, mais que j'ai eu l'occasion de surprendre à deux reprises, terrée dans un coin des écuries, en train de pleurer. Angoulême, une gamine folâtre. Et Régis Terzieff-Godefroy, un individu que je n'ai pas réussi à percer à jour. Toute cette bande avait sur lui une influence que je ne parvenais pas à combattre.

Bien, bien, songea-t-elle, ne fronchez donc pas tant les sourcils, ne faites pas la grimace. Attendez un peu. Ce n'est pas encore fini. Je ne vous ai pas encore raconté mon triomphe.

— Chaque matin, reprit-elle, toute la compagnie se retrouvait à la cuisine, située dans les sous-sols du palais de Beauclair. Le chef de cuisine, allez savoir pourquoi, les aimait bien. Il leur mitonnait toujours un petit déjeuner si appétissant et si copieux que celui-ci durait généralement deux ou trois heures. J'ai mangé à plusieurs reprises avec Geralt et ses compagnons. C'est pourquoi je sais à quelles conversations absurdes ils avaient l'habitude de s'adonner.

* * *

Deux poules, l'une noire, l'autre tachetée, picoraien les miettes tombées sur le sol de la cuisine ; elles trottaient timidement sur leurs pattes griffues en jetant des regards furtifs à la compagnie en train de petit-déjeuner.

Comme tous les matins, la compagnie s'était retrouvée dans les cuisines du palais. Le chef de cuisine, allez savoir pourquoi, les aimait

bien, il leur préparait toujours quelque chose de bon à manger. Ce matin-là, ils eurent droit à des œufs brouillés, de la soupe à la farine, des aubergines à l'étouffée, du pâté de lapin, des cuisses d'oie fumées, des saucisses blanches avec des betteraves au raifort, et un gros morceau de fromage de chèvre. Tous mangeaient de bon appétit, sans mot dire. Sauf Angoulême, qui cancanait.

— Moi, je vous l'dis, installons ici un bordel. Quand nous aurons réglé nos affaires, revenons ici et ouvrons une maison de tolérance. J'ai jeté un coup d'œil en ville. Ici, on trouve tout. Rien que des boutiques de barbier, j'en ai compté neuf, et huit pharmacies. Mais il n'y a qu'une seule maison close, et encore ! des chiottes ! Pas une seule maison close digne de ce nom, j'vous dis. Aucune concurrence. On va fonder un bordel de luxe. On achète une maison à un étage avec un petit jardin...

— Angoulême, pitié !

— ... uniquement pour une clientèle respectable. Je ferai la maquerelle. Je vous l'dis, on va se faire un paquet d'argent et on vivra comme des princes. Enfin, un jour, ils m'éliront conseillère municipale, et alors à coup sûr j'vous laisserai pas tomber, parce que s'ils me choisissent, moi, je vous choisirai, vous, et vous n'aurez même pas...

— Angoulême, s'il te plaît. Tiens, mange une tartine de pâté.

Pendant quelques secondes, on n'entendit plus rien.

— Que vas-tu chasser aujourd'hui, Geralt ? Quel dur travail t'attend ?

— Les descriptions des témoins oculaires sont divergentes. (Le sorceleur leva la tête de son assiette.) Ça peut être un gicleur, auquel cas la tâche qui m'attend sera assez ardue ; difficile s'il s'agit d'un delichon, ou plutôt facile s'il se révèle n'être qu'une mouche-araignée. Peut-être même que je n'aurai rien à faire du tout, car le monstre a été vu pour la dernière fois avant Lammas de l'année dernière. Il a pu prendre la poudre d'escampette depuis.

— Grand bien lui fasse, intervint Fringilla en rongant un os d'oie.

— Et que devient Jaskier ? demanda soudain le sorceleur. Je ne l'ai pas vu depuis si longtemps que les seules nouvelles que j'ai de lui me viennent des libelles qu'on entend chanter en ville.

— Nous sommes dans le même cas, rétorqua Régis avec son sourire pincé. Nous savons simplement que notre poète est si intimement lié à la princesse Anarietta qu'il se permet envers elle, même devant témoins, un *cognomen* plutôt familier. Il l'appelle « ma Petite Belette ».

— Bien trouvé ! s'exclama Angoulême, la bouche pleine. Cette princesse a effectivement un nez de belette. Sans parler de ses dents !

— Nul n'est parfait, objecta Fringilla en clignant des yeux.

— Par ma foi, c'est bien vrai.

Les poules – la noire et la tachetée – s'étaient enhardies au point qu'elles commençaient à picoter les bottes de Milva. L'archère les chassa d'un violent coup de pied en pestant.

Geralt l'observait depuis un certain temps déjà. Il se décida cette fois à intervenir.

— Maria, commença-t-il d'un ton sérieux, je sais que nos conversations sont loin d'être intéressantes et nos plaisanteries recherchées, mais tu n'es quand même pas obligée de nous le signifier avec une mine aussi lugubre. S'est-il passé quelque chose ?

— Évidemment qu'il s'est passé quelque chose, dit Angoulême.

Geralt la fit taire d'un regard réprobateur. Trop tard.

— Et qu'est-ce que vous savez, vous ? (Milva se leva brutalement, manquant de renverser son siège.) Qu'est-ce que vous en savez, hein ? Que le diable vous emporte, et la peste aussi ! Allez vous faire voir, tous autant que vous êtes, vous entendez ?

Elle se saisit de sa timbale et la but d'un trait, puis, d'un geste brusque, la jeta par terre et sortit précipitamment de la cuisine, claquant la porte derrière elle.

— L'affaire est sérieuse, dit Angoulême au bout de quelques secondes.

Cette fois, c'est le vampire qui la fit taire.

— L'affaire est très sérieuse, confirma-t-il. Cependant, je ne m'attendais pas à une réaction si extrême de la part de notre archère. D'ordinaire, c'est ainsi que l'on réagit lorsqu'on a soi-même été éconduit, et non le contraire.

— De quoi parlez-vous, sacrebleu ? s'énerva Geralt. Quelqu'un daignerait-il enfin m'expliquer de quoi il s'agit ?

— Du baron Amadis de Trastamara.

— Ce veneur à la triste mine ?

— Lui-même. Il s'est déclaré à Milva. Il y a trois jours, au cours d'une partie de chasse. Cela fait un mois qu'il l'invite régulièrement...

— L'une des parties a duré deux jours. (Angoulême eut un sourire carnassier.) Ils ont passé la nuit dans un petit château, vous me suivez ? Je donnerais ma tête à...

— Tais-toi donc, jeune fille. Parle, Régis.

— Il lui a demandé sa main, tout à fait officiellement et solennellement. Milva a refusé, assez brutalement, semble-t-il. Le baron, qui avait pourtant l'air d'un homme raisonnable, fut affecté par ce refus comme un gamin, il prit la mouche et quitta Beauclair aussitôt. Et depuis, Milva erre comme une âme en peine.

— Ça fait trop longtemps qu'on croupit ici, marmonna le sorcelleur. Trop longtemps.

— Et c'est toi qui dis ça ? intervint Cahir, demeuré jusque-là silencieux. J'ai du mal à en croire mes oreilles.

— Excusez-moi, dit le sorcier en se levant. Nous en reparlerons à mon retour. Le régisseur des vignobles Pomerol m'attend. Et la ponctualité est la politesse des sorciers.

* * *

Après la violente sortie de Milva et le départ du sorcier, le reste de la compagnie termina de petit-déjeuner en silence. Se déplaçant timidement sur leurs pattes griffues, les deux poules, la noire et la tachetée, vaguaient dans la cuisine.

Finalement, Angoulême prit la parole ; elle leva la tête de son assiette après l'avoir nettoyée avec une croûte de pain et s'adressa à Fringilla.

— J'ai un petit problème...

— Je comprends, l'interrompit la magicienne en hochant la tête. Ce n'est pas grave. Quand as-tu eu tes dernières menstrues ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? (Angoulême se leva brusquement, effarouchant les poules.) Ça n'a rien à voir avec ça ! Il s'agit de tout autre chose !

— Pardon... Je t'écoute.

— Geralt veut me laisser ici quand il reprendra la route.

— Oh !

— Il dit qu'il n'a pas le droit de me faire courir de risques et ce genre de bêtises, lança Angoulême. Mais moi, je veux partir avec lui...

— Je vois.

— Ne m'interromps pas, d'accord ? Je veux partir avec Geralt, parce qu'il n'y a qu'avec lui que je n'ai pas peur que Fulko le borgne m'attrape de nouveau. Mais ici, à Toussaint...

— Angoulême, l'interrompit Régis, tu parles en vain. Dame Vigo t'écoute, mais elle ne t'entend pas. Elle n'est bouleversée que par une chose : le départ du sorcier.

— Comment ? demanda Fringilla en se tournant vers lui et en clignant des yeux. À quoi donc avez-vous fait allusion, monsieur Terzieff-Godefroy ? Au départ du sorcier ? Et quand donc a-t-il l'intention de se mettre en route, si ce n'est pas indiscret ?

— Peut-être pas aujourd'hui, peut-être pas demain non plus, rétorqua le vampire d'une voix douce. Mais un de ces prochains jours, sans aucun doute. Sans vouloir froisser personne.

— Je ne me sens pas froissée, répliqua froidement Fringilla, si, bien sûr, c'est à moi que vous songiez. Pour en revenir à ton problème, Angoulême, je te promets d'en parler à Geralt. Je lui ferai part de mon avis, je te le garantis.

— Bien entendu, pouffa Cahir. J'aurais juré que vous alliez précisément dire cela, dame Fringilla.

La magicienne le regarda longuement, sans rien dire. Enfin, elle reprit la parole.

— Le sorceleur ne devrait pas quitter Toussaint. Aucune personne lui voulant du bien ne devrait l'inciter à le faire. Où serait-il mieux qu'ici ? Il baigne dans le luxe. Grâce aux monstres qu'il pourchasse dans les sous-sols, il gagne pas mal d'argent. Son ami et compagnon d'armes est le favori de la princesse qui règne en ces lieux, la princesse elle-même est bienveillante envers lui. Et ce grâce, notamment, à la disparition de ce succube qui visitait les alcôves. Oui, oui, messieurs, Anarietta ainsi que toutes les dames originaires de Toussaint sont infiniment contentes du sorceleur. Car le succube a cessé de sévir, il s'est comme volatilisé. Les dames de Toussaint ont donc rassemblé une prime spéciale qui devrait d'un jour à l'autre être virée sur le compte du sorceleur à la banque des Cianfanelli, augmentant la fortune qu'il y a déjà amassée.

— Un bien beau geste de la part de ces dames, rétorqua Régis sans baisser les yeux. Quant à la prime, elle est méritée. Faire en sorte que le succube cesse de sévir n'est pas si simple. Vous pouvez m'en croire, dame Fringilla.

— Je vous crois. Soit dit en passant, l'une des sentinelles du palais affirme l'avoir vu. La nuit, sur les créneaux de la tour Karoberta. En compagnie d'un autre fantôme. Qui avait tout l'air d'un vampire. Les deux démons, a juré la sentinelle, se promenaient ensemble et semblaient être amis. Peut-être savez-vous quelque chose à ce sujet, monsieur Régis ? Pourriez-vous nous en dire plus ?

— Non, hélas ! répliqua le vampire sans ciller le moins du monde. Il existe sur terre comme au ciel des choses que les philosophes n'ont pas rêvées.

— Sans conteste ces choses existent, approuva Fringilla en hochant la tête. Et concernant le projet de départ du sorceleur, en savez-vous davantage ? Car, voyez-vous, il n'a mentionné devant moi aucune intention de ce genre, or il a l'habitude de tout me dire.

— Mais bien sûr, grommela Cahir.

Fringilla l'ignore.

— Monsieur Régis ?

— Non, répondit le vampire après quelques secondes de silence. Non, dame Fringilla, soyez tranquille. Le sorceleur ne nous accorde pas plus d'affection ni de confidences qu'à vous-même. Il ne murmure à nos oreilles aucun secret qu'il vous cacherait.

— Pourquoi alors ces fracassantes révélations sur son départ ?

Le vampire, cette fois non plus, ne cilla pas.

— Parce que tout simplement, pour reprendre cet aphorisme plein de charme juvénile de notre chère Angoulême : « Viendra le jour où il sera l'heure ou de chier, ou de libérer les latrines. » En d'autres

termes...

— Ne vous donnez pas la peine de reformuler, l'interrompt Fringilla d'un ton sec. La première version prétendument pleine de charme suffira.

Le silence régna durant de longues minutes. Les deux poules, la noire et la tachetée, allaient et venaient, picorant ce qui leur tombait sous le bec. Angoulême essuya avec sa manche son nez barbouillé de jus de betterave. Le vampire, pensif, jouait avec une rondelle de saucisson.

— Grâce à moi, lança Fringilla, brisant enfin le silence, Geralt a eu connaissance des origines de Ciri, des dédales et secrets connus seulement d'un nombre restreint de personnes. Grâce à moi, il sait ce dont il n'avait pas la moindre idée il y a un an encore. Grâce à moi, il dispose d'informations nouvelles, or l'information est un moyen d'action. Grâce à moi et à ma protection magique, il est à l'abri d'un scannage nuisible, et donc d'assassins dissimulés. Grâce à moi et à ma magie, son genou ne le fait plus souffrir, il peut le plier sans problème. Il porte à son cou un médaillon réalisé par mes soins, peut-être pas aussi efficace qu'un médaillon de sorceleur, mais tout de même. Grâce à moi et à moi seule, il est informé, en sécurité, en bonne santé, prêt et armé, et pourra, au printemps ou en été, partir affronter ses ennemis. Si quelqu'un parmi vous a fait davantage pour Geralt que moi, qu'il parle. Je lui rendrai volontiers honneur.

Personne ne se manifesta. Les poules picotaient les bottes de Cahir, mais le jeune homme n'y prêtait pas attention.

— En vérité, observa-t-il avec une pointe d'ironie, aucun d'entre nous n'a fait pour Geralt plus que vous, madame.

— J'aurais juré que tu allais précisément dire cela.

— Le problème n'est pas là, dame Fringilla, commença le vampire.

La magicienne ne le laissa pas terminer.

— Ah non ? demanda-t-elle d'un air provocateur. D'où vient-il alors ? du fait qu'il soit avec moi ? qu'un sentiment nous unisse ? que je ne veuille pas qu'il parte maintenant ? que je refuse de le voir rongé par un sentiment de culpabilité ? Ce même sentiment de culpabilité qui vous pousse, vous, à prendre la route ?

Régis se taisait. Cahir ne dit rien non plus. Angoulême observait la scène, ne comprenant à l'évidence pas grand-chose à ce qui se passait.

— S'il est écrit dans sa destinée que Geralt retrouvera Ciri, dit la magicienne au bout d'un instant, alors il en sera ainsi. Que le sorceleur aille dans les montagnes ou s'éternise à Toussaint. C'est la destinée qui rattrape les gens. Pas le contraire. Vous comprenez ça ? Comprenez-vous cela, monsieur Régis Terzieff-Godefroy ?

— Mieux que vous ne le pensez, dame Fringilla, répondit le vampire en jouant avec sa rondelle de saucisson. Mais pour moi,

veuillez m'en excuser, la destinée, ce ne sont pas des rouleaux écrits de la main du Grand Démon, ni une volonté céleste, ni les sentences irrévocables de je ne sais quelle providence, mais le résultat de nombreux faits, événements et actions qui n'ont en apparence aucun lien entre eux. J'aurais tendance à être de votre avis sur le fait que la destinée rattrape les gens... Mais je ne suis pas convaincu que le contraire soit impossible. Ce point de vue relève d'un fatalisme confortable, c'est un hymne à la torpeur et à l'oisiveté, à la douceur d'un édredon de plumes et à la merveilleuse chaleur d'une poitrine féminine. En bref, c'est vivre comme dans un rêve... Mais ce rêve il faut le rêver activement. C'est pourquoi, dame Fringilla, la route nous attend.

— La voie est libre, rétorqua la magicienne en se levant presque aussi brutalement que Milva quelques instants auparavant. Allez-y ! Rejoignez les cols où vous attendent les tempêtes de neige, le froid et la destinée. Et cette expiation qui vous est tellement nécessaire. Allez-y ! Mais le sorcelleur restera ici, à Toussaint, avec moi !

— J'estime que vous avez tort, dame Fringilla, objecta calmement le vampire. Le rêve que le sorcelleur est en train de vivre est, je le reconnais avec respect, tout à fait charmant. Mais quand il dure trop longtemps, tout rêve se mue en cauchemar. Dont on se réveille en criant.

* * *

Les dix femmes assises autour de l'immense table ronde du château de Montecalvo avaient les yeux rivés sur Fringilla Vigo. Celle-ci se mit soudain à bafouiller.

— Geralt partit pour les caves de Pomerol le 8 janvier au matin... Et il rentra... dans le courant de la nuit... Ou bien le 9 dans la matinée... Je ne sais pas... Je n'en ai pas la certitude...

— Soyez plus précise, intervint gentiment Sheala de Tancarville. Nous vous le demandons, mademoiselle Vigo. Et si l'un des passages de votre récit vous embarrasse, omettez-le, tout simplement.

* * *

La poule tachetée allait et venait prudemment sur ses pattes griffues à travers la cuisine. Ça sentait le bouillon.

La porte s'ouvrit avec fracas. Geralt pénétra dans la pièce. Son visage rougi par le vent portait la trace d'un bel hématome, ainsi qu'une croûte de sang séché.

— Allez, tout le monde, faites vos bagages ! annonça-t-il sans autre préambule. Nous partons ! Dans une heure, pas une minute de plus, je

veux vous voir tous sur la colline derrière la ville, près du pilier.

Il ne leur en fallait pas plus pour s'exécuter. À les voir s'agiter, on aurait dit qu'ils attendaient cette nouvelle depuis longtemps.

— C'est comme si c'était fait, s'exclama Milva en s'arrachant de son siège. Je serai même prête dans une demi-heure !

— Moi aussi. (Cahir se leva, lâcha sa cuillère, regarda attentivement le sorcelleur.) Mais j'aimerais savoir de quoi il s'agit. Un caprice ? une querelle d'amoureux ? ou bien un vrai départ ?

— C'est un vrai départ. Angoulême, pourquoi fais-tu cette tête ?

— Geralt, je...

— N'aie pas peur, je ne te laisserai pas. J'ai changé d'avis. Toi, il faut te surveiller, morveuse, ne pas te quitter des yeux. En route, j'ai dit, faites vos bagages, chargez les chevaux. Et pour ne pas éveiller les soupçons, rendez-vous séparément derrière la ville, au pied du pilier sur la colline. Nous nous retrouvons là-bas dans une heure.

— Sans faute, Geralt ! s'écria Angoulême. Enfin, putain !

En un clin d'œil, il ne resta plus dans la cuisine que Geralt et la poule tachetée. Et le vampire, qui continuait d'absorber tranquillement son bouillon de nouilles.

— Tu attends une invitation spéciale ? demanda froidement le sorcelleur. Qu'est-ce que tu fais encore assis là, au lieu de charger ta mule Draakul ? Et de faire tes adieux au succube ?

— Geralt, répliqua calmement Régis en se resservant un bol de bouillon, faire mes adieux au succube me prendra autant de temps qu'il t'en faudra pour faire les tiens à ta noiraude. En supposant que tu en aies l'intention. Et, soit dit entre nous : tu peux envoyer les jeunots faire leurs bagages à cor et à cri. Moi, j'ai droit à mieux, ne serait-ce que par respect pour mon grand âge. J'aimerais donc quelques mots d'explication...

— Régis...

— Une explication, Geralt. Plus vite tu commenceras, mieux ce sera. Je t'aiderai. Hier matin, tu as rencontré, comme il était prévu, le régisseur des caves de Pomerol...

* * *

Alcides Fierabras, le régisseur à la barbe noire des caves de Pomerol dont le sorcelleur avait fait la connaissance à *La Faisanderie* la veille de la Yule, attendait sur une mule près de la grille du palais, vêtu et équipé comme s'ils avaient projeté de partir loin, très loin, au bout du monde, au-delà de la porte de Solveig et du col d'Elskerdeg.

— C'est que ce n'est pas tout près, à vrai dire, répliqua-t-il en réponse à la remarque acide de Geralt. À vos yeux, messire, vous qui êtes un grand voyageur, notre petite principauté de Toussaint

ressemble sans doute au trou du cul du monde, vous pensez qu'on peut la traverser de part en part en deux coups de cuillère à pot. Mais vous faites erreur. Pour arriver jusqu'aux caves de Pomerol, puisque telle est notre destination, il y a un bon bout de chemin ; si nous y parvenons d'ici à midi, ce sera déjà formidable.

— C'était donc une erreur de nous mettre en route si tard, observa le sorcelleur d'un ton sec.

— Ma foi, peut-être était-ce une erreur. (Alcides Fierabras lui lança un regard furtif en soufflant dans sa moustache.) Mais j'ignorais que vous étiez de ceux qui se lèvent aux aurores. Car c'est chose rare chez les grands seigneurs.

— Je ne suis pas un grand seigneur. En route, monsieur le régisseur, ne perdons pas de temps en parlotes inutiles.

— Vous me l'ôtez de la bouche.

Ils traversèrent la ville pour éviter de faire un détour. Geralt s'apprêtait à protester, craignant qu'ils ne s'enfoncent dans des ruelles pleines de monde, mais il s'avéra très vite que le régisseur Fierabras connaissait fort bien les rues de la ville, il savait notamment lesquelles étaient désertes à cette heure-ci. Ils progressèrent rapidement et sans encombre.

Ils arrivèrent sur la place du marché, passèrent devant l'échafaud. Et devant le gibet où pendait un cadavre.

— Il n'est pas prudent de composer des vers et de chanter des chansons, fit observer le régisseur en désignant la potence d'un mouvement de tête. Surtout en public.

— Les tribunaux sont sévères ici. (Geralt avait rapidement compris de quoi il retournait.) Ailleurs, les pamphlets sont punis du pilori.

— Tout dépend de la personne visée dans ces pamphlets, précisa Alcides Fierabras. Et de quelle manière ils sont écrits. Notre princesse est bonne et aimable, mais quand elle se fâche...

— Comme le dit une de mes connaissances, on ne peut faire taire les chansons.

— Les chansons, non. Mais le chanteur, oui, sans problème !

Ils quittèrent la ville en passant par la porte du Tonnelier pour se retrouver directement dans la vallée de la Blessure, dont les rapides grondaient et bouillonnaient d'écume. Dans les champs, seuls les ornières et les renforcements étaient encore couverts de neige, mais il faisait assez froid.

Ils furent dépassés par une suite de chevaliers qui se dirigeaient sans doute vers le col de Cervantes, en direction de Vedette, le poste de garde de la frontière. Ils arboraient une myriade de couleurs et des colifichets de toutes sortes – griffons, lions, cœurs, fleurs de lys, étoiles, croix, chevrons – sur leur pavois, leur manteau et leur caparaçon. Les sabots résonnèrent, les étendards claquèrent au vent,

les paroles d'une chanson crépine retentirent (celle-ci racontait le destin tragique d'un chevalier et de sa douce qui, plutôt que d'attendre son retour, avait convolé avec un autre).

Geralt les suivit des yeux. La vue des chevaliers errants le fit songer à Reynart de Bois-Fresnes qui venait de finir son service et se ressourçait dans les bras de sa belle. Le mari de sa dulcinée, un négociant, n'était pas rentré depuis plusieurs jours, retenu sans doute sur la route par une rivière en crue, des sous-bois peuplés d'animaux sauvages ou toute autre folie de dame Nature. Le sorceleur n'aurait nullement souhaité arracher Reynart des bras de sa maîtresse, mais il regrettait sincèrement de ne pas avoir reporté cette mission à une date ultérieure. Il s'était pris d'amitié pour le chevalier, sa compagnie lui manquait.

— Allons-y, monsieur le sorceleur.

— Allons-y, monsieur Fierabras.

Ils s'élancèrent le long de la route qui suivait la rivière. Le cours de la Blessure serpentait, méandreux, mais elle était traversée par quantité de petits ponts, ils n'eurent donc pas à faire de détours.

De la vapeur sortait des naseaux d'Ablette et de la mule.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Fierabras, l'hiver va-t-il durer longtemps ?

— À Saovine il gelait. Et comme le dit le dicton : « Si à Saovine tu vois des glaçons, prévois de chauds caleçons. »

— Je vois. Et vos vignes ? Le froid ne leur sera-t-il pas néfaste ?

— Il a déjà fait plus froid.

Ils chevauchèrent quelque temps en silence.

— Tenez, regardez ! Là-bas, dans la vallée, se trouve le village Les Fosses-des-Renards. Aussi étonnant que cela puisse paraître, dans ses champs poussent des marmites.

— Pardon ?

— Oui, je dis bien, des marmites. Elles prennent naissance au creux de la terre, comme ça, d'elles-mêmes, grâce aux seuls soins de la nature, sans aucune assistance humaine. Comme ailleurs poussent des pommes de terre ou des navets, aux Fosses-des-Renards poussent des casseroles. De toutes les formes et de toutes les tailles.

— Vraiment ?

— Juré craché. Du coup, les habitants ont développé des relations commerciales avec le village de Dudno à Maecht. Car là-bas, d'après la rumeur, la terre engendre des couvercles de marmite.

— De toutes les formes et de toutes les tailles ?

— Tout juste, monsieur le sorceleur, tout juste.

Ils poursuivirent leur route. En silence. La Blessure bruissait et écumait sur les cailloux.

— Et là-bas, voyez, monsieur le sorceleur, ce sont les ruines du château fort de Dun Tynne. Si l'on en croit la légende, ce château a été le témoin de scènes terribles. Walgrius, que l'on surnommait l'Aventurier, y a assassiné au terme d'atroces tortures son épouse infidèle et son amant et sa mère et sa sœur et son frère. Après quoi, il s'est assis et, allez savoir pourquoi, il s'est mis à pleurer...

— J'en ai entendu parler.

— Seriez-vous donc déjà venu ici ?

— Non.

— Ha ! Eh bien alors, c'est que la légende s'étend bien loin.

— Tout juste, monsieur le régisseur, tout juste.

* * *

— Et cette tourelle joliment construite là-bas, derrière le terrifiant château fort, qu'est-ce que c'est ?

— Là-bas ? C'est un temple.

— En l'honneur de quelle divinité ?

— Qui donc s'en souviendrait ?

— Qui, en effet.

* * *

Vers midi, ils aperçurent les vignobles qui s'étendaient sur des collines dont les versants déclinaient doucement vers la Blessure ; les branches hérissées des vignes, taillées proprement, semblaient à cette période de l'année misérablement nues et difformes. Au sommet de la plus haute colline se dressait le château de Pomerol, sa tour, son énorme donjon et sa barbacane battus par les vents.

Geralt nota, intrigué, que la route qui menait au château, creusée d'ornières, était autant abîmée par les coups de sabots et les cercles des roues que la grand-route ; on voyait clairement que des chariots avaient l'habitude de tourner directement de la grand-route vers le chemin du château de Pomerol. Bien que cela l'intrigue au plus haut point, il s'abstint de poser la moindre question. Toutefois, en apercevant près du château une quinzaine de voitures, attelées et couvertes d'une bâche – des véhicules solides et puissants utilisés pour de longs voyages –, il ne put réprimer sa curiosité davantage et interrogea le régisseur.

— Des marchands, expliqua ce dernier. Des négociants en vins.

— Des marchands ? s'étonna Geralt. Comment ça ? Je croyais que les cols des montagnes étaient envahis par la neige et que Toussaint

était coupée du monde. Comment donc ces marchands sont-ils arrivés jusqu'ici ?

— Pour les marchands, répliqua sérieusement le régisseur Fierabras, il n'existe pas de mauvaise route, du moins pour ceux qui prennent leur travail au sérieux. Eux, monsieur le sorceleur, ont un principe : quand un but vous guide, il faut trouver le moyen de l'atteindre.

— Voilà un principe tout à fait pertinent qui mérite qu'on le suive. En toutes circonstances.

— Sans conteste. Cependant, pour dire la vérité, certains de ces marchands résident ici depuis l'automne sans pouvoir quitter les lieux. Mais ils ne perdent pas le moral et se disent : « Bah ! qu'est-ce que ça fait, pardi, on sera là les premiers au printemps, avant la concurrence ! » C'est ce qu'ils appellent « penser positivement ».

— Voilà un second principe non moins pertinent, approuva Geralt en hochant la tête. Une chose encore m'intrigue, monsieur le régisseur. Pourquoi ces marchands restent-ils ici, à l'écart, au lieu de venir à Beauclair ? La princesse n'est-elle pas disposée à leur accorder l'hospitalité ? Peut-être méprise-t-elle les marchands ?

— Que nenni ! répliqua Fierabras. La princesse ne cesse de les inviter, mais eux persistent à refuser gentiment. Et continuent de vivre près des vignobles.

— Pourquoi ?

— À Beauclair, affirment-ils, ce ne sont que banquets, festoiements, agapes, beuveries et coucheries. Plutôt que de penser au commerce, l'homme n'y fait que feignanter, s'abêtir et perdre son temps. Or, il faut penser à ce qui est réellement important. Au but qui vous guide. Sans relâche. Sans se laisser distraire par je ne sais quelles fadaises. C'est alors, et alors seulement, qu'on atteint le but que l'on s'est fixé.

— Vraiment, monsieur Fierabras, dit lentement le sorceleur, je suis heureux d'avoir fait route avec vous. J'ai tiré grand profit de nos conversations. Vraiment grand profit.

* * *

À la grande surprise du sorceleur, ils ne se dirigèrent pas vers le château de Pomerol, mais ils poursuivirent leur route un peu plus loin, jusqu'à une autre colline sur laquelle s'élevait un autre château, plus petit et d'aspect beaucoup plus négligé. Le castel avait pour nom Zurbarràn. Geralt se réjouit à la perspective de se mettre rapidement au travail. Ce sombre Zurbarràn aux créneaux émiettés avait tout l'air d'une ruine ensorcelée, qui devait sans aucun doute regorger de mauvais sorts, de créatures étranges et de monstres.

À l'intérieur, dans la cour, en lieu et place des créatures étranges et

des monstres escomptés, il vit une dizaine de personnes absorbées dans des occupations aussi ensorcelantes que faire rouler des tonneaux et raboter des planches avant de les clouer. Des odeurs de bois frais, de chaux fraîche, de chat défraîchi, de vin aigre et de soupe de pois emplissaient l'air. La soupe de pois fut bientôt servie.

Affamés par la route, le vent et le froid, ils mangèrent de bon cœur et en silence. Un subordonné de Fierabras, qui se présenta à Geralt sous le nom de Simon Gilka, leur tenait compagnie. Ils étaient servis par deux servantes aux tresses blondes, longues d'au moins deux coudées. Toutes deux lançaient au sorceleur des regards si éloquents que celui-ci décida de s'atteler à la tâche sans tergiverser.

Simon Gilka n'avait pas vu le monstre. La description qu'il en avait provenait d'une tierce personne.

— Il était noir comme le goudron, peuh ! Mais quand il grimpaît le long des murs, on pouvait voir les briques à travers lui. Il était comme cette gelée, voyez, monsieur le sorceleur, ou bien – je vous demande pardon – un peu comme de la morve. Et il avait des pattes immenses et fines, et des paluches si puissantes ! Il en avait huit, et même plus encore. Mais Yontek, lui, restait là à le regarder, comme hypnotisé, jusqu'à ce qu'il ait finalement un éclair et qu'il se mette à hurler à pleine voix : « Disparais, trépasse ! », avant d'ajouter une formule d'exorcisme : « Crève donc à présent, satané fils de bâtard ! » Là-dessus, ni une ni deux, voilà le monstre qui décampe, et c'est tout ce qu'on a vu de lui ; il s'est engouffré dans les mandibules de l'enfer. Alors, les gars ont dit : « S'il y a un monstre ici, donnez-nous une augmentation en guise de compensation, sinon, on va aller se plaindre à la guilde des conditions de travail néfastes pour la santé. » « Votre guilde, que je leur ai répondu, peut bien me... »

— Quand le monstre a-t-il été vu pour la dernière fois ? l'interrompt Geralt.

— Bah ! ça fait trois semaines ! Un peu avant la Yule, quelque chose comme ça.

— Vous aviez dit avant Lammas, dit le sorceleur en se tournant vers le régisseur.

Le visage d'Alcides Fierabras s'empourpra aux endroits que sa barbe avait laissés visibles. Gilka pouffa.

— Eh ben, monsieur le régisseur, quand on veut se charger de l'intendance, il faut venir chez nous plus souvent, au lieu de rester à Beauclair, à polir de son cul le tabouret de son petit comptoir. À mon avis...

— Votre avis ne nous intéresse pas, l'interrompt Fierabras. Parlez-nous du monstre.

— Bah ! j'ai déjà tout raconté. Tout ce qu'il y avait à dire.

— Il n'y a pas eu de victimes ? Personne n'a été attaqué ?

— Non. Mais l'an passé, un valet de ferme a disparu sans laisser de traces. Certains ont dit que le monstre l'avait entraîné dans un gouffre et éliminé. D'autres encore, que c'était pas du tout le monstre, mais que ce valet s'était volatilisé de lui-même, ni vu ni connu, et tout ça à cause de ses dettes et de la panse élémentaire. Parce que, notez-le bien, il jouait sec aux dés, et, en plus de ça, il avait engrossé la fille du meunier... Elle, elle s'est précipitée au tribunal, et le tribunal a ordonné au valet de payer une panse élémentaire...

— Personne d'autre n'a été attaqué par le monstre ? l'interrompt Geralt sans ménagement. Personne d'autre ne l'a vu ?

— Non.

L'une des servantes versa un nouveau verre de vin local à Geralt et en profita pour plaquer sa poitrine contre son oreille, après quoi elle lui fit un clin d'œil amène.

— Allons-y, dit rapidement Geralt. Il n'y a pas de temps à perdre. Conduisez-moi aux caves.

* * *

Il fallait bien le reconnaître, l'amulette de Fringilla n'était pas à la hauteur des espoirs placés en elle. Cette découverte, aussi fâcheuse fût-elle, ne surprit pas Geralt outre mesure : il n'avait pas cru un seul instant que la chrysoprase taillée et enchâssée dans une monture d'argent pourrait remplacer son médaillon de sorceleur à tête de loup. Du reste, Fringilla ne s'y était pas engagée le moins du monde. Sûre d'elle, la magicienne lui avait néanmoins garanti qu'après s'être harmonisée avec le psychisme de son propriétaire, l'amulette serait capable de diverses choses, y compris de le prévenir de tout danger.

Pourtant, soit les sortilèges de Fringilla n'avaient pas marché, soit Geralt et l'amulette n'avaient pas la même conception du danger. Alors qu'ils se dirigeaient vers les caves, la chrysoprase frémit de manière à peine perceptible au moment où ils coupèrent la route à un énorme chat roux qui paradait, la queue en l'air, dans la cour d'honneur. Le chat, du reste, dut capter un signal en provenance de l'amulette, car il décampa en miaulant d'effroi.

Ensuite, lorsque le sorceleur pénétra dans les caves, le médaillon se mit à vibrer nerveusement à tout bout de champ, alors qu'il s'agissait de petites caves, sèches, convenables et propres, où seul le vin contenu dans les immenses tonneaux présentait un danger éventuel, menaçant d'une terrible gueule de bois quiconque se serait dirigé la bouche grande ouverte en direction de la bonde.

En revanche, le médaillon resta parfaitement immobile lorsque Geralt, quittant la partie exploitée des fosses, descendit un escalier pour s'aventurer plus bas dans les galeries. Le sorceleur savait depuis

un moment déjà que sous la plupart des caves de Toussaint se trouvaient des mines très anciennes. Lorsque les vignes avaient commencé à prospérer et à assurer à leurs propriétaires de meilleurs profits, l'exploitation des minerais avait très probablement cessé, les mines avaient été abandonnées, et une partie des couloirs et des galeries avait été transformée en entrepôts et en caves à vin. Les châteaux de Pomerol et de Zurbarràn étaient situés au-dessus d'une ancienne mine de schiste. Ici, les trous et les galeries pullulaient ; il suffisait d'une minute d'inattention pour se retrouver enseveli au fond d'une cavité. Une partie des trous étaient jonchés de planches pourries qui, couvertes de poussière de schiste, ne se distinguaient pratiquement pas du sol. Avancer imprudemment sur ces planches était dangereux, le médaillon aurait donc dû mettre le sorceleur en garde. Mais il n'en fit rien.

Pas plus qu'il ne réagit lorsque, à quelque dix pas devant Geralt, surgissant d'un éboulis de schiste, une forme grise indistincte agrippa le mur de ses griffes, effectua un entrechat sauvage, poussa un hurlement strident, puis courut le long du corridor en sifflant et en ricanant avant de piquer une tête dans l'une des niches béantes du mur.

Le sorceleur poussa un juron. L'objet magique réagissait au passage d'un chat roux, mais pas à celui d'un gremlin. *Il va falloir que j'aie une petite discussion avec Fringilla*, songea-t-il en s'approchant du trou dans lequel avait disparu la créature.

L'amulette vibra fortement.

Pas trop tôt ! se dit-il. Mais il réfléchit plus avant. En fin de compte, il se pouvait que le médaillon ne soit pas aussi inefficace qu'il le croyait. La tactique préférée des gremlins consistait à se sauver et à tendre un piège à leur poursuivant qu'ils attaquaient à l'improviste en le lacérant de leurs griffes aiguisées comme des faux. Peut-être qu'un gremlin était tapi là, dans le noir, et que le médaillon en informait le sorceleur.

Geralt resta longtemps à l'affût, retenant sa respiration, l'oreille aux aguets. L'amulette reposait tranquillement, immobile, sur sa poitrine. Une désagréable odeur de moisi s'échappait du trou. Mais il régnait un silence de mort. Aucun gremlin ne résisterait aussi longtemps dans le silence.

Sans se poser davantage de questions, le sorceleur pénétra dans le trou et avança à quatre pattes, ses épaules frôlant les parois rugueuses. Il n'alla pas bien loin.

Un bruissement, un crissement se fit entendre, le sol se déroba sous ses pieds et le sorceleur tomba dans le vide en même temps que plusieurs quintaux de sable et de gravillons. Par chance, la chute fut brève, il ne dégringola pas dans un précipice sans fond mais se

retrouva dans une simple galerie. Éjecté comme de la merde d'un tuyau de canalisation, il atterrit avec fracas sur un tas de bois pourri. Il secoua la tête et recracha le sable qu'il avait dans la bouche, proférant des jurons particulièrement grossiers. L'amulette vibrait continuellement, martelant sa poitrine comme le bec d'un moineau à la recherche de nourriture. Le sorceleur se retint de l'arracher de son cou et de l'envoyer au diable. Premièrement, Fringilla serait furieuse. Deuxièmement, la chrysopraxe possédait, paraît-il, d'autres facultés magiques. Geralt espérait que celles-ci se montreraient plus efficaces.

Tandis qu'il tentait de se relever, sa main rencontra une boîte crânienne. Il comprit alors que ce sur quoi il était tombé n'était pas du tout un tas de bois.

Il se leva, inspecta rapidement le monticule d'os. C'étaient des os humains. Au moment de mourir, toutes ces personnes avaient des menottes aux poignets, elles étaient nues, très probablement. Leurs os avaient été broyés et mâchouillés. Sans doute étaient-elles déjà mortes à ce moment-là. Mais ce n'était pas sûr. Pour sortir de la galerie, Geralt suivit un long corridor aussi rectiligne qu'une flèche. Le mur de schiste était assez lisse, l'endroit ne ressemblait plus à une mine.

Soudain, il fit irruption dans une immense caverne dont le plafond disparaissait dans l'obscurité. Au milieu de la caverne il y avait un énorme trou sombre, sans fond, surmonté d'un petit pont de pierre qui ne semblait pas très résistant.

De l'eau suintait des murs, le clapotement des gouttes résonnait dans la grotte. On sentait le froid et la puanteur monter du précipice. L'amulette se comportait sagement. Geralt s'engagea sur le pont, vigilant et concentré, s'efforçant de se tenir loin de la balustrade branlante.

Après le pont il découvrit un nouveau corridor. Sur les murs bien lisses, il remarqua des poignées rouillées destinées à recevoir des torches, ainsi que des niches. Certaines d'entre elles abritaient des statuettes de sable ; cependant, l'eau qui gouttait depuis des années les avait blanchies et diluées en idoles informes. Des reliefs avaient également été encastrés dans le mur. Réalisés avec un matériau plus résistant, on pouvait en distinguer les contours plus facilement. Geralt reconnut une femme avec des cornes en forme de lune, une tour, une hirondelle, un sanglier, un dauphin, une licorne.

Il entendit une voix.

Il s'arrêta, retint son souffle.

Son amulette se mit à vibrer.

Non, ce n'était pas une illusion, ce n'était pas le craquellement du schiste qui s'effritait, ni l'écho de l'eau qui s'égouttait. C'était une voix humaine. Geralt ferma les yeux, tendit l'oreille pour localiser le bruit.

La voix, le sorceleur se serait fait hacher menu, provenait de la

niche suivante, de derrière une statuette érodée, mais qui avait conservé ses généreuses formes féminines. Cette fois le médaillon fut à la hauteur. Il y eut un éclair, et Geralt perçut soudain dans le mur un reflet métallique. Il saisit la statuette d'une main ferme et la tourna d'un geste vif. Un grincement retentit, puis toute la niche pivota sur des gonds métalliques, découvrant un escalier en colimaçon.

Il entendit la voix de nouveau, elle provenait du haut des marches. Geralt ne tergiversa pas longtemps.

Il gravit l'escalier et se retrouva devant une porte ; celle-ci s'ouvrit sans résistance, sans même grincer. Derrière la porte il découvrit une voûte abritant une pièce minuscule. Quatre tuyaux en cuivre, énormes, en forme de trompes, sortaient des murs. Au centre de la pièce, entre deux orifices, était installé un fauteuil, et sur le fauteuil trônait un squelette. Du sommet de son crâne pendait une barrette qui lui arrivait presque au niveau du menton. Le squelette était vêtu de lambeaux, vestiges de riches atours d'autrefois, il portait une chaîne en or autour du cou, et aux pieds des chaussures en cuir de Cordoue aux pointes trouées, grignotées par les rats.

Un éternuement résonna bruyamment dans le tuyau. Le sorcelleur en fut si surpris qu'il sursauta. Puis il entendit quelqu'un se moucher ; l'écho qui lui parvint à travers le tuyau de cuivre était absolument diabolique.

— À votre santé, dit une voix. Vous êtes bien enrhumé, Skellen !

Geralt fit basculer le squelette du fauteuil, sans oublier auparavant de lui ôter sa chaîne en or qu'il fourra dans sa poche. Puis il prit place sur le siège, et approcha son oreille de l'orifice de la trompe.

* * *

L'une des voix qui lui parvenait était grave, sourde et si profonde que le tuyau de cuivre vibrait lorsqu'elle parlait.

— Vous êtes bien enrhumé, Skellen. Où donc avez-vous pris froid ? Et quand ?

— Ça ne vaut pas la peine d'en parler, répliqua l'homme enrhumé. Maudit rhume, il s'est installé et ne veut plus me lâcher, il s'éloigne et il revient de plus belle. Même la magie n'y peut rien.

— Peut-être serait-il judicieux de changer de magicien ? proposa une nouvelle voix, grinçante comme un vieux gond rouillé. Ce Vilgefortz, pour l'heure, ne peut se prévaloir de nombreux succès, si vous voulez mon avis. Après mon...

— Laissons cela, intervint quelqu'un d'autre. (Celui-là avait la voix traînante.) Ce n'est pas pour cette raison que j'ai organisé cette assemblée, ici, à Toussaint. Au bout du monde.

— Dans un trou perdu du bout du monde !

— Ce bout du monde, dit l'homme enrhumé, est le seul pays que je connaisse qui ne possède pas son propre service de sécurité. Le seul recoin de l'Empire qui ne soit pas truffé d'agents de Vattier de Rideaux. Cette principauté, qui vit dans la joie et l'ivresse perpétuelles, est considérée comme un théâtre d'opérettes, personne ne la prend au sérieux.

— Ces petits territoires, fit remarquer l'homme à la voix traînante, ont toujours été un paradis pour les espions et leur lieu de rencontre préféré. C'est pourquoi ils attirent également le contre-espionnage, les mouchards et autres fureteurs professionnels.

— Autrefois, peut-être. Mais plus depuis l'instauration du règne des femmes, il y a près de cent ans maintenant. Je le répète, nous sommes ici en sécurité. Personne ne nous débusquera ni ne nous espionnera. En nous faisant passer pour des marchands, nous pouvons tranquillement discuter de questions ô combien vitales ! Surtout pour Vos Altesses Royales. Pour vos fortunes et latifundia personnels.

— Je méprise les intérêts privés, voilà la vérité ! s'emporta l'homme à la voix grinçante. Ce n'est pas pour cela que je suis là ! Je me soucie uniquement du bien de l'Empire. Et le bien de l'Empire, messieurs, repose sur une dynastie forte ! Il serait par conséquent déplorable que monte sur le trône une bâtarde, fruit pourri d'un sang mauvais, d'une lignée de cobayes malades, physiquement et mentalement. Non, messieurs ! Moi, de Wett, héritier des de Wett, je ne resterai pas assis sans rien faire, par le Grand Soleil ! D'autant qu'on avait déjà pratiquement promis à ma fille...

— Ta fille, de Wett ? beugla l'homme à la voix de basse. Et moi, que devrais-je dire ? Moi qui, au moment de la lutte contre les usurpateurs, avais alors soutenu Emhyr, qui n'était encore qu'un gamin ? C'est de ma propre résidence que les cadets se sont précipités pour prendre le palais ! Et avant cela, c'est chez moi qu'il s'était caché ! À l'époque, cet imposteur regardait ma fille Eilan favorablement, il lui faisait des sourires, des compliments, et en douce, je le sais, il lui pelotait les nichons. Et aujourd'hui, que se passe-t-il ? Une autre impératrice ? un tel affront ? un tel soufflet ? L'empereur de l'Empire éternel préfère aux filles des anciennes familles cette vagabonde de Cintra ! Alors que c'est grâce à moi qu'il est sur le trône, il ose faire outrage à ma fille ? Non, je ne le supporterai pas !

— Ni moi non plus ! s'écria une nouvelle voix, aiguë et exaltée. À moi aussi, il a fait outrage ! Il a dédaigné ma femme au profit de cette vagabonde cintrasienne !

— Par chance, intervint l'homme à la voix traînante, cette vagabonde a été expédiée dans l'autre monde, d'après le rapport que nous a fait M. Skellen.

— J'ai écouté ce rapport attentivement, dit l'homme à la voix grinçante, et je suis parvenu à la conclusion que le seul fait établi est que la vagabonde a disparu. Et si elle a disparu, elle peut réapparaître à tout moment. Depuis l'été dernier, elle s'est livrée à ce petit jeu à plusieurs reprises ! En vérité, monsieur Skellen, vous nous avez profondément déçus, vous et votre magicien Vilgefertz !

— L'heure n'est pas aux accusations et aux dénonciations, Joachim ! Nous devons rester unis, déterminés, et éviter la discorde. Car peu importe que la Cintrasienne soit ou non en vie. Combien de fois l'empereur a-t-il insulté les anciennes familles ? Et il continuera de le faire ! La Cintrasienne n'est plus là ? Dans quelques mois, il nous ramènera une impératrice originaire de Zerricane ou de Zangwebar ! Non, par le Grand Soleil, nous ne le permettrons pas !

— Nous ne le permettrons pas, voilà ce qu'il en est ! Tu dis juste, Ardaï ! La lignée des Emreis a déçu nos attentes ; chaque minute qu'Emhyr passe sur le trône nuit à l'Empire, voilà ce qu'il en est. Mais nous avons quelqu'un à placer sur le trône. Le jeune Voorhis...

Un éternuement monstrueux retentit, suivi d'un mouchage de nez claironnant.

— La monarchie constitutionnelle ! s'exclama l'éternueur. Il est grand temps d'instaurer la monarchie institutionnelle, dotée d'un régime progressiste. Puis la démocratie... Le pouvoir au peuple...

— L'empereur Voorhis, répéta avec insistance l'homme à la voix de basse. L'empereur Voorhis, monsieur Skellen. Marié à ma fille Eilan ou à l'une des filles de Joachim. Après quoi, je deviendrai grand chancelier de la couronne, et de Wett feld-maréchal. Et vous monsieur Skellen, comte et ministre des Affaires intérieures. À moins qu'en vertu de vos convictions populistes ou autres, vous préféreriez renoncer au titre et à la fonction... Alors ?

— Laissons de côté les processus historiques, répondit, conciliant, l'enrhumé. Ils sont en marche, et rien ne les arrêtera. Pour ce qui est d'aujourd'hui, si j'ai quelque réticence envers le prince Voorhis, Grand Chancelier aep Dahy, c'est avant tout en raison de son caractère vaniteux et inflexible ; il n'est pas homme à se laisser facilement influencer.

— Si je puis me permettre d'intervenir, déclara l'homme à la voix traînante, le prince Voorhis a un fils, le petit Morvran. Lui ferait un bien meilleur candidat. Premièrement, ses droits au trône sont plus solides, tant du côté paternel que maternel. Deuxièmement, c'est un enfant ; à sa place gouvernerait un Conseil de régence. C'est-à-dire, nous.

— Sottises ! Nous nous en sortirons très bien avec le père. Nous trouverons un moyen !

— Nous lui ferons miroiter une liaison avec ma femme ! proposa

l'exalté.

— Taisez-vous donc, comte Broinne. Ce n'est pas le moment. Messieurs, il convient de délibérer d'autre chose. Car je tiens à vous faire remarquer qu'Emhyr var Emreis règne toujours.

— Et comment ! concéda l'enrhumé en trompetant dans un mouchoir. Il règne, il est en vie, il se porte comme un charme, aussi sain de corps que d'esprit. De sa santé mentale, surtout, il n'est point permis de douter : ne s'est-il pas débarrassé de vous deux en même temps que des deux armées qui pourraient vous être fidèles ? Dans ces conditions, comment voulez-vous, prince Ardai, procéder à un renversement quand d'un jour à l'autre vous pouvez être appelé à partir au combat à la tête du groupe armé « Est » ? Quant à vous, prince Joachim, vous devriez sans doute être déjà auprès de vos troupes, le groupe spécial « Verden ».

— Épargne-nous tes sarcasmes, Stefan Skellen. Et ne prends pas ces grands airs dont tu es le seul à penser qu'ils te font ressembler au magicien Vilgefotztz, ton nouveau patron. Sache également ceci, Chat-Huant : si Emhyr soupçonne quelque chose, c'est votre faute, à toi et à Vilgefotztz. Reconnais-le, vous vouliez attraper la Cintrasienne et la marchander, vous attirer les bonnes grâces d'Emhyr ! À présent que la jeune fille n'est plus de ce monde, il n'y a plus rien à marchander, n'est-ce pas ? Emhyr vous fera attacher à des chevaux puis écarteler, voilà ce qu'il en est. Vous ne relèverez pas la tête, ni toi ni ton sorcier avec lequel tu t'es lié, contre notre gré !

— Aucun d'entre nous ne relèvera la tête, Joachim, gronda l'homme à la voix de basse. Il faut regarder la vérité en face. Notre situation n'est guère meilleure que celle de Skellen. Les circonstances font que nous nous trouvons tous sur le même bateau.

— Mais c'est Chat-Huant qui nous a fait monter sur ce bateau ! Nous devons agir dans le secret, et maintenant, qu'en est-il ? Emhyr est au courant de tout. Les agents de Vattier de Rideaux traquent Chat-Huant à travers tout l'Empire ! Quant à nous, on nous envoie à la guerre pour se débarrasser de nous, voilà ce qu'il en est !

— En l'occurrence, intervint l'homme à la voix traînante, je m'en réjouirais, et j'en profiterais. Tout le monde, je puis vous l'assurer, en a plus qu'assez de cette guerre qui s'éternise. L'armée, le peuple, et par-dessus tout les marchands et les entrepreneurs. La fin de la guerre déclenchera dans tout l'Empire une joie immense, peu importe de quelle manière elle s'achèvera. Or, vous, messieurs, en tant que commandants des armées, vous pouvez à tout moment peser, si je puis m'exprimer ainsi, sur le résultat de la guerre. Quoi de plus simple, en cas de victoire finale, que de vous couvrir de lauriers ? Ou bien, en cas de défaite, de vous faire passer pour des hommes providentiels, porte-parole des négociations ayant mis un terme à ce bain de sang ?

— C'est vrai, acquiesça au bout d'un instant celui à la voix grinçante. Par le Grand Soleil ! vous avez raison. Voilà qui est bien dit, monsieur Leuvaarden.

— En nous envoyant sur le front, reprit l'homme à la voix de basse, Emhyr s'est lui-même passé la corde autour du cou.

— Emhyr est encore en vie, messieurs les princes, fit remarquer l'exalté. Il est en vie et se porte bien. Ne vendons pas la peau de l'ours...

— Non, dit celui à la voix de basse. Nous tuons l'ours avant.

Le silence dura longtemps.

— Un attentat, donc. La mort.

— La mort.

— La mort ! C'est la seule solution. Tant qu'il est en vie, Emhyr aura des partisans. Quand Emhyr mourra, ils nous soutiendront tous. L'aristocratie se rangera à nos côtés, car l'aristocratie, c'est nous, et ce qui fait sa force, c'est sa solidarité envers les siens. Une partie non négligeable de l'armée se rangera à nos côtés, surtout le corps des officiers qui n'ont pas pardonné à Emhyr ses purges après la défaite de Sodden. Et le peuple, lui aussi, nous rejoindra...

— Parce que le peuple est obscur, stupide et facilement manipulable, acheva Skellen en se mouchant. Il suffit de hurler « Hourra ! », de prendre la parole du haut du sénat, d'ouvrir les prisons et de baisser les impôts.

— Vous avez parfaitement raison, comte, dit l'homme à la voix traînante. Je comprends mieux pourquoi vous prenez si ardemment fait et cause pour la démocratie.

— Je vous préviens, messieurs, ce ne sera pas aussi facile que vous le pensez, grinça le dénommé Joachim. Tout notre plan repose sur la mort d'Emhyr. Mais on ne peut occulter le fait qu'il possède de nombreux partisans ; il a avec lui plusieurs corps d'armée, une garde fanatique. Il ne sera pas facile de se frayer un chemin à travers la garde Impera. Soyez certains que chacun des hommes qui la composent luttera jusqu'au bout.

— Et c'est là que Vilgefortz intervient, déclara Stefan Skellen. Nous n'aurons pas à investir le palais ni à nous frayer un chemin à travers l'Impera. Il suffira d'un seul émeutier doté d'une protection magique. Exactement comme à Tretogor, juste avant la rébellion des magiciens sur Thanedd.

— L'assassinat du roi Radovid de Rédanie.

— C'est cela.

— Vilgefortz dispose-t-il d'un tel émeutier ?

— Oui. Et pour vous prouver notre confiance, messieurs, je vais vous dévoiler son identité : il s'agit de la magicienne Yennefer, que nous retenons prisonnière.

— Prisonnière ? J'ai entendu dire que Yennefer était la complice de Vilgefortz.

— Elle est sa prisonnière. Envoûtée et hypnotisée, elle se chargera d'exécuter l'attentat comme un golem. Après quoi elle se suicidera.

— Une sorcière envoûtée, cela ne me plaît pas trop, dit l'homme à la voix traînante. (Sous l'effet du dégoût, son débit était encore plus lent qu'à l'accoutumée.) Un héros, un idéologue enflammé, un vengeur aurait mieux fait l'affaire...

— Une vengeresse, l'interrompit Skellen. Ça lui va comme un gant, monsieur Leuvaarden. Yennefer se vengeant de l'offense que lui a infligée le tyran. Emhyr a traqué et condamné à mort sa protégée, une enfant innocente. Cet horrible autocrate, ce pervers, plutôt que de veiller sur l'Empire et le peuple, a traqué et torturé une enfant. Pour le punir, elle le frappera de sa main vengeresse...

— Pour moi, déclara Ardaï aep Dahy de sa voix de basse, c'est parfait.

— Pour moi aussi, grinça Joachim de Wett.

— Excellent ! s'écria d'une voix exaltée le comte Broinne. Pour avoir violenté les épouses d'autrui, le tyran pervers sera frappé par une main vengeresse !

— Encore une chose, intervint Leuvaarden de sa voix traînante. Donnez-nous un autre gage de confiance, monsieur le comte Skellen, et dites-nous où se trouve actuellement M. Vilgefortz.

— Messieurs, je... Je n'ai pas le droit...

— Ce sera une garantie. Un gage de sincérité et de dévouement à la cause.

— N'aie pas peur de trahir ton maître, Stefan, ajouta aep Dahy. Aucun d'entre nous ne te trahira. C'est là tout le paradoxe. En d'autres circonstances, peut-être que certains parmi nous auraient été tentés de sauver leur peau en trahissant les autres. Mais nous tous ici présents savons parfaitement que la prévarication ne nous mènerait à rien. Emhyr var Emreis ne pardonnerait pas un tel acte. Il n'en serait pas capable. Il a un bloc de glace à la place du cœur. Et c'est pourquoi il mourra.

Stefan Skellen n'hésita pas davantage.

— Eh bien soit ! dit-il. Que cela soit un gage de sincérité. Vilgefortz se cache à...

* * *

Assis près de l'orifice des tuyaux, le sorcelleur serra les poings si fort qu'il en eut presque mal. Il tendit l'oreille. Et affûta sa mémoire.

* * *

Les doutes du sorceleur quant à l'efficacité de l'amulette de Fringilla étaient injustifiés et ils se dissipèrent en un clin d'œil. Lorsqu'il pénétra dans la grande caverne et s'approcha du petit pont de pierre qui surmontait le sombre précipice, le médaillon se mit à s'agiter dans tous les sens, non plus comme un moineau, mais comme un oiseau grand et fort, tel un freux, par exemple.

Geralt se figea et immobilisa son amulette. Il ne fit pas le moindre geste afin que pas un bruissement ni même un souffle ne troublent son ouïe. Il attendit. Il savait que de l'autre côté du précipice, derrière le pont, quelque créature se cachait dans le noir. Il n'excluait pas non plus qu'elle puisse se trouver dans son dos, ou que le pont soit un piège. Il n'avait pas l'intention de se laisser prendre. Il attendit. Et son attente fut récompensée.

— Bienvenue, sorceleur, entendit-il. Nous t'attendions.

La voix qui lui parvenait de l'obscurité avait une résonance étrange. Mais Geralt avait déjà entendu ce genre de voix, il la reconnaissait. C'était celle d'une créature qui n'était pas habituée à se faire comprendre au moyen du langage. Alors qu'elles savaient utiliser l'appareillage de leurs poumons – diaphragme, trachée, et larynx – ces créatures ne maîtrisaient pas totalement l'articulation et ses rouages, même si leurs lèvres, leur langue et leur palais avaient la même structure que ceux des humains. Les sons qu'elles émettaient étaient plutôt désagréables pour l'oreille humaine, ils pouvaient aussi bien être puissants et criards que sifflants et chuintants ; les mots prenaient dans leur bouche des accentuations singulières.

— Nous t'attendions, répéta la voix. Nous savions que tu viendrais si on t'attirait ici avec des rumeurs. Que tu te glisserais sous terre pour nous traquer, nous pourchasser, nous persécuter et nous tuer. Tu ne sortiras pas d'ici. Tu ne verras plus ce soleil que tu aimais tant.

— Montre-toi.

Derrière le pont, quelque chose remua dans les ténèbres. Par endroits, on aurait dit que l'obscurité était plus épaisse et avait presque pris forme humaine. Le monstre donnait l'impression d'être constamment en mouvement, changeant de position et d'endroit au gré de déplacements rapides et nerveux. Le sorceleur avait déjà vu semblables créatures.

— Un korred, affirma-t-il froidement. J'aurais dû m'y attendre. Il est même étonnant que je ne sois pas tombé sur un représentant de ton espèce plus tôt.

— Voyez-vous ça ! (L'ironie était perceptible dans la voix du monstre mouvant.) Il m'a reconnu, dans le noir ! Et lui aussi, tu l'as reconnu ? et celui-là ? et cet autre, là ?

Trois autres monstres, silencieux comme des fantômes, surgirent de

l'obscurité. L'un d'eux se cachait derrière le korred, un humanoïde lui aussi, à en juger par sa taille et son aspect général, mais plus petit, plus difforme et plus simiesque. Geralt savait que c'était un kilmulis.

Comme il l'avait justement deviné, les deux derniers monstres se cachaient un peu plus loin derrière le pont, prêts à lui barrer la route s'il décidait de le traverser. Le premier, sur sa gauche, fit grincer ses griffes comme une énorme araignée agitant ses pattes. C'était un gicleur. Le dernier monstre, qui avait plus ou moins la forme d'un candélabre, semblait sortir directement du mur de schiste lézardé. Geralt ne parvenait pas à l'identifier. Ce monstre ne figurait dans aucun livre de sorcelleur.

— Je ne vous cherche pas noise, annonça-t-il.

Plutôt que de surgir des ténèbres et lui sauter purement et simplement à la gorge, les monstres avaient entamé la conversation. Geralt comptait en tirer profit.

— Je ne vous cherche pas noise, répéta-t-il, mais s'il le faut, je me défendrai.

— Nous le savons, l'informa le korred de sa voix sifflante. C'est pourquoi nous sommes quatre. C'est pourquoi nous t'avons attiré ici. Tu nous as empoisonné la vie, vaurien de sorcelleur. Certains des trous de ce coin du monde sont un endroit rêvé pour hiverner ; nous y passons l'hiver depuis la nuit des temps. Et aujourd'hui, tu t'introduis ici pour nous chasser, vaurien. Nous traquer, nous pister, nous tuer pour de l'argent. C'en est fini de tout ça. Et de toi aussi.

— Écoute, korred...

— Parle-moi plus gentiment ! beugla le monstre. Je ne supporte pas la muflerie.

— Comment donc dois-je...

— Monsieur Schweitzer.

— Eh bien soit, monsieur Schweitzer, reprit Geralt d'un ton qui se voulait docile et humble, voici comment se présentent les choses. Je suis venu ici, je ne le cache pas, en tant que sorcelleur, avec pour mission de vous tuer. Je vous propose d'oublier tout ça. Car il s'est produit dans ces sous-sols quelque chose qui a radicalement changé la donne. J'ai appris quelque chose d'extrêmement important pour moi. Quelque chose qui peut transformer ma vie entière.

— Et qu'est-ce qui doit résulter de ce que tu as appris ?

Geralt était un modèle de calme et de patience.

— Je dois remonter à la surface sur-le-champ, sans perdre un instant, prendre immédiatement la route pour entamer un long voyage. Un voyage qui peut se révéler sans retour. Je ne pense pas revenir jamais dans cette contrée...

— C'est ainsi que tu comptes sauver ta tête, sorcelleur ? siffla M. Schweitzer. Raté. Tes supplications sont vaines. Nous t'avons pris

au piège et ne te laisserons pas t'échapper. Nous allons te tuer en pensant non seulement à nous-mêmes, mais aussi à tous nos frères. Pour la liberté, si je puis m'exprimer ainsi, la nôtre et la leur.

— Non seulement je ne reviendrai pas dans ces contrées, reprit patiemment Geralt, mais je cesserai définitivement mon activité de sorceleur. Plus jamais je ne tuerai l'un d'entre vous...

— Tu mens ! Tu mens parce que tu es mort de peur !

— Mais comme je l'ai dit, je dois sortir d'ici au plus vite. (Geralt, cette fois, ne se laissa pas distraire.) Vous avez donc le choix entre deux options. Soit vous croyez en ma sincérité et vous me laissez sortir d'ici, soit je remonterai à la surface en marchant sur vos cadavres.

— Tu oublies la troisième possibilité : tu te transformes toi-même en cadavre.

Dans un bruit métallique, le sorceleur tira son épée de son fourreau qu'il portait dans le dos.

— Je ne mourrai pas seul, déclara-t-il froidement. Soyez-en sûr, monsieur Schweitzer.

Le korred resta silencieux quelques instants. Le kilmulis qui se cachait derrière lui se balançait en se raclant la gorge. Le gicleur pliait et détendait ses pattes. Le monstre en forme de candélabre changea d'aspect. Il ressemblait à présent à un petit sapin bancal doté de deux gros yeux phosphorescents.

— Donne-moi une preuve de ta sincérité et de tes bonnes intentions, dit enfin le korred.

— Comme quoi ?

— Ton épée. Tu prétends que tu cesseras d'être sorceleur. Or c'est l'épée qui fait le sorceleur. Jette-la dans le précipice. Ou brise-la. Alors nous te laisserons sortir.

Geralt resta immobile durant quelques secondes, dans un silence brisé uniquement par les gouttes d'eau qui tombaient des murs et de la voûte. Puis, lentement, sans se presser, il enfonça profondément son épée dans une crevasse et brisa la lame avec son pied d'un coup sec et puissant. Celle-ci se fendit dans un gémissement dont l'écho résonna dans toute la grotte.

L'eau s'écoulait le long des murs, goutte après goutte, comme des larmes.

— J'ai du mal à croire qu'on puisse être si stupide, dit lentement le korred.

Ils se jetèrent tous sur lui en même temps, sans qu'aucun d'entre eux n'ait poussé de cri ou lancé de signal. Le premier à franchir le pont fut M. Schweitzer, pointant en avant ses griffes et ses canines dignes de celles d'un loup.

Geralt le laissa approcher, puis il pivota vers l'arrière et le frappa, démolissant la mâchoire inférieure et la gorge du monstre. L'instant

d'après il était déjà sur le pont ; d'un revers de la main il éventra le kilmulis. Il se recroquevilla et se jeta à terre, juste à temps pour éviter le candélabre qui volait au-dessus de lui ; les serres du monstre effleurèrent à peine sa veste. Le sorceleur s'élança vers le gicleur et ses fines pattes qui clignotaient comme les ailes d'un moulin à vent. L'une d'elles atteignit le sorceleur à la tête ; Geralt virevolta en exécutant un large moulinet du bras. Le gicleur bondit de nouveau, mais il rata son coup. Il heurta la barrière qui s'effondra, et le monstre fut précipité dans le gouffre en même temps qu'une pluie de cailloux. Il n'avait pas émis le moindre son jusqu'alors, mais tandis qu'il tombait dans le précipice, on l'entendit qui hurlait. Longtemps. Très longtemps.

Les deux survivants l'attaquèrent simultanément, le candélabre d'un côté, et de l'autre le kilmulis, en sang, qui, quoique blessé, était parvenu à se relever. Le sorceleur sauta sur la petite balustrade du pont ; il sentait les pierres se détacher et tomber les unes après les autres, il sentait le pont trembler. En se balançant, il se libéra de l'emprise des pattes griffues du candélabre et se retrouva derrière le kilmulis. Ce dernier n'avait pas de cou, aussi Geralt le frappa-t-il à la tempe. Mais le crâne du monstre était dur comme du fer ; le sorceleur dut le frapper une seconde fois, et ce faisant perdit quelques secondes précieuses.

Il reçut un coup à la tête, la douleur envahit son crâne et ses yeux. Il virevolta, tentant de se protéger en agitant les bras ; il sentait le sang couler à flots de sous ses cheveux, il tenta de comprendre ce qui s'était passé. Évitant par miracle un deuxième coup de griffe, il comprit. Le candélabre avait changé de forme : il était maintenant doté de paluches d'une longueur incroyable.

Ce qui n'était pas sans inconvénient : son centre de gravité et son équilibre s'en trouvaient modifiés. Le sorceleur plongea sous ses pattes, raccourcissant la distance qui le séparait du monstre. En le voyant faire, le candélabre se mit sur le dos, tel un chat, tendit vers l'avant ses pattes postérieures qui étaient aussi griffues que celles de devant. Geralt bondit au-dessus de lui et le frappa aussitôt. Il sentit la lame traverser le corps de la créature. Il se déploya, frappa une fois encore en retombant sur un genou. Le monstre poussa un cri, tendit le cou en avant et fit claquer sa mâchoire tout près de la poitrine du sorceleur. Ses yeux immenses brillaient dans le noir. Geralt le repoussa brutalement du pommeau de son épée, lui assenant un coup rapide qui lui arracha la moitié de la mâchoire. Même ainsi diminué, ce monstre étrange qui ne figurait dans aucun livre de sorceleur continua à faire claquer ses dents pendant plusieurs dizaines de secondes, puis il mourut en libérant un terrible soupir qui semblait presque humain.

Allongé dans une mare de sang, le korred était parcouru de tremblements convulsifs.

Le sorceleur se redressa devant lui.

— J'ai du mal à croire, dit-il, qu'on puisse être assez stupide pour se laisser bernier par le coup de l'épée cassée, illusion élémentaire s'il en est.

Il n'était pas certain que le korred soit suffisamment conscient pour l'entendre. Mais dans le fond, peu lui importait.

— Je t'avais prévenu, dit-il en essuyant le sang qui coulait le long de sa joue. Je t'avais dit que je sortirais d'ici coûte que coûte.

M. Schweitzer frissonna, émit un râle puis un chuintement. Enfin il se tut et s'immobilisa.

L'eau suintait, goutte après goutte, des murs et de la voûte.

* * *

— Es-tu satisfait, Régis ?

— Maintenant, oui, en effet.

— Alors, dit le sorceleur en se levant, va, cours et fais tes bagages. Et vite.

— Cela ne me prendra pas longtemps. *Omnia mea mecum porto.*

— Quoi ?

— Je n'ai pas beaucoup de bagages.

— Tant mieux. Dans une demi-heure, derrière la ville.

— J'y serai.

* * *

Il l'avait sous-estimée. Elle le prit sur le vif. C'était sa faute. Il aurait dû se rendre à l'arrière du palais et conduire Ablette dans la plus grande écurie, celle qui était réservée aux chevaliers errants et au personnel, et qui abritait aussi les chevaux de son équipe. Dans sa précipitation, il ne l'avait pas fait et s'était rendu, par habitude, à l'écurie princière. Or il aurait dû se douter qu'il se trouverait quelqu'un pour le dénoncer.

Elle déambulait d'une stalle à l'autre en donnant des coups de pied dans la paille. Elle portait une blouse en satin blanc, une jupe cavalière noire, une fourrure de lynx qui lui arrivait à la taille et des bottes. Les chevaux renâclaient, ils sentaient la colère qui émanait d'elle.

— Tiens, tiens, s'exclama-t-elle en le voyant. (Elle agita la cravache qu'elle tenait à la main.) Alors on se sauve ! Sans un « au revoir ». Car la lettre que je trouverai certainement sur ma table de chevet n'est pas un « au revoir ». Pas après ce qu'il y a eu entre nous. J'imagine que tu as d'excellentes raisons de partir ainsi comme un voleur ?

— En effet. Excuse-moi, Fringilla.

— « Excuse-moi, Fringilla », le singea-t-elle, la bouche tordue par la colère. Quelle concision ! quelle parcimonie ! quelle modestie ! et quel souci du style ! La lettre que tu m'as laissée, j'en donnerais ma tête à couper, est sans nul doute rédigée de manière tout aussi exquise. Tu n'as pas dû gaspiller beaucoup d'encre.

— Je dois partir, bafouilla-t-il. Tu te doutes pourquoi. Et pour qui. Pardonne-moi, je t'en prie. J'avais l'intention de filer discrètement sans faire de bruit, car je... je ne voulais pas que tu essaies de venir avec nous.

— Ta crainte était sans fondement, répondit-elle en courbant sa cravache. Je ne serais pas venue avec toi, même si tu t'étais couché à mes pieds pour me le demander. Oh non, sorceleur ! Pars seul, disparaïs seul, meurs de froid seul dans les cols. Moi, je n'ai aucune obligation envers Ciri. Et envers toi ? Sais-tu seulement combien d'hommes m'auraient suppliée pour obtenir de moi ce que je t'ai donné ? Et que tu repousses à présent dans un coin, avec mépris, d'un simple coup de pied ?

— Je ne t'oublierai jamais.

— Ah ! siffla-t-elle. Tu n'imagines pas combien j'aimerais m'assurer personnellement qu'il en soit ainsi. Si ce n'est à l'aide de la magie, du moins à l'aide de cette cravache !

— Tu n'en feras rien.

— Tu as raison, je n'en ferai rien. Je n'en serais pas capable. Je me comporterai comme il sied à une maîtresse dédaignée et rejetée. Dans le respect des usages. Je m'éloignerai la tête haute, avec dignité et orgueil. En ravalant mes larmes. Ensuite j'irai pleurer comme une madeleine la tête dans mon oreiller. Et puis je coucherai avec un autre !

À la fin, elle criait presque.

Il ne dit rien. Elle aussi resta silencieuse.

— Geralt, dit-elle enfin d'une tout autre voix. Reste avec moi.

» Je crois que je t'aime, ajouta-t-elle, voyant qu'il hésitait à répondre. Reste avec moi. Je te le demande. Je ne l'ai jamais demandé à personne et je doute que cela m'arrive à l'avenir. Mais je te le demande, à toi.

— Fringilla, répondit-il au bout de quelques instants. N'importe quel homme rêverait d'avoir une femme comme toi. C'est ma faute, et uniquement ma faute, si je n'ai pas l'âme d'un rêveur.

La magicienne laissa passer quelques secondes avant de prendre la parole, tout en se mordant les lèvres.

— Tu es comme le harpon du pêcheur qui, une fois planté dans la chair, ne peut être arraché sans que gicle le sang. Bah ! je suis moi-même fautive ; en me liant à toi, je savais que je jouais à un jeu dangereux. Par chance, je sais aussi comment en assumer les

conséquences. J'ai sur ce point un avantage sur l'ensemble de la gent féminine.

Il ne fit pas de commentaires.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, un cœur brisé, si douloureux que cela puisse être, se ressoude plus vite qu'une main brisée, beaucoup plus vite.

Cette fois non plus, il ne fit pas de commentaires. Fringilla observa l'hématome qu'il avait sur la joue.

— Et mon amulette ? Elle fonctionne bien ?

— Elle est tout simplement extraordinaire. Je te remercie.

Elle hocha la tête.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle, d'une voix soudain altérée. Qu'as-tu appris ? Tu sais où se cache Vilgefortz, n'est-ce pas ?

— Oui. Ne me demande pas de te révéler l'endroit où il se trouve. Je ne te le dirai pas.

— Je suis prête à acheter cette information. Ce sera donnant, donnant.

— Ah oui ?

— J'ai une précieuse nouvelle à t'annoncer, répéta-t-elle. D'une valeur inestimable à tes yeux. Je te la vendrai en échange de...

— ... la tranquillité de ta conscience, acheva-t-il en la regardant dans les yeux. Pour la confiance que je t'ai accordée. Il y a une minute à peine, il était question d'amour. Et voilà que nous parlons affaires ?

Elle resta silencieuse un long moment. Puis, de sa cravache, elle frappa violemment le haut de ses bottes.

— Yennefer, commença-t-elle, celle dont tu m'as plus d'une fois affublée du prénom dans les moments d'extase, ne t'a jamais trahie, ni toi ni Ciri. Elle n'a jamais été l'alliée de Vilgefortz. Pour sauver Cirilla, elle a pris un risque insensé. Mais elle a échoué, et elle est tombée entre les pattes de Vilgefortz. Il s'est servi d'elle et l'a sans nul doute soumise à la torture pour effectuer les scannages qu'il a tentés en automne dernier. Est-elle encore en vie, je l'ignore. Je n'en sais pas plus. Je le jure.

— Merci, Fringilla.

— Maintenant va-t'en.

— Je te crois, dit-il sans bouger. Et je n'oublierai jamais ce qui s'est passé entre nous. J'ai confiance en toi, Fringilla. Je ne resterai pas avec toi, mais je t'ai sans doute aimée moi aussi... à ma manière. À présent, tu dois me promettre de ne parler à personne de ce que je m'appête à te révéler. La cachette de Vilgefortz se trouve à...

— Attends, l'interrompt-elle. Tu me le diras plus tard, après. Pour l'heure, il est temps que tu me fasses tes adieux. De la façon dont tu aurais dû le faire. Pas avec des lettres, pas en bafouillant des excuses. Dis-moi « au revoir » comme je le désire.

Elle ôta sa fourrure de lynx, la jeta sur un tas de paille. D'un geste brusque elle arracha sa blouse ; elle ne portait rien en dessous. Elle se laissa tomber sur la fourrure, l'attirant sur elle. Geralt la saisit par le cou, souleva sa jupe, et réalisa soudain qu'il n'avait plus le temps de lui ôter ses gants. Par chance, elle n'en portait pas. Elle n'avait pas non plus de culotte. Et fort heureusement, elle n'avait pas d'éperons à ses bottes, car, quelques instants plus tard, les talons de ses bottes de cavalière se retrouvaient littéralement partout ; mieux vaut ne pas imaginer ce qui aurait pu se produire si elle avait eu des éperons.

Quand elle cria, il l'embrassa. Étouffa son cri.

Les chevaux, flairant leur folle passion, hennissaient, trépignaient, ruaient contre les cloisons si fort que de la poussière et du foin tombaient du plafond en s'éparpillant.

* * *

— La citadelle de Rhys-Rhun, à Nazair, près du lac de Muredach, acheva Fringilla Vigo d'un air triomphal. C'est là que se cache Vilgefortz. J'ai arraché cette information au sorceleur juste avant qu'il parte. Nous avons suffisamment de temps pour y être avant lui. En aucun cas il ne pourra arriver là-bas avant avril.

Les neuf femmes rassemblées dans la salle des colonnes du château de Montecalvo hochèrent la tête, gratifiant Fringilla de regards emplis d'admiration.

— Rhys-Rhun, répéta Filippa Eilhart, un sourire carnassier aux lèvres, tout en jouant avec le camée gravé sur sardoine accroché à sa robe. Rhys-Rhun, à Nazair... Eh bien ! Au plaisir de vous revoir, M. Vilgefortz... Au plaisir de vous revoir !

— Quand le sorceleur arrivera sur place, siffla Keira Metz, il ne trouvera que des cendres depuis longtemps refroidies.

— Et des os, ajouta Sabrina Glevissig avec un charmant sourire.

— Bravo, mademoiselle Vigo ! s'exclama Sheala de Tancarville en opinant du chef. (Fringilla en fut la première surprise, la célèbre magicienne étant connue pour être la réserve même.) Excellent travail.

Fringilla inclina la tête.

— Bravo ! répéta Sheala. Plus de trois mois passés à Toussaint... Mais cela en valait sans doute la peine.

Fringilla Vigo balaya du regard les magiciennes assises autour de la table : Sheala, Filippa, Sabrina Glevissig, Keira Metz, Margarita Laux-Antille, Triss Merigold, Francesca Findabair, Ida Emean, dont les yeux cernés d'un maquillage elfique intense étaient totalement inexpressifs, et Assire var Anahir, qui paraissait au contraire inquiète et préoccupée.

— Cela en valait la peine, confirma-t-elle.

Et elle était sincère.

* * *

Le ciel, jusque-là bleu sombre, devenait de plus en plus noir. Un froid glacial soufflait au milieu des vignobles. Geralt boutonna sa pelisse et enroula une écharpe de laine autour de son cou. Il était en pleine forme. Comme chaque fois qu'il faisait l'amour, il se sentait plus résistant, tant physiquement que moralement, il n'avait plus le moindre doute, et son esprit avait retrouvé toute sa vivacité. Devoir se priver de cette panacée merveilleuse pour une longue durée désormais était son seul regret.

La voix de Reynart de Bois-Fresnes l'arracha à ses pensées.

— Le mauvais temps arrive, constata le chevalier errant en laissant voguer son regard vers l'est, d'où arrivait la tempête. Dépêchez-vous. Si en plus du vent la neige se met à tomber, et qu'elle vous surprend au col du Malheur, vous allez vous retrouver pris au piège. Il ne vous restera plus alors qu'à prier et vénérer les dieux, tous les dieux – les vôtres mais aussi les autres dont vous avez simplement entendu parler – pour que survienne le dégel.

— Compris.

— Les premiers jours vous suivrez la rivière Sans-Retour que vous connaissez déjà, vous passerez devant une factorerie de trappeurs, et vous tomberez sur un affluent droit de la rivière. N'oubliez pas, un affluent droit. Son cours vous indiquera la route à suivre pour rejoindre le col du Malheur. Ensuite, lorsque, par la grâce des dieux, vous aurez passé ce dernier, ne vous réjouissez pas trop vite, car vous aurez encore devant vous le col du Sans-Merci et celui de Mortblanc. Lorsque vous les aurez franchis, vous descendrez dans la vallée de Sudduth. Sudduth bénéficie d'un microclimat chaud, un peu comme Toussaint. N'aurait été leur sol pourri, ils auraient pu y planter des vignes...

Il se tut, honteux, sous leurs regards réprobateurs.

— Pardon, dit-il en se raclant la gorge. Je continue. À l'entrée de Sudduth se trouve le petit village de Caravista. Mon cousin, Guy de Bois-Fresnes, y réside. Rendez-lui visite et recommandez-vous de moi. S'il se révélait que mon cousin était mort ou sénile, n'oubliez pas, vous devez suivre la plaine de Mag Deira, la vallée de la rivière Sylte. Ensuite, Geralt, il faudra que tu t'orientes grâce aux cartes que tu as recopiées chez le cartographe de la ville... À ce propos, d'ailleurs, je ne comprends pas très bien pourquoi tu l'as interrogé au sujet de châteaux...

— Oublie ça, Reynart. Il ne s'est rien passé. Tu n'as rien vu, rien entendu. Quand bien même on te soumettrait à la torture. Comprends-

tu ?

— Je comprends.

— Un cavalier ! les avertit Cahir en maîtrisant son étalon qui regimbait. Un cavalier en provenance du palais fonce vers nous à bride abattue.

— S'il est seul, ce n'est pas un problème, déclara Angoulême, un large sourire aux lèvres, en caressant la hachette suspendue à sa selle.

Le cavalier n'était autre que Jaskier, qui fonçait ventre à terre. Et, incroyable mais vrai, le cheval qu'il montait était Pégase, le hongre du poète, pourtant peu coutumier du fait et qui, à vrai dire, détestait galoper de la sorte.

— Ouf ! dit le troubadour, aussi essoufflé que s'il avait lui-même galopé en portant le hongre. Ouf ! J'ai réussi. J'avais peur de ne pas parvenir à vous rattraper.

— Ne me dis pas que tu viens finalement avec nous...

— Non, Geralt, répondit Jaskier en baissant la tête, je ne viens pas. Je reste ici, à Toussaint, avec ma Petite Belette. Enfin, Anarietta... Mais je ne pouvais tout de même pas vous laisser partir sans vous dire adieu et vous souhaiter bonne route.

— Remercie la princesse pour tout. Et excuse-nous auprès d'elle d'être partis si soudainement et sans lui faire nos adieux. Essaie de lui expliquer.

— Vous avez prêté serment, voilà tout. N'importe qui à Toussaint, y compris ma Petite Belette, peut le comprendre. Et puis... Tenez. Considérez cela comme ma contribution.

— Jaskier, déclara Geralt en prenant la lourde escarcelle des mains du poète, nous ne sommes pas en manque d'argent. Tu as inutilement...

— Que ce soit ma contribution, répéta le troubadour. De la ferraille, ça sert toujours. Et par ailleurs, elle n'est pas à moi, j'ai pris ces ducats dans le coffre privé de ma Petite Belette. Quoi, qu'avez-vous à me regarder ainsi ? Les femmes n'ont que faire de l'argent. Elles ne boivent pas, ne jouent pas aux dés, et, sacrebleu, pour ce qui est des femmes, elles en sont elles-mêmes, non ? Adieu, mes amis ! Allez-y, ou je vais me mettre à pleurer. Et quand tout sera terminé, repassez donc faire un tour à Toussaint, pour tout me raconter. Et je veux serrer Ciri dans mes bras. Tu me le promets, Geralt ?

— Je te le promets.

— Alors adieu.

— Attends ! (Geralt fit faire demi-tour à son cheval, il s'approcha tout près de Pégase, sortit discrètement une lettre de son manteau.) Arrange-toi pour que cette lettre parvienne à...

— Fringilla Vigo ?

— Non. À Dijkstra.

— Quoi ? Et comment dois-je m'y prendre, selon toi ?

— Trouve un moyen. Je te fais confiance. Et maintenant adieu. Viens que je t'embrasse, vieil imbécile !

— Avec plaisir, mon ami. Je vous attendrai avec impatience.

Ils le suivirent du regard tandis qu'il repartait au petit trot vers Beauclair.

Le ciel s'était assombri.

— Reynart, dit le sorceleur en se retournant sur son siège. Viens avec nous.

— Non, Geralt, répondit Reynart de Bois-Fresnes. Je suis certes un chevalier errant. Mais je ne suis pas égaré.

* * *

Ce jour-là, dans la grande salle des colonnes du château de Montecalvo régnait une excitation inhabituelle. Le clair-obscur des candélabres avait cédé la place à la clarté blanchâtre d'un immense écran magique. Sur cet écran une image vacillait, clignotait, disparaissait et réapparaissait, entretenant l'excitation et la tension. Et aussi l'énervement.

— Ah ! s'exclama Filippa Eilhart avec un sourire carnassier. Dommage que je ne puisse être là-bas. Un peu d'action et d'adrénaline m'aurait fait du bien.

Sheala de Tancarville lui jeta un regard âpre sans dire un mot. Francesca Findabair et Ida Emean tentaient de stabiliser l'écran à l'aide de formules magiques, l'agrandissant de manière qu'il occupe un pan entier de mur. Elles voyaient distinctement les sommets noirs des montagnes qui se découpaient sur le ciel bleu foncé, les étoiles qui se reflétaient à la surface d'un étang, et la masse sombre et anguleuse d'un énorme château.

— Je ne suis toujours pas convaincue d'avoir bien fait de confier le commandement de l'opération à Sabrina et à la jeune Metz. Keira a eu les côtes cassées sur Thanedd, elle pourrait être tentée de se venger. Quant à Sabrina... Celle-là aime un peu trop l'action et l'adrénaline. N'est-il pas vrai, Filippa ?

— Nous en avons déjà parlé, répliqua l'intéressée. (Sa voix était acide comme une marinade de pruneaux.) Notre plan a été minutieusement établi. Le groupe de Sabrina et de Keira entrera à Rhys-Rhun sans faire de bruit, aussi discrètement qu'une colonie de souris. Elles prendront Vilgefortz vivant sans lui faire la moindre égratignure ni le moindre hématome. Nous avons été très claires sur ce point. Quoique je reste convaincue qu'il aurait fallu faire un exemple, histoire de s'assurer que les quelques personnes présentes au château aujourd'hui se réveillent en criant chaque fois qu'elles

rêveront de cette fameuse nuit.

— La vengeance est la jouissance des esprits médiocres, faibles et étroits, déclara la magicienne de Kovir d'un ton sec.

— Peut-être, reconnut Filippa dont le sourire était impassible. Mais cela n'en demeure pas moins une jouissance.

— Laissons cela. (Margarita Laux-Antille leva une coupe de vin mousseux.) Je propose de boire à la santé de mademoiselle Fringilla Vigo, qui nous a permis de découvrir la cachette de Vilgefoltz. Excellent travail, vraiment, dame Fringilla !

En réponse au compliment, la magicienne s'inclina. Elle perçut une pointe de raillerie dans les yeux de Filippa ; le regard azur de Triss Merigold exprimait l'aversion ; elle ne put déchiffrer les sourires de Francesca et de Sheala.

— Ça commence, annonça Assire var Anahid en désignant l'écran.

Elles s'assirent plus confortablement. Afin d'avoir une vision plus nette, Filippa, d'une formule magique, tamisa la lumière.

Elles virent des formes noires, rapides, silencieuses et agiles comme des chauves-souris se détacher des rochers, puis passer en rase-mottes au-dessus des créneaux et des mâchicoulis du château de Rhys-Rhun.

— Cela doit faire un siècle que je n'ai pas eu de balai entre les jambes, marmonna Filippa. Bientôt j'aurai oublié comment on vole.

Sheala, les yeux fixés sur les images transmises par magie, la fit taire d'un sifflement impatient.

Un éclair traversa les fenêtres du sombre complexe du château. Une fois, deux fois, trois fois. Elles savaient ce que c'était. La porte verrouillée et les bâcles volèrent en éclats sous les assauts de la foudre globulaire.

— Elles sont à l'intérieur, commenta à voix basse Assire var Anahid.

Elle était la seule à ne pas observer l'image sur le mur, le regard rivé sur une boule de cristal posée sur la table.

— Elles sont à l'intérieur, répéta-t-elle. Mais quelque chose ne va pas. Ça ne se passe pas comme il faudrait...

Fringilla sentit son sang refluer du cœur vers son bas-ventre. Elle savait déjà ce qui n'allait pas.

— Dame Glevissig ouvre l'appareil de télécommunication, reprit Assire.

Soudain, la salle des colonnes s'illumina ; dans l'ovale de lumière qui s'était matérialisé, elles distinguèrent Sabrina Glevissig en habits d'homme, les cheveux maintenus en arrière par un foulard en mousseline, le visage masqué par du fard de camouflage de couleur noire. Derrière la magicienne, on apercevait des murs de brique sales couverts de lambeaux de tissu, vestiges d'anciennes tapisseries.

Sabrina tendit vers eux sa main gantée d'où pendaient de longs fils

de toile d'araignée.

— Ça et rien d'autre ! vociféra-t-elle en gesticulant violemment. Il n'y a que ça, partout ! à foison ! Par la peste ! quelle bêtise... Quelle humiliation...

— Sois plus explicite, Sabrina !

— Comment ça, plus explicite ? explosa la magicienne kaedwienne. Ce n'est pas assez clair ? Vous ne voyez donc pas ? Le château de Rhys-Rhun est vide ! Vide et sale : c'est une foutue ruine totalement déserte ! Il n'y a rien ici ! Rien du tout !

Derrière Sabrina, Keira Metz fit son apparition ; avec son maquillage de camouflage, elle ressemblait à un diable tout droit sorti de l'enfer.

— Il n'y a personne dans ce château, confirma-t-elle de sa voix tranquille, et cela fait près d'un demi-siècle que personne n'a pénétré en ces lieux. À l'exception des araignées, des rats et des chauves-souris. Nous n'avons pas effectué notre descente au bon endroit.

— Avez-vous vérifié qu'il ne s'agissait pas d'une illusion ?

— Nous prendrais-tu pour des enfants, Filippa ?

— Écoutez-moi toutes les deux. (Filippa Eilhart se passa nerveusement la main dans les cheveux.) Dites aux mercenaires et aux adeptes qu'il s'agissait d'un exercice. Payez-les et revenez ici. Sur-le-champ. Et faites bonne figure, vous entendez ? Faites bonne figure !

L'ovale de communication s'éteignit. Sur l'écran mural ne flottait plus qu'une seule image : le château de Rhys-Rhun sur un fond de ciel noir, et un étang où se reflétaient les étoiles.

Fringilla Vigo avait la tête baissée. Elle sentait que le sang qui palpitait dans ses veines allait bientôt affluer vers ses joues.

— Je... vraiment je... je ne comprends pas..., déclara-t-elle enfin, incapable de supporter plus longtemps le silence qui régnait dans la salle des colonnes du château de Montecalvo.

— Mais moi, si, dit Triss Merigold.

— Ce château..., dit à son tour Filippa. (Elle était plongée dans ses pensées et ne prêtait pas la moindre attention à ses consœurs.) Rhys-Rhun... Il va falloir le détruire. Le réduire en cendres, impérativement. Et lorsque des légendes et des mythes commenceront à se répandre sur toute cette affaire, il faudra les soumettre à une censure scrupuleuse. Comprenez-vous ce que je veux dire ?

— Parfaitement, répondit en hochant la tête Francesca Findabair, demeurée jusque-là silencieuse.

Ida Emean, qui n'avait dit mot non plus, se contenta de renifler. Son air en disait long.

Fringilla Vigo semblait toujours abasourdie.

— Je... Je ne comprends vraiment pas... comment j'ai pu...

— Bah ! conclut Sheala de Tancarville après un très long silence.

Ce n'est pas très grave, mademoiselle Vigo. Nul n'est parfait.

Filippa pouffa dans son coin. Assire var Anahid soupira et leva les yeux au ciel.

— Nous avons toutes connu ça, ajouta Sheala en faisant la lippe. Chacune d'entre nous a un jour ou l'autre été bernée, utilisée par un homme, et exposée à la risée générale.

« —Je t'aime, ton joli visage me charme,
Et si tu ne veux pas, j'utiliserai la force.
— Mon père, mon père, maintenant il m'empoigne !
Le Roi des Aulnes m'a fait mal ! »(4)

Johann Wolfgang Goethe
traduction de Charles Nodier

« Tout a déjà eu lieu jadis, tout s'est déjà produit. Et tout, jadis, a déjà
été décrit. »

Vysogota de Corvo

Chapitre 5

Une chaleur torride et suffocante avait envahi la forêt. Le soleil de midi illuminait de mille reflets d'or la surface lisse du lac qui, quelques instants encore auparavant, était sombre comme la jadéite. L'intensité de son éclat sur les flots était telle que Ciri en avait mal aux yeux et à la tête ; aveuglée, elle mit sa main en visière pour se protéger.

Elle franchit les broussailles qui bordaient le rivage, fit pénétrer Kelpie dans le lac jusqu'aux genoux. L'eau était si transparente que Ciri pouvait admirer, même depuis la hauteur de sa selle, dans l'ombre projetée par son cheval, la mosaïque multicolore du fond, les anodontes et les plantes aquatiques ondoyantes et luxuriantes. Elle distingua même un petit crabe qui se déplaçait fièrement au milieu des pierres.

Kelpie hennit. Ciri tira sur les rênes ; elle fit sortir la jument de l'eau, mais elle n'alla pas directement sur le rivage : il était sablonneux et parsemé de petits cailloux, et par conséquent inadapté pour une course rapide. Elle guida son cheval jusqu'à l'extrême bord du lac de manière à pouvoir avancer sur le gravillon dur du fond de l'eau, puis elle lança presque aussitôt Kelpie dans un trot fringant comme si la jument était un véritable trotteur, entraînée non pour être montée, mais pour tirer une calèche ou un landau. Cependant, Ciri eut très vite le sentiment que le trot n'était pas assez rapide. D'une talonnade assortie d'un cri, elle contraignit sa jument au galop. Elles filèrent au milieu des gerbes d'eau qui jaillissaient sur leur passage, brillant au soleil comme des gouttes d'argent fondu.

Ciri ne ralentit pas l'allure, même lorsqu'elle aperçut la tour. Elle filait à toute vitesse ; aucun autre cheval n'aurait pu soutenir un tel effort, il serait probablement tombé d'épuisement. Mais Kelpie tenait bon, pas le moindre râle ne s'échappait de sa bouche, et son galop restait léger et naturel.

Ciri pénétra dans la cour à bride abattue, à grand fracas de sabots, puis elle tira sur les rênes si fort que durant quelques secondes les fers du cheval glissèrent le long des dalles en crissant longuement. Elle s'arrêta juste sous le nez des petites elfes qui l'attendaient au pied de la tour. Elle fut satisfaite de constater que deux d'entre elles, habituellement imperturbables, avaient eu un mouvement de recul instinctif.

— N'ayez crainte, pouffa-t-elle. Je ne vous écraserai pas ! Sauf si ça

me chante.

Les elfes se reprirent très vite, leur visage redevint lisse, leurs yeux retrouvèrent leur impassibilité.

Ciri sauta – ou plus exactement vola – à bas de son cheval, une expression de défi dans le regard.

— Bravo ! s'exclama un elfe aux cheveux clairs et au visage triangulaire, surgi de l'ombre sous l'arcade. Belle démonstration, Loc'hlaith.

Il l'avait accueillie de la même façon à son arrivée. Lorsqu'elle avait pénétré dans la tour de l'Hirondelle et s'était retrouvée en plein printemps fleurissant. Mais c'était il y a longtemps, ce genre de choses avait totalement cessé d'impressionner la jeune fille.

— Je ne suis pas la Dame du Lac, aboya-t-elle. Je suis prisonnière ! Et vous, vous êtes mes geôliers ! Inutile de mettre des gants.

» Tenez ! dit-elle en lançant les rênes à l'une des elfes. Il faut essuyer mon cheval. Et l'abreuver quand il sera sec. Et s'en occuper !

L'elfe aux cheveux clairs et aux yeux bleu pâle comme des aiguës-marines esquissa un sourire.

— Effectivement, dit-il en observant les elfes qui, sans un mot, ramenaient le cheval à l'écurie. Tu es une prisonnière maltraitée, et elles, des geôlières atroces. Ça se voit d'ailleurs.

— Je leur rends la monnaie de leur pièce ! (Les mains sur les hanches, elle fronça le nez et le regarda hardiment dans les yeux.) Je les traite comme elles-mêmes me traitent ! Et une prison reste une prison !

— Tu m'étonnes, Loc'hlaith, dit-il en la regardant avec bienveillance.

— Et toi, tu me traites comme une idiote. Et tu n'as même pas la politesse de te présenter.

— Pardon. Je suis Crevan Espane aep Caomhan Macha. Je suis, si tu sais ce que cela signifie, un Aen Saevherne.

— Je le sais. (Elle le regarda avec une admiration qu'elle ne parvint pas à masquer à temps.) Tu es un Érudit. Un magicien elfique.

— On peut aussi le dire comme ça. Pour simplifier, j'utilise le surnom d'Avallac'h, et tu peux t'adresser à moi de cette façon.

— Qui t'a dit que j'aurais envie de m'adresser à toi ? répliqua-t-elle d'un air boudeur. Érudit ou pas, tu restes un geôlier, et moi...

— ... une prisonnière, acheva-t-il, sarcastique. Tu l'as déjà dit. Une prisonnière maltraitée qui plus est. Sans doute est-ce sous la contrainte que tu te balades à cheval dans les environs, sans doute est-ce en guise de châtiment que tu portes ton épée dans le dos, ainsi que ces habits élégants et onéreux, ô combien plus raffinés et propres que ceux que tu portais à ton arrivée. Mais en dépit de ces terribles conditions de détention, tu ne te soumets pas. Tu te venges des préjudices subis en

exprimant ta hargne, et notamment en brisant, avec beaucoup de courage et d'enthousiasme, des miroirs qui sont de véritables chefs-d'œuvre.

Elle rougit. Elle était très en colère contre elle-même.

— Tu peux en briser autant que ça te chante, ajouta l'elfe. En fin de compte, ce ne sont que des objets. Qu'est-ce que ça change qu'ils aient été fabriqués il y a sept cents ans ? Mais laissons cela. Accepterais-tu de te promener en ma compagnie le long du lac ?

Le vent qui s'était levé avait quelque peu tempéré la chaleur. Par ailleurs, les grands arbres et la tour donnaient un peu d'ombre. L'eau de la baie avait la couleur trouble de la verdure ; recouverte de feuilles de jaunets d'eau et parsemée des boutons jaunes des fleurs, on aurait dit une prairie. Les poules d'eau caquetaient en agitant leur bec rouge, tournoyaient gaiement au milieu des feuillages.

— Au sujet du miroir..., balbutia Ciri en écrasant de son talon le gravillon humide. Pardon pour ça. J'étais hors de moi. C'est tout.

— Vraiment ?

— Ces elfes me méprisent. Quand je leur parle, elles font semblant de ne pas me comprendre. Et quand elles s'adressent à moi, elles le font de telle sorte que je ne comprenne pas. Elles m'humilient.

— Tu parles parfaitement notre langue, expliqua-t-il d'une voix tranquille. Mais elle reste pour toi une langue étrangère. Par ailleurs, tu utilises le hen llinge, et elles, l'ellylon. Les différences sont minimes, mais elles existent.

— Toi, je te comprends. Je comprends tout ce que tu dis.

— Pour parler avec toi, j'utilise le hen llinge. La langue des elfes de ton pays.

— Et toi ? demanda-t-elle en se retournant. De quel monde es-tu ? Je ne suis plus une enfant. Il suffit de regarder le ciel, la nuit. On n'y trouve pas une seule des constellations que je connais. Ce monde n'est pas le mien. Cet endroit n'est pas le mien. Je suis entrée ici par accident... Et je veux en sortir. M'en aller.

Elle se pencha, souleva une pierre, fit mine de vouloir la lancer dans le lac, en direction des poules qui nageaient ; en voyant le regard qu'il lui lançait, elle s'abstint.

— Avant même d'avoir parcouru une haltée, dit-elle sans cacher son amertume, je me retrouve près du lac. Et je vois cette tour. Quelle que soit la direction que je prenne, quand je me retourne, je vois toujours ce lac et cette tour. Toujours. Il n'y a aucun moyen de s'en éloigner. Et donc, cela est une prison. Bien pire qu'une cellule, qu'un cachot, ou qu'une pièce aux fenêtres grillagées. Sais-tu pourquoi ? Car elle est plus humiliante. Ellylon ou pas, cela me met en rage qu'on se moque de moi et qu'on me manifeste du mépris. Oui, tu as bien entendu ! Et ne me regarde pas avec ces yeux-là. Toi aussi, tu me

méprises, toi aussi, tu te ris de moi. Et tu t'étonnes que je sois furieuse ?

— Je m'étonne, en effet, affirma-t-il en ouvrant grand les yeux. Infiniment.

Elle poussa un soupir, haussa les épaules.

— Cela fait plus d'une semaine que je suis entrée dans la tour, dit-elle, s'efforçant de rester calme. J'ai atterri dans un autre monde. Tu m'attendais, assis sur une pierre et jouant de la flûte. Tu t'es même montré surpris que j'aie tant tardé à venir. Tu m'as appelée par mon prénom, ce n'est que plus tard que tu as commencé à m'affubler du nom ridicule de Dame du Lac. Puis tu as disparu sans un mot d'explication. En m'abandonnant à ma prison. Appelle ça comme tu voudras. Moi, j'appelle ça du mépris et de la malveillance.

— Zireael, cela ne fait que huit jours.

— Ah ! dit-elle en faisant la grimace. Ça veut dire que j'ai de la chance ? Parce que ç'aurait pu être huit semaines ? ou huit mois ? ou bien huit...

Elle se tut.

— Tu n'as plus grand-chose à voir avec Lara Dorren, constata-t-il d'une voix douce. Tu as perdu ton héritage, tu as perdu le lien avec ton sang. Ce n'est pas étonnant que les elfes ne te comprennent pas et *vice-versa*. Non seulement tu parles autrement, mais tu penses autrement, d'une manière totalement différente. Huit jours ou huit semaines, quelle importance ? Le temps ne compte pas.

— D'accord ! s'écria-t-elle avec fureur. D'accord, je ne suis pas une elfe futée, je suis un être humain stupide ! Pour moi, le temps a de l'importance, je compte les jours, et même les heures. Et j'ai calculé qu'il s'en était écoulé beaucoup. Je ne veux plus rien de vous, je me passerai de vos explications, peu m'importe pourquoi c'est le printemps ici, pourquoi il y a des licornes et pourquoi on voit d'autres constellations dans le ciel, la nuit. Je me fiche totalement de savoir d'où tu connais mon nom et comment tu savais que je viendrais ici. Je ne veux qu'une seule chose. Rentrer chez moi. Dans mon monde. Chez les humains ! Qui pensent comme moi !

— Tu retourneras chez eux. Dans quelque temps.

— C'est maintenant que je veux rentrer ! hurla-t-elle. Pas dans quelque temps ! Parce qu'ici, le temps a des airs d'éternité ! De quel droit me retenez-vous prisonnière ? Pourquoi n'ai-je pas le droit de m'en aller ? Je suis entrée ici toute seule ! De mon plein gré ! Vous n'avez aucun droit sur moi !

— Tu es entrée ici toute seule, confirma-t-il, toujours aussi calme. Mais pas de ton plein gré. C'est la destinée qui t'a guidée jusqu'ici, avec un petit coup de pouce de notre part. On t'a attendue longtemps. Très longtemps. Même pour nous, ce fut long.

— Je n’y comprends rien du tout.

— Nous avons attendu longtemps, répéta-t-il sans lui prêter attention, tenaillés par une seule crainte : parviendrais-tu à entrer dans la tour ? Et tu y es parvenue. Tu as confirmé que tu étais de notre sang, tu as renoué avec tes origines. Et cela signifie que ta place est ici, pas au milieu des Dh’oine. Tu es la fille de Lara Dorren aep Shiadhal.

— Je suis la fille de Pavetta ! Je ne sais même pas qui est cette fameuse Lara dont tu parles !

Sa réponse le froissa, très légèrement, presque imperceptiblement.

— Dans ce cas, dit-il, mieux vaut que je t’explique qui elle est. Étant donné que le temps presse, je commencerais volontiers mes explications en chemin. Mais tu as pratiquement éreinté ta jument pour une démonstration stupide...

— Éreinté ? Ha ! Tu n’as encore rien vu des capacités de ma jument. Et où donc devons-nous aller ?

— Ça, si tu le permets, je te l’expliquerai aussi en chemin.

* * *

Voyant qu’il était totalement inutile et insensé de se lancer dans un galop démentiel, Ciri retint son cheval qui renâclait.

Avallac’h n’avait pas menti. Ici, sur un terrain ouvert, dans les prés et les brandes où se dressaient des menhirs, opérait la même force que sous Tor Zireael. On pouvait tenter de filer ventre à terre dans n’importe quelle direction, après avoir parcouru près de une haltée, on se retrouvait à tourner en rond sous l’effet d’une force invisible.

Ciri apaisa Kelpie qui regimbait en lui tapotant l’encolure, tout en observant le groupe d’elfes qui chevauchaient tranquillement. Un instant auparavant, après qu’Avallac’h lui eut enfin révélé ce qu’on attendait d’elle, elle avait filé au grand galop pour leur échapper, les laisser, eux et leur exigence incroyablement déplacée, le plus loin possible derrière elle.

À présent, ils se trouvaient de nouveau devant elle. À plus ou moins une haltée de distance.

Avallac’h n’avait pas menti. Il n’y avait pas d’issue.

Son galop effréné lui avait au moins apporté une chose : sa tête n’était plus en feu et sa fureur s’était apaisée. Elle était déjà considérablement plus calme. Pourtant elle tremblait encore de rage.

Je me suis fourrée dans un sacré pétrin, songeait-elle. Pourquoi suis-je donc entrée dans cette tour ?

À ce seul souvenir, elle fut parcourue par un frisson. Au souvenir de Bonhart, sur son cheval gris écumant, qui la traquait sur la glace.

Elle frissonna plus fort encore. Puis se calma.

Je suis en vie, songea-t-elle en observant le paysage autour d'elle. La fin de la bataille n'a pas encore sonné. La bataille ne prend fin qu'avec la mort. Tout le reste n'est qu'un sursis. C'est ce que j'ai appris à Kaer Morhen.

Elle incita Kelpie à marcher au pas, puis, voyant que la jument relevait fièrement la tête, elle lui permit d'aller au trot. Elle avançait au milieu de deux haies de menhirs. Les herbes et les bruyères montaient jusqu'à ses étriers.

Elle rattrapa assez vite Avallac'h et les trois elfes. L'Érudit, un léger sourire aux lèvres, tourna vers elle ses yeux aigue-marine d'un air interrogateur.

— Je t'en prie, Avallac'h, grogna-t-elle. Dis-moi que c'était une mauvaise plaisanterie.

Une ombre furtive passa sur son visage.

— Je ne suis pas coutumier de ce genre de plaisanteries, répliqua-t-il. Mais puisque tu considères notre requête comme telle, je me permettrai de la répéter avec le plus grand sérieux : nous voulons que tu nous donnes un enfant, Hirondelle, fille de Lara Dorren. Ce n'est que lorsque tu l'auras mis au monde que nous te permettrons de partir d'ici, de retrouver ton monde. Le choix final, bien entendu, te revient. Je présume que ta folle cavalcade t'a aidé à prendre une décision. Quelle sera ta réponse ?

— La voici ma réponse : c'est « non », répondit-elle, implacable. Résolument et catégoriquement « non ». Je ne suis pas d'accord. Un point, c'est tout.

— Tant pis, dit-il en haussant les épaules. Je suis déçu, je l'avoue. Mais soit, c'est ton choix.

— Comment peut-on même exiger une chose pareille ? s'écria-t-elle d'une voix tremblante. De quel droit oses-tu ?

Il la regarda d'un air tranquille. Ciri sentit également le regard des autres elfes sur elle.

— Il me semble, déclara-t-il, que je t'ai raconté dans les détails l'histoire de tes origines. Tu semblais comprendre. Ta question, par conséquent, me stupéfie. Nous sommes parfaitement en droit d'exiger que tu nous donnes un enfant, Hirondelle. Ton père, Cregennan, nous en a pris un. Tu vas nous le rendre. Et ainsi payer sa dette. Cela me semble juste et logique.

— Mon père... Je ne me souviens pas de mon père, mais il s'appelait Duny. Pas Cregennan. Je te l'ai déjà dit !

— Et moi, je t'ai déjà répondu que ces générations intermédiaires étaient pour nous sans importance.

— Mais moi, je ne veux pas ! hurla Ciri. (Elle avait crié si fort que sa jument fit un pas de côté.) Je ne veux pas, comprends-tu ? Je refuse ! Ça me dégoûte de penser qu'on puisse m'inoculer un satané

parasite, j'ai la nausée en l'imaginant grandir en moi, et...

Elle s'interrompt en voyant l'expression des trois elfes. Deux d'entre elles étaient littéralement stupéfaites, tandis que la troisième la regardait avec une haine profonde. Conscient de la tension grandissante, Avallac'h toussota.

— Allons un peu plus loin, dit-il froidement, et parlons en privé. Tes points de vue, Hirondelle, sont un peu trop radicaux pour être exprimés devant témoins.

Elle obéit. Ils chevauchèrent longuement en silence.

Ciri prit la parole la première.

— Je vous échapperai. Vous ne me retiendrez pas ici contre mon gré. Je me suis sauvée de l'île de Thanedd, j'ai échappé aux Attrapeurs et aux Nilfgaardiens, je me suis sortie des griffes de Bonhart et de Chat-Huant. Vous non plus vous n'arriverez pas à me retenir. Je trouverai un moyen de vaincre vos sortilèges.

— Je pensais que tu tenais davantage à tes amis, répliqua-t-il au bout d'un instant. À Yennefer. À Geralt.

— Tu sais cela ? laissa-t-elle échapper, incrédule. Mais oui, j'oubliais... Tu es un Érudit ! Tu devrais donc savoir que c'est justement à eux que je pense. Là-bas, dans mon monde, ils sont en danger en ce moment même. Et vous, vous voulez m'emprisonner ici, disons... neuf mois au moins. Tu vois bien que je n'ai pas le choix. Je comprends que cet enfant, ce Sang ancien, soit important pour vous, mais je ne peux pas vous donner ce que vous attendez de moi. Je ne peux pas, tout simplement.

L'elfe se tut quelques instants. Il se tenait si près d'elle que leurs genoux se touchaient.

— Comme je te l'ai déjà dit, le choix t'appartient. Par souci d'honnêteté, je me dois néanmoins de t'informer d'une chose, Hirondelle : il est impossible de s'enfuir d'ici. Par conséquent, si tu refuses de collaborer, tu resteras avec nous pour toujours, tu ne reverras plus jamais tes amis ni ton monde.

— C'est un chantage abominable !

— Si, en revanche, tu acceptes notre proposition, poursuivit-il sans se préoccuper de sa réaction, nous te prouverons que le temps n'a pas d'importance.

— Je ne comprends pas.

— Le temps ne s'écoule pas de la même manière ici. Si tu nous accordes la faveur que nous t'avons demandée, nous te le revaudrons. Nous ferons en sorte de te rendre le temps passé parmi nous. Parmi le peuple des Aulnes.

Elle resta silencieuse, les yeux rivés sur la crinière noire de Kelpie. *Il faut que je gagne du temps*, songea-t-elle. *Comme le disait Vesemir à Kaer Morhen : « Au moment où ils s'apprêtent à te pendre, demande-leur*

un verre d'eau. On ne sait jamais ce qui peut se passer avant qu'ils te l'apportent...»

Soudain, l'une des elfes poussa un cri et siffla.

Le cheval d'Avallac'h hennit, trépigna sur place. L'elfe le maîtrisa et cria quelque chose à ses compagnons. Ciri vit l'une des elfes sortir un arc d'un étui en cuir suspendu à sa selle. Elle se redressa sur ses étriers, la main en visière.

— Reste tranquille, lui ordonna sévèrement Avallac'h.

Ciri poussa un soupir.

À quelque vingt pas de l'endroit où ils se trouvaient, des licornes galopèrent à travers la brande. Tout un troupeau, une trentaine au moins au total.

Ciri avait déjà vu les licornes auparavant ; parfois, à l'aube surtout, elles s'avançaient jusqu'à la tour de l'Hirondelle. Cependant, elles ne se laissaient jamais approcher et disparaissaient comme des fantômes.

Le chef du troupeau était un immense étalon à la robe d'une étrange couleur rougeâtre. Il s'immobilisa soudain, poussa un hennissement perçant, lança une ruade. Il trépigna sur ses jambes arrière, agitant en l'air celles de devant dans une posture qu'aucun cheval n'aurait été capable de tenir.

Ciri constata avec étonnement qu'Avallac'h et les trois elfes murmuraient quelque chose, qu'ils fredonnaient en chœur une étrange mélodie monocorde.

Qui es-tu ?

Elle secoua la tête.

Qui es-tu ? La question, de nouveau, résonna dans sa tête, lui martelant les tempes. Le chant des elfes monta soudain d'un ton. La licorne rousse hennit ; toutes les autres lui répondirent à l'unisson. La terre trembla lorsqu'elles s'éloignèrent au galop.

Avallac'h et les elfes cessèrent de fredonner. Ciri vit l'Érudit essuyer ses sourcils trempés de sueur. L'elfe lui jeta un rapide coup d'œil et comprit qu'elle l'avait vu.

— Tout ici n'est pas aussi beau qu'il y paraît, dit-il d'un ton sec.

— Vous avez peur des licornes ? Pourquoi ? Elles sont intelligentes et amicales.

Il ne répondit pas.

— J'ai entendu dire, insista-t-elle, que les elfes aimaient les licornes, et inversement.

Il tourna la tête.

— Dans ce cas, dit-il froidement, considère ce que tu viens de voir comme une querelle d'amoureux.

Elle ne posa pas d'autres questions.

Elle avait assez à faire avec ses propres soucis.

Le sommet des collines était hérissé de menhirs et de dolmens. Ils rappelaient à Ciri le rocher où Yennefer lui avait enseigné ce qu'était la magie, à Ellander. *Mais c'était il y a si longtemps, songea-t-elle. C'était il y a des siècles...*

L'une des elfes poussa un nouveau cri. Ciri regarda dans la direction qu'elle indiquait. Une deuxième elfe cria à son tour, avant même d'avoir pu constater que le troupeau emmené par l'étalon roux était revenu. Ciri se dressa sur ses étriers.

Un deuxième troupeau avait surgi du côté opposé, de derrière la colline. À sa tête, une licorne gris pommelée.

Avallac'h prononça rapidement quelques mots. Il avait parlé en ellylon, cette langue que Ciri avait tant de mal à comprendre, mais elle parvint à saisir de quoi il retournait, d'autant que les elfes s'étaient aussitôt saisis de leur arc. Avallac'h tourna son visage vers Ciri, et la jeune fille sentit au même instant comme un bruissement dans sa tête. Un peu comme lorsqu'on plaque un coquillage contre son oreille, mais en beaucoup plus puissant.

Elle entendit une voix.

Ne résiste pas. Ne te défends pas. Je dois sauter, je dois te faire passer dans un autre lieu. Un danger mortel te menace.

Un sifflement, un cri prolongé s'éleva au loin. Et un instant plus tard la terre se mit à trembler sous les saccades des sabots ferrés.

De derrière la colline apparurent des silhouettes de cavaliers. Tout un détachement.

Les chevaux étaient couverts de caparaçons, les cavaliers coiffés de heaumes à plumes ; ils galopèrent si vite que leur manteau aux couleurs vermillon, amarante et carmin volaient autour de leurs épaules, évoquant des lueurs d'incendie dans un ciel embrasé par l'éclat du soleil couchant.

Un sifflement, un cri. Les cavaliers fonçaient sur eux à toute allure. Ils n'avaient pas parcouru une demi-haltée que les licornes n'étaient déjà plus là. Elles avaient disparu dans la steppe, laissant derrière elles un nuage de poussière.

Le chef des cavaliers, un elfe aux cheveux noirs, montait un immense étalon brun. Comme tous les chevaux du détachement, sa monture était parée d'un caparaçon brodé d'écussons en forme de dragons et son museau était affublé d'un bucrane cornu véritablement démoniaque. À l'instar de ses compagnons, l'elfe aux cheveux noirs portait sous son manteau carmin-vermillon un haubert aux mailles

extrêmement serrées, qui épousait le corps aussi confortablement qu'un tricot de laine.

— Avallac'h ! dit-il en guise de salut.

— Érédine !

— Tu me dois une faveur. Tu me la rendras lorsque je l'exigerai.

— Il en sera fait ainsi.

L'elfe noir descendit de cheval. Avallac'h l'imita, invitant d'un geste Ciri à faire de même. Ils grimpèrent sur le monticule entre les silex blancs aux formes étranges, couverts de fusains et de myrtes en fleurs chétifs.

Ciri les observait. Ils étaient de la même taille, c'est-à-dire singulièrement grands. Mais le visage d'Avallac'h était placide, tandis que celui de l'elfe noir faisait penser à un rapace. *Le blond et le noir*, songea-t-elle. *Le gentil et le méchant. La lumière et les ténèbres...*

— Permits-moi, Zireael, de te présenter Érédine Bréacc Glas.

— Enchanté, dit l'elfe en s'inclinant.

Ciri lui rendit son salut. Un peu maladroitement.

— Comment as-tu su que quelque chose nous menaçait ? demanda Avallac'h.

— Je n'en savais rien. (L'elfe observait attentivement Ciri.) Nous surveillions la plaine, car nous avons entendu dire que les licornes étaient devenues agitées et agressives. Sans qu'on sache pourquoi. Maintenant, je sais. C'est à cause d'elle, assurément.

Avallac'h ne réagit pas. Ciri quant à elle imita l'elfe noir et le toisa d'un regard arrogant. Pendant quelques secondes ils s'observèrent, chacun refusant de baisser les yeux le premier.

— Voici donc le prétendu Sang ancien, constata l'elfe. Aen Hen Ichaer. La descendante de Shiadhal et de Lara Dorren. J'ai peine à le croire. Ce n'est qu'une vulgaire petite Dh'oïne. Une femelle humaine.

Avallac'h demeurait immobile et impassible.

— Je suppose que tu ne t'es pas trompé, poursuivit le noir. Je le prends même pour une certitude, car, d'après la rumeur, tu ne te trompes jamais, n'est-ce pas ? À l'intérieur de cette créature, bien caché, dort le gène de Lara. Oui, à y regarder de plus près, on peut percevoir certains traits attestant des origines de cette petite. Elle a effectivement quelque chose dans les yeux qui évoque Lara Dorren. N'est-il pas vrai, Avallac'h ? Qui, sinon toi, est le plus à même de l'apprécier ?

Là encore, Avallac'h ne pipa mot. Mais Ciri perçut l'ombre d'une rougeur sur son pâle visage. Elle fut très étonnée. Et demeura songeuse.

— Pour résumer, dit l'elfe aux cheveux noirs en grimaçant, il y a quelque chose de précieux dans cette petite Dh'oïne, quelque chose de beau. Je le perçois. Une pépite d'or dans un tas de compost.

Les yeux de Ciri étincelèrent de fureur. Avallac'h détourna lentement la tête.

— Tu parles vraiment comme un humain, Érédine, déclara-t-il avec calme.

Érédine Bréacc Glas arbora un large sourire. Ciri avait déjà vu des dents comme les siennes, très blanches, toutes petites, parfaitement alignées, comme si elles avaient été égalisées à l'aide d'un racloir. Elle avait vu des dents similaires chez les elfes morts, allongés en rangs d'oignon dans la cour du donjon à Kaedwen. Étincelle aussi avait les mêmes. Mais son sourire était charmant, alors que celui d'Érédine était monstrueux.

— Est-ce que cette fillette, qui tente actuellement de me terrasser du regard, connaît déjà la raison de sa présence ici ?

— Absolument.

— Et est-elle prête à coopérer ?

— Pas tout à fait.

— Pas tout à fait, répéta l'elfe noir. Ah ! voilà qui est fâcheux. Car la nature de cette coopération exige qu'elle le soit tout à fait. Ça ne marchera tout simplement pas si elle n'est pas pleinement consentante. Or, étant donné que vous n'êtes plus qu'à une demi-journée de route de Tir ná Lia, il serait bon de savoir où nous en sommes.

— Pourquoi tant d'impatience ? s'exclama Avallac'h en faisant la lippe. Qu'avons-nous à gagner en nous hâtant ?

— L'éternité. (Érédine Bréacc Glas devint plus sérieux, ses yeux verts étincelèrent brièvement.) Mais c'est ta spécialité, Avallac'h. Ta spécialité et ta responsabilité.

— C'est toi qui le dis.

— Oui, en effet, je le dis. À présent, pardonnez-moi, mais le devoir m'appelle. Je vous laisse mon escorte, pour plus de sécurité. Je vous conseille de passer la nuit ici, sur cette colline. Si vous vous mettez en route demain à l'aube, vous serez à Tir ná Lia au moment opportun. *Va faill.* Ah ! une chose encore.

Il se pencha et arracha une branche de myrte. Il l'approcha de son visage, puis il s'inclina pour l'offrir à Ciri.

— En guise d'excuses, dit-il, laconique. Pour une parole irréfléchie. *Va faill, luned.*

Il s'éloigna rapidement ; quelques secondes plus tard, la terre trembla lorsqu'il partit au galop avec une partie de son détachement.

— Rassure-moi, gronda-t-elle. Ce n'est pas avec lui que je devrais... Si c'est lui, jamais de la vie.

— Non, répondit Avallac'h. Ce n'est pas lui. Sois tranquille.

Ciri approcha la branche de myrte de son visage, afin que l'elfe ne voie pas l'excitation et la fascination qui s'étaient emparées d'elle.

— Je suis tranquille.

* * *

Les chardons séchés et les bruyères de la steppe cédèrent la place à une herbe verte et luxuriante et à des fougères humides ; des renoncules et des lupins émaillèrent de jaune et de violet le terrain détrempé. Bientôt ils aperçurent une rivière qui coulait paresseusement entre deux rangées de peupliers. Son eau, en dépit d'une transparence cristalline, avait une coloration brunâtre et sentait la tourbe.

Avallac'h jouait diverses mélodies entraînantes sur sa flûte. L'air morose, Ciri ne cessait de réfléchir.

— Qui doit être le père de cet enfant qui vous tient tant à cœur ? demanda-t-elle enfin. Ou peut-être cela n'a-t-il pas d'importance ?

— Cela en a. Dois-je comprendre que tu as pris ta décision ?

— Non, pas du tout. J'essaie tout simplement d'éclaircir certains points.

— À ton service. Que veux-tu savoir ?

— Tu le sais très bien.

Ils chevauchèrent quelques instants en silence. Ciri observait les cygnes qui nageaient fièrement le long de la rivière.

— Le père de l'enfant sera Auberon Muircetach, déclara Avallac'h de sa voix tranquille. Auberon Muircetach est notre... Comment dites-vous, déjà ?... Notre chef suprême ?

— Un roi ? Le roi de tous les Aen Seidhe ?

— Les Aen Seidhe, ce sont les elfes de ton monde, le peuple des Collines. Nous, nous sommes des Aen Elle, le peuple des Aulnes. Et Auberon Muircetach est effectivement notre roi.

— Le roi des Aulnes.

— On peut l'appeler comme ça.

Ils chevauchaient en silence. Il faisait très chaud.

— Avallac'h ?

— Oui ?

— Si je me décide... après... plus tard... je serai libre ?

— Tu seras libre et tu pourras partir où tu voudras. À moins que tu décides de rester. Avec l'enfant.

Elle renifla avec dédain, mais elle ne dit rien.

— Tu as donc pris ta décision ? demanda-t-il.

— Je la prendrai quand nous serons arrivés.

— Nous sommes arrivés.

Derrière les branches des saules pleureurs penchés sur l'eau tel un rideau de verdure, plusieurs palais s'offrirent à la vue de Ciri. Jamais de sa vie elle n'avait vu chose semblable. Les palais, pourtant en

marbre et en albâtre, étaient ajourés comme des gloriottes, ils semblaient si fragiles, volatils et zéphyriens, comme s'il ne s'agissait pas d'édifices, mais plutôt de spectres d'édifices. Ciri s'attendait à tout instant à les voir disparaître, emportés par le vent, en même temps que le voile de brume qui montait de la rivière. Le vent, justement, se mit à souffler, le voile de brume disparut, les branches des saules s'agitèrent et la surface de la rivière ondula, mais les petits palais ne s'évanouirent pas. Au contraire, ils n'en devinrent que plus beaux.

Ciri regardait, émerveillée, les terrasses, les tourelles qui pointaient hors de l'eau telles des fleurs de nénuphar, les petits ponts suspendus comme des festons de lierre au-dessus de la rivière, les escaliers, les marches, les balustrades, les arcades et les galeries, les péristyles, les colonnes et les colonnettes, les coupoles et les coupolettes, les pinacles et les tours élancées comme des asperges.

— Tir ná Lia, annonça tout doucement Avallac'h.

Au fur et à mesure qu'ils approchaient, Ciri, envoûtée par la beauté des lieux, sentait son cœur se serrer, sa gorge se nouer ; des larmes perlaient au coin de ses yeux. La jeune fille admirait les fontaines, les mosaïques et le carrelage en terre cuite, les statues et les cénotaphes, certaines constructions ajourées dont l'utilité lui échappait, et les autres dont elle était sûre qu'elles ne servaient à rien si ce n'est à l'esthétique et l'harmonie.

— Tir ná Lia, répéta Avallac'h. As-tu jamais vu pareille beauté ?

— Oui, répondit-elle la gorge serrée. Jadis, j'ai vu les ruines d'une cité semblable. À Shaerrawedd.

Ce fut au tour de l'elfe de rester longuement silencieux.

* * *

Pour passer de l'autre côté de la rivière, ils devaient traverser un pont arqué ajouré. Il avait l'air si fragile que Kelpie renâcla longuement avant de s'y risquer.

Ciri était à la fois excitée et tendue, ce qui ne l'empêchait pas de regarder attentivement de tous côtés : elle ne voulait rien manquer des multiples perspectives offertes par la ville féerique de Tir ná Lia. D'abord, elle brûlait de curiosité ; ensuite, elle ne cessait de penser à son évasion et envisageait méthodiquement les diverses possibilités à sa disposition.

Sur les ponts et les terrasses, dans les allées et les péristyles, les balcons et les galeries, elle voyait passer des elfes aux cheveux longs, vêtus de vareuses ajustées et de manteaux courts, brodés de fantasques motifs feuillus. Les femelles elfes étaient coiffées avec art et maquillées à outrance, et portaient quant à elles des robes vaporeuses ou des costumes rappelant ceux de leurs semblables masculins.

Elle fut accueillie devant le portique de l'un des palais par Érédine Bréacc Glas. Sur un ordre bref de sa part surgit autour d'elle une multitude de petites elfes vêtues de gris de la tête aux pieds ; sans bruit, elles s'occupèrent rapidement des chevaux. Ciri les observait, quelque peu ébahie. Avallac'h, Érédine et tous les autres elfes qu'elle avait rencontrés jusque-là étaient incroyablement grands ; pour les regarder dans les yeux, elle devait lever la tête bien haut. Les elfettes grises étaient bien plus petites qu'elle. *Ce doit être une autre race, songea-t-elle, la race des servantes. Même ici, dans ce monde féerique, il faut que quelqu'un trime pour les oisifs.*

Ils entrèrent dans le palais. Ciri poussa un soupir. En tant qu'infante de sang royal, elle avait été élevée dans des châteaux, mais jamais elle n'avait vu un tel luxe : marbres, malachites, stucs, pavages, mosaïques, miroirs, candélabres, tout était éblouissant. Sale, couverte de poussière et de sueur après le voyage, dans cet intérieur éblouissant Ciri se sentit gauche, mal à l'aise, pas à sa place.

Avallac'h, quant à lui, n'était pas troublé le moins du monde. Il épousseta de ses gants son pantalon et ses bottes sans se préoccuper du fait que la poussière se dépose sur les miroirs. Puis, en grand seigneur, il jeta ses gants à l'elfette courbée devant lui.

— Et Auberon ? demanda-t-il d'un ton sec. Il attend ?

Érédine sourit.

— Il attend. Il est très impatient. Il a exigé qu'Hirondelle vienne le voir immédiatement, sans perdre un instant. Je l'en ai dissuadé.

Avallac'h haussa les sourcils.

— Pour aller voir le roi, expliqua posément Érédine, Zireael ne doit pas être stressée ni sous pression ; il faut qu'elle soit bien reposée, apaisée et de bonne humeur. Aussi lui faut-il un bon bain, de nouveaux vêtements, une nouvelle coiffure et un beau maquillage. Auberon patientera bien jusque-là, je présume.

Ciri poussa un profond soupir et tourna la tête vers l'elfe. Elle n'en revenait pas de le trouver si sympathique. Érédine lui adressa un grand sourire, exposant sa denture parfaite qu'aucune canine ne venait altérer.

— Une seule chose m'incite à la réserve, déclara-t-il. Le regard acéré de faucon de notre chère Hirondelle. Elle scrute les alentours exactement comme une hermine à la recherche d'un trou dans sa cage. Je vois bien qu'elle est encore loin de capituler sans conditions.

Avallac'h ne fit aucun commentaire. Ciri non plus, évidemment.

— Je n'en suis pas étonné, poursuivit Érédine. Il ne peut en être autrement puisque le sang de Shiadhal et de Lara Dorren coule dans ses veines. Cependant, Zireael, écoute-moi attentivement. Il est impossible de s'enfuir de cet endroit. Il n'existe aucun moyen de rompre Geas Garadh, le sortilège de la Barrière.

Le regard de Ciri indiquait clairement qu'elle n'y croirait pas tant qu'elle ne l'aurait pas vu de ses propres yeux.

— Si, malgré tout, par je ne sais quel miracle, tu parvenais à forcer la Barrière, poursuivait Érédine, ses yeux toujours plongés dans les siens, sache que cela signifierait ta perte. Ce monde n'est féérique qu'en apparence. La mort guette, surtout les non-initiés. Même la magie est impuissante face aux blessures causées par la corne d'une licorne.

» Sache également, ajouta-t-il sans attendre de commentaires, que ton talent sauvage ne t'aidera en rien. Tu ne parviendras pas à sauter la Barrière, n'essaie même pas. Et si tu réussissais malgré tout, sache que mes Dearg Ruadhri, les Cavaliers rouges, seraient capables de te rattraper même au-delà du temps et de l'espace.

Elle ne comprenait pas bien de quoi il voulait parler. Mais elle s'interrogea en voyant Avallac'h s'assombrir soudain et se renfrogner, manifestement contrarié par le discours d'Érédine. Comme s'il en avait trop dit.

— Allons-y, dit-il. Si tu le permets, Zireael, nous allons maintenant te remettre aux mains des dames. Il faut que tu sois resplendissante. La première impression est primordiale.

* * *

Son cœur battait la chamade, elle sentait le sang battre dans ses tempes, ses mains tremblaient un peu. Elle se maîtrisa, serra les poings. Elle inspira et expira lentement, à plusieurs reprises, pour se calmer. Elle relâcha les épaules, inclina le cou à gauche puis à droite pour évacuer la tension.

Elle se regarda une nouvelle fois dans l'immense miroir, plutôt satisfaite de son reflet. Ses cheveux, encore humides après le bain, avaient été coupés et coiffés de façon à masquer au moins partiellement sa cicatrice. Le maquillage soulignait joliment ses yeux et ses lèvres ; la jupe gris argent, fendue jusqu'à mi-cuisse, la chemise noire et la très fine blouse de crêpe couleur perle qu'elle portait n'étaient pas vilaines non plus. Le foulard de soie qu'elle avait noué autour de son cou mettait l'ensemble en valeur.

Ciri tira sur le foulard pour l'ajuster, puis elle glissa sa main entre ses cuisses pour y arranger ce qui méritait de l'être. Car elle portait sous sa jupe des dessous absolument incroyables : une petite culotte aussi délicate qu'une toile d'araignée, et des bas qui, chose extraordinaire, tenaient aux cuisses sans jarretières.

Elle posa la main sur la clenche. Avec circonspection, comme s'il s'était agi d'un cobra endormi.

Pest, songea-t-elle instinctivement en langage elfique, *j'ai affronté*

des hommes qui portaient des épées. J'en affronterai bien un avec...

Elle ferma les yeux, soupira. Et entra dans la pièce.

Elle ne trouva personne à l'intérieur. Sur la table en malachite étaient posés un gros livre et une carafe. Des reliefs et des bas-reliefs étranges ornaient les murs, ainsi que des cantonnières et des tapisseries aux motifs fleuris. Dans un coin, il y avait une statue.

Et dans un autre, un lit à baldaquin. Le cœur de Ciri se remit à cogner dans sa poitrine. Elle avala sa salive.

Du coin de l'œil elle perçut un mouvement. Pas dans la chambre. Sur la terrasse.

Il était assis là, tourné vers elle, de profil.

Elle avait beau savoir que rien, chez les elfes, ne ressemblait à ce qu'elle avait l'habitude de voir et d'entendre, Ciri eut un léger choc. Durant tout le temps où il fut question du roi, elle s'était imaginé, pour une raison inconnue, qu'il serait à l'image d'Ervyll de Verden, dont elle avait bien failli devenir la belle-fille. Elle s'attendait à découvrir un homme rondelet, immobilisé par sa masse grasseuse, empestant l'oignon et le vin, au nez rouge, à la barbe immonde et aux yeux injectés de sang.

Or c'était un tout autre roi qui était assis près de la balustrade.

Il était très mince, Ciri devinait qu'il était également très grand. Il avait de longs cheveux qui retombaient sur ses épaules et son dos, cendrés comme les siens, parcourus de larges mèches blanches. Il portait un gilet noir en velours et des bottes typiquement elfiques, avec de nombreuses boucles tout le long de la tige. Ses mains étaient étroites, blanches, aux longs doigts.

Il tenait à la main un petit récipient d'eau savonneuse et portait à sa bouche une paille dans laquelle il soufflait sans cesse, libérant vers la rivière des bulles aux reflets irisés.

Elle toussota doucement.

Le roi des Aulnes tourna la tête. Ciri ne put réprimer un soupir. Il avait des yeux gris clair extraordinaires. Couleur de plomb fondu, impénétrables. Et remplis d'une insondable tristesse.

— Hirondelle, articula-t-il. Zireael. Je te remercie d'être venue.

Elle avala sa salive, ne sachant que répondre. Auberon Muircetach porta la paille à ses lèvres et libéra une nouvelle bulle dans les airs.

Pour maîtriser le tremblement de ses mains, Ciri les croisa, fit craquer ses doigts. Puis, nerveusement, elle passa la main dans ses cheveux. L'elfe ne semblait s'intéresser qu'à ses bulles.

— Tu es énervée ?

— Non, répondit-elle.

C'était évident, elle mentait.

— Tu es pressée de te rendre quelque part ?

— Effectivement.

Sans doute avait-elle mis un peu trop d'insolence dans sa réponse, elle sentait qu'elle était à la limite de l'impolitesse. L'elfe, pourtant, n'y prêta pas attention. Il façonna une énorme bulle au bout de sa paille qu'il agita de haut en bas pour lui donner la forme d'un concombre. Il admira son œuvre durant de longues minutes.

— Serait-ce importun de ma part de te demander où tu es si pressée d'aller ?

— Chez moi ! grogna-t-elle.

Elle se reprit aussitôt, ajoutant d'un ton plus calme :

— Dans mon monde.

— Où ça ?

— Dans mon monde !

— Ah ! Pardonne-moi. J'aurais juré avoir entendu : « Dans mes chimères. » Cela m'étonnait. Tu parles remarquablement bien notre langue, mais tu pourrais travailler encore un peu l'articulation et l'accentuation.

— Est-ce important, la manière dont j'articule ? Ce n'est pas pour ma conversation que je te serai utile.

— Rien ne devrait nuire à l'atteinte de la perfection.

Une nouvelle bulle surgit au bout de sa paille. Il la fit s'envoler, elle éclata au contact d'une branche de saule. Ciri poussa un soupir.

— Ainsi tu es pressée de retrouver ton monde, dit Auberon Muircetach. Ton monde ! Vraiment, vous, les humains, ce n'est pas la modestie qui vous étouffe.

Il remua le liquide contenu dans la coupelle avec sa paille, puis il souffla délicatement à l'intérieur de celle-ci, s'entourant d'une multitude de petites bulles irisées.

— L'homme, reprit-il, ton ancêtre poilu du côté paternel, est apparu sur terre bien longtemps après la poule. Pourtant, à ma connaissance, jamais une poule n'a prétendu avoir des droits sur le monde... Pourquoi te trémousses-tu ainsi et trépignes-tu sur place comme une petite guenon ? Ce que je raconte devrait t'intéresser. C'est de l'histoire, après tout. Ah ! laisse-moi deviner : cette histoire-là t'ennuie, n'est-ce pas ?

Une grande bulle nacrée s'envola vers la rivière. Ciri se mordit les lèvres et ne répondit rien.

— Ton ancêtre poilu, reprit l'elfe en remuant le liquide avec sa paille, a vite appris à utiliser ses deux pouces et son intelligence rudimentaire. Il en a fait diverses choses, aussi ridicules qu'effrayantes pour la plupart.

Une nouvelle bulle fit son apparition, suivie aussitôt d'une deuxième puis d'une troisième.

— Peu nous importait, au fond, à nous autres, les Aen Elle, ce que fabriquaient tes ancêtres ; au contraire des Aen Seidhe, nos cousins,

nous avons quitté l'autre monde depuis longtemps déjà. Nous nous sommes choisi un autre univers, plus intéressant. Car en ce temps-là, tu seras probablement étonnée de l'apprendre, on pouvait assez librement se déplacer d'un monde à l'autre. À condition d'avoir une once de talent et un peu d'entraînement, bien entendu. Tu sais sans aucun doute à quoi je fais allusion.

Ciri bouillonnait de curiosité, mais elle se taisait obstinément, consciente que l'elfe la raillait quelque peu. Elle ne voulait pas lui simplifier la tâche.

Auberon Muircetach sourit. Il se retourna. Il portait autour du cou une chaîne en or, la marque du pouvoir, qu'on appelait en Langage ancien *torc'h*.

— *Mire, luned.*

Il souffla doucement, agitant la paille avec délicatesse. Au lieu d'une seule et immense bulle, comme précédemment, il en sortit une multitude.

— Une petite bulle à côté d'une petite bulle à côté d'une petite bulle, fredonna-t-il. Eh oui ! c'était ainsi... Nous nous disions : « Quelle différence ? Nous resterons un peu ici, un peu là-bas. » Quelle différence cela faisait-il que les Dh'oïne aient persisté à s'entre-tuer et à détruire leur propre monde ? Nous n'avions qu'à partir ailleurs... Dans une autre petite bulle...

Sous son regard brûlant, Ciri secoua la tête et s'humecta les lèvres. L'elfe sourit de nouveau, fit de nouvelles bulles, souffla encore ; cette fois, une grappe énorme apparut, une multitude de petites bulles accrochées les unes aux autres qui s'envolèrent du chalumeau.

— Puis survint la Conjonction, poursuivit l'elfe en soulevant sa paille d'où s'échappa une nouvelle kyrielle de bulles. Il y eut même d'autres mondes encore. Mais les portes se sont refermées. Elles sont fermées pour tous, à l'exception d'une poignée d'élus. Et le temps passe vite. Il faut rouvrir les portes. Rapidement. C'est un impératif. Comprends-tu ce mot ?

— Je ne suis pas idiot.

— Non, c'est vrai, dit-il en détournant la tête. Tu ne peux l'être. Tu es Aen Hen Ichaer, le Sang ancien, n'est-ce pas ? Approche.

Lorsqu'il tendit la main vers elle, elle ne put s'empêcher de serrer les dents. Mais il ne toucha que son avant-bras, puis sa main. Elle ressentit un agréable picotement. Elle se risqua à lever la tête jusqu'à ce que ses yeux rencontrent ceux, extraordinaires, de l'elfe.

— Je ne l'ai pas cru quand on me l'a dit, murmura-t-il. Mais c'est vrai. Tu as les yeux de Shiadhal. Les yeux de Lara.

Elle baissa le regard. Elle se sentait stupide et indécise.

Le roi des Aulnes appuya ses coudes sur la balustrade et posa son menton sur ses mains. De longues minutes durant, il sembla ne

s'intéresser qu'aux cygnes qui nageaient sur la rivière.

— Je te remercie d'être venue, dit-il enfin sans tourner la tête. Pars à présent, laisse-moi seul.

* * *

Elle trouva Avallac'h près de la rivière au moment précis où il montait à bord d'une barque en compagnie d'une elfe magnifique : elle avait des cheveux couleur paille, des lèvres pistache, et de petits bouts de brocart doré sur les paupières et les tempes.

Ciri avait l'intention de se retourner et de s'éloigner lorsque Avallac'h, qui l'avait vue, lui fit signe d'approcher et de monter dans la barque. Elle hésita. Elle ne voulait pas parler devant une inconnue. Avallac'h murmura quelque chose à l'elfe et de la main lui envoya un baiser. L'elfe haussa les épaules et s'éloigna. Elle ne se retourna qu'une fois, et d'un seul regard fit comprendre à Ciri tout le bien qu'elle pensait d'elle.

— Si tu le peux, abstiens-toi de tout commentaire, dit Avallac'h lorsqu'elle s'assit sur le petit banc près de la poupe.

Il s'assit à son tour, prit son flûtiau et se mit à jouer, sans se préoccuper le moins du monde de la barque. Ciri regarda autour d'elle avec inquiétude, mais la barque voguait à la perfection au milieu du courant, sans même dériver d'un pouce vers les marches, piliers ou colonnes qui s'enfonçaient dans l'eau. C'était une barque étrange, Ciri n'en avait jamais vu de semblable, pas même sur les îles Skellige où elle avait pourtant pu admirer une grande variété d'embarcations. Les étraves de la barque étaient très hautes et élancées, en forme de clefs ; la barque elle-même était très longue, étroite et vacillante. En vérité, seul un elfe pouvait s'asseoir dans une embarcation pareille et jouer de la flûte au lieu de s'agripper au gouvernail et aux rames.

Avallac'h cessa de piauler.

— Qu'as-tu sur le cœur ?

Il l'écouta tout en l'observant, un étrange sourire aux lèvres.

— Tu es désappointée. (C'était une affirmation, non une question.) Désappointée, déçue, et plus que tout révoltée.

— Pas du tout, ce n'est pas vrai !

— Tu ne devrais pas l'être, en effet, approuva l'elfe, tout à coup plus sérieux. Auberon t'a traitée avec déférence, comme une Aen Elle de souche. Ne l'oublie pas, nous, le peuple des Aulnes, ne sommes jamais pressés. Nous avons le temps.

— Il m'a dit quelque chose de tout à fait différent.

— Je sais ce qu'il t'a dit.

— Et tu sais aussi ce que cela signifiait ?

— Parfaitement.

Elle avait déjà beaucoup appris. Pas un seul soupir, pas un seul tremblement de paupière ne trahit son impatience ou sa colère lorsqu'il porta de nouveau son flûtiau à ses lèvres et se mit à jouer une douce mélodie, mélancolique. Il joua longtemps.

La barque voguait sur les flots. Ciri comptait les ponts qui passaient au-dessus de leur tête.

Il reprit la parole juste après le quatrième pont.

— Nous avons de sérieuses raisons de supposer que ton monde est menacé de perdition. Un cataclysme climatique de grande envergure va se produire. Étant donné ton érudition, tu as certainement entendu parler d'Aen Ithlinne Speath, la prophétie d'Itlina. Dans cette prophétie, il est question du Froid blanc. Selon nous, il s'agit d'une vaste glaciation. Et puisque quatre-vingt-dix pour cent des terres de ton monde se situent dans l'hémicycle Nord, la plupart des créatures vivantes risquent de disparaître. Elles mourront de froid, tout simplement. Ceux qui survivront sombreront dans la barbarie, ils se détruiront les uns les autres dans des luttes impitoyables pour la nourriture, ils deviendront la proie de pillards devenus fous à cause de la faim. Rappelle-toi le texte de la prophétie : « Le temps du Mépris, le temps de la Hache, le temps de la Tourmente sauvage. »

Ciri n'osait l'interrompre de peur qu'il se remette à jouer.

— L'enfant qui nous importe tant, reprit Avallac'h en agitant sa flûte, l'héritier porteur du gène de Lara Dorren spécialement élaboré par nos soins, peut sauver les habitants de l'autre monde. Nous avons des raisons de supposer que le descendant de Lara, et le tien, bien entendu, possédera des pouvoirs mille fois plus puissants que ceux que nous possédons, nous, les Érudits. Et que tu possèdes, toi aussi, dans une version rudimentaire. Tu vois bien sûr de quoi je veux parler, n'est-ce pas ?

Ciri savait qu'en Langage ancien de telles figures de rhétorique, même présentées sous forme de questions, n'exigeaient pas de réponse, bien au contraire...

— Pour être bref, poursuivit Avallac'h, je veux parler de la possibilité de voyager entre les deux mondes, mais pas uniquement de se déplacer soi-même : après tout, chacun de nous pris isolément n'a que peu d'importance. Je parle d'ouvrir l'Ard Gaeth, la Grande Porte éternelle qui permettrait à tous de passer. C'était possible avant la Conjonction, nous voulons qu'il en soit de nouveau ainsi aujourd'hui. Nous voulons évacuer du monde en péril les Aen Seidhe qui y vivent. Nos frères, que nous devons aider. Nous ne pourrions vivre sans avoir tout tenté pour les sauver. Tu peux me croire, nous ne négligerons aucune piste. Et nous les sauverons, nous évacuerons de l'autre monde tous ceux qui sont menacés. Tous, Zireael. Y compris les humains.

— Vraiment ? s'exclama-t-elle malgré elle. Les Dh'oine aussi ?

— Oui. Tu comprends à présent à quel point tu es importante. Le sort du monde dépend de toi. C'est pourquoi il est essentiel que tu sois patiente et que tu ailles ce soir chez Auberon pour y passer la nuit entière. Crois-moi, son comportement, tout à l'heure, n'était pas une démonstration de dégoût. Il sait que pour toi ce n'est pas chose facile, il sait qu'en se montrant trop pressé il risquerait de te heurter et de te rebuter. Il connaît énormément de choses, Hirondelle. Je ne doute pas que tu l'auras remarqué.

— En effet, grogna-t-elle. J'ai également remarqué que le courant nous avait emmenés assez loin de Tir ná Lia. Il est temps de saisir les rames, seulement... Je n'en vois aucune.

— Parce qu'il n'y en a pas.

Avallac'h leva le bras, tourna la main, claqua des doigts. La barque s'immobilisa. Elle demeura quelques instants sans bouger, puis elle se mit à voguer à contre-courant.

L'elfe s'assit confortablement, porta son flûtiau à ses lèvres et se consacra pleinement à sa musique.

* * *

Le soir même, le roi des Aulnes régala Ciri d'un dîner. Lorsqu'elle entra, toute de soie vêtue, il l'invita d'un geste à se mettre à table. Il n'y avait pas de domestiques. Il faisait lui-même le service.

Diverses variétés de légumes étaient au menu, dont des champignons cuisinés sous toutes les formes : cuits, rissolés, à l'étouffée et en sauce. Ciri n'avait jamais rien mangé de tel. Certains étaient blancs et fins comme des feuilles et avaient un goût tendre et délicat ; d'autres, marrons et noirs, étaient fermes et parfumés.

Auberon n'était pas non plus avare de vin rosé. Léger en apparence, il avait un effet grisant et détendait, déliait la langue. Avant de s'en rendre compte, Ciri lui avait parlé de choses qu'elle n'aurait jamais imaginé lui raconter.

Il écoutait. Patiemment. Mais elle se rappela soudain pourquoi elle était là ; elle se rembrunit et se tut.

— Si j'ai bien compris, dit-il en lui servant une autre sorte de champignons, verdâtres et qui sentaient l'échalote, tu te crois liée à ce Geralt par la destinée ?

— Tout juste, rétorqua-t-elle en levant sa coupe déjà marquée de nombreuses traces de rouge à lèvres. Il m'est destiné, et inversement. Nos destins sont liés. Il serait donc préférable que je parte d'ici. Tout de suite. Comprends-tu ?

— Pas vraiment, je l'avoue.

— La destinée ! s'exclama-t-elle. (Elle but une gorgée de vin.) Une force qu'il vaut mieux ne pas contrarier. C'est pourquoi je pense...

Non, non, merci, plus de champignons, s'il te plaît, j'ai tellement mangé que je vais sûrement éclater.

— Tu disais que tu pensais...

— Je pense que c'était une erreur de m'attirer ici. Et de me forcer à... Enfin, tu vois ce que je veux dire. Je dois partir d'ici, me hâter d'aller les aider... Car ma destinée...

— La destinée, l'interrompt-il en levant son verre. La prédestination. Une force inéluctable. Un mécanisme selon lequel, en pratique, un nombre infini d'événements imprévisibles aboutit inéluctablement à tel résultat et pas à tel autre. C'est bien ça ?

— Mais oui !

— Quelles que soient les circonstances, le résultat doit avoir lieu. Ce qui est prédestiné doit se produire. C'est bien ça ?

— Oui !

— Où veux-tu donc aller alors, et pour quoi faire ? Déguste ce bon vin, réjouis-toi de l'instant présent, profite de la vie. Ce qui doit arriver arrivera de toute façon, si c'est inéluctable.

— Tout juste ! Mais ce n'est pas si simple.

— Tu te contredis.

— C'est faux.

— Tu contredis une contradiction, c'est un cercle vicieux.

— Non ! lança-t-elle en secouant la tête. On ne peut pas rester assis là à ne rien faire, c'est impossible. Rien n'arrive tout seul !

— Sophisme.

— On n'a pas le droit de perdre son temps bêtement. On risque de laisser passer le moment propice... Le seul, l'unique. Car le temps ne se répète jamais !

— Permets-moi, dit-il en se levant. Tiens, regarde ça.

Sur le mur qu'il désignait, une bosselure qui représentait un énorme serpent se distinguait. Le reptile, dont le corps dessinait un huit, mordait sa propre queue. Ciri avait déjà vu ce signe, mais elle ne se rappelait pas où.

— Voici l'antique serpent Ouroboros, déclara l'elfe. Le temps, ce sont des instants qui passent, un petit grain de sable qui s'écoule dans le sablier. Le temps, ce sont des moments et des événements à l'aune desquels nous tentons de le mesurer. Mais l'antique Ouroboros nous rappelle qu'à chaque moment, dans chaque événement, se cachent le passé, le présent et le futur. Chaque instant abrite l'éternité. Chaque départ est en même temps un retour, chaque adieu une salutation, chaque retour un éloignement. Tout est à la fois un début et une fin.

» Toi aussi, ajouta-t-il sans même la regarder, tu es à la fois un début et une fin. Et puisqu'il est question de destinée, sache que c'est en cela précisément que consiste la tienne. À être un début et une fin. Comprends-tu ?

Elle hésita un instant, mais le regard brûlant de l'elfe la poussa à répondre.

— Je comprends.

— Déshabille-toi.

Il avait prononcé ces paroles avec un tel détachement, une telle indifférence qu'elle faillit hurler de colère. Les mains tremblantes, elle commença à déboutonner son gilet.

Ses doigts étaient indociles ; les agrafes, les petits boutons, peu pratiques, et les ganses trop étroites. Ciri avait beau faire aussi vite qu'elle le pouvait, souhaitant se débarrasser de tout ça au plus vite, il lui semblait qu'elle n'arriverait jamais à ôter tous ses vêtements. Mais l'elfe ne donnait pas l'impression d'être pressé. Comme s'il avait vraiment l'éternité devant lui.

Qui sait, songea-t-elle, peut-être est-ce vraiment le cas.

Alors qu'elle n'avait plus que son déshabillé sur le dos, elle se mit à sautiller, tant le plancher était glacial. Il s'en aperçut et lui montra le lit sans un mot.

De grandes peaux de vison cousues les unes aux autres y étaient étendues. Elles étaient moelleuses, douces, et chatouillaient agréablement la peau.

Il s'allongea à côté d'elle tout habillé, sans même ôter ses bottes. Lorsqu'il la toucha, elle se raidit malgré elle, un peu en colère contre elle-même, car elle était décidée à jouer jusqu'au bout les filles fières et insensibles. Elle avait beau faire, elle ne pouvait empêcher ses dents de claquer. Le contact électrisant de l'elfe la calmait cependant, et ses doigts l'initiaient et la dirigeaient. La guidaient. Dès qu'elle commença à comprendre ses directives au point de les anticiper, elle ferma les yeux, imaginant qu'elle était avec Mistle. Mais en vain. Car il était très différent de Mistle.

De sa main il l'informait de ce qu'elle devait faire. Et elle obéissait. Volontiers même. Avec empressement.

Lui ne se hâtait pas le moins du monde. Il fit en sorte qu'elle mollisse sous ses caresses comme un ruban de soie, l'amenant à gémir. À se mordre les lèvres. À frissonner de la tête aux pieds.

Puis il se leva et s'en alla, la laissant pantoise, ardente, haletante et frissonnante.

Il ne lui jeta pas même un regard.

La jeune fille sentit son sang affluer à son visage et à ses tempes. Elle se recroquevilla sur les peaux de vison et se mit à sangloter. De rage et de honte.

* * *

Le lendemain matin, elle trouva Avallac'h dans la galerie derrière

le palais, au milieu d'une haie de statues. Celles-ci, étrangement, représentaient des enfants elfiques dans différentes poses, principalement en train de chahuter.

La statue près de laquelle se tenait l'elfe, surtout, était curieuse, elle représentait un petit garçon à la bouche tordue par la colère, en appui sur une seule jambe, ses petits poings serrés. Ciri la contempla un moment, incapable de détourner le regard, une douleur sourde dans le bas-ventre. Il fallut qu'Avallac'h insiste pour qu'elle finisse par tout lui raconter, sans ambages et en balbutiant.

— Il a observé plus de six cent cinquante fois les fumées de Saovine, dit Avallac'h lorsqu'elle eut terminé. Crois-moi, Hirondelle, même pour le peuple des Aulnes, c'est beaucoup.

— Et qu'est-ce que ça peut me faire ? hurla-t-elle. J'ai fait un marché ! Vous avez sans doute appris des nains, vos frères, ce qu'était un contrat ? Moi, je me délie, je renonce. Qu'est-ce que ça peut me faire qu'il ne puisse pas ou ne veuille pas ? Qu'est-ce que ça peut me faire, qu'il s'agisse d'impuissance sénile ou d'un manque d'attrait ? Peut-être les Dh'oine le dégoûtent-ils ? Peut-être, tout comme Érédine, ne voit-il en moi qu'une pépite d'or dans un tas de compost ?

Fait exceptionnel, le visage d'Avallac'h s'altéra et se crispa.

— J'espère que tu ne lui as rien dit de semblable ?

— Non. Même si ce n'est pas l'envie qui m'en manquait.

— Garde-t'en. Tu ne sais pas ce que tu risques.

— Ça m'est égal. J'ai conclu un marché. C'est à prendre ou à laisser ! Ou bien vous remplissez votre part du contrat, ou bien nous l'annulons et je retrouve ma liberté.

— Prends garde, Zireael, répéta-t-il en lui montrant du doigt la statue du gamin chahuteur. Ne sois pas comme cet enfant. Mesure chacune de tes paroles. Efforce-toi de comprendre. Et si quelque chose t'échappe, garde-toi bien d'agir avec précipitation. Sois patiente. Souviens-toi, le temps n'a pas d'importance.

— Si, il en a !

— Je t'ai demandé de ne pas te comporter comme une enfant obstinée. Je le répète une fois encore : sois patiente avec Auberon. Car il est ton unique chance de recouvrer la liberté.

— Vraiment ? lança-t-elle. (Elle criait presque.) Je commence à avoir des doutes ! Je me demande même si tu ne m'as pas trompée ! Si vous ne m'avez pas tous trompée...

— Je t'ai promis que tu retournerais dans ton monde. (Le visage d'Avallac'h était aussi froid que la pierre des statues.) Je t'ai donné ma parole. Mettre en doute la parole donnée est une grave offense pour un Aen Elle. Afin de t'éviter d'en répondre, je te propose de mettre fin à cette conversation.

Il voulut s'éloigner, mais elle lui barra le chemin. Il plissa ses yeux

aigue-marine et Ciri comprit aussitôt qu'elle avait affaire à un elfe redoutable, vraiment très redoutable. Il était trop tard cependant pour faire marche arrière.

— Voilà bien une réaction d'elfe, siffla-t-elle, pareille à une vipère. Offenser le premier et empêcher ensuite toute revanche.

— Prends garde, Hirondelle.

— Écoute, lança-t-elle en relevant fièrement la tête, votre roi des Aulnes ne s'acquittera pas de sa tâche, c'est une évidence. Peu importe que le problème vienne de lui ou de moi. Mais moi, je veux remplir ma part du contrat. Et en finir avec ça. Que quelqu'un d'autre me fasse donc cet enfant qui vous importe tant.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles.

— Et si c'était moi, le problème, poursuivit-elle sur le même ton, alors cela voudra dire que tu t'es trompé, Avallac'h. Après tout, peut-être n'as-tu pas attiré dans ce monde celle qu'il fallait ?

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, Zireael.

— Et puis, hurla-t-elle, si je vous dégoûte tous, vous n'avez qu'à appliquer la méthode des éleveurs de bardots ! Quoi, tu ne connais pas ? On montre une jument à un étalon, ensuite on lui bande les yeux et on remplace la jument par une ânesse !

Il ne daigna même pas lui répondre. Il la dépassa sans cérémonie et s'éloigna en prenant l'allée de statues.

— Toi, peut-être ? hurla-t-elle. Si tu veux, je me donnerai à toi. Qu'en penses-tu ? Tu ne te sacrifierais pas ? Il paraît que j'ai les yeux de Lara, pourtant !

En deux bonds il fut sur elle, brandissant ses mains tels deux serpents. Il les resserra autour de son cou comme des tenailles d'acier. Elle comprit que s'il le voulait, il pourrait l'étrangler comme un vulgaire poussin.

Puis il la relâcha, se pencha sur elle et la regarda droit dans les yeux.

— Qui es-tu pour oser ainsi profaner son nom ? demanda-t-il d'une voix extrêmement calme. Qui es-tu pour oser m'insulter en m'offrant une aumône si misérable ? Oh ! je sais, je vois qui tu es. Tu n'es pas la fille de Lara. Tu es la fille de Cregennan, une Dh'oine étourdie, arrogante et égoïste, la digne représentante d'une race qui, sans rien comprendre, ruine et détruit, souille tout ce qu'elle touche, rabaisse et avilit le monde d'une simple pensée. Ton ancêtre m'a volé mon amour, il me l'a enlevée, il m'a pris Lara en ne songeant qu'à lui, l'arrogant. Mais je ne permettrai pas que toi, sa digne fille, tu abîmes son souvenir.

Il se retourna. Ciri dut faire un effort pour parler, car sa gorge était douloureuse.

— Avallac'h.

Il lui jeta un regard.

— Pardonne-moi. Je me suis conduite de manière insolente et abjecte. Je t'en prie, pardonne-moi et... si tu le peux, oublie ce que je t'ai dit.

Il revint vers elle et l'enlaça.

— C'est déjà oublié, déclara-t-il d'une voix chaleureuse. N'en parlons plus jamais.

* * *

Lorsque ce même soir, après avoir pris son bain, s'être coiffée et parfumée, elle entra dans les appartements royaux, Auberon Muircetach était assis à la table, penché au-dessus d'un échiquier. Sans un mot, il l'invita à s'asseoir en face de lui.

Il gagna en neuf coups.

La deuxième fois, elle joua avec les blancs, et il gagna en onze coups.

À ce moment-là seulement, il leva sur elle ses incroyables yeux clairs.

— Déshabille-toi, s'il te plaît.

Il fallait lui reconnaître au moins une chose : il était délicat et n'était pas pressé le moins du monde.

Lorsqu'il quitta le lit et, comme les fois précédentes, s'éloigna sans dire un mot, Ciri l'accepta, l'esprit tranquille et résigné. Mais elle resta éveillée jusqu'au petit matin.

Et lorsque l'aube filtra par les fenêtres et qu'elle s'endormit enfin, elle fit un rêve très étrange.

* * *

Vysogota, plié en deux, retire les lentilles d'eau d'un piège à ondatras. Les roseaux bruissent, agités par le vent.

— Je me sens fautif, Hirondelle. C'est moi qui t'ai suggéré cette escapade insensée. Qui t'ai indiqué la route vers cette maudite tour.

— N'aie pas de remords, Vieux Corbeau. Sans la tour, Bonhart m'aurait rattrapée. Ici au moins, je suis en sécurité.

— Tu n'es pas en sécurité.

Vysogota se redresse.

Derrière lui, Ciri aperçoit une colline ovale, nue, qui, tel le dos voûté d'un monstre tapi en embuscade, pointe parmi les hautes herbes. Un rocher immense surplombe la colline. Deux silhouettes côte à côte : une femme et une jeune fille. Le vent agite et emmêle les cheveux noirs de la femme.

Des éclairs illuminent l'horizon.

— Le Chaos te tend la main, petite fille. Enfant du Sang ancien, jeune

filles prises dans le Mouvement et le Changement, dans l'Anéantissement et la Renaissance. Enfant prédestinée et objet de la destinée. Derrière les portes fermées, le Chaos tend vers toi ses griffes, ignorant toujours si tu deviendras son instrument ou bien une entrave à ses projets. Se demandant si tu ne jouerais pas par hasard le rôle du petit grain de sable dans l'engrenage de l'Horloge du Destin. Le Chaos a peur de toi, Enfant de la Destinée. Et il veut faire en sorte que ce soit toi qui éprouves de la crainte. C'est pourquoi il t'envoie des rêves.

Vysogota se penche, nettoie le piège à ragondins. Il est mort voyons, songe froidement Ciri. Cela signifie-t-il que là-bas, dans l'au-delà, les morts doivent nettoyer les pièges à ragondins ?

Vysogota se redresse. Derrière lui des lueurs d'incendies illuminent le ciel. Des milliers de cavaliers envahissent la vallée au galop. Des cavaliers en manteaux rouges.

Dearg Ruadhri.

— Écoute-moi attentivement, Hirondelle. Le Sang ancien qui coule dans tes veines te donne une grande puissance. Tu es la maîtresse de l'Espace et du Temps. Tu possèdes une grande Force. Ne permets pas qu'on te l'enlève et que des criminels en profitent à des fins infâmes. Défends-toi ! Échappe à l'emprise de leurs mains indignes.

— Facile à dire ! Je suis cernée par une espèce de barrière magique qui m'emprisonne...

— Tu es la maîtresse de l'Espace et du Temps. On ne peut t'emprisonner.

Vysogota se redresse. Derrière lui s'élève un plateau, une plaine rocheuse couverte d'épaves de bateaux. Et plus loin un château, noir, menaçant, aux créneaux édentés, qui surplombe un lac de montagne.

— Sans ton aide ils vont mourir, Hirondelle. Toi seule peux les sauver.

Yennefer remue ses lèvres fendues mais aucun son n'en sort. Sa bouche saigne. Les yeux violets de la magicienne flamboient, brûlent au milieu de son visage amaigri, ratatiné, rongé par la souffrance, masqué par une bourrasque de cheveux noirs, sales, ébouriffés. Dans le renfoncement du sol une mare puante, tout autour des rats qui s'agitent. Les murs de pierre sont glacials. Le froid des menottes autour de ses poignets, de ses chevilles...

Les mains et les doigts de Yennefer ne sont plus qu'une masse informe couverte de sang séché.

— Maman ! Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Un escalier de marbre. Trois paliers.

Va'esse deireadh aep eigeán... Quelque chose se termine... Mais quoi ?

Des marches. En bas, un feu flamboyant dans des paniers en fer. Des gobelins en flammes.

— Allons-y, dit Geralt. Descendons les marches. Il le faut. Oui, il le faut. Il n'y a pas d'autre chemin. Seulement cet escalier. Je veux voir le

ciel.

Ses lèvres ne bougent pas. Elles sont bleues, pleines de sang. Du sang, partout du sang... L'escalier entier est couvert de sang...

— Il n'y a pas d'autre chemin. Non, petite fille aux yeux couleur d'étoile.

— Comment puis-je les aider ? s'écrie-t-elle. Je suis dans un autre monde ! Emprisonnée ! Et impuissante !

— On ne peut pas t'emprisonner. Tout a été écrit déjà, dit Vysogota. Même cet instant. Regarde sous tes pieds.

Ciri constate avec effroi qu'elle se trouve dans une mer d'os. Au milieu de boîtes crâniennes, de tibias et de côtes.

— Toi seule peux l'empêcher, petite fille aux yeux couleur d'étoile.

Vysogota se redresse. Derrière lui, l'hiver, la neige, la tourmente. Le vent souffle et siffle.

Devant elle, dans la tempête, Geralt, à cheval. Ciri le reconnaît, bien qu'il porte un bonnet de fourrure sur la tête et que son visage soit enveloppé d'une écharpe de laine. Derrière lui, dans la tourmente, se dessinent les silhouettes indistinctes d'autres cavaliers ; impossible de les reconnaître sous leurs couches de vêtements.

Geralt regarde droit dans sa direction. Mais il ne la voit pas. Ses yeux sont aveuglés par la neige qui tombe à gros flocons.

— Geralt ! C'est moi ! Par ici !

Il ne la voit pas. Il ne l'entend pas non plus au milieu des hurlements du vent.

— Geraaaaaalt !

— C'est un mouflon, dit Geralt. Ce n'est qu'un mouflon. Faisons demi-tour.

Les cavaliers disparaissent, se noient dans la tourmente.

— Geraaaaaalt ! Non !

* * *

Elle se réveilla.

* * *

Le lendemain matin elle se rendit directement à l'écurie, sans même prendre son petit déjeuner. Elle ne tenait pas à rencontrer Avallac'h, elle n'avait pas envie de discuter avec lui. Elle préférait éviter les regards pressants, tenaces, curieux, interrogateurs des autres elfes, mâles ou femelles. Eux qui, en toute autre circonstance, faisaient montre d'une ostensible indifférence, manifestaient à l'égard des secrets d'alcôve du roi une curiosité des plus importunes ; les murs du palais – Ciri en était convaincue – avaient des oreilles.

Elle retrouva Kelpie dans son box, ainsi que sa selle et les harnais. Avant qu'elle ait eu le temps de seller son cheval, les servantes – ces elfettes grises qui faisaient une tête de moins que les autres Aen Elle – étaient déjà auprès d'elle. Avec forces courbettes et sourires doux, elles la remplacèrent auprès de sa jument.

— Merci, dit-elle. Je m'en serais sortie toute seule, mais merci quand même. Vous êtes mignonnes.

L'elfe qui se trouvait tout près d'elle lui fit un large sourire, et Ciri frémit.

Car la petite avait des canines.

Ciri se précipita vers elle si vite que la servante, effrayée, faillit tomber à la renverse. Elle écarta ses cheveux pour voir son oreille... Elle ne se terminait pas en pointe.

— Tu es humaine !

La gamine, et en même temps qu'elle toutes les autres elfes, s'agenouilla aussitôt sur la terre battue. Elle baissa la tête, dans l'attente de sa punition.

— Je..., commença Ciri en triturant les rênes entre ses mains. Je...

Elle ne savait pas quoi dire. Les servantes étaient toujours agenouillées. Les chevaux, nerveux, renâclaient et trépignaient dans leur box.

Une fois dehors, cheminant au trot, Ciri n'arrivait pas à rassembler ses pensées. Ces servantes étaient de jeunes humaines. Mais ce n'était pas là l'essentiel. L'essentiel était que des Dh'oine vivaient dans ce monde...

— Pas des Dh'oine, des humains, rectifia-t-elle. Je pense déjà comme eux.

Ciri fut tirée de ses réflexions par un hennissement bruyant et un soubresaut de Kelpie. Elle leva la tête et vit Érédine.

Il était assis sur son étalon bai, débarrassé à présent de son bucrane démoniaque et de la plupart de ses autres accessoires guerriers. Érédine, en revanche, portait un haubert sous son manteau chatoyant aux multiples nuances de rouge.

L'étalon poussa un hennissement rauque en guise de salutation, secoua la tête et exposa ses dents jaunes à Kelpie. En retour, la jument, obéissant au principe selon lequel les affaires se règlent avec les maîtres et non les serviteurs, effleura de ses dents la cuisse de l'elfe. Ciri tira vivement sur les rênes.

— Fais attention, dit-elle. Tiens tes distances. Ma jument n'aime pas les étrangers. Et elle mord.

— Les récalcitrants sont faciles à dresser : il suffit de les brider avec un mors de fer, déclara-t-il en la mesurant du regard, jusqu'à ce que le sang jaillisse. Il n'y a pas de meilleure méthode pour venir à bout des mauvaises habitudes. Y compris chez les chevaux.

Il secoua les rênes si fort que son cheval s'ébroua, fit quelques pas en arrière, de l'écume sortant de sa gueule.

— Pourquoi ce haubert ? Te prépares-tu à partir en guerre ?

C'était Ciri qui maintenant toisait l'elfe du regard.

— Tout au contraire. Je désire la paix. Dis-moi, en plus d'être rétive, ta jument a-t-elle d'autres qualités ?

— Du genre ?

— On fait la course ?

— Si tu veux. (Elle se dressa sur ses étriers.) Pourquoi pas jusque là-bas, en direction de ces cromlechs ?

— Non, l'interrompit-il. Pas là-bas.

— Pourquoi ?

— Ce terrain est interdit d'accès.

— Pour tout le monde, bien entendu.

— Non, pas pour tout le monde. Ta compagnie, Hirondelle, nous est trop précieuse pour que nous prenions le risque d'en être privés, du fait de ta propre initiative ou bien de celle de quelqu'un d'autre.

— De quelqu'un d'autre ? Tu ne penses tout de même pas aux licornes ?

— Je ne veux pas t'ennuyer avec ce que je pense. Incapable d'interpréter mes pensées, tu risquerais de te sentir frustrée.

— Je ne comprends pas.

— Je sais que tu ne comprends pas. L'évolution n'a pas suffisamment éduqué ton cerveau plissé pour que tu puisses comprendre. Écoute, si tu veux qu'on fasse la course, je te propose que nous galopions le long de la rivière. Par là. Jusqu'au troisième pont, celui de Porphyre. Puis on le traverse pour aller sur l'autre rive, et on continue en longeant la rivière jusqu'au petit ruisseau qui s'y jette, ce sera notre ligne d'arrivée. Prête ?

— Toujours.

L'elfe poussa un cri, et son étalon fila aussitôt tel un ouragan. Kelpie n'était pas encore partie qu'il était déjà loin. Il galopait à en faire trembler la terre, mais il ne pouvait rivaliser avec Kelpie. La jument le rattrapa rapidement, avant même qu'il ait atteint le pont de Porphyre. Celui-ci était étroit. Érédine poussa un cri, et l'étalon accéléra encore. Ciri comprit instantanément de quoi il retournait. Il était impossible que les deux chevaux franchissent le pont en même temps. L'un d'eux serait contraint de ralentir.

Ciri n'avait nullement l'intention de céder du terrain. Elle se plaqua contre la crinière de son cheval et Kelpie s'élança vers l'avant comme une flèche. Elle effleura l'étrier de l'elfe et déboula sur le pont. Érédine hurla, son étalon lança une ruade, heurta du flanc une statue d'albâtre dont le socle vola en éclats.

Riant telle une damnée, Ciri franchit le pont au galop. Sans se

retourner.

Arrivée près du petit ruisseau, elle descendit de cheval et attendit.

L'elfe la rejoignit au bout de quelques instants, au pas. Souriant et serein.

— Mes respects, dit-il en mettant pied à terre. Tant pour la jument que pour sa cavalière.

Ciri était fière comme un paon, elle s'esclaffa avec nonchalance.

— Ha ! ha ! Tu n'as donc plus l'intention de nous brider jusqu'au sang ?

— Sauf avec ta permission, répliqua-t-il avec un sourire équivoque. Certaines juments aiment les rudes caresses.

— Il n'y a pas si longtemps, fit-elle remarquer avec impertinence, tu m'as comparée à du compost. Et voilà que maintenant tu parles de caresses ?

Il s'approcha de Kelpie, frotta et tapota l'encolure de la jument, puis il hocha la tête en constatant qu'elle était sèche. Kelpie secoua le museau et hennit longuement. Érédine se tourna vers Ciri. *S'il s'avise de me tapoter moi aussi, songea-t-elle, il va le regretter.*

— Veux-tu bien me suivre ?

Le ruisseau qui s'écoulait du talus abrupt et boisé pour se jeter dans la rivière était bordé de marches constituées de blocs de grès moussus. Ces marches étaient ancestrales, craquelées, couvertes de racines. Elles zigzaguaient vers le haut, passant parfois au-dessus du ruisseau. Tout autour s'étendait une forêt, une forêt sauvage qui comptait de nombreux frênes centenaires, des charmes, des ifs, des érables et des chênes, et aussi des fourrés de noisetiers, des tamaris et des groseilliers. L'air embaumait l'absinthe, la sauge, les orties, l'humidité, le printemps et... la moisissure.

Ciri avançait en silence, sans se presser et en contrôlant son souffle. Elle s'efforçait également de maîtriser son agacement. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'Érédine attendait d'elle, mais son pressentiment ne laissait rien augurer de bon.

Près d'une nouvelle cascade qui jaillissait avec fracas des fissures rocheuses se trouvait une terrasse en pierre et, sur cette terrasse, un pavillon à l'ombre d'un buisson de sureaux sauvages et couvert de lierre et de tradescantias. De là-haut, on pouvait admirer les couronnes des arbres, les rubans des rivières, les toits, les péristyles et les terrasses de Tir ná Lia.

Ils restèrent debout quelques secondes à contempler le paysage.

— Personne ne m'a dit comment s'appelait cette rivière, dit Ciri, rompant le silence la première.

— Easnadh.

— Le Soupîr ? C'est joli. Et ce ruisseau ?

— Tuathe.

— Le Murmure. C'est joli aussi. Pourquoi personne ne m'a dit que des humains vivaient dans ce monde ?

— Parce que cette information ne présente pas la moindre importance pour toi. Entrons dans le pavillon.

— Pour quoi faire ?

— Allons-y.

La première chose qu'elle aperçut fut un sofa en bois. Ciri sentit le sang battre à ses tempes. *Évidemment, songea-t-elle, c'était à prévoir. J'ai pourtant lu le roman d'Anna Tiller, au temple. L'histoire d'un vieux roi, d'une jeune reine et d'un prétendant au trône, avide de pouvoir. Érédine est impitoyable, ambitieux et déterminé. Il sait que le véritable roi est celui qui possède la reine. Celui qui a possédé la reine possède le royaume. Ce sofa marque la première étape du coup d'État...*

L'elfe s'assit à la table en marbre, désignant l'autre chaise à Ciri. Il semblait davantage attiré par le paysage que par la jeune fille ; quant au sofa, il n'y prêtait pas du tout attention.

— Tu resteras ici pour toujours, ma belle amazone, légère comme un papillon. Jusqu'à la fin de ta vie éphémère.

Elle se taisait, le regardant droit dans les yeux. L'elfe avait un regard totalement inexpressif.

— Ils ne te permettront pas de partir d'ici, répéta-t-il. Ils n'accepteront pas que, contrairement aux prédictions et aux mythes, tu ne sois rien ni personne, une simple créature sans importance. Ils ne voudront pas le croire et ne te laisseront pas t'en aller. Ils t'ont leurrée avec une promesse, pour s'assurer de ta docilité, mais ils n'ont jamais eu l'intention de tenir cette promesse. Jamais.

— Avallac'h m'a donné sa parole, répliqua-t-elle d'une voix rauque. Il paraît que douter de la parole d'un elfe est une offense.

— Avallac'h est un Érudit. Les Érudits ont leur propre code de l'honneur dans lequel il est écrit toutes les deux phrases que la fin justifie les moyens.

— Je ne comprends pas pourquoi tu me dis tout ça. À moins que... que tu attendes quelque chose de moi. Et que tu souhaites me proposer un marché. Alors ? Érédine ? Ma liberté contre... contre quoi ?

Il la regarda longuement. Ciri, de son côté, cherchait en vain dans ses yeux quelque indice, quelque signe, une quelconque expression.

— Assurément, tu as eu le temps d'apprendre un peu à connaître Auberon, commença-t-il sans hâte. Tu as sans doute remarqué qu'il est extrêmement orgueilleux. Il est des choses qu'il n'acceptera jamais, dont jamais il ne tiendra compte. Il préférerait mourir.

Ciri restait silencieuse ; elle se mordait les lèvres en lorgnant le sofa.

— Auberon Muircetach, poursuivit l'elfe, ne fera jamais appel à la

magie ni à aucun autre moyen susceptible de changer la situation existante. Pourtant de tels moyens existent. Des moyens efficaces, solides, garantis. Bien plus efficaces que les phéromones dont tes petites servantes inondent tes produits de beauté.

D'un geste rapide, il déplaça sa main sur la table en marbre foncé. Quand il l'écarta, elle découvrit un flaconnet de néphrite gris-vert.

— Non, déclara-t-elle d'une voix rauque. Je refuse catégoriquement. Je ne suis pas d'accord avec ce genre de méthode.

— Tu ne m'as pas laissé terminer.

— Ne me prends pas pour une idiote. Je ne lui donnerai pas ce qu'il y a dans ce flacon. Tu ne te serviras pas de moi pour réaliser tes ambitions.

— Tu tires des conclusions trop hâtives, dit-il en la regardant dans les yeux. Tu essaies constamment de repousser tes limites. Et ça se termine toujours par une chute. Une chute très douloureuse.

— Je t'ai dit « non ».

— Réfléchis bien. Peu importe ce que contient ce flacon. Tu sortiras gagnante, Hirondelle, quoi qu'il arrive.

— Non !

Toujours aussi rapide et habile qu'un illusionniste, l'elfe escamota le flacon. Puis il resta un long moment silencieux, les yeux tournés vers la rivière Easnadh qui scintillait entre les arbres.

— Tu mourras ici, papillon, dit-il enfin. Ils ne te permettront pas de partir. Mais c'est ton choix.

— J'ai conclu un accord. Ma liberté contre...

— Ta liberté ! s'esclaffa-t-il. Tu parles sans cesse de liberté. Et que ferais-tu, si tu la recouvrais ? Où te rendrais-tu ? Comprends enfin qu'à l'heure actuelle tu es séparée de ton fameux monde non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps. Le temps ici s'écoule différemment. Les enfants que tu connaissais jadis sont désormais des vieillards décrépits, et les gens de ton âge sont morts depuis longtemps.

— Je ne te crois pas.

— Souviens-toi de vos légendes. À propos d'hommes et de femmes qui avaient mystérieusement disparu et que l'on voyait revenir au bout de nombreuses années, simplement pour se recueillir sur les tombes de leurs proches, envahies de mauvaises herbes. Tu penses peut-être que c'était de la fiction, des histoires inventées de toutes pièces ? Tu te trompes. Pendant des siècles entiers des humains ont été enlevés par les cavaliers que vous appelez la Traque sauvage. Ils ont été utilisés puis rejetés comme de vulgaires coquilles d'œuf. Mais ce n'est pas ce sort-là qui t'attend, Zireael. Toi, tu mourras ici, il ne te sera même pas donné de voir la tombe de tes amis.

— Je ne veux pas croire ce que tu dis.

— Ce que tu crois te regarde. Quant à ton destin, c'est toi-même qui l'as choisi. Maintenant rentrons. J'ai une demande à te faire, Hironnelle. Accepterais-tu de partager un modeste repas avec moi, à Tir ná Lia ?

Le temps de quelques battements de cœur, Ciri fut en proie à un mélange de sentiments contradictoires, tiraillée entre la faim et une folle fascination d'un côté, et la colère, la peur du poison et l'antipathie de l'autre.

— Volontiers, répondit-elle enfin en baissant les yeux. Merci de ta proposition.

— C'est moi qui te remercie. Allons-y.

En quittant le pavillon, elle jeta un dernier coup d'œil au sofa et songea qu'Anna Tiller était tout de même une piètre écrivain, exaltée et stupide.

Lentement, en silence, au milieu du parfum de la menthe, de la sauge et des orties, ils descendirent vers la rivière Soupir. En suivant l'escalier. Le long d'un ruisseau qui se nommait Murmure.

* * *

Lorsque ce même soir, parfumée, les cheveux encore humides après son bain aromatique, Ciri pénétra dans les appartements royaux, elle trouva Auberon sur le sofa, penché au-dessus d'un livre. Sans un mot, il l'invita d'un simple geste à s'asseoir près de lui.

Le livre était richement illustré. À dire la vérité, il ne contenait rien d'autre que des illustrations. En dépit de ses efforts pour jouer les femmes du monde, Ciri sentit le rouge lui monter aux joues. Dans la bibliothèque du temple, à Ellander, elle avait vu plusieurs ouvrages de ce genre. Mais ils ne pouvaient rivaliser avec le livre du roi des Aulnes, tant au niveau de la diversité que de la qualité graphique des illustrations.

Ils les regardèrent longtemps, en silence.

— Déshabille-toi, s'il te plaît.

Cette fois, il se déshabilla aussi. Il avait un corps de jeune homme, gracile, maigre même, comme Giselher, Kayleigh, ou Reef, qu'elle avait vus maintes fois lorsqu'ils se baignaient dans les ruisseaux ou les petits lacs des montagnes. Mais lorsqu'elle les regardait s'asperger d'eau, lorsqu'elle voyait les gouttelettes d'argent sur leur corps, elle pouvait ressentir la vitalité qui se dégageait de Giselher et des autres Rats, ils débordaient de vie, d'envie de vivre.

Le corps du roi des Aulnes, lui, était plus froid encore que l'éternité elle-même.

Il était patient. À plusieurs reprises, il sembla qu'ils y étaient presque...

Mais, au final, il ne se passa rien. Ciri était en colère contre elle-même, certaine que son ignorance et son terrible manque de pratique étaient en cause. Il s'en rendit compte et la rassura. Comme toujours, de manière très efficace. Puis elle s'endormit. Dans ses bras.

Mais au matin il n'était plus là.

* * *

Le lendemain soir, le roi des Aulnes manifesta pour la première fois son impatience.

Elle le trouva penché au-dessus de la table sur laquelle était posé un miroir encadré d'ambre. Le miroir était parsemé d'une poudre blanche.

C'est parti, songea-t-elle.

Avec un petit couteau, Auberon rassembla le fisstech et forma deux courtes lignes. Il prit sur la table une canule en argent et aspira le narcotique par le nez en commençant par la narine gauche. Ses yeux, d'ordinaire brillants, avaient un peu perdu de leur éclat, ils semblaient plus opaques, comme embués de larmes. De là où elle était, Ciri voyait bien qu'il ne s'agissait pas de sa première dose.

Il forma deux nouvelles lignes sur la surface du miroir, l'invita d'un geste à le rejoindre et lui tendit une canule. *Bah ! songea-t-elle, qu'est-ce que ça fait ? Ce sera plus facile.*

Le narcotique était incroyablement fort.

Quelques minutes plus tard, ils étaient sur le lit tous les deux, enlacés, leurs yeux larmoyants tournés vers la lune.

Ciri éternua.

— C'est une nuit véridique, dit-elle en s'essuyant le nez dans la manche de sa chemise en soie.

— Féérique, rectifia-t-il en se frottant un œil. *Ensh'eass*, et pas *en'leass*. Tu dois travailler ta prononciation.

— D'accord.

— Déshabilles-toi.

Les choses s'annonçaient bien au début, il semblait que la drogue avait eu sur lui le même effet grisant que sur Ciri. La poudre l'avait en effet rendue active et entreprenante, Ciri chuchotait même à l'oreille du roi certains mots très impudiques, à son sens. Sans doute y fut-il sensible, l'effet produit était, hum... manifeste : à un certain moment, Ciri eut même la conviction qu'ils allaient y arriver. Mais non. Du moins, pas jusqu'au bout.

Et c'est à ce moment-là précisément qu'il perdit patience. Il se leva, jeta sur ses frêles épaules une peau de zibeline. Il resta ainsi, de dos, le regard tourné vers la fenêtre et la lune. Ciri s'assit, enroula ses bras autour de ses genoux. Désappointée et en colère, elle se sentait en

même temps étrangement mélancolique. Encore un effet de ce puissant fisstech, bien entendu.

— Tout ça, c'est ma faute, marmonna-t-elle. Cette cicatrice m'enlaidit, je le sais. Je sais ce que tu vois quand tu me regardes. Il ne reste en moi pas grand-chose de mes racines elfiques. Une pépite d'or dans un tas de compost...

Il se retourna brusquement.

— Tu es exceptionnellement modeste, articula-t-il. Moi, je dirais plutôt : une perle dans du fumier de cochon. Un diamant sur le doigt d'un cadavre en putréfaction. Profite donc de tes exercices linguistiques pour imaginer d'autres comparaisons. Je t'interrogerai demain, petite Dh'oïne. Créature humaine qui n'a plus rien d'une elfe, absolument plus rien !

Il s'approcha de la table, prit une canule, se pencha au-dessus du miroir. Ciri était comme pétrifiée. Elle se sentait salie comme si elle avait reçu un crachat en plein visage.

— Ce n'est pas par amour que je viens te voir, aboya-t-elle, furieuse. Je suis emprisonnée et soumise à un chantage abject, tu le sais très bien. Mais je m'en accommode, je fais ça pour...

— Pour qui ? l'interrompit-il avec fougue, oubliant les bonnes manières elfiques. Pour moi ? Pour les Aen Seidhe emprisonnés dans ton monde ? Jeune fille stupide ! Tu fais cela pour toi, c'est pour toi que tu viens ici et que tu tentes vainement de te donner à moi. Car c'est ton unique espoir, ta seule planche de salut. Et je te dirai encore ceci : prie, prie ardemment tes dieux humains, tes idoles ou tes totems. Car ce sera moi, ou bien Avallac'h et son laboratoire. Crois-moi, tu n'aimerais pas te retrouver dans son laboratoire et découvrir la deuxième option qui t'attend, si celle-ci échoue.

— Tout m'est égal, marmonna-t-elle d'une voix sourde en se recroquevillant sur le lit. Je m'accommode de tout, du moment que la liberté est au bout du chemin. Tout ce que je veux, c'est être enfin libérée de vous. Partir. Retrouver mon monde. Mes amis.

— Tes amis ! ironisa-t-il. Les voilà, tes amis !

Il se retourna subitement et lui lança le miroir couvert de fisstech.

— Les voilà, tes amis, répéta-t-il. Regarde-les !

Il sortit d'un pas vif, faisant voler les pans de sa fourrure.

Dans le miroir, elle ne vit tout d'abord que son propre reflet un peu voilé. Mais presque aussitôt le miroir s'éclaircit, des volutes de fumée tourbillonnèrent. Puis une image apparut.

Yennefer, suspendue au-dessus d'un précipice, tendue vers l'avant, les bras dressés vers le ciel. Les manches de sa robe font penser aux ailes déployées d'un oiseau. Ses cheveux flottent dans l'eau. Tout un banc de petits poissons vif et scintillants y ont trouvé refuge. Certains commencent à mordiller les joues et les yeux de la magicienne. Une corde, attachée aux

pieds de Yennefer, tombe dans le fond du lac ; au bout de la corde, un énorme sac de pierres, coincé au milieu des moules et des élodées. En haut, tout en haut, la surface des flots brille et miroite.

La robe de Yennefer flotte, épousant le mouvement des algues aquatiques.

La surface du miroir barbouillée de fisstech se couvrit de nouveau d'un voile de fumée, avant de révéler une autre image.

Geralt, d'une pâleur vitreuse, les yeux fermés, est assis sous de longs glaçons qui pendent d'un rocher. Immobile, couvert de givre, il est progressivement enseveli par la tempête de neige. Ses cheveux blancs ne sont plus qu'une masse de glace informe, ses sourcils, ses cils, ses lèvres sont constellés de petites gouttelettes gelées. La neige tombe, tombe sans cesse, s'amoncelle à ses pieds, sur ses épaules. La tempête souffle et siffle...

Ciri s'arracha du lit et jeta avec force le miroir contre le mur. Le cadre d'ambre se fendit, le verre se brisa, s'éparpillant en un millier d'éclats.

Elle reconnaissait ces visions, elle les avait déjà vues, elle s'en souvenait. Ses anciens rêves...

— Tout ça n'est pas vrai ! hurla-t-elle. Tu entends, Auberon ? Je n'y crois pas ! Ce n'est pas la vérité ! C'est uniquement ta colère, impuissante comme tu l'es toi-même ! C'est ta colère...

Elle s'assit sur le plancher et éclata en sanglots.

* * *

Elle soupçonnait que les murs du palais avaient des oreilles. Le lendemain, elle ne put éviter les regards équivoques, elle sentait dans son dos des sourires, elle percevait des murmures.

Avallac'h n'était nulle part. Il sait, songea-t-elle. Il sait ce qui s'est passé, et il m'évite. Avant que je me lève il est parti avec son elfe dorée, loin... il ne veut pas me parler, il ne veut pas admettre que tout son plan est tombé à l'eau.

Érédine n'était nulle part, lui non plus. Mais il n'y avait là rien d'anormal, il s'en allait souvent avec ses Dearg Ruadhri, ses Cavaliers rouges.

Ciri sortit Kelpie de l'écurie et s'éloigna au-delà de la rivière. Elle réfléchissait sans relâche, intensément, sans rien remarquer autour d'elle.

Je dois m'enfuir d'ici. Peu importe que toutes ces visions soient vraies ou fausses. Une chose est sûre, Yennefer et Geralt sont là-bas, dans mon monde, et c'est là-bas qu'est ma place, auprès d'eux. Je dois partir d'ici, partir sans tarder ! Il doit bien y avoir un moyen ! Je suis entrée dans ce monde toute seule, je dois donc pouvoir me débrouiller pour en sortir seule. Érédine a dit que j'avais un talent sauvage, Vysogota soupçonnait la même

chose. *J'ai soigneusement inspecté Tor Zireael, il n'y a aucune issue là-bas, mais peut-être existe-t-il une autre tour, quelque part...*

Elle jeta un regard en direction de l'horizon, aperçut les collines au loin et les silhouettes des cromlechs qui les surplombaient. *Le terrain interdit, songea-t-elle. Mais non, c'est trop loin. La Barrière ne me permettra pas d'aller jusque-là ; ça ne vaut pas le coup. Je vais plutôt aller voir en aval de la rivière. Je ne me suis jamais promenade par là-bas...*

Kelpie hennit, secoua la tête et partit au trot. Impossible de lui faire tourner bride, elle filait au contraire en direction de la colline. Ciri était si abasourdie que durant quelques secondes elle resta sans réaction, laissant son cheval poursuivre sa route. Elle finit par hurler et tira les rênes. Kelpie se cabra, rua et repartit au galop. Toujours dans la même direction.

Ciri n'essaya pas de l'arrêter ni de la contrôler. Elle était abasourdie. Mais elle connaissait trop bien Kelpie. Sa jument était capricieuse, mais pas à ce point-là. Elle devait avoir une bonne raison d'agir ainsi.

Kelpie ralentit, passant au trot. Elle filait en direction du cromlech qui surplombait la colline.

Nous avons parcouru à peu près une haltée, songea Ciri. La Barrière va bientôt agir.

La jument pénétra dans un cercle de pierres, au milieu de monolithes moussus, compacts et plantés de travers qui émergeaient d'un enchevêtrement de mûriers sauvages. Soudain, elle s'immobilisa. Seules ses oreilles, aux aguets, restaient mobiles.

Ciri essaya de la faire tourner. Puis de la faire simplement bouger. Sans résultat. N'auraient été ses veines qui battaient sur son encolure chaude, Ciri aurait juré qu'elle était assise non pas sur un cheval, mais sur une statue. Soudain quelque chose effleura ses épaules. Quelque chose de piquant, qui transperçait ses vêtements et lui faisait mal. Elle n'eut pas le temps de se retourner. Sans le moindre bruissement, une licorne à la robe rousse surgit de derrière les pierres et, d'un mouvement décidé, enfonça sa corne sous son aisselle. Fort, douloureusement. Ciri sentit un filet de sang couler sur son flanc.

Une autre licorne fit son apparition, de l'autre côté. Celle-là était toute blanche, depuis la pointe de ses oreilles jusqu'au bout de sa queue. Seuls ses naseaux étaient roses, et ses yeux noirs.

La licorne blanche se rapprocha et, lentement, tout doucement, vint poser sa tête sur le genou de la jeune fille. Ciri était si excitée qu'elle poussa un gémissement.

— *J'ai grandi*, dit une voix dans sa tête. *J'ai grandi, Œil étoilé. Jadis, dans le désert, je ne savais pas ce qu'il convenait de faire. Je le sais désormais.*

— Petit Cheval ? gémit Ciri.

Elle avait l'impression d'être suspendue entre deux cornes qui la piquaient.

— *Mon nom est Ihuarraquax. Tu te souviens de moi, Œil étoilé ? Te rappelles-tu que tu m'as soigné ? que tu m'as sauvé ?*

Ihuarraquax s'écarta, se retourna. Ciri vit la cicatrice sur sa jambe. Elle reconnut la licorne. Elle se souvenait.

— *Petit Cheval ! C'est toi ! Mais ta robe était différente alors...*

— *J'ai grandi.*

Dans la tête de Ciri une tempête se leva soudain, des murmures, des voix, des cris, des hennissements... Les cornes s'écartèrent. Elle vit la deuxième licorne qui se trouvait derrière elle ; elle était gris pommelée.

— *Les Anciens t'étudient. Ils t'étudient à travers moi. Un instant encore, et ils pourront te parler eux-mêmes. Ils te diront ce qu'ils attendent de toi.*

La cacophonie dans la tête de Ciri se changea en une éruption de bruits sauvages. Qui s'apaisa presque aussitôt, cédant la place à un ruisseau de pensées claires et compréhensibles.

— *Nous voulons t'aider à t'enfuir, Œil étoilé.*

Elle se taisait, mais son cœur faisait des bonds dans sa poitrine.

— *Est-ce tout ? Où est ta joie délirante ? Où sont tes remerciements ?*

— Et d'où vous vient cette envie soudaine de m'aider ? demanda-t-elle d'un ton provocateur. Vous m'aimez donc à ce point ?

— *En aucune façon. Mais ce n'est pas ton monde, ici. Ce n'est pas un endroit pour toi. Tu ne peux rester. Nous ne voulons pas que tu restes.*

Elle serra les dents. La perspective de quitter ce monde était certes alléchante, mais elle secoua la tête en signe de refus. Petit Cheval – Ihuarraquax – dressa les oreilles, fouilla la terre de ses sabots, tourna vers elle son œil noir. La licorne rousse frappa le sol si fort qu'il se mit à trembler, puis elle tourna sa corne d'un air menaçant. Elle renâcla méchamment, et Ciri comprit.

— *Tu ne nous fais pas confiance.*

— Non, reconnut-elle froidement. Chacun joue ici son propre jeu et tente de m'utiliser, moi qui suis ignorante. Pourquoi devrais-je vous faire confiance, à vous justement ? Aucune amitié ne vous lie, vous et les elfes, c'est plus qu'évident, j'ai vu de mes propres yeux, là-bas dans la steppe, comme vous avez failli en venir à la bagarre. Il est donc possible que vous vouliez vous servir de moi pour agacer les elfes. Moi non plus, je ne les apprécie guère ; en fin de compte, ils m'ont emprisonnée ici et me contraignent à faire une chose que je n'ai aucune envie de faire. Mais je ne permettrai pas qu'on profite de moi.

La licorne rousse secoua la tête, menaçant de nouveau Ciri de sa corne. La licorne pommelée hennit. Le crâne de Ciri se mit à résonner comme le fond d'un puits, et la pensée qu'elle saisit au vol n'était pas jolie.

— Ah, ah ! s'écria-t-elle. Vous êtes comme eux ! Ou bien la soumission et l'obéissance, ou bien la mort, c'est ça ? Je n'ai pas peur ! Et je ne permettrai pas qu'on m'utilise !

Le chaos et le trouble envahirent de nouveau son esprit. Il fallut quelque temps avant qu'une pensée lisible finisse par émerger.

— *C'est une bonne chose, Œil étoilé, que tu n'aimes pas qu'on se serve de toi. C'est justement ce qui nous importe. C'est justement ce dont nous voulons nous assurer. Pour ton bien comme pour le nôtre. Pour le monde entier. Tous les mondes.*

— Je ne comprends pas.

— *Tu es une menace, une arme dangereuse. Nous ne pouvons permettre que tu tombes entre les mains du roi des Aulnes, du Renard et de l'Épervier.*

— De qui ? bégaya-t-elle. Ah...

Le Renard, Crevan. Avallac'h. Quant à l'Épervier, je ne sais que trop bien de qui il s'agit.

— *Le roi des Aulnes est vieux. Mais le Renard et l'Épervier ne peuvent obtenir le pouvoir sur Ard Gaeth, les Portes du Temps. Ils l'ont possédé jadis. Mais ensuite ils l'ont perdu. À présent ils ne peuvent rien faire d'autre à part errer, vaguer à petits pas dans les mondes, seuls, comme des fantômes, impuissants. Le Renard à Tir ná Béa Arainne, l'Épervier et ses cavaliers le long de la Spirale. Ils ne peuvent aller plus loin, ils n'en ont pas la force. C'est pourquoi ils rêvent d'Ard Gaeth et du pouvoir. Nous allons te montrer de quelle manière ils ont, une fois déjà, utilisé ce pouvoir. Nous allons te le montrer, Œil étoilé, lorsque tu partiras d'ici.*

— Je ne peux pas partir. Ils m'ont jeté un sort. La Barrière, Geas Garadh...

— *On ne peut pas t'emprisonner. Tu es la maîtresse du Temps.*

— Tout juste ! Je n'ai aucun talent sauvage, je ne domine rien du tout. Quant à la Force, j'y ai renoncé, là-bas, dans le désert, il y a maintenant un an. Petit Cheval peut en témoigner.

— *Dans le désert, tu as renoncé aux artifices. Nul ne peut renoncer à la Force qu'il a dans le sang. Tu possèdes toujours cette Force en toi. Nous t'apprendrons à l'utiliser.*

— Et ne voudriez-vous pas, par hasard, la posséder vous-mêmes ? s'écria-t-elle. Cette Force, ce pouvoir sur le temps que d'après vous je possède ?

— *Non. Nous n'avons nul besoin de l'acquérir. Car nous la possédons depuis toujours.*

— *Fais-leur confiance, lui suggéra Ihuarraquax. Fais-leur confiance, Œil étoilé.*

— À une condition.

Les licornes relevèrent la tête ; elles avaient les naseaux dilatés, et des étincelles semblaient s'échapper de leurs yeux. *Elles n'aiment pas*

qu'on leur impose des conditions, songea Ciri. Elles détestent jusqu'au son de ce mot. Pest, je ne sais pas si je fais bien... Pourvu que cette histoire ne se termine pas en tragédie...

— Nous t'écoutons. Quelle est cette condition ?

— Ihuarraquax viendra avec moi.

* * *

En fin d'après-midi, le ciel s'assombrit, l'atmosphère devint lourde, une brume épaisse, poisseuse, s'éleva de la rivière. Et lorsque Tir ná Lia fut plongé dans l'obscurité, un orage se manifesta en un grondement sourd dans le lointain, et des éclairs déchirèrent le ciel, éclairant l'horizon à intervalles réguliers.

Ciri était prête depuis longtemps. Vêtue d'un costume noir, son épée dans le dos, tendue et impatiente, elle attendait la tombée de la nuit.

Elle traversa sans bruit le vestibule désert, se faufila le long de la colonnade, sortit sur la terrasse. La rivière Easnadh scintillait dans l'obscurité, les feuilles des saules bruissaient.

Un coup de tonnerre lointain traversa le ciel.

Ciri sortit Kelpie de l'écurie. La jument savait ce que sa maîtresse attendait d'elle. Elle trotta docilement en direction du pont de Porphyre. Pendant quelques secondes Ciri la suivit du regard, observa la terrasse près de laquelle étaient amarrées les barques.

Je ne peux pas. Je vais aller le voir une dernière fois. Peut-être cela me permettra-t-il de retarder la poursuite ? C'est risqué, mais je n'ai pas le choix.

Tout d'abord elle crut qu'il n'était pas là. Les appartements royaux semblaient déserts, il y régnait un silence de mort et une étrange torpeur.

Finalement, elle l'aperçut. Il était assis sur un fauteuil, dans un coin, sa chemise blanche ouverte sur sa maigre poitrine. On aurait pu croire que celle-ci était mouillée tant le tissu était délicat et adhérait au corps.

Le visage et les mains du roi des Aulnes étaient presque aussi blancs que sa chemise.

Il leva les yeux sur elle, et elle n'y lut que du vide.

— Shiadhal ? murmura-t-il. C'est bien que tu sois là. Tu sais, on a dit que tu étais morte.

Il ouvrit la main, quelque chose tomba sur le tapis. C'était un flaconnet de néphrite vert foncé.

— Lara... (Il agita la main, toucha son cou comme si son royal torc'h en or l'étouffait.) *Caemm a me, luned. Viens me voir, ma fille. Caemme a me, elaine.*

Dans son souffle, Ciri perçut la mort.

— *Elaine blath, feainne wedd...*, fredonna-t-il. *Mire, lured*, ton ruban s'est dénoué... Laisse-moi...

Il voulut lever la main, sans succès. Il poussa un profond soupir, redressa brutalement la tête, la regarda dans les yeux. Conscient, cette fois.

— Zireael, dit-il. *Loc'hlaith*. Tu es bien la destinée, Dame du Lac. Tu étais aussi la mienne, apparemment. *Va'esse deireadh aep eigean...*, dit-il au bout de quelques secondes.

Ciri constata avec effroi que ses paroles et ses mouvements devenaient de plus en plus lents.

— Mais, acheva-t-il dans un nouveau soupir, c'est une bonne chose qu'une nouvelle ère commence.

Un coup de tonnerre leur parvint de derrière la fenêtre. L'orage était encore loin. Toutefois, il se rapprochait rapidement.

— Malgré tout, dit-il, je n'ai pas la moindre envie de mourir, Zireael. Et cela me chagrine terriblement d'y être obligé. Qui l'aurait cru... Je pensais que je n'aurais aucun regret. J'ai vécu longtemps, j'ai tout connu. Et veux-tu savoir autre chose ? Penche-toi. Je vais te le dire à l'oreille. Que ce soit notre secret.

Elle se pencha.

— J'ai peur, murmura-t-il.

— Je sais.

— Tu es près de moi ?

— Oui.

— *Va faill, lured*.

— Adieu, roi des Aulnes.

Elle resta assise près de lui, tenant sa main dans la sienne jusqu'à ce qu'il se taise tout à fait et que son souffle délicat s'éteigne. Elle n'essuya pas ses larmes. Elle les laissa couler, sans tenter de les retenir.

L'orage approchait. Des éclairs transperçaient l'horizon.

* * *

D'un pas vif, elle descendit l'escalier de marbre qui menait à la terrasse aux colonnettes, près de laquelle oscillaient les barques. Elle en détacha une, la plus accessible, qu'elle avait déjà repérée la veille. Elle s'écarta du fronton au moyen d'une longue perche en acajou : il s'agissait en réalité d'une tringle à rideaux qu'elle avait démontée pour pouvoir l'emporter, car elle doutait que la barque se montrât aussi docile avec elle qu'avec Avallac'h.

Sans bruit, l'embarcation suivit le courant. Tir ná Lia était silencieux et sombre. Seules les statues de la terrasse l'accompagnaient

d'un regard mort. Ciri comptait les ponts.

Des éclairs illuminèrent le ciel au-dessus de la forêt. Quelques secondes plus tard, un grondement de tonnerre interminable résonna dans le ciel.

Elle passait sous le troisième pont.

Quelque chose, qu'on aurait pu prendre pour un immense rat noir, traversa rapidement la passerelle, sans bruit, puis bondit sur la proue, faisant tanguer la barque. Ciri lâcha la perche et s'empara de son épée.

— Tu as finalement décidé de nous priver de ta compagnie ? siffla Érédine Bréacc Glas.

Lui aussi se saisit de son épée. Un bref éclair déchira le ciel ; Ciri eut le temps d'apercevoir l'arme : elle était dotée d'une lame avec un tranchant légèrement courbée, sans aucun doute très aiguisée, d'une longue poignée, et sa garde en lamelle ajourée était de forme arrondie. Il ne faisait aucun doute que l'elfe savait s'en servir.

Il la prit par surprise : le pied en appui sur le rebord de la barque, il la fit tanguer. Habile, Ciri épousa le mouvement ; elle pencha son corps bien en avant et rééquilibra la barque ; presque immédiatement, voulant elle aussi tester la manœuvre de son adversaire, elle sauta à pieds joints sur le bord. Érédine chancela, mais il parvint à maintenir son équilibre. Et se jeta sur elle, son épée en avant. Elle para le coup, s'en remettant à son instinct étant donné qu'elle n'y voyait pas grand-chose. Elle l'attaqua à son tour, par en bas. Érédine para, frappa de nouveau, mais Ciri évita l'attaque. Les lames, en s'entrechoquant, faisaient jaillir des gerbes d'étincelles, comme deux morceaux de silex frottés l'un contre l'autre.

Une nouvelle fois, il fit tanguer la barque, violemment, manquant de la faire tomber. Ciri exécuta quelques pas de danse, oscilla, les bras tendus. Il recula vers la proue, baissa son épée.

— Où as-tu appris à bouger ainsi, Hirondelle ?

— Tu serais étonné.

— J'en doute. As-tu deviné seule qu'en voguant sur la rivière tu pouvais vaincre la Barrière, ou quelqu'un te l'a-t-il révélé ?

— Ce n'est pas important.

— Ça l'est. Et nous allons bientôt en avoir le cœur net. Il y a des méthodes pour ça. Jette ton épée, maintenant, et rentrons.

— Tout juste !

— Rentrons, Zireael. Auberon t'attend. Cette nuit, je te le garantis, il sera fringant et plein de vigueur.

— Tout juste ! répéta-t-elle. Je crains qu'il ait pris une trop forte dose de ce fameux remède contre l'impuissance. Celui que tu lui as donné. Mais peut-être ne s'agissait-il pas d'un remède, après tout ?

— De quoi parles-tu ?

— Il est mort.

Sous l'effet de la surprise, Érédine fut pris d'un soubresaut, puis il se jeta soudain sur elle, faisant tanguer la barque. Tout en se balançant, ils échangèrent quelques coups furibonds ; l'écho sonore du métal résonnait à la surface de l'eau.

Un éclair illumina la nuit. Au-dessus de leurs têtes se dressait un pont. L'un des derniers de Tir ná Lia. Ou peut-être même le dernier ?

— Tu comprends certainement, Hironnelle, que tu ne fais que repousser l'inéluctable, dit-il d'une voix rauque. Je ne peux te laisser partir d'ici.

— Pourquoi ? Auberon est mort. Or moi, tu le sais bien, je ne suis rien, je ne signifie rien. Tu me l'as spécifié toi-même.

— Parce que c'est vrai, dit-il en levant son épée. Tu ne signifies rien. Tu n'es qu'une minuscule mite qu'on peut réduire en poussière entre ses doigts mais qui, si on la laisse faire, peut faire un trou dans un tissu précieux. Un grain de poivre insignifiant, mais qui, si on le croque par inadvertance, gâchera le mets le plus raffiné dont on aurait voulu se délecter. Voilà ce que tu es. Rien. Rien du tout.

Un autre éclair. Profitant de sa lumière, Ciri vit ce qu'elle voulait voir. L'elfe avait levé son épée et l'agitait en bondissant sur le banc de la barque. Il avait l'avantage de la hauteur. À première vue, elle n'avait aucune chance de l'emporter.

— Il ne fallait pas dégainer ton arme devant moi, Zireael. À présent, il est trop tard. Je ne te le pardonnerai pas. Je ne te tuerai pas, oh non ! Mais quelques semaines au lit, emmaillotée dans des bandages, te feront le plus grand bien.

— Attends. Je veux te dire quelque chose avant. Te révéler un secret.

— Et qu'est-ce que tu pourrais bien me révéler ? pouffa-t-il. Que pourrais-tu m'apprendre que je ne sache déjà ? Quelle vérité pourrais-tu bien me dévoiler ?

— Tu ne passeras pas sous le pont.

Il n'eut pas le temps de réagir : l'arrière de son crâne heurta le pont. Érédine bascula en avant et perdit totalement l'équilibre. Ciri pouvait se contenter de le jeter par-dessus bord, mais elle craignait que ce ne soit pas suffisant pour le dissuader de la poursuivre. Par ailleurs, c'était lui qui, délibérément ou pas, avait tué le roi des Aulnes. Et à ce titre, il devait souffrir.

Elle lui porta un coup rapide à la cuisse, juste sous la limite de son haubert. Il ne cria même pas. Il passa par-dessus bord, tomba dans la rivière, l'eau se referma sur lui.

Ciri se retourna, scrutant les alentours. Il mit longtemps avant de refaire surface. Elle le regarda ramper sur les marches en marbre qui descendaient dans la rivière.

— Quelques semaines au lit, emmailloté dans des bandages, te

feront le plus grand bien, marmonna-t-elle.

Elle saisit sa perche et poussa vigoureusement sur le manche pour s'éloigner. Le courant de la rivière Easnadh était de plus en plus fort, la barque avançait plus vite. Bientôt les dernières constructions de Tir ná Lia furent derrière elle.

Elle ne se retourna pas.

Il se mit à faire très sombre, car la rivière traversait un vieux bois ; la barque voguait au milieu d'arbres dont les branchages venaient frôler la surface de l'eau, créant une voûte. Puis le ciel s'éclaircit, la barque sortit de la forêt ; des alluvions d'aulnes, des roseaux, des scirpes recouvraient les deux rives. La rivière, dont les eaux jusque-là étaient propres, était désormais envahie de mauvaises herbes, d'algues qui remontaient à la surface, de troncs d'arbres. Lorsqu'un éclair illumina le ciel, Ciri vit des ronds sur l'eau ; quand le tonnerre gronda, elle entendit les frémissements des poissons effarouchés. Sans cesse quelque chose clapotait, barbotait, gargouillait, glougloutait. À plusieurs reprises elle vit de grands yeux phosphorescents aux abords de la barque, à plusieurs reprises elle sentit la barque heurter quelque chose d'immense et de vivant. Ciri se remémora les paroles d'Érédine : *« Ce monde n'est féérique qu'en apparence. La mort guette, surtout les non-initiés. »*

La rivière s'élargit sensiblement. Des îlots surgirent, ainsi que des bras. Ciri laissa la barque voguer au gré des flots, portée par le courant. Mais elle commençait à avoir peur. Que se passerait-il si elle se trompait et se dirigeait vers le mauvais bras ?

À peine cette pensée lui avait-elle traversé l'esprit que le hennissement de Kelpie lui parvint des roseaux, ainsi que le puissant signal mental d'une licorne.

— Tu es là, Petit Cheval !

— *Pressons-nous, Œil étoilé. Suis-moi.*

— Dans mon monde ?

— *Je dois te montrer quelque chose avant. Ce sont les Anciens qui me l'ont ordonné.*

Elles s'en allèrent, d'abord à travers la forêt, puis à travers la steppe, qui abritait de nombreux ravins et défilés. Les éclairs fusaient, le tonnerre grondait. L'orage se rapprochait de plus en plus, le vent se déchaînait.

La licorne guida Ciri vers l'un des défilés.

— *C'est ici.*

— Qu'est-ce qui est ici ?

— *Descends et regarde.*

Elle obéit. Le sol était inégal, elle trébucha. Quelque chose se craquela et se déroba sous ses pieds. Un éclair flamboya. Et Ciri poussa un cri.

Elle se trouvait au milieu d'une mer d'ossements.

Les bords sablonneux du défilé s'étaient affaissés, probablement fragilisés par l'averse, et dévoilaient désormais ce qu'ils cachaient. Un cimetière. Un charnier. Un gigantesque monceau d'os. Des tibias, des bassins, des côtes, des fémurs. Des crânes.

Elle en souleva un.

Le crâne portait la marque d'un coup de lame ; parmi les dents encore intactes, Ciri distingua des canines.

— *Tu comprends à présent, dit la voix dans sa tête. Tu sais à présent. Ce sont eux qui ont fait ça, les Aen Elle. Le roi des Aulnes. Le Renard. L'Épervier. Ce monde n'était pas le leur. Il l'est devenu après qu'ils s'en sont emparés. Lorsqu'ils ont ouvert l'Ard Gaeth, nous abusant et nous utilisant alors, comme ils tentent de le faire aujourd'hui avec toi.*

Ciri tenait le crâne serré dans sa main.

— Les vermines, s'écria-t-elle dans la nuit. Les assassins !

Un coup de tonnerre résonna dans le ciel avec fracas. Ihuarraquax poussa un hennissement qui ressemblait à une mise en garde. Elle comprit. Elle bondit sur sa selle et, d'un cri, incita Kelpie au galop.

Elle était poursuivie.

* * *

J'ai déjà vécu ça, songea-t-elle tandis que le vent fouettait son visage. J'ai déjà connu une course sauvage, dans le noir, au cours d'une nuit pleine de frayeurs, de sorcières, d'apparitions.

— En avant, Kelpie.

Un galop effréné, les yeux embués par la vitesse. Un éclair transperce le ciel ; profitant de son éclat, Ciri distingue les aulnes, de chaque côté de l'allée. Les arbres difformes tendent de toutes parts vers elle les mains tuberculeuses de leurs branchages, faisant claquer les gueules noires de leurs creux, terrifiants, menaçants. Kelpie pousse un hennissement apeuré, elle file si vite que ses sabots semblent à peine toucher terre. Ciri se presse contre l'encolure de sa jument. Pas seulement pour fendre l'air, mais aussi pour éviter les branches des aulnes qui veulent la faire tomber de cheval. Les branches sifflent, cinglent son visage, tentent de s'accrocher à ses cheveux et à ses vêtements. Les troncs difformes se balancent, quelque chose s'agite et gronde à l'intérieur...

Kelpie pousse un hennissement sauvage, imitée par la licorne. Tache laiteuse dans l'obscurité, elle montre le chemin.

— *File, Œil étoilé ! File aussi vite que tu peux !*

Les aulnes sont de plus en plus nombreux, leurs branches de plus en plus difficiles à éviter. Ils obstruent à présent toute la route...

Derrière elle, un cri. Les voix de la traque.

Ihuarraquax hennit. Ciri capte son signal. Elle en comprend immédiatement la signification. Elle se plaque contre Kelpie. Inutile de la presser. Aiguillonnée par la peur, la jument file à s'en rompre le cou.

Un nouveau signal de la licorne, plus distinct, lui vrille le cerveau. C'est une recommandation, un ordre plutôt.

— *Saute, Œil étoilé. Tu dois sauter. Vers un autre lieu, un autre temps.*

Ciri ne comprend pas, mais elle essaie. Elle essaie de toutes ses forces, elle se concentre, redoublant d'efforts. Elle sent son sang battre à ses tempes...

Un éclair. Suivi aussitôt des ténèbres. Des ténèbres d'un noir absolu, doux, que rien n'éclaire.

Ses oreilles bourdonnent.

* * *

Le vent sur son visage. Un vent froid. De petites gouttes de pluie. Une odeur de pin.

Kelpie regimbe, s'ébroue, trépigne. Son cou est chaud et humide.

Un éclair. Peu de temps après, un coup de tonnerre. Ciri a le temps d'apercevoir Ihuarraquax qui secoue la tête et fouille nerveusement la terre de son sabot.

— Petit Cheval ?

— *Je suis ici, Œil étoilé.*

Le ciel est rempli d'étoiles. De constellations. Le Dragon. La Jeune Fille de l'Hiver. Les Sept Chèvres. Le Pot.

Et presque au-dessus de l'horizon : l'Œil.

— Ça a marché, soupire-t-elle. On a réussi, Petit Cheval. C'est mon monde !

Le signal de la licorne est si clair que Ciri comprend aussitôt.

— *Non, Œil étoilé. Nous nous sommes enfuis de l'autre monde. Mais ce n'est toujours pas le bon endroit, ni la bonne époque. Nous avons encore un long chemin à parcourir.*

— Ne me laisse pas seule.

— *Je ne te laisserai pas. J'ai une dette envers toi. Je dois m'en acquitter. Jusqu'au bout.*

* * *

Tandis que le vent se déchaînait, le ciel s'obscurcissait à l'ouest, les nuages qui survenaient par vagues faisaient disparaître les constellations les unes après les autres. D'abord le Dragon, puis la Jeune Fille de l'Hiver, enfin les Sept Chèvres et le Pot. L'Œil, qui brillait plus fort et plus longtemps que les autres, finit par s'éteindre à

son tour.

La voûte céleste s'illumina le long de l'horizon, le temps d'un bref éclair. Le roulement sourd du tonnerre résonna dans la nuit. La tempête s'intensifia brusquement, balayant la poussière et les feuilles séchées.

La licorne hennit, envoya un signal mental à la jeune fille.

— *Pas de temps à perdre. Notre seul espoir est de fuir rapidement. Il faut nous réfugier au bon endroit, à la bonne époque. Pressons-nous, Œil étoilé.*

Je suis la maîtresse du Temps, songea Ciri. Je suis le Sang ancien.

Je suis du sang de Lara Dorren, la fille de Shiadhal.

Ihuarraquax hennit, les incitant à se hâter. Kelpie se joignit à elle et s'ébroua longuement. Ciri tira sur ses gants.

— Je suis prête.

Un bourdonnement dans ses oreilles. Un éclair, de la lumière. Puis les ténèbres.

«La plupart des historiens ont coutume d'imputer le procès, la sentence et l'exécution de Joachim de Wett à la nature violente, cruelle et tyrannique de l'empereur Emhyr. Les hypothèses qui font allusion à un règlement de comptes d'ordre privé (surtout chez les auteurs se prétendant des belles lettres) ne manquent pas non plus. Il est plus que temps de rétablir la vérité, une vérité qui, pour chaque observateur attentif, est l'évidence même. Qualifier de "maladroite" la manière dont le duc de Wett dirigea le groupe opérationnel "Verden" serait un doux euphémisme. Ses adversaires étant deux fois moins nombreux, il retarda l'offensive au nord et concentra toutes ses troupes sur la bataille avec les guérilleros verdenois. Le groupe "Verden" se livra envers la population à des horreurs indescriptibles. Les conséquences étaient aisément prévisibles et inévitables : si en hiver les forces insurrectionnelles comptaient un peu moins de cinq cents hommes, au printemps le pays tout entier ou presque se souleva. Le roi Eryyll, dévoué à l'Empire, fut éliminé. Son propre fils, le prince Kistrin, sympathisant des Nordlings, se retrouva à la tête du soulèvement. Cerné de toutes parts – sur ses flancs, des troupes de pirates en provenance de Skellige ; devant, les Nordlings de Cidaris ; à l'arrière, la rébellion – de Wett s'embourba dans des batailles confuses, subissant défaite sur défaite. Pour cette raison, il retarda l'offensive du groupe armé "Centre", car le groupe "Verden", au lieu d'exécuter le plan initial, c'est-à-dire fermer l'aile aux Nordlings, paralysa Menno Coehoorn. Les Nordlings profitèrent aussitôt de la situation et contre-attaquèrent, brisant l'anneau autour de Mayen et Maribor, privant ainsi Nilfgaard de la moindre chance de reconquérir rapidement ces forteresses d'une importance capitale.

En outre, l'incompétence et la stupidité de De Wett eurent des répercussions psychologiques : le mythe de l'invincibilité des Nilfgaardiens vola en éclats. Des centaines de volontaires commencèrent à rejoindre l'armée de Nordling...»

Restif de Montholon, *Guerres nordiques, mythes, mensonges et demi-vérités*

Chapitre 6

Jarre, était-il besoin de le préciser, était extrêmement désappointé. La formation qu'il avait reçue au temple, ajoutée à sa propre nature, le conduisait à faire confiance aux hommes, à croire en leur bonté, en leur bienveillance et en leur désintéressement. De cette foi en l'homme, il ne restait plus grand-chose à présent.

Cela faisait deux nuits déjà qu'il dormait dehors, dans une meule de foin ou plutôt ce qu'il en restait, et sa troisième nuit s'annonçait identique. Dans chaque village qu'il traversait, quand il quémandait un morceau de pain et un endroit où passer la nuit, la seule réponse qui fusait de derrière les grandes portes fermées à double tour était tantôt des insultes et des menaces, tantôt un lourd silence. Qu'il annonçât qui il était, où il se rendait et dans quelle intention il voyageait ne changeait rien à l'affaire.

Oui, les hommes l'avaient déçu, profondément déçu.

La nuit tomba rapidement. Le garçon marchait d'un pas alerte sur le petit chemin qui traversait les champs. Il observait les alentours à la recherche d'une meule de foin, résigné et abattu à la perspective d'une nouvelle nuit à la belle étoile. Ce mois de mars, il est vrai, était particulièrement doux, mais les nuits étaient terriblement fraîches. Et effrayantes.

Jarre regarda le ciel : comme chaque nuit depuis bientôt une semaine, il contempla l'abeille dorée et rougeoyante de la comète qui traversait le ciel d'ouest en est, traînant derrière elle sa tresse de feu clignotante. En vérité, il se demandait ce que pouvait annoncer ce phénomène étrange dont il était fait mention dans nombre de prophéties.

Il reprit sa marche d'un pas allègre. Il faisait de plus en plus sombre. Le chemin descendait vers une haie d'épais buissons qui, dans la demi-pénombre, prenaient des formes effrayantes. D'en bas, de l'endroit le plus obscur, lui parvenait l'odeur nauséabonde des mauvaises herbes humides et putréfiées, et d'autre chose encore. Quelque chose de malsain.

Jarre s'arrêta. Il tentait de se persuader que c'était de froid et non de peur qu'il frissonnait de la tête aux pieds. Mais en vain.

Un pont reliait les rives envahies d'osiers et de saules du canal noir et brillant comme de la poix fraîchement répandue. Par endroits, là où de vieilles souches pourrissaient, le petit pont présentait des trous béants ; la balustrade était cassée, ses barres immergées dans l'eau. De

l'autre côté du pont, les saules étaient plus nombreux. L'heure la plus noire de la nuit était encore loin ; derrière le canal, on distinguait les prairies lointaines grâce aux filaments de brume suspendus aux pointes des herbes ; parmi les saules cependant, l'obscurité régnait. Dans le noir, Jarre distinguait avec peine les ruines d'un bâtiment, un moulin sans doute, ou une écluse, ou bien une anguillère.

Je dois traverser ce pont, se dit le garçon. Pas moyen de faire autrement ! Même si je sens à travers tous les pores de ma peau que là-bas, dans l'obscurité, se cache quelque chose de malfaisant, il faut que je passe de l'autre côté. Je dois franchir ce canal, comme l'a fait ce héros mythique dont j'ai lu les exploits dans les vieux manuscrits presque tombés en poussière du temple de Melitele ! Je franchirai le canal et alors... Comment dit-on déjà ? Les cartes seront jetées ? Non, les dés seront jetés. Je laisserai définitivement mon passé derrière moi, tandis que devant moi se déploiera mon avenir...

Il s'avança sur la passerelle et comprit aussitôt que son pressentiment ne l'avait pas trompé. Avant même de les voir, il les entendit.

— Et alors ? grailonna l'un des hommes qui lui barraient le chemin. Je l'avais pas dit ? Suffit d'attendre un peu et on finit toujours par voir quelqu'un se pointer.

— T'avais raison, Okultich, approuva un de ses compagnons qui zézayait légèrement. (Tous étaient armés de gros pieux.) Tu devrais t'installer comme devin ou comme volkhve. Alors, promeneur solitaire ! Tu vas nous donner c'que t'as, bien gentiment, ou sinon ce sera la bagarre.

— Mais je n'ai rien ! hurla Jarre de toutes ses forces. (Toutefois, il avait peu d'espoir que quelqu'un l'entende et lui vienne en aide.) Je suis un misérable pèlerin. Je n'ai pas le moindre sou ! Que pourrais-je donc vous donner ? ce bâton ? mes vêtements ?

— En plus du reste, dit l'homme qui zézayait. (Quelque chose dans sa voix fit frémir Jarre.) Parce que tu dois savoir, misérable voyageur, qu'à la vérité on a tous ici, tels que tu nous vois, un besoin impératif... On espérait bien tomber sur une jeune fille. Mais quoi, la nuit approche, plus personne ne passera par ici, alors, faute de grives, on mange des merles ! Attrapez-le !

— Je vous préviens ! hurla Jarre. J'ai un couteau !

C'était la vérité. Il l'avait subtilisé à la cuisine du temple la veille de sa fuite et caché dans son baluchon. Mais il ne le prit pas. Il était paralysé et effrayé. Toute cette histoire était insensée et son modeste couteau ne l'aiderait guère.

— J'ai un couteau ! répéta-t-il, désespéré.

— Voyez-vous ça ! ironisa celui qui zézayait en s'approchant. Il a un couteau ! Qui l'eût cru ?!

Jarre ne pouvait s'échapper. Il était pétrifié par la peur ; ses jambes étaient comme deux piquets plantés dans le sol. Il avait la gorge nouée comme si on lui avait passé une corde autour du cou.

— Holà ! s'écria soudain un troisième larron. (Il était jeune et sa voix sembla étonnamment familière à Jarre.) Je crois bien que je le connais ! Mais oui, je le connais ! Laissez-le, je vous dis, il est de mes connaissances ! Jarre ! Tu me reconnais ? C'est moi, Melfi ! Eh, Jarre ? Tu me reconnais ?

— Je... te... reconnais !

Jarre luttait de toutes ses forces contre une sensation qui lui était jusque-là inconnue. La douleur qu'il ressentit à la hanche en heurtant une poutre de la passerelle lui fit comprendre de quoi il s'agissait.

Il venait de perdre connaissance.

* * *

— Eh ben ça, pour une surprise, c'est une surprise ! répéta Melfi. Tu parles d'un hasard ! Tomber comme ça sur quelqu'un que j'connais ! Une connaissance d'Ellander ! Un ami ! Alors, ça va mieux ?

Jarre avala un bout de lard dur et élastique qu'on lui avait servi, puis il croqua un navet grillé. Il ne répondit pas, se contentant de hocher la tête en direction des six hommes qui faisaient cercle autour du feu de bois.

— Et où donc te mène ta route, Jarre ?

— À Wyzima.

— Ha ! Nous aussi, nous allons à Wyzima ! Ah ça, pour un hasard ! Qu'est-ce que t'en dis, Milton ? Tu te souviens de Milton, Jarre ?

Non, il ne s'en souvenait pas. Il n'était même pas certain de l'avoir jamais vu. Melfi, du reste, exagérait quelque peu en l'appelant son ami. C'était le fils du tonnelier d'Ellander. Lorsqu'ils fréquentaient tous deux l'école du temple, Melfi avait coutume de le battre comme plâtre régulièrement en le traitant de bâtard orphelin conçu dans les orties. Cela avait duré près d'une année, après quoi le tonnelier avait retiré son fils de l'école, car il était avéré que son rejeton n'était bon qu'à s'occuper des tonneaux. Ainsi, au lieu de s'initier aux arcanes de l'écriture et de la lecture, Melfi commença à tailler des douves dans l'atelier de son père. Et lorsque Jarre eut terminé ses études et que, sur recommandation du temple, il devint l'assistant du greffier au tribunal municipal, le petit tonnelier, à l'instar de son père, se mit à lui faire des courbettes, à lui apporter des cadeaux et à déclarer partout qu'il était son ami.

— ... nous allons à Wyzima. (Melfi poursuivait son récit.) Rejoindre l'armée. Tous autant que nous sommes, comme un seul

homme. Ces deux-là, Milton et Ograbek, des fils de paysans, ils ont été appelés officiellement, selon la règle en vigueur. T'es au courant, non ?

— Je suis au courant.

Jarre jeta un coup d'œil aux fils de paysans, deux jeunes hommes blonds qu'on aurait pu prendre pour des frères ; ils étaient occupés à mordiller un aliment difficile à déterminer, cuit dans la cendre.

— Un conscrit toutes les dix lanes. Un contingent lanair. Et toi, Melfi ?

— Pour moi, vois-tu, soupira le jeune tonnelier, les choses se sont passées différemment : la première fois que la guilde a dû fournir des recrues, mon père est intervenu, et j'y ai échappé. Mais, manque de chance, il a fallu tirer au sort une deuxième fois, selon le système décidé par la ville... T'es au courant, non ?

— Oui, je suis au courant, acquiesça de nouveau Jarre. Le conseil municipal d'Ellander a mis en place un tirage complémentaire par décret du 16 janvier. C'était absolument nécessaire, pour faire face à la menace nilfgaardienne...

Un individu courtaud, à la boule à zéro et à la voix râpeuse, se mêla à la conversation. Il s'appelait Okultich ; c'était lui qui, le premier, avait invectivé Jarre sur le pont.

— Écoute un peu, Brocheton, comment il parle ! P'tit malin ! Godelureau !

— Monsieur Je-sais-tout, tu te crois futé, sans doute ! embraya un deuxième, un garçon de ferme immense à la bouille ronde qui affichait en permanence un sourire idiot.

— La ferme, Klaproth, zozota le dénommé Brocheton, le plus âgé de la bande, un grand aux moustaches pendantes et à la nuque rasée. Puisque c'est un petit futé, écoutons-le quand il parle. Ça peut être utile, l'instruction. Et puis ça n'a jamais fait de mal à personne. Enfin, presque jamais.

— Ah ça, c'est bien vrai ! déclara Melfi. Il n'est pas bête, Jarre. Je veux dire, il sait lire et écrire, c'est un savant ! C'est qu'il travaille comme greffier au tribunal d'Ellander, et au sanctuaire de Melitele, il veille sur tout un tas de livres...

— Qu'est-ce qu'un merdeux de tribunalo-sanctuario-bibliothécaire fabrique donc sur la route de Wyzima ? l'interrompit Brocheton en observant Jarre à travers la fumée et les flammes.

— La même chose que vous, dit le garçon, je rejoins l'armée.

Les yeux de Brocheton brillaient, reflétant la lumière comme ceux d'un poisson éclairé par une torche à la proue d'un canot.

— Et qu'est-ce qu'un tribunalo-sanctuario-savant espère trouver à l'armée ? Parce que, enfin, t'es pas un appelé, toi, hein ? Le premier imbécile venu sait bien que les temples ne sont pas obligés de fournir

des conscrits. Et le premier imbécile venu sait que chaque tribunal est capable de réclamer son greffier et de le libérer du service. Alors, qu'est-ce qu'il en est exactement, monsieur le fonctionnaire ?

— Je suis volontaire, déclara Jarre. Je vais m'engager de ma propre volonté. En partie pour des raisons personnelles, mais avant tout par patriotisme.

La compagnie tout entière partit d'un rire gras retentissant.

— Avez un peu, les gars ! dit enfin Brocheton. Voyez les contradictions qu'on peut parfois trouver chez un homme ! Deux natures à l'opposé ! Prenez notre fonctionnaire ici présent : un jeunot qu'on pourrait croire instruit et doté d'une certaine expérience, et sûrement intelligent de nature, avec ça ; il devrait savoir ce qui se passe à la guerre, qui est le meilleur et sera même bientôt le vainqueur. Mais lui, comme vous venez de l'entendre, sans obligation, de sa propre volonté, par devoir patétotique, il veut rejoindre le camp des perdants !

Personne ne fit de commentaires. Jarre non plus.

— D'habitude, dit enfin Brocheton, on trouve ce sens du devoir patétotique chez les malades du cerveau... Bah, peut-être qu'il s'applique aussi aux élèves des temples et des tribunaux. Mais... tu as aussi parlé de raisons personnelles. Je suis furieusement curieux de les connaître.

— Elles sont si personnelles que je n'en parlerai pas, l'interrompt Jarre. Du reste, vous non plus, monsieur, vous ne semblez guère pressé d'exposer vos motivations.

— Note bien, dit Brocheton après un instant de silence, que si un simple malotru m'avait parlé comme tu viens de le faire, il aurait pris *illico* mon poing dans la gueule. Mais puisque t'es un écrivillon savant... Je te fais grâce... pour cette fois. Et je répondrai : moi aussi, je vais à l'armée... En tant que volontaire aussi.

— Pour rejoindre les perdants, en digne représentant des malades du cerveau ? (Jarre se demandait d'où lui venait cette audace soudaine.) En dépouillant en chemin les voyageurs sur les ponts ?

— Il nous en veut toujours pour notre traquenard de tout à l'heure, pouffa Melfi en devançant Brocheton. Laisse tomber, Jarre, c'était juste pour rigoler, voyons ! Une petite niche de rien du tout ! Pas vrai, Brocheton ?

— C'est vrai, une petite niche de rien du tout. (Brocheton bâilla, fit claquer bruyamment sa langue.) La vie est triste et morose, comme des veaux qu'on mène à l'égorgeoir. Il faut bien qu'on la rende un peu plus gaie avec des farces ou des plaisanteries. C'est pas ton avis, écrivillon ?

— Certes. En théorie.

— C'est bien. (Brocheton ne cessait de l'observer de son regard

brillant.) Parce que autrement tu nous serais un bien piètre compagnon et tu aurais aussi bien fait d'aller tout seul à Wyzima. Et sur-le-champ, par-dessus le marché.

Jarre resta silencieux. Brocheton s'étira.

— J'ai dit c'que j'avais à dire. Bon alors, les gars, on a bien rigolé, bien blagué, on s'est bien égayés. Maintenant, c'est l'heure de roupiller un peu. Si on doit être tantôt à Wyzima, va falloir s'mettre en route dès le lever du soleil.

* * *

La nuit était très fraîche. Roulé en boule sous sa houpelande, son menton touchant presque ses genoux, Jarre ne parvenait pas à s'endormir, malgré la fatigue. Lorsqu'il trouva enfin le sommeil, il dormit mal, perpétuellement réveillé par ses rêves, dont, pour la plupart, il ne se souvenait pas à son réveil. À l'exception de deux d'entre eux. Dans le premier, il voyait le sorceleur Geralt de Riv : assis sous de longs glaçons suspendus à des roches, il était couvert de givre, immobile, et disparaissait rapidement, enseveli sous une tempête de neige. Dans son autre rêve, Ciri, couchée sur l'encolure de son cheval moreau, galopait au milieu de deux rangées d'aulnes dont les branches tordues tentaient de l'attraper.

Ah ! et il y eut autre chose : juste avant potron-minet, il rêva de Triss Merigold. Depuis qu'elle avait séjourné au temple l'année précédente, le jeune garçon rêvait régulièrement de la magicienne. Ces rêves le poussaient à faire des choses dont il se sentait après coup parfaitement honteux.

Il n'était assurément pas question de honte aujourd'hui ; il faisait tout bonnement trop froid !

* * *

Le lendemain matin, le soleil était à peine levé que les sept hommes se mirent effectivement en route. Milton et Ograbek, les fils de paysans qui faisaient partie du contingent lanair, se donnaient du courage en chantant un chant de guerre.

*V'là sur sa rosse un soldat ; tu f'rais bien, donzelle, de te sauver,
Entends-tu cliqueter son armure ? V'là t'y pas qu'y va t'embrasser !
Bah ! Laisse-toi faire, pourquoi l'en priver ?
C'est qu'y va de son corps la patrie protéger !*

Brocheton, Okultich, Klaproth et, au milieu, le tonnelier Melfi, se racontaient des anecdotes et des petites histoires qu'ils trouvaient

irrésistiblement drôles.

— ... et le Nilfgaardien demande : « Qu'est-ce qui pue autant, ici ? » Et l'elfe de répondre : « La merde. » Ha, ha, ha !

— Hé, hé, hé !

— Ha, ha, ha ! Et celle-là, vous la connaissez ? C'est un Nilfgaardien, un elfe et un nain qui voient passer une souris...

Plus la journée avançait, plus ils croisaient de voyageurs, de charrettes, de convois de paysans, de détachements de soldats, sur la grand-route. Certaines charrettes étaient chargées de biens ; celles-là, la bande de Brocheton les suivait presque ventre à terre, tels des braques, ramassant ce qui s'en échappait : une carotte, une pomme de terre, un navet, parfois même un oignon. Ils gardaient une partie du butin pour les heures noires, engloutissant goulûment l'autre part sans interrompre le cours de leurs bons mots.

— ... et le Nilfgaardien : prouuut ! Et v'là qu'y chie dans ses braies ! Ha, ha, ha !

— Ha, ha, ha ! Ô dieux ! J'en peux plus... « V'là qu'y chie dans ses braies »... Ha, ha, ha !

— Hé, hé, hé !

Jarre n'attendait que l'occasion et le prétexte pour leur fausser compagnie. Brocheton ne lui plaisait guère, Okultich non plus. Il n'aimait pas la façon dont tous deux lorgnaient les voitures marchandes qu'ils croisaient, les charrettes paysannes et les femmes et les enfants assis dans les chariots. Il n'aimait pas le ton narquois de Brocheton quand celui-ci s'interrogeait toutes les vingt secondes sur l'intérêt de s'engager comme volontaire dès lors que la défaite et la mort étaient indubitablement au bout du chemin.

Une odeur de terre labourée et de fumée parvint à leurs narines. Dans la vallée au milieu des champs réguliers, des bosquets et des viviers, ils aperçurent les toitures des habitations. Un aboiement lointain parvenait de temps en temps à leurs oreilles, ou bien le mugissement d'un bœuf, le chant d'un coq.

— On voit bien qu'ils sont fortunés, ces petits hameaux, zézaya Brocheton en se pourléchant les babines. Petits, mais charmants.

— Ce sont des hobberas qui vivent dans la vallée et qui font marcher les fermes, s'empressa d'expliquer Okultich. Chez eux, tout est beau et charmant. Ce sont de bons administrateurs, ces nains !

— Maudits nabots, grailonna Klaproth. Sales kobolds ! Ils sont les maîtres ici, et à cause d'eux, les vrais humains ne récoltent que la misère et le malheur. Même la guerre ne leur fait pas de mal à ceux-là.

— Pour l'instant. (Brocheton arborait un horrible sourire.) Souvenez-vous de ce hameau, les drôles. Tout près du bois, à la lisière, au milieu des bouleaux. Souvenez-vous-en bien. Je n'aimerais pas me tromper de route, si un jour l'envie me prenait de revenir visiter les

lieux.

Jarre détourna la tête, faisant mine de ne pas avoir entendu, se concentrant uniquement sur la route devant lui.

Ils marchaient. Milton et Ograbek, les fils de paysans de la recrue lanaire, entonnèrent un nouveau chant. Un peu moins soldatesque. Un peu plus pessimiste. En vérité, surtout après les allusions de Brocheton, les paroles dudit chant avaient tout d'un mauvais présage.

*Écoutez bien, vous tous, braves soldats
Apprenez donc l'horreur de la mort
Jeune ou vieux, soldat
Tu n'échapperas point à ton triste sort
Quand la mort à ta porte frappera
Rien d'autre à faire tu n'auras
Vois-tu mon pauvre gars
Que d'lui ouvrir grand les bras !*

— Lui, il a sûrement une cornemuse, déclara Okultich d'une voix morne. Que j'sois fait moine s'il n'en a pas.

L'individu qui inspirait à Okultich un pari aussi risqué était un marchand itinérant qui marchait à côté d'une voiture à deux roues tirée par un âne.

— Une cornemuse, soit, zozota Brocheton, mais le petit âne vaut bien son pesant d'or. Pressez le pas, les drôles.

— Melfi ! (Jarre saisit le tonnelier par la manche.) Ouvre les yeux ! Ne vois-tu pas ce qui se trame ici ?

— Mais voyons, c'est seulement pour rire, Jarre, répondit Melfi en secouant le bras pour se libérer de son étreinte. Juste pour rire...

La voiture du marchand – de plus près, on le voyait bien – faisait également office d'échoppe ; elle pouvait être transformée en l'espace de quelques secondes. Toute la construction tractée par l'âne était couverte d'inscriptions pittoresques aux couleurs criardes. À l'évidence, le marchand proposait toutes sortes d'articles : des baumes soignants et des thériacales, des talismans et des amulettes, des élixirs, des philtres et des cataplasmes magiques, des produits nettoyants, et, en plus de tout cela, des détecteurs de métaux, de minerais et de truffes, ainsi que des appâts infailibles pour attraper poissons, canards et jeunes filles.

Le marchand, un bonhomme maigre et accablé par le poids des ans, jeta un coup d'œil autour de lui ; il vit les compères, poussa un juron et pressa son âne. Mais l'animal réagit en digne représentant de son espèce. Après tout, un âne est un âne ! Pas une seconde il n'entreprit d'accélérer son allure.

— J'm'occupe du drôle d'abord, expliqua tout bas Okultich. Et sur

le chariot, on dégottera à coup sûr un petit quelque chose...

— Allez, les drôles, ordonna Brocheton. On fait vinaigre ! Dépêchons-nous tant qu'y a pas beaucoup de témoins sur la grand-route.

Jarre avança d'un pas rapide pour dépasser la compagnie, puis il se retourna et se posta entre les voleurs et le marchand. Il n'en revenait pas de faire preuve de tant de vaillance.

— Je ne..., articula-t-il avec peine, la gorge serrée. Je ne permettrai pas...

Brocheton ouvrit lentement sa capote, découvrant, glissé derrière sa ceinture, un long couteau aiguisé comme un rasoir.

— Écarte-toi, écrivillon, zozota-t-il d'un air menaçant. Si tu tiens à la vie. Je pensais que tu pourrais nous être utile, mais non, je vois que ton temple t'a par trop enbigotifié, t'es imprégné de l'odeur d'encens des dévots. Alors écarte-toi de mon chemin, ou sinon...

— Mais que se passe-t-il donc, ici, hein ?

De derrière les saules ventrus et fourchus qui flanquaient la route – et que l'on voyait partout dans la vallée Ismène – surgirent deux personnages singuliers.

Chacun d'eux portait la moustache en guidon, des rhingraves bouffantes multicolores, un pourpoint surpiqué et orné de rubans, et un énorme béret de velours souple, orné de plumes. Outre les poignards et les brands suspendus à leur large ceinture, les deux hommes portaient dans le dos des épées à deux mains d'à peu près une toise, à la poignée d'une aunée de long et à l'immense garde recourbée.

Les lansquenets se précipitaient vers la bande tout en achevant de boutonner leurs chausses. Aucun n'avait esquissé le moindre geste en direction de la poignée de l'une ou l'autre de leurs terribles épées, pourtant, Brocheton et Okultich s'étaient immédiatement calmés en les voyant ; quant au grand Klaproth, il s'était recroquevillé comme une vessie de porc dégonflée.

— Nous ne... Nous ne faisons... rien de mal, zozota Brocheton.

— C'était juste pour rire ! expliqua Melfi d'une voix perçante.

— Personne n'a été blessé, intervint soudain le marchand voûté. Personne !

— Nous nous rendons à Wyzima, s'interposa rapidement Jarre, afin de nous enrôler dans l'armée. Peut-être allez-vous dans la même direction, messieurs les soldats ?

— Absolument ! s'esclaffa l'un des lansquenets, saisissant aussitôt de quoi il retournait. Nous aussi nous allons à Wyzima. Celui qui le souhaite peut venir avec nous. Ce sera plus sûr.

— Plus sûr, sans aucun doute ! renchérit le second d'un air éloquent en mesurant longuement Brocheton du regard. Sachez en

effet que nous avons vu récemment dans les parages la patrouille montée du bailli de Wyzima. Ils sont extrêmement prompts à la pendaison ! Peu enviable est le sort du pilleur qu'ils surprennent en flagrant délit.

— C'est très bien. (Brocheton reprit contenance et sourit largement de sa bouche édentée.) C'est très bien, nobles messieurs, que la loi et le châtiment existent pour les filous, c'est dans l'ordre des choses. Mettons-nous donc en route, vers Wyzima, vers l'armée, car le devoir patérotique nous appelle.

Le lansquenet le gratifia d'un long regard plutôt méprisant, puis il haussa les épaules, arrangea sa grande épée dans son dos et ouvrit la marche. Son compagnon, Jarre, de même que le marchand avec son âne et son chariot, lui emboîtèrent le pas, suivis à une courte distance de Brocheton et de sa racaille qui traînaient la jambe.

— Merci à vous, messieurs les soldats, dit au bout d'un moment le marchand qui pressait son âne avec une verge. Et merci à toi aussi, jeune homme.

— Ce n'est rien, répondit le lansquenet en agitant la main. Nous sommes habitués.

— On en enrôle de toutes sortes dans l'armée, ajouta son camarade en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Quand un village ou un hameau est contraint de fournir un homme pour dix lanes de terre, z'en profitent parfois pour se débarrasser en premier lieu de la pire canaille. Et après, y en a plein les chemins, des comme lui, de véritables casse-pieds. Mais ça fait rien, allez, à l'armée, le bâton du caporal leur apprendra l'obéissance et leur mènera la vie dure, à ces fripouilles ; quand ils auront couru une première fois, puis une deuxième en se prenant des coups de verge...

— Moi, je pars m'engager comme volontaire, s'empressa d'expliquer Jarre. Pas par obligation.

— Voilà qui est exemplaire, observa le lansquenet en tirant sur le bout de sa moustache en guidon. Je vois bien que t'es un grain différent des autres, là. Pourquoi donc tu te retrouves avec eux ?

— C'est le destin qui nous a réunis.

— J'en ai déjà croisé des gars bien que le destin avait rapprochés de vauriens de ce genre-là, dit le soldat d'un air sérieux. Ils ont fini sur la même potence que leurs mauvais compagnons. Tires-en la leçon, mon garçon !

— Je le ferai.

* * *

Avant que le soleil, voilé par les nuages, ait atteint le zénith, ils avaient rejoint la route, mais ils furent contraints de faire une pause.

Comme de nombreux groupes de voyageurs arrivés avant eux, Jarre et sa compagnie n'eurent pas d'autre choix que de s'arrêter, la chaussée étant encombrée de soldats qui défilaient.

L'un des lansquenets commenta le spectacle d'un air entendu.

— Ils marchent vers le sud. Vers Maribor et Mayen.

— Avise les insignes, dit l'autre en les désignant d'un signe de tête.

— Des Rédaniens, constata Jarre. On peut admirer des aigles d'argent sur une étoffe cramoisie.

— Bien vu, approuva le lansquenet en lui tapotant l'épaule.

— T'es un jeunot bien débrouillard. C'est l'armée rédanienne que la reine Hedwige nous a envoyée en renfort. À présent nous formons une unité : la Témérie, la Rédanie, Aedirn, Kaedwen, nous sommes tous alliés, au service d'une même cause.

— Pas trop tôt ! s'exclama dans leur dos Brocheton avec une raillerie évidente.

Le lansquenet lui lança un regard sombre, mais il ne dit rien.

— On n'a qu'à s'asseoir, proposa Melfi, et laissez nos guiboles se reposer. On n'en voit pas le bout, de cette armée, du temps va passer avant que la route se libère.

— Asseyons-nous là-haut, dit le marchand. On aura une meilleure vue.

La cavalerie rédanienne passa ; derrière elle, soulevant des nuages de poussière, arrivèrent les arbalétriers et les porteurs de pavois ; à leur suite, on voyait déjà les colonnes formées par les troupes armées à cheval.

— Et ceux-là, dit Melfi en désignant les cuirassés, ils défilent sous un autre drapeau. Ils ont un étendard noir, avec des espèces de taches blanches dessus.

— Voilà bien la province obscure, observa le lansquenet en lui lançant un regard plein de mépris. Ils ne reconnaissent même pas les armoiries de leur propre roi. Ce sont des lys d'argent ! Tête bornée...

— Des fleurs de lys argentées sur champ noir, dit Jarre et il eut soudain envie de démontrer que les autres étaient ce qu'ils étaient, peut-être, mais lui en tout cas ne faisait pas partie de la province obscure. Sur les anciennes armoiries du royaume de Témérie, commença-t-il à expliquer, figurait un léopard, mais la famille royale de Témérie utilisait un blason modifié, et ce notamment en rajoutant sur leur écu un champ complémentaire dans lequel figuraient trois lys. Car dans la symbolique héraldique, la fleur de lys est la marque du successeur au trône, le fils du roi, l'héritier du sceptre et de la couronne...

— Sale petit merdeux de savant, aboya Klaproth.

— Laisse-le tranquille et ferme ta gueule, tronche de cheval, lança le lansquenet d'un air menaçant. Et toi, mon garçon, continue. C'est

intéressant.

— Lorsque le prince Goidemar, le fils du vieux roi Gardika, partit combattre les insurgés au service de cette diablesse de Falka, l'armée témérienne portait justement les armoiries du prince, l'emblème du lys, et remporta plusieurs victoires décisives. Aussi, lorsque à la mort de son père Goidemar hérita du trône, il décida, en souvenir de ces victoires et parce que sa femme et ses enfants avaient été miraculeusement sauvés des mains ennemies, que les trois lys d'argent sur champ noir seraient désormais les armoiries du royaume. Plus tard, par un décret spécial, le roi Cédric modifia le blason officiel en un champ noir parsemé de fleurs de lys argentées. Tel est resté jusqu'à ce jour le blason témérien. Vous pouvez aisément le constater vous-mêmes puisque arrivent justement les lanciers de Témérie.

— Eh bé ! jeune homme, tu nous as bien adroitement résumé tout ça ! s'exclama le marchand.

— Ce n'est pas moi, soupira Jarre, mais Jan d'Attre, un savant héraldiste.

— Toi aussi, apparemment, tu m'as l'air bien érudit.

— Une qualité bien utile pour une recrue ! ajouta Brocheton à mi-voix. Le profil idéal pour se faire écraser par ces fleurs de lys argentées, pour le roi et la Témérie.

Un chant guerrier, menaçant, ronflant comme un grondement de tonnerre, parvint à leurs oreilles. Une autre armée, en formation compacte et régulière, suivait les Témériens. Un régiment de cavalerie sans couleurs, excepté le gris, sans drapeau ni étendard. Devant les colonnes des commandants qui marchaient en tête, des soldats brandissaient des perches ornées de queues de cheval, sur lesquelles prenait appui une planche ornée de trois crânes humains.

— La Compagnie libre, les condottieres, expliqua le lansquenet en désignant les cavaliers gris. Une armée de mercenaires.

— Ça se voit tout de suite qu'ils sont combatifs ! dit Melfi dans un soupir. Et ils marchent d'un pas régulier, comme à la parade...

— La Compagnie libre, répéta le lansquenet. Regardez bien, bande de culs-terreux et de blancs-becs, à quoi ressemblent de véritables soldats. Eux ont déjà connu le combat ; ce sont eux, les condottieres, qui constituent l'escorte à cheval d'Adam Pangratt, de Molla, de Frontino et d'Abatemarco ; ce sont eux qui, à Mayen, ont fait la différence ; c'est grâce à eux que l'anneau nilfgaardien a été rompu ; si la forteresse a été libérée, c'est à eux qu'on le doit.

— Par ma foi, ajouta le deuxième lansquenet, c'est un peuple vaillant et courageux, ces condottieres, durs au combat. Et ce même s'ils se battent pour de l'argent, comme vous pouvez le constater d'après leur chanson.

Le détachement approchait au pas, le chant s'élevait, puissant et

sonore, mais vibrant cependant d'une étrange tristesse, et empreinte de sombre mélancolie.

*Pas plus qu'une couronne un sceptre ne nous aliénera
Jamais avec les rois alliance nous ne ferons
C'est aux ordres des ducats
Rutilants comme le soleil que nous serons.*

*Vos serments à la couronne pour nous ne sont rien
Nous n'embrasserons ni vos étendards ni vos mains
C'est aux ducats d'or rutilants
Que nous avons prêté serment.*

— Ah ! servir chez des gars comme ça, soupira de nouveau Melfi. Guerroyer avec eux. Connaître la gloire et les butins...

— Est-ce que j'ai la berlue ou quoi ? (Okultich fronça les sourcils.) C'est une... une bonne femme que je vois à la tête du deuxième bataillon ? Ces mercenaires guerroient sous le commandement d'une femme ?

— C'est bien une femme, confirma le lansquenet, mais pas n'importe laquelle. C'est Julia Abatemarco, que l'on surnomme Doux Étourneau ! C'est une sacrée guerrière, ça oui ! C'est sous son commandement que les condottieres ont écharpé les troupes des Noirs et des elfes à Mayen, en ne frappant que deux fois à cinq cents contre trois mille.

— J'ai entendu dire que cette victoire n'avait pas servi à grand-chose, intervint Brocheton. (Il parlait d'une voix étrange où se mêlaient une obséquiosité libidineuse et une profonde irritation.) Que les ducats dépensés pour les mercenaires étaient de l'argent jeté par les fenêtres. Que Nilfgaard s'était vite repris et avait attaqué les nôtres en leur infligeant une sacrée raclée. Et qu'il avait de nouveau encerclé Mayen. Peut-être qu'il a déjà conquis la forteresse ? Peut-être même qu'il se dirige déjà par ici et qu'il sera là d'un jour à l'autre ? Peut-être que ces condottieres vénaux ont déjà été achetés depuis belle lurette par l'or nilfgaardien ? Et peut-être...

— Et peut-être bien, l'interrompt le soldat courroucé, que tu veux recevoir mon poing dans la gueule, sale mufle ? Fais gaffe, toute médisance contre notre armée est punie du pilori ! Alors ferme-la avant que je perde patience !

— Ho ! (La bouche grande ouverte, le musculeux Klaproth détendit l'atmosphère.) Ravisez un peu les drôles d'avortons que v'là !

Sous le grondement sourd des timbales, les barrissements acharnés des cornemuses et le piaulement sauvage des pipeaux, une formation d'infanterie armée de hallebardes, de guisarmes, de bardiches, de

fléaux et de masses d'armes, défilait sur la route. Accoutrés de houppelandes de fourrure, de hauberts et de casques à pointes, ces soldats étaient en effet étonnamment petits.

— Ce sont les nains des montagnes, expliqua le lansquenet. L'un des régiments de la Cohorte volontaire de Mahakam.

— Moi qui croyais qu'ils nains n'étaient point avec nous, mais contre nous, dit Okultich. Je pensais que ces affreux nabots nous avaient trahis et qu'ils étaient de connivence avec les Noirs...

— Toi, tu pensais ! (Le lansquenet le regarda d'un air de pitié.) Et avec quoi, je me demande un peu ! Toi, le balourd, si tu avalais un cafard avec ta soupe, on trouverait plus d'esprit dans tes boyaux que dans ton cerveau ! Ceux qui défilent, là, devant vous, font partie de l'un des régiments d'infanterie envoyés par Brouver Hoog, le staroste de Mahakam. La majorité d'entre eux est déjà allée au combat, ils ont subi de grandes pertes, c'est pourquoi on les a affectés à l'arrière, à Wyzima, pour qu'ils reconstituent leurs troupes.

— C'est un peuple combatif, les nains, confirma Melfi. Une fois, à Saovine, y en a un qui m'a donné un coup sur l'oreille dans une auberge... Après ça, mon oreille a résonné jusqu'à la Yule !

— Le régiment des nains est le dernier de la colonne, annonça le lansquenet, la main en visière. C'est la fin du défilé. La voie sera libre dans un instant. Rassemblons-nous et en route, car il est bientôt midi.

* * *

— Y a tellement d'hommes armés qui se dirigent vers le sud, dit le marchand d'amulettes et de thériaques, qu'à coup sûr il va y avoir une grande guerre. De grands malheurs vont s'abattre sur la population ! De grands désastres attendent les armées ! Les gens vont périr par milliers, par l'épée et le feu. Voyez donc, messieurs, la comète qui paraît toutes les nuits dans le ciel, comme elle traîne derrière elle sa queue rouge ardente. Quand la queue d'une comète est bleue ou bien jaune clair, c'est un présage de maladies liées au froid, de fièvres paludéennes, de pleurésies, de pituites et de catarrhes, et aussi de malheurs liés à l'eau, comme des inondations, des pluies diluviennes ou de longue durée. Mais la couleur rouge, elle, est synonyme de chaleur ardente, de sang et de feu, et fait aussi référence au fer qui naît du feu. Des fléaux terribles, vraiment terribles, vont s'abattre sur le peuple ! Il y aura de gigantesques massacres et de grandes tueries. Comme l'annonce cette prédiction : les cadavres seront entassés sur vingt coudées ; sur la terre désertée les loups hurleront, l'homme embrassera la trace de pas d'un autre homme... Malheur à nous !

— Pourquoi malheur à nous ? l'interrompit froidement le lansquenet. La comète est bien haut dans le ciel, on la voit tout aussi

bien depuis Nilfgaard, sans parler de la colline Ina, d'où est parti, d'après ce qu'on raconte, Menno Coehoorn. Les Noirs aussi regardent le ciel et voient la comète. Pourquoi alors ne pas considérer que ce n'est pas à nous, mais à eux qu'elle prédit des fléaux ?

— Parfaitement ! beugla le deuxième lansquenet. Malheur à eux, malheur aux Noirs !

— Voilà qui est fort adroitement tourné, messieurs.

— Parfaitement !

* * *

Ils contournèrent les forêts qui entouraient Wyzima pour rejoindre des prés et des pâturages où paissaient des troupeaux entiers de chevaux de toutes sortes : de lourds percherons, des chevaux de cavalerie, des chevaux d'attelage... Comme on pouvait s'y attendre en plein mois de mars, l'herbe était très rare, mais on y trouvait des voitures et des auvents remplis de foin.

— Vous voyez ça ? demanda Okultich en se pouléchant les babines. Hé, dites, des chevaux ! Et personne ne les surveille ! Y a qu'à choisir et se servir...

— Ferme ta gueule ! siffla Brocheton, adressant aux lansquenets son plus beau sourire édenté. Il rêve de servir dans la cavalerie, poursuit-il avec obséquiosité, c'est pour ça qu'il regarde ces destriers d'un air si gourmand.

— Dans la cavalerie ! s'esclaffa un des lansquenets. Il en a, de belles idées, ce rustre ! Il aura plus vite fait de devenir valet d'écurie, de prendre une fourche pour rassembler le purin sous les chevaux et une brouette pour le transporter !

— Vous parlez juste, messieurs.

Ils poursuivirent leur chemin, atteignant rapidement une levée de terre qui courait le long d'étangs et de fossés. Soudain, au-dessus des cimes des aulnes, ils virent les toitures rouges des tours du château de Wyzima qui surplombait le lac.

— Eh bien ! on est presque sur place, dit le marchand. Vous sentez ?

— Pouah ! fit Melfi en grimaçant. Quelle puanteur ! Qu'est-ce que c'est ?

— Sûrement des soldats qui ont crevé de faim avec leur maigre solde royale, marmonna Brocheton dans leur dos, afin que les lansquenets ne l'entendent pas.

— C'est à s'arracher le nez, non ? dit en riant l'un d'eux. Oui, les guerriers ont hiverné ici par milliers, et un guerrier, ça doit manger, et quand ça mange, ça chie. C'est dans la nature des choses, on n'y peut rien ! Et ce qu'ils ont chié, ils l'amènent ici, le déversent dans ces

fossés, sans même le recouvrir. L'hiver, tant que la merde était congelée, c'était encore supportable, mais depuis l'arrivée du printemps... Pffou !

— Il en arrive de plus en plus, et les nouveaux viennent grossir le tas existant, précisa le deuxième lansquenet en crachant à son tour. Et là, vous entendez ce bourdonnement ? Ce sont les mouches. Des nuées de mouches, on n'a jamais vu ça au début du printemps ! Protégez-vous le visage comme vous pouvez, sinon elles vont entrer dans votre bouche et vos yeux, les chiennes. Et dépêchez-vous, plus vite nous quitterons cet endroit, mieux ce sera.

* * *

Ils laissèrent les fossés derrière eux, mais sans que la puanteur cesse de les poursuivre. Au contraire, Jarre en aurait donné sa tête à couper, plus ils approchaient de la ville, pire était le remugle. Si ce n'est qu'il était plus diversifié, plus riche en subtilités. Les camps militaires et les tentes entourant la forteresse empestaient ; l'immense hôpital militaire empestait ; les bourgs animés et pleins de monde empestaient ; les remblais empestaient ; la porte de ville empestait ; les faubourgs empestaient ; les placettes et les ruelles empestaient ; les murs autour de la place forte empestaient. Par chance, l'odorat s'habitue rapidement à toutes ces odeurs, qu'il s'agisse de fumier, de charognes, de pisse de chat, ou bien encore de cantine.

Les mouches étaient partout. Elles bourdonnaient sans cesse, se collaient aux yeux, au nez, aux oreilles. Impossible de les chasser. Il était bien plus facile de les écraser en se donnant des claques sur la figure. Ou de les broyer avec les dents.

À peine étaient-ils sortis de l'ombre de la porte de ville qu'ils se trouvèrent face à un énorme dessin représentant un chevalier, le doigt pointé vers eux, avec cette inscription : « ET TOI, T'ES-TU DÉJÀ ENGAGÉ ? »

— Mais oui, mais oui ! Malheureusement ! marmonna le lansquenet.

Ce n'était pas le seul dessin de ce genre. En réalité, il y en avait sur presque tous les murs. La majorité donnait à voir le même chevalier avec son doigt pointé ; d'autres représentaient la pathétique mère patrie, avec ses cheveux gris épars, sur fond de villages en feu, un bébé au bout d'une pique nilfgaardienne. Les portraits d'elfes, un couteau ruisselant de sang entre les dents, fleurissaient également.

Jarre regarda soudain autour de lui et constata qu'ils étaient seuls, lui, les lansquenets et le marchand. Brocheton, Okultich, les fils de paysans et Melfi avaient disparu.

— Tu devines bien ! commenta l'un des lansquenets en le scrutant

attentivement. Tes compagnons ont filé ; au premier coin de rue ils ont pris la poudre d'escampette. Et sais-tu ce que je vais te dire, mon garçon ? C'est très bien que vos routes se séparent ici. N'aspire pas à ce qu'elles se rejoignent un jour.

— Dommage pour Melfi, marmonna Jarre. C'est un bon garçon, au fond.

— Chacun choisit lui-même son destin. Toi, viens avec nous. Nous te montrerons où se trouve le bureau d'enrôlement.

Ils arrivèrent sur une placette ; en son centre, sur une partie en pierre surélevée, était installé un pilori, autour duquel étaient rassemblés des citadins et des soldats, avides de réjouissances. Le condamné, qui venait de recevoir une poignée de boue sur le visage, crachait et pleurait. La foule beuglait de rire.

— Fichtre ! s'écria le lansquenet. Ravisez un peu qui on a coincé dans le carcan ! Mais c'est Fuson ! Je me demande bien pour quelle raison on l'a placé là...

— À cause de l'agriculture, s'empressa de lui expliquer un gros bourgeois vêtu d'une pelisse de renard et d'un bonnet de feutre.

— De quoi ?

— De l'agriculture, répéta le gros bonhomme avec insistance. Il a semé !

— Ha ! Alors à c't'heure, permettez-moi d'vous dire que vous avez frappé comme un bœuf sur une batteuse ! s'esclaffa le lansquenet. Je connais Fuson, il est cordonnier, comme son père et son grand-père avant lui. Jamais de sa vie il n'a labouré, ni semé, ni récolté. Je vous le dis, vous vous êtes vengés sur lui comme le bœuf sur la batteuse.

— Ce sont les propres mots du bailli ! s'emporta un autre citadin. Il restera cloué au pilori jusqu'à l'aurore pour avoir semé ! Et qui plus est, il l'a fait à la demande des Nilfgaardiens, ce scélérat, en échange de leurs deniers... C'est vrai, il semait des graines bizarres, qui viendraient, paraît-il, d'outre-mer... Attendez que je me souvienn... Ah oui ! du défaitisme !

— Oui, oui ! s'écria le marchand d'allumettes. J'en ai entendu parler ! Les espions nilfgaardiens et les elfes propagent la peste, la lèpre, ils empoisonnent les puits, les sources et les ruisseaux, avec ça justement : du datura, de la ciguë, et du défaitisme.

— C'est ça ! approuva le bourgeois à la pelisse en opinant du chef. Hier on a pendu deux elfes. Sûrement à cause de cet empoisonnement, justement.

* * *

— L'auberge où siège le bureau d'enrôlement se trouve au coin de cette rue, expliqua le lansquenet. Tu verras une grande toile déployée,

avec des fleurs de lys témériennes dessus. Tu les reconnaîtras, n'est-ce pas, mon garçon ? Tu trouveras sans problème. Porte-toi bien. Que les dieux nous permettent de nous rencontrer en des temps meilleurs. Portez-vous bien également, vieil homme.

Le marchand se racla bruyamment la gorge.

— Nobles messieurs, dit-il en fouillant dans ses coffres et ses troussees, permettez que pour votre aide... En témoignage de ma gratitude...

— Ne vous donnez pas cette peine, mon brave, dit le lansquenet en souriant. On vous a aidé, voilà tout, il n'y a rien à ajouter...

— Peut-être une pommade miraculeuse contre le mal de dos ? (Le marchand dégotta quelque chose dans le fond d'un de ses coffres.) Ou un remède universel et infaillible contre la bronchite, la goutte, la paralysie, le pityriasis, sans oublier les scrofules ? Ou alors du baume résineux contre les piqûres d'abeille, de vipère et de vampire ? Ou bien encore peut-être un talisman qui vous protégera des effets du mauvais œil...

— Peut-être auriez-vous quelque chose contre les effets de la mauvaise mangeaille ? lui demanda le deuxième lansquenet d'un air sérieux.

— J'ai ! s'écria, rayonnant, le marchand. Voici une potion très efficace, préparée avec des racines magiques, relevée avec des plantes parfumées. Il suffit d'en prendre trois gouttes après chaque repas. Prenez, je vous en prie, nobles messieurs.

— Merci. Allons, adieu, monsieur. Adieu, mon garçon. Bonne chance !

— Ce sont de braves soldats, courtois et aimables, apprécia le marchand lorsque les deux hommes eurent disparu dans la foule. Ce n'est pas tous les jours qu'on en rencontre de semblables. Avec toi aussi, je suis bien tombé, jeune homme. Alors, qu'est-ce que je pourrais bien te donner ? une amulette pour te protéger du tonnerre ? un bézoard ? une pierre de tortue, efficace contre les mauvais sorts des sorcières ? Ah ! j'ai aussi une dent de cadavre pour ne pas céder à la flatterie ; et puis une petite crotte de diable séchée, c'est toujours bon d'en mettre un peu dans sa chaussure droite...

Jarre s'arracha à la contemplation d'un groupe d'hommes et de femmes en train de nettoyer avec acharnement une inscription en grosses lettres sur le mur d'une maison : « AU DIABLE CETTE FOUTUE GUERRE. »

— Laissez, dit-il. Il est temps pour moi...

— Ah ! s'exclama le marchand en sortant de son coffre un petit médaillon en cuivre en forme de cœur. Ça, ça devrait t'être utile, jeune homme ; c'est un objet parfait pour les jeunes. Et d'une grande rareté, je n'en ai qu'une seule comme ça. C'est une amulette de

magicienne. Grâce à elle, ta douce ne t'oubliera pas, même si le temps et de nombreux miles vous séparent. Tiens, regarde, il s'ouvre comme ça ; à l'intérieur, il y a un petit bout de papier en papyrus très fin. Il suffit d'y inscrire, à l'encre magique rouge – j'en ai ici –, le prénom de ta bien-aimée pour qu'elle ne t'oublie pas, son cœur ne changera pas, elle ne te trahira pas ni ne te laissera tomber. Alors ?

— Hum. (Jarre rougit légèrement.) Est-ce que je sais ?

— Quel prénom dois-je inscrire ? demanda le marchand en plongeant un petit bâtonnet dans son encre magique.

— Ciri. Enfin... Cirilla, plutôt.

— C'est prêt. Tiens.

— Jarre ! Diantre, qu'est-ce que tu fabriques ici, par tous les diables ?

Jarre se retourna brusquement. *Moi qui espérais laisser mon passé derrière moi et découvrir un monde nouveau*, songea-t-il machinalement, *je ne cesse de tomber sur d'anciennes connaissances.*

— Monsieur Dennis Cranmer...

Le nain, qui portait une pelisse épaisse, une cuirasse, un brassard de fer et un haut bonnet en fourrure de renard dont la queue pendait sur sa nuque, regarda tour à tour le garçon, le marchand, puis de nouveau le garçon.

— Que fais-tu ici, Jarre ? demanda-t-il d'un ton sec, les sourcils, la barbe et la moustache hérissés.

Le garçon hésita quelques instants, se demandant s'il ne valait pas mieux mentir et, pour plus de crédibilité, entraîner dans sa version mensongère le bienveillant marchand. Mais il rejeta presque aussitôt cette pensée. Dennis Cranmer, qui avait servi jadis dans la garde du prince d'Ellander, avait la réputation d'être difficile à bernier. D'après la rumeur, mieux valait même ne pas essayer.

— Je veux m'enrôler dans l'armée.

Il savait quelle serait la question suivante.

— Tu as eu l'autorisation de Nenneke ?

Il n'eut pas besoin de répondre.

— Tu as fichu le camp, devina Dennis Cranmer en secouant sa barbe. Tu as tout simplement fichu le camp. Et à l'heure qu'il est, Nenneke et les prêtresses sont en train de s'arracher les cheveux...

— J'ai laissé une lettre, bredouilla Jarre. Monsieur Cranmer, je ne pouvais pas... Il fallait que je... Ça ne se fait pas de rester assis à ne rien faire quand les ennemis sont à la frontière... En des temps menaçants pour la patrie... Et avec ça, elle... Ciri... Mère Nenneke se montrait intraitable : alors qu'elle avait envoyé les trois quarts des filles à l'armée, moi, elle m'interdisait d'y aller... Or je ne pouvais pas...

— Donc tu as fichu le camp, répéta le nain en fronçant les sourcils

d'un air sévère. Par tous les diables de l'enfer ! je devrais t'attacher à un bâton et te renvoyer par courrier à Ellander, puis te faire enfermer dans les oubliettes du château jusqu'à ce que les prêtresses viennent te réclamer ! Je devrais...

Il haletait de colère.

— Quand as-tu mangé pour la dernière fois, Jarre ? Quand as-tu eu pour la dernière fois un plat chaud dans le ventre ?

— Vraiment chaud ? Ça doit faire trois... non, quatre jours.

— Suis-moi.

* * *

— Ne mange pas si vite, fiston, le réprimanda Zoltan Chivay, l'un des camarades de Dennis Cranmer. C'est pas bon d'engouffrer la nourriture comme ça, à la va-vite, sans mâcher correctement. Où te hâtes-tu donc ainsi ? Crois-moi, personne ne t'ôtera le pain de la bouche.

Jarre n'en était pas si sûr. Dans la grande salle de l'auberge À *l'ourson poilu*, un duel était en cours. Deux nains râblés, aussi larges que des armoires à glace, s'expliquaient à mains nues, au milieu des clameurs de leurs camarades de la Cohorte volontaire et des acclamations des prostituées locales. Le sol tremblait, les meubles et la vaisselle dégringolaient, et le sang qui coulait de leur nez brisé se répandait alentour comme des gouttes de pluie. Jarre s'attendait à tout instant à voir l'un des bagarreurs s'affaler sur la table et renverser son assiette en bois qui contenait des jambonneaux de porc, sa jatte de pois échaudés et les chopes d'argile. Il avala rapidement le morceau de gras qu'il avait dans la bouche, considérant que ce qui était pris n'était plus à prendre.

— J'ai pas très bien saisi, Dennis, s'étonna un deuxième nain dénommé Sheldon Skaggs, sans même détourner la tête alors que l'un des combattants avait failli le toucher en décochant un crochet à son adversaire. Puisque ce garçon est un prêtre, comment peut-il s'enrôler ? Les prêtres ne peuvent pas verser le sang.

— Il n'est pas prêtre, c'est un élève du temple.

— Sacrebleu, je n'ai jamais pu comprendre le goût des humains pour ces superstitions tordues. Enfin, il ne faut pas se moquer des croyances des autres... Il en résulte quand même que ce jeune homme, bien qu'éduqué dans un temple, n'a rien contre les effusions de sang. Surtout s'il s'agit de sang nilfgaardien. Eh bien, jeune homme ?

— Laisse-le manger tranquillement, Skaggs.

— Je répondrai volontiers... (Jarre avala une bouchée de jambonneau et fourra une poignée de pois dans sa bouche.) En fait, voilà : on peut verser le sang au cours d'une guerre juste. Afin de

défendre des intérêts supérieurs. C'est pourquoi je me suis enrôlé... La mère patrie m'appelle...

— Voyez vous-mêmes combien ont raison ceux qui affirment que la race humaine est proche de la nôtre, que nous sommes apparentés eux et nous, issus des mêmes racines, déclara Skaggs en embrassant du regard ses compagnons. La meilleure preuve, tiens, se trouve assise là, en face de nous, à manger des pois comme un glouton. En d'autres termes : on peut trouver autant de ces nigauds enthousiastes chez les jeunes humains que chez nous.

— Surtout après l'attaque de Mayen, fit remarquer froidement Zoltan Chivay. Après une victoire, le nombre de volontaires augmente toujours. L'élan faiblira quand se répandra la nouvelle que l'armée de Menno Coehoorn remonte l'Ina, ne laissant derrière elle que des territoires dévastés.

— Du moment qu'ils ne fuient pas devant l'ennemi, marmonna Cranmer. J'sais pas pourquoi, j'ai pas confiance dans les volontaires. Peut-être parce que la moitié des déserteurs sont justement issus de leurs rangs.

— Comment osez-vous... (Jarre faillit s'étrangler.) Comment pouvez-vous suggérer une chose pareille, monsieur... C'est par principe que... Pour une guerre juste et honnête... La mère patrie...

Soudain, victime d'un coup qui, sembla-t-il au garçon, ébranla jusqu'aux fondations du bâtiment, l'un des nains combattants s'affala sur le parquet ; la poussière logée entre les fentes du plancher s'éleva du sol sur une demi-toise. Cette fois, pourtant, au lieu de se relever et de foncer sur son adversaire, le nain restait allongé, agitant ses membres de manière désordonnée. On aurait dit un hanneton retourné sur le dos.

Dennis Cranmer se leva.

— L'affaire est tranchée, annonça-t-il d'une voix forte en promenant son regard sur l'assistance réunie dans la salle de l'auberge. Vacant depuis la mort héroïque d'Elkan Foster tombé au champ d'honneur à Mayen, le poste de commandant du bataillon est attribué à... C'est quoi ton nom, fiston ? Je l'ai oublié.

— Blasco Grant ! répondit le vainqueur du combat aux poings en crachant une dent sur le sol.

— Le poste est donc attribué à Blasco Grant. Y a-t-il d'autres litiges à régler concernant les promotions ? Non ? C'est aussi bien. Aubergiste ! De la bière !

» Où en étions-nous ?

— Nous parlions d'une guerre juste, commença Zoltan Chivay en repliant ses doigts. Des volontaires. Des déserteurs...

— Ah, oui ! s'exclama Dennis en l'interrompant. Je savais que je voulais ajouter quelque chose au sujet des volontaires qui devenaient

des déserteurs et des traîtres. Souvenez-vous du corps cintrasien de Vissegerd. Ces salopards n'ont même pas changé leur étendard. Je le tiens de la bouche de condottieres de la Compagnie libre de Julia Doux Étourneau. À Mayen, l'escorte de Julia s'est heurtée à des Cintrasiens. Ils formaient l'avant-garde des troupes nilfgaardiennes et marchaient sous ce même étendard avec des lions.

— Ils ont été appelés par la mère patrie, intervint Skaggs d'un air sombre. Et par l'impératrice Ciri.

— Moins fort, siffla Dennis.

— C'est vrai, s'interposa un quatrième nain, Yarpén Zigrin, resté jusque-là silencieux. Nous devons être plus discrets que le silence lui-même. Non par peur des mouchards, mais parce qu'on ne parle pas des choses dont on ne sait rien.

— Parce que toi, Zigrin, tu en sais plus que nous, c'est ça ? demanda Skaggs en pointant sa barbe en avant.

— Oui. Et je ne dirai qu'une chose : personne, que ce soit Emhyr var Emreis, les magiciens rebelles de Thanedd ou le diable lui-même, ne serait parvenu à contraindre cette jeune fille à faire quoi que ce soit. Personne n'aurait été capable de la briser. Je le sais. Parce que je la connais. C'est de la mystification, ce prétendu mariage avec Emhyr. Une mise en scène à laquelle divers imbéciles se sont laissé prendre... La destinée de cette fillette, je vous le dis, est autre. Tout à fait autre.

— Tu parles comme si tu la connaissais vraiment, Zigrin, marmonna Skaggs.

— Laisse, grommela Zoltan Chivay à la surprise générale. C'est lui qui a raison. Son histoire de destinée, j'y crois, moi. J'ai des raisons d'y croire.

— Hé ! fit Sheldon Skaggs en agitant la main. Inutile de parler dans le vide. Cirilla, Emhyr, la destinée... C'est loin de nous, tout ça. La question la plus urgente, c'est celle de Menno Coehoorn et de son groupe armé « Centre ».

— Oui-da, soupira Zoltan Chivay. J'ai comme qui dirait l'impression que nous ne couperons pas à une terrible bataille. Peut-être la plus grande que l'histoire ait jamais connue.

— En vérité, à l'issue de cette bataille, beaucoup de choses se décideront, marmonna Dennis Cranmer.

— Et davantage encore s'achèveront.

— Tout... (Jarre fut pris d'un hoquet et mit poliment sa main devant sa bouche.) Tout s'achèvera.

Les nains l'observèrent quelques instants, en silence.

— Je n'ai pas très bien compris, jeune homme, dit enfin Zoltan Chivay. Voudrais-tu nous expliquer ce que tu entends par là ?

— Au conseil princier, bredouilla Jarre, c'est-à-dire, à Ellander, on dit que c'est pour ça que la victoire est tellement importante... Parce

que... parce que c'est une grande guerre qui éclipsera toutes les autres.

Sheldon Skaggs pouffa, aspergeant sa barbe de bière. Zoltan Chivay se mit à hurler de rire.

— Vous n'êtes pas de cet avis, messieurs ?

C'était maintenant au tour de Dennis Cranmer de s'esclaffer. Yarpen Zigrin, lui, garda son sérieux ; il observait attentivement le garçon, une pointe de tristesse dans le regard.

— Fiston, dit-il enfin, l'air grave. Regarde. Tu vois là-bas, cette femme au comptoir, c'est Evangelina Parr. Elle est impressionnante, il faut le reconnaître, elle est même très grande. Pourtant, malgré sa taille, elle est assurément très loin d'éclipser toutes les autres putains.

* * *

Après avoir tourné dans une ruelle étroite et déserte, Dennis Cranmer s'arrêta.

— Il faut que je te félicite, Jarre, dit-il. Sais-tu pourquoi ?

— Non.

— Ne fais pas semblant. Avec moi, tu n'es pas obligé. Que tu n'aies pas même bougé un cil quand on s'est mis à parler de cette Cirilla, c'est un bel exploit. Mais que tu n'aies pas ouvert le bec à son sujet, c'est plus admirable encore... Allez, allez, ne prends pas cet air stupide. Je sais beaucoup de choses sur ce qui se cache derrière les murs du temple de Nenneke, tu peux me croire, beaucoup de choses. Et si ça ne te suffisait pas, sache que j'ai entendu le nom que le marchand a inscrit sur ton médaillon.

» Continue comme ça. (Le nain fit mine de ne pas remarquer la rougeur qui avait envahi le visage du garçon.) Continue comme ça, Jarre. Je ne parle pas seulement de Ciri... Qu'est-ce que tu regardes ?

Au croisement d'une rue, sur un mur, une inscription écrite à la chaux en lettres penchées disait : « FAITES L'AMOUR, PAS LA GUERRE. » Juste en dessous, quelqu'un avait gribouillé, en lettres beaucoup plus petites : « Faites caca tous les matins. »

— Regarde ailleurs, idiot, aboya Dennis Cranmer. Tu peux te faire repérer rien qu'en regardant ce type de formules, et si tu as le malheur de prononcer une parole mal à propos, ils t'attachent à un poteau et te fouettent le dos jusqu'à t'arracher la peau. Les jugements sont rapides ici, très rapides !

— J'ai vu le cordonnier cloué au pilori, marmonna Jarre. Pour semailles de défaitisme, à ce qu'ils disent.

— Cette accusation, affirma le nain en tirant le garçon par la manche, tient vraisemblablement au fait qu'il pleurait en accompagnant son fils à l'armée au lieu de pousser des clameurs

patriotiques. Pour un autre genre de semailles, le châtiment est hautement plus radical, par ici. Viens, je vais te montrer.

Ils se dirigèrent vers la placette. Jarre eut un mouvement de recul et se couvrit le nez et la bouche à l'aide de sa manche. Sur l'immense gibet de pierre, plusieurs cadavres étaient suspendus. À en juger par leur état et l'odeur qu'ils dégageaient, certains étaient là depuis longtemps.

— Celui-là, expliqua Dennis en désignant l'un des pendus tout en chassant les mouches, avait écrit diverses formules stupides sur les murs et les palissades. Celui-là affirmait que la guerre était l'affaire des seigneurs et que les paysans nilfgaardiens du contingent n'étaient pas ses ennemis. Cet autre, alors qu'il avait un peu bu, racontait l'anecdote suivante : « Qu'est-ce qu'une pique ? C'est l'arme des seigneurs, un bâton à chaque extrémité duquel se trouve un malheureux. » Et là-bas, au bout, tu vois cette femme ? C'est la mère maquerelle du bordel militaire itinérant. Elle l'avait décoré avec l'inscription : « Tire un coup aujourd'hui, soldat ! Parce que demain tu ne seras peut-être plus là. »

— Et on l'a pendue seulement pour ça...

— En plus, une de ses filles avait la chaude-pisse, comme on l'a appris plus tard. Et dans ce cas-là, on parle alors de sabotage et d'affaiblissement des capacités guerrières.

— J'ai compris, monsieur Cranmer. (Jarre se redressa dans une posture qu'il considérait digne d'un soldat.) Mais ne vous faites pas de soucis pour moi. Je ne suis pas un défaitiste, en aucune façon...

— T'as rien compris du tout, et ne m'interromps pas, j'ai pas fini. Le dernier pendu, celui qui pue déjà sacrément, a eu la mauvaise idée de réagir au discours provocateur d'un mouchard en s'exclamant : « Vous avez raison, monsieur, absolument, c'est ainsi et pas autrement, comme deux et deux font quatre ! » À présent, dis-moi qu't'as compris.

— J'ai compris. (Jarre regarda furtivement autour de lui.) Je ferai attention. Mais... monsieur Cranmer... Comment ça se passe, la guerre, en réalité ?

Le nain aussi jeta un coup d'œil alentour.

— En réalité, dit-il à voix basse, ça se passe que le groupe armé « Centre » du maréchal Menno Coehoorn se dirige vers le nord à la tête de quelque cent mille hommes. En réalité, s'il n'y avait pas eu de soulèvement à Verden, ils y seraient déjà. En réalité, ce serait bien qu'on en vienne aux négociations. En réalité, la Témérie et la Rédanie n'ont pas les moyens d'arrêter Coehoorn. En réalité, pas avant la frontière stratégique du Pontar.

— La rivière Pontar se trouve au nord, murmura Jarre.

— C'est précisément ce que je voulais dire. Mais rappelle-toi :

motus et bouche cousue.

— Je me tiendrai sur mes gardes. Et quand j'aurai enfin rejoint ma brigade, il faudra aussi que je me méfie ? Là aussi je peux aussi tomber sur des mouchards ?

— Dans la brigade de ligne ? Tout près de la ligne de front ? Je ne pense pas. C'est pour ça que les mouchards sont si zélés à l'arrière, parce qu'ils ont peur de se retrouver eux-mêmes au front. Par ailleurs, s'il fallait pendre chaque soldat qui maugrée, se plaint et blasphème, il n'y en aurait plus pour guerroyer. Mais ton clapet, Jarre, tiens-le toujours fermé, comme tu l'as fait à propos de cette Ciri. Quand il est fermé, note bien mes paroles, aucune mouche à merde ne peut y entrer. Viens à présent, je t'accompagne au bureau d'enrôlement.

— Vous pourriez dire un mot pour moi ? demanda Jarre, le regard plein d'espoir. Hein, dites, monsieur Cranmer ?

— Ah, là, là ! mais que tu es sot, l'écrivain ! C'est l'armée ici ! Si j'intercédaï en ta faveur et que je te protégeais, ça reviendrait à te broder « empoté » en lettres d'or sur le dos ! La vie au sein de ta brigade deviendrait infernale, mon garçon.

— Et chez vous..., marmonna Jarre. Dans votre brigade...

— N'y pense même pas.

— Parce que chez vous, conclut le jeune homme avec amertume, il n'y a de place que pour les nains, n'est-ce pas ? Pas pour moi, c'est ça ?

— Oui.

Ce n'est pas un endroit pour toi, songea Dennis Cranmer. Non, Jarre. Parce que je n'ai pas fini de régler mes dettes envers Nenneke. C'est pour ça que j'aimerais que tu rentres de cette guerre en un seul morceau. Or la Cohorte volontaire de Mahakam est composée de nains et d'individus d'une autre race qui t'enverraient faire les pires tâches, aux pires endroits. Des endroits d'où l'on ne revient pas. Où l'on ne devrait jamais envoyer d'hommes.

— Comment faire alors, pour tomber sur la bonne brigade ? demanda Jarre, l'air maussade.

— Et d'après toi, laquelle serait assez bien pour que tu aies envie d'y entrer ?

Jarre se retourna ; il venait d'entendre un chant qui grondait comme le ressac, rugissait comme le tonnerre. Un chant puissant, insolent, dur comme l'acier. Il avait déjà entendu des chants identiques.

Par la petite rue qui venait du château, formant des colonnes de trois, marchait au pas un détachement de condottieres. À sa tête, sur un étalon gris, avançait son chef, une perche ornée de crânes humains à la main. C'était un homme grisonnant, au nez d'aigle et aux cheveux nattés dont la queue retombait sur son armure.

— Adam « Adieu » Pangratt, marmonna Dennis Cranmer.

Le chant des condottieres tonnait, grondait, vrombissait. Rythmé par le claquement des sabots sur le pavé, il emplissait la ruelle jusqu'aux faîtes des maisons, s'élevait au-dessus d'eux, haut, très haut dans le ciel bleu qui surplombait la ville.

*Nos femmes ni nos amantes de larmes ne verseront
Lorsque sera venue notre heure d'embrasser le sol sanglant
Puisque pour un ducat couleur du soleil levant
Vaillamment nous, soldats, au combat partirons.*

— Vous demandez quelle brigade..., dit Jarre sans quitter les cavaliers des yeux. Eh bien ! Une comme celle-là ! Oui, une brigade comme celle-là, ça donne envie...

— À chacun sa chanson, l'interrompt tout bas le nain. Et chacun embrasse le sol sanglant à sa manière. Selon sa destinée. Certains seront pleurés, d'autres non. À la guerre, l'écrivain, il n'y a que lors des défilés en chansons qu'on est semblables, il n'y a qu'en formation qu'on est égaux. Mais ensuite, au combat, chacun se bat seul et suit son destin. Que ce soit dans la Compagnie libre d'Adieu Pangratt, dans l'infanterie, ou dans les impedimenta... Que ce soit vêtu d'une armure étincelante et d'un panache rouge, ou bien avec des moufles et des peaux de bêtes miteuses... Sur un genêt fringant ou derrière un pavois... Pour chaque homme c'est différent. Selon son destin. Tiens, nous sommes arrivés ! Tu vois l'enseigne au-dessus de la porte d'entrée ? Voilà le bureau d'enrôlement. Suis ton chemin, puisque tu as décidé d'être soldat. Va, Jarre. Adieu. Nous nous reverrons lorsque tout sera terminé.

Le nain accompagna le jeune homme du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière la porte de l'auberge où était installé le bureau de recrutement.

— Ou peut-être pas, ajouta-t-il tout bas. On ne sait ce qui est écrit, quel sera notre destin.

* * *

— Tu montes à cheval ? Tu tires à l'arc ou à l'arbalète ?

— Non, monsieur le commissaire. Mais je sais écrire et calligraphier, y compris les anciennes runes... Je connais le Langage ancien...

— Tu manies l'épée ?

— ...j'ai lu *L'Histoire des guerres*. Les œuvres du maréchal Pellgram... Et aussi celles de Roderick de Novembre...

— Peut-être au moins es-tu capable de cuisiner ?

— Non, je ne sais pas cuisiner... Mais je me débrouille pas mal en calcul...

Le commissaire fit la grimace et agita la main.

— Un monsieur Je-sais-tout ! Ça fait le combienième aujourd'hui ? Signez-lui le papier pour le MFdMD. Tu vas servir dans le MFdMD, jeune homme. File avec ce bon à l'autre bout de la ville, au sud, puis franchis la porte de Maribor, en direction du lac.

— Mais...

— Tu trouveras à coup sûr. Au suivant !

* * *

— Hé, Jarre ! Hé ! Attends !

— Melfi ?

— Ben oui, c'est moi ! (Le tonnelier vacilla, prit appui sur le mur.) C'est bien moi, hé, hé !

— Qu'est-ce que tu as ?

— Qui ça, moi ? Rien ! J'ai un peu bu ! Nous avons bu à la mort des Nilfgaardiens ! Ah ! Jarre, j'suis content d'te voir, parce que j'pensais bien qu'tu t'étais perdu quelque part... Mon ami...

Jarre s'écarta comme s'il venait de recevoir un coup. Le tonnelier sentait non seulement la bière rance, mais aussi l'oignon, l'ail et le diable sait quoi d'autre encore. Toujours est-il qu'il empestait.

— Et où est donc passée ta charmante compagnie ? demanda Jarre avec ironie.

— Tu parles de Brocheton ? se renfroga Melfi. Moi, j'te l'dis : j'en ai rien à foutre ! Tu sais quoi, Jarre, j'crois bien qu'c'était pas un homme bien.

— Bravo. Tu l'as vite percé à jour.

— Pour sûr ! (Melfi se rengorgea, sans saisir l'ironie de son interlocuteur.) Il faisait attention, mais celui qui me trompera n'est pas encore né ! Si tu savais ce qu'il avait inventé ! Pourquoi il nous avait tous attirés ici, à Wyzima ! Tu penses sûrement que, tout comme nous, lui et ses pendants étaient venus pour s'enrôler dans l'armée ? Eh ben, tu te trompais lourdement ! Tu sais pas ce qu'il a inventé ? T'y croirais pas !

— Mais si.

— Il avait seulement besoin des chevaux et des uniformes, acheva Melfi d'un air triomphal. Il comptait bien en voler quelque part. Parce qu'il avait prévu de commettre ses méfaits déguisé en soldat !

— Que le diable l'emporte !

— Et le plus vite possible ! (Le tonnelier tituba légèrement, se mit face au mur et déboutonna son falzar.) Je regrette juste qu'Ograbek et Milton se soient laissé avoir, ils ont suivi Brocheton, ces idiots de

bouseux, y se sont fait berner, et le bourreau est prêt à leur faire leur fête, à eux aussi. Mais j'en ai rien à foutre, de ces cornichons ! Et pour toi, comment ça se passe, Jarre ?

— C'est-à-dire ?

— Les commissaires t'ont affecté quelque part ? (Melfi se soulagea contre le mur blanchi, y laissant la marque d'un mince filet d'urine.) J'te d'mande, parce que moi, j'suis déjà engagé. J'dois aller derrière la porte de Maribor, à l'extrémité sud de la cité. Et toi, où tu dois aller ?

— Également au sud de la ville.

— Ah ! (Le tonnelier sautilla en l'air plusieurs fois, se secoua, reboutonna son pantalon.) Alors on va peut-être guerroyer ensemble ?

— Je ne crois pas. (Jarre lui jeta un regard hautain.) J'ai reçu une affectation en rapport avec mes qualifications. On m'envoie au MFdMD.

— Mais bien sûr. (Melfi rota, faisant profiter Jarre de son haleine pestilentielle.) Tu es un savant ! Des futés comme toi, ils les envoient sûrement s'occuper d'affaires importantes, pas n'importe où. Qu'est-ce qu'on y peut ? Mais en attendant, on va encore faire un bout de chemin ensemble. Jusqu'à la frontière sud de la cité.

— C'est ce qu'il semblerait.

— Alors, allons-y.

— Oui, allons-y.

* * *

— Ça ne doit pas être ici, conclut Jarre en observant la place entourée de tentes où des fantassins déguenillés soulevaient la poussière, de longs bâtons posés sur leurs épaules.

Chaque homme, comme le remarqua le jeune homme, avait une botte de foin fixée à la jambe droite et une gerbe de paille à la jambe gauche.

— Nous n'avons pas dû tomber là où il fallait, Melfi.

— Le foin ! La paille ! (Ils entendaient les beuglements du soldat de première classe qui dirigeait les loqueteux sur la place.) Le foin ! La paille ! Égalisez, putain de nom !

— Regarde toi-même l'étendard qui flotte sur les tentes, dit Melfi. Les mêmes lys, ceux dont tu causais sur la route. Y a l'étendard, et y a l'armée. Ça veut dire que c'est là. On est bien tombés.

— Toi, peut-être. Mais sûrement pas moi.

— Tiens, là-bas près du poteau, y a un gradé. On va lui demander. Après cela, tout alla très vite.

— Des nouveaux ? observa le sergent. Vous arrivez du bureau d'enrôlement ? Vos papiers ! Qu'est-ce que vous avez à rester plantés là, putain ! En avant, marche ! Ne restez pas en place, putain ! Demi-

tour gauche ! Reviens, putain, à droite ! Au pas de course ! Reviens, putain ! Vous écoutez et vous retenez ! En tout premier lieu, putain, allez retirer votre barda ! Haubert, bottes, lance, putain, heaume et sabre ! Ensuite, à l'exercice ! Soyez prêts à l'appel, putain, aux aurores ! En avant, maaaaaarche !

— Un instant ! (Jarre regarda autour de lui, perplexe.) Je crois que j'ai été affecté ailleurs...

— Cooooooooomment ? hurla le sergent.

— Pardon, monsieur l'officier, dit Jarre en rougissant. Je tiens simplement à éviter toute erreur éventuelle... Car monsieur le commissaire a bien précisé... Il a parlé très précisément de l'affectation MFdMD, donc je...

— Tu es chez toi, mon gars, pouffa le sergent, quelque peu désarmé par le « monsieur l'officier » dont venait de le gratifier Jarre. C'est précisément ton affectation. Bienvenue chez les Misérables Fantassins de Mes Deux.

* * *

— Et pour quelle raison et au nom de quelle coutume devrions-nous vous payer un tribut féodal ? répéta Rocco Hildebrandt. Nous avons déjà payé tout ce qu'il fallait.

— Té ! ravisez-le, ce hobberas bien futé ! (Confortablement installé sur la selle d'un cheval volé, Brocheton fit un large sourire à ses compères.) Il a déjà payé ! Et y s' imagine que ça va suffire. Ça me rappelle ce dindon qui s'apprêtait pour le dimanche. Mais qui s'est fait tordre le cou le samedi !

Okultich, Klaproth, Milton et Ograbek ricanèrent à l'unisson. La plaisanterie était fameuse. Et les distractions à venir s'annonçaient plus fameuses encore.

Rocco remarqua les regards répugnants et visqueux des brigands, et jeta un coup d'œil autour de lui. Sa femme, Incarvilia Hildebrandt et ses deux filles, Aloë et Yasmine, se tenaient sur le seuil de la cabane.

Brocheton et sa compagnie regardaient les femelles hobberas avec des sourires lubriques. Oui, incontestablement, les distractions à venir promettaient d'être fameuses.

La nièce d'Hildebrandt, Impatientia Vanderbeck, surnommée affectueusement Impi, arrivait de l'autre côté de la route, elle était proche déjà de la palissade. C'était vraiment une jolie petite fille. Les sourires des bandits se firent plus lubriques et plus répugnants encore.

— Eh bien, le gnome ! l'interpella Brocheton. Donne à l'armée ce que tu lui dois : de la nourriture, des chevaux, et sors les vaches de l'étable. On va pas attendre ici jusqu'au coucher du soleil. On a encore

un paquet de villages à visiter aujourd'hui.

— Pourquoi est-ce que nous devrions vous donner quoi que ce soit ? (Rocco Hildebrandt avait la voix qui tremblait légèrement, mais il n'avait rien perdu de sa détermination et de son opiniâtreté.) Vous racontez que c'est pour l'armée, pour notre protection. Et contre la famine, je vous le demande, qui va nous protéger ? Nous avons déjà payé l'hiverne, la livra, la capitation et la corvée, le champart et le fouage, le caudale et la censive et le diable sait quoi d'autre encore ! Et comme si ça ne suffisait pas, y en a quatre de ce hameau, dont mon propre fils, qui conduisent les attelages des impedimenta ! Et mon beau-frère, le frère de ma femme, Milo Vanderbeck, surnommé Rusty, est chirurgien de campagne, c'est quelqu'un d'important dans l'armée. Ça veut dire qu'on a déjà plus qu'honoré notre contingent... Alors, au nom de quelle coutume devrions-nous payer ? En quel honneur ? Pour quoi faire ? Pour quelle raison ?

Brocheton regarda avec insistance la femme du hobberas, Incarvilia Hildebrandt, née Biberveldt. Ses filles au visage poupin, Aloë et Yasmine. Impi Vanderbeck, mignonne comme un cœur dans sa petite robe verte. Sam Hofmeier et son grand-père, le vieux Holofernes. La grand-mère Pétunia, qui sarclait ses plates-bandes avec opiniâtreté. Il regarda les autres hobberas du hameau, surtout les femmes et les gosses, qui les observaient, timidement, du seuil de leur masure et de derrière les palissades.

— Tu demandes pourquoi ? siffla-t-il en se penchant sur sa selle et en regardant le hobberas apeuré dans les yeux. Je vais te le dire. Parce que t'es qu'un hobberas galeux, un étranger, un vagabond ; béni des dieux sera celui qui te dépouillera, toi, répugnant non-humain. Celui qui te tourmente, celui-là accomplit un acte bon et patétotique. Mais c'est pas tout : tu vas payer parce que je crève d'envie de mettre le feu à ton nid non-humain. Parce que j'ai l'eau à la bouche à la seule pensée de me faire tes petites naines. Et parce qu'on est cinq gaillards costauds et que vous n'êtes qu'une poignée de demi-portions merdiques. Tu saisis, maintenant ?

— Maintenant, je saisis, répondit lentement Rocco Hildebrandt. Allez-vous-en d'ici, Grands Humains. Allez-vous-en, vauriens. Nous ne vous donnerons rien.

Brocheton se redressa, saisit un sabre suspendu à sa selle.

— À l'attaque ! hurla-t-il.

Vif comme l'éclair, Rocco Hildebrandt se pencha vers une brouette. Il en sortit une arbalète cachée sous des roseaux-massues, l'ajusta et tira un carreau. Celui-ci se ficha directement dans la bouche de Brocheton qui était en train de crier. Incarvilia Hildebrandt, née Biberveldt, fit un mouvement de la main et une faux se mit à tourbillonner dans l'air avant de transpercer, infaillible, la gorge de

Milton. Du sang gicla de la bouche du fils de paysan qui fit la culbute par-dessus la croupe de sa monture en agitant les jambes de manière ridicule. Ograbek hurlait ; il s'effondra sous les sabots de son cheval : le sécateur de grand-père Holofernes était planté jusqu'au manche dans son ventre. Le costaud Klaproth s'apprêtait à attaquer la petite vieille avec sa massue, mais il dégringola de sa selle en poussant des piailllements inhumains, touché à l'œil par une pointe à bouturer lancée par Impi Vanderbeck. Okultich fit faire demi-tour à son cheval pour tenter de fuir, mais grand-mère Pétunia se précipita sur lui et d'un bond lui planta les dents de son sarcloir dans la cuisse. Okultich poussa un hurlement et tomba, sa jambe prise dans l'étrier : son cheval, effarouché, se précipita vers la haie, l'entraînant à sa suite. Le brigand hurlait, beuglait, et, derrière lui, telles deux louves, galopaient grand-mère Pétunia avec son sarcloir et Impi avec un couteau tordu servant à greffer les arbres. Grand-père Holofernes se moucha bruyamment.

Entre le cri initial de Brocheton et le mouchage du grand-père Holofernes, il s'était écoulé moins de temps qu'il n'en faut pour prononcer la phrase : « Les hobberas sont d'une célérité inimaginable et tout projectile lancé par eux atteint inmanquablement sa cible. »

Rocco s'assit sur les marches de sa maison. Sa femme, Incarvilia Hildebrandt, née Biberveldt, vint s'accroupir près de lui. Leurs deux filles, Aloë et Yasmine, allèrent aider Sam Hofmeier à achever d'égorger les blessés et à dépouiller les morts.

Impi revint dans sa petite robe verte aux manches ensanglantées jusqu'au coude. Grand-mère Pétunia était elle aussi de retour : elle marchait lentement, soufflait, gémissait, prenant appui sur son sarcloir souillé, une main dans le bas du dos. *Ah ! elle vieillit notre grand-mère ! Oui, elle vieillit !* songea Hildebrandt.

— Où doit-on enterrer les brigands, monsieur Rocco ? demanda Sam Hofmeier.

Le hobberas enlaça sa femme par les épaules, regarda le ciel.

— Dans le petit bois de bouleaux, dit-il. À côté des autres.

« De nombreux journaux avaient relaté dans leurs colonnes l'aventure incroyable qui était arrivée à M. Malcolm Guthrie de Braemore ; même le *Daily Mail* londonien y avait consacré quelques lignes dans sa rubrique "Curiosités". Étant donné cependant que tous nos lecteurs sont loin de lire la presse éditée au sud de Tweed, et que, s'ils le faisaient, ils choisiraient des journaux plus sérieux que le *Daily Mail*, nous rappellerons brièvement les faits. Le 10 mars de l'année courante, M. Malcolm Guthrie se rendit au Loch Glascarnoch, muni de sa canne à pêche. C'est là que M. Guthrie tomba nez à nez avec une jeune fille au visage défiguré par une cicatrice (*sic*), surgie de nulle part et du brouillard (*sic*), chevauchant une jument morelle (*sic*) et accompagnée d'une licorne blanche (*sic*). La jeune fille interrogea M. Guthrie, frappé de stupeur, dans une langue qu'il eut la bonté de définir comme étant, je cite, "du français, sans doute, ou un autre dialecte du continent". M. Guthrie ne maîtrisant ni le français, ni aucun autre dialecte du continent, ils ne purent converser. La jeune fille et la ménagerie qui l'accompagnait disparurent "comme un doux rêve doré", pour citer de nouveau M. Guthrie.

Notre commentaire : le rêve de M. Guthrie était indubitablement aussi doré que le whisky single malt qu'il avait coutume de boire, comme nous l'avons appris, en grande quantité, ce qui explique l'apparition de licornes blanches, de souris blanches et de monstres lacustres. La question que nous aimerions poser est la suivante : que comptait faire M. Guthrie au lac de Glascarnoch, muni de sa canne à pêche, quatre jours avant la date de réouverture de la pêche ? »

Inwerness Weekly, 18 mars 1906

Chapitre 7

Tandis que le vent se déchaînait, le ciel s'obscurcissait à l'ouest, les nuages qui survenaient par vagues faisaient disparaître les constellations les une après les autres. D'abord le Dragon, puis la Jeune Fille de l'Hiver, les Sept Chèvres, et le Pot. L'Œil, qui brillait plus fort et plus longtemps que les autres, finit par s'éteindre à son tour.

La voûte céleste s'illumina le long de l'horizon, le temps d'un bref éclair. Le roulement sourd du tonnerre résonna dans la nuit. La tempête s'intensifia brusquement, balayant la poussière et les feuilles séchées.

La licorne hennit, envoya un signal mental à la jeune fille.

— *Pas de temps à perdre. Notre seul espoir est de fuir rapidement. Il faut nous réfugier au bon endroit, à la bonne époque. Pressons-nous, Œil étoilé.*

Je suis la maîtresse du Temps, songea Ciri. Je suis le Sang ancien.

Je suis du sang de Lara Dorren, la fille de Shiadhal.

Ihuarraquax hennit, les incitant à se hâter. Kelpie se joignit à elle et s'ébroua longuement. Ciri tira sur ses gants.

— Je suis prête.

Un bourdonnement dans les oreilles. Un éclair, de la lumière. Puis les ténèbres.

* * *

Les jurons du Roi Pêcheur résonnaient dans le silence crépusculaire ; debout dans sa barque au milieu du lac, il tirait et agitait sa corde, tentant de libérer la cuillère restée accrochée au fond de l'eau. La rame qu'il avait lâchée émit un grondement sourd.

Nimue toussota avec impatience. Condwiramurs se détournait de la fenêtre et se replongea dans l'examen des eaux-fortes. L'une des reproductions en particulier attirait son regard. Elle représentait une jeune fille, les cheveux dénoués, à cheval sur une jument morelle en train de se cabrer, ainsi qu'une licorne blanche, dressée dans la même position, la crinière au vent, comme les cheveux de la cavalière.

— Il s'agit probablement de l'unique passage de la légende sur lequel tous les historiens s'accordent, commenta l'adepte. Tous l'assimilent à une fable, un ornement fictif, voire une métaphore délirante. Pourtant, comme pour narguer les savants, les peintres et les

illustrateurs ont affiché un réel penchant pour cet épisode. Tiens, regarde, qu'on prenne n'importe quelle image, on n'y voit que Ciri avec la licorne. Qu'avons-nous ici ? Ciri et la licorne sur une falaise près de la mer. Et ici, tiens, Ciri et la licorne dans un paysage qu'on croirait tiré de transes narcotiques, une nuit éclairée par deux lunes !

Nimue se taisait.

— En un mot, conclut Condwiramurs en rejetant les cartons sur la table, il n'y a partout que Ciri et la licorne. Ciri et la licorne dans le labyrinthe des mondes ; Ciri et la licorne dans les limbes du temps...

Nimue l'interrompt, les yeux tournés vers le lac, la barque et le Roi Pêcheur qui s'agitait à l'intérieur.

— Ciri et la licorne surgissent du néant telles des apparitions, suspendues au-dessus de la surface des eaux d'on ne sait quel lac... Ou peut-être s'agit-il toujours du même lac, un lac qui relierait les temps et les endroits comme une sorte de boucle, un lac chaque fois différent, et pourtant toujours le même ?

— Pardon ?

— Des apparitions, reprit Nimue sans la regarder. Des revenants surgissant d'autres dimensions, d'autres plans, d'autres endroits, d'autres temps. Des spectres qui peuvent modifier le cours d'une vie. Qui voient aussi leur propre vie, leur propre destin modifié... Sans le savoir. Pour eux, c'est tout simplement... l'étape suivante de leur voyage. Mais ce n'est jamais le bon endroit, la bonne époque... Pour la énième fois d'affilée, il faut repartir pour un autre lieu, un autre temps...

— Nimue, l'interrompt Condwiramurs avec un sourire forcé, c'est moi la rêveresse, je te le rappelle, c'est moi qui suis ici pour mes visions nocturnes et mes talents en oniromancie. Et voilà que tu te mets, ni plus ni moins, à prophétiser toi aussi... Comme si tu avais vu ce dont tu viens de parler... en rêve.

À en juger par la brusque tension dans sa voix et ses jurons, le Roi Pêcheur n'était pas parvenu à décrocher la cuillère, la corde s'était détachée. Nimue restait silencieuse, les yeux rivés sur la gravure. Sur Ciri et la licorne.

— Ce dont j'ai parlé, dit-elle enfin d'une voix parfaitement tranquille, je l'ai vu en rêve, effectivement. Plusieurs fois. Et une fois, même, de mes propres yeux.

* * *

Le trajet entre Czluchow et Malbork pouvait parfois durer jusqu'à cinq jours, ce n'était un secret pour personne. Les lettres du commandeur de Czluchow devant impérativement parvenir à leur destinataire, Winrych von Kniprode, le grand maître de l'Ordre, au

plus tard le jour de la Pentecôte, le chevalier Henryk von Schwelborn n'hésita pas une seconde et, afin de pouvoir voyager tranquillement sans risquer d'être en retard, il décida de se mettre en route le lundi suivant l'*Exaudi Domine. Langsam, aber sicher*(5) La prévoyance du chevalier était grandement appréciée par son escorte, composée de six chasseurs à cheval emmenés par Hasso Planck, le fils du boulanger de Cologne. Planck et les arbalétriers étaient plutôt habitués à des messieurs adoubs qui juraient, hurlaient, pressaient leur cheval, forçaient leurs hommes à galoper ventre à terre au risque de se rompre le cou, et rejetaient systématiquement la faute sur eux quand, finalement, ils arrivaient en retard, mentant de façon indigne pour des chevaliers, chevaliers de l'Ordre qui plus est.

Bien qu'il fasse sombre, la température était douce. Une fine bruine tombait par intermittence, voilant les cultures. Les collines couvertes d'une verdure luxuriante rappelaient au chevalier Henryk sa Thuringe natale, sa mère, et aussi le poids du célibat, lui qui n'avait plus eu de femme depuis déjà plusieurs mois. Les soldats qui chevauchaient à l'arrière chantaient mollement la ballade de Walther von der Vogelweide. Hasso Planck, quant à lui, somnolait sur sa selle.

*Wer guter Fraue Liebe hat
Der schämt sich aller Missetat...*(6)

Ils poursuivaient leur chemin tranquillement. Peut-être l'auraient-ils poursuivi ainsi jusqu'au bout si, vers midi, le chevalier Henryk n'avait aperçu la surface brillante d'un lac en bas de la grand-route. Le lendemain étant un vendredi, il s'agissait de se procurer rapidement une nourriture maigre ; le chevalier donna l'ordre à ses soldats de descendre au bord de l'eau et de se mettre en quête d'un hameau de pêcheurs.

Le lac était immense, il abritait même une île. Personne ne connaissait son nom, mais à coup sûr il devait s'appeler « Saint quelque chose ». Ironiquement, dans ce pays païen, un lac sur deux avait un nom commençant par « Saint ».

Les fers des sabots crissèrent sur la rive jonchée de coquillages. Le lac était voilé de brume, mais l'on pouvait voir que l'endroit était désert : aucune barque, aucun filet, il n'y avait pas âme qui vive. *Il va falloir chercher ailleurs*, songea Henryk von Schwelborn. *Et si on ne trouve rien, tant pis. Nous mangerons ce que nous avons dans nos besaces, même si c'est de la poitrine fumée, et à Malbork nous nous confesserons ; le chapelain nous ordonnera une pénitence et nous serons absous de ce modeste péché.*

Il était prêt à donner ses ordres lorsque dans sa tête, sous son heaume, quelque chose bruissa ; Hasso Planck poussa un cri, effrayé.

Von Schwelborn regarda autour de lui et fut frappé de stupeur. Il se signa.

Devant lui se tenaient deux chevaux, l'un blanc, l'autre moreau. Au bout d'un instant, il remarqua avec effroi une corne spiralée sur le front bombé du cheval blanc. Il vit également que le cheval moreau était monté par une jeune fille dont la joue était cachée par ses cheveux gris. L'apparition semblait ne toucher ni l'eau ni la terre, on l'aurait dit suspendue au-dessus de la brume qui s'étirait à la surface du lac.

Le cheval moreau hennit.

— Oups ! s'exclama tout à fait distinctement la jeune fille aux cheveux gris. *Ire lokke, ire tedd ! Squaess'me.*

— Par sainte Ursule ! patronne des..., bredouilla Hasso, pâle comme la mort.

Les arbalétriers restaient bouche bée, faisant machinalement le signe de croix.

Von Schwelborn se signa de nouveau ; après quoi, d'une main tremblante, il sortit son épée de son fourreau attaché sous sa selle.

— *Heilige Maria, Mutter Gottes !* rugit-il. *Steh mir bei !*

Ce jour-là, le chevalier Henryk ne fit pas honte à ses valeureux ancêtres, parmi lesquels Dytryk von Schwelborn, qui s'était battu vaillamment à Demietta et avait été l'un des rares à ne pas s'enfuir lorsque les Sarrasins avaient invoqué puis lâché contre les croisés un démon noir. Se remémorant son intrépide aïeul, Henryk von Schwelborn se précipita sur l'apparition, au milieu des anodontes qui giclaient sous les sabots de son cheval.

— Par l'Ordre et par saint Georges !

La licorne blanche se cabra pour ressembler à l'image des armoiries ; la jument noire fit un pas de côté et la jeune fille prit peur, cela se voyait au premier coup d'œil. Henryk von Schwelborn chargea. Qui sait comment tout cela se serait terminé si la brume du lac ne s'était soudain levée, brisant l'image de cet étrange duo qui éclata en mille couleurs comme un vitrage frappé par un caillou. Puis tout disparut. Tout : la licorne, le cheval noir et l'étrange jeune fille...

Le destrier d'Henryk von Schwelborn pénétra dans le lac en clapotant, il s'arrêta, agita son museau, hennit, fit grincer ses dents sur le mors.

Maîtrisant à grand-peine sa monture qui renâclait, Hasso Planck s'approcha du chevalier. Von Schwelborn haletait, le souffle court, il râlait presque, et il avait les yeux écarquillés comme un poisson de carême.

— Par les os de sainte Ursule, sainte Cordelia et les onze mille vierges martyres ! balbutia Hasso Planck. Qu'est-ce que c'était, edler Herr Ritter ? Un miracle ? une révélation ?

— *Teufelswerk !* gémit von Schwelborn, soudain blême et claquant des dents. *Schwarze Magie ! Zauberey !* C'est une histoire de malédiction, de païens, une affaire diabolique...

— Mieux vaut partir d'ici, monsieur. Le plus vite possible... Il n'y a pas loin jusqu'à Pelplin, du moment qu'on se trouve à portée des cloches des églises...

Arrivé sur les hauteurs, juste avant de pénétrer dans la forêt, le chevalier Henryk regarda une dernière fois autour de lui. Par-delà le mur de la forêt, le vent avait chassé la brume, la surface brillante du lac ondoyait.

Au-dessus de l'eau tournoyait un énorme aigle pêcheur.

— Pays impie, pays de païens, marmotta Henryk von Schwelborn. Nous avons encore beaucoup de travail devant nous, un dur labeur nous attend avant que l'Ordre de l'Hôpital allemand chasse enfin le diable de ces contrées.

* * *

— Petit Cheval, dit Ciri d'un ton à la fois ironique et lourd de reproche, je ne voudrais pas me montrer pressante, mais je suis tout de même impatiente de retourner dans mon monde. Mes proches ont besoin de moi, tu le sais, voyons. Or, nous atterrissons d'abord sur je ne sais quel lac face à un drôle de balourd en habit à carreaux, puis nous tombons sur une bande d'hirsutes armés de massues qui beuglent sans arrêt, ensuite sur un fou furieux arborant une croix noire sur son manteau... Jamais la bonne époque, jamais le bon endroit ! Je t'en supplie, essaie de faire un effort. Je t'en supplie.

Ihuarraquax hennit, remua sa corne et transmit une pensée à la jeune fille. Ciri ne comprit pas tout. Elle n'eut cependant pas le temps de s'interroger, car une fois encore une froide clarté envahit son esprit, ses oreilles se mirent à bourdonner, et sa nuque fut parcourue de frissons.

Puis elle fut de nouveau happée par le néant, noir et feutré.

* * *

Avec un rire joyeux, Nimue tira l'homme par la main ; tous deux coururent vers le lac, zigzaguant entre les petits bouleaux et les aulnes, parmi les souches et les troncs d'arbres renversés. En arrivant sur la plage sablonneuse, Nimue jeta ses sandales, remonta sa robe, et entra pieds nus dans l'eau. L'homme ôta lui aussi ses chaussures, mais il ne se risqua pas à entrer dans l'eau. Il ôta son manteau et l'étendit sur le sable.

Nimue accourut vers lui, jeta ses bras autour de son cou et se mit

sur la pointe des pieds ; malgré cela, l'homme devait considérablement se pencher pour l'embrasser. Ce n'était pas sans raison que Nimue avait été surnommée la Naine, mais, désormais, alors qu'elle avait déjà dix-huit ans et qu'elle étudiait les arts magiques, seuls ses amis les plus proches avaient le privilège d'user de ce surnom. Ainsi que quelques hommes.

Sans décoller ses lèvres de celles de Nimue, l'homme glissa sa main dans son décolleté.

Puis tout alla très vite. Ils se retrouvèrent sur le manteau étendu sur le sable. Nimue, sa robe remontée au-dessus de la taille, enserra entre ses cuisses les hanches de l'homme et agrippa de ses mains ses épaules. Lorsqu'il la prit, avec trop d'impatience comme toujours, elle serra les dents, mais elle fut rapidement gagnée par l'excitation et l'accompagna en rythme. Elle avait de la pratique.

L'homme émettait de drôles de sons. Par-dessus son épaule, Nimue observait les cumulus aux formes fantastiques qui glissaient dans le ciel.

Quelque chose tinta, comme une cloche noyée au fond de l'océan. Les oreilles de Nimue se mirent à bourdonner violemment. *C'est de la magie*, songea-t-elle en détournant la tête pour s'écarter du visage et du bras de l'homme allongé sur elle.

Elle vit près du rivage, comme suspendue au-dessus de la surface du lac, une licorne blanche. Près d'elle, un cheval noir. Et sur le cheval noir était assise...

Une pensée traversa rapidement l'esprit de Nimue.

Mais je connais cette légende ! Je connais ce conte ! J'étais une petite fille lorsque j'ai entendu cette fable ; c'est grand-père Siffleur, le conteur itinérant, qui nous la racontait... L'histoire de la sorceleuse Ciri... qui avait une cicatrice sur la joue... Sa jument noire Kelpie... La licorne... Le pays des elfes...

L'homme, qui n'avait pas du tout remarqué l'apparition, accéléra la cadence de ses coups, qui se firent plus violents ; il émettait des sons de plus en plus ridicules.

— Oups ! dit la jeune fille assise sur le cheval noir. Une nouvelle erreur ! Je ne suis pas tombée au bon endroit ni à la bonne époque. Et manifestement, à un moment inopportun. Pardon !

L'image s'estompa, se fêla comme un verre de couleur, puis elle éclata soudain et se désagrégea en ne laissant derrière elle qu'une opalescence scintillante, éclatante. Qui disparut à son tour.

— Non ! s'écria Nimue. Non ! Ne disparaissais pas ! Je ne veux pas !

Elle replia les genoux, essayant de se libérer de l'étreinte de l'homme, mais c'était impossible : il était plus puissant qu'elle et plus lourd. L'homme poussa une plainte, un gémissement.

— Aaaaah, Nimue... Ooooooh !

Elle cria et lui planta ses dents dans l'épaule.

Ils étaient allongés sur la fourrure, tremblants et fiévreux. Nimue regardait la rive du lac, la calotte d'écume battue par les vagues. Les joncs ployant sous le vent. Et le vide, le vide désespérant laissé par l'apparition légendaire désormais disparue.

Une larme coula le long du nez de l'adepte.

— Nimue... Il s'est passé quelque chose ?

— Oui, en effet. (Elle se serra contre lui, sans cesser de regarder le lac.) Ne dis rien. Serre-moi fort et ne dis rien.

L'homme sourit, satisfait.

— Je sais ce qui s'est passé, dit-il en faisant le fanfaron. La terre a tremblé, c'est ça ?

Nimue sourit d'un air triste.

— Pas seulement, répondit-elle après un instant de silence. Pas seulement.

* * *

Un éclair. Les ténèbres. Un nouvel endroit.

* * *

L'endroit suivant était sombre, sinistre et détestable.

Ciri se vouïta instinctivement sur sa selle. Elle était doublement secouée, au sens propre comme au figuré. Les sabots de Kelpie avaient heurté violemment quelque chose de dur, de plat et de rigide comme un roc. Après leur vol plané dans un néant feutré, le retour sur la terre ferme était si déstabilisant et désagréable que la jument hennit et se jeta brusquement sur le côté, martelant le sol d'un violent *staccato* à faire claquer les dents.

La seconde secousse – métaphorique, celle-là –, lui fut assenée par son odorat. Ciri gémit et plaqua sa manche sur sa bouche et son nez. Elle sentit ses yeux se remplir instantanément de larmes.

Il régnait dans l'air une puanteur aigre, lourde et gluante qui prenait à la gorge, une odeur de brûlé épouvantable, étouffante, impossible à identifier, n'évoquant rien de ce que Ciri pouvait connaître. La jeune fille était toutefois certaine que cette puanteur provenait de quelque cadavre arrivé au dernier stade de sa décomposition : sans doute le résultat d'un processus de désagrégation et de délabrement. Aucune créature, de son vivant, ne pouvait empestier à ce point. Même dans sa phase d'épanouissement.

Ne pouvant réprimer un haut-le-cœur, elle se plia en deux sur sa selle. Kelpie renâclait et agitait le museau, mordait son mors. La licorne se matérialisa à leurs côtés ; elle fléchit sur sa croupe, caracola

et lança une ruade. En réponse, le soubassement dur trembla et résonna du martèlement des sabots.

Tout autour régnait la nuit, une nuit sombre et sale, enveloppée des haillons poisseux et nauséabonds des ténèbres.

Ciri leva la tête à la recherche d'étoiles, mais elle ne vit rien, rien qu'un abîme éclairé par endroits d'une lueur rougeâtre indistincte, comme un incendie lointain.

— Oups, dit-elle en faisant la grimace. (Elle avait la nausée.) Ce n'est pas le bon endroit, pas la bonne époque ! Aucun doute là-dessus !

La licorne renâcla et agita son museau, décrivant vivement un petit arc avec sa corne.

Le sol qui crissait sous les sabots de Kelpie était en réalité un rocher, un rocher étrange dont émanait une intense puanteur de roussi et de cendres froides. Ciri mit un certain temps à réaliser que ce qu'elle avait sous les yeux était une route. Elle en avait assez d'avancer sur ce sol dur et désagréable. Elle dirigea sa jument sur un accotement jadis délimité par des arbres, dont il ne restait plus à présent que des squelettes nus et horribles. Des cadavres parés de vêtements effilochés, semblables à des lambeaux de linceuls putréfiés.

La licorne la prévint d'un hennissement et d'un signal mental. Mais trop tard.

Juste après la route étrange et les arbres desséchés, il y avait un éboulis de gravats, et, derrière, un escarpement qui tombait à pic, un précipice. Ciri poussa un cri, talonna les flancs de sa jument qui piétinait ; Kelpie se débattait, broyant de ses sabots l'éboulis ; en réalité, il s'agissait de déchets, constitués d'étranges ustensiles. Ces derniers ne se désagrégeaient pas sous les sabots, ne crépitaient pas, mais ils éclataient mollement, avec une langueur effroyable ; on aurait dit d'immenses vessies de poissons. Ciri entendit des clapotements, des gargouillis, puis une puanteur fétide s'éleva dans les airs et faillit la faire tomber à la renverse. Kelpie, avec des hennissements sauvages, martelait le tapis d'immondices, s'efforçant de remonter vers la route. Ciri s'agrippa à l'encolure de sa jument ; l'odeur la faisait suffoquer.

Elles eurent de la chance et parvinrent à revenir sur l'étrange route à la dureté désagréable, pour leur plus grand soulagement.

Ciri frissonnait, elle jeta un coup d'œil en bas, sur le monticule qui se noyait dans l'étendue noire du lac.

Immobile et brillante, la surface du lac ressemblait davantage à de la poix refroidie qu'à de l'eau. Au-delà du lac, des détritits, des monticules de cendres, de la halde de scories, de lointaines lueurs rougeoyaient dans le ciel, masquées par intermittence par des filets de fumée.

La licorne s'ébroua. Ciri voulut essuyer ses yeux larmoyants à l'aide de sa manche, mais elle se rendit compte qu'elle était couverte de

poudre. Tout comme ses cuisses, l'arçon de sa selle, la crinière et le cou de Kelpie.

L'odeur pestilentielle la prenait à la gorge.

— Quelle horreur ! marmotta-t-elle. C'est abject... J'ai l'impression de coller de partout. On dégage d'ici... On dégage d'ici au plus vite, Petit Cheval.

La licorne dressa les oreilles, renâcla.

— *Toi seule peux y parvenir. Agis.*

— Moi ? Toute seule ? Sans ton aide ?

La licorne acquiesça.

Ciri se gratta la tête, poussa un soupir, ferma les yeux, se concentra.

Au début, l'incrédulité, la résignation, la peur dominaient. Mais rapidement, une froide clarté, la clarté du savoir et de la force, l'envahit. D'où lui venaient ce savoir et cette force, où prenaient-ils racine ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Mais elle savait qu'elle en était capable. Qu'elle parviendrait à faire ce qu'elle voulait.

Une fois encore, elle enveloppa du regard le lac figé et immobile, la halde fumante de résidus, les squelettes des arbres, les lointaines lueurs dans le ciel.

— Heureusement que ce n'est pas mon monde, dit-elle en se penchant et en crachant. Oui, heureusement !

La licorne hennit d'un air entendu. Ciri comprit ce qu'elle avait voulu dire.

— Et même si c'était mon monde, poursuivit-elle en s'essuyant les yeux, la bouche et le nez, ce ne serait quand même pas tout à fait le mien, car ce n'est pas mon époque. C'est soit le passé, soit... (Elle s'interrompit.) C'est le passé, répéta-t-elle d'une voix sourde, je suis certaine que c'est le passé.

* * *

La pluie d'abat – un véritable déluge ! – qui les accueillit à l'endroit suivant fut une réelle bénédiction. Chaude et parfumée, elle sentait le printemps, les mauvaises herbes, la boue et le compost ; elle ôta la saleté qui s'était déposée sur elles, les lava, leur procurant une véritable catharsis.

Mais celle-ci fut de courte durée ; rapidement, elles en eurent assez de cette pluie qui ne cessait de tomber, les transperçait, coulait le long de leur dos. Elles étaient transies de froid. Elles quittèrent donc cet endroit pluvieux.

Car ce n'était pas non plus le bon. Ni la bonne époque.

* * *

Une très grosse chaleur régnait à l'endroit suivant. La canicule. Ciri, Kelpie et la licorne séchèrent rapidement, fumant comme trois théières. Elles se trouvaient au milieu d'une lande de bruyères desséchées par le soleil, au bord d'une forêt. C'était une vaste forêt, cela se voyait tout de suite, une forêt vierge, dense, sauvage et infranchissable. Dans le cœur de Ciri naquit un espoir : s'agissait-il du bois de Brokilone ? Si c'était le cas, ce serait au moins un endroit connu et approprié.

Elles entreprirent de longer la forêt, allant au pas. Ciri tentait de distinguer quelque chose qui pourrait lui servir d'indication. La licorne renâclait, relevait la tête, regardait sans cesse autour d'elle. Elle n'était pas tranquille.

— Tu penses qu'ils peuvent nous traquer, Petit Cheval ? demanda-t-elle.

Pour toute réponse, la licorne renâcla. Même sans télépathie, le message était clair.

— Nous n'avons pas réussi à nous enfuir suffisamment loin ?

Elle ne comprit pas la réponse que lui transmit la licorne. *Comment ça, le proche et le lointain n'existent pas ? Une spirale ? Quelle spirale ?*

Elle ne comprenait pas ce que l'animal voulait lui dire. Mais il lui avait communiqué son inquiétude.

Ces landes brûlées par la chaleur n'étaient pas le bon endroit, et ce n'était pas la bonne époque.

Elles le comprirent en fin de journée, lorsque la chaleur s'atténua et que, dans le ciel, au-dessus de la forêt, deux lunes au lieu d'une firent leur apparition. L'une grande, l'autre plus petite.

* * *

La fois suivante, elles se retrouvèrent au bord de la mer, sur une falaise. Au milieu de rochers aux formes étranges s'égaillaient des palombes, des sternes, des mouettes rieuses et des pétrels aux ailes blanches qui poussaient des cris stridents que le vent marin emportait au loin.

L'horizon chargé de nuages sombres venait se confondre avec la mer.

Sur la plage rocailleuse, tout en bas, Ciri distingua soudain, à moitié enseveli sous les gravillons, le squelette d'un gigantesque poisson à la gueule monstrueuse. Les dents dont ses mâchoires blanchies étaient hérissées faisaient au moins trois emfans de long, et l'on aurait largement pu pénétrer dans sa gueule à cheval, semblait-il, sans avoir à baisser la tête, et défiler sous la voûte de ses côtes.

Ciri n'aurait pu affirmer avec certitude qu'il existait de tels

poissons dans son monde et à son époque.

Elle longea la falaise sans que les mouettes et les albatros paraissent effrayés le moins du monde ; ils ne libéraient pas facilement la route, et tentaient même de becqueter et de picoter les paturons de Kelpie et d'Ihuarraquax. Ciri comprit alors que ces oiseaux n'avaient jamais vu d'humains, ni de chevaux. Et encore moins de licornes.

Ihuarraquax s'ébroua et secoua la tête ; la licorne était visiblement inquiète. La suite des événements allait lui donner raison.

Elles entendirent un craquement, comme un drap que l'on déchire. Les sternes dans un bruissement d'ailes s'envolèrent avec fracas, inondant le ciel d'un immense nuage blanc. Dans un frémissement soudain, l'air au-dessus de la falaise se dispersa comme de l'eau sur du verre. Une fêlure apparut dans le ciel, d'où jaillirent l'obscurité et un déferlement de cavaliers. Leurs manteaux volaient au vent, le chatoient de leurs couleurs – vermillon, amarante et carmin – évoquant des lueurs d'incendie dans un ciel embrasé par l'éclat du soleil couchant.

Dearg Ruadhri. Les Cavaliers rouges.

Avant même que retentissent les cris des oiseaux et les hennissements inquiets de la licorne, Ciri avait fait tourner bride à sa jument qui partit au galop. Mais l'air se creva de l'autre côté également, et de nouveaux cavaliers en surgirent, leurs manteaux volant au vent comme des ailes. Leurs poursuivants formaient un demi-cercle qui se refermait sur elles, les acculant vers le précipice. Ciri poussa un cri et libéra Hirondelle de son fourreau.

La licorne l'appela d'un signal strident qui transperça son cerveau comme une aiguille. Cette fois, Ciri comprit aussitôt. Petit Cheval lui indiquait la route. Une brèche dans l'anneau. Puis la licorne se cabra, poussa un hennissement strident et se jeta sur les elfes, sa corne dangereusement pointée en avant.

— Petit Cheval !

— *Sauve-toi, Œil étoilé ! Ne les laisse pas t'attraper !*

Ciri s'aplatit sur la crinière de sa jument.

Deux elfes lui barrèrent la route. Ils étaient munis de lassos, des licous au bout de longs manches. Ils tentèrent de les passer autour du cou de Kelpie, mais la jument les évita adroitement, sans même ralentir d'une seconde son allure. D'un geste de son épée, Ciri trancha le second lasso ; elle poussa un cri pour inciter Kelpie à accélérer. La jument fila à la vitesse de l'éclair.

Mais d'autres déjà étaient sur leurs talons, Ciri entendait leurs cris, le martèlement de leurs sabots, le claquement de leurs manteaux. *Qu'est-il arrivé à Petit Cheval ?* se demanda-t-elle. *Que lui ont-ils fait ?*

Elle n'avait pas le temps de méditer. La licorne avait raison, elle ne pouvait se laisser attraper de nouveau. Elle devait faire un plongeon

dans l'espace, se cacher, se perdre dans le labyrinthe du temps et des espaces. Elle se concentra, sentant avec effroi le vide dans sa tête, et aussi un tumulte étrange qui résonnait de plus en plus fort.

Ils me lancent des mauvais sorts, comprit-elle. Ils veulent m'envoûter avec des sortilèges. Ils peuvent toujours courir ! Les sortilèges ont une portée limitée. Je ne leur permettrai pas de me rattraper.

— File, Kelpie !

La jument morelle tendit le cou et fila comme le vent. Ciri se plaqua contre son encolure pour contrer au maximum la résistance à l'air.

Les cris dans son dos, qui lui semblaient dangereusement proches encore un instant auparavant, s'atténuèrent, assourdis par le fracas des oiseaux effarouchés. Puis ils devinrent très faibles. Lointains.

Kelpie filait comme l'éclair. À en faire hurler le vent marin dans les oreilles.

Les lointaines exclamations de leurs poursuivants étaient désormais empreintes de colère. Ils avaient compris qu'ils avaient échoué. Qu'ils n'arriveraient pas à rattraper la jument morelle agile qui continuait à galoper sans la moindre trace de fatigue, avec la grâce et la souplesse d'un guépard.

Ciri ne se retourna pas. Mais elle savait qu'ils l'avaient poursuivie longtemps. Jusqu'à ce que leurs propres chevaux commencent à renâcler et à râler, leurs gueules ouvertes et écumantes touchant presque terre. Alors seulement ils avaient abandonné, blasphémant et lançant des menaces impuissantes.

Kelpie filait comme le vent.

* * *

L'endroit où elle s'était réfugiée était sec et venteux. Le vent mordant et hurlant séchait rapidement les larmes qui coulaient sur ses joues.

Elle était seule. De nouveau. Seule au monde.

Tel un éternel vagabond, un navigateur perdu au milieu des mers infinies, condamné à errer dans l'impitoyable archipel du temps et des espaces.

Un navigateur qui avait perdu tout espoir.

Le vent sifflait et hurlait, faisant rouler autour de la terre craquelée la pelote du fil de la vie.

Le vent séchait ses larmes.

* * *

Une clarté glaciale inonde son crâne, elle entend un

bourdonnement monocorde, comme si elle avait l'oreille plaquée contre une conque marine. Le long de sa nuque, un fourmillement. Le néant, noir et feutré.

Un autre endroit. Un nouvel endroit.

Un archipel d'endroits.

* * *

— Aujourd'hui, déclara Nimue en s'emmitouflant dans sa fourrure, la nuit sera bonne. Je le sens.

Condwiramurs ne fit aucun commentaire ; elle avait entendu plus d'une fois déjà semblable affirmation. Ce n'était pas la première nuit qu'elles passaient sur la terrasse, assises face au lac flamboyant sous le soleil couchant, tournant le dos au miroir et au gobelin magiques.

Du lac leur parvenaient les jurons du Roi Pêcheur dont l'écho se répercutait sur la surface de l'eau. Pour manifester le mécontentement que lui causaient ses déconvenues à la pêche – taillades, entailles ratées, câbles et autres crochets qui ne fonctionnaient pas –, le Roi Pêcheur avait souvent recours à des paroles assez crues. À en juger par le registre de ses blasphèmes, les choses, ce soir-là, ne se présentaient pas au mieux.

— Le temps, reprit Nimue, n'a pas de début ni de fin. Le temps est comme le serpent Ouroboros qui se mord la queue. Dans chaque instant se cache l'éternité, et l'éternité est formée des instants qui la créent. L'éternité est un archipel d'instant. Il est possible, quoique difficile, de naviguer au milieu de cet archipel, mais s'y perdre est dangereux. Il est bon d'avoir avec soi une lanterne pour arriver à se diriger dans le noir. Il est bon de pouvoir entendre un appel au milieu du brouillard...

Elle se tut quelques secondes.

— Comment la légende qui nous intéresse se termine-t-elle ? Toi et moi avons l'impression de le savoir. Mais le serpent Ouroboros se mord la queue. C'est maintenant qu'est en train de se décider le dénouement de la légende. En cet instant précis. Le navigateur perdu au milieu de l'archipel d'instant distinguera-t-il la lumière de la lanterne ? À quel moment ? Entendra-t-il un appel ? De cela dépendra le dénouement de la légende.

Du lac leur parvint un juron, un clapotis, le choc des rames contre les dames.

— Cette nuit sera bonne. C'est la dernière avant le solstice d'été. La lune rapetisse. Elle passe dans le signe du Poisson-Bouc, dans la Quatrième Maison. C'est la meilleure période pour la divination... La meilleure... Concentre-toi, Condwiramurs.

Comme de nombreuses fois auparavant, Condwiramurs s'exécuta

docilement, entrant peu à peu dans un état proche de la transe.

— Cherche-la, dit Nimue. Elle est là-bas, au milieu des étoiles, quelque part dans la lueur de la lune. Perdue au milieu de l'archipel. Elle est là. Seule. Attendant de l'aide. Aidons-la, Condwiramurs.

* * *

Concentration, les poings sur les tempes. Un bourdonnement, comme lorsqu'on place contre son oreille une conque marine. Un éclat. Et subitement le néant noir et feutré.

* * *

Il y eut un endroit où Ciri vit des bûchers en feu. Des femmes enchaînées à des pieux poussaient des cris sauvages et imploraient la pitié ; la foule assemblée autour d'elles beuglait, riait, dansait.

Elle vit une grande ville en flammes où le feu crépitait, où les toits s'effondraient en lançant des étincelles, où le ciel tout entier était noir de fumée.

Elle vit des salamandres à deux pattes, énormes, se battre, liées l'une à l'autre, du sang rouge vif coulant de leurs crocs et de leurs griffes.

Elle vit des centaines de moulins à vent identiques battre le ciel de leurs longues ailes.

Elle vit des centaines de serpents siffler et ramper sur des cailloux, faisant bruisser et crisser leurs écailles.

Elle visita un endroit où seule régnait l'obscurité et où résonnaient des voix, des murmures, qui faisaient monter l'angoisse.

Elle en visita bien d'autres encore. Mais pas un seul n'était le lieu approprié.

* * *

Désormais, Ciri parvenait si bien à se déplacer d'un endroit à un autre qu'elle commença à faire des expériences. Parmi les rares endroits qui ne lui faisaient pas peur, elle appréciait les chaudes landes de bruyères au bord de la forêt sauvage, éclairées par deux lunes. Ciri se concentra attentivement sur l'image de ces deux lunes et plongea dans le néant.

Elle réussit dès sa seconde tentative.

Enhardie, elle décida de se livrer à une expérience encore plus délicate. Il était évident qu'en plus des lieux, elle visitait également des époques. Sinon, comment aurait-elle pu tour à tour se trouver en présence de Vysogota, des elfes, ou encore des licornes ? Elle avait

bien réussi à le faire par le passé, non ? Même si elle l'avait fait inconsciemment ! Quand elle avait été blessée au visage, elle avait réussi à échapper à ses persécuteurs en faisant un bond de quatre jours dans le temps ; Vysogota s'était ensuite arraché les cheveux à essayer de faire correspondre les dates qui ne coïncidaient pas...

Peut-être était-ce là son unique chance ? Un saut dans le temps ?

Elle décida d'essayer. La ville qu'elle avait vue en flammes, par exemple, ne devait pas l'être éternellement. Et si elle essayait d'y retourner avant le déclenchement de l'incendie ? Ou bien après ?

Elle faillit échouer au beau milieu des flammes et eut les cils et les sourcils roussis, éveillant une panique monstre chez les habitants de la ville qui tentaient de fuir.

Elle choisit de se réfugier au milieu des landes de bruyères chaleureuses. *Ça ne vaut sans doute pas le coup de prendre un tel risque, se dit-elle, le diable sait comment ça peut se terminer. J'y arrive mieux avec les lieux, alors tenons-nous en aux lieux. Tentons de nous retrouver dans des endroits précis. Des endroits familiers, dont je me souviens bien. Et qui m'évoquent des choses agréables.*

Elle commença par le temple de Melitele, se représentant les grilles, le bâtiment, l'atelier, le dortoir des adeptes, la chambre qu'elle partageait avec Yennefer. Elle se concentra, les poings sur les tempes, rappelant à sa mémoire le visage de Nenneke, Eurneid, Katje, Iola la Seconde.

Cela ne donna rien du tout. Elle atterrit dans des marécages brumeux où pullulaient les moustiques et où seuls résonnaient les sifflements des tortues et les coassements aigus des grenouilles.

Elle fit plusieurs autres tentatives, sans plus de succès : Kaer Morhen, les îles Skellige, la banque de Gors Velen, où travaillait Fabio Sachs. Elle n'osait tenter Cintra, elle savait que la ville était occupée par les Nilfgaardiens. À la place, elle préféra se concentrer sur Wyzima, une ville où Yennefer et elle avaient autrefois fait des achats.

* * *

L'œil collé à la lunette de son télescope, Aarhenius Krantz, philosophe, alchimiste, astronome et astrologue, se trémoussait sur un escabeau inconfortable. La comète de première grandeur et intensité que l'on pouvait observer depuis près d'une semaine dans le ciel lui était très utile pour ses observations et ses recherches. Il savait qu'une telle comète, dotée d'une queue rouge feu, annonçait en général de grandes guerres, des incendies et des massacres. Pour dire la vérité, la comète était un peu en retard côté présage, car la guerre avec Nilfgaard battait déjà son plein, et l'on pouvait aisément affirmer sans se tromper qu'il allait y avoir des massacres et des incendies ; pas un

jour ne passait sans qu'il s'en déclare. Aarhenius Krantz, qui s'y connaissait dans les mouvements des sphères célestes, espérait tout de même calculer à quel moment, dans combien d'années ou même de siècles la comète réapparaîtrait, augurant une nouvelle guerre à laquelle, on pourrait, qui sait, mieux se préparer.

L'astronome se leva, se massa le derrière et partit soulager sa vessie, sur la terrasse, à travers la balustrade. Il arrosait toujours le massif de pivoines de sa propriétaire, n'ayant cure de ses réprimandes. Les lieux d'aisance étaient tout bonnement trop loin, perdre du temps à de longues pérégrinations ne cadrait pas avec le sérieux du savant. S'il laissait tomber son travail pour aller satisfaire ses besoins plus loin, il risquait de perdre le fil de ses précieuses réflexions et, ça, aucun savant ne pouvait se le permettre.

Debout près de la balustrade, il déboutonna son pantalon en admirant les lumières de Wyzima qui se reflétaient dans l'eau du lac. Soupissant d'aise, il leva le regard vers le ciel.

Les étoiles, les constellations, songea-t-il, la Jeune Fille de l'Hiver, les Sept Chèvres, le Pot. Selon certaines théories, il ne s'agit absolument pas de petites lumières clignotantes, mais de véritables mondes. D'autres mondes. Des mondes dont nous sommes séparés par le temps et l'univers... Je crois profondément que des voyages en ces autres endroits, autres temps, et autres univers seront possibles un jour. Oui, j'en suis même certain. On trouvera un moyen. Mais il faudra pour cela libérer la pensée du corset rigide qui l'entrave aujourd'hui et que l'on nomme la connaissance rationnelle... Ah ! songeait-il en sautillant, si seulement j'arrivais... Si seulement j'avais une illumination, si je tombais sur une piste ! Une occasion, une occasion unique...

En bas, sous la terrasse, quelque chose scintilla ; l'obscurité de la nuit vola en étoiles, de cet éclat de lumière surgit un cheval monté par un cavalier... Qui se révéla être une jeune fille.

— Bonsoir, le salua-t-elle poliment. Pardon si je tombe au mauvais moment. Pourriez-vous me dire où nous sommes ? Et à quelle époque ?

Aarhenius Krantz déglutit, il ouvrit la bouche et resta pantois.

— Quel est ce lieu ? répéta patiemment la jeune fille en veillant à bien articuler. À quelle époque sommes-nous ?

— Euuuh... c'est...

Le cheval s'ébroua. La jeune fille poussa un soupir.

— Soit, sans doute suis-je de nouveau mal tombée. Au mauvais endroit, à la mauvaise époque ! Mais dis-moi quelque chose, au moins ! Ne serait-ce qu'un seul petit mot compréhensible. Parce que, enfin, je ne saurais me retrouver dans un monde où les gens auraient oublié jusqu'au langage articulé !

— Euh...

— Allez, juste un petit mot...

— Euh...

— Va donc te faire voir, bouc stupide, lança la jeune fille.

Et elle disparut. En même temps que son cheval.

Aarhenius Krantz referma la bouche. Il resta plusieurs minutes près de la balustrade, le regard plongé dans la nuit, contemplant le lac et les lointaines lumières de Wyzima qui s'y reflétaient. Puis il reboutonna son pantalon et retourna à son télescope.

La comète traversa rapidement le ciel. Il s'agissait de l'observer, de ne pas la perdre de vue un seul instant. Avant qu'elle disparaisse dans les limbes de l'univers. C'était une occasion inespérée qu'un savant n'avait pas le droit de laisser passer.

* * *

Peut-être devrais-je m'y prendre autrement, s'interrogeait-elle, les yeux rivés sur les deux lunes qui ressemblaient à présent à deux faux, l'une petite, l'autre plus grande. Ne pas penser à un endroit ni à un visage, mais, du plus profond de soi... souhaiter fortement, aspirer ardemment...

Qu'est-ce que ça coûte d'essayer ?

Geralt. Je veux retrouver Geralt. J'ai très envie de me retrouver auprès de lui.

* * *

— C'est pas vrai ! s'écria-t-elle. Par tous les diables de l'enfer, je suis bien tombée, encore !

Kelpie poussa un hennissement, confirmant qu'elle était du même avis ; elle trépinait doucement, ses sabots enfoncés dans la neige ; de la vapeur s'échappait de ses naseaux.

La bourrasque aveuglante sifflait, hurlait, de petits flocons de neige rugueux piquaient les joues de Ciri et ses mains, le froid mordant lui transperçait les os aussi sûrement que les crocs d'un loup. Tremblante, les épaules rentrées, Ciri tentait vainement de protéger sa nuque sous son misérable col redressé.

À gauche comme à droite s'élevaient des cimes majestueuses et menaçantes, véritables monuments gris rocheux dont les sommets disparaissaient au loin, dans le brouillard et le blizzard. Au fond de la vallée grondait une rivière, épaissie par des blocs de glace entiers ou en décomposition. Tout était blanc alentour. Blanc et glacial.

— Eh bien, Kelpie, bouge, sinon tu vas être pétrifiée ! s'écria Ciri en saisissant les rênes entre ses doigts engourdis par le gel. Avance, ma belle, avance ! Je sais que ce n'est pas le bon endroit, je vais tout

de suite nous téléporter ailleurs, dans notre lande de bruyères. Mais je dois me concentrer, cela peut prendre un certain temps. Alors bouge ! Allez, avance !

Kelpie souffla, faisant sortir de la vapeur de ses naseaux.

Le vent sifflait, la neige collait au visage, fondait sur les cils.

* * *

— Regardez ! cria Angoulême par-dessus la tempête. Regardez là-bas ! Il y a des traces ! Quelqu'un est passé par ici !

— Qu'est-ce que tu dis ? (Geralt défit l'écharpe qu'il avait enroulée autour de sa tête pour empêcher ses oreilles de geler.) Que dis-tu Angoulême ?

— Des traces ! Des traces de sabots de cheval !

— Comment ça, un cheval ! (Cahir aussi devait crier pour se faire entendre, la tempête faisait rage, et la rivière Sans-Retour semblait rugir et gronder de plus belle.) Comment est-ce qu'un cheval pourrait se retrouver ici ?

— Regardez vous-mêmes !

— Effectivement, constata le vampire, le seul de la compagnie qui ne semblait pas totalement frigorifié. (Manifestement, il était aussi peu sensible au froid qu'à la chaleur.) Il y a bien des traces. Mais sont-ce celles d'un cheval ?

— C'est impossible. (Cahir se frottait vigoureusement les joues et le nez.) Pas dans ce coin perdu. C'est sans doute un animal sauvage qui a laissé ces traces. Un mouflon, très certainement.

— Mouflon toi-même ! hurla Angoulême. Si je dis que c'est un cheval, c'est que c'est un cheval !

Comme toujours, à la théorie Milva préférait la pratique. Elle sauta à bas de sa monture, se pencha, repoussant vers l'arrière son bonnet en fourrure de renard.

— La morveuse a raison, déclara-t-elle au bout de quelques secondes. C'est bien un cheval. Sans doute ferré, même, mais c'est difficile à dire, la tourmente a recouvert les traces. Il est parti dans cette direction, vers ce défilé.

— Ha ! s'écria Angoulême en frappant dans ses mains. Je le savais ! Quelqu'un habite ici ! Dans les environs ! Suivons ce chemin, peut-être tomberons-nous sur une cabane bien chauffée ? Peut-être qu'on nous permettra de nous sécher près du feu ? Et qu'on nous proposera à manger ?

— Pour sûr ! répliqua Cahir d'un ton ironique. Je parierais plutôt sur des carreaux d'arbalète.

— Le plus raisonnable serait de nous en tenir à notre plan et de suivre la rivière, déclara Régis de sa voix de mentor. Ainsi, on ne

risquera pas de se perdre. Et en aval de la Sans-Retour, on trouvera certainement un comptoir de trappeurs où l'on nous proposera bien plus vraisemblablement quelque chose à manger.

— Geralt ? Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

Le sorceleur se taisait, le regard fixé sur les flocons de neige qui tournoyaient dans la bourrasque.

— Nous suivons les traces, décida-t-il enfin.

— Vraiment ? commença le vampire, mais Geralt ne lui laissa pas le temps de poursuivre.

— Suivons les traces des sabots ! Allez, en route !

Ils pressèrent leur monture, mais ils n'allèrent pas bien loin. Ils progressèrent dans le défilé sur à peine un quart d'haltée.

— C'est fini ! constata Angoulême en regardant la neige lisse et vierge. Y avait, y a pu. Comme au cirque elfique.

— Et maintenant, sorceleur ? (Cahir se retourna sur sa selle.) Les traces ont disparu. Le vent les a recouvertes.

— Non, le contredit Milva. La bourrasque ne vient pas jusqu'ici, dans le couloir.

— Eh bien qu'est-il arrivé à ce cheval, alors ?

L'archère haussa les épaules, se pelotonna sur sa selle, rentra la tête dans les épaules.

— Où est-il donc passé ? insista Cahir. Il a disparu ? Il s'est envolé ? Ou on a tous rêvé, peut-être ? Geralt, qu'est-ce que tu en dis ?

La bourrasque se mit à souffler.

— Pourquoi nous as-tu demandé de suivre ces traces, Geralt ? demanda le vampire en observant attentivement le sorceleur.

— Je ne sais pas, reconnut-il au bout d'un instant. J'ai... j'ai senti quelque chose. Mon instinct m'a poussé à les suivre. Peu importe. Tu avais raison, Régis. Revenons vers la rivière Sans-Retour et tenons-nous-en au plan initial, sans faire des détours qui pourraient mal se terminer. Reynart nous a prévenus, c'est après le col du Malheur que l'hiver véritable et le mauvais temps nous attendent. Nous devons être en parfaite condition physique quand nous y parviendrons. Ne restez pas là, faisons demi-tour.

— Sans chercher à comprendre ce qui a bien pu arriver à ce fameux cheval ?

— Et qu'est-ce qu'il y a à comprendre ? lança le sorceleur d'un ton amer. Les traces ont été balayées par la neige, voilà tout. Du reste, peut-être était-ce bien un mouflon, finalement ?

Milva posa sur lui un étrange regard, mais s'abstint de tout commentaire.

Lorsqu'ils regagnèrent la rivière, les traces mystérieuses avaient disparu là aussi, balayées puis recouvertes d'une neige humide. Emportés par le courant, des blocs de glace tourbillonnaient dans la

rivière gris étain, épaissie par la neige fondue.

— Je vais vous dire quelque chose, intervint Angoulême, mais promettez-moi de ne pas rire.

Ils se retournèrent. Avec son chapeau à pompon enfoncé sur les oreilles, ses joues et son nez rougis par le gel, et sa veste de fourrure mal taillée, la jeune fille avait l'air comique, un vrai petit gnome ventripotent.

— Je vais vous dire quelque chose sur ces traces. Quand j'étais dans la hanse du Rossignol, ils racontaient que l'hiver, le roi des Montagnes, le chef des démons des glaces, se promenait dans les cols sur un cheval gris ensorcelé. Si par malheur on tombait sur lui, c'était la mort assurée. Qu'en dis-tu, Geralt ? Est-ce que c'est possible que...

— C'est possible, l'interrompt-il. Tout est possible. En route, la compagnie. Le col du Malheur nous attend.

La neige tombait de plus en plus drue, cinglant violemment les visages. Le vent soufflait ; on entendait siffler et hurler les démons des glaces dans la tourmente.

* * *

Ciri se rendit aussitôt compte qu'elle n'avait pas atterri dans sa lande familière. Nul besoin d'attendre la nuit, elle était certaine que les deux lunes ne seraient pas au rendez-vous.

La forêt qu'elle longea était pareillement sauvage et infranchissable, mais elle présentait quelques différences avec celle de la lande. Ici, par exemple, les bouleaux étaient bien plus nombreux et les hêtres plus rares. Les oiseaux se comptaient par milliers alors que dans l'autre on n'en percevait pas la présence. Dans la lande, entre les bruyères, il n'y avait que du sable et de la mousse ; ici, le sol était littéralement tapissé de lycopodes. Même les sauterelles qui bondissaient devant les sabots de Kelpie étaient différentes. Presque familières. Et ensuite...

Son cœur se mit à battre plus fort. Elle vit un petit chemin, abandonné et envahi d'herbes, qui menait à l'intérieur de la forêt.

Ciri regarda autour d'elle et s'assura que la drôle d'allée ne menait pas plus loin, qu'elle s'achevait là. Qu'elle ne menait pas dans les profondeurs de la forêt, mais hors de la forêt. Sans réfléchir davantage, elle talonna sa jument et pénétra sous les arbres. *Je vais chevaucher jusqu'à midi*, songea-t-elle. *Si d'ici à midi, rien d'intéressant ne se présente, je ferai demi-tour et j'irai dans le sens contraire, au-delà des bruyères.*

Elle poursuivit son chemin au pas sous un dôme de branchages, l'œil aux aguets, à l'affût du moindre détail. C'est alors qu'elle remarqua un petit vieux derrière un chêne.

Le vieillard, tout petit mais pas du tout voûté, était vêtu d'une chemise en lin et d'un pantalon du même matériau. Il portait aux pieds des babouches en liber par trop cocasses. Dans une main il tenait une canne noueuse et dans l'autre une corbeille en osier. Ciri ne distinguait pas très bien son visage, caché par les rebords abîmés de son chapeau de paille. Seuls pointaient son nez bronzé et sa barbe grise enchevêtrée.

— N'aie pas peur, dit-elle. Je ne te ferai pas de mal.

Le vieillard sautilla d'une babouche sur l'autre et ôta son chapeau. Il avait un visage rond, piqueté de taches de vieillesse, mais frais et peu ridé, des sourcils clairsemés, un petit menton fortement proéminent. Ses longs cheveux gris étaient noués en une queue-de-cheval qui retombait dans son dos. Le sommet de son crâne, en revanche, brillant et jaune comme un melon, était chauve.

Il avait les yeux rivés sur son épée, plus exactement sur la poignée qui pointait de sous son bras.

— N'aie pas peur, répéta-t-elle.

— Hé, hé ! ma demoiselle, fit-il en mâchouillant. Le Pépé des Bois n'a pas peur des voyageurs. Il n'est pas de ces craintifs, oh non !

Il sourit. Il avait de grandes dents, très en avant, à cause du mauvais positionnement de sa mâchoire. De fait, on avait l'impression qu'il mastiquait sans arrêt.

— Le Pépé des Bois n'a pas peur des voyageurs, répéta-t-il. Pas même des brigands. Le Pépé des Bois est un indigent, un pauvre diable. Il est tranquille, il ne gêne personne. Hé, hé !

Il sourit de nouveau. Quand il souriait ainsi, on aurait dit qu'il n'avait que ses seules dents de devant.

— Et toi, ma demoiselle, tu n'as pas peur du Pépé des Bois ?

Ciri pouffa.

— Figure-toi que non. Je ne suis pas non plus de ces craintifs !

— Hé, hé, hé ! Eh ben, dites donc !

Il fit un pas dans sa direction, prenant appui sur sa canne. Kelpie s'ébroua. Ciri tira sur ses rênes.

— Ma jument n'aime pas les étrangers, l'avertit-elle. Et elle est capable de mordre.

— Hé, hé ! Le Pépé des Bois le sait. C'est une mauvaise petite jument, pas gentille. Et d'où vient la demoiselle, je me demande ? Où donc se rend-elle ?

— C'est une longue histoire. Où mène cette route ?

— Hé, hé ! La demoiselle ne le sait pas ?

— Sois gentil, cesse de répondre à mes questions par d'autres questions. Où mène cette route ? Quel est cet endroit ? Et... à quelle époque sommes-nous ?

Le petit vieux exhiba de nouveau ses dents de devant, les agitant à

la manière d'un ragondin.

— Hé, hé ! Eh ben, dites donc ! Quelle époque, demande la demoiselle ? Oh, oh ! on voit qu'elle est venue de loin, oh oui ! De bien loin pour arriver chez le Pépé des Bois !

— D'assez loin, en effet, acquiesça-t-elle d'un ton indifférent. Je viens d'autres...

— ... lieux et d'autres temps, acheva-t-il. Pépé sait. Pépé a deviné.

— Quoi ? demanda-t-elle, légèrement excitée. Qu'as-tu deviné ? Que sais-tu ?

— Le Pépé des Bois sait beaucoup de choses.

— Parle !

— La demoiselle a faim, sans doute ? dit-il en avançant les dents. Et soif ? Elle est fatiguée par son voyage ? Si elle le souhaite, le Pépé des Bois la mènera à sa cabane, lui donnera à manger et à boire.

Ciri chevauchait depuis un long moment déjà, sans avoir eu le temps de penser à se reposer ou à s'alimenter. À présent, les paroles du drôle de petit vieux avaient réveillé son appétit : son estomac gargouilla, ses intestins firent des nœuds, et sa bouche devint très sèche. Le vieillard l'observait par-dessous son chapeau.

— Dans sa cabane, mastiqua-t-il, le Pépé des Bois a à manger. Il a de l'eau de source. Il a aussi de la paille pour la jument, la vilaine jument qui a voulu mordre le brave Pépé. Hé, hé ! il a tout ce qu'il faut dans sa cabane. Et lui et la demoiselle pourront aussi parler du Temps et de l'Espace... Ce n'est pas loin du tout, oh non ! La demoiselle voyageuse en profitera-t-elle ? Ou méprisera-t-elle l'hospitalité du pauvre et misérable Pépé ?

Ciri avala sa salive.

— Je te suis.

Le Pépé des Bois se retourna et se traîna jusqu'à un petit sentier à peine visible au milieu des fourrés, dégageant énergiquement la route à grands coups de canne. Ciri le suivait, baissant la tête pour éviter les branches et tirant sur la bride, car Kelpie s'acharnait à vouloir mordre le vieillard ou, du moins, manger son chapeau.

Contrairement aux déclarations du petit vieux, sa cabane ne se trouvait pas tout près, loin de là. Lorsqu'ils parvinrent sur place, le soleil était déjà presque au zénith au-dessus de la clairière.

La cabane du Pépé se révéla être une pittoresque mesure sur pilotis dont, à l'évidence, il avait à maintes reprises réparé le toit, et ce à l'aide de ce qui lui tombait sous la main. À première vue, les murs de la cabane semblaient tapissés de peaux de porc. Devant la mesure se trouvait une construction en bois en forme de potence, une table basse et une souche d'arbre au centre de laquelle était plantée une hache. Derrière la cabane on pouvait apercevoir un foyer façonné avec des cailloux et de la glaise, dans lequel étaient posés d'immenses

chaudrons noirs de suie.

— Voici la maison du Pépé des Bois, annonça non sans fierté le vieillard en la désignant de sa canne. C'est là qu'il habite. C'est là qu'il dort. C'est là qu'il se prépare à manger. Quand il a de quoi. C'est un labeur, un dur labeur, que de trouver à manger dans ce désert. La demoiselle voyageuse aime-t-elle l'orge perlé ?

— Oui, dit Ciri en déglutissant. Elle aime tout.

— De l'orge perlé avec de la viande ? du gras ? des lardons ?

— Mmm.

— On dirait bien que la demoiselle n'a pas mangé de viande ni de lardons depuis longtemps, dit le Pépé en la toisant du regard. Elle est maigrelette, la demoiselle, vraiment maigrelette. Rien que la peau et les os. Hé, hé ! Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Derrière la demoiselle ?

Ciri se retourna et tomba dans le plus vieux et le plus primitif des pièges au monde.

Elle reçut un violent coup de canne sur la tempe. Heureusement, elle avait eu juste assez de réflexes pour placer sa main devant elle de manière à amortir le choc. Un tel coup aurait pu lui briser le crâne comme un œuf. Néanmoins, elle se retrouva sur le sol, abasourdie et totalement désorientée.

Le petit vieux souriait de toutes ses dents. Il s'approcha d'elle en bondissant et lui assena un deuxième coup de canne. Ciri parvint une fois de plus à protéger sa tête à l'aide de ses bras. Résultat : ses deux membres glissèrent le long de son corps, inertes. Le bras gauche était à coup sûr cassé, les os du métacarpe vraisemblablement brisés.

Le petit vieux revint vers elle en sautillant et la frappa au ventre avec son bâton. Elle poussa un cri en se recroquevillant. Il se jeta alors sur elle comme un vautour, la tourna face contre terre, l'immobilisa sous ses genoux. Ciri se tendit, rua fortement vers l'arrière, sans parvenir à le toucher ; elle donna alors un grand coup de coude à l'aveuglette, et cette fois atteignit sa cible. Le vieux hurla de colère et la frappa de son poing à l'arrière du crâne avec une telle force que le visage de la jeune fille s'enfonça dans le sable. Il la saisit par les cheveux et lui écrasa le nez et la bouche contre le sol. Elle sentit qu'elle étouffait. Le vieux s'agenouilla sur elle ; tout en lui maintenant la tête dans le sable, il lui arracha son épée et la lança loin d'elle. Puis il commença à tripoter son pantalon, trouva la boucle, la défit. Ciri hurla, suffoquant et recrachant du sable. Il la serra plus fort, l'immobilisa en enroulant ses cheveux autour de son poing. D'une brusque secousse, il arracha son pantalon.

— Hé, hé ! mastiqua-t-il en respirant bruyamment. Quelle aubaine, quel beau petit cul le Pépé a trouvé là. Hou, là, là ! Ça fait longtemps que le Pépé n'en avait pas eu un comme ça.

Lorsqu'elle sentit la main sèche et crochue du vieillard sur sa peau, Ciri hurla de dégoût, la bouche pleine de sable et d'aiguilles de sapin.

— Reste tranquille, demoiselle. (Elle l'entendait saliver tandis qu'il malaxait ses fesses.) Pépé n'est plus tout jeune, doucement, ça vient pas tout de suite... Mais n'aie crainte, Pépé va faire ce qu'il faut. Hé, hé ! Et après, il ira manger un morceau. Eh oui ! Un copieux...

Il s'interrompit, beugla, se mit à pousser des cris de goret.

Sentant la prise plus légère, Ciri rua, se secoua et se libéra tel un ressort. Elle comprit alors ce qui s'était passé.

Kelpie, qui s'était approchée tout doucement, avait saisi le vieillard par sa queue-de-cheval et l'avait pratiquement soulevé de terre. Le birbe hurlait et coassait, s'agitait dans tous les sens, donnait des coups de pied. Enfin, il parvint à se libérer, laissant entre les dents de la jument une longue mèche de cheveux gris. Il voulut saisir sa canne, mais, d'un coup de pied, Ciri la mit hors de portée. Elle comptait lui en assener un second, mais elle était gênée dans ses mouvements par son pantalon qui descendait sur ses cuisses. Le temps qu'elle le remonte, Pépé en avait profité pour prendre une nouvelle arme. En quelques galipettes, il avait atteint la souche et extirpé la hache ; d'un mouvement, il repoussa Kelpie qui ne s'était toujours pas calmée. Le vieux poussa un hurlement, montra ses horribles dents et se jeta sur Ciri, brandissant la hache au-dessus de lui.

— Pépé va te tringler, petite demoiselle ! hurla-t-il sauvagement. Même s'il doit d'abord te mettre en pièces ! C'est du pareil au même pour le Pépé, que tu sois entière ou en portions !

Ciri s'imaginait venir à bout facilement de ce petit vieillard. Après tout, ce n'était qu'un vieux birbe décrépît. Elle se trompait lourdement.

En dépit de ses monstrueuses babouches, il bondissait comme un cabri, sautillait comme un lapin et agitant sa hache avec l'adresse d'un boucher. Alors que la lame sombre et aiguisée l'avait déjà effleurée à plusieurs reprises, Ciri comprit que le seul moyen de s'en sortir était la fuite.

Mais un concours de circonstances la sauva. En reculant, elle heurta son épée avec son pied. Elle s'en saisit en un éclair.

— Jette ta hache, lança-t-elle, haletante, en sortant Hirondelle de son fourreau. (On entendit le sifflement de la lame.) Jette la hache par terre, vieillard libidineux. Qui sait, peut-être alors t'épargnerai-je. Sans te mettre en pièces.

Il s'arrêta. Il haletait et râlait, sa barbe était couverte de bave. Il n'abandonna pas son arme pour autant. Elle vit ses doigts qui pianotaient sur la manche. Elle lut la folie et la fureur dans ses yeux.

— Eh bien ! dit-elle en faisant des moulinets avec son épée. Rends-moi la journée agréable !

Pendant quelques instants, il la regarda d'un air incrédule, puis il montra les dents, écarquilla les yeux et se jeta sur elle. Ciri avait assez ri. Elle lui échappa en exécutant un rapide demi-tour et le frappa juste au-dessus du coude en glissant sa lame entre les bras tendus du vieillard. Le vieux laissa tomber la hache de ses mains qui pissaient le sang, mais il se précipita aussitôt sur elle, ses doigts écartés pointés vers ses yeux. Elle fit un bond sur le côté et lui assena un coup sur la nuque. Plus par pitié que par nécessité : ses deux artères humérales étant sectionnées, il se serait de toute façon rapidement vidé de son sang.

Il était allongé sur le sol, et, malgré ses spondyles brisés, il se tordait toujours comme un ver. Ciri se tenait debout au-dessus de lui. Des grains de sable crissaient toujours entre ses dents. Elle les lui cracha tout bonnement sur le dos. Avant qu'elle ait terminé de se vider la bouche, il était mort.

* * *

L'étrange construction devant la masure qui ressemblait à une potence était équipée de crochets en fer et de moufles. La table et le billot étaient glissants et gluants, couverts de graisse ; ça empestait.

Comme à l'abattoir.

Dans la cuisine, Ciri trouva un chaudron avec des restes d'orge perlé, accompagné de morceaux de viande, de gras et de champignons. Elle avait très faim, mais quelque chose lui disait de s'abstenir de manger. Elle se contenta de prélever un peu d'eau dans un baquet, et de ronger une petite pomme ridée.

Derrière la cahute, elle découvrit des marches qui menaient à une petite cave, profonde et froide. À l'intérieur il y avait des casseroles contenant du saindoux. De la viande était suspendue à des crochets fixés au plafond. Une demi-carasse.

Elle se précipita hors du souterrain en trébuchant sur les marches, comme poursuivie par des diables. Elle tomba dans les orties, se releva, se dirigea d'un pas chancelant vers la cabane ; des deux mains elle se saisit d'un des pals qui la soutenaient. Quoiqu'elle n'eût presque rien dans l'estomac, elle vomit abondamment pendant de longues minutes.

La carcasse suspendue dans la cave était celle d'un enfant.

* * *

Guidée par la puanteur, elle trouva dans la forêt une fosse remplie d'eau stagnante dans laquelle le prévoyant Pépé des Bois jetait les déchets et tout ce qui n'était pas mangeable. En voyant les boîtes

crâniennes, les côtes et les bassins qui émergeaient de la boue, Ciri se rendit compte avec épouvante qu'elle ne devait la vie qu'à la seule lubricité du terrible vieillard ; seule son envie de batifoler l'avait sauvée. Si la faim avait été plus forte que son immonde concupiscence, c'est avec sa hache et non son bâton qu'il l'aurait frappée par surprise. Suspendue par les jambes à la potence en bois, elle aurait été éviscérée et dépecée, découpée en morceaux sur la table, fendue sur le billot...

Prise de vertiges elle chancela. Sa main gauche, enflée, était extrêmement douloureuse ; elle parvint néanmoins à traîner le corps du vieux dans la forêt, jusqu'à la fosse, et le jeta dans la fange puante, parmi les ossements de ses victimes. Elle retourna à la cabane, entassa des branchages et des aiguilles de pin à l'entrée de la cave, du bois mort autour des pilotis de la cabane et des maigres biens du vieux. Puis, méticuleusement, elle mit le feu aux quatre coins de la mesure.

Elle ne s'éloigna qu'après s'être assurée que tout flambait correctement, que l'incendie faisait rage, et que rien, pas même une pluie passagère, ne pourrait empêcher que cet endroit disparaisse à jamais.

* * *

L'état de sa main n'était pas si grave. Elle était certes enflée et la faisait souffrir ô combien, mais aucun os ne semblait cassé.

À l'approche du soir, comme elle l'avait prévu, une seule lune fit son apparition dans le ciel. Mais, curieusement, Ciri n'avait pas envie de considérer ce monde comme étant le sien.

Ni d'y demeurer plus longtemps que nécessaire.

* * *

— Aujourd'hui la nuit sera bonne, murmura Nimue. Je le sens.

Condwiramurs poussa un soupir.

Teinté de pourpre et de jaune, l'horizon réfléchissait sur l'eau du lac ses couleurs qui s'étiraient en un long sillon jusqu'à l'île.

Les deux femmes étaient installées dans des fauteuils sur la terrasse ; derrière elles trônaient le miroir au cadre d'ébène ainsi que le gobelin qui représentait un château adossé à un mur de pierre surplombant un lac de montagne.

Combien de soirées déjà, songea Condwiramurs, combien de soirées avons-nous passées assises là, jusqu'à la tombée de la nuit, à discuter dans l'obscurité ? Sans aucun résultat ? À simplement palabrer ?

Il commençait à faire froid. La magicienne et l'adepte s'emmitouflèrent dans des fourrures. Elles entendaient le grincement des dames de nage mais sans voir la barque du Roi Pêcheur, cachée

par l'éclat aveuglant du soleil couchant.

Condwiramurs revint sur leur sujet de conversation précédent.

— Je fais souvent ce même rêve : je me trouve au milieu d'un désert de glace où il n'y a rien d'autre que le blanc de la neige et des blocs de glace miroitant au soleil. Partout, jusqu'à l'horizon, tout n'est que neige et glace, il n'y a rien d'autre. Et il y règne un silence assourdissant. Surnaturel. Un silence de mort.

Nimue fit un signe de tête, comme pour indiquer qu'elle savait de quoi il s'agissait. Mais sans faire de commentaires.

— Soudain, je crois entendre quelque chose, reprit l'adepte. J'ai l'impression de sentir la glace trembler sous mes pieds. Je m'agenouille, j'écarte la neige. La glace est transparente comme du verre, comme la surface gelée de certains lacs de montagne à travers laquelle on peut voir les poissons nager et les cailloux qui tapissent le fond. Moi aussi, dans mon rêve, je vois à travers la couche de glace, bien qu'elle fasse dix, ou même cent toises d'épaisseur. Cela ne m'empêche pas de voir... ni d'entendre... des gens qui appellent à l'aide. En bas, sous la glace... il y a un monde gelé.

Cette fois non plus, Nimue ne fit pas de commentaires.

— Je sais bien sûr quelle est la source de ce rêve, reprit l'adepte. Dans la prophétie d'Itlina, le célèbre Froid blanc, le temps du Gel et de la Tourmente sauvage. Le monde meurt, enseveli sous la neige et la glace, afin de renaître des siècles plus tard, comme le dit le présage. Purifié et meilleur.

— Que le monde renaîtra, ça, j'y crois profondément, observa Nimue à voix basse. En revanche, je doute qu'il sera meilleur.

— Pardon ?

— Tu as bien entendu.

— Mais ai-je bien compris ? Nimue, l'Hiver blanc a déjà été annoncé des milliers de fois. À chaque hiver rigoureux on prétend que c'est le bon. À l'heure actuelle, même les enfants ne croient pas qu'un simple hiver soit capable de menacer le monde.

— Tiens donc ! Les enfants n'y croient pas, hein ? Eh bien moi, figure-toi, j'y crois.

— En te fondant sur des prémisses raisonnables ? demanda Condwiramurs, une pointe d'ironie dans la voix. Ou en raison d'une foi mystique en l'infailibilité des prophéties elfiques ?

Nimue resta un long moment silencieuse, triturant la fourrure dont elle était couverte.

— La Terre est ronde, commença-t-elle enfin sur un ton doctoral, et tourne autour du soleil. Tu es d'accord avec ça ? Ou peut-être appartiens-tu à l'une de ces sectes qui veulent prouver le contraire ?

— Non. Pas du tout. Je crois en l'héliocentrisme et je suis d'accord avec la théorie selon laquelle la Terre est ronde.

— Magnifique. Tu seras donc d'accord avec le fait que l'axe vertical de la Terre est incliné selon un certain angle, et que la trajectoire de la Terre autour du Soleil n'a pas la forme d'un cercle régulier, mais d'une ellipse.

— J'ai appris cela. Mais je ne suis pas astronome, donc...

— Nul besoin d'être astronome, il suffit de raisonner logiquement. La Terre tourne autour du Soleil en décrivant une ellipse, donc, au cours de sa révolution, tantôt elle s'en rapproche, tantôt elle s'en éloigne. Plus la Terre est éloignée du Soleil, et plus il y fait froid, cela semble logique. Et moins l'axe de la Terre est éloigné de la perpendiculaire, moins l'hémisphère Nord reçoit de lumière.

— C'est logique.

— Ces deux facteurs, c'est-à-dire l'ellipse décrite autour du Soleil et le degré d'inclinaison de l'axe de la Terre, sont soumis à des changements. Cycliques, comme on l'a remarqué. L'ellipse peut être plus ou moins large ou allongée, l'axe de la Terre peut être plus ou moins incliné. Les conditions climatiques extrêmes provoquent parallèlement l'apparition des deux phénomènes : un étirement maximal de l'ellipse et un axe pratiquement à la verticale. Lorsque la Terre est à son *aphelium*, elle ne reçoit que très peu de lumière et de chaleur, les régions polaires étant particulièrement désavantagées en raison d'un angle d'inclinaison de l'axe défavorable.

— C'est sûr.

— Moins de lumière sur l'hémisphère Nord signifie un enneigement plus long. Une neige blanche et brillante réverbère la lumière du soleil, la température baisse encore davantage. La neige, de fait, tient encore plus longtemps, sur des étendues de plus en plus vastes ; elle ne fond plus, ou bien seulement sur une période plus courte. Plus il y a de neige, et plus elle tient longtemps, plus l'étendue blanche qui réverbère la lumière est vaste...

— J'ai saisi.

— La neige ne cesse de tomber, il y en a de plus en plus. Car note qu'avec les courants maritimes, des masses d'air chaud en provenance du sud se déplacent et se condensent au-dessus des continents nordiques refroidis, puis retombent sous forme de neige. Plus l'écart de températures est grand, plus les chutes de neige sont abondantes. Plus les chutes sont abondantes, plus l'étendue de neige blanche est vaste et met longtemps à fondre, plus il fait froid. Plus l'écart de températures est élevé, plus la condensation des masses d'air...

— J'ai saisi.

— La couche de neige s'alourdit et se transforme en une masse de glace, sur laquelle, comme nous l'avons déjà dit, continue à tomber de la neige, ce qui a pour effet de tasser la glace encore davantage. La masse glaciaire se développe, elle est non seulement de plus en plus

épaisse, mais elle s'étend aussi en largeur, recouvrant des surfaces de plus en plus vastes. Et blanches...

— ... qui réverbèrent les rayons du soleil, dit Condwiramurs en hochant la tête. Du coup, le froid s'intensifie, encore et encore, jusqu'à ce que le Froid blanc prophétisé par Itlina devienne réalité. Mais un tel cataclysme est-il possible ? Doit-on vraiment craindre que la glace qui s'étend au Nord depuis toujours envahisse le Sud à l'improviste ? qu'elle écrase, anéantisse et recouvre tout sur son passage ? À quelle vitesse s'étend la calotte glaciaire au pôle Nord ? Progresse-t-elle de quelques pouces par an ?

— Comme tu le sais certainement, dit Nimue, le regard tourné vers le lac, Pont Vanis est le seul port à ne pas geler dans la baie de Prakseda.

— Oui, je le sais.

— Eh bien, enrichis ta connaissance : il y a cent ans, aucun des ports de la baie ne gelait, des concombres et des citrouilles poussaient à Talgar ; à Caingorn, on cultivait des tournesols et des lupins. On n'en cultive plus aujourd'hui, car il y fait tout simplement trop froid. Savais-tu qu'à Kaedwen on trouvait des vignobles ? Sans doute les vins provenant de ces vignes n'étaient-ils pas les meilleurs : les documents anciens semblent indiquer qu'ils n'étaient pas chers du tout. Mais les poètes locaux en chantaient les louanges. Aujourd'hui, plus aucune vigne ne pousse à Kaedwen. Les hivers actuels, au contraire d'autrefois, s'accompagnent de fortes gelées qui tuent les vignes. Non seulement elles en ralentissent la croissance, mais elles les détruisent véritablement.

— Je comprends.

— Eh bien, s'interrogea Nimue, que dire d'autre encore ? Peut-être ceci : la neige tombe à Talgar dès la mi-novembre et descend vers le sud en progressant de plus de cinquante miles par jour ; aujourd'hui, des tempêtes de neige peuvent s'abattre sur l'Alba entre décembre et janvier alors qu'il y a cent ans la neige y était un phénomène tout à fait exceptionnel ; la fonte des neiges et le dégel des lacs débutent chez nous en avril, même les enfants savent cela ! D'ailleurs, ils s'étonnent quand on leur explique qu'avril est synonyme de printemps...

— Chez nous, à Vicovaro, expliqua Condwiramurs, ce mois ne s'appelait pas avril, mais percefleur. Ou encore Birke, en elfique. Mais c'est vrai. Les mois tirent leur nom de temps reculés, où avril effectivement signifiait le printemps, car tout commençait à fleurir au cours de ce mois...

— Ces temps reculés remontent à peine à cent, voire cent vingt ans. C'était hier, jeune fille. Itlina avait parfaitement raison. Ses prophéties vont se réaliser. Le monde disparaîtra sous une couche de

glace. La civilisation sera ensevelie par la faute de la Destructrice. Elle avait la possibilité de sauver le monde mais, comme nous le dit la légende, elle ne l'a pas fait.

— Pour des raisons que ladite légende n'éclaircit pas. Si ce n'est à l'aide d'une morale trouble et naïve.

— C'est vrai, les faits restent des faits. Le Froid blanc en est un. La civilisation de l'hémisphère Nord est condamnée à la perdition. Elle disparaîtra, ensevelie sous le glacier qui s'étend, sous le pergélisol éternel et la neige. Il n'y a pas lieu de paniquer cependant, car avant que cela arrive...

Le soleil disparut entièrement derrière l'horizon, privant la surface du lac de son éclat aveuglant. L'eau scintillait maintenant d'une lumière plus douce, plus clément. La lune, brillante comme un thaler d'or coupé en deux, avait fait son apparition au-dessus de la tour Inis Vitre.

— Combien de temps cela prendra-t-il, selon toi ? demanda Condwiramurs. Combien de temps avons-nous, en somme ?

— Beaucoup de temps.

— Combien, Nimue ?

— Quelque trois milliers d'années.

Sur le lac, assis dans sa barque, le Roi Pêcheur donna un grand coup de rame dans l'eau et pesta. Condwiramurs poussa un profond soupir.

— Je suis un peu rassurée, dit-elle au bout d'un instant. Juste un peu.

* * *

Cette fois, l'endroit où Ciri atterrit était l'un des plus épouvantables qu'elle ait visités. Il s'agissait sans nul doute de la première décennie, du tout début de celle-ci.

Elle se trouvait dans un port, un canal portuaire, elle voyait des barques et des galères amarrées près des quais, une forêt de mâts, des voiles qui pendaient tristement dans l'air immobile. De la fumée serpentait tout autour, des nuages de fumée malodorante.

La fumée envahissait également l'arrière des taudis penchés qui longeaient le canal. On entendait les pleurs d'un enfant s'élever de ces mesures. Il hurlait littéralement.

Kelpie s'ébroua, agitant vigoureusement son museau ; elle recula, faisant résonner ses sabots sur le pavé. Ciri baissa les yeux et vit des cadavres de rats sur le sol. Partout gisaient ces rongeurs aux pattes rose clair. Figés dans des postures de souffrance.

Il se passe quelque chose de pas clair, ici, se dit-elle tandis qu'elle se sentait gagnée par la peur. Quelque chose d'anormal. Je dois partir. Et au

plus vite.

Elle vit près d'un tronc d'arbre couvert de filets et de cordage un homme assis, dépoitraillé, la tête penchée sur son épaule. Un peu plus loin gisait un deuxième individu. Ils n'avaient pas l'air endormis. Ils ne tremblèrent même pas lorsque les sabots de Kelpie résonnèrent sur le sol, juste à côté d'eux. Ciri baissa la tête en passant devant des vêtements en lambeaux suspendus à un fil ; ils étaient sales et dégageaient une odeur âcre.

Une croix avait été peinte à la chaux ou à la peinture blanche sur la porte de l'un des taudis. Du toit s'élevait de la fumée noire qui montait vers le ciel. L'enfant pleurait toujours, quelqu'un, au loin, poussa un cri ; un peu plus près, un autre toussa en râlant. Un chien se mit à hurler.

Ciri sentit soudain un picotement sur sa main. Elle baissa la tête.

Sa main était parsemée de petites piqûres noires de puces.

Elle hurla de toutes ses forces. Tremblant de peur et de dégoût, elle agita violemment la main pour tenter de s'en débarrasser. Kelpie, effrayée, partit au galop, Ciri faillit tomber. Serrant les flancs de la jument entre ses cuisses, elle se grattait les mains, secouait ses cheveux, sa veste et sa chemise. Lancée au galop, Kelpie se retrouva dans une ruelle enfumée. Ciri poussa un cri de terreur.

Elle traversait l'enfer, le plus cauchemardesque des cauchemars. Entre des maisons marquées d'une croix blanche. Des tas de chiffons qui se consumaient. Entre des morts qui gisaient, seuls, et d'autres, entassés les uns sur les autres. Au milieu de vivants, déguenillés, fantômes à demi-nus aux joues creusées par la douleur, rampant dans la boue, criant dans une langue qu'elle ne comprenait pas, tendant vers elle leurs bras maigres, couverts d'affreuses pustules ensanglantées...

Je dois me sauver ! Partir d'ici ! Je le dois absolument !

Longtemps encore, même dans le néant et le vide des archipels des lieux, la fumée et la puanteur de cet endroit épouvantable chatouillèrent les narines de Ciri.

* * *

L'endroit suivant était un port également. Des cogues, des barcasses, des chalands, des barques étaient amarrés au quai d'un canal couleur d'opale, surmontés d'une forêt de mâts. Ici, dans cet endroit, des mouettes criaient joyeusement au-dessus des bateaux, et une odeur familière emplissait l'air : celle du bois mouillé, du goudron, de l'eau de mer, et aussi de la poissonaille dans ses trois variantes élémentaires : poisson frais, pas frais et frit.

Sur le pont de la plus proche des cogues deux hommes se

disputaient, s'investissant bruyamment. Ciri comprenait ce qu'ils disaient. Ils parlaient du prix des harengs.

Non loin de là se trouvait une taverne ; par la porte ouverte s'échappait une odeur fétide de renfermé et de bière ; on entendait des voix, des cliquetis, des rires. Quelqu'un chantait à tue-tête une chanson salace, reprenant toujours la même strophe.

*Luned, v'ard t'elaine arse
Aen a meath ail aen sparse !*

Ciri savait où elle se trouvait, avant même de lire sur la proue le nom d'une des galéaces, *Evall Muire*. Et le port d'attache : Baccalá. Oui, elle savait où elle se trouvait.

À Nilfgaard.

Elle s'enfuit avant que quiconque fasse davantage attention à elle.

Avant qu'elle replonge dans le néant, cependant, une puce – qui avait résisté au trajet dans le temps et l'espace, cachée dans un repli de sa veste – effectua un long saut de puce pour atterrir sur le quai portuaire.

Le soir même, la puce avait élu domicile dans la fourrure élimée d'un rat, un vieux mâle, vétéran de nombreuses batailles ratesques, comme en témoignait son oreille méchamment rongée. Le soir même, la puce et le rat embarquèrent à bord d'un vieux holk, mal entretenu et très sale. Et dès le lendemain matin, partirent en croisière.

Le holk s'appelait *Catriona*. Ce nom allait rester dans l'histoire. Mais personne à l'époque n'en savait rien encore.

* * *

Étonnamment, l'endroit suivant la surprit par ses paysages merveilleusement bucoliques. Au bord d'une rivière paisible qui coulait paresseusement, et dont les rives étaient reliées par un joli petit pont de pierre en arc de cercle, au milieu de saules pleureurs inclinés sur l'eau, d'aulnes et de chênes, parmi les primeroses, était cachée une auberge entourée de vignes sauvages, de lierre et de pois de senteur. Sur son perron se balançait une enseigne aux lettres dorées. Ciri ne connaissait absolument pas cette langue. Mais sur l'enseigne était aussi dessiné un chat, assez réussi d'ailleurs ; elle supposa donc qu'il s'agissait de *L'Auberge du Chat noir*.

La jeune fille était véritablement captivée par la bonne odeur de nourriture qui émanait de l'établissement. Elle ne tergiversa pas longtemps. Elle arrangea son épée sur son dos et entra.

Il n'y avait presque personne à l'intérieur. Seule une table était occupée par trois hommes à l'allure de paysans. Ils ne la regardèrent

même pas. Ciri s'assit dans un coin, dos au mur.

L'aubergiste, une femme corpulente vêtue d'un tablier tout propre et coiffée d'une cornette, s'approcha et lui demanda quelque chose. Sa voix était rocailleuse, mais mélodieuse. Ciri lui montra du doigt sa bouche ouverte, puis elle se tapa sur le ventre ; ensuite elle arracha l'un des gros boutons d'argent de sa veste et le posa sur la table. Devant le regard perplexe de la femme, elle s'apprêtait à arracher un deuxième bouton, mais celle-ci l'arrêta d'un geste en lui disant un mot aux consonances chuintantes, mais qui sonnait agréablement.

Pour un bouton d'argent, on lui apporta une écuelle contenant une épaisse soupe de légumes, une marmite en argile avec des haricots et de la poitrine fumée, du pain et une cruche de vin coupé avec de l'eau. À la première cuillerée, Ciri crut qu'elle allait se mettre à pleurer. Mais elle se maîtrisa. Et mangea lentement. En se régaland.

L'aubergiste approcha, prononça quelques mots en bourdonnant d'un ton interrogatif, ses mains jointes plaquées contre sa joue. Resterait-elle pour la nuit ?

— Je ne sais pas, dit Ciri. Peut-être. En tout cas, merci pour votre offre.

La femme sourit et s'éloigna dans la cuisine.

Ciri desserra sa ceinture, appuya ses épaules contre le mur. Elle se demandait ce qui allait se passer. L'endroit, surtout en comparaison des derniers qu'elle avait visités, était sympathique, et lui donnait envie de prolonger un peu son séjour. Cependant, elle le savait, une confiance trop vite accordée pouvait être dangereuse, et le manque de vigilance se révéler néfaste.

Un chat noir – qui ressemblait trait pour trait à celui de l'enseigne – surgit d'on ne sait où ; il se frotta contre son mollet, hérissant l'échine. Elle le caressa ; le chat frotta son museau contre sa jambe, s'assit et commença à faire sa toilette. Ciri l'observa...

Jarre est assis près d'un feu en compagnie de quelques loqueteux pas très beaux à voir. Ils sont tous en train de grignoter quelque chose qui ressemble à des morceaux de charbon de bois.

— Jarre ?

— *Il le faut, dit le garçon en regardant les flammes. Je l'ai lu dans L'Histoire des guerres, l'œuvre du maréchal Pelligram. Il faut le faire lorsque la patrie est dans le besoin.*

— *Qu'est-ce qu'il faut faire ? Ronger du charbon ?*

— *Oui. Précisément. La mère patrie nous appelle. Et en partie pour des raisons personnelles.*

— *Ciri, ne dors pas en selle, dit Yennefer. Nous arrivons.*

Elles entrent dans une ville où partout, sur les toits, sur toutes les portes et toutes les grilles, de grandes croix sont dessinées à la peinture blanche ou à la chaux. De la fumée, épaisse et malodorante, tournoie dans les rues,

elle provient des bûchers sur lesquels on brûle les cadavres. Yennefer semble ne pas s'en rendre compte.

— Je dois me faire belle.

Juste en face de son visage, un petit miroir est suspendu au-dessus des oreilles de son cheval. Un peigne danse dans l'air, coiffant ses boucles noires. Yennefer n'utilise que des sortilèges, elle ne se sert en aucune façon de ses mains, car...

Car ses mains ne sont plus qu'une masse de sang coagulé.

— Maman ! Que t'ont-ils fait ?

— Lève-toi, jeune fille, dit Coën. Maîtrise ta douleur, lève-toi et reprends ton piaffer, sinon la peur va t'envahir. Tiens-tu à être tenaillée par la peur jusqu'à la fin de ta vie ?

Ses yeux jaunes brillent d'une lueur mauvaise. Il bâille, exhibant ses dents pointues d'une blancheur éclatante. Ce n'est pas du tout Coën. C'est un chat. Un chat noir...

Une colonne de soldats longue de plusieurs miles défile, une forêt de piques et d'étendards se déploie et ondoie. Jarre défile, lui aussi, il porte un heaume rond sur la tête, sur l'épaule une lance si longue qu'il doit la tenir fermement des deux mains pour ne pas perdre l'équilibre ; les tambours retentissent, un chant guerrier résonne et gronde. Des corneilles croassent au-dessus de la colonne. Des nuées de corneilles...

Le bord d'un lac ; sur la plage, des mottes d'écume séchée, des joncs putréfiés rejetés par les flots. Une île sur le lac. Une tour. Un donjon aux créneaux dentelés, dont les mâchicoulis sont renforcés par des corbeaux. Au-dessus de la tour, le ciel crépusculaire vire au bleu foncé ; la lune ne se montre qu'à moitié, brillante comme un thaler d'or coupé en deux. Sur la terrasse deux femmes assises dans un fauteuil, emmitouflées dans des fourrures. Un homme dans une barque...

Un miroir et un gobelin.

Ciri redresse la tête. Érédine Bréacc Glas est assis en face d'elle.

— Tu ne peux ignorer, dit-il en souriant de façon à faire admirer sa denture parfaite, que tu ne fais que retarder l'inéluctable. Tu nous appartiens et nous t'aurons.

— Tout juste !

— Tu reviendras chez nous. Tu voyageras un peu dans le temps et l'espace, puis tu tomberas sur la Spirale, et c'est là que nous t'aurons. Tu ne retourneras plus jamais dans ton monde ni à ton époque. D'ailleurs, il est trop tard. Tu n'as plus personne auprès de qui rentrer. Les gens que tu connaissais sont morts depuis longtemps. Leurs tombes sont envahies de mauvaises herbes, elles sont en ruine. Leur nom a été oublié. Le tien aussi.

— Tu mens, je ne te crois pas.

— Que tu me croies ou non, c'est ton problème. Je te le répète, bientôt tu tomberas dans la Spirale, et moi je t'y attendrai. Tu le souhaites toi-même en secret, voyons, me elaine luned.

— Tu délirés, sans doute !

— Nous, les Aen Elle, nous sentons ces choses. Tu éprouvais de la fascination pour moi, tu me désirais et tu avais peur de ce désir. Tu me désirais et tu me désires toujours, Zireael. Tu me veux moi, mes mains. Sentir ma peau sur la tienne...

Au premier contact, elle se leva avec impétuosité, renversant sa timbale qui, par chance, était déjà vide. Elle se saisit de son épée, mais elle se calma sur-le-champ. Elle était à *L'Auberge du Chat noir*, elle avait dû s'assoupir, s'endormir sur la table. La main qui avait touché ses cheveux était celle de la propriétaire bien en chair. Ciri n'appréciait guère ce genre de familiarité, mais il se dégageait de cette femme une bonté et une bienveillance telles qu'on ne pouvait y répondre par la rudesse. Elle la laissa lui caresser la tête, écoutant en souriant sa voix mélodieuse et rocailleuse. Elle était fatiguée.

— Je dois y aller, dit-elle enfin.

La femme sourit à son tour, vrombit mélodieusement. *Comment se fait-il, songea Ciri, que dans tous les mondes, dans tous les endroits et à toutes les époques, dans toutes les langues et tous les dialectes, ce seul mot soit toujours compréhensible ? Et résonne toujours de la même façon ?*

— Oui. Je dois retrouver ma maman. Elle m'attend.

L'aubergiste la raccompagna dehors. Avant que Ciri se retrouve en selle, elle l'enlaça soudain, la serrant fort contre sa poitrine généreuse.

— Au revoir. Merci pour l'accueil. En avant, Kelpie.

Elle se dirigea sans attendre vers le pont arqué au-dessus de la paisible rivière. Lorsque les sabots de la jument claquèrent sur les pavés, elle se retourna. La femme était toujours devant l'auberge.

Concentration, les poings sur les tempes. Un bourdonnement, comme si une conque marine était plaquée contre son oreille. Un éclair. Et le plongeon dans le néant noir et feutré.

— Bonne chance, ma fille(7), lui lança Teresa Lapin, l'aubergiste du *Chat noir*(8), à Pont-sur-Yonne, sur la route qui mène de Melun à Auxerre. Bonne route !

* * *

Concentration, les poings sur les tempes. Un bourdonnement, comme si une conque marine était plaquée contre son oreille. Un éclair. Et le plongeon dans le néant noir et feutré.

Nouvel endroit. Un lac. Une île. Une tour. La lune, qui se montre à moitié, ressemble à un thaler coupé en deux, son reflet dans l'eau, à un ruban lumineux. Au milieu du ruban, une barque, un homme avec une canne à pêche...

Sur la terrasse de la tour... Deux femmes ?

Condwiramurs ne put s'empêcher de pousser un cri de surprise et mit aussitôt sa main devant sa bouche. Le Roi Pêcheur laissa tomber l'ancre dans un clapotement, il pesta dans sa barbe, puis il ouvrit la bouche et se figea. Nimue n'eut pas même un frisson.

Éclairée par un rayon de lune, la surface du lac frémit et se rida comme après un coup de vent. Le ciel nocturne au-dessus des flots se craquela comme une vitre se craquelle après un impact. De la fissure surgit un cheval noir, monté par un cavalier.

Nimue tendit tranquillement ses mains en avant, scandant une formule magique. Le gobelin sur son support s'enflamma soudain en une féerie de lumières multicolores. Les lumières se reflétèrent dans l'ovale du miroir, se mirent à danser, tournoyant telles des abeilles colorées et ruisselant soudain pour former un sceptre irisé, un ruban de plus en plus large qui éclaira la terrasse comme en plein jour.

La jument noire rua, poussa un hennissement sauvage. Nimue tendit brusquement les bras, lança une nouvelle incantation. Condwiramurs, voyant une image se former et grandir dans l'air, se concentra à son tour. L'image gagna aussitôt en netteté. Un portail. Une porte derrière laquelle on voyait...

Un plateau couvert de carcasses de bateaux. Un château encastré dans les rochers escarpés d'un ravin qui dominait un lac de montagne aux sombres reflets.

— Par là ! cria Nimue d'une voix perçante. Voilà la route que tu dois suivre, Ciri, fille de Pavetta ! Entre dans le portail, suis la route qui te mènera à la rencontre de ta destinée ! Que la roue du temps se referme. Que le serpent Ouroboros enfonce ses dents dans sa propre queue !

» Cesse d'errer plus longtemps ! Dépêche-toi, hâte-toi d'aller aider tes proches ! C'est la bonne direction, sorceleuse !

La jument hennit de nouveau et se cabra. La jeune fille sur sa selle tourna la tête ; elle ne regardait plus dans leur direction mais dans celle de l'image convoquée par le gobelin et le miroir. Elle écarta ses cheveux, et Condwiramurs vit l'affreuse cicatrice sur sa joue.

— Fais-moi confiance, Ciri ! cria Nimue. Tu me connais, n'est-ce pas ? Tu m'as déjà vue jadis !

— Je m'en souviens, dit-elle. Je te fais confiance. Merci.

Nimue et Condwiramurs regardèrent la jument entrer d'un pas léger et dansant dans la clarté du portail. Avant que l'image s'estompe et se disperse, elles virent la jeune fille aux cheveux gris qui leur faisait un signe de la main.

Ensuite, tout disparut. La surface du lac redevint lisse, la lune s'y refléta de nouveau.

Le silence était tel qu'elles avaient l'impression d'entendre la respiration sifflante du Roi Pêcheur.

Retenant les larmes qui lui montaient aux yeux, Condwiramurs serra très fort Nimue dans ses bras. Elle sentait la petite magicienne trembler. Elles demeurèrent ainsi enlacées un certain temps. Sans un mot. Puis toutes les deux se tournèrent vers l'endroit où avait disparu la Porte des Mondes.

— Bonne chance, sorceleuse ! crièrent-elles à l'unisson. Bonne route !

« Non loin dudit pâturage, à l'endroit de cette bataille atroce qui vit s'affronter les forces du Nord et les envahisseurs nilfgaardiens, se trouvaient deux villages de pêcheurs : Les Vieilles-Miches, et Brenna. Toutefois, comme le village de Brenna fut à l'époque réduit en cendres, l'on avait pris l'habitude de parler de la bataille des Vieilles-Miches. Mais aujourd'hui, plus personne ne la désigne autrement que comme la bataille de Brenna, et cela pour deux raisons. *Primo*, Brenna, reconstruit en totalité, est aujourd'hui un grand village prospère, alors que celui des Vieilles-Miches, abandonné par la population, est envahi par les orties, le chiendent et la bardane. *Secundo*, il n'était guère concevable qu'une bataille aussi célèbre, mémorable et tragique fut associée à un nom pareil.

Car, enfin, nous avons ici une bataille au cours de laquelle trente mille personnes pour le moins ont péri, et là, un nom de village où il est question non seulement de miches, mais encore de vieilles miches, qui plus est ! Ainsi, dans tous les ouvrages historiques et militaires, il fut convenu de désigner cet événement exclusivement sous le nom de "la bataille de Brenna", tant chez nous que dans les sources nilfgaardiennes, qui, soit dit en passant, sont considérablement plus nombreuses que les nôtres. »

Révérend Jarre le Vieux d'Ellander,
Annales seu Cronicae Incliti Regni Temeriae

Chapitre 8

— Insuffisant, cadet Fitz-Oesterlen ! Veuillez vous rasseoir. J'aimerais attirer votre attention sur le fait que le manque de connaissances concernant les batailles illustres et mémorables de l'histoire de sa propre nation est déjà en soi une faute pour tout patriote et bon citoyen, mais dans le cas d'un futur officier, c'est tout simplement scandaleux ! Je me permettrai encore une petite remarque, cadet Fitz-Oesterlen. Depuis vingt ans que j'enseigne dans cette école, je ne me rappelle pas un seul examen d'aptitude où ne serait tombée une question sur la bataille de Brenna. Toute lacune sur ce sujet annihile presque toutes les chances de faire une carrière militaire. Mais enfin, quand on est baron, nul besoin d'être officier, on peut s'essayer à la politique. Ou à la diplomatie. Ce que je vous souhaite sincèrement, cadet Fitz-Oesterlen. Quant à nous, messieurs, revenons à Brenna. Cadet Puttkammer !

— Présent !

— Au tableau, je vous prie. Veuillez reprendre à l'endroit où monsieur le baron, abandonné par sa faconde, s'est arrêté.

— À vos ordres ! Le feld-maréchal Menno Coehoorn avait décidé d'effectuer des manœuvres et une marche rapide vers l'ouest, la patrouille de reconnaissance l'ayant informé que l'armée de Nordling allait porter secours à la forteresse assiégée de Mayen. Le maréchal a décidé de barrer la route aux Nordlings pour les contraindre à une bataille décisive. Pour ce faire, il a divisé les forces du groupe armé « Centre ». Il en a laissé une partie à Mayen, et il s'est dirigé en toute hâte avec les forces restantes vers...

— Cadet Puttkammer ! Vous n'êtes pas un écrivain des belles lettres. Vous êtes un futur officier ! Que veut dire ce « forces restantes » ? Je vous prie de me donner l'ordre de bataille précis du groupe d'attaque du maréchal Coehoorn. En utilisant la terminologie militaire !

— À vos ordres, monsieur le capitaine de cavalerie ! Le feld-maréchal Coehoorn avait deux armées sous son commandement : la IV^e armée montée, dirigée par le général major Markus Braibant, le saint patron de notre école...

— Très bien, cadet Puttkammer.

— Flagorneur merdeux, siffla le cadet Fitz-Oesterlen depuis son banc.

— ... ainsi que la III^e armée, commandée par le lieutenant général

Rhetz de Mellis-Stoke. Dans la composition de la IV^e armée montée, qui comptait au moins vingt mille soldats, entraient : la division Venendal, la division Magne, la division Frundsberg, la 2^e brigade vicovarienne, la 7^e brigade daerlandaise ainsi que les brigades Nausicaa et Vrihedd. Dans la composition de la III^e armée entraient : la division Alba, la division Deithwen, ainsi que... hum... ainsi que la division...

* * *

— La division Ard Feainn, affirma Julia Abatemarco. Si, bien entendu, vous ne vous êtes pas emmêlé les pinceaux. Y avait-il un grand soleil d'argent sur leur gonfalon ?

— Oui, colonel, confirma le chef de patrouille d'une voix ferme. Incontestablement.

— L'Ard Feainn, murmura Doux Étourneau. Hum... c'est curieux. Cela signifierait donc que parmi ces trois colonnes qui, d'après vos dires, marchent sur nous, il y aurait non seulement l'armée montée, mais aussi une partie de la III^e armée... Ah, non ! Je n'y crois pas ! Il faut que je voie ça de mes propres yeux. Capitaine, durant mon absence, vous prendrez le commandement de la bannière. Je vais ordonner qu'un officier de liaison soit dépêché auprès du colonel Pangratt...

— Mais enfin, colonel, est-ce raisonnable d'aller en personne...

— Exécution !

— À vos ordres !

— C'est un projet très hasardeux, colonel ! hurla le chef de la patrouille pour couvrir le martèlement des sabots des chevaux lancés au galop. Nous pouvons tomber sur un détachement d'elfes...

— Cesse de parler ! Passe devant !

Le détachement descendit le ravin au galop, traversa en coup de vent une vallée où serpentait un ruisseau, déboucha dans la forêt. Là, ils durent ralentir, gênés par les broussailles ; en outre, ils risquaient à tout moment de tomber sur des patrouilles de reconnaissance ou des avant-postes, envoyés à n'en pas douter par les Nilfgaardiens. La patrouille des condottieres, il est vrai, arrivait sur l'ennemi par le flanc, pas de front, mais les flancs étaient assurément protégés. L'affaire était donc hasardeuse à souhait. Mais Doux Étourneau aimait bien ce genre d'opérations. Et il ne se trouvait pas un seul soldat de toute la Compagnie qui ne l'eût suivie. Jusqu'en enfer, même.

— C'est ici, dit le chef de patrouille. C'est cette tour.

Julia Abatemarco tourna la tête. La tour était penchée, en ruine, hérissée de flèches brisées, criblée de trous dans lesquels le vent d'ouest soufflait comme dans un chalumeau. On pouvait se demander

qui avait construit cette tour, là, en plein désert, et dans quelle intention. L'on voyait en revanche qu'elle avait été construite il y avait fort longtemps.

— Ça ne risque pas de s'écrouler ?

— Certainement pas, colonel.

Au sein de la Compagnie libre, parmi les condottieres, on ne disait jamais « monsieur ». Ni « madame ». On utilisait seulement les grades.

Julia se hissa rapidement au sommet de la tour, pratiquement au pas de course. Le chef de patrouille ne la rejoignit qu'une minute plus tard, en soufflant comme un taureau couvrant une vache. Appuyé contre le parapet tordu, Doux Étourneau scrutait la colline à l'aide d'une lunette, tirant la langue et son beau petit derrière bien tendu vers l'arrière. À cette vue le chef de patrouille frissonna d'excitation. Mais il se maîtrisa rapidement.

— Ard Feainn, sans aucun doute, dit Julia Abatemarco en se passant la langue sur les lèvres. Je vois aussi les Daerlandais d'Elan Trahe, et des elfes de la brigade Vrihedd, nos vieilles connaissances de Maribor et de Mayen. Ah, ah ! Et puis les Têtes de Cadavres, la célèbre brigade Nausicaa... Je vois également les étendards ornés de flammes de la division armée Deithwen... Et le drapeau blanc arborant l'alérion noir de la division Alba...

— Vous les nommez comme si c'étaient de véritables connaissances..., bougonna le chef de patrouille. C'est impressionnant...

— J'ai terminé l'Académie militaire, l'interrompit Doux Étourneau. J'ai été promue au grade d'officier. Bon, j'ai vu ce que je voulais voir. Rentrons à la bannière.

* * *

— Les 4^e et 3^e régiments de cavalerie avancent sur nous, annonça Julia Abatemarco. Je répète, tout le 4^e régiment, et sans doute aussi le 3^e. J'ai vu s'élever un nuage de poussière dans le ciel derrière les étendards. À vue de nez, quelque quatorze mille cavaliers arrivent par là, réunis dans ces trois colonnes. Peut-être même davantage. Peut-être...

— Peut-être Coehoorn a-t-il divisé le groupe armé « Centre », acheva Adam « Adieu » Pangratt, le chef de la Compagnie libre. Peut-être n'a-t-il pris que le 4^e régiment et la cavalerie du 3^e, sans l'infanterie, pour aller vite... Ah ! Julia, si c'était moi qui étais à la place du connétable Natalis ou du roi Foltest...

Les yeux de Doux Étourneau lancèrent des éclairs.

— Je sais. Je sais ce que tu ferais. Leur as-tu envoyé des coursiers ?

— Évidemment.

— Natalis est un vieux routier. Il se peut que demain...

— Peut-être, dit Adieu sans la laisser terminer. Et je pense même que oui. Presse ton cheval, Julia. Je veux te montrer quelque chose.

Ils parcoururent quelques haltées, rapidement, laissant derrière eux le reste des soldats. À l'ouest, le soleil avait déjà presque atteint les montagnes ; l'ombre des forêts et des prés assombrissait la colline... Mais l'on y voyait suffisamment pour que, de là où ils se trouvaient, Doux Étourneau devine ce que voulait lui montrer Adieu Pangratt.

— C'est ici, déclara-t-il en se levant sur ses étriers, confirmant les soupçons de Julia. C'est ici que j'entamerais demain la bataille. Si c'était moi qui avais le commandement de l'armée.

— C'est un beau terrain, admit Julia Abatemarco. Régulier, dur, lisse... Il y a de la place pour se préparer... Hum... De ces monticules jusqu'à ces étangs, là-bas... il y a bien quelque trois miles... Cette colline, tiens, c'est l'endroit rêvé pour le commandement...

— Tu as tout à fait raison. Et là-bas, au milieu, tiens, regarde, le lac ou l'étang à poissons qui scintille... On pourrait le mettre à profit... La rivière servirait aussi de frontière, elle n'est pas grande, mais elle est boueuse... Comment s'appelle cette petite rivière, Julia ? Nous sommes passés par là, hier, non ? Tu te souviens ?

— J'ai oublié... La Chochla je crois, ou quelque chose comme ça.

* * *

Celui qui connaît bien les alentours peut aisément se représenter toute l'affaire ; pour les autres en revanche, je préciserai que l'aile gauche de l'armée royale se déployait jusqu'à l'endroit où se trouve l'actuel hameau de Brenna. À l'époque de la bataille, il n'y avait là aucun village, car, l'année précédente, les elfes Écureuils l'avaient totalement réduit en cendres. C'est là, précisément, sur l'aile gauche, que se trouvait le corps royal rédarien commandé par le comte de Ruyter. Il comptait huit mille soldats d'infanterie et la crème de la cavalerie.

Le gros des troupes royales se tenait près d'une colline qu'on appela plus tard le mont de Potence. Là-bas, sur la colline, stationnaient le roi Foltest et sa suite, ainsi que le connétable Jan Natalis ; grâce à ce poste d'observation en hauteur, ils bénéficiaient d'une vue imprenable sur tout le champ de bataille. C'est là qu'était regroupé le gros de notre armée : onze mille vaillants soldats d'infanterie témériens et rédariens divisés en quatre grands carrés, protégés par une dizaine d'escadrons de cavalerie stationnés jusqu'à l'extrémité sud de l'étang Doré, ainsi surnommé par la population locale. La formation centrale comportait en deuxième ligne un détachement de réserve : trois mille fantassins wyzimien et mariboriens dont le commandement était assuré par le voïvode Bronibor.

Par ailleurs, depuis l'extrémité sud de l'étang Doré jusqu'aux viviers

situés dans un méandre de la petite rivière Chotla, sur une distance longue d'un mile, était positionnée l'aile droite de notre armée, composée des nains de la Cohorte volontaire de Mahakam : huit étendards de la cavalerie légère et le drapeau de la célèbre Compagnie libre des condottieres. À sa tête, le condottiere Adam Pangratt et le nain Barclay Els.

En face, à une distance d'un mile ou deux, dans un champ nu derrière la forêt, le maréchal de campagne Menno Coehoorn avait aligné son armée nilfgaardienne. Ses hommes étaient si lourdement armés qu'ils formaient comme une muraille grise, régiment contre régiment, escadron contre escadron, à perte de vue. À en juger par la forêt d'étendards et de lances qui se dressaient vers le ciel, l'on pouvait aisément deviner que les rangs des soldats de Nilfgaard étaient aussi impressionnants de face que de côté. Car cette armée était aussi composée de quarante-six mille soldats, ce que peu de monde savait alors, et heureusement, car plus d'un, déjà, à la seule vue de la puissance nilfgaardienne, avait senti son courage l'abandonner quelque peu.

Même les plus audacieux sentirent leur cœur commencer à battre plus fort sous leur cuirasse, à tambouriner comme des marteaux, car il devint manifeste que c'était une bataille dure et sanglante qui allait s'engager sous peu, et que plus d'un parmi eux ne verrait pas le coucher du soleil.

Retenant les lunettes qui glissaient de son nez, Jarre relut une nouvelle fois le passage qu'il venait d'écrire ; il poussa un soupir, passa une main sur son crâne chauve, après quoi il prit son éponge, l'essora légèrement et effaça la dernière phrase.

Le vent sifflait dans les feuillages du tilleul, les abeilles bourdonnaient. Les enfants criaient à qui mieux mieux pour se faire entendre.

Un ballon roula sur la pelouse et s'arrêta aux pieds du vieillard. Avant qu'il ait eu le temps de se baisser – il était désormais gauche et maladroit –, l'un de ses petits-enfants avait surgi près de lui comme un jeune loup pour s'emparer du ballon et heurta la table, qui se mit à vaciller. De sa main droite, Jarre sauva l'encrier de la chute, et de son moignon, il retint les feuilles de papier.

Les abeilles bourdonnaient, chargées de petites boules jaunes de pollen d'acacia.

Jarre se replongea dans son écriture.

Le petit matin était maussade, mais à travers les nuages perçait le soleil, et sa position dans le ciel témoignait des heures écoulées. Le vent se leva, les fanions s'agitèrent et claquèrent comme des nuées d'oiseaux prêts à l'envol. Quant à l'armée de Nilfgaard, elle stationnait toujours, au point que tous commençaient à s'interroger, se demandant pourquoi le maréchal Menno Coehoorn ne donnait pas l'ordre à ses troupes d'avancer...

Menno Coehoorn leva le nez de sa carte.

— Quand, me demandez-vous ? Quand donnerai-je l'ordre de commencer ?

Personne n'osa se manifester. D'un œil vif, le maréchal Coehoorn scruta ses officiers. Les plus tendus semblaient être ceux qui devaient rester à l'arrière : Elan Trahe, le commandant de la 7^e brigade daerlandaise et Kees van Lo de la brigade Nausicaa. Ouder de Wyngalt, l'aide de camp(9) du maréchal, qui risquait encore moins que les autres de prendre une part active au combat, était lui aussi passablement nerveux.

Ceux qui devaient attaquer les premiers paraissaient calmes ; pour tout dire, ils avaient plutôt l'air de s'ennuyer. Markus Braibant bâillait. Le lieutenant général Rhetz de Mellis-Stoke avait le petit doigt dans l'oreille, le regardant à tout instant comme s'il s'attendait réellement à y trouver quelque chose qui fut digne d'attention. Ramon Tyrconnel, le jeune chef de la division Ard Feainn, sifflotait doucement, les yeux rivés sur un mystérieux point de l'horizon. Liam aep Mur Moss, le chef de la division Deithwen, feuilletait le livre de poésie dont il ne se séparait jamais. Quant à Tibor Eggebracht, de la division lourde des lanciers de l'Alba, il se grattait la nuque du bout de sa cravache.

— Nous lancerons l'attaque dès que les patrouilles seront de retour, déclara Coehoorn. Ces collines au nord m'inquiètent, messieurs les officiers. Avant d'attaquer, je dois savoir ce qui se cache derrière.

* * *

Lamarr Flaut avait peur. Terriblement peur. Il avait l'impression qu'une dizaine d'anguilles gluantes, couvertes de mucus puant, cherchaient obstinément à se frayer un passage dans ses entrailles pour recouvrer la liberté. Une heure auparavant, lorsque la patrouille avait pris les ordres et s'était mise en marche, Flaut, dans le secret de son âme, comptait que le froid matinal chasserait son angoisse, que la routine, le rituel habituel, le cérémonial, dur et sec, du service, étoufferait sa peur. Il s'était leurré. À présent qu'une heure déjà s'était écoulée et qu'il avait parcouru quelque cinq miles, se retrouvant loin, dangereusement loin des siens, maintenant qu'il avait pénétré très avant et fort imprudemment sur le territoire de l'ennemi, se trouvant redoutablement près du danger, alors seulement la peur montrait son vrai visage.

Ils s'arrêtèrent à la lisière d'une forêt de pins, restant prudemment à l'abri des immenses genévriers qui poussaient en bordure. Devant eux, derrière une ceinture de petits sapins, s'étendait une large plaine.

Des lambeaux de brume restaient accrochés aux pointes des herbes.

— Personne, estima Flaut. Il n'y a pas âme qui vive. Rentrons. Nous sommes déjà allés trop loin.

Le maréchal des logis le regarda de travers. Loin ? Ils avaient à peine parcouru un mile. Et encore ! En se traînant comme des tortues boiteuses.

— Ça vaudrait quand même le coup d'aller jeter un coup d'œil derrière ces hauteurs, lieutenant, dit-il. De là-haut, sur ces deux collines, j'ai comme l'impression qu'on aura une meilleure vue. Si quelqu'un arrivait par là, impossible de ne pas le remarquer. Alors ? On y fait un saut ? Ça ne représente que quelques haltées, tout au plus.

Quelques haltées, songea Flaut. *Complètement à découvert, visibles comme des œufs sur le plat dans une poêle.* Les anguilles se tortillaient, cherchant violemment à quitter ses entrailles. Une au moins était sur la bonne voie, Flaut le sentait très nettement.

J'ai entendu le cliquetis d'un éperon. Le renâclement d'un cheval. Là-bas, au milieu de la verdure luxuriante, près des jeunes sapins, sur le talus sablonneux. Quelque chose a bougé là-bas ! Une silhouette ?

Sommes-nous encerclés ?

Une rumeur circulait dans le camp : voici quelques jours, des condottieres de la Compagnie libre avaient coincé dans un guet-apens un détachement de reconnaissance de la brigade Vrihedd, et avaient pris vivant un jeune elfe. On racontait qu'ils l'avaient castré, lui avaient arraché la langue, coupé tous les doigts d'une main... Et pour finir, ils lui avaient crevé les yeux. Après quoi, ils s'étaient moqués de lui : « Tu n'auras plus l'occasion de batifoler avec ton elfe galante. Et t'auras même pas la possibilité de voir comme elle batifole avec les autres ! »

— Eh bien, monsieur ? demanda le maréchal des logis en se raclant la gorge. On fait un saut jusqu'à ces collines ?

Lamarr Flaut déglutit.

— Non, dit-il. Nous n'avons pas de temps à perdre. Nous l'avons constaté : il n'y a pas d'ennemis ici. Nous devons aller en informer le commandement. Demi-tour !

* * *

Menno Coehoorn écouta le rapport jusqu'au bout, puis il leva la tête de ses cartes.

— À vos bannières ! ordonna-t-il sèchement. Monsieur Braibant, monsieur de Mellis-Stoke. À l'attaque !

— Vive l'empereur ! hurlèrent Tyrconnel et Eggebracht.

Coehoorn leur lança un regard étrange.

— À vos bannières, répéta-t-il. Que le Grand Soleil illumine votre gloire.

* * *

Milo Vanderbeck, un hobberas connu sous le nom de Rusty, officiait en tant que chirurgien de campagne. Respirant avec avidité, il emplait ses narines des odeurs d'iode, d'ammoniac, d'alcool, d'éther et d'élixirs magiques qui étaient suspendus à la bâche de la tente. Il voulait se rassasier de ce parfum tant qu'il était encore sain, propre, non dénaturé et cliniquement stérile. Il savait qu'il ne le demeurerait pas longtemps.

Il jeta un regard à sa table d'opération, pour le moment d'une blancheur immaculée, et à un arsenal d'instruments métalliques bien alignés et d'une propreté impeccable, qui, dans la majesté froide et sinistre de la salle glaciale, inspiraient le respect et la confiance.

Près des instruments s'affairaient trois femmes, qui constituaient son personnel. *Enfin, c'est-à-dire, se corrigea Rusty dans sa tête, une femme et deux jeunes filles. Ou plutôt, une femme d'âge mûr, quoique jolie et ayant l'air jeune. Et deux enfants.*

La femme d'âge mûr était une magicienne guérisseuse du nom de Marti Sodergren. Et les deux jeunes filles étaient des volontaires : Shani, une étudiante d'Oxenfurt, et Iola, une prêtresse du temple de Melitele à Ellander.

Marti Sodergren, je la connais, songeait Rusty. J'ai déjà travaillé plus d'une fois avec cette élégante. Un peu nymphomane et parfois hystérique, mais peu importe tant que sa magie – des sortilèges d'anesthésie, de désinfection et d'hémostase – est efficace.

Iola. Une prêtresse, ou plutôt une adepte. Une jeune fille au physique banal et grossier comme de la toile de laine, aux mains robustes de paysanne. Des mains qui ne s'étaient pas abîmées, car le temple lui avait évité le dur et sale labeur des champs. Mais malgré cela, ses origines restent faciles à deviner.

Non, pour elle, au fond, je ne m'inquiète pas. Ces mains de garçon, ce sont des mains sûres, dignes de confiance. Par ailleurs, les filles des temples faillissent rarement, elles ne craquent pas dans les moments de désespoir, car elles cherchent un soutien du côté de leur religion, dans leur foi mystique. C'est curieux, mais ça les aide.

Il regarda la rousse Shani qui enfilait adroitement un fil chirurgical dans une aiguille tordue.

Shani. Une enfant des rues qui s'est retrouvée à l'université d'Oxenfurt grâce à sa soif d'apprendre et aux immenses sacrifices consentis par ses parents pour payer ses droits d'inscription. Une petite étudiante. Une finaude. Une joyeuse coquine. Que sait-elle faire ? enfiler des aiguilles ?

poser des garrots ? tenir les écarteurs ? Ah ! mais la vraie question est : quand la petite étudiante rousse tombera-t-elle dans les pommes, laissant échapper les écarteurs et plongeant tête la première dans le ventre ouvert du patient allongé sur la table ?

Les gens sont si peu résistants, pensa-t-il. J'avais demandé qu'on m'envoie des petites elfes. Ou quelqu'un de ma race. Mais non. Ils n'ont pas confiance.

Du reste, ils ne me font pas confiance non plus.

Je suis un hobberas. Un non-humain.

Un étranger.

— Shani !

— Oui, monsieur Vanderbeck ?

— Non, Rusty. Enfin, pour toi, ce sera « monsieur Rusty ». Qu'est-ce que c'est, Shani ? Et à quoi ça sert ?

— Vous me faites passer un examen, monsieur Rusty ?

— Réponds, ma fille.

— C'est un détache-tendon ! Il sert à retirer le périoste en cas d'amputation ! Pour que celui-ci n'éclate pas sous les dents de la scie, pour obtenir une coupe nette et lisse ! Vous êtes satisfait ? J'ai réussi ?

— Moins fort, jeune fille, moins fort.

Étonnant, se dit-il. Nous sommes quatre médecins ici, et tous roux ! C'est la fatalité ou quoi ?

— Permettez, dit-il d'un geste de la main, sortons, jeunes filles.

Elles obéirent tout en rechignant, chacune à sa façon.

Devant la tente était assis un petit groupe d'infirmiers qui profitaient des dernières minutes d'une agréable oisiveté. Rusty leur lança un regard sévère et huma l'air pour vérifier qu'ils n'avaient pas bu.

Le forgeron, un immense gaillard, s'affairait à sa table qui faisait penser à une planche de torture, ordonnant les ustensiles qui serviraient à enlever aux blessés leur cuirasse, leur haubert ou leur heaume cabossé.

— C'est une véritable boucherie qui va commencer là-bas d'un instant à l'autre, déclara le hobberas sans préambule en désignant le champ. Et l'instant d'après, les premiers blessés feront leur apparition. Chacun sait ce qu'il a à faire, connaît sa place et ses responsabilités. Si chacun fait ce qu'il a à faire, tout se passera correctement. C'est clair ?

Aucune des « filles » n'émit de commentaires.

— Là-bas, reprit Rusty en tendant de nouveau le bras vers le champ, dans un instant, quelque cent mille hommes vont se mettre à se blesser les uns les autres. De manière très recherchée. Nous sommes au total, en comptant les deux autres hôpitaux, douze médecins. Jamais nous ne parviendrons à venir en aide à tous ceux qui en auront besoin. Pas même à un infime pourcentage. Personne, du reste, ne

l'escompte.

» Mais nous les soignerons. Car c'est là, et je m'excuse par avance pour cette banalité, notre raison d'être. Aider ceux qui en ont besoin. Nous en secourrons donc autant qu'il nous sera possible de le faire.

Cette fois encore, personne ne fit de commentaires. Rusty se retourna.

— Nous ne parviendrons pas à en faire beaucoup plus que ce que nos forces nous permettront de faire, ajouta-t-il d'une voix plus basse et plus chaleureuse. Mais du moins nous évertuerons-nous à ne pas en faire moins.

* * *

— Ils ont bougé, affirma le connétable Jan Natalis. (Il essuya sa main trempée de sueur sur sa hanche.) Votre Altesse Royale, Nilfgaard a bougé. Ils marchent sur nous.

Le roi Foltest, maîtrisant son cheval – un étalon gris au harnais décoré de fleurs de lys – qui caracolait, tourna vers le connétable son beau profil, digne d'être frappé sur une pièce de monnaie.

— Dans ce cas, il s'agit de les accueillir comme il se doit. Monsieur le connétable ! Messieurs les officiers !

— Mort aux Noirs ! hurlèrent à l'unisson le condottiere Adam « Adieu » Pangratt et le comte de Ruyter.

Le connétable se tourna vers eux quelques secondes, puis il se redressa et inspira profondément.

— À vos bannières !

On entendait au loin rouler les cymbales et les tambours, gronder les cromornes, les cors et les olifants. La terre, frappée de milliers de sabots, trembla.

* * *

— Maintenant, intervint Andy Biberveldt, un hobberas, l'aîné du camp, en dégageant ses cheveux de son oreille en pointe. Ça va commencer d'un moment à l'autre...

Tara Hildebrandt, Didi Hofmeier dit « le Houblonnier » et les autres qui étaient rassemblés autour du voiturier hochèrent la tête. Ils avaient eux aussi entendu le grondement sourd et monotone des sabots en provenance de la colline et de la forêt. Ils avaient entendu les cris et les rugissements, semblables aux vrombissements des bourdons, qui montaient. Ils sentaient la terre trembler.

Le bourdonnement s'accrut brusquement, montant d'un ton.

— La première salve des archers. (Andy Biberveldt avait de l'expérience, il avait vu, ou plutôt entendu, plus d'une bataille.) Il va y

en avoir une autre.

Il avait raison.

— Et maintenant, ils vont s'affronter !

— M-m-mieux vaut... n-nous c-c-cou... cher sous les v-v-voitures, proposa William Hardbottom, surnommé Pelolote, qui trépignait nerveusement. Je v-vous... le dis...

Biberveldt et les autres hobberas le regardèrent avec compassion. Sous les voitures ? Pour quoi faire ? Près d'un quart de mile les séparait du champ de bataille. Et même s'ils faisaient une incursion jusqu'ici, à l'arrière, ce n'était pas en se mettant sous une voiture qu'ils sauveraient leur peau.

Les rugissements et le fracas s'amplifièrent.

— Maintenant, estima Andy Biberveldt.

Une fois de plus, il avait raison.

De derrière la colline et la forêt, à une distance d'un quart de mile, au milieu des rugissements et du fracas soudain des fers qui s'entrechoquaient, leur parvint un son distinct, macabre, qui leur fit dresser les cheveux sur la tête.

Un grognement. Un grognement terrifiant, désespéré, sauvage, pareil au cri d'un cochon qu'on égorge.

— La cavalerie... (Biberveldt se passa la langue sur les lèvres.) La cavalerie s'empale sur les lances...

— On s-s-se... d-d-demande bien ce q-q-que leur ont f-f-fait les ch-chevaux, fils de s-s-salauds, ânonna Pelolote, devenu blême.

* * *

Pour la énième fois, Jarre effaçait une phrase qu'il venait d'écrire. Il ferma les yeux à demi en se remémorant ce jour-là. Quand les deux armées s'étaient affrontées. Quand, pareilles à des molosses enragés, elles s'étaient sauté à la gorge, empoignées dans une étreinte mortelle.

Il cherchait les mots qui auraient pu décrire au plus près cet instant.

En vain.

* * *

La formation en triangle de la cavalerie s'enfonça avec force dans le carré. Tel un immense poignard, la division Alba brisa tout ce qui bloquait l'accès au corps vivant de l'infanterie témérienne : lances, vouges, hallebardes, piques, pavois et écus. Tel un poignard, la division Alba pénétra dans le corps vivant et fit couler le sang. Du sang dans lequel pataugeaient à présent les chevaux. Mais la lame du poignard avait beau être enfoncée profondément, elle n'avait pas

atteint le cœur, ni aucun autre organe vital. Le triangle de la division Alba, au lieu de broyer et démembrer le carré témérien, avait foncé au milieu des fantassins et se retrouvait désormais bloqué. Pris au piège dans la masse élastique et épaisse comme la poix des fantassins.

Au début, la situation n'avait rien d'alarmant. Le front et les flancs du triangle étaient formés de l'élite des cavaliers en armes lourdes : les lames et les fers des lansquenets ricochaient sur les pavois et les tôles des cuirasses comme le marteau sur l'enclume ; impossible également d'atteindre les montures, soigneusement bardées. Et même si, malgré tout, il arrivait qu'un soldat en armure tombe de cheval – ou avec son cheval –, les épées, haches, maillotins et morgensterns des cavaliers mettaient à bas par rangs entiers les fantassins qui les attaquaient. Pris dans la cohue, le triangle s'ébranla et s'enfonça davantage encore.

— Albaaaa ! Alba, en avant ! Vive l'empereur !

Le jeune lieutenant Devlin aep Meara entendit le cri du chef Eggebracht par-dessus les cliquetis, les rugissements, les hurlements et les hennissements.

Ils avançaient, assenant des coups, cognant, frappant. Des clapotements, crissements, grincements, crépitements s'échappaient de sous les sabots des chevaux qui regimbaient en poussant des cris perçants.

— Aaalbaaa !

Le triangle chargea de nouveau. Les lansquenets, qui étaient en sang et avaient subi de lourdes pertes, ne cédèrent pourtant pas ; ils attaquèrent et enserrèrent l'ennemi comme entre des tenailles. On entendit des crépitements. Sous les coups des hallebardes, des bardiches et des fléaux guerriers, les soldats cuirassés de la première ligne se brisèrent et s'affaissèrent. Piqués par les pertuisanes et les armes d'ast, renversés de leur selle par les pointes des guisarmes et des épieux, frappés sans pitié par les fouets et les massues, les cavaliers de la division Alba commencèrent à tomber. Emprisonné dans le carré des fantassins, le triangle qui, quelques instants plus tôt, était encore menaçant, n'était plus qu'un fer émoulu dans un organisme vivant, une stalactite de glace dans la paume d'un paysan.

— Vive la Témériiiiiie ! Pour le roi, les gars ! À l'attaque des Noirs !

Mais les lansquenets avaient eux aussi du mal à faire face. L'Alba ne se laissait pas disloquer, les épées et les haches se levaient et s'abattaient, frappaient et cognaient, chaque fois qu'un cavalier tombait de cheval l'infanterie le payait durement de son sang.

Atteint à travers une fente de sa cuirasse par la lame fine comme un poinçon d'une lance, le chef Eggebracht poussa un cri et vacilla sur sa selle. Avant qu'on ait pu lui porter secours, un fléau guerrier le heurta violemment, le faisant basculer à terre. Les fantassins firent un

cercle autour de lui.

L'étendard arborant un alérion noir au *perisonium* doré sur la poitrine tangua et tomba. Les hommes cuirassés, parmi lesquels le jeune lieutenant Devlin aep Meara, se précipitèrent dans la direction opposée, cognant, fauchant, piétinant, hurlant.

J'aimerais savoir, se demandait Devlin aep Meara, ici en arrachant son épée du crâne d'un lansquenet témérien, là en repoussant d'un large coup la lame édentée d'une guisarme pointée sur lui.

J'aimerais savoir à quoi sert tout ça. À quoi rime cette guerre ? Qui tire les ficelles ?

* * *

— Euh... Et c'est alors que se réunit la convention des grandes maîtresses... Nos Vénérables Mères... euh... dont le souvenir restera toujours présent dans nos mémoires... car... euh... les grandes maîtresses de la Première Loge... avaient décidé... euh... Elles avaient décidé...

— Adeptes Abonde. Tu n'as pas bien appris ta leçon. C'est insuffisant. Assieds-toi.

— Mais j'ai travaillé, vraiment...

— Assieds-toi.

— Par le diable ! quel besoin avons-nous d'apprendre ces histoires anciennes, grommela Abonde en s'asseyant. Qui ça intéresse aujourd'hui... Et quelle utilité...

— Silence ! Adeptes Nimue !

— Présente, madame.

— Ça, je le vois. Connais-tu la réponse à la question ? Si tu ne la connais pas, assieds-toi et ne me fais pas perdre mon temps.

— Je la connais.

— Je t'écoute.

— Donc, les chroniques nous apprennent que la convention des grandes maîtresses s'est réunie au château des monts Chauves pour décider de quelle manière mettre fin à la guerre néfaste qui opposait l'empereur du Sud aux puissances nordiques. La Vénérable Mère Assire, sainte martyre, suggéra que les puissances ennemies ne cesseraient de se battre tant qu'elles n'auraient pas subi d'énormes pertes. La Vénérable Mère Filippa, sainte martyre, répondit alors : « Offrons-leur une bataille, immense et sanglante, terrible et cruelle. Provoquons-la. Qu'au cours de cette bataille coule le sang de l'armée impériale et des troupes royales ; alors, nous, la Grande Loge, les contraindrons à conclure la paix. » C'est ainsi que les choses se sont passées. Les Vénérables Mères ont fait en sorte que la bataille ait lieu à Brenna. Et les souverains ont dû conclure la paix de Cintra.

— Très bien, adepte Nimue. Je t'aurais mis une excellente note... Sans ce petit « donc » au début de ton récit. On ne commence jamais une phrase par « donc ». Assieds-toi. Et maintenant, nous allons reparrer de la paix de Cintra...

La sonnerie retentit, c'était l'heure de la pause. Mais les adeptes ne réagirent pas immédiatement avec des cris ni en faisant claquer leur pupitre. Elles gardaient le silence et affichaient un calme digne et distingué. Elles n'étaient plus des gamines de maternelle. Elles étaient la troisième classe ! Elles avaient quatorze ans !

Elles devaient donc se montrer responsables.

* * *

Rusty évalua l'état du premier blessé qui venait de souiller de son sang le blanc immaculé de la table.

— Bon, il n'y a pas grand-chose à ajouter. L'os fémoral est broyé... L'artère a été épargnée, sinon, c'est un cadavre qu'on nous aurait amené. Ça ressemble à un coup de hache, l'aile dure de la selle a agi comme le billot du bûcheron. Regardez, je vous prie...

Shani et Iola se penchèrent. Rusty se frotta les mains.

— Comme je l'ai dit, il n'y a rien à ajouter. On ne peut qu'enlever. Au travail. Iola ! Fais un garrot, bien serré. Shani, le couteau. Non, celui à deux tranchants. Pour l'amputation.

Anxieux, le blessé ne quittait pas leurs mains des yeux, il suivait attentivement tous leurs mouvements. On aurait dit un animal effrayé pris au piège.

— Marti, si je puis te demander un peu de magie...

Le hobberas fit un signe de tête et se pencha au-dessus du patient de manière à obstruer son champ de vision.

— Je vais t'amputer, fils.

— Noooooon ! s'époumona le blessé en agitant la tête dans tous les sens et en tentant d'échapper aux mains de Marti Sodergren. Je ne veux paaaaaas !

— Si je ne t'ampute pas, tu mourras.

— Je préfère mourir... (Sous l'influence de la magie de la guérisseuse, le blessé parlait de plus en plus lentement.) Je préfère mourir plutôt qu'être infirme... Laissez-moi mourir... Je vous en prie...

— Je ne peux pas. (Rusty souleva son couteau, il regarda la lame d'acier, encore immaculée, qui brillait.) Je ne peux pas permettre que tu meures. Je suis médecin.

D'un geste résolu, il planta sa lame dans la chair et sectionna en profondeur. Le blessé hurla.

C'était un homme, mais son cri n'avait rien d'humain.

L'estafette tira si fort sur les rênes de son cheval que de l'herbe jaillit de sous ses sabots. Deux adjudants agrippèrent la bride et immobilisèrent le destrier écuman. L'estafette sauta à bas de sa monture.

— Qui t'envoie ? s'écria Jan Natalis.

— M. de Ruyter, cracha l'estafette. Nous avons arrêté les Noirs... Mais nous avons subi de lourdes pertes... M. de Ruyter demande du renfort...

— Il n'y a pas de renfort, répondit le connétable après un instant de silence. Vous devez résister. Il le faut !

— Et ici, regardez, mesdames, la belle conséquence d'un coup dans le ventre..., expliquait Rusty. (On aurait dit un collectionneur faisant admirer ses trésors.) Quelqu'un a commencé le travail à notre place en procédant sur le malheureux à une laparotomie d'amateur... Heureusement qu'on l'a porté en faisant bien attention, aucun de ses principaux organes n'a été semé en route... Du moins, je le présume. Qu'en penses-tu, Shani ? Allons, jeune fille, pourquoi fais-tu cette mine ? Tu ne connaissais les hommes que de l'extérieur, jusqu'à maintenant ?

— Les intestins sont abîmés, monsieur Rusty...

— Diagnostic aussi pertinent qu'évident ! Inutile même de regarder, il suffit de renifler. Iola, un fichu. Marti, il y a toujours trop de sang ici ; sois gentille, fais-nous encore profiter de ta précieuse magie. Shani, la pince. Éponge, tu vois bien que ça coule. Iola, le couteau.

— Qui va gagner ? demanda soudain le blessé. (Il était tout à fait conscient, même s'il bafouillait un peu et ne cessait de rouler ses yeux écarquillés.) Dites... Qui... va... gagner ?

— Fils, dit Rusty en se penchant sur la plaie ouverte de son ventre, sanglante et palpitante. Crois-moi, c'est bien la dernière chose dont je me préoccuperais si j'étais à ta place.

... débuta alors sur l'aile gauche et au centre de la ligne de front une terrible et sanglante bataille. Si véhémence et furieuse qu'elle fût, la charge des Nilfgaardiens se heurta violemment aux forces de l'armée royale, comme la vague se brise contre les rochers. Car l'armée du roi Foltest

comptait en son sein des soldats d'élite, les bannières cuirassées décisives de Maribor, Wyzima et Tretogor, ainsi que des lansquenets témériens opiniâtres, mercenaires professionnels qui ne se laissaient pas intimider par la cavalerie.

Ils résistaient avec obstination, exactement comme les rochers face à la mer. La bataille se poursuivait ainsi, sans que l'on puisse déterminer qui prenait l'avantage : c'est bien connu, les vagues frappent sans cesse les rochers, sans faiblir, ne cédant un peu de terrain que pour frapper de plus belle, tandis que les rochers, eux, restent en place, toujours visibles au milieu des vagues bouillonnantes.

Les choses en allèrent autrement pour l'aile droite des armées royales.

Pareil au vieux coq qui sait quand passer à l'offensive, le maréchal de campagne Menno Coehoorn savait où porter son attaque.

Commandant avec une poigne de fer ses divisions d'élite, les lanciers de la Deithwen et les cuirassiers de l'Ard Feainn, il frappa à la charnière des lignes situées au-dessus de l'étang Doré, là où étaient stationnées les bannières de Brugge. Les soldats de Brugge avaient beau se défendre avec bravoure, ils se révélèrent plus faibles tant du point de vue de l'armement que de la force morale. Ils ne résistèrent pas à la poussée nilfgaardienne. Deux gonfalons de la Compagnie libre se portèrent séance tenante à leur secours sous le commandement de l'émérite Adam Pangratt et stoppèrent Nilfgaard, le payant cependant chèrement de leur sang. Mais un risque d'encercllement menaçait les nains de la Cohorte volontaire, et un éclatement de leur formation mettait en péril l'armée royale au complet.

Jarre trempa sa plume dans l'encrier. Ses petits-enfants piaulaient dans le fond du jardin, leurs rires retentissant comme des petites cloches de cristal.

Jan Natalis, qui était très vigilant, se rendit compte cependant du danger qui menaçait et comprit en un éclair ce qui se tramait. Aussi dépêcha-t-il sans tarder un coursier auprès des nains, après lui avoir remis un ordre pour le colonel Elsa...

* * *

Le cornette Aubry avait dix-sept ans, et la naïveté de son âge. Il s'était imaginé qu'avec sa Chiquita, une jument agile et fringante comme une biche, il lui faudrait tout au plus une dizaine de minutes, pas davantage, pour parvenir jusqu'à l'aile droite, transmettre les ordres et revenir sur le flanc.

Avant même d'atteindre l'étang Doré, il comprit deux choses : premièrement, il lui était impossible de prévoir quand il arriverait sur l'aile droite et quand il pourrait revenir ; deuxièmement, la vélocité de Chiquita lui serait utile, vraiment très utile.

Dans le champ situé à l'est de l'étang Doré, la bataille faisait rage.

Les Noirs étaient aux prises avec la cavalerie bruggeoise qui protégeait les rangs de l'infanterie. Le cornette vit soudain des silhouettes en manteaux verts, jaunes et rouges jaillir du tourbillon de la bataille, comme des étincelles, comme des petits éclats d'une vitre brisée ; épuisés, ces combattants se sauvaient vers la rivière Chotla. Derrière eux, les Nilfgaardiens déferlèrent tel un torrent noir.

Aubry éperonna son cheval, secoua les rênes, prêt à faire demi-tour et à se sauver en rejoignant la route des fuyards et de leurs poursuivants. Le sentiment du devoir l'emporta. Le cornette se plaqua contre la crinière de son cheval et fila au grand galop.

Autour de lui, tout n'était que clameurs, piétinements, grondements, cliquètements métalliques et scintillements. Des silhouettes se mouvaient en tout sens en permanence devant lui comme dans un kaléidoscope géant. Quelques Bruggeois, acculés à l'étang, opposaient une résistance désespérée, rassemblés en masse autour des étendards à la croix ancrée. Sur le champ de bataille, les Noirs massacraient les soldats de l'infanterie disséminés, privés de soutien.

Aubry eut soudain la vue masquée par un manteau noir marqué du signe du soleil argenté.

— *Evgyr, Nordling !*

Aubry hurla. En réaction au hurlement de son maître, Chiquita bondit tel un véritable cerf et lui sauva la vie, le mettant hors de portée de l'épée nilfgaardienne. Soudain, des flèches et des traits sifflèrent au-dessus de la tête du cornette, des silhouettes se mirent de nouveau à s'agiter devant ses yeux.

Où suis-je ? Où sont les nôtres ? Où est l'ennemi ?

— *Evgyr mory, Nordling !*

Un bruit sourd, des épées qui s'entrechoquent, un cheval qui hennit, un hurlement.

— Stop, avorton ! Pas par là !

Une voix de femme. Une femme sur un étalon moreau, en armure, les cheveux épars et le visage couvert de taches de sang. En compagnie de cavaliers cuirassés.

— Qui es-tu donc ? demanda la femme en essuyant le sang du poing dans lequel elle tenait son épée.

— Cornette Aubry... adjudant-chef du connétable Natalis... J'ai des ordres pour le colonel Pangratt et pour Elsa...

— Tu n'as aucune chance d'arriver jusqu'à Adieu. Allons plutôt rejoindre les nains. Au fait, je suis Julia Abatemarco... À cheval, par la peste ! Ils nous encerclent ! Au triple galop !

Il n'eut pas le temps de protester. Du reste, il n'aurait eu aucune raison de le faire.

Après une course effrénée de plusieurs minutes, il vit émerger de la

poussière une masse de fantassins, un carré, encaparaçonné comme une tortue d'un mur de pavois, hérissé de lances comme un coussin d'aiguilles. Un immense étendard doré sur lequel figuraient des marteaux croisés flottait au-dessus du carré, ainsi qu'une pique arborant des queues de cheval et des crânes humains.

Pareils au chien qui tiraille le grand-père agitant son bâton, les Nilfgaardiens fonçaient sur le carré en reculant aussitôt. C'était la division Ard Feainn, reconnaissable entre toutes grâce à l'énorme soleil brodé sur le manteau de ses soldats.

— En avant, la Compagnie libre ! hurla la femme en faisant de grands moulinets avec son épée. Méritons notre solde !

Les cavaliers, et avec eux le cornette Aubry, se jetèrent sur les Nilfgaardiens.

L'affrontement ne dura que quelques instants. Mais il fut terrible. Puis le mur de pavois s'ouvrit devant eux. Ils se retrouvèrent à l'intérieur du carré, pressés au milieu des nains en hauberts, bassinets ou casques à pointes, des soldats de l'infanterie rédanienne, de la cavalerie légère bruggeoise et des condottieres encuirassés.

Le tirant par le bras, Julia Abatemarco – Doux Étourneau, comme venait seulement de le comprendre Aubry – le mena devant un nain pansu au casque orné d'une aigrette rouge, qui montait gauchement un cheval bardé nilfgaardien sur lequel il s'était hissé, se servant des arçons de la selle de lancier pour pouvoir regarder par-dessus les têtes des fantassins.

— Colonel Barclay Els ?

Le nain agita son aigrette, remarquant avec une satisfaction évidente le sang dont étaient maculés le cornette et sa jument. Aubry rougit malgré lui. C'était le sang des Nilfgaardiens que les condottieres avaient fauchés juste à côté de lui. Lui-même n'avait pas eu le temps de dégainer son épée.

— Cornette Aubry...

— Le fils d'Anselme Aubry ?

— Son fils cadet.

— Ha ! Je connais ton père ! Quel message m'apportes-tu de la part de Natalis et de Foltest ?

— Le centre de la formation est menacé de rupture... M. le connétable ordonne que la Cohorte volontaire batte en retraite au plus vite, recule vers l'étang Doré et la rivière Chotla... Qu'elle vienne soutenir...

Ses paroles furent couvertes par un cri, un fracas, et le hennissement perçant d'un cheval. Aubry comprit soudain combien il était absurde de vouloir transmettre ces ordres : ils ne signifiaient rien pour Barclay Els, pour Julia Abatemarco, pour ce carré de nains dont l'étendard doré aux marteaux croisés flottait au-dessus d'une mer

noire de Nilfgaardiens qui les entouraient et les assaillaient de toutes parts.

— J'ai été retardé, gémit-il. Je suis arrivé trop tard...

Doux Étourneau pouffa. Barclay Els afficha un large sourire.

— Non, cornette, dit-il, c'est Nilfgaard qui est arrivé trop tôt.

* * *

— Je vous félicite, mesdames, pour la résection réussie du petit et du gros intestin, la splénectomie et la suture du foie. J'attire votre attention sur le temps qu'il nous a fallu pour réparer cette blessure, infligée en l'espace d'une fraction de seconde seulement à notre patient au cours de la bataille. Je le recommande comme matière à réflexion. À présent, Shani, tu vas recoudre le patient.

— Mais je n'ai encore jamais fait ça, monsieur Rusty !

— Il faut bien commencer un jour. Le rouge avec le rouge, le jaune avec le jaune, le blanc avec le blanc. Garde ces règles en tête, et ça se passera sûrement très bien.

* * *

— Pardon ? s'exclama Barclay Els en tirant sur sa barbe. Qu'est-ce que tu racontes, cornette ? Fils cadet d'Anselme Aubry ? Et tu t'imagines qu'on fait quoi ici, qu'on se tourne les pouces ? Nous n'avons même pas tremblé sous la pression, putain de sa mère ! Nous n'avons pas cédé d'un pouce. Ce n'est pas notre faute si ceux de Brugge n'ont pas résisté !

— Mais les ordres...

— J'me les mets où j'pense, les ordres !

— Si nous ne colmatons pas la brèche, hurla Doux Étourneau pour surmonter le vacarme, les Noirs vont briser le front ! Ils vont briser le front ! Fais-moi passer, Barclay ! Je vais frapper ! Je vais passer au travers !

— Ils vous auront massacrés avant que vous ayez atteint l'étang ! Vous mourrez bêtement !

— Que proposes-tu alors ?

Le nain pesta, arracha son heaume et le jeta par terre. Ses yeux, injectés de sang, luisaient d'un éclat sauvage, terrifiant.

Chiquita, effrayée par les hurlements, ne cessait de caracoler près de son maître.

— Faites donc venir ici Yarpen Zigrin et Dennis Cranmer ! Au pas de course !

Il suffisait de les regarder pour deviner que les deux nains sortaient d'une bataille acharnée. Ils étaient couverts de taches de sang.

L'épaulière en métal de l'un portait la trace d'un coup puissant : la tôle était dressée à pic. Le deuxième avait la tête entourée d'un bandage imprégné de sang.

— Tout va bien, Zigrin ?

— Je me demande pourquoi tout le monde me pose cette question, dit le nain en soufflant.

Barclay Els se retourna et planta ses yeux dans ceux du cornette.

— Alors, fils cadet d'Anselme, grailonna-t-il. Le roi et le connétable ordonnent qu'on aille les soutenir ? Eh bien, ouvre grand les yeux ! Tu vas avoir de quoi observer.

* * *

— Par la peste ! rugit Rusty en bondissant et en agitant son scalpel. Pourquoi ? Pourquoi ça doit se passer ainsi, sacrebleu ?

Personne ne lui répondit. Marti Sodergren se contenta d'écarter les mains. Shani baissa la tête, Iola renifla.

Le patient qui venait de mourir semblait regarder le plafond, ses yeux étaient immobiles et vitreux.

* * *

— Sus ! À l'attaque ! Les fils de salauds à la potence !

— Maintenez les rangs ! rugissait Barclay Els. En cadence ! Maintenez la formation ! En rangs serrés, en rangs serrés !

On ne me croira pas, songeait le cornette Aubry. On ne me croira jamais quand je raconterai ça... Ce carré lutte alors qu'il est encerclé... Entouré de tous côtés par la cavalerie, tiraillé, sabré, frappé et piqué... Et malgré tout il avance. Il avance, serré, compact, protégé par son mur de pavois. Il avance, piétinant et écrasant les cadavres, il repousse devant lui la cavalerie, la division d'élite Ard Feainn... Et il avance.

— Sus !

— En cadence ! En cadence ! beuglait Barclay Els. Maintenez la formation ! Chantez, putain, chantez ! Notre chant ! En avant, Mahakam !

Plusieurs milliers de gosiers nains entonnèrent le fameux chant guerrier de Mahakam :

Hou, hou, hou !

Vous allez voir ce que vous allez voir !

Ce bordel, chers habitués,

Va pas tarder, vous allez voir,

Du sol au plafond à s'écrouler !

Hou, hou, hou !

— Sus ! En avant, la Compagnie libre !

Aux rugissements retentissants des nains se mêla, telle la fine lame anguleuse d'une miséricorde, la voix de soprano de Julia Abatemarco. Les condottieres s'arrachèrent du rang et foncèrent sur la cavalerie. C'était une initiative parfaitement suicidaire : les Nilfgaardiens reportèrent aussitôt l'élan de leur assaut contre les mercenaires désormais privés du soutien des hallebardes, lances et pavois des nains. Au milieu du fracas, des hurlements et des glapissements des chevaux, le cornette Aubry se recroquevilla instinctivement sur sa selle. Il fut frappé dans le dos et sentit que la cohue l'entraînait avec son cheval en direction de la plus grande des pagailles et de la plus terrifiante des boucheries. Il saisit fermement la poignée de son épée qui lui parut soudain glissante et étrangement peu maniable.

Un instant plus tard, poussé en avant de la ligne des pavois, il se mit à cogner autour de lui et à brailler comme un damné.

Il entendit le cri sauvage de Doux Étourneau.

— Encore une fois ! Encore un effort ! Tenez bon, les gars ! Sus ! Pour les ducats dorés comme le soleil ! À moi, la Compagnie libre !

Un cavalier nilfgardien dépourvu de son heaume pénétra la ligne, debout sur ses étriers ; d'un coup terrible de sa hache de guerre il mit à terre un nain en même temps que son pavois, brisa la tête d'un autre. Aubry se retourna sur sa selle et le frappa à l'aide de son épée, emportant une bonne partie du scalp du Nilfgardien ; ce dernier tomba à terre. Au même moment, Aubry fut lui aussi touché à la tête et tomba de sa selle. La cohue était telle qu'il ne toucha pas le sol immédiatement ; il resta suspendu quelques secondes entre le ciel, la terre, et les flancs de deux chevaux à pousser des cris perçants. Jamais il n'avait eu aussi peur de sa vie. Heureusement, il n'eut pas le temps de goûter à la douleur. Lorsqu'il heurta le sol, des sabots ferrés lui écrasèrent le crâne presque instantanément.

* * *

Soixante-cinq ans plus tard, interrogée sur cette fameuse journée, sur le carré avançant dans le champ de Brenna en direction de l'étang Doré, piétinant les cadavres de ses amis et de ses ennemis, la vieille femme sourit, creusant davantage les rides de son visage bruni et flétri comme un pruneau. Agacée, ou peut-être faisant simplement mine de l'être, elle agitait sa main osseuse tremblante et monstrueusement déformée par l'arthrite.

— Aucune des parties ne pouvait prendre le dessus. Nous, nous étions au centre du cercle. Eux, à l'extérieur. Et nous nous entretenions, tout bêtement ; ils nous attaquaient, nous les attaquions... Hé,

hé... oui ! Eux contre nous, nous contre eux...

Elle fut prise d'une quinte de toux qu'elle eut du mal à maîtriser. Les gens de l'assistance qui se trouvaient tout près d'elle virent des larmes se frayer à grand-peine un chemin parmi les rides et les vieilles cicatrices dont ses joues étaient marquées.

— Ils étaient aussi courageux que nous, marmonna la petite vieille, celle qui fut jadis Julia Abatemarco, le Doux Étourneau de la Compagnie libre des condottieres. Hé, hé... Nous étions pareillement courageux. Nous autant qu'eux.

La petite vieille se tut. Un long moment. Personne n'osait l'encourager à poursuivre ; elle souriait tandis qu'elle se remémorait ses souvenirs. La gloire passée. Les visages de ceux qui étaient tombés dignement et qui s'estompaient dans la brume de l'oubli. Les visages de ceux qui avaient survécu dignement pour être lâchement achevés ensuite par l'alcool, la drogue ou la tuberculose.

— Nous étions pareillement courageux, acheva Julia Abatemarco. Aucun camp n'aurait pu l'être davantage. Mais nous... Nous, nous avons réussi à l'être une minute de plus.

* * *

— Marti, je t'en prie, accorde-nous encore un peu de ta magie miraculeuse ! Ne serait-ce que cent grammes ! Le ventre de ce malheureux n'est qu'un immense goulasch, assaisonné qui plus est d'innombrables mailles de haubert ! Je ne peux rien faire tant qu'il ne cessera de frétiller comme un poisson éventré ! Shani, sacrebleu, tiens les crochets ! Iola ! Tu dors, par la peste ? La pince ! La piiiincee !

Iola prit une profonde inspiration, avala péniblement la salive qui emplissait sa bouche. *Je vais m'évanouir*, se dit-elle. *Je ne tiendrai pas, Je ne supporterai pas cela plus longtemps, cette affreuse puanteur où se mêlent l'odeur du sang, celle du vomir, des selles, de l'urine, de la sueur, de la peur et de la mort. Je ne supporterai pas une minute de plus ces cris ininterrompus, ces beuglements, ces mains poisseuses ensanglantées qui s'agrippent à moi comme si j'étais leur planche de salut, leur refuge, leur vie... Je ne supporte pas l'absurdité de ce que nous faisons ici. Car c'est une absurdité. Une énorme, une immense absurdité.*

Je ne supporte plus les efforts, la fatigue. On nous amène de nouveaux blessés sans arrêt, encore et toujours...

Je ne tiendrai pas. Je vais vomir. M'évanouir. Ce sera la honte pour moi...

— Une serviette ! Un tampon ! La pince intestinale ! Pas celle-là ! La pince molle ! Fais attention à ce que tu fais ! Si tu refais une erreur de ce genre, je t'envoie mon poing dans la figure ! Tu entends, la rouquine ?

Grande Melitele. Aide-moi. Aide-moi, je t'en supplie.

— Et voilà ! On voit tout de suite l'amélioration ! Encore une pince, prêtresse ! Bien ! Bien, Iola, continue comme ça ! Marti, essuie-lui les yeux et le visage. Et à moi aussi... !

* * *

D'où provient cette douleur ? songeait le connétable Jan Natalis.
Qu'est-ce qui me fait souffrir ainsi ? Ah !

Mes poings... je les serre trop fort.

* * *

— Portons-leur le coup de grâce ! s'écria Kees van Lo en se frottant les mains. Achévon-les, monsieur le maréchal ! Leur ligne est en train d'éclater, attaquons ! Attaquons sans tarder, et, par le Grand Soleil, ils vont céder ! S'effondrer ! Et ce sera la déroute !

Nerveux, Menno Coehoorn se mordillait un ongle ; quand il se rendit compte qu'on l'observait, il sortit aussitôt son doigt de sa bouche.

— Frappons, répéta Kees van Lo, plus calmement, sans emphase cette fois. La Nausicaa est prête...

— La Nausicaa doit rester où elle est, dit Menno d'un ton sec. La Daerlandaise aussi. Monsieur Faoiltiarna !

Le commandant de la brigade Vrihedd, Isengrim Faoiltiarna, surnommé le Loup de Fer, se tourna vers le maréchal. Son visage était déformé par une balafre qui partait de son front et courait sur ses sourcils, la base de son nez et de sa joue.

— Attaquez ! À la frontière de la Témérie et de la Rédanie. Là-bas ! ordonna Menno en désignant l'endroit de son bâton.

L'elfe répondit par un salut. Son visage défiguré n'avait même pas frémi, ses yeux immenses restaient impassibles.

Des alliés, songeait Menno. *Des partenaires. Nous luttons ensemble. Contre un ennemi commun.*

Mais je ne les comprends pas du tout, ces elfes.

Ils sont... différents.

... Ils ne sont pas comme nous.

* * *

— C'est curieux.

Rusty voulut s'essuyer le visage à l'aide de son avant-bras, mais lui aussi était couvert de sang. Iola s'empessa de l'aider.

— C'est curieux, répéta le chirurgien en désignant le patient. Il a

été touché par une fourche ou une espèce de guisarme à deux dents... L'une des dents a transpercé le cœur, tenez, regardez. Le ventricule est perforé, l'aorte est presque détachée. Et pourtant il respirait encore il y a un instant. Malgré sa blessure mortelle, il a survécu jusqu'à ce qu'on l'installe sur cette table...

— Vous voulez dire qu'il est mort ? demanda d'une voix lugubre un volontaire de la cavalerie légère. Nous l'avons ramené en vain du champ de bataille ?

— Ce n'est jamais en vain, répliqua Rusty sans baisser le regard. Et pour répondre à votre première question, oui, malheureusement, il est mort. *Exitus*. Emmenez-le... Hé ! par la peste... Jetez un coup d'œil, les filles.

Marti Sodergren, Shani et Iola se penchèrent sur le cadavre. Rusty tira sur la paupière du mort.

— Avez-vous déjà vu pareille chose ?

Toutes trois frémirent.

— Oui, répondirent-elles à l'unisson.

Elles se regardèrent, comme légèrement surprises.

— Moi aussi, dit Rusty. C'est un sorceleur. Un mutant. Cela expliquerait pourquoi il a tenu si longtemps... C'était votre compagnon d'armes, messieurs ? Ou bien vous l'avez amené par hasard ?

— C'était notre ami, monsieur le carabin, confirma d'une voix sinistre un deuxième volontaire, un estafier à la tête bandée. Il faisait partie de notre escadron, c'était un volontaire, comme nous. Ah ! un véritable maître à l'épée ! Il s'appelait Coën.

— Et il était sorceleur ?

— Oui. Mais sinon, c'était un homme bien.

— Ah, quel dommage ! soupira Rusty en voyant quatre soldats qui apportaient, sur un manteau dégoulinant de sang, un nouveau blessé, très jeune à en juger par sa voix fluette. J'aurais volontiers procédé à la dissection de ce sorceleur qui sinon était un homme bien. J'en brûle d'envie. Je pourrais écrire un mémoire si je jetais un coup d'œil à l'intérieur... Mais je n'ai pas le temps ! Enlevez-moi ce cadavre de la table ! Shani ! De l'eau ! Marti, désinfection. Iola, donne... Eh là ! jeune fille, tu caches encore tes larmes ? Qu'est-ce qu'il y a, cette fois ?

— Rien, monsieur Rusty ! Rien ! Ça va aller, maintenant.

* * *

— J'ai comme la sensation d'avoir été flouée, répéta Triss Merigold.

Nenneke resta longtemps sans répondre, observant, depuis la terrasse, le jardin du temple où les prêtresses et les adeptes

s'activaient ; l'heure était aux travaux printaniers.

— Tu as fait un choix, dit-elle enfin. Tu as choisi ta route, Triss. Ton propre destin. De ton plein gré. Il est trop tard pour les regrets.

— Nenneke, dit la magicienne en baissant les yeux, je ne peux vraiment pas t'en dire davantage. C'est la vérité. Pardonne-moi.

— Qui suis-je pour te pardonner ? Et que t'apporterait mon pardon ?

— Mais je vois bien de quel œil tu me regardes ! explosa Triss. Toi et tes prêtresses ! Je lis sans cesse les mêmes questions dans vos yeux : « Que fais-tu ici, magicienne ? Pourquoi n'es-tu pas là où sont Iola, Eurneid, Katje, Myrrha ? Et Jarre ? »

— Tu exagères, Triss.

La magicienne avait le regard tourné vers l'horizon, vers la forêt bleuissante derrière le temple, la fumée des feux lointains. Nenneke restait silencieuse. Son esprit était loin, lui aussi, à l'endroit où la bataille faisait rage et où coulait le sang. Elle pensait aux jeunes filles qu'elle avait envoyées là-bas.

— Elles m'ont tout refusé, dit Triss.

Nenneke restait silencieuse.

— Elles m'ont tout refusé, répéta Triss. Elles, si intelligentes, si raisonnables, si logiques... Comment ne pas les croire quand elles vous expliquent qu'il y a des causes essentielles et d'autres, moins importantes, auxquelles il convient de renoncer sans réfléchir, sans une once de regret ? Que sauver des gens que l'on connaît et que l'on aime n'a pas de sens, car il s'agit d'individus, or le sort des individus est sans signification au regard des enjeux du monde. Que lutter pour défendre l'honneur et des idéaux n'a pas de sens, car ce sont, d'après elles, des conceptions vides ? Que le véritable champ de bataille pour les enjeux du monde est ailleurs, que c'est ailleurs qu'on va se battre ? Et moi, je me sens dépouillée. Dépouillée des possibilités de faire des folies. Je ne peux me précipiter comme une folle à la rescousse de Ciri, de Geralt et de Yennefer. Et comme si cela ne suffisait pas, dans la guerre en cours, à laquelle prennent part tes jeunes adeptes... et que Jarre a voulu rejoindre, on me refuse même la possibilité de monter au front, de me tenir une fois encore sur le Mont, alors que cette fois j'ai pleinement conscience d'avoir pris la bonne décision.

— Chacun d'entre nous doit assumer sa décision, chacun a son mont à gravir, Triss, dit tout bas la grande prêtresse. C'est inexorable.

* * *

Une vive agitation régnait à l'entrée de la tente : plusieurs chevaliers se pressaient pour amener un nouveau blessé. L'un d'eux, en armure complète, ne cessait de pousser des cris, de donner des

ordres, et d'exhorter tout le monde.

— Brancardiers, bougez-vous ! Du nerf ! Amenez-le ici ! Ici ! Hé ! toi, le chirurgien !

— Je suis occupé, répondit Rusty sans même lever les yeux. Veuillez déposer le blessé sur un brancard. Je m'occuperai de lui dès que j'aurai terminé...

— Tu vas t'occuper de lui sur-le-champ, stupide carabin ! Il s'agit de monsieur le comte de Garramone en personne !

— Cet hôpital a très peu à voir avec une démocratie, répliqua Rusty en élevant la voix. (Il était en colère, car le trait d'arbalète brisé, planté dans les viscères du blessé, venait de nouveau de glisser entre ses pinces.) C'est en général la crème des adoubés qu'on nous amène ici. Des barons, des comtes, des marquis, et d'autres messieurs du même acabit. J'ignore pourquoi, mais peu de gens se préoccupent des blessés aux origines plus modestes. Mais en ces lieux, une certaine égalité règne malgré tout. Sur ma table d'opération, notamment !

— Hein ? Pardon ?

— Peu importe que cet homme que voici, poursuit Rusty en replongeant l'explorateur et la pince dans la blessure, à qui je retire actuellement des bouts de fer plantés dans les boyaux, soit un paysan, un *scartabellus*, un noble ou un aristocrate. Il est allongé sur ma table. Et pour moi, si je puis me permettre, votre prince ou le fou du roi, c'est pareil.

— Pardon ?

— Votre comte attendra son tour.

— Maudit hobberas !

— Aide-moi, Shani. Prends l'autre pince. Attention à l'artère ! Marti, encore un peu de magie, si ce n'est pas trop te demander, nous avons là une sérieuse hémorragie.

Le chevalier fit un pas en avant, faisant grincer son armure et ses dents.

— Je te ferai pendre ! rugit-il. Je te ferai pendre, barbare !

— Tais-toi Papebrock, intervint le comte blessé en se mordant les lèvres. (Il avait du mal à parler.) Tais-toi. Laisse-moi ici et retourne au combat...

— Seigneur, non ! Jamais de la vie !

— C'est un ordre.

De derrière les bâches de la tente leur parvenaient le fracas des armes, le renâclement des chevaux ainsi que des cris sauvages. Dans l'hôpital militaire, les blessés hurlaient sur tous les tons.

— Regardez, je vous prie. (Rusty souleva la pince, faisant admirer la belle écharde – le trait brisé – qu'il avait enfin réussi à enlever.) Cette merveille a été fabriquée par un artisan qui, grâce à son talent, a pu entretenir une famille nombreuse, contribuant par ailleurs au

développement de la production locale, et donc au bien-être et au bonheur général. Et j'imagine que ce petit bijou, qui s'accroche merveilleusement aux viscères humains, est très certainement protégé par un brevet. Vive le progrès !

Il abandonna négligemment le fer ensanglanté dans un seau, jeta un regard au blessé qui avait perdu connaissance au cours de l'opération.

— Recousez-le et emmenez-le, dit-il en désignant le soldat inconscient d'un signe de tête. S'il a de la chance, il survivra. Amenez-moi le suivant sur la liste. Celui à la tête esquintée.

— Celui-là a cédé sa place, annonça Marti Sodergren d'une voix tranquille. Juste à l'instant.

Rusty se contenta d'inspirer et d'expirer ; tout commentaire était superflu ; il s'éloigna de la table, s'approcha du comte blessé. Il avait les mains pleines de sang, sa blouse aussi en était maculée, comme celle d'un boucher. Daniel Etcheverry, le comte de Garramone qui avait jusque-là gardé une contenance, se mit à hurler comme un loup. Avant qu'il se décroche la mâchoire, Shani lui fourra rapidement entre les dents un morceau de bois de tilleul.

* * *

— Votre Altesse Royale ! Monsieur le connétable !

— Parle, mon garçon !

— L'étau se resserre autour de la Cohorte volontaire et de la Compagnie libre près de l'étang Doré... Les nains et les condottieres résistent vaillamment, même s'ils ont subi de lourdes pertes... On dit qu'Adieu Pangratt a été tué, ainsi que Frontino et Julia Abatemarco... Tous, tous ont été tués ! La bannière de Dorian qui venait à leur secours a été anéantie...

— La réserve, monsieur le connétable, dit Foltest tout bas, d'une voix intelligible. Si vous voulez mon avis, c'est le moment de faire intervenir la réserve. Que Bronibor envoie son infanterie sur les Noirs. Tout de suite ! Sinon, ils vont disloquer notre formation, et ce sera la fin.

Jan Natalis ne répondit pas, observant au loin le nouvel officier de liaison qui galopait vers eux sur un cheval écumanant.

— Reprends ton souffle, mon garçon. Reprends ton souffle et parle distinctement !

— Ils ont rompu... le front... Les elfes de la brigade Vrihedd... M. de Ruyter vous fait dire...

— Quoi ? Parle !

— Qu'il est temps de sauver des vies.

Jan Natalis leva les yeux au ciel.

— Blenckert, dit-il d'une voix sourde. Faites venir Blenckert. Ou bien que vienne la nuit.

* * *

Le sol autour de la tente trembla sous le martèlement des sabots, on aurait dit que la bâche s'était gonflée des cris et des hennissements des chevaux. Un soldat s'engouffra dans la tente, suivi de deux infirmières.

— Fuyez, tout le monde ! hurla le soldat. Sauvez-vous ! Nilfgaard est en train de battre les nôtres ! Ils nous exterminent ! C'est la fin ! La défaite !

— Le scalpel ! (Rusty écarta son visage pour éviter un jaillissement de sang – une véritable fontaine bouillonnante ! – qui sortait des artères du blessé.) La pince ! Et un tampon ! La pince, Shani ! S'il te plaît, Marti, fais quelque chose pour stopper cette hémorragie...

Tout près de la tente, quelqu'un se mit à beugler comme une bête, par à-coups. Un cheval poussa un cri perçant, quelque chose s'effondra sur le sol avec tumulte. Un carreau tiré d'une arbalète traversa la toile avec fracas en sifflant et ressortit de l'autre côté, passant heureusement assez haut pour ne menacer aucun des blessés allongés sur des civières.

— Nilfgaaaaard ! s'écria de nouveau le soldat d'une voix tremblante et haut perchée. Monsieur le chirurgien ! Vous n'entendez pas ce que je vous dis ? Les troupes de Nilfgaard ont percé les lignes royales, elles marchent sur nous en massacrant tout le monde sur leur passage ! Sauvons-nous !

Rusty prit l'aiguille des mains de Marti Sodergren et commença à suturer. L'homme ne bougeait plus depuis un moment déjà. Mais son cœur battait. Ça se voyait.

— Je ne veux pas mourir ! s'écriaient certains blessés éveillés.

Le soldat jura, s'élança vers la sortie, hurla soudain, bascula en arrière et s'effondra sur le sol. Il pissait le sang. Iola, qui était agenouillée près d'une civière, bondit sur ses jambes, recula.

Soudain le silence se fit.

C'est mauvais signe, songea Rusty en voyant de nouveaux visiteurs entrer dans la tente. *Des elfes. Des éclairs argentés. La brigade Vrihedd. La fameuse brigade Vrihedd...*

— On soigne les blessés ici, constata le premier soldat, un elfe de grande taille, au beau visage allongé, expressif, et aux grands yeux bleu saphir. Alors ?

Personne ne répondit. Rusty sentit que ses mains commençaient à trembler. Il passa rapidement l'aiguille à Marti. Il regarda Shani et vit que son front et les ailes de son nez étaient devenus très pâles.

— Alors, qu'en est-il ? demanda l'elfe, un accent mauvais dans la voix. À quoi sert-il que nous blessions nos adversaires sur le champ de bataille si vous vous évertuez ensuite à les soigner ? Nous infligeons des blessures à nos ennemis pour qu'ils en meurent. Et vous, vous les soignez ? À mon sens, il y a là un manque de logique absolu. Et une totale incompatibilité d'intérêts.

Il se pencha et sans aucune hésitation enfonça son épée dans la poitrine du blessé qui était allongé sur la civière la plus proche de l'entrée. Un autre elfe frappa un deuxième blessé de son esptonon. Un troisième blessé, conscient, tenta de parer le coup en levant sa main gauche et son moignon droit entouré d'un épais bandage.

Shani ne put retenir un cri. Percant, strident, qui couvrit le gémissement inhumain poussé par l'infirme assassiné. Iola se précipita sur une civière et couvrit de son corps le blessé suivant. Son visage était devenu aussi blanc que la toile du bandage, ses lèvres commencèrent à trembler malgré elle. L'elfe cligna des yeux.

— *Va vort, beanna*, aboya-t-il. Ou je te transperce en même temps que lui, Dh'oïne.

— Hors d'ici ! (En trois enjambées, Rusty avait rejoint Iola pour la protéger.) Hors de ma tente, assassin ! Dégage et retourne sur le champ de bataille. C'est là qu'est ta place. Parmi les autres assassins. Tuez-vous les uns les autres si vous voulez ! Mais dégagez d'ici.

L'elfe baissa les yeux sur le hobberas pansu et tremblant de peur dont le sommet de la tête aux cheveux frisés lui arrivait à peine au niveau de la ceinture.

— *Bloede Pherian*, siffla-t-il. Ôte-toi de mon chemin, larbin des humains !

— Certainement pas.

Le hobberas claquait des dents, mais il parlait distinctement.

Le deuxième elfe accourut, bouscula le chirurgien du manche de son esptonon. Rusty tomba à genoux. Le grand elfe écarta Iola du blessé d'un geste brusque et leva son épée... avant de se figer en voyant sur le manteau noir enroulé sous sa tête la flamme argentée de la division Deithwen. Et les insignes de colonel.

— *Yaevinn !* s'écria une elfe aux cheveux noirs nattés en s'engouffrant dans la tente. *Caemm, veloe ! Ess'evgyriad a'Dh'oïne a'en va ! Ess'tedd !*

Le grand elfe regarda quelques secondes le colonel blessé, puis il jeta un coup d'œil au chirurgien dont les yeux embués trahissaient la panique. Puis il tourna les talons et sortit.

Derrière les murs de la tente, on entendit de nouveau des piétinements, le fracas et le cliquetement du fer.

— Sus aux Noirs ! Achéons-les ! braillèrent mille voix.

On entendit quelqu'un hurler victoire ; puis le hurlement se mua en

un rôle macabre.

Rusty tenta de se lever, mais ses jambes refusaient de lui obéir. Ses mains n'étaient pas tellement plus dociles.

Iola, secouée de spasmes violents, essayait d'étouffer ses sanglots ; elle se recroquevilla près de la civière du Nilfgaardien blessé, en position fœtale.

Shani pleurait, sans essayer de cacher ses larmes. Elle tenait toujours les écarteurs. Marti cousait calmement, seules ses lèvres remuaient dans un monologue muet, silencieux.

Rusty, toujours incapable de se mettre debout, s'assit. Il croisa le regard d'un infirmier ramassé sur lui-même, blotti dans un coin de la tente.

— Donne-moi une gorgée de gnôle, dit-il après un effort. Et ne me dis pas que tu n'en as pas. Je vous connais, fripons, vous en avez toujours.

* * *

Le général Blenheim Blenckert se mit debout sur ses étriers, tendit le cou comme une grue, prêtant l'oreille aux échos de la bataille.

— Déployez la formation ! ordonna-t-il à ses commandants. Allons derrière cette colline immédiatement, au galop ! D'après ce que nous ont dit les éclaireurs, nous tomberons directement sur l'aile droite des Noirs.

— Et nous allons leur apprendre à vivre ! s'écria d'une voix stridente l'un des lieutenants, un gamin qui portait une moustache soyeuse et clairsemée.

Blenckert lui jeta un regard en coin.

— Le détachement avec l'étendard à l'avant, ordonna-t-il en s'emparant de son épée. Et au moment de la charge, criez « Rédanie ! » de toutes vos forces ! Que les gars de Foltest et de Natalis sachent que les renforts arrivent.

* * *

Depuis son seizième anniversaire, il y avait de cela quarante ans, le comte Kobus de Ruyter avait pris part à de nombreuses batailles. Par ailleurs, dans sa famille, on était soldat de père en fils depuis huit générations ; il avait sans conteste quelque chose dans les veines qui faisait que les rugissements et le tumulte de la guerre, pour tout autre synonyme d'un vacarme terrifiant et assourdissant, étaient pour lui aussi mélodieux qu'une symphonie magistrale. De Ruyter perçut immédiatement les nouveaux accords qui s'étaient immiscés dans la partition.

— Hourra, les garçons ! rugit-il en agitant son bâton de maréchal. La Rédanie approche ! Les aigles ! Les aigles !

Du nord, de derrière les collines, affluait vers la bataille une masse de cavaliers ; au-dessus d'eux flottaient les étendards amarante et les immenses gonfalons marqués de l'aigle argenté rédanie.

— Les renforts ! hurla de Ruyter. Les renforts arrivent ! Hourraaa ! Sus aux Noirs !

Fort de son expérience et de celle de ses ancêtres depuis huit générations, il remarqua immédiatement que les Nilfgaardiens repliaient l'aile en vue de se retourner contre les renforts rédaniens qui chargeaient en rangs serrés. Il savait qu'il ne fallait pas les laisser faire.

— Derrière moi ! rugit-il en arrachant au porte-drapeau son étendard. Derrière moi, les Tretogoriens !

Ils attaquèrent avec rage. C'était une opération suicidaire, mais qui se révéla efficace. Les Nilfgaardiens de la division Venendal rompirent la formation et au même moment les bannières rédaniennes s'abattirent sur eux avec force. Un énorme fracas s'éleva dans les airs.

Kobus de Ruyter n'eut pas le loisir d'en être témoin. Atteint en pleine tête par un carreau d'arbalète, le comte glissa à bas de son cheval ; l'étendard le recouvrit comme un linceul.

Les huit générations de De Ruyter tombés au combat qui suivaient la bataille depuis l'au-delà hochèrent la tête pour lui rendre hommage.

* * *

— On peut dire, monsieur le rotmistr, que ce jour-là, c'est un miracle qui a sauvé les Nordlings. Ou un concours de circonstances que personne n'était en mesure de prévoir... À dire vrai, Restif de Montholon écrit dans son livre que le maréchal Coehoorn avait commis une erreur dans l'appréciation des forces en présence et les intentions de l'adversaire. Selon lui, le maréchal aurait pris un trop gros risque en divisant le groupe armé « Centre » et en partant avec les troupes de la cavalerie ; s'engager dans cette bataille sans avoir au moins assuré le gros des troupes sur trois côtés était périlleux. Toujours d'après Restif de Montholon, le maréchal Coehoorn aurait négligé le travail de reconnaissance, ce qui expliquerait pourquoi il n'a pas repéré l'armée rédanie qui arrivait en renfort...

— Cadet Puttkammer ! Les « œuvres » de M. de Montholon, d'une valeur plus que douteuse, ne sont pas au programme de cette école ! Sa Grandeur Impériale a émis un avis très critique sur ce livre. Vous voudrez donc bien vous abstenir de le citer ici. Vraiment, je suis étonné. Jusqu'à présent, vos réponses étaient très bonnes, voire excellentes, et voilà que vous commencez soudain à parler de miracles

et de concours de circonstances, vous permettant pour finir de critiquer les compétences du commandant Menno Coehoorn, l'un des plus grands chefs qu'ait connus l'Empire. Écoutez-moi bien, cadet Puttkammer ainsi que vous tous ici, si vous songez sérieusement à passer l'examen pour devenir officier, vous voudrez bien noter et retenir ceci : ce qui s'est passé à la bataille de Brenna n'a strictement rien à voir avec un quelconque miracle ou le hasard. Il s'agit d'une conspiration ! Conduite par des forces de diversion ennemies, des éléments séditieux, des émeutiers lâches, des étrangers, des faillis politiques, des traîtres et des vendus ! Un abcès qu'on a ensuite brûlé au fer rouge. Mais avant d'en arriver là, ces pleutres, ces traîtres à la nation avaient tissé leur toile et noué nombre d'intrigues ! Ce sont eux qui ont embobiné et trahi le maréchal Coehoorn, qui l'ont trompé et induit en erreur ! Ce sont eux, les gredins sans honneur et sans foi, qui ont...

* * *

— Fils de salaud, répéta Menno Coehoorn en gardant l'œil rivé sur sa lunette. De vrais fils de salaud... Mais je vous retrouverai, et je vous apprendrai ce que signifie une mission de reconnaissance. De Wyngalt ! Va me chercher personnellement l'officier qui était en patrouille derrière les montagnes au nord. Tu ordonneras de les pendre tous, la patrouille tout entière !

— À vos ordres ! répondit en claquant des talons Ouder de Wyngalt, l'aide de camp(10) du maréchal.

Il ne pouvait savoir, alors, que Lamarr Flaut, l'officier de patrouille en question, était précisément en train de rendre l'âme, piétiné par les chevaux de l'arrière-garde secrète de Nordling, celle-là même qu'il n'avait pas décelée, et qui à présent attaquait le flanc. De Wyngalt ne pouvait pas non plus savoir qu'il ne lui restait désormais que deux heures à vivre.

— Ils sont combien, là-bas, monsieur Trahe ? demanda Coehoorn, l'œil toujours collé à la lunette. Selon vous ?

— Au moins dix mille, rétorqua le chef de la 7^e brigade daerlandaise. Des Rédaniens principalement, mais je vois également les chevrons d'Aedirn... Il y a aussi une licorne, donc Kaedwen est de la partie... Plusieurs bannières, au moins...

* * *

La bannière avançait au galop, du sable et des gravillons giclant sous les sabots.

— Le Bronze, en avant ! hurlait le centenier Demipot, ivre comme

toujours. Sus, à l'attaque ! Kaaaaedwen ! Kaaaaedwen !

Par la peste, se disait Zyvik, qu'est-ce que j'ai envie de pisser. J'aurais dû aller me soulager avant la bataille...

Maintenant, ça risque d'être compliqué.

— Le Bronze, en avant !

Le Bronze, toujours. Partout où ça va mal, c'est le gonfalon de Bronze qu'on envoie. Toujours le gonfalon de Bronze. Et moi, j'ai envie de pisser.

Ils étaient arrivés. Zyvik se retourna sur sa selle et frappa de son épée le cavalier en manteau noir marqué d'une étoile d'argent à huit branches qui se trouvait près de lui. Il lui taillada l'oreille et lui arracha son épaulière ainsi que son épaule.

— Le gonfalon de Bronze ! Pour Kaedwen ! À l'attaque !

Au milieu des clameurs, du fracas, du cliquètement des lames, des rugissements humains et des cris perçants des chevaux, le gonfalon de Bronze et les Nilfgaardiens s'affrontèrent.

* * *

— De Mellis-Stoke et Braibant s'en sortiront avec les renforts, dit tranquillement Elan Trahe, le chef de la 7^e brigade daerlandaise. Les forces sont équilibrées, rien de tragique ne s'est encore produit. La division de Tyrconnel va compenser l'aile gauche ; la Magne et la Venendal se maintiennent sur l'aile droite. Et nous... Nous, nous pouvons faire pencher la balance, monsieur le maréchal...

— En frappant au cœur de la formation, après les elfes. (Menno Coehoorn avait saisi l'idée.) En provoquant la panique à l'arrière. C'est ça ! C'est ainsi que nous agirons, par le Grand Soleil ! À vos bannières, messieurs ! La Nausicaa et la 7^e, votre heure est arrivée !

— Vive l'empereur ! hurla Kees van Lo.

— Monsieur de Wyngalt, dit le maréchal en se retournant. Rassemblez les adjudants et l'escadron de défense. Assez d'inaction ! Nous allons à la charge en même temps que la 7^e brigade daerlandaise.

Ouder de Wyngalt blêmit, mais il se reprit aussitôt.

— Vive l'empereur ! s'écria-t-il.

Sa voix tremblait à peine.

* * *

Tandis que Rusty découpait, le blessé beuglait et s'agrippait à la table. Iola, luttant vaillamment contre son vertige, surveillait les bandages et les garrots. Depuis l'entrée de la tente, on entendait la voix énervée de Shani.

— Où ça ? Mais vous êtes devenus fous ? Des vivants attendent ici

d'être sauvés, et vous, vous bousculez tout le monde pour un cadavre ?

— Mais c'est le baron Anselme Aubry, madame ! Le chef de la bannière.

— C'était le chef du bataillon. Il est mort à présent ! Si vous avez réussi à le ramener ici en un seul morceau, c'est uniquement parce qu'il porte encore son armure ! Emmenez-le. C'est un hôpital de campagne ici, pas un dépôt mortuaire !

— Mais enfin, madame...

— N'encombrez pas l'entrée ! Tenez, regardez, on nous en amène un qui respire encore. Du moins, on dirait. À moins que ce ne soient des gaz.

Rusty pouffa, mais il fronça aussitôt les sourcils.

— Shani ! Viens ici immédiatement ! Rappelle-toi, morveuse, dit-il entre ses dents serrées, penché au-dessus d'une jambe fendue, qu'un chirurgien n'a le droit d'être cynique qu'au bout de dix ans de pratique. Tu t'en souviendras ?

— Oui, monsieur Rusty.

— Prends le raspatoire et découpe le périoste... Par la peste, ça vaudrait le coup de l'anesthésier encore un peu... Où est Marti ?

— Elle vomit derrière la tente, dit Shani sans la moindre pointe de cynisme dans la voix. Comme un chat.

Rusty prit la scie.

— Au lieu d'inventer quantité de sorts et de sortilèges puissants et terrifiants, les magiciens devraient plutôt se concentrer sur un seul, qui leur permettrait d'en jeter des petits. Un sortilège pour l'insensibilisation, par exemple. Et qui fonctionnerait sans problème. Sans les faire vomir.

La scie grinça et crissa sur les os. Le blessé hurla.

— Plus serré le bandage, Iola.

L'os céda enfin. Rusty donna un coup de ciselet, s'essuya le front.

— Des instruments et des nerfs d'acier, dit-il machinalement.

Mais c'était inutile, car avant qu'il ait fini sa phrase les filles étaient déjà en train de recoudre le blessé.

Rusty saisit la jambe coupée qui reposait sur la table et la jeta dans un coin, sur un tas d'autres membres amputés. Le blessé ne beuglait plus.

— Il s'est évanoui ou il est mort ?

— Il s'est évanoui, monsieur Rusty.

— C'est bien. Suture le moignon, Shani. Qu'on amène le suivant ! Iola, va vérifier que Marti en a terminé avec son vomi.

— Je me demande, dit Iola tout doucement, sans relever la tête, combien d'années de pratique vous avez, vous, monsieur Rusty... Une centaine ?

Après plusieurs minutes d'une marche épuisante, suffocante à cause de la fumée, les centeniers et les dizainiers, avec force cris, ordonnèrent enfin l'arrêt et le déploiement en rangs des régiments wyzimiens. Jarre, qui tentait de reprendre son souffle en ouvrant et refermant la bouche comme un poisson, vit le voïvode Bronibor qui défilait devant ses troupes sur son magnifique destrier encuirassé. Le voïvode lui-même était tout en plaques. Son armure en acier trempé à bandes bleues le faisait ressembler à un énorme maquereau de tôle.

— Comment allez-vous, les empotés ?

Les rangs de piquiers répondirent par un grognement aussi retentissant que le tonnerre lointain tandis que le voïvode faisait faire demi-tour à son cheval cuirassé et défilait au pas devant le premier rang.

— À en juger par les doux bruits de pets que vous émettez, constata-t-il, j'en conclus que vous allez bien. Parce que dans le cas contraire, vous ne pétez pas en sourdine, mais vous beuglez et gémissiez comme des damnés. Je vois à votre air que vous brûlez d'envie d'aller au combat. Vous rêvez de batailles, vous n'en pouvez plus d'attendre les Nilfgaardiens. N'est-ce pas, voyous wyzimiens ? Eh bien, j'ai une bonne nouvelle pour vous ! Votre vœu sera bientôt exaucé. Très bientôt. Très très bientôt.

Les piquiers marmonnèrent de nouveau. Bronibor, arrivé au bout du rang, fit demi-tour, continuant de discourir en faisant tambouriner sa masse d'armes sur son arçon décoré.

— Soldats de l'infanterie, vous avez bouffé de la poussière en défilant derrière les cuirassés. Jusqu'à maintenant, plutôt que la gloire et les butins, vous avez respiré les pétards des chevaux. Et même aujourd'hui, alors que le besoin s'en fait grandement sentir, vous n'auriez peut-être pas trouvé le chemin de la gloire par vous-mêmes. Mais vous avez de la chance, soldats ! Ici, près de ce village dont j'ai oublié le nom, vous montrerez enfin ce dont vous êtes capables en tant qu'armée. Ce nuage de poussière que vous voyez dans le champ, c'est la cavalerie nilfgaardienne qui a l'intention de broyer notre armée en nous attaquant sur le flanc, de nous balayer et de nous noyer dans les marécages de cette rivière, là-bas, dont j'ai également oublié le nom. C'est à vous, célèbres piquiers de Wyzima, que revient l'honneur, de par la grâce du roi Foltest et du connétable Natalis, de défendre la brèche qui s'est ouverte dans nos rangs. Vous colmaterez cette brèche de vos propres poitrines, si je puis m'exprimer ainsi, vous contiendrez la charge nilfgaardienne. Alors, mes braves, vous êtes heureux, hein ? L'orgueil vous étouffe, pas vrai ?

Jarre, serrant la hampe de sa pique, jeta un regard tout autour de lui. Rien n'indiquait que les soldats se réjouissaient à la perspective de se battre bientôt, et si, au titre de l'honneur qui leur avait été fait de colmater la brèche, l'orgueil les étouffait, ils le masquaient habilement. Sur sa gauche, Melfi marmonnait une prière dans sa barbe. À sa droite, Deuxlax, un vieux briscard, reniflait, jurait et toussait nerveusement.

Bronibor fit faire demi-tour à son cheval, se redressa sur sa selle.

— Je n'entends rien, mugit-il. J'ai demandé, putain, si l'orgueil vous étouffait ?

— Oui, commandant ! rugirent les piquiers d'une seule voix, ne voyant pas d'autre issue.

Jarre aussi rugit. *Puisqu'on y va tous en cœur, alors allons-y !*

— C'est bien ! (Le voïvode retint son cheval.) Et maintenant, mettez-vous en formation convenable ! Centeniers, qu'est-ce que vous attendez, sapristi ? Formez un carré ! Le premier rang à genoux, le deuxième debout ! Placez les piques ! Pas par ce bout-là, imbécile ! Oui, oui, c'est à toi que je parle, le barbu. Plus haut, plus haut les fers, les gars ! Serrez les rangs, encore ! Épaule contre épaule ! Voilà, maintenant vous avez l'air imposant ! Vous passeriez presque pour une armée !

Jarre se retrouva au deuxième rang. Il enfonça le manche de sa pique dans le sol, serrant la hampe dans ses mains rendues moites par la peur. Melfi marmottait sans discontinuer la prière des morts. Deuxlax marmonnait entre ses dents, se répétant inlassablement les mêmes refrains. Si l'on tendait bien l'oreille, on pouvait apprendre nombre de détails intimes sur les Nilfgaardiens, les chiens, les chiennes, les rois, les connétables, les voïvodes et leur mère à tous.

Le nuage dans le champ grossissait.

— On ne lâche pas de gaz, là-bas, on ne claque pas des dents ! rugit Bronibor. Si vous pensez pouvoir ainsi effrayer les chevaux nilfgaardiens, vous vous trompez lourdement ! Que personne ne se fasse d'illusions ! Ce qui arrive sur vous, c'est la célèbre brigade Nausicaa et la non moins célèbre 7^e Daerlandaise, des soldats combattifs, parfaitement entraînés ! Ils ne se laisseront pas impressionner, ils ne se laisseront pas faire ! Il faut les décimer ! Plus haut, les piques !

De loin leur parvenait déjà le grondement, faible encore, mais qui montait progressivement, des sabots ennemis. La terre se mit à trembler. Au milieu du nuage de poussière, les lames commencèrent à luire, comme des étincelles.

— Vous avez une foutue chance, Wyzimiens, beugla encore le voïvode. Le dernier modèle modernisé de la pique réglementaire d'un fantassin fait vingt et un pieds de long. Contre trois pieds et demi

seulement pour une épée nilfgaardienne. Vous savez compter, je suppose ? Sachez qu'eux aussi. Mais ils sont sûrs et certains que vous ne résisterez pas, que votre vraie nature se révélera au combat et confirmera que vous n'êtes que des merdeux, des poltrons et des baiseurs de boucs galeux. Les Noirs espèrent bien que vous balancerez vos perches et commencerez à vous sauver ; alors ils vous poursuivront à travers champ et vous faucheront dans le dos, la tête et le cou, ils vous faucheront sans la moindre difficulté. Souvenez-vous, les mouflets, que même si la peur vous donne des ailes, vous n'échapperez pas à la cavalerie. Celui qui veut vivre, qui veut la gloire et le butin, celui-là doit rester debout ! Fermement ! Aussi solide qu'un mur ! Et serrer les rangs !

Jarre regarda autour de lui. Derrière la ligne des piquiers, les arbalétriers tournaient déjà les manivelles ; à l'intérieur du carré se dressaient les lames des guisarmes, des berdiches, des haliebardes, des glaives, des faux, des fauchards et des fourches. La terre tremblait de plus en plus fort, de plus en plus distinctement ; au milieu de la vague noire qui s'apprêtait à déferler sur eux, on distinguait déjà les silhouettes des cavaliers.

— Maman, maman, répétait Melfi, les lèvres tremblantes. Maman...

— ... ta mère, marmonna Deuxlax.

Le grondement se rapprochait. Jarre voulut s'humecter les lèvres, mais c'était peine perdue. Sa langue avait cessé de fonctionner normalement, elle s'était étrangement raidie et était devenue aussi sèche qu'un copeau de bois. Le grondement se rapprochait.

— Serrez les rangs ! rugit Bronibor en sortant son épée. Épaule contre épaule, j'ai dit ! Rappelez-vous, aucun de vous ne lutte seul ! Et l'unique remède contre la peur qui vous tord les boyaux, c'est la pique dans le creux de votre main ! Préparez-vous au combat ! Les piques dans le poitrail des chevaux ennemis ! Alors, brigands wyzimiens ! Qu'est-ce que nous allons faire ? J'ai posé une question !

— Rester debout fermement ! rugirent les piquiers à l'unisson. Aussi solides qu'un mur ! Serrer les rangs !

Jarre aussi rugit. Puisqu'on y allait tous en chœur, alors allons-y. Sous les sabots des cavaliers qui arrivaient en triangle jaillissait du sable, des gravillons et des brins d'herbe. Les Nilfgaardiens qui chargeaient hurlaient comme des démons en agitant leurs armes. Jarre serra sa pique, rentra la tête dans les épaules et ferma les yeux.

* * *

D'un geste brusque, sans cesser d'écrire, Jarre chassa de son moignon les mouches qui voletaient au-dessus de l'encrier.

Le trait de génie du maréchal Coehoorn fut réduit à néant, ses troupes furent stoppées sur le flanc par la vaillante infanterie de Wyzima, commandée par le voïvode Bronibor qui paya chèrement son héroïsme de son sang. Et tandis que les Wyzimiens résistaient avec acharnement, Nilfgaard se trouvait en déroute sur son aile gauche : certains Noirs commencèrent à se débander, d'autres à se rassembler en petits groupes pour tenter de se protéger, car ils étaient encerclés de toutes parts. Rapidement, le même schéma se répéta sur l'aile droite, où l'opiniâtreté des nains et des condottieres finit par l'emporter sur la fougue nilfgaardienne. Sur tout le front, un même cri de triomphe s'éleva ; tandis que le moral des chevaliers du roi remontait, celui des Nilfgardiens tombait au plus bas et leurs mains mollissaient de lassitude. Les nôtres commencèrent à les broyer comme des amandes ; les échos des armures brisées se propageaient au loin.

Le maréchal de campagne Coehoorn comprit alors que la bataille était perdue, il vit les brigades autour de lui disparaître et partir en déroute.

Des officiers et des chevaliers accoururent vers lui et lui donnèrent un cheval frais en lui criant de partir, de sauver sa vie. Mais c'était un cœur impavide qui battait dans la poitrine du maréchal nilfgaardien.

— Il ne sied pas ! s'écria-t-il en repoussant les rênes qu'on lui tendait.

» Il ne sied pas que je quitte en m'enfuyant comme un couard le champ sur lequel tant de bons soldats sont tombés pour l'empereur sous mon commandement.

Et le brave Menno Coehoorn ajouta...

* * *

— Il n'y a plus moyen de foutre le camp, poursuivit Menno Coehoorn avec calme en balayant le champ de bataille du regard. Nous sommes encerclés de toutes parts.

— Donnez-nous votre manteau et votre heaume, monsieur le maréchal, dit le rotmistr Sievers en essuyant la sueur et le sang de son visage. Prenez les miens ! Et aussi mon destrier... Ne protestez pas ! Vous devez vivre ! Vous êtes indispensable à l'Empire, irremplaçable... Nous, les Daerlandais, attaquerons les Nordlings, créant ainsi une diversion, et vous, pendant ce temps, vous tenterez de vous frayer un chemin là en bas, sous le vivier...

— Vous allez y rester, marmonna Coehoorn en saisissant les rênes qu'on lui tendait.

— C'est un honneur ! dit Sievers en se redressant sur sa selle. Je suis un soldat ! De la 7^e brigade daerlandaise ! À moi ! Par ma foi ! À moi !

— Bonne chance, marmonna Coehoorn en jetant sur ses épaules le manteau daerlandais marqué d'un scorpion noir sur l'épaule. Sievers ?

— Oui, monsieur le maréchal ?

— Rien. Bonne chance, mon garçon.

— Que la chance vous vienne aussi en aide, monsieur le maréchal.
À cheval, par ma foi !

Coehoorn les suivit des yeux. Jusqu'à ce que Sievers et ses hommes, avec force fracas, grondements et hurlements, se jettent sur les condottieres. Qui étaient supérieurs en nombre, et auxquels d'autres vinrent immédiatement prêter main-forte. Les manteaux noirs des Daerlandais disparurent dans la grisaille des condottieres, au milieu d'un gigantesque nuage de poussière.

En entendant de Wyngalt et les adjudants toussoier, le maréchal reprit ses esprits. Il repositionna le porte-étriers et les galons d'ornement, tout en maîtrisant son destrier indocile.

— À cheval ! ordonna-t-il.

Au début ils eurent de la chance. À l'entrée d'une petite vallée menant à la rivière, les Nordlings concentraient temporairement toutes leurs forces sur un groupe de rescapés de la brigade Nausicaa qui, serrés les uns contre les autres dans un cercle hérissé de lances, se défendaient âprement, empêchant l'ennemi d'ouvrir une brèche dans leur anneau. Bien évidemment, ils ne s'en sortirent pas aussi facilement. Ils durent se frayer un passage à travers une ligne de la cavalerie légère, des Bruggeois, à en juger par l'emblème sur leur manteau. La bagarre fut très courte, mais furieusement acharnée. Coehoorn n'avait plus rien d'un héros, et il n'en avait cure. Il ne voulait qu'une seule chose désormais : vivre. Sans même jeter un regard à l'escorte qui bataillait avec les Bruggeois, il fila avec ses adjudants vers la rivière, plaqué contre l'encolure de son cheval.

La route était libre de l'autre côté de la rivière, derrière les saules tordus s'étendait une vallée déserte sur laquelle on ne voyait aucune armée ennemie. Ouder de Wyngalt, qui galopait au côté de Coehoorn, poussa un cri de triomphe...

Quelque peu prématuré.

Ils étaient séparés de la paisible petite rivière par une prairie envahie de renouées vert clair. Lorsque, lancés au grand galop, ils débouchèrent sur l'herbe, les chevaux s'enfoncèrent aussitôt dans la fange jusqu'au flanc.

Le maréchal passa par-dessus la tête de sa monture et atterrit dans la boue. Tout autour de lui les chevaux hennissaient et regimbaient, les hommes hurlaient, couverts de fange et de lentilles d'eau. Au milieu de ce pandémonium, Menno entendit soudain un autre son. Un son synonyme de mort.

Le sifflement des flèches.

Il se jeta dans le courant de la rivière, pataugeant dans l'épais borbier où il s'enfonçait jusqu'aux cuisses. L'adjudant qui peinait à

côté de lui s'effondra soudain, la tête dans la boue ; le maréchal eut le temps de voir la flèche enfoncée jusqu'aux empennes dans son épaule. Au même instant, il reçut un coup terrible sur la tête. Il vacilla, mais il ne tomba pas, coincé dans le limon et les marais. Il voulut crier mais seul un râle parvint à sortir de sa bouche. *Je suis en vie*, se dit-il en tentant de s'arracher à l'étreinte de la bourbe gluante. Un cheval qui s'extirpait de la fange rua et heurta son heaume ; la tôle défoncée lui lamina la joue, lui brisa les dents et lui taillada la langue... *Je saigne... J'avale du sang... Mais je suis vivant...*

De nouveau le bruissement des cordes, le sifflement des empennes, le claquement des traits qui fracassaient les cuirasses ; des hurlements, des hennissements, des éclaboussures de sang. Le maréchal regarda autour de lui et vit les tireurs sur la berge : de petites silhouettes trapues, ventrues, vêtues de hauberts, de bassinets et de casques à pointes. *Des nains*, se dit-il.

Le bruissement des cordes des arbalètes, le sifflement des empennes. Le cri perçant des chevaux devenus fous. Le hurlement des hommes, étouffé par l'eau et la boue.

Tourné vers les tireurs, Ouder de Wyngalt cria qu'il se rendait ; d'une voix puissante, stridente, il demanda grâce et pitié, promettant une rançon, implorant pour sa vie. Conscient que personne ne comprenait ses paroles, il leva au-dessus de sa tête son épée qu'il tenait par la lame. En signe de reddition compréhensible *a priori* par tous, il allongea son épée. Mais il ne fut pas compris, ou alors mal compris, car deux traits le frappèrent en pleine poitrine avec une telle force qu'il fut projeté hors du marécage.

Coehoorn ôta son heaume cabossé d'un geste brusque. Il connaissait assez bien le langage courant des Nordlings.

— Ze suis le mahésal Coeonn..., balbutia-t-il en crachant du sang... le... mahésal... Coeonn... Ze vous en prie... Ze me vends...

— Qu'est-ce qu'il raconte, Zoltan ? s'étonna l'un des arbalétriers.

— Qu'il aille se faire foutre ! On s'en fiche de sa parlote ! Tu vois ce qui est brodé sur son manteau, Munro ?

— Un scorpion d'argent ! Ha ! Les gars, visez le fils de salaud ! Pour Caleb Stratton !

— Pour Caleb Stratton !

Les arbalètes cliquetèrent. Un trait atteignit Coehoorn en pleine poitrine, un deuxième le toucha à la cuisse, un troisième à la clavicule. Le maréchal de campagne de l'empire nilfgaardien tomba en arrière dans la boue, les renouées et les élodées cédèrent sous son poids. *Qui donc, par la peste noire, pouvait bien être ce Caleb Stratton ?* eut-il le temps de se demander. *Jamais de ma vie je n'ai entendu parler d'un Caleb...*

L'eau trouble, épaisse, boueuse et ensablantée de la petite rivière

Chotla se referma sur lui et pénétra dans ses poumons.

* * *

Iola sortit de la tente pour prendre une bouffée d'air frais. C'est alors qu'elle le vit, assis près du banc du forgeron.

— Jarre !

Il leva les yeux sur elle. Son regard était totalement vide.

— Iola ? demanda-t-il en remuant ses lèvres gercées avec difficulté. D'où est-ce que tu...

— Quelle question ! l'interrompit-elle aussitôt. Dis-moi plutôt ce que toi tu fais ici !

— Nous avons amené notre chef... Le voïvode Bronibor... Il est blessé...

— Toi aussi, tu es blessé. Montre-moi ce bras. Par les déesses ! Mais enfin mon garçon, tu vas te vider de ton sang !

Jarre la regardait, mais Iola commença à douter qu'il la voyait vraiment.

— C'est la bataille, dit le garçon en claquant légèrement des dents. Il faut rester debout fermement, aussi solide qu'un mur... Serrer les rangs. Les blessés légers doivent amener à l'hôpital de campagne les blessés graves. Ce sont les ordres.

— Montre-moi ton bras, je te dis.

Jarre poussa un bref hurlement, ses dents serrées se mirent à claquer dans un staccato sauvage. Iola fronça les sourcils.

— Misère, ce n'est pas beau à voir... Oh ! Jarre, Jarre... Tu verras, mère Nenneke sera très en colère... Viens avec moi.

Elle le vit blêmir au moment d'entrer. Quand parvint à ses narines la puanteur en suspens sous les bâches. Il eut un moment d'hésitation. Elle le soutint. Elle le vit regarder la table couverte de sang. L'homme qui y était allongé. Le chirurgien, un petit hobberas, qui bondit brusquement, trépigna, jura horriblement en jetant son scalpel à terre.

— Par la peste ! Putain ! Pourquoi ? Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi ?

Personne ne répondit.

— Qui était-ce ?

— Le voïvode Bronibor, indiqua Jarre d'une voix faible en regardant droit devant lui, le regard toujours aussi vide. Notre chef... Nous nous tenions bien serrés dans la formation. C'étaient les ordres. Comme un mur. Et Melfi a été tué...

— Monsieur Rusty, demanda Iola. Ce garçon, je le connais... Il est blessé...

— Il tient sur ses jambes, estima froidement le chirurgien. Et j'en ai un, là, qui est presque à l'agonie, et qui attend d'être trépané. Pas

question de pistonnage ici...

À cet instant, doté d'un sens inné de la dramaturgie, Jarre tomba dans les pommes et s'effondra sur le sol. Le hobberas pouffa.

— C'est bon, mettez-le sur la table, ordonna-t-il. Eh bien, son bras est dans un sale état. Comment est-ce qu'il tient, ça, on se le demande ! Grâce à sa manche, sans doute ? Iola, un bandage ! Serre fort ! Et ne t'avise pas de pleurer ! Shani, donne-moi la scie.

Avec un horrible craquement la scie s'enfonça dans l'os un peu au-dessus de l'articulation broyée du coude. Jarre revint à lui et se mit à brailler horriblement. Mais pas très longtemps. Car lorsque l'os céda, il s'évanouit de nouveau.

* * *

Et c'est ainsi que la puissance de Nilfgaard mordit la poussière sur les champs de Brenna, et qu'il fut mis un terme définitif à la marche de l'Empire vers le Nord. À Brenna, l'Empire perdit quarante-quatre mille hommes, morts au combat pour la plupart ou bien réduits en esclavage. Est tombée la fine fleur de la chevalerie, l'élite de la cavalerie. Ont péri, disparu ou ont été faits prisonniers des chefs de la trempe de Menno Coehoorn, Braibant, de Mellis-Stoke, van Lo, Tyrconnel, Eggebracht et d'autres encore dont les noms n'ont pas été conservés dans nos archives.

C'est ainsi que Brenna marqua le début de la fin. Mais il convient de notifier que cette bataille ne fut qu'une modeste pierre dans le nouvel édifice qui allait voir le jour, et que son importance aurait été infime si les fruits de la victoire n'avaient été intelligemment utilisés. Il convient de rappeler que loin de s'endormir sur ses lauriers, tout gonflé d'orgueil, et d'attendre les honneurs et les hommages, Jan Natalis, sans presque reprendre son souffle, se mit en marche vers le Sud. Les troupes de la cavalerie, sous le commandement d'Adam Pangratt et de Julia Abatemarko, décimèrent, anéantirent deux divisions de la III^e armée qui allaient prêter tardivement main-forte à Menno Coehoorn. À cette nouvelle, le reste du groupe armé « Centre » prit lâchement la fuite et se retira avec empressement au-delà de la Iaruga. Mais comme Foltest et Natalis marchaient sur leurs talons, les impériaux abandonnèrent des camps entiers de soldats ainsi que tous les engins grâce auxquels, dans leur orgueil, ils pensaient assiéger Wyzima, Gors Velen et Novigrad.

Telle une avalanche qui, en dévalant la montagne, entraîne toujours plus de neige dans son sillage, Brenna engendrait des conséquences de plus en plus rudes pour Nilfgaard. Les temps devinrent difficiles pour les troupes de Verden placées sous le commandement du prince de Wettem : les corsaires de Skellige et le roi Ethaïn de Cidaris leur infligèrent un sérieux camouflet dans la guerre de partisans. Lorsque ensuite de Wett eut connaissance de ce qui s'était passé à Brenna et que lui fut parvenue la

nouvelle que le roi Foltest et Jan Natalis se dirigeaient sur lui à marche forcée, il donna aussitôt l'ordre de sonner la retraite et traversa la rivière pour s'enfuir à Cintra, parsemant de cadavres la route de sa débandade, l'insurrection à Verden ayant repris de plus belle à l'annonce des défaites nilfgaardiennes. Nastrog, Rozrog et Bodrog, forteresses imprenables, furent les seules où se maintinrent des garnisons importantes ; elles ne quittèrent les lieux qu'après la signature du traité de Cintra, sous les honneurs et avec leur étendard.

À Aedirn, la nouvelle de la défaite de Nilfgaard à Brenna conduisit les rois Demawend et Henselt, qui étaient brouillés, à se réconcilier et à combattre côte à côte contre Nilfgaard. Le groupe armé « Est » qui, sous le commandement du duc Ardaï aep Dahy, marchait vers la vallée du Pontar, ne put s'opposer aux deux rois alliés. Rejoints par les forces de Rédanie et les guérilleros de la reine Meve, qui harcelèrent sans répit l'arrière-garde de Nilfgaard, Demawend et Henselt acculèrent Ardaï aep Dahy jusqu'à Aldersberg. Le duc Ardaï voulut entreprendre la bataille, mais par une curieuse fatalité, il tomba soudainement malade ; il fut pris de coliques et de diarrhées après avoir mangé quelque aliment avarié et il mourut en deux jours dans d'affreuses souffrances. Quant à Demawend et Henselt, ils attaquèrent les Nilfgaardiens sans tarder et là, à Aldersberg – sans doute est-ce justice –, ils les massacrèrent dans une rude bataille, en dépit de la supériorité numérique de Nilfgaard. Ainsi la puissance mentale et la maîtrise triomphent-elles toujours des forces brutales et obtuses.

Il convient de notifier une dernière chose : personne ne sait ce qu'il est advenu de Menno Coehoorn. Les uns racontent qu'il est tombé mais que son corps n'a pu être identifié dans la fosse commune. Les autres disent qu'il s'en est sorti mais que, craignant la colère impériale, il n'est jamais rentré à Nilfgaard. Il serait allé se cacher à Brokilone, chez les dryades, où il serait devenu un ermite, se laissant pousser la barbe jusques au sol. Là-bas il se serait éteint rapidement, accablé de chagrin.

Une légende circule également parmi les gens simples : le maréchal aurait fréquenté, la nuit, le champ de Brenna, marchant au milieu des tertres en se lamentant « Rendez-moi mes légions ! », mais il aurait fini par se pendre à un tremble sur un mont que l'on nomma, pour cette raison, le mont de Potence. Et la nuit, parmi les autres fantômes, l'on pouvait croiser le spectre du célèbre maréchal hantant régulièrement le champ de bataille.

— Grand-père Jarre ! Grand-père Jarre !

Jarre leva la tête de ses papiers, rectifia la position de ses lunettes qui glissaient sur son nez moite de sueur.

— Grand-père Jarre ! s'écria de sa voix aiguë le plus jeune de ses petits-enfants, une petite fille de six ans, résolue et vive et qui, grâce aux dieux, ressemblait davantage à sa mère, la fille de Jarre, qu'à son père, un véritable mollasson.

— Grand-père Jarre ! Grand-mère Lucienne m'a dit de te dire que

ça suffisait pour aujourd'hui, ton gribouillage oiseux, et que le goûter était prêt !

Jarre mit religieusement de côté les feuilles qu'il venait d'écrire et reboucha l'encrier. Il ressentit une douleur à son moignon. *Le temps va changer*, se dit-il. *Il va pleuvoir*.

— Grand-père Jaaaaarrrre !

— J'arrive, Ciri, j'arrive.

* * *

Avant qu'ils aient fini de s'occuper du dernier blessé, il était déjà bien plus de minuit. Les dernières opérations s'étaient déroulées sous les feux d'une lampe classique auxquels, plus tard, s'était ajoutée une lumière magique. Marti Sodergren avait eu une crise mais elle était revenue à elle, et bien qu'elle fût pâle comme la mort, rigide et que ses mouvements fussent aussi peu naturels que ceux d'un golem, ses sortilèges n'en étaient pas moins habiles et efficaces.

Il faisait nuit noire lorsqu'ils sortirent de la tente tous les quatre ; ils s'assirent contre la bâche.

La vallée était inondée de diverses lueurs : les feux immobiles des bivouacs, les feux mobiles des torches et des flambeaux. La nuit résonnait de chants lointains, de cris, d'interjections, de vivats.

Tout autour d'eux résonnaient également les cris saccadés et les gémissements des blessés. Les soupirs et les supplications des mourants. Ils ne les entendaient plus. Ils s'étaient habitués aux échos de souffrance et d'agonie, qui leur étaient désormais aussi familiers et naturels que le coassement des grenouilles dans les marais de la rivière Chotla, ou que le chant des cigales parmi les acacias de l'étang Doré.

Marti Sodergren, d'humeur romantique, se taisait, appuyée contre l'épaule du hobberas. Iola et Shani, enlacées, serrées l'une contre l'autre, pouffaient de temps en temps en silence, d'un rire nerveux, saccadé.

Avant de s'asseoir près de la tente, ils avaient tous bu une timbale de vodka, et Marti les avait régales de son dernier sortilège : un sort d'hilarité, utilisé généralement pour l'arrachage de dents. Rusty se sentait dupé par ce mélange : l'alcool, associé à la magie, l'avait abruti au lieu de le détendre ; loin d'adoucir son épuisement, il l'exacerba au contraire. Au lieu de lui apporter l'oubli, il faisait remonter ses souvenirs à la surface.

Il semblerait qu'il n'y ait que sur Iola et Shani que l'alcool et la magie aient l'effet escompté, songea-t-il.

Il se retourna et vit à la lumière de la lune des traces de larmes argentées briller sur le visage des deux jeunes filles.

— Je me demande qui a gagné la bataille, dit-il en se passant la langue sur ses lèvres raidies. Quelqu'un le sait-il ?

Marti tourna son visage vers lui, mais elle garda le silence pour ne pas briser le charme de cette soirée romantique. Les cigales chantaient dans les acacias, les saules et les aulnes de l'étang Doré ; les grenouilles coassaient. Les blessés gémissaient, imploraient, soupiraient. Et mouraient. Shani et Iola gloussaient à travers leurs larmes.

* * *

Marti Sodergren mourut deux semaines après la bataille. Elle avait fréquenté un officier de la Compagnie libre des condottieres, traitant cette aventure à la légère. Contrairement à l'officier. Lorsque Marti, qui aimait le changement, se mit à fréquenter un rotmistr témérien, le condottiere, fou de jalousie, lui donna un coup de couteau. Il fut pendu pour son crime, mais l'on ne parvint pas à sauver la guérisseuse.

Rusty et Iola moururent un an après la bataille, à Maribor, au plus fort de l'épidémie de fièvre hémorragique, qu'on appela aussi la Mort rouge ou le fléau Catriona, du nom du bateau qui avait amené la maladie. Tous les médecins et la majorité des prêtres s'enfuirent alors de Maribor. Rusty et Iola, eux, étaient restés. Ils avaient soigné les malades, puisqu'ils étaient médecins. Qu'il n'existe aucun remède contre la Mort rouge était pour eux sans importance. Ils furent contaminés tous les deux. Lui mourut dans ses bras, entre ses puissantes mains de paysanne qui inspiraient confiance. Elle, quatre jours plus tard. Seule.

Shani mourut soixante-douze ans après la bataille. Elle était alors la doyenne émérite, célèbre et respectée, de la faculté de médecine de l'université d'Oxenfurt. Des générations de futurs chirurgiens répétaient sa fameuse plaisanterie : « Coude le rouge avec le rouge, le jaune avec le jaune, le blanc avec le blanc. Si tu respectes ces règles, tout se passera sûrement très bien. »

Peu d'entre eux remarquaient que madame la doyenne essuyait furtivement quelques larmes chaque fois qu'elle énonçait cette facétie.

Peu d'entre eux.

* * *

Les grenouilles coassaient, les cigales chantaient parmi les saules près de l'étang Doré. Shani et Iola gloussaient à travers leurs larmes.

— Je me demande qui a gagné, répéta Milo Vanderbeck, un hobberas chirurgien de campagne, surnommé Rusty.

— Rusty, dit Marti Sodergren d'une voix romantique. Crois-moi, c'est bien la dernière chose dont je me préoccuperais si j'étais à ta place.

« Certaines flammes, grandes et puissantes, brillaient d'une lumière vive et ardente ; d'autres au contraire étaient toutes petites, vacillantes et tremblantes, sans éclat, et finissaient par s'éteindre. Tout au bout enfin brûlait une flamme minuscule, presque immobile, si faible qu'elle brillait à peine ; elle avait toutes les peines du monde à rester vivante, elle était tout près déjà de s'éteindre complètement.

— À qui appartient cette petite flamme prête à disparaître ? demanda le sorcelleur.

— C'est la tienne, répondit la Mort. »

Flourens Delannoy, *Contes et légendes*

Chapitre 9

Le plateau s'étendait presque jusques aux montagnes lointaines dont les cimes grises se noyaient dans la brume ; on aurait dit une véritable mer de pierres, déformée à certains endroits par des bosses ou des crêtes, hérissée à d'autres de dents pointues. Les carcasses des bateaux, des dizaines de carcasses, retenaient l'attention. Des galères, des galéaces, des cogues, des caravelles, des bricks, des holks, des drakkars. Certaines épaves avaient l'air de se trouver là depuis peu, d'autres, qui à l'évidence reposaient en ces lieux depuis des dizaines voire des centaines d'années, ne formaient plus que des tas de planches et de membrures difficilement identifiables.

Certaines avaient leur quille tournée vers le ciel, d'autres, renversées sur le côté, semblaient avoir été rejetées par des vents et des tempêtes démoniaques. D'autres encore donnaient l'impression de glisser, de naviguer au milieu de cet océan de pierres. Elles se tenaient bien droites, leurs galions fièrement dressés, leurs mâts indiquant le zénith, agitant ce qui restait de leurs voiles, de leurs états et de leurs haubans. Elles possédaient même leurs équipages fantomatiques, des marins sans vie, calés entre des planches putréfiées, empêtrés dans les cordages des charpentes, occupés pour des siècles à naviguer sans fin.

Alarmés par l'apparition du cavalier, apeurés par le martèlement des sabots, des nuées d'oiseaux noirs quittèrent à tire-d'aile en croassant les mâts, les vergues, les cordages et les carcasses. En un clin d'œil ils envahirent le ciel, tournoyant au-dessus de l'arête du précipice au fond duquel, gris et lisse comme le vif-argent, était lové un lac. Sur la crête se dressait une forteresse sombre et lugubre, dont les tours saillaient en partie au-dessus de la mer d'épaves, ses bastions incrustés dans la falaise qui surplombait le lac. Kelpie effectua quelques caracoles, s'ébroua, dressa les oreilles, boudant ce paysage mortuaire rempli d'épaves et de squelettes. Les oiseaux noirs, déjà de retour, reprenaient en croassant leur place sur les mâts brisés et les barres de flèche, sur les haubans et les crânes. Les volatiles avaient compris qu'il était inutile d'avoir peur du cavalier solitaire. Que si quelqu'un devait avoir peur ici, c'était précisément ledit cavalier.

— Du calme, Kelpie, dit Ciri d'une voix altérée. C'est la fin de la route. C'est le bon endroit et la bonne époque.

Elle se retrouva devant le château, surgissant telle une apparition d'entre les épaves. Alertés par le croassement des freux, les sentinelles de faction devant la porte, qui l'avaient aperçue les premiers, appelaient à présent leurs camarades, criant, gesticulant et la montrant du doigt.

Lorsqu'elle parvint à l'entrée de la tour, il régnait déjà une vive agitation parmi la foule qui s'y était amassée. Tous avaient le regard rivé sur elle. Ceux – peu nombreux – qui la connaissaient déjà pour l'avoir vue auparavant, comme Boreas Mun et Dacre Silifant. Et les autres, bien plus nombreux, qui avaient simplement entendu parler d'elle : les hommes de Skellen, nouvellement recrutés, mercenaires ou simples brigands d'Ebbing et de ses environs. Ces derniers regardaient maintenant, ébahis, la jeune fille aux cheveux gris et au visage balafré, une épée dans le dos, chevauchant une magnifique jument morelle, qui, la tête bien haute, renâclait et faisait claquer ses sabots sur les pavés de la route.

Le brouhaha s'atténua. Un silence presque total s'installa. La jument avançait, en levant haut ses jambes à la façon d'une ballerine, ses sabots frappant le sol comme un marteau une enclume. Elle avança ainsi longtemps avant que l'on croise devant elle guisarmes et corsèques pour lui barrer la route. Une main peu assurée et apeurée se tendit vers la bride de Kelpie. La jument renâcla.

— Conduisez-moi au maître de ce château, dit la jeune fille d'une voix sonore.

Boreas Mun, ne sachant lui-même pourquoi il agissait ainsi, maintint son étrier et lui tendit la main. D'autres retinrent sa jument récalcitrante.

— Me reconnais-tu, noble demoiselle ? demanda Boreas à voix basse. Nous nous sommes déjà rencontrés.

— Où ça ?

— Sur la glace.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Je ne regardais pas vos visages, alors, répliqua-t-elle, impassible.

— Tu étais la Dame du Lac, dit-il en hochant la tête d'un air grave. Pourquoi donc es-tu venue ici, jeune fille ? Pour qui ? Pour quoi ?

— Pour Yennefer. Et pour rencontrer ma destinée.

— C'est plutôt la mort que tu y trouveras, murmura-t-il. Tu es au château de Stygg. À ta place, je m'enfuirais le plus loin possible d'ici.

Elle le regarda de nouveau. Et Boreas comprit instantanément ce que signifiait l'éclat dans ses yeux.

Stefan Skellen fit son apparition. Les mains croisées sur sa poitrine, il observa longuement la jeune fille. Enfin, d'un geste énergique, il l'invita à le suivre. Elle lui emboîta le pas sans un mot, escortée de toutes parts par des hommes armés.

— Étrange jeune fille, marmonna Boreas.

Et il eut un frisson.

— Par chance, ce n'est plus notre problème, constata Dacre Silifant d'un ton railleur. Mais je m'étonne que tu lui aies parlé comme tu l'as fait. C'est cette sorcière qui a tué Vargas et Fripp, et plus tard Ola Harsheim...

— C'est Chat-Huant qui a tué Harsheim, l'interrompt Boreas. Pas elle. Elle, elle nous a laissé la vie sauve, là-bas, sur la glace, alors qu'elle aurait pu nous abattre comme des chiots et nous noyer. Tous. Y compris Chat-Huant.

— C'est ça. (Dacre cracha sur les dalles de la cour.) Il va maintenant la récompenser pour sa miséricorde, tout comme le magicien et Bonhart. Tu verras, Mun, ils vont pas hésiter à lui régler son compte en beauté. Je te parie qu'ils vont la dépouiller, la découper en fines lamelles.

— Ça, je veux bien le croire, grogna Boreas. Ce sont des équarisseurs. Et nous on ne vaut guère mieux, puisqu'on est à leur service.

— Tu vois une autre solution ? Non.

L'un des hommes de main de Skellen demanda soudain le silence, un autre lui fit écho. Un juron s'éleva, puis un soupir. Quelqu'un, sans dire un mot, tendit le bras.

Sur les créneaux, sur les corbeaux, sur les toits des tourelles, les corniches, les parapets et les gables, sur les chéneaux, les gargouilles et les mascarons, partout s'étaient installés les oiseaux noirs. Sans un bruit, sans un croassement, ils avaient quitté la mer d'épaves et attendaient en silence.

— Ils flairent la mort, marmonna l'un des mercenaires.

— Et la charogne, ajouta un autre.

— On n'a pas d'autre solution, répéta machinalement Silifant en regardant Boreas.

Ce dernier observait les oiseaux.

— Il est peut-être temps d'en trouver une, répondit-il doucement.

* * *

Ils montèrent un grand escalier à trois paliers, traversèrent un immense corridor bordé de part et d'autre de niches abritant des statues, puis un vestibule entouré d'une galerie. Ciri marchait d'un pas vif, elle ne ressentait aucune crainte ; ni les armes ni le faciès patibulaire des hommes qui l'escortaient n'éveillaient sa peur. Elle avait menti en affirmant ne pas se souvenir du visage des hommes sur le lac gelé. Elle s'en souvenait parfaitement. Elle se souvenait de Stefan Skellen, tremblant et claquant des dents sur la glace, ce même

Skellen qui, la mine sombre, la conduisait à présent jusqu'aux tréfonds de la terrible forteresse.

Alors qu'il ne cessait de se retourner et de lui lancer des regards remplis de haine, elle sentait qu'il avait toujours un peu peur d'elle. Elle respira profondément.

Ils pénétrèrent dans un hall, sous une voûte très haute aux nervures étoilées, soutenue par des colonnes et éclairée par des lustres immenses. Ciri vit alors qui l'attendait. La terreur s'empara d'elle, plongeant ses pattes griffues dans ses viscères, l'enserrant de toutes ses forces.

En trois enjambées Bonhart fut sur elle. Des deux mains il la saisit par son chemisier et l'attira à lui, la dévisageant de ses yeux de poisson.

— L'enfer doit être vraiment terrifiant pour que, malgré tout, tu me préfères à lui, prononça-t-il dans un râle.

Son haleine sentait l'alcool. Elle ne répondit pas.

— Ou peut-être l'enfer n'a-t-il pas voulu de toi, petite bête sauvage ? La tour diabolique t'a peut-être recrachée avec horreur, après avoir goûté à ton poison ?

Il l'attira plus près. Elle détourna la tête.

— Tu as raison, dit-il doucement. Tu as raison d'avoir peur. C'est ici que s'achève ton voyage. Ce château sera ta dernière demeure. Ici, je te viderai de ton sang.

— Vous avez terminé, monsieur Bonhart ?

Elle reconnut sur-le-champ l'homme qui avait parlé. Le magicien Vilgeförtz, celui-là même qui, sur Thanedd, après avoir été fait prisonnier et menotté, l'avait ensuite poursuivie dans la tour de la Mouette. À l'époque, sur l'île, il était très beau. Mais quelque chose dans son visage avait changé, quelque chose qui l'avait rendu affreux et effrayant. Il était assis sur un fauteuil que l'on aurait pu prendre pour un trône.

— Permettez, monsieur Bonhart, qu'en tant qu'hôte j'assume l'agréable obligation d'accueillir dans le château de Stygg notre invitée, Mlle Cirilla de Cintra, fille de Pavetta, petite-fille de Calanthe, descendante de la célèbre Lara Dorren aep Shiadhal. Bienvenue. Approche, je te prie.

La politesse teintée de raillerie de ses premières paroles avait totalement disparu, cédant la place dans sa dernière phrase à la menace et au commandement. Ciri comprit aussitôt qu'elle serait incapable de résister. Elle sentit la peur l'envahir. Une peur épouvantable, paralysante.

— Plus près, siffla Vilgeförtz.

C'est alors qu'elle se rendit compte de ce qui n'allait pas dans le visage du magicien. L'œil gauche, beaucoup plus petit que l'œil droit,

ne cessait de s'agiter et de tourner comme un fou dans son orbite grise et flétrie, offrant une vision cauchemardesque.

— Attitude courageuse, aucune trace de peur sur le visage, observa le magicien en penchant la tête. Mes respects. Encore faut-il que ton courage ne soit pas synonyme de stupidité. Je vais commencer par dissiper toute illusion éventuelle. Comme l'a judicieusement fait remarquer Bonhart, tu ne t'échapperas pas d'ici. Ni en te téléportant ni à l'aide de tes capacités particulières.

Elle savait qu'il avait raison. Elle avait tenté jusque-là de se persuader qu'elle parviendrait toujours à se sauver à la dernière minute, en cas d'urgence, et à se cacher dans le temps et l'espace. Elle comprenait à présent qu'elle s'était leurrée. Le château vibrait tout entier d'une magie malsaine, hostile, étrangère, qui la transperçait, la pénétrait, comme un parasite qui ramperait dans ses entrailles, se fauflerait insidieusement dans son cerveau. Elle ne pouvait rien contre ça. Elle était à la merci de l'ennemi. Impuissante.

Tant pis ! se dit-elle. Je savais ce que je faisais en venant ici. Tout le reste effectivement n'était qu'illusion. Advienne que pourra.

— Bravo ! s'exclama Vilgeförtz. Juste appréciation de la situation. Adviendra que pourra. Plus précisément : ce que j'aurai décidé qu'il adviendra. Et devineras-tu, ma merveilleuse, ce que j'ai décidé ? Je me le demande.

Elle voulut répondre malgré sa gorge nouée, mais elle n'eut pas le temps d'émettre un seul son : il la devança de nouveau en sondant ses pensées.

— Bien entendu que tu le sais, maîtresse des Mondes. Maîtresse du Temps et de l'Espace. Eh non ! ma merveilleuse, je ne suis pas surpris par ta visite. Car je sais où tu t'es enfuie et de quelle manière tu l'as fait. Je sais qui tu as rencontré là-bas, et à quoi tu t'es heurtée. Je sais de quelle manière tu es arrivée ici. Il n'y a qu'une seule chose que j'ignore : la route fut-elle longue ? Tes impressions nombreuses ?

» Oh ! fit-il, un sourire mauvais aux lèvres, la devançant de nouveau, tu n'as pas à répondre. Je sais que l'expérience fut intéressante, passionnante même. Vois-tu, j'ai vraiment hâte d'essayer à mon tour. J'envie beaucoup ton talent. Tu vas devoir le partager avec moi, ma merveilleuse. Oui, « devoir » est le mot juste. Car tant que tu t'y opposeras, je ne te relâcherai pas. Je ne te laisserai pas une minute tranquille, ni le jour ni la nuit.

Ciri comprit enfin que ce n'était pas uniquement à cause de l'émotion qu'elle avait la gorge serrée. Le magicien la bâillonnait et l'étouffait grâce à sa magie. Il la narguait. L'humiliait. Aux yeux de tous.

— Libère... Yennefer, parvint-elle à articuler entre deux quintes de toux, courbée par l'effort. Libère-la... Et tu pourras faire de moi ce que

tu voudras.

Bonhart partit d'un ricanement ; Stefan Skellen aussi eut un rire sec. Vilgefoltz frotta le coin de son œil macabre à l'aide de son petit doigt.

— Tu ne peux être stupide au point d'ignorer que je peux d'ores et déjà faire de toi ce que bon me semble. Ton offre est pathétique, pitoyable et grotesque.

— Tu as besoin de moi, reprit-elle en redressant la tête, bien que cela lui demande un gros effort. Pour avoir un enfant de moi. C'est ce qu'ils veulent tous, toi aussi, tu le veux. Oui, je suis à ta merci, je suis venue ici de moi-même... Ce n'est pas toi qui m'as attrapée, même si tu m'as poursuivie de par le monde... C'est de mon plein gré que je suis ici et que je me rends à toi. En échange de Yennefer. En échange de sa vie. Tu trouves que c'est grotesque ? Alors essaie donc la force avec moi... Tu verras, l'envie de rire te passera en un clin d'œil.

Bonhart bondit dans sa direction, brandissant sa nagaïka. Vilgefoltz fit un geste en apparence anodin, un simple mouvement de la main, qui suffit pourtant à arracher le fouet des doigts du chasseur de primes : ce dernier se mit à tituber comme un chariot rempli de charbon.

— Je constate, monsieur Bonhart, que vous n'avez toujours pas intégré les obligations liées au statut d'invité, dit Vilgefoltz en se massant le doigt. Veuillez donc, je vous prie, retenir ceci : lorsqu'on est en visite chez quelqu'un, il est interdit d'abîmer les meubles et les œuvres d'art, il est interdit de voler, de salir les tapis et les endroits difficilement accessibles. Il est interdit de violenter et de battre les autres invités... du moins, pour ce qui concerne cette dernière règle, tant que l'hôte lui-même n'en a pas terminé avec eux et qu'il n'a pas signifié que d'autres pouvaient prendre la relève... Si tu as bien écouté ce que je viens de dire, Ciri, tu en tireras sans doute les conclusions qui s'imposent. Non ? Je vais t'aider. Tu declares te rendre de ton plein gré, accepter docilement ton sort, et tu m'autorises à faire de toi ce que bon me semble, persuadée que ton offre est la générosité même. Tu te trompes. Car, quoi qu'il advienne, je ferai de toi ce que j'ai à faire, et non ce que j'aurais envie de faire. Un simple exemple : pour me venger de ce que tu m'as fait, j'aurais bien envie de t'arracher ne serait-ce qu'un œil, mais je ne peux pas, car je crains que tu n'y survives pas.

Ciri comprit que c'était maintenant ou jamais qu'elle devait agir. D'un geste vif, elle sortit Hirondelle de son fourreau. Le château tout entier se mit soudain à tourner autour d'elle, elle sentit qu'elle tombait, son genou heurta douloureusement le sol. Elle se recroquevilla, son front touchant presque le dallage ; elle luttait contre une envie de régurgiter. Son épée glissa de ses doigts engourdis.

Quelqu'un s'en saisit.

— Oui..., dit Vilgefartz d'une voix traînante. (Il avait posé son menton sur ses mains jointes comme pour une prière.) Où en étais-je ? Ah oui ! c'est vrai, ta proposition. La vie et la liberté de Yennefer en échange... En échange de quoi ? De ta reddition volontaire, sans violence ni contrainte ? Je suis désolé, Ciri. Pour ce que je vais te faire, la violence et la contrainte sont tout bonnement indispensables.

» Oui, oui, répéta-t-il en observant avec curiosité la jeune fille qui râlait et crachait sa salive, prise de nausées. Il est impossible d'agir autrement. Sans contrainte et sans violence, tu ne consentirais jamais à ce que je vais te faire, je t'assure. Ton offre, par conséquent, reste pitoyable et grotesque, elle est de surcroît sans valeur. Je la rejette donc. Allez, emmenez-la immédiatement au laboratoire.

* * *

Le laboratoire n'était pas très différent de celui du temple de Melitele, à Ellander, que Ciri connaissait bien. Il était lui aussi bien éclairé, propre, avec de longues tables au plateau en tôle où étaient disposés quantité de verres, de bocaux, de retortes, de cornues, de fioles, de tubes en verre, de lentilles, d'éprouvettes remplies de solutions chuintantes et bouillonnantes, et autres ustensiles étranges. Ici également, comme à Ellander, il empestait l'éther, l'alcool éthylique, le formol et autre chose encore, une odeur qui faisait monter l'angoisse. Même là-bas, dans le temple de Melitele, auprès des bienveillantes prêtresses et de la non moins bienveillante Yennefer, Ciri éprouvait de la peur dans le laboratoire. Et pourtant, à Ellander, personne ne l'y traînait de force, personne ne la faisait brutalement asseoir sur un banc, personne ne la maintenait dans une poigne de fer par les bras et les mains. Elle n'avait jamais vu dans le laboratoire d'Ellander pareil fauteuil en fer dont l'usage, comble du sadisme, sautait aux yeux immédiatement. Elle n'y avait jamais vu d'individus au crâne rasé vêtus de blanc. Il n'y avait là-bas aucun Bonhart, aucun Skellen qui, rouges d'excitation, se pourléchaient nerveusement les babines. Et il n'y avait là-bas aucun Vilgefartz à l'œil minuscule, cauchemardesque, en perpétuel mouvement.

Après avoir passé un long moment à disposer divers instruments terrifiants sur la table, Vilgefartz se tourna enfin vers Ciri.

— Tu vois, ma merveilleuse demoiselle, dit-il en approchant, tu es pour moi la clef de la puissance et du pouvoir. Non seulement dans ce monde, vanité des vanités, voué du reste à un rapide anéantissement, mais dans tous les mondes. Toute une variété d'endroits et de temps nés après la Conjonction. Tu me comprends à coup sûr, tu as personnellement visité plusieurs de ces endroits et de ces époques.

» À ma grande honte, je dois l'avouer, le pouvoir m'attire terriblement, reprit-il au bout d'un instant en retroussant ses manches. C'est vil, je le sais, mais je veux être un souverain. Un souverain à qui l'on fera des courbettes, que les gens béniront pour la seule raison qu'il daigne exister, et qu'ils vénéreront comme un dieu lorsque, disons, il acceptera de sauver leur monde du cataclysme. Même s'il n'agit que par simple caprice. Ah, Ciri ! J'ai le cœur rempli de joie en songeant à la façon dont je récompenserai magnanimement mes fidèles et punirai atrocement les indociles et les insoumis. Les prières qui me seront adressées par des générations entières reconnaissantes, en appelant à mon amour et à ma clémence, seront pour mon âme aussi douces que du miel. Des générations entières, Ciri, des mondes entiers ! Tends bien l'oreille. Entends-tu les suppliques ?... « De l'épidémie, de la faim, du feu, de la guerre et de la colère de Vilgefortz, protégez-nous... »

Il agita les doigts devant son visage, puis il la saisit violemment par les joues. Ciri hurla, se débattit, mais il la maintenait trop fermement. Ses lèvres commencèrent à trembler. Vilgefortz s'en aperçut et se mit à ricaner.

— L'Enfant de la Destinée ! s'exclama-t-il en riant nerveusement, et de la bave apparut au coin de ses lèvres, Aen Hen Ichaer, le fameux Sang ancien des elfes... Qui n'appartient désormais qu'à moi seul.

Il se redressa violemment. S'essuya les lèvres.

— Divers imbéciles ou mystiques ont voulu voir en toi la réplique fidèle du Sang ancien décrit dans les fables, les légendes et les prophéties, poursuivit-il de son ton froid habituel. Ils recherchaient en toi le gène, l'héritage de tes ancêtres. Confondant le ciel avec les étoiles qui se reflètent à la surface de l'étang, les mystiques avaient escompté que le gène aux immenses pouvoirs continuerait d'évoluer, qu'il atteindrait sa maturité dans ton enfant, ou dans l'enfant de ton enfant. Tu étais auréolée d'une aura sacrée, autour de toi flottait de la fumée d'encens. Mais ô combien plus banale se révèle la vérité, ô combien plus prosaïque. Je dirais même, organiquement prosaïque. Ce qui est important, ma merveilleuse, c'est ton sang. Mais au sens propre du terme, nulle poésie là-dedans.

Vilgefortz prit sur la table une seringue en verre légèrement recourbée, d'une longueur d'un demi-pied environ et terminée par un fin tube capillaire. Ciri sentit sa bouche s'assécher. Le magicien examina la seringue à la lumière.

— Dans un instant, annonça-t-il froidement, on va te déshabiller et t'installer dans ce fauteuil, celui-là, oui, que tu observes avec tant de curiosité. Tu n'y seras pas très à ton aise, mais tu devras y passer un certain temps. Puis, à l'aide de cet engin, qui, visiblement, te fascine tout autant, tu vas être inséminée. Ce ne sera pas si terrible, tu seras

plongée pratiquement en permanence dans une demi-inconscience, grâce aux élixirs que je t'injecterai par voie intraveineuse afin d'assurer une bonne implantation du fœtus et d'éviter tout risque de grossesse extra-utérine. Tu n'as pas à avoir peur, j'ai de la pratique, j'ai fait ça des centaines de fois. Jamais, il est vrai, sur une élue de la destinée, mais je ne crois pas que l'utérus et les ovaires des élues soient à ce point différents de ceux des jeunes filles ordinaires.

» Et maintenant, le plus important. (Vilgefoltz se délectait de ce qu'il allait dire.) Cela t'inquiétera peut-être, ou au contraire t'en réjouiras-tu, mais sache que tu ne mettras pas d'enfant au monde. Qui sait, peut-être que ton rejeton aurait été un grand élu aux capacités extraordinaires, qui aurait sauvé le monde et régné sur les peuples. Mais personne ne peut le garantir et je n'ai pour ma part nulle intention d'attendre si longtemps. C'est de ton sang, moi, dont j'ai besoin. Plus précisément, du sang de ton placenta. Je te l'enlèverai dès qu'il sera formé. Quant à la suite de mes projets et de mes intentions, ma merveilleuse, elle ne te concerne pas, tu le comprendras aisément, il est donc inutile que je t'en informe : ce serait pour toi une frustration inutile.

Il se tut à dessein, afin de produire son effet. Ciri ne pouvait maîtriser le tremblement de ses lèvres.

— Et maintenant, je vous invite à prendre place sur le fauteuil, mademoiselle Cirilla.

D'un geste théâtral, il lui désigna le siège.

— Ça vaudrait le coup que cette chienne de Yennefer voie ça, lança Bonhart en dévoilant ses dents sous sa moustache grise. Elle y a droit !

— Absolument ! s'exclama Vilgefoltz en souriant. (De la bave blanche apparut de nouveau au coin de ses lèvres souriantes.) Une insémination, c'est tout de même quelque chose de sacré, de noble et de solennel, c'est un miracle auquel devrait assister toute la famille proche. Et l'on peut dire que Yennefer est ta *quasi*-mère, n'est-ce pas ? Or dans les cultures primitives, la mère prend une part active à la cérémonie nuptiale de sa fille. Allez la chercher !

— Pour en revenir à cette insémination... (Bonhart se pencha vers Ciri tandis que les individus au crâne rasé commençaient déjà à la déshabiller.) Ne pourrait-on pas, sieur Vilgefoltz, procéder de manière plus naturelle, plus agréable ?

Skellen pouffa de rire en tournant la tête. Vilgefoltz fronça légèrement les sourcils.

— Non, répondit-il froidement. Non, monsieur Bonhart, on ne pourrait pas.

Ciri, comme si elle venait juste de se rendre compte de la gravité de la situation, poussa un cri perçant. Une première fois, puis une deuxième.

— Eh bien, eh bien ! s'énerva le magicien. Nous sommes entrés courageusement dans la gueule du lion, la tête et l'épée bien droites, et nous avons peur à présent d'un vulgaire petit tube en verre ? Quelle honte, ma demoiselle !

N'ayant cure de ce qu'il pouvait penser, Ciri s'époumona une troisième fois au point de faire tinter tous les ustensiles du laboratoire.

Et le château de Stygg tout entier lui répondit par un hurlement et des cris d'alerte.

* * *

— J'vous l'dis, les gars, ça va pas être la joie, répéta Nétroussé en grattant du revers ferré de sa lance le fumier séché entre les cailloux de la route. Oh ! vous verrez bien, ça va pas être la joie pour nous, les miséreux !

Il regarda ses compagnons, mais aucun des soldats de garde ne fit de commentaires. Boreas Mun non plus ne dit mot. Il était resté avec les sentinelles près de l'entrée. Non parce qu'il en avait reçu l'ordre, mais parce qu'il en avait décidé ainsi. Il aurait pu, comme Silifant, suivre Chat-Huant, il aurait pu voir de ses propres yeux ce qui allait arriver à la Dame du Lac, assister au sort qui lui était réservé. Mais Boreas n'en avait pas envie. Il préférerait rester ici, dans la cour, à ciel découvert, loin des appartements et des salles supérieures du château où l'on avait emmené la jeune fille. Ici, il était certain de ne pas entendre ses cris.

D'un signe de tête, Nétroussé désigna les freux toujours installés sur les murs et les corniches.

— C'est mauvais signe, ces oiseaux noirs. C'est de mauvais augure, cette jeunette arrivée ici sur sa jument morelle. Moi, j'vous l'dis, Chat-Huant nous a entraînés dans une mauvaise histoire. Et puis on raconte qu'il n'est plus coroner, ni même un monsieur important, mais que c'est un banni, tout comme nous. L'empereur est terriblement furieux contre lui, paraît-il. Si on nous attrape en même temps que lui, mes enfants, on va l'sentir passer, nous, les pauvres hères.

— Aïe, aïe, aïe ! ajouta une deuxième sentinelle, un moustachu coiffé d'un petit chapeau décoré de plumes de cigogne noire. Le pal n'est pas loin ! Quand l'empereur est contrarié, c'est mauvais pour nous.

— Bah ! intervint un troisième soldat arrivé au château de Stygg tout récemment, avec le dernier groupe de mercenaires embauchés par Skellen. Peut-être que l'empereur n'aura plus le temps de s'occuper de nous. Paraît qu'à c't'heure, il a d'autres turbulences à régler. On raconte qu'y a eu une bataille décisive là-bas, dans le Nord. Les Nordlings ont battu les impériaux à plate couture.

— Si c'est vrai, rétorqua un quatrième, c'est peut-être pas si mal qu'on soit ici avec Chat-Huant... C'est toujours mieux d'être du côté de ceux qui ont le dessus.

— Pour sûr que c'est mieux ! approuva le nouveau. J'ai l'impression que Chat-Huant va monter très haut. Et nous aussi, on va monter avec lui !

— Aïe, mes enfants ! fit Nétroussé en s'appuyant sur sa lance. Vous êtes bêtes comme des queues de vache.

Les oiseaux noirs se préparaient ; ils s'envolèrent en poussant des croassements assourdissants et assombrirent le ciel, tournoyant autour du bastion.

— Par le diable ! gémit l'une des sentinelles.

— Veuillez ouvrir la porte, je vous prie.

Boreas Mun sentit soudain une forte odeur de plantes, un mélange de sauge, de menthe et de thym. Ravalant sa salive, il secoua la tête. Ferma les yeux, les rouvrit. Rien n'y fit. L'inconnu maigre et grisonnant aux allures de collecteur d'impôts qui avait brusquement surgi à leurs côtés ne songeait pas à disparaître. Il restait là, debout, lèvres serrées, affichant un étrange sourire. Les cheveux qui s'étaient dressés soudain sur la tête de Boreas manquèrent de soulever son chapeau.

— Veuillez ouvrir la porte, je vous prie, répéta l'inconnu souriant. Sur-le-champ. Ce serait vraiment préférable.

Laissant tomber sa corsèque dans un bruit métallique, Nétroussé se tint roide et remua les lèvres mais aucun son ne s'en échappa. Il avait les yeux vides. Les autres se rapprochèrent de la porte, en marchant de manière peu naturelle et rigide, à la façon des automates. Ils retirèrent la barre. Ouvrirent la porte.

Dans la cour s'engagèrent quatre cavaliers, leurs sabots résonnèrent avec fracas sur les pavés de la cour.

L'un des cavaliers avait les cheveux blancs comme la neige, l'épée qu'il tenait à la main étincelait comme un éclair. Le deuxième était une femme aux cheveux clairs qui gardait son arc tendu entre ses mains. Le troisième cavalier, une toute jeune fille, fendit d'un geste énergique la tempe de Nétroussé de son sabre tordu.

Boreas Mun saisit la lance tombée à terre et s'abrita derrière sa hampe : le quatrième cavalier s'était dressé soudain devant lui. Des deux côtés de son heaume étaient fixées des ailes de rapace. Son épée levée scintilla.

— Laisse, Cahir, dit sèchement l'homme aux cheveux blancs. Ne gaspillons pas notre temps. Inutile de faire couler le sang inutilement. Milva, Régis, par ici...

— Non, balbutia Boreas, ne sachant lui-même pourquoi il agissait ainsi. Pas par là... Là-bas, ce ne sont que des murs aveugles. Vous

devez prendre cet escalier... Il vous conduira aux étages supérieurs. Si c'est pour sauver la Dame du Lac... il faut vous dépêcher.

— Merci, dit l'homme aux cheveux blancs. Merci à toi, inconnu. Régis, tu as entendu ? Conduis-nous !

Bientôt il n'y eut plus dans la cour que des cadavres. Seul Boreas Mun respirait encore, toujours appuyé sur la hampe de sa lance, incapable de la lâcher tant ses jambes tremblaient.

Les freux tournoyaient au-dessus du château de Stygg, entourant la tour et les bastions d'un voile de crêpe noir.

* * *

Vilgefortz écouta avec un calme stoïque et un visage de pierre le rapport du mercenaire qui était accouru, à bout de souffle.

— Des renforts de dernière minute ? couina-t-il. Incroyable. Ça n'arrive jamais, ce genre de choses. Sauf peut-être dans de mauvaises représentations de foire, ce qui revient au même. Fais-moi plaisir, brave homme, et dis-moi que tu as inventé tout ça pour... disons... me jouer un mauvais tour.

— J'ai rien inventé du tout, rétorqua, vexé, le mercenaire. Je dis la vérité ! Ils sont toute une hanse ! Ils sont entrés ici.

— C'est bon, c'est bon, l'interrompt le magicien. Je plaisantais. Skellen, occupe-toi personnellement de cette affaire. Ce sera l'occasion de prouver de quoi est vraiment capable l'armée que tu as recrutée grâce à mon or.

Chat-Huant s'empressa d'approcher, en agitant nerveusement les bras.

— Ne traites-tu pas cela trop à la légère, Vilgefortz ? s'écria-t-il. On dirait que tu ne te rends pas compte du sérieux de la situation. Si le château est attaqué, c'est par l'armée d'Emhyr ! Ce qui signifie que...

— Ce qui ne signifie rien du tout, l'interrompt le magicien. Mais je sais à quoi tu penses. C'est bon, si le fait de m'avoir à tes côtés te remonte le moral, d'accord. Allons-y. Vous aussi, monsieur Bonhart.

» Pour ce qui te concerne, ajouta-t-il en toisant Ciri de son œil immonde, ne te fais pas d'illusions. Je sais qui a fait son apparition avec des renforts dignes d'une mauvaise farce. Et je te garantis que cette farce à deux sous va se métamorphoser en véritable cauchemar.

» Hé, vous ! lança-t-il en faisant signe aux pages et à ses hommes de main. Entravez-la avec de la dymérite, enfermez-la à triple tour dans une cellule et ne vous éloignez pas d'une semelle de la porte. Sinon, vous le paierez de votre vie. Compris ?

— À vos ordres, monsieur.

* * *

Ils se retrouvèrent dans un couloir qui les mena à une salle immense encombrée de sculptures, une véritable glyptothèque. Personne ne leur barra le chemin. Ils croisèrent simplement quelques pages qui s'enfuirent aussitôt qu'ils les virent.

Ils grimpèrent l'escalier au pas de course. D'un coup de pied Cahir enfonça une porte. Angoulême s'engouffra à l'intérieur en poussant un cri de guerre ; d'un coup de sabre, elle fit tomber le heaume d'une armure placée près de la porte et qu'elle avait prise pour une sentinelle. Se rendant compte de son erreur, elle partit d'un grand éclat de rire.

— Hé, hé, hé ! Regardez un peu...

Geralt la rappela à l'ordre.

— Angoulême ! Ne reste pas plantée là ! Allez !

Devant eux une porte s'ouvrit, derrière eux se dessinèrent des silhouettes. Sans hésiter, Milva tendit son arc et tira une flèche. Quelqu'un hurla. La porte se referma, et Geralt entendit le verrou grincer.

— On continue, cria-t-il, on continue. Ne restez pas là !

— Sorcelleur, dit Régis, courir ainsi n'a aucun sens. Je vais aller... Je pars en reconnaissance.

— Fonce.

Le vampire disparut, comme emporté par le vent. Geralt n'avait pas le temps de s'en étonner.

Ils tombèrent sur d'autres hommes, armés cette fois. Cahir et Angoulême se ruèrent sur eux en criant, mais les soldats s'enfuirent précipitamment ; apparemment, ils avaient surtout été effrayés par Cahir et son imposant heaume ailé.

Ils débouchèrent dans un cloître, se retrouvèrent dans le péristyle intérieur qui l'entourait. Une vingtaine de pas seulement les séparaient du portique qui menait aux profondeurs du château, mais des hommes débouchèrent du côté opposé de la galerie. Des cris résonnèrent. Des flèches sifflèrent.

— Cachez-vous ! s'écria le sorcelleur.

Une volée de flèches s'abattit sur eux. Les pennes vrombissaient, des étincelles jaillissaient sur le dallage, les pointes des flèches ébréchaient les stucs des murs, parsemant les dalles d'une fine poussière.

— Laissez-vous tomber derrière la balustrade !

Ils obéirent, tentant de s'abriter du mieux qu'ils le pouvaient derrière les piliers en spirale ornés de feuilles sculptées. Mais ils ne s'en sortirent pas tous indemnes. Le sorcelleur entendit Angoulême crier, il la vit se saisir le bras ; sa manche était imprégnée de sang.

— Angoulême !

— Ce n'est rien ! Ça n'a touché que du mou, lui répondit la jeune fille en criant.

À sa voix à peine tremblante, le sorceleur sut qu'elle disait la vérité. Si la flèche lui avait brisé l'os, Angoulême se serait évanouie sous le choc.

De la galerie, les archers tiraient sans interruption, ils criaient, appelant des renforts. Plusieurs d'entre eux se déplacèrent sur les côtés afin de bénéficier d'un angle de tir plus aigu. Geralt pesta, apprécia la distance qui les séparait de l'arcade. La chose ne se présentait pas au mieux. Mais rester sur place signifiait la mort.

— On saute ! s'écria-t-il. Attention ! Cahir, aide Angoulême.

— Ils vont nous abattre !

— Sautons ! Il le faut !

— Non ! s'écria Milva en se levant, son arc à la main.

Elle se redressa et se mit en position de tir. On aurait dit une vraie statue, une amazone de marbre avec son arc. Les tireurs de la galerie hurlèrent.

Milva lâcha la corde.

L'un des tireurs tomba en arrière et heurta le mur. Ce dernier fut bientôt souillé d'une énorme tache de sang dont la forme faisait penser à une pieuvre géante. De la galerie s'éleva un cri, un hurlement de colère, de fureur, chargé de menace.

— Par le Grand Soleil ! gémit Cahir.

Geralt lui serra le bras.

— Sautons ! Aide Angoulême !

Les tireurs positionnés dans le cloître visaient exclusivement Milva. L'archère ne tremblait pas d'un cil alors que tout autour d'elle s'élevait un nuage de poussière de plâtre et volaient des éclats de marbre et des échardes d'aillettes brisées. Elle relâcha tranquillement la corde. Il y eut un nouveau hurlement, et un deuxième tireur s'effondra comme une poupée de chiffon, éclaboussant ses compagnons de sang et de morceaux de cervelle.

— Maintenant ! s'écria Geralt en voyant les tireurs qui déguerpissaient de la galerie, sautaient sur le dallage, se protégeant comme ils le pouvaient pour éviter les flèches meurtrières de Milva. Seuls les trois plus téméraires continuaient à tirer. Une flèche heurta le pilier ; de la poussière de plâtre tomba sur la tête et les épaules de Milva. L'archère souffla pour balayer ses cheveux de son visage et tendit son arc.

— Milva ! (Geralt, Cahir et Angoulême avaient atteint l'arcade.) Laisse ! Sauve-toi !

— Une dernière encore ! répondit l'archère, la penne de sa flèche frôlant le coin de ses lèvres.

Elle fit claquer la corde. L'un des derniers tireurs hurla, bascula

par-dessus la balustrade et dégringola sur les dalles de la cour. Voyant cela, les deux autres tireurs perdirent aussitôt courage. Ils sautèrent et se plaquèrent au sol, contre le carrelage. Les hommes qui étaient accourus ne montrèrent aucun empressement à pénétrer dans la galerie pour assaillir Milva de leurs flèches.

À une exception près.

Milva le repéra immédiatement. Pas très grand, mince, noiraud. Une protection très élimée lui couvrait l'avant-bras et il portait un gant d'archer à la main droite. Elle le vit ajuster son magnifique arc en composite, à la poignée profilée, sculptée, le tendre avec adresse, elle vit la corde tendue à son maximum barrer son visage noir, elle vit la penne aux plumes rouges toucher sa joue. Elle vit qu'il visait bien.

Elle ajusta son arc, le tendit avec adresse, l'œil rivé sur sa cible. La corde frôla son visage, la penne le coin de ses lèvres.

* * *

— Fort, ma petite Maria, fort. Jusqu'à la bouche. Tourne la corde avec tes doigts pour que le projectile ne tombe pas du repose-flèche. La main vers la joue, tire fort. Vise ! Les deux yeux grands ouverts ! Maintenant, retiens ta respiration. Et tire !

En dépit de la protection en laine qu'elle portait sur l'avant-bras gauche, la corde lui piquait douloureusement la peau.

Son père voulut parler, mais il fut pris d'une quinte de toux. Une toux pénible, cassante, sèche. *Sa toux est de plus en plus terrible*, songea la petite Maria Barring en abaissant son arc. *De plus en plus terrible, et de plus en plus fréquente. Hier il a eu une quinte au moment de viser un chevreau. Du coup, on n'a eu que du chou gras bouilli à dîner. Je déteste le chou gras bouilli. Je déteste la famine. Et la misère.*

Le vieux Barring inspira, exhalant un râle crépitant.

— Ton projectile s'est écarté du centre d'un empan, ma fille ! D'un empan entier ! J't'avais pourtant dit de ne pas sautiller au moment de lâcher la corde ! Mais toi, tu trépignes comme si t'avais un ver entre les fesses. Et tu vises trop longtemps. Tu tires avec un bras fatigué ! Tu fais que gâcher les projectiles !

— Puisque j'l'ai touché ! Et pas d'un empan entier, mais seulement un demi-empain !

— Discute pas ! Les dieux m'ont bien puni, tiens, en m'envoyant une godiche de fille plutôt qu'un fils.

— Je suis pas une godiche !

— On verra ça bientôt. Tire encore une fois. Et souviens-toi de ce que je t'ai dit. Tu dois rester debout comme si t'étais plantée en terre. Viser et tirer rapidement. Qu'est-ce que t'as à faire la grimace ?

— Parce que tu déblatères sur moi.

— C'est mon droit de père. Tire !

Elle tendit son arc, l'air renfrogné, prête à pleurer. Il s'en aperçut.

— Je t'aime, petite Maria, dit-il d'une voix sourde. N'oublie jamais ça.

Elle détendit son arc aussitôt que la penne eut touché le coin de ses lèvres.

— Bien, dit le père. Bien, ma fille.

Une nouvelle quinte de toux, terrible, interminable, lui coupa le souffle.

* * *

Dans la galerie, le tireur noiraud mourut sur place. La flèche de Milva l'avait atteint sous l'aisselle gauche et s'était enfoncée profondément, jusqu'à la moitié de l'ailette, lui brisant les côtes et lui transperçant les poumons et le cœur.

La flèche aux plumes rouges qu'il avait tirée une fraction de seconde plus tôt avait atteint Milva au ventre, assez bas, et était ressortie de l'autre côté, fracassant son bassin, dévastant ses boyaux et ses artères. L'archère s'effondra sur le pavement, comme frappée par un bélier.

Geralt et Cahir poussèrent un cri simultané. Voyant que Milva était tombée, les tireurs de la galerie se saisirent de nouveau de leurs arcs, mais les deux hommes n'en avaient cure. Ils quittèrent le portique qui les protégeait, empoignèrent l'archère et l'emmenèrent en la traînant, sans se soucier de la grêle de flèches qui s'abattait sur eux. L'une d'elles ricocha sur le heaume de Cahir. Une autre, Geralt l'aurait juré, avait frôlé ses cheveux.

Milva avait laissé derrière elle une large bande luisante de sang. À l'endroit où ils la déposèrent, une énorme mare se répandit en un clin d'œil sur les dalles. Cahir pestait, il avait les mains tremblantes. Geralt sentit le désespoir l'envahir. Ainsi qu'une immense colère.

— Tantine ! hurla Angoulême. Tantine, ne meurs paaaaas !

Maria Barring ouvrit la bouche, se mit à tousser de manière macabre, crachant du sang sur son menton.

— Moi aussi, je t'aime, papa, dit-elle d'une voix claire.

Puis elle rendit l'âme.

* * *

Les sbires au crâne rasé n'arrivaient pas à maîtriser Ciri qui ne cessait de gesticuler et de crier ; des pages accoururent pour leur venir en aide. L'un d'eux, touché à un endroit sensible, recula : plié en deux, il tomba à genoux, les mains sur l'entrejambe, et eut le plus grand mal

à reprendre sa respiration.

Mais cet incident ne fit qu'accroître la fureur des autres. Ciri reçut un coup de poing sur la nuque, une gifle. Elle se retrouva à terre, quelqu'un lui donna un violent coup de pied dans la hanche, un autre s'assit sur ses mollets. L'un des sbires chauves, un homme jeune aux méchants yeux vert-jaune, s'agenouilla sur sa poitrine, enfonça ses doigts dans ses cheveux et se mit à tirer très fort. Ciri hurla.

Le sbire hurla à son tour. Et écarquilla les yeux. Ciri vit que du sang coulait à flots de son crâne rasé, maculant sa blouse blanche d'un motif macabre.

Dans la seconde qui suivit, un véritable enfer se déclencha dans le laboratoire.

On entendit des bruits de meubles renversés. Les cris du verre brisé étaient couverts par les hurlements des hommes qui braillaient comme des damnés. Les décoctions, philtres, élixirs, extraits et autres substances magiques se retrouvèrent mélangés, certains, au contact l'un de l'autre, chuintaient, dégageant des volutes de fumée jaune. Une puanteur caustique emplit instantanément l'atmosphère.

Dans la fumée, à travers ses larmes provoquées par l'odeur de brûlé, Ciri vit avec effroi une forme noire rappelant une énorme chauve-souris se mouvoir à une vitesse phénoménale dans le laboratoire. Elle vit la chauve-souris s'accrocher aux mercenaires et les soulever, elle vit les hommes retomber en poussant un hurlement. Sous ses yeux, un page qui tentait de s'enfuir fut arraché du sol et projeté sur la table où il se mit à gigoter et à jacasser, pissant le sang au milieu des décoctions, des alambics, des éprouvettes et des cornues.

Les mixtures déversées giclèrent sur une lampe. Il y eut un chuintement, et une puanteur se répandit dans le laboratoire soudain envahi par les flammes. Une vague de chaleur dissipa la fumée. Ciri serra les dents pour ne pas crier.

Sur le fauteuil en fer qui lui était destiné était assis un homme mince, aux cheveux grisonnants, élégamment vêtu de noir. L'homme avait planté ses dents dans le cou d'un sbire au crâne rasé qu'il avait installé sur ses genoux, et il le vidait de son sang. Le spadassin poussait de petits cris de goret et était agité de tremblements convulsifs, ses jambes et ses bras tendus battaient la mesure.

Des flammèches gris pâle dansaient sur la tôle de la table. Les retortes et les cornues explosaient avec fracas, les unes après les autres.

Le vampire arracha ses canines pointues du cou de sa victime et planta ses yeux noirs comme jais dans ceux de Ciri.

— Il y a des occasions, déclara-t-il sur un ton doctoral en se pouléchant les lèvres qu'il avait couvertes de sang, où il est tout

bonnement impossible de résister à l'envie de boire un petit coup.

» Sois sans crainte, ajouta-t-il avec un sourire en voyant son expression. Sois sans crainte, Ciri. Je me réjouis de t'avoir trouvée. Je m'appelle Emiel Régis. Cela pourra te sembler étrange, mais je suis un ami du sorceleur Geralt. Je suis venu avec lui pour te sauver.

Un mercenaire armé s'engouffra dans le laboratoire en feu. L'ami de Geralt tourna la tête vers lui, siffla et lui montra ses canines. Le mercenaire poussa un cri de terreur. Un cri qui se répercuta longtemps dans le lointain.

Emiel Régis rejeta d'un coup de genou le corps du spadassin, aussi mou et immobile qu'une poupée de chiffon ; il se leva et s'étira comme un chat.

— Qui aurait pensé qu'un gringalet comme lui avait un sang aussi goûteux ! s'exclama-t-il. C'est ce qu'on appelle posséder des trésors cachés. Permits, Cirilla, que je te conduise auprès de Geralt.

— Non, balbutia-t-elle.

— Tu ne dois pas avoir peur de moi.

— Je n'ai pas peur, protesta-t-elle en luttant vaillamment avec ses dents qui s'obstinaient à vouloir claquer. Il ne s'agit pas de cela... Mais Yennefer est emprisonnée ici, quelque part. Je dois la libérer au plus vite. J'ai peur que Vilgefortz... Monsieur, s'il vous plaît...

— Emiel Régis.

— Prévenez Geralt, cher monsieur, que Vilgefortz est ici. C'est un magicien. Un puissant magicien. Que Geralt se tienne sur ses gardes.

* * *

— Tu dois te tenir sur tes gardes, répéta Régis en regardant le corps de Milva. Car Vilgefortz est un mage puissant. Quant à Ciri, elle est partie libérer Yennefer.

Geralt poussa un juron.

— Allez ! s'écria-t-il pour remonter le moral de ses compagnons. On y va !

— On y va ! lança Angoulême en se levant et en essuyant ses larmes. On y va. Il est temps, putain, de botter quelques paires de fesses !

— Je sens en moi une telle force, siffla le vampire, un atroce sourire aux lèvres, que je serais sans doute capable de faire voler en éclats ce château tout entier.

Le sorceleur lui lança un regard soupçonneux.

— Inutile d'en arriver là, répliqua-t-il. Mais filez à l'étage supérieur et faites un peu de raffut pour détourner leur attention. De mon côté, je vais essayer de trouver Ciri. Tu n'aurais pas dû la laisser seule, non, tu n'aurais pas dû.

— Elle l’a exigé, expliqua calmement Régis. Sur un ton qui excluait toute discussion. Je le reconnais, elle m’a étonné.

— Je sais. Allez à l’étage supérieur. Bon courage ! Je vais essayer de la trouver. Elle, ou bien Yennefer.

* * *

Il la trouva. Très rapidement d’ailleurs.

Il tomba sur un groupe à l’improviste, alors qu’il débouchait en courant d’un corridor. Dès qu’il le vit, il sentit en lui une montée d’adrénaline qui palpita jusque dans les veines de ses mains.

Cinq spadassins traînaient Yennefer dans le couloir. La magicienne avait les cheveux en bataille, les poignets et le cou enserrés dans des chaînes, ce qui ne l’empêchait pas de se démener comme une diablesse et de jurer comme un charretier.

Geralt ne laissa pas le temps aux sbires de se ressaisir. Il frappa une seule fois ; un homme, un seul, d’un rapide coup de coude. Le sbire jappa tel un chien et tituba. Sa tête heurta avec fracas une armure d’ornement installée dans une niche ; s’affaissant de tout son long, il barbouilla la tôle de son sang. Aussitôt, les autres lâchèrent Yennefer et firent un bond sur le côté. Sauf un, qui saisit la magicienne par les cheveux et posa un couteau sur sa gorge, juste au-dessus de son collier de dymérite.

— N’approche pas, hurla-t-il. Ou je lui tranche la gorge. Je ne plaisante pas !

— Moi non plus.

Geralt fit quelques moulinets avec son épée et regarda le sbire dans les yeux. L’homme n’insista pas. Il lâcha Yennefer et rejoignit ses compagnons. Ils avaient déjà tous une arme à la main. L’un d’eux avait arraché de la panoplie murale une hallebarde, antique, certes, mais qui n’en avait pas moins l’air menaçante. Les quatre hommes, arc-boutés, hésitaient entre l’attaque et la défense.

— Je savais que tu viendrais, Geralt, dit Yennefer en se redressant fièrement. Montre-leur, à ces vauriens, ce dont est capable une épée de sorceleur.

Elle leva bien haut ses mains jointes, tendant la chaîne qui reliait ses menottes.

Geralt saisit le sihill à deux mains, pencha un peu la tête, visa. Et frappa. Si vite que personne ne put ne serait-ce qu’entrevoir le mouvement de la lame.

Les menottes tombèrent avec fracas sur le dallage. L’un des sbires poussa un soupir. Geralt serra plus fort la poignée de son épée, déplaça son index sous la garde.

— Tiens-toi droite, Yen. Penche légèrement la tête sur le côté, s’il

te plaît.

La magicienne ne tremblait absolument pas. L'épée sectionna le métal sans faire de bruit ou presque.

Le collier de dymérite tomba à côté des menottes. Sur le cou de Yennefer, seule une minuscule gouttelette de sang perla.

Elle se mit à rire en se massant les poignets. Et se retourna vers les sbires. Aucun d'eux ne soutint son regard.

Celui à la hallebarde posa prudemment l'arme antique à terre, comme s'il avait peur qu'elle se mette à cliqueter.

— Contre quelqu'un comme ça, bafouilla-t-il, que Chat-Huant se batte tout seul. Je tiens trop à la vie.

— On n'a fait qu'obéir aux ordres, marmonna un deuxième en reculant. Nous étions forcés...

— Nous n'avons pas été durs avec vous, madame, dit le troisième en se passant la langue sur les lèvres... Pendant votre captivité... Témoignez pour nous...

— Dégagez, dit Yennefer.

Libérée de ses menottes de dymérite, se tenant bien droite, la tête fièrement relevée, elle avait l'air d'une titane. Avec sa crinière noire désordonnée, on avait l'impression qu'elle touchait la voûte.

Les sbires déguerpirent. En tapinois et sans se retourner. Yennefer, retrouvant une taille normale, se jeta au cou de Geralt.

— Je savais que tu viendrais me chercher, ronronna-t-elle en cherchant ses lèvres. Que tu viendrais, coûte que coûte.

— Allons-y, dit-il au bout d'un instant en haletant. Il faut récupérer Ciri à présent.

— Ciri, oui, confirma-t-elle.

Puis elle ajouta aussitôt, une redoutable lueur étincelant dans ses yeux de braise :

— Et aussi Vilgefortz.

* * *

Un sbire armé d'une arbalète surgit à l'angle du couloir ; tout en hurlant, il tira, visant la magicienne. Comme mû par un ressort, Geralt bondit, agita son épée et renvoya le trait qui passa juste au-dessus de la tête de l'arbalétrier, si près que ce dernier se crispa. Il n'eut pas le temps de reprendre ses esprits, car le sorcelleur bondit de nouveau et l'éventra comme une carpe. Plus loin dans le couloir il y en avait encore deux, armés eux aussi d'une arbalète ; ils tirèrent, mais leurs mains tremblaient trop pour qu'ils puissent viser juste. Le sorcelleur fut sur eux en un éclair, et en un éclair tous deux moururent.

— De quel côté, Yen ?

La magicienne ferma les yeux et se concentra.

— Par ici. Cet escalier.

— Es-tu certaine que ce soit le bon chemin ?

— Oui.

Les sbires les attaquèrent juste au détour du corridor, non loin d'un portail agrémenté d'une archivolt. Ils étaient plus d'une dizaine, équipés d'armes hast qui plus est, de corsèques et de pertuisanes. Ils étaient également résolus et acharnés. Les choses allèrent vite malgré tout. Sans hésiter, Yennefer gratifia l'un des hommes d'un coup en pleine poitrine, d'une boule de feu jaillie de la paume de sa main. Geralt effectua une pirouette pour se retrouver au milieu des autres, son sihill tournoyait et sifflait comme un serpent. Quand quatre sbires se furent retrouvés à terre, les autres déguerpirent, l'écho de leur course se répercuta dans le couloir.

— Tout va bien, Yennefer ?

— On ne peut mieux.

Sous l'archivolt elle venait de voir Vilgefortz.

— Je suis impressionné, déclara-t-il d'une voix tranquille et retentissante. Je suis réellement impressionné, sorceleur. Tu es naïf et irrémédiablement stupide, mais tu peux effectivement en imposer par ta technique.

— Tes soudards ont battu en retraite, répondit tout aussi calmement Yennefer, t'abandonnant à notre merci. Rends-moi Ciri, et je te laisse la vie sauve.

— Sais-tu, Yennefer, dit le magicien dans un large sourire, que c'est déjà la deuxième proposition généreuse que j'entends aujourd'hui ? Et voici ma réponse.

— Attention ! hurla Yennefer en faisant un bond sur le côté.

Geralt s'écarta lui aussi. Juste à temps. Une colonne de feu qui sortait des mains ouvertes du magicien transforma l'endroit où ils se trouvaient quelques secondes plus tôt en une masse noire et sifflante. Le sorceleur essuya sur son visage la suie et ce qui restait de ses sourcils. Il vit que Vilgefortz tendait la main. Il fit un plongeon sur le côté, atterrit sur le carrelage, au pied d'une colonne. La détonation, assourdissante, fut si puissante que tout le château trembla.

* * *

Le fracas de la détonation se répercuta dans tout le château, les murs tremblèrent, les lustres tintèrent. Un grand portrait à l'huile joliment encadré de fines dorures tomba lourdement. Dans les yeux des mercenaires qui étaient accourus dans le vestibule, la peur était visible. D'un regard menaçant, Stefan Skellen les incita à reprendre leurs esprits les rappelant à l'ordre d'une voix martiale.

— Que se passe-t-il, parlez !

— Monsieur le coroner, commença l'un d'eux d'une voix rauque. C'est l'horreur là-bas. Ce sont des diables, des démons... Avec leurs arcs, ils ne ratent aucune cible... Pourfendent les nôtres les uns après les autres... C'est la mort là-bas. Tout est rouge de sang !

— Dix au moins sont tombés... Peut-être plus... Et là-bas... vous entendez ?

Une nouvelle détonation retentit, le château trembla.

— C'est de la magie, marmotta Skellen. Vilgefortz... Eh bien ! Allons voir ce qu'il en est et tirons cette affaire au clair.

Un deuxième soudard accourut. Blême et couvert de poussière de plâtre. Durant de longues secondes il ne put prononcer un seul mot. Lorsque enfin il parla, ce fut d'une voix chevrotante, les mains tremblantes.

— C'est... C'est un monstre... Là-bas, dans le laboratoire... Monsieur le coroner... On aurait dit un immense oreillard noir... Sous mes yeux il arrachait la tête des gens... Le sang giclait de partout ! Et lui, il n'arrêtait pas de siffloter en riant... Il avait de ces dents !

— On s'en sortira pas vivants, murmura quelqu'un dans le dos de Chat-Huant.

— Monsieur le coroner. (Boreas Mun s'était décidé à prendre la parole.) Ce sont des revenants. J'ai vu... le jeune comte Cahir aep Ceallach. Il est pourtant bien mort.

Skellen le regarda, mais il ne dit rien.

— Monsieur le coroner, balbutia Dacre Silifant, contre qui nous faut-il donc guerroyer maintenant ?

— Ce ne sont pas des humains, gémit l'un des mercenaires. Ce sont des enchanteurs, des diables infernaux ! La force humaine ne peut rien contre eux...

Chat-Huant croisa les mains sur sa poitrine, il promena sur ses soudards un regard franc et impérieux.

— Très bien. Nous ne nous mêlerons donc pas de ce conflit opposant des forces de l'enfer, déclara-t-il d'une voix ferme et retentissante. Que les démons luttent avec les démons, les magiciens avec les magiciens et les fantômes avec les macchabées sortis de leur tombeau. Nous n'allons pas les déranger ! Nous allons attendre ici tranquillement le résultat de la bataille.

Le visage des soudards s'illumina. Leur moral venait de remonter considérablement.

— Cet escalier, reprit Skellen d'une voix forte, est la seule porte de sortie. Nous attendrons ici. Nous verrons qui tentera de le descendre.

Un terrible vacarme leur parvint des étages supérieurs.

Le stucage de la voûte s'effrita dans un bruissement perceptible. Une affreuse odeur de soufre et de brûlé se répandit.

— Il fait trop sombre ici ! s'écria Chat-Huant d'une voix tonitruante

pour donner de l'entrain à ses troupes. Du nerf ! Brûlez tout ce qui peut l'être ! Des flambeaux, du bois ! Nous devons bien voir qui fera son apparition sur ces marches ! Remplissez de combustible ces papiers en fer !

— Avec quel combustible, monsieur ?

Sans un mot, Skellen le leur indiqua.

— Les tableaux ? demanda un soudard avec méfiance. Les peintures ?

— Absolument, gronda Chat-Huant. Qu'est-ce que vous avez à me regarder ainsi ! L'art est mort.

Les huisseries finirent en bûchettes, les tableaux en lambeaux. Le bois bien sec et les toiles imprégnées d'huile prirent immédiatement, se transformant en belles flammes lumineuses.

Boreas Mun observait. Il était déjà tout à fait résolu.

* * *

Une détonation, un éclair, et la colonne derrière laquelle ils avaient juste eu le temps de s'abriter se désintégra. Le fût se brisa, le chapiteau orné d'une acanthe s'écroula sur le dallage, broyant la mosaïque en terre cuite.

Une boule de feu vola dans leur direction en chuintant. Yennefer la détournait avec force gesticulations et incantations.

Vilgefortz avançait dans leur direction, son manteau déployé comme les ailes d'un dragon.

— De la part de Yennefer, je ne suis pas étonné, discourait-il en marchant. C'est une femme, autrement dit une entité inférieure d'après l'évolution, régie par ses hormones. Mais toi, Geralt, tu es non seulement un homme, donc raisonnable par nature, mais également un mutant, imperméable aux émotions.

Il agita la main. Une détonation, un éclair. La boule de feu rebondit sur le bouclier que Yennefer avait fait apparaître.

Vilgefortz poursuivait son discours en faisant passer ses boules de feu d'une main à l'autre.

— En dépit de ton discernement, tu fais preuve dans cette affaire d'une logique déconcertante et totalement stupide. Tu souhaites invariablement ramer à contre-courant et pisser contre le vent. Cela devait mal se terminer. Sache qu'ici, aujourd'hui, dans le château de Stygg, tu as pissé contre un ouragan.

* * *

Quelque part dans les étages inférieurs, une bataille faisait rage, quelque'un criait affreusement, gémissait, hurlait de douleur. Quelque

chose était en train de brûler, Ciri flairait la fumée et l'odeur de brûlé, elle sentait un courant d'air chaud.

Il y eut une explosion d'une telle puissance que les colonnes soutenant la voûte en tremblèrent, et des morceaux de stuc se détachèrent des murs.

Ciri jeta un coup d'œil prudent derrière l'angle. Le couloir était vide. Elle le longea rapidement et sans bruit ; il était bordé de part et d'autre de statues placées dans des niches. Elle avait déjà vu ces statues.

En rêve.

Elle quitta le corridor. Et tomba nez à nez avec un homme armé d'une lance. Elle fit un bond sur le côté, prête à exécuter un salto et à esquiver. C'est alors qu'elle se rendit compte qu'il ne s'agissait pas d'un homme, mais d'une femme, maigre et voûtée, aux cheveux gris. Et que ce n'était pas une lance qu'elle tenait à la main, mais un balai.

— Elle est enfermée ici, quelque part ! s'écria Ciri. Une magicienne aux cheveux noirs. Où est-elle ?

La femme au balai resta silencieuse un long moment, remuant les lèvres comme si elle mâchouillait quelque chose.

— Et comment est-ce que je pourrais le savoir, ma colombe ? marmonna-t-elle enfin. Pff ! j'fais qu'ranger, moi, ici.

» Rien que ranger, toujours ranger derrière eux, répéta-t-elle sans se préoccuper de Ciri le moins du monde. Mais eux, font rien que salir. Regarde toi-même, ma colombe.

Ciri regarda. Sur le dallage elle vit une traînée de sang qui zigzaguait. La traînée s'étirait sur quelques pas et s'achevait près d'un cadavre recroquevillé contre le mur. Plus loin, deux autres cadavres gisaient, l'un roulé en boule, l'autre les bras en croix, dans une posture indécente. Des balistes étaient abandonnées à côté d'eux.

— Ils font toujours que salir. (La femme prit son seau et son chiffon, s'agenouilla et entreprit de nettoyer.) Des salissures, rien que des salissures, encore et toujours des salissures. Et moi, j'fais rien qu'nettoyer, encore et toujours. Est-ce que ça va se terminer un jour ?

— Non, répondit Ciri d'une voix sourde. Jamais. Le monde est ainsi fait.

La femme cessa d'essuyer. Mais elle ne releva pas la tête.

— Moi, je nettoie, dit-elle. C'est tout. Mais à toi, ma colombe, je dirai qu'il te faut aller tout droit, et puis ensuite à gauche.

— Merci.

La femme baissa davantage la tête et reprit son nettoyage.

* * *

Elle était seule. Seule et perdue dans un enchevêtrement de

couloirs.

— Dame Yennefееее !

Jusqu'à présent elle avait gardé le silence, craignant de se faire repérer par les hommes de Vilgefоrtz. Mais désormais...

— Yeeenneefееее !

Il lui sembla entendre quelque chose. Oui, elle en était sûre !

Elle partit en courant vers la galerie, puis de là vers le grand hall, entre deux grandes colonnes. L'odeur de brûlé lui chatouilla de nouveau les narines.

Tel un fantôme, Bonhart jaillit d'une niche et lui assena un coup de poing dans la figure. Elle vacilla tandis qu'il bondissait sur elle comme un autour ; il la saisit par la gorge, puis il la plaqua contre le mur à l'aide de son avant-bras. Ciri le regarda dans ses yeux de poisson et sentit son cœur se soulever et redescendre jusque dans son bas-ventre.

— Je ne t'aurais pas retrouvée si tu n'avais pas appelé, coassa-t-il. Mais tu as appelé, et d'une voix si mélancolique, de surcroît ! C'est de moi que tu te languissais tant, ma mignonne ?

Tout en la maintenant fermement contre le mur, il lui planta son poing dans la nuque. Ciri secoua la tête. Le chasseur de primes sourit de toutes ses dents. Il fit glisser sa main le long de son bras, lui serra la poitrine, la saisit brutalement par l'entrejambe. Puis il la lâcha, la repoussa si fort qu'elle s'affaissa contre le mur.

Il lança une épée à ses pieds. C'était son Hirondelle. Et elle comprit instantanément ce qu'il attendait d'elle.

— J'aurais préféré que ça se passe dans une arène, articula-t-il. Que ce soit une sorte de couronnement, le dernier duel après de nombreuses représentations. La sorceleuse contre Léo Bonhart ! Par ma foi ! les gens auraient payé cher pour voir ça ! Allez ! Ramasse ton épée et sors ta lame.

Elle obtempéra. Mais elle ne sortit pas le fer de son fourreau, elle passa simplement le ceinturon par-dessus son épaule de sorte que la poignée était à portée de main.

Bonhart recula d'un pas.

— Je pensais qu'assister aux tortures que te réservait Vilgefоrtz me satisferait et que je m'en contenterais, dit-il. Je me trompais. Je dois sentir ton sang ruisseler sur ma lame. Je n'en ai rien à faire des sortilèges et des magiciens, de la destinée, de la prophétie, du sort du monde, je n'en ai rien à faire du sang ancien et du sang nouveau. Que signifient pour moi toutes ces prédictions et ces mauvais sorts ? Que vont-ils m'apporter ? Rien du tout ! Rien n'aura d'égal que le plaisir...

Il s'interrompit. Elle vit qu'il serrait les lèvres, un éclair de haine brillait dans ses yeux.

— Je vais faire couler le sang de tes veines, sorceleuse, siffla-t-il. Puis, avant de te refroidir, nous célébrerons notre mariage. Tu es

mienne. Et tu mourras mienne. Sors ton arme.

Une lointaine détonation retentit, le château trembla.

— Vilgefortz est en train de faire de la chair à pâté de ton sorceleur, expliqua Bonhart, le visage impassible. Allez, jeune fille, sors ton arme.

Fuir, songea-t-elle, glacée d'effroi. Fuir dans un autre endroit, un autre temps. Ou du moins loin de lui. Elle se sentait honteuse : *Comment ça, me sauver ? Laisser Yennefer et Geralt à leur merci ?* Mais la raison lui soufflait que morte elle ne leur servirait pas à grand-chose...

Elle se concentra, serra les poings contre ses tempes. Bonhart comprit instantanément de quoi il retournait et se jeta sur elle. Mais il était trop tard. Les oreilles de Ciri se mirent à bourdonner, quelque chose scintilla. *J'ai réussi !* jubila-t-elle.

Mais elle comprit aussitôt qu'elle s'était réjouie un peu trop vite. Son fiasco était certainement dû à l'aura hostile, néfaste et paralysante de cet endroit. Elle s'était déplacée, certes, mais elle n'était pas allée très loin. Elle ne se trouvait même pas hors de sa vue : elle était à présent dans le coin opposé de la galerie. Tout près de Bonhart. Mais hors de portée de ses mains et de son épée. Du moins temporairement.

Poursuivie par son hurlement, Ciri fit demi-tour et se mit à courir.

* * *

Elle parcourut en courant un couloir, long et large, épiée par les canéphores d'albâtre aux regards inanimés qui soutenaient les arcades. Elle prit un premier tournant, puis un deuxième. Elle voulait tromper Bonhart, le semer, tout en se dirigeant vers les échos de la bataille. C'était là que se trouvaient ses amis.

Elle déboucha dans une immense salle circulaire au milieu de laquelle trônait, sur un socle en marbre, une statue représentant une femme au visage voilé, une déesse sans doute. Deux couloirs s'offraient à elle, tous deux assez étroits. Elle choisit au hasard. Évidemment, elle n'avait pas choisi le bon.

— La jeune fille ! hurla l'un des sbires. Nous l'avons !

Ils étaient trop nombreux pour qu'elle se risque à lutter, même dans un étroit corridor. Et Bonhart était certainement déjà tout près. Ciri se retourna et se mit à fuir. Elle se retrouva dans la salle à la déesse de marbre. Et resta pétrifiée.

Devant elle se tenait un chevalier portant une immense épée, vêtu d'un manteau noir et coiffé d'un heaume orné des ailes d'un rapace.

La ville était en feu. Elle sentait la chaleur de l'incendie, elle entendait le crépitement des flammes. Les hennissements des chevaux, les plaintes des hommes et des femmes qu'on assassinait... Les ailes de l'oiseau noir battirent soudain, recouvrant tout autour d'eux... À l'aide !

Cintra, songea-t-elle tandis qu'elle se souvenait. L'île de Thanedd. Il m'a pourchassée jusqu'ici. C'est un démon. Je suis encerclée par des démons, hantée par mes cauchemars. Derrière moi, Bonhart, devant moi, cet homme...

On entendait les cris et les trépignements des pages qui accouraient.

Le chevalier au heaume à plumes fit soudain un pas en avant. Ciri surmonta sa peur. D'une secousse, elle libéra Hironnelle de son fourreau.

— Tu ne me toucheras pas.

Le chevalier avança encore, et Ciri remarqua avec stupéfaction que dans son dos se cachait une jeune fille aux cheveux clairs, armée d'un sabre tordu. Rapide comme un lynx, la jeune fille passa devant Ciri ; d'un coup de sabre elle étendit l'un des pages sur le sol. Quant au chevalier noir, ô miracle, au lieu d'attaquer Ciri, il fendit d'un coup puissant un deuxième sbire. Les autres reculèrent dans le couloir.

La jeune fille aux cheveux clairs se précipita vers la porte mais elle n'eut pas le temps de la refermer. Elle eut beau agiter son sabre de façon menaçante tout en hurlant, les pages la repoussèrent. Ciri vit l'un d'eux la poignarder d'une lance, elle vit la jeune fille tomber à genoux. Elle bondit et frappa les assaillants avec Hironnelle ; de l'autre côté accourut le Chevalier Noir, fauchant sans pitié leurs poursuivants de sa longue épée. La jeune fille aux cheveux clairs, toujours agenouillée, attrapa derrière son ceinturon une hachette et la lança vers l'un des sbires, l'atteignant en plein visage. Puis elle gagna la porte, la claqua, et le chevalier tira le verrou.

— Ouf ! dit la jeune fille. Du chêne et du fer ! Ça prendra un peu de temps avant qu'ils se fraient un passage par là.

— Ils ne vont pas perdre de temps, ils chercheront un autre chemin, estima à juste titre le Chevalier Noir.

Soudain il s'assombrit en voyant le sang qui avait imbibé la jambière de la jeune fille. D'un geste de la main celle-ci lui signifia que ce n'était rien du tout.

— Tirons-nous d'ici. (Le chevalier ôta son heaume, regarda Ciri.) Je suis Cahir Mawr Dyffryn, fils de Ceallach. Je suis venu ici avec Geralt. À ta rescousse, Ciri. Je sais que cela semble incroyable.

— J'ai vu plus incroyable, grommela-t-elle. Tu as parcouru un long chemin... Cahir... Où est Geralt ?

Il la regarda. Elle se souvenait de ses yeux, sur Thanedd. Bleu foncé et doux comme le satin. De bien jolis yeux, en vérité.

— Il est parti sauver la magicienne, répondit-il. Celle...

— Yennefer. Allons-y.

— Oui ! dit la jeune fille aux cheveux clairs en bandant sa cuisse à l'aide d'un pansement improvisé. Il faut botter encore quelques fesses !

Pour la tantine !

— Allons-y, répéta le chevalier.

Mais il était trop tard.

— Sauvez-vous, murmura Ciri en voyant l'homme qui approchait par le couloir. C'est le diable incarné. Mais il n'y a que moi qui l'intéresse. Vous, il ne vous poursuivra pas... Filez... Allez aider Geralt...

Cahir secoua la tête.

— Ciri, dit-il d'une voix douce. Je suis étonné de ce que tu dis. Je suis venu du bout du monde jusqu'ici pour te retrouver, te sauver et te protéger. Et toi, tu voudrais que je me sauve ?

— Tu ne sais pas à qui tu as affaire.

Cahir tira sur son gant, arracha son manteau, l'enroula autour de son bras gauche. Il agita son épée, la fit tourner en un moulinet vrombissant.

— Je vais le savoir tout de suite.

Avisant le trio, Bonhart s'arrêta. Mais quelques secondes seulement.

— Ah, ah ! dit-il. Les renforts sont arrivés ? Voici donc tes compagnons, sorceleuse ? C'est bien. Deux de moins, deux de plus. Ça ne fait pas de différence.

Ciri eut soudain une illumination.

— Dis adieu à la vie, Bonhart, hurla-t-elle. C'est la fin pour toi ! À bon chat, bon rat !

Elle en avait peut-être un peu trop fait, car il perçut la supercherie dans sa voix. Il s'arrêta, regarda en face de lui d'un air soupçonneux.

— Le sorceleur ? Vraiment ?

Cahir fit des moulinets avec son épée, se mettant en position. Bonhart ne cilla pas.

— Hum... Tu es plus jeune que je ne le pensais. La magicienne a du goût, siffla-t-il. Regarde donc un peu par ici, casse-cou.

Il se dépoitrailla. Dans son poing brillèrent trois médaillons d'argent. Un chat, un griffon et un loup.

— Si vraiment tu es un sorceleur, dit-il en grinçant des dents, sache que ta propre amulette de pacotille va bientôt rejoindre ma collection. Si tu n'en es pas un, tu vas te transformer en cadavre avant d'avoir pu battre de l'œil. Il serait donc plus sage de t'écarter de mon chemin et de déguerpir au diable vauvert. Moi, c'est la jeune fille que je veux, je n'ai rien contre toi.

— Tu es fort en gueule, dit tranquillement Cahir en continuant à faire des moulinets avec son fer. Nous allons vérifier si tu l'es autant au combat. Angoulême, Ciri, sauvez-vous !

— Cahir...

— Allez aider Geralt, rectifia-t-il.

Elles partirent en courant. Ciri soutenait Angoulême qui boitait.

— C'est toi qui l'auras voulu.

Bonhart cligna de ses yeux pâles, fit quelques pas en avant en faisant tourner son épée.

— C'est moi qui l'aurais voulu ? répéta Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach d'une voix sourde. Non. C'est la destinée qui le veut !

Ils bondirent l'un sur l'autre, puis ils s'écartèrent rapidement, faisant tourner leur lame à qui mieux mieux. Le couloir se mit à résonner du cliquetis des fers au point de faire trembler et osciller la statue de marbre.

— Tu n'es pas mauvais, coassa Bonhart lorsqu'ils s'écartèrent l'un de l'autre. Pas mauvais du tout, casse-cou. Mais en aucun cas tu n'es un sorceleur. La petite vipère s'est jouée de moi. C'en est fini de toi. Prépare-toi à la mort.

— Fort en gueule.

Cahir respira profondément. La première escarmouche l'avait convaincu que ses chances face à l'homme aux yeux de poisson étaient minces. Ce type était trop vif pour lui et trop puissant. Son seul avantage résidait dans le fait que Bonhart était pressé et manifestement énervé.

Le chasseur de primes attaqua de nouveau. Cahir para le coup, se vouîta, bondit, saisit son adversaire à la ceinture, le poussa contre le mur, et le frappa à l'entrejambe. Bonhart l'attrapa par le visage, et du pommeau de son épée lui assena un, deux, trois coups sur la tempe. Le dernier projeta Cahir en arrière. Il vit le scintillement de la lame. Et para l'attaque instinctivement.

Trop lentement.

* * *

Il existait dans la famille des Dyffryn une tradition que tous respectaient scrupuleusement : lorsqu'un parent mourait au combat, son corps reposait dans l'armurerie du château où il était veillé dans le silence toute une journée et toute une nuit par tous les hommes de la famille. Afin de ne pas les déranger et de ne pas perturber leurs pensées, les femmes quant à elles se rassemblaient dans une aile reculée du château où elles pleuraient, sanglotaient et se pâmaient. Revenues à elles, elles pleuraient et sanglotaient de nouveau. Et *da capo*.

Les pleurs et les sanglots, même chez les femmes, étaient considérés comme un manque de tact et un grand déshonneur parmi les nobles de Vicovar. Mais telle était la tradition chez les Dyffryn, et personne ne la remettait en question. Ni même ne songeait à le faire.

Au regard des coutumes et de la tradition, le petit Cahir alors âgé

de dix ans, le plus jeune frère d'Aillil, celui-là même qui était mort au combat à Nazair et reposait dans l'armurerie du château, n'était pas encore un homme. Il n'était pas admis dans le groupe rassemblé autour de la tombe ouverte, il ne lui fut pas permis de demeurer là dans le silence, en même temps que son grand-père Gryffyd, son père Ceallach, son frère Dheran ainsi que toute une cohorte d'oncles et de cousins paternels et maternels. Bien évidemment, sangloter et défaillir en même temps que sa grand-mère, sa mère, ses trois sœurs et toute une cohorte de tantes et de cousines maternelles et paternelles, ne lui était pas permis non plus. Avec les autres jeunes enfants de sa famille venus à Darn Dyffra pour le service funèbre, l'enterrement et les rites mortuaires, Cahir chahutait et polissonnait dehors. Il se battait à coups de poing avec ceux qui considéraient que le plus brave de tous les braves dans les batailles pour Nazair n'était certainement pas Aillil aep Caellach, mais bien un de leurs pères ou frères aînés.

— Cahirou ! Viens me voir, mon garçon !

Mawr, la mère de Cahir, et la sœur de celle-ci, sa tante Cinead var Anahid, se tenaient dans la cour. Sa mère avait le visage rouge et si gonflé d'avoir tant pleuré que Cahir prit peur. Il fut frappé de constater que même chez une femme aussi belle que sa mère, les pleurs pouvaient engendrer une telle laideur. Il se convainquit très fort de ne jamais pleurer, jamais au grand jamais.

— Souviens-toi mon fils, hoqueta Mawr en serrant Cahir contre elle si fort qu'il en eut le souffle coupé. Souviens-toi de ce jour. Rappelle-toi qui a ôté la vie à ton frère Aillil. Ce sont ces maudits Nordlings qui ont fait ça. Tes ennemis, fiston. Tu dois les détester à jamais. Tu dois détester cette maudite nation criminelle.

— Je les détesterai, mère, promit Cahir, quelque peu décontenancé.

Premièrement, son frère Aillil était mort au combat, avec les honneurs, d'une mort de guerrier, glorieuse et digne, que beaucoup pouvaient lui envier, alors pourquoi verser tant de larmes ? Deuxièmement, ce n'était un secret pour personne que leur grand-mère Eviva, la mère de Mawr, était originaire de Nordling. Son père, lorsqu'il était en colère, avait plus d'une fois surnommé sa grand-mère « la louve du Nord ». Dans son dos, bien entendu.

Mais si désormais sa mère l'exigeait...

— Je les détesterai, jura-t-il avec ardeur. Je les déteste déjà ! Et quand je serai grand et que j'aurai une véritable épée, j'irai à la guerre et je leur couperai la tête. Tu verras, mère !

Mawr reprit sa respiration et se remit à sangloter. La tante Cinead la soutint.

Cahir serra ses petites menottes ; il tremblait, en proie à une haine féroce. Envers ceux qui avaient fait du mal à sa maman, et qui l'avaient rendue laide.

Le coup porté par Bonhart lui avait enfoncé la tempe, la joue et les lèvres. Cahir lâcha son épée et tituba, tandis que le chasseur de primes le frappait au cou, au-dessus de la clavicule. Cahir roula aux pieds de la déesse de marbre, son sang venant éclabousser, telle une offrande païenne, le socle de la statue.

Une détonation. Le sol trembla, un pavois tomba avec fracas de la panoplie murale. Une fumée irritante avait envahi le couloir. Ciri s'essuya le visage. La jeune fille aux cheveux clairs qu'elle soutenait pesait aussi lourd qu'une pierre meulière.

— Plus vite, courons plus vite...

— Je ne peux pas aller plus vite, dit la jeune fille.

Et elle s'assit soudain lourdement sur le dallage. Ciri vit avec effroi que sous la jambe de la jeune fille commençait à se répandre une mare rouge.

Elle était pâle comme la mort.

Ciri se jeta à genoux auprès d'elle, enleva le châle qu'elle portait, puis sa ceinture, tenta de fabriquer un garrot. Mais la blessure était trop importante. Et trop près de l'aîne. Le sang ne cessait de couler.

La jeune fille la saisit par la main. Elle avait les doigts glacés.

— Ciri...

— Oui.

— Je suis Angoulême. Je ne croyais pas... Je ne croyais pas qu'on te trouverait. Mais j'ai suivi Geralt... Parce qu'on ne peut pas ne pas le suivre. Tu sais ?

— Je sais. Il est comme ça.

— Nous t'avons retrouvée. Et nous t'avons sauvée. Alors que Fringilla se moquait de nous... Dis-moi...

— Ne dis rien. S'il te plaît.

— Dis... (Angoulême remuait les lèvres de plus en plus lentement, et avec de plus en plus de difficulté.) Dis, tu es une reine, n'est-ce pas ?... À Cintra... Nous serons bien accueillis chez toi, non ? Tu feras de moi... une comtesse ? Dis ? Ne mens pas... Tu pourrais ?

— Ne parle pas. Économise tes forces.

Angoulême soupira ; soudain elle se pencha en avant et appuya son front contre le bras de Ciri.

— Je savais..., dit-elle d'une voix distincte. Je savais, putain, qu'ouvrir un bordel à Toussaint était la meilleure idée que j'aie jamais eue.

Il s'écoula de longues minutes, de très longues minutes avant que Ciri se rende compte qu'elle enlaçait une morte.

* * *

Elle le vit qui approchait, sous les regards inanimés des canéphores d'albâtre qui soutenaient les arcades. Et elle comprit soudain que toute fuite était impossible, que face à lui on ne pouvait se sauver. Qu'elle allait devoir l'affronter. Elle le savait.

Mais il lui faisait toujours aussi peur.

Elle prit son épée. La lame d'Hirondelle chanta doucement. Elle connaissait ce chant.

Elle reculait dans le large couloir, et lui la suivait, brandissant son épée des deux mains. Du sang coulait le long de sa lame, de lourdes gouttes tombaient de la garde.

— Elle est morte, conclut-il en enjambant le corps d'Angoulême. Tant mieux. L'autre casse-cou, là-bas, est lui aussi en train de rendre son dernier souffle.

Ciri sentit le désespoir l'envahir. Elle serrait la poignée de son épée si fort qu'elle avait mal aux jointures. Elle continuait à reculer.

— Tu m'as trompé, lança-t-il du bout des lèvres en la suivant. Le casse-cou n'avait pas de médaillon. Mais quelque chose me dit qu'il se trouve au château quelqu'un d'autre qui en porte un. Dans le voisinage de la sorcière Yennefer. Le vieux Léo Bonhart en donnerait sa tête à couper. Mais chaque chose en son temps, vipère. En premier lieu, à nous deux. Toi et moi. Et à nos noces.

Ciri se décida. Ayant décrit un petit arc avec Hirondelle, elle se mit en position. Elle commença à marcher en demi-cercle, de plus en plus vite, contraignant le chasseur de primes à tourner sur lui-même.

— La dernière fois, articula-t-il, ce petit tour ne t'a pas servi à grand-chose. Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu ne sais pas tirer les leçons de tes erreurs ?

Ciri accéléra le pas. Par des gestes fluides, souples de son fer, elle trompait et mystifiait, illusionnait et hypnotisait.

Bonhart faisait tourner et siffler son épée.

— Ça ne marche pas sur moi, gronda-t-il. Et cela m'ennuie !

En deux pas rapides, il raccourcit la distance.

— En avant la musique !

Il bondit, frappa avec force. Ciri se replia en exécutant une pirouette, elle se redressa, atterrit avec assurance sur sa jambe droite, frappa immédiatement sans changer de position ; avant même que son fer se heurte à la parade de Bonhart, elle virevoltait déjà autour de lui, avançait légèrement sous les coups sifflants. Elle frappa encore une fois, sans élan, tordant son coude d'une manière non naturelle,

stupéfiante. Bonhart para l'attaque, mettant à profit son élan pour riposter aussitôt par la gauche. Elle s'y attendait, il lui suffit d'une légère flexion des genoux et d'un balancement du corps pour glisser tout entière, en une fraction de seconde, sous la lame. Elle contra aussitôt d'une parade courte. Mais cette fois, il l'attendait et la trompa à l'aide d'une feinte. Ne rencontrant pas de résistance, elle faillit perdre l'équilibre. Elle s'en sortit grâce à un bond fulgurant, mais l'épée de Bonhart la toucha tout de même au bras. Elle pensa tout d'abord que le fer n'avait fait que couper sa manche matelassée, mais au bout d'un instant elle sentit un liquide chaud couler sous son aisselle.

Les canéphores d'albâtre les observaient de leurs yeux indifférents.

Ciri recula ; le chasseur de primes marchait dans sa direction, vouûté, effectuant de larges mouvements avec son épée. On aurait dit la faux de la Mort que Ciri avait vue sur des tableaux au temple. *La danse des squelettes*, songea-t-elle. *La Faucheuse arrive*.

Elle recula. Le liquide chaud coulait à présent le long de son avant-bras et sur sa main.

— Le premier sang est pour moi, dit-il en voyant les gouttes en forme d'étoiles qui étaient apparues sur le dallage. Pour qui sera le suivant ? Ma fiancée ?

Elle recula.

— Regarde. C'est fini.

Il avait raison. Le couloir s'achevait sur le néant, un gouffre au fond duquel on voyait les planches empoussiérées, sales et disloquées du parquet des étages inférieurs. Cette partie du château était en ruine, elle ne comportait même pas de plancher. Ne restaient que les éléments de la structure : des piliers, les faîtages et un assemblage de poutres qui maintenait le tout.

Elle n'hésita pas longtemps. Elle s'engagea à reculons sur une poutre, sans quitter Bonhart des yeux, suivant chacun de ses mouvements. Elle fit bien. Car il se jeta brusquement sur elle, courant sur la poutre, assenant des coups en croix rapides, agitant son épée dans des feintes éclair. Elle savait ce qu'il escomptait. Une mauvaise parade ou une erreur de posture lui ferait perdre l'équilibre, et elle tomberait alors de la poutre, se retrouvant, sur le parquet défoncé de l'étage inférieur.

Cette fois, Ciri ne se laissa pas prendre au piège. Bien au contraire. Elle se déploya adroitement et le toucha la première d'un coup sur la droite ; comme il hésitait une fraction de seconde, elle frappa de nouveau sur le côté droit, si vite et si fort que Bonhart chancela après sa parade. S'il n'avait pas été si grand, il serait tombé. À l'aide de sa main gauche, il parvint à se maintenir au faîtage et à garder l'équilibre. Mais il perdit sa concentration une fraction de seconde. Et

cette fraction de seconde suffit à Ciri. Elle frappa en se fendant, loin, allongeant au maximum son bras et sa lame.

Il ne trembla même pas quand, avec un crissement métallique, la lame d'Hirondelle toucha sa poitrine et son bras gauche. Il riposta aussitôt d'un coup si terrible que Ciri aurait probablement été coupée en deux si elle n'avait pas exécuté un salto arrière. Elle sauta sur la poutre voisine, atterrit en pliant les genoux, son épée à l'horizontale au-dessus de sa tête.

Bonhart jeta un coup d'œil à son bras, leva sa main gauche, déjà marquée de petites zébrures couleur carmin. Il suivit des yeux les grosses gouttes qui tombaient plus bas, dans le gouffre.

— Eh bien, eh bien ! dit-il. On dirait que tu sais tirer les leçons de tes erreurs, en fin de compte.

Sa voix tremblait de fureur. Mais Ciri le connaissait trop bien. Il était calme, il se maîtrisait, prêt au meurtre.

Il la rejoignit sur sa poutre, sans cesser d'agiter son épée en tous sens. Il avançait vers elle tel un ouragan, d'un pas sûr, sans vaciller, sans même regarder où il mettait les pieds. La poutre tremblait, de la poussière et de la sciure s'éparpillaient dans le vide.

Il la serrait, continuant à agiter son épée devant lui. Il la contraignit à marcher à reculons. Il attaqua si vite qu'elle ne put risquer ni un saut ni un salto, elle devait parer et esquiver sans cesse.

Elle vit un éclair illuminer ses yeux de poisson. Elle savait ce qu'il signifiait. Il l'acculait vers un pilier, vers le croisillon...

Il l'acculait vers un endroit qui ne comportait aucune issue.

Elle devait faire quelque chose. Et soudain, elle sut.

Le pendule... Kaer Morhen.

« Ne repousse pas le pendule, mais prends appui sur lui. Puise en lui l'énergie qui t'est nécessaire pour attaquer. Il te suffit d'un rebond pour puiser de l'impetus. Tu comprends ? »

« Je comprends, Geralt. »

Sans prévenir, avec la vitesse d'un serpent crachant son venin, elle passa de la parade à l'attaque. Le fer d'Hirondelle se heurta à la lame de Bonhart en gémissant. Au même moment, Ciri rebondit et sauta sur la planche voisine. Elle rétablit son équilibre à grand-peine, avança de quelques pas rapides et sauta pour retourner sur la poutre où se trouvait Bonhart, atterrissant dans son dos. Il fit volte-face à temps, décrivant un large cercle avec son épée, frappant presque à l'aveuglette, à l'endroit où devait la porter son saut. Il la rata d'un cheveu, la puissance de frappe le fit chanceler. Ciri attaqua à la vitesse de l'éclair. Elle se fendit et, la jambe fléchie, frappa fort et avec assurance.

Puis elle se figea, son épée tendue sur le côté. Observant tranquillement sur le caftan du chasseur de primes la longue entaille,

oblique et bien nette, qui se mettait à enfler et d'où s'écoulait un épais liquide rouge bouillonnant.

— Tu... (Bonhart vacilla.) Tu...

Il se jeta sur elle. Déjà il se déplaçait plus lentement, d'un pas engourdi. Elle lui échappa en faisant un bond en arrière, tandis que lui ne put maintenir son équilibre. Il voulut retomber sur son genou, mais il rata la poutre. En outre, le bois était humide et glissant. L'espace d'une seconde le chasseur de primes regarda Ciri. Puis il bascula.

Elle le vit s'effondrer sur le parquet dans un geyser de poussière, de plâtre et de sang, elle vit son épée s'envoler puis atterrir quelques toises plus loin. Il était allongé, immobile, les bras en croix, grand, maigre. Blessé et absolument sans défense. Mais toujours terrifiant.

Il resta ainsi un moment, puis enfin il frémit. Gémit. Tenta de relever la tête. Il remua les mains. Les jambes. Il se traîna jusqu'au pilier, s'y adossa. Poussa un nouveau gémissement, massant des deux mains son ventre et sa poitrine ensanglantée.

Ciri sauta. Elle atterrit à son côté en gémissement. Agile comme un chat. Elle vit ses yeux de poisson s'écarter sous l'effet de la peur.

— Tu as gagné..., coassa-t-il en regardant la lame d'Hirondelle. Tu as gagné, sorceleuse. Dommage qu'on ne soit pas dans l'arène... ç'aurait fait un beau spectacle...

Elle ne répondit pas.

— C'est moi qui t'ai donné cette épée, tu t'en souviens ?

— Je me souviens de tout.

— Tu ne vas sans doute pas..., gémit-il. Tu ne vas pas m'achever, n'est-ce pas ? Tu ne ferais pas ça... Tu n'achèverais pas un homme à terre et sans défense... Je te connais, Ciri. Tu es trop... noble pour ça.

Elle le regarda longuement. Très longuement. Puis elle se pencha. Bonhart écarquilla les yeux plus encore. Mais elle se contenta de lui arracher du cou les médaillons : le loup, le chat et le griffon. Puis elle se retourna et se dirigea vers la sortie.

La prenant en traître, il se jeta sur elle un couteau à la main, bondissant sans bruit, telle une chauve-souris. Ce n'est qu'à la dernière seconde, au moment où il s'apprêtait à enfoncer son poignard jusqu'à la garde dans le dos de la jeune fille qu'il hurla, y mettant toute sa haine.

Ciri évita l'estocade d'une vive volte-face et, d'un bond, se déploya et frappa ; elle frappa vite, d'un grand geste du bras, renforçant la puissance de sa frappe d'une torsion des hanches. Hirondelle sifflait et frappait, de la pointe même de la lame. Il y eut un bruit sec, suivi d'un gargouillement. Bonhart porta ses mains à sa gorge. Ses yeux de poisson sortirent de leur orbite.

— Je t'ai pourtant dit que je me souvenais de tout, déclara froidement Ciri.

Bonhart écarquilla les yeux de plus belle. Puis il tomba. Il se pencha et bascula en arrière, soulevant un nuage de poussière. Et il resta allongé là, immense, maigre comme la Faucheuse, sur le sol crasseux, au milieu des lames de plancher cassées. Il s'agrippait toujours la gorge, fermement, de toutes ses forces. Mais il avait beau la serrer, la vie s'écoulait rapidement entre ses doigts, entourant sa tête d'une large auréole noire.

Ciri se dressa devant lui. Sans un mot. Mais de sorte qu'il la voie bien. Afin que ce soit son image, et son image seulement, qu'il emporte avec lui là où il allait.

Bonhart lui jeta un regard trouble et nébuleux. Il fut pris de tremblements convulsifs, ses talons martelant bruyamment les planches. Puis il laissa échapper un gargouillis semblable à celui produit par un entonnoir traversé par les choses les plus diverses.

Et ce fut le dernier son qu'il émit.

* * *

Le bruit d'une explosion retentit, et les vitrages éclatèrent avec fracas et grondement.

— Attention, Geralt !

Ils firent un bond sur le côté, juste à temps. Un éclair aveuglant troua le plancher, des copeaux de terre cuite et des morceaux tranchants de mosaïque volèrent. Un deuxième éclair atteignit la colonne derrière laquelle se cachait le sorceleur. Le pilier éclata en trois parties. La moitié de l'arcade se détacha de la voûte et s'effondra sur le sol avec un bruit assourdissant. Geralt, allongé à plat ventre sur le plancher, mit ses mains sur la tête, conscient que c'était là une bien misérable protection contre la dizaine de pouds de gravats qui s'abattait sur lui. Il se préparait au pire, mais finalement il ne s'en sortit pas trop mal. Il se releva rapidement, eut le temps de voir au-dessus de lui les lueurs d'un bouclier magique ; il comprit que c'était la magie de Yennefer qui l'avait sauvé.

Vilgefortz se retourna vers la magicienne et réduisit en miettes le pilier derrière lequel elle s'abritait. Il rugit de colère, créant des nuages de fumée et de poussière avec des filets de feu. Yennefer eut le temps de se mettre à l'abri, et elle lui rendit la pareille, renvoyant au magicien son propre éclair ; Vilgefortz le détourna sans effort, et même avec dédain. Il riposta par un coup qui mit Yennefer à terre.

Geralt se rua sur lui, essuyant la poussière de plâtre sur son visage. Dans un rugissement, Vilgefortz se tourna pour faire face au sorceleur et tendit vers lui sa main d'où jaillirent des flammes. Le sorceleur s'abrita instinctivement derrière son épée. Ô miracle, le fer couvert de runes le protégea, coupant en deux le flot de feu.

— Ah ! beugla Vilgefortz. Impressionnant, sorcelleur. Et que dis-tu de ça ?

Geralt n'en dit rien. Il fut projeté, comme heurté par un bédier ; il retomba sur le plancher et se mit à rouler, ne s'arrêtant qu'au pied de la colonne. Celle-ci se fendit et vola en éclats, emportant de nouveau avec elle une bonne partie de la voûte. Cette fois, Yennefer fut incapable de lui offrir une quelconque protection. Un énorme morceau de ferraille en provenance de l'arcade l'atteignit directement à l'épaule et l'anéantit. La douleur le paralysa quelques secondes.

Yennefer, scandant des incantations, envoyait éclair sur éclair sur le magicien. Aucun n'atteignait sa cible, tous ricochaient sur la sphère magique qui enveloppait Vilgefortz. Le magicien étendit soudain le bras, le déployant violemment. Yennefer hurla de douleur, s'éleva dans les airs et se retrouva en lévitation. Vilgefortz tordit les mains, exactement comme s'il essorait un chiffon trempé. La magicienne cria. Et commença à se tordre.

Surmontant sa douleur, Geralt se releva d'un bond. Mais Régis l'avait précédé.

Surgi d'on ne sait où sous la forme d'une énorme chauve-souris, le vampire plongea sur Vilgefortz sans faire de bruit. Avant que le magicien ait pu s'entourer d'un charme, Régis avait lacéré son visage de ses griffes, manquant son œil uniquement à cause de sa petite taille. Vilgefortz poussa un rugissement, agita les bras. Libérée, Yennefer s'écroula sur un tas de gravats en poussant un gémissement déchirant ; le sang qui coulait de son nez ruissela sur son visage et sa poitrine.

Geralt était tout près déjà, il leva son sihll pour frapper Vilgefortz. Mais le magicien n'était pas encore vaincu et ne songeait nullement à capituler. Il lança des ondes de puissance en direction du sorcelleur, projeta sur le vampire un rayon de poudre blanche aveuglante qui sectionna en deux une colonne aussi facilement qu'un couteau traverserait une motte de beurre. Régis évita adroitement le faisceau et se matérialisa juste à côté de Geralt sous sa forme habituelle.

— Fais attention, gémit le sorcelleur en s'efforçant de voir comment s'en tirait Yennefer. Fais attention, Régis.

— Faire attention ? s'écria le vampire. Moi ? Ce n'est pas pour ça que je t'ai accompagné jusqu'ici.

D'un bond incroyable, avec la rapidité fulgurante d'un véritable tigre, il se jeta sur le magicien et le saisit à la gorge. Ses canines scintillèrent.

Vilgefortz hurla de peur et de fureur. Durant un instant, il sembla que c'en était fini de lui. Mais ce n'était qu'une illusion. Le magicien possédait dans son arsenal une arme pour chaque occasion. Et contre chaque adversaire. Même contre un vampire.

Les mains avec lesquelles il saisit Régis s'élargirent et se transformèrent en un fer incandescent. Le vampire poussa un cri. Geralt cria lui aussi, voyant que le magicien éventrait littéralement Régis. Il vola à son secours, mais il était trop tard. Vilgefortz avait projeté le vampire éventré contre la colonne et il envoya vers lui des flammes ardentes surgies de ses mains. Régis poussa un hurlement, un hurlement si puissant que le sorcelleur se boucha les oreilles. Le reste du vitrage s'effondra dans un grondement. Quant à la colonne, elle se mit tout simplement à fondre, et le vampire avec elle, se répandant sur le sol en une masse informe.

Geralt poussa un juron, y mettant toute sa fureur et son désespoir. Il s'élança, leva son sihll pour attaquer. Il n'en eut pas le temps. Vilgefortz se retourna et le frappa d'une énergie magique. Le sorcelleur fut projeté à l'autre bout du hall ; il heurta violemment le mur et s'affaissa. Il resta allongé là, tel un poisson hors de l'eau qui happe l'air, en se demandant ce qu'il avait de cassé et ce qui restait entier. Vilgefortz avançait vers lui. Dans sa main se matérialisa un gourdin en fer long de six pieds.

— Je pourrais te réduire en cendres d'une simple formule magique, dit-il, te dissoudre et te transformer en pâte de verre comme je l'ai fait avec ce monstre il y a un instant. Mais toi, sorcelleur, tu dois mourir autrement. Dans un combat. Peut-être pas très loyal, mais tout de même.

Geralt ne pensait pas être capable de se lever. Pourtant il se remit debout. Il cracha le sang qui coulait de sa lèvre coupée. Il agrippa plus fermement son épée.

— Sur Thanedd, reprit Vilgefortz en s'approchant et en faisant des moulinets avec son bâton, je ne t'ai brisé qu'un tout petit peu, avec parcimonie, car ce ne devait être qu'une leçon. Mais puisqu'elle ne t'a pas servi, cette fois je vais te briser entièrement, avec application, et te réduire en osselets minuscules. De telle sorte que plus personne ne pourra jamais te ressouder.

Il attaqua. Geralt ne s'enfuit pas. Il accepta le combat.

Le gourdin était constamment en mouvement et ne cessait de siffler dans l'air, le magicien tournait autour du sorcelleur qui sautillait sans cesse. Geralt évitait les coups, en donnait lui-même, mais Vilgefortz paraît adroitement, tandis que le fer se heurtant au fer gémissait de façon lugubre.

Le magicien était vif et agile comme un démon.

Il trompa Geralt d'une torsion du buste et d'une feinte par la gauche, il le frappa par en bas, dans les côtes. Avant que le sorcelleur ait retrouvé son équilibre et son souffle, il reçut sur la nuque un coup si violent qu'il fléchit le genou. D'un bond il évita un coup à la tête, mais sans pouvoir empêcher une estocade par le bas, au-dessus de la

hanche. Il chancela et ses épaules heurtèrent le mur. Il eut suffisamment de présence d'esprit pour se laisser glisser sur le plancher. Juste à temps, car le bâton de fer effleura ses cheveux et cogna le mur, faisant jaillir des étincelles.

Geralt fit une roulade ; le bâton lançait des éclairs sur le sol juste à côté de sa tête. Un deuxième coup le toucha à l'omoplate. Il ressentit un choc, une douleur paralysante, une faiblesse soudaine qui descendit jusque dans ses jambes. Le magicien leva son gourdin. Dans ses yeux brûlait une lueur de triomphe.

Geralt serra dans son poing le médaillon de Fringilla.

Le bâton s'abattit violemment. Frappant le plancher à un pas de la tête du sorceleur. Geralt roula sur le côté et se releva rapidement sur un genou. Vilgefortz le rattrapa, frappa de nouveau. Le bâton, une nouvelle fois, rata sa cible de quelques pouces. Le magicien secoua la tête d'incrédulité, il eut quelques secondes d'hésitation.

Soudain il poussa un soupir ; il avait compris. Ses yeux lancèrent des éclairs. Il bondit, prit de l'élan. Trop tard.

Geralt le frappa violemment au ventre. Vilgefortz hurla, laissa tomber sa massue ; plié en deux, il fit quelques pas en arrière. Le sorceleur était déjà sur lui. Du bout du pied, il le poussa contre le tronçon de la colonne détruite, le frappa vigoureusement avec son sihill, en biais, depuis la clavicule jusqu'à la hanche. Le sang gicla sur le plancher, y dessinant des vagues.

Le magicien poussa un cri, tomba à genoux. Sa tête s'affaissa, il regarda son ventre et sa poitrine. Longtemps il ne put détacher son regard de ce qu'il voyait.

Geralt attendait tranquillement, en position de combat, le sihill prêt à frapper.

Vilgefortz gémit d'une voix pathétique et releva la tête.

— Geraaaalt...

Le sorceleur ne le laissa pas achever sa phrase.

Durant de longues minutes il régna un profond silence.

— Je ne savais pas..., dit enfin Yennefer en s'extirpant avec peine de son tas de gravats. (Elle était dans un piteux état. Le sang qui coulait de son nez s'était répandu sur son menton et son décolleté.) Je ne savais pas, répéta-t-elle en voyant le regard dubitatif de Geralt, que tu connaissais le sort illusoire. Capable qui plus est de tromper Vilgefortz...

— C'est mon médaillon.

— Ah, ah ! dit-elle en le regardant d'un air sceptique. Objet intéressant. Mais quoi qu'il en soit, c'est grâce à Ciri si nous sommes en vie.

— Pardon ?

— Son œil. Il n'a pas retrouvé sa pleine coordination. Il n'atteignait

pas toujours sa cible... Moi, pourtant, je dois la vie avant tout à...

Elle se tut, regarda les restes de la colonne liquéfiée où l'on pouvait reconnaître les contours d'une silhouette.

— Qui était-ce, Geralt ?

— Un ami. Il va beaucoup me manquer.

— C'était un humain ?

— L'incarnation de la nature humaine. Yen, et toi, comment ça va ?

— Quelques côtes cassées, le cerveau secoué, l'articulation de la jambe broyée, la colonne vertébrale douloureuse. À part ça, tout va très bien. Et toi ?

— Plus ou moins la même chose.

Elle regarda, impassible, la tête de Vilgefortz qui reposait par terre, au centre même de la mosaïque. Le petit œil, vitrifié déjà, du magicien, semblait les observer avec un air de reproche.

— Jolie vue, dit-elle.

— C'est vrai, reconnut-il au bout d'un instant. Mais je l'ai déjà assez regardé. Tu vas pouvoir marcher ?

— Avec ton aide, oui.

* * *

Ils se retrouvèrent tous les trois, au croisement des couloirs, sous les arcades. Sous les regards inanimés des canéphores d'albâtre.

— Ciri, dit le sorcelleur en se frottant les yeux.

— Ciri, dit Yennefer, soutenue par le sorcelleur.

— Geralt, dit Ciri.

— Ciri, répéta-t-il en faisant un violent effort pour maîtriser le sanglot qui lui nouait la gorge. Ça fait du bien de te revoir.

— Dame Yennefer.

La magicienne se libéra du bras du sorcelleur et se redressa au prix d'un énorme effort.

— Mais de quoi as-tu l'air, jeune fille ! dit-elle sèchement. Non mais regarde un peu de quoi tu as l'air ! Arrange tes cheveux ! Ne te tiens pas voûtée ! Viens donc ici.

Ciri approcha, aussi rigide qu'un automate. Yennefer arrangea son col et le lissa, tenta d'essuyer le sang séché avec sa manche. Écarta ses cheveux de sa joue, révélant sa cicatrice. L'enlaça fort. Très fort. Geralt vit ses mains sur les épaules de Ciri. Il vit les doigts déformés de la magicienne. Il n'éprouvait ni colère, ni regret, ni haine. Il ne ressentait que de la fatigue. Et un immense désir d'en finir avec tout ça.

— Maman.

— Ma petite fille.

Au bout de longues minutes, il se décida enfin à interrompre leurs effusions.

— Allons-y.

Ciri renifla bruyamment, s'essuya le nez du revers de la main. Yennefer la foudroya du regard, se frotta l'œil, sans doute une poussière y était-elle tombée. Le sorceleur observait le couloir par lequel était arrivée Ciri, comme s'il espérait que quelqu'un d'autre allait venir. Ciri secoua la tête. Il comprit.

— Partons d'ici, répéta-t-il.

— Oui, dit Yennefer. Je veux voir le ciel.

— Je ne vous laisserai plus jamais, dit Ciri d'une voix sourde. Jamais.

— Partons d'ici, répéta Geralt. Ciri, soutiens Yen.

— Je n'ai pas besoin qu'on me soutienne !

— Laisse-moi faire, maman.

Ils se trouvaient devant un grand, un immense escalier noyé dans la fumée, dans la lumière vacillante des flambeaux et des paniers de fer en feu. Ciri frissonna. Elle connaissait cet escalier. Elle l'avait déjà vu, dans ses rêves et dans ses visions.

En bas, tout en bas, les attendaient des hommes armés.

— Je suis fatiguée, murmura-t-elle.

— Moi aussi, reconnut Geralt en prenant son épée.

— J'en ai assez des tueries.

— Moi aussi.

— N'y a-t-il pas d'autre issue ?

— Non. Il n'y a que cet escalier. Il le faut, fillette. Yen veut voir le ciel. Et moi aussi, je veux voir le ciel, avec Yen et toi.

Ciri se retourna, elle jeta un regard à Yennefer qui, pour ne pas tomber, avait pris appui contre la balustrade. Elle sortit les médaillons qu'elle avait pris à Bonhart, passa autour de son cou celui à la tête de chat, et donna le loup à Geralt.

— J'espère que tu sais que ce n'est qu'un symbole ? demanda-t-il.

— Tout n'est que symbole.

Elle sortit Hirondelle de son fourreau.

— Allons-y, Geralt.

— Oui, allons-y. Tiens-toi près de moi.

En bas de l'escalier les attendaient les mercenaires de Skellen qui serraient leur arme dans leurs mains moites. D'un geste rapide, Chat-Huant envoya un premier groupe vers l'escalier.

Les chaussures ferrées des soudards claquèrent sur les marches.

— Doucement, Ciri. Ne te presse pas. Reste près de moi.

— Oui, Geralt.

— Et reste calme, fillette, reste calme. Souviens-toi, sois sans colère et sans haine. Nous devons sortir et voir le ciel. Et ceux qui se

mettront sur notre route doivent mourir. N'hésite pas.

— Je n'hésiterai pas. Je veux voir le ciel.

Ils parvinrent sans encombre au premier palier. Les mercenaires s'effacèrent devant eux, stupéfaits et étonnés de leur calme. Mais quelques instants plus tard, trois autres bondirent sur eux en hurlant et en agitant leurs épées. Ils moururent sur-le-champ.

— Groupe suivant ! beugla d'en bas Chat-Huant. Tuez-les !

Trois autres hommes surgirent. Geralt fit rapidement un pas en avant vers le premier d'entre eux, il feinta, frappa par le bas et lui transperça la gorge. Il se retourna, laissa passer Ciri sous son bras droit ; celle-ci cingla un autre sbire sous l'aisselle. Le troisième voulut s'échapper en sautant par-dessus la balustrade. Il n'en eut pas le temps.

Geralt essuya les gouttes de sang sur son visage.

— Reste calme, Ciri.

— Je suis calme.

Le scintillement des lames, un cri, la mort pour les trois suivants.

Un sang épais s'écoulait le long des marches de l'escalier, goutte après goutte.

Un sbire en brigandine ornée de cuivre bondit sur eux, armé d'une longue lance. Il avait les yeux hagards d'un homme ayant consommé des narcotiques. D'une rapide parade croisée, Ciri repoussa la hampe de la lance et Geralt frappa. Il s'essuya le visage. Ils avançaient, sans se retourner.

Le deuxième palier était déjà proche.

— Tuez-les ! hurla Skellen. Tuuuez-leeees !

Dans l'escalier, un trépignement, un hurlement. Le scintillement des lames. Un cri. La mort.

— C'est bien, Ciri. Mais reste calme. Pas d'euphorie. Et reste près de moi.

— Je resterai toujours près de toi, désormais.

— N'allonge pas ton bras, sers-toi de ton coude si tu peux. Fais attention.

— Je fais attention.

Le scintillement des lames. Un cri, du sang. La mort.

— C'est bien, Ciri.

— Je veux voir le ciel.

— Je t'aime très fort.

— Moi aussi.

— Fais attention. Ça glisse.

L'éclair d'une épée, un hurlement. Ils avançaient, rattrapant le sang qui coulait le long de l'escalier. Ils descendaient, une à une, les marches du château de Stygg.

Le sbire qui voulut les attaquer glissa sur une flaque de sang, il

s'affala de tout son long, presque à leurs pieds, et implora leur pitié, se protégeant la tête des deux mains. Ils le contournèrent, sans le regarder.

Jusqu'au troisième palier, personne ne se risqua à leur barrer la route.

— Les arcs ! beugla d'en bas Stefan Skellen. Apportez les balistes ! Boreas Mun devait amener les balistes ! Où est-il ?

Ce qu'ignorait Chat-Huant, ce qu'il ne pouvait savoir, c'était que Boreas Mun se trouvait déjà loin. Plaqué contre la crinière de son cheval, il filait droit vers l'est, tentant de pousser sa monture au maximum de ses capacités.

Des autres hommes envoyés chercher des arcs et des balistes, un seul revint.

Celui qui se décida à tirer avait les mains légèrement tremblantes et les yeux larmoyants à cause du fisstech. Son premier trait érafla à peine la balustrade. Le deuxième n'atteignit même pas les marches.

— Plus haut ! s'époumona Chat-Huant. Monte plus haut, imbécile ! Tire de près !

L'archer fit mine de ne pas entendre. Skellen l'insulta copieusement, lui arracha la baliste des mains, sauta sur les marches, s'agenouilla et visa. Geralt s'empessa de protéger Ciri de son corps. Mais la jeune fille se déroba aussitôt ; lorsque la corde claqua, elle était déjà en position. Elle releva son épée en quarte haute et repoussa le trait si violemment qu'il tournoya longuement sur lui-même avant de s'aplatir au sol.

— Très bien, marmonna Geralt. Très bien, Ciri. Mais si tu refais ça, je te mets une raclée.

Skellen lâcha la baliste. Et se rendit soudain compte qu'il était seul.

Tous ses hommes, en groupe serré, se trouvaient rassemblés au bas de l'escalier. Aucun ne se risquait à escalader les marches. Ils étaient encore un peu moins nombreux semblait-il, quelques-uns étaient partis on ne savait où. Chercher des balistes, sans doute.

Et tranquillement, sans se presser, mais sans ralentir non plus, le sorceleur et la sorceleuse descendaient les marches, les marches ensanglantées de la forteresse de Stygg. Proches l'un de l'autre, épaule contre épaule, exécutant d'un mouvement rapide des moulinets avec leur fer pour éblouir leurs adversaires.

Skellen recula. Et ne cessa plus de reculer. Jusqu'à la dernière marche. Lorsqu'il se retrouva parmi ses hommes, il se rendit compte qu'il reculait toujours. Il pesta, impuissant.

— Du cran, les gars ! s'écria-t-il. (À présent, il avait presque une voix de fausset.) Sus ! Ensemble ! Allez, du cran ! Derrière moi !

— Allez-y donc tout seul, marmotta l'un d'eux en plaçant devant son nez sa main pleine de fisstech.

Pour toute réponse, Chat-Huant lui donna un coup de poing, répandant ainsi sa poudre sur le visage de l'homme, sa manche et le devant de son caftan.

Le sorceleur et la sorceleuse passèrent le deuxième palier.

— Une fois qu'ils seront arrivés tout en bas, hurla Skellen, on pourra les encercler ! Sus, les gars ! Du cran ! À vos armes !

Geralt regarda Ciri. Et il manqua de hurler de rage lorsqu'il vit dans ses cheveux gris les mèches blanches scintillantes. Il se maîtrisa. L'heure n'était pas à la colère.

— Fais attention ! marmonna-t-il d'une voix sourde. Reste près de moi.

— Je serai toujours près de toi.

— Ça va être chaud, en bas.

— Je sais, mais nous sommes ensemble.

— Oui, nous sommes ensemble.

— Je suis avec vous, dit Yennefer qui descendait derrière eux les marches glissantes, couvertes de sang.

— Rassemblez-vous, rassemblez-vous ! beuglait Chat-Huant.

Quelques-uns de ceux qui étaient partis chercher des balistes revenaient. Sans balistes. L'air affolé.

Le grondement de béliers enfonçant des portes, des bruits de coups, le fracas du fer et l'écho de pas lourds se répercutèrent dans les trois couloirs qui menaient à l'escalier d'où firent irruption des soldats en armures, coiffés de heaumes noirs et vêtus de manteaux portant la marque de la salamandre argentée. Les mercenaires de Skellen, houspillés sévèrement et copieusement, jetaient avec fracas l'un après l'autre leur arme à terre ; des arbalètes, des lames de fauchards et d'épieux étaient pointées sur les moins décidés d'entre eux, exhortés par ailleurs par des cris menaçants. Tous obéirent, car l'on voyait que les soldats en noir brûlaient d'envie d'occire quelqu'un et n'attendaient qu'un prétexte pour le faire. Chat-Huant se plaça devant la colonne, les bras croisés sur la poitrine.

— Des renforts inespérés ? marmonna Ciri.

Geralt secoua la tête en signe de dénégation : les arbalètes et les fers étaient pointés sur eux également.

— *Glaeddyvan vort !*

Il était inutile de résister. Le bas de l'escalier fourmillait de soldats noirs, or ils étaient déjà extrêmement las. Toutefois ils ne jetèrent pas leur épée. Ils la déposèrent délicatement sur les marches. Puis ils s'assirent. Geralt sentait l'épaule chaude de Ciri contre la sienne, il entendait sa respiration.

Contournant les cadavres et les flaques de sang, montrant aux soldats noirs ses mains désarmées, Yennefer descendit l'escalier. À son tour, elle se laissa tomber lourdement sur les marches. Geralt sentit sa

chaleur contre son autre épaule. *Domage que l'on ne puisse rester ainsi à jamais*, songea-t-il. Mais il savait que c'était impossible.

Les hommes de Chat-Huant furent ligotés et emmenés les uns après les autres. Les soldats noirs aux manteaux marqués d'une salamandre étaient de plus en plus nombreux. Soudain apparurent parmi eux des officiers de haut rang, reconnaissables à leurs panaches blancs et au lamé argenté de leurs armures. Ainsi qu'à la façon respectueuse dont on s'écartait devant eux.

Ce fut avec un respect tout particulier que l'on salua l'un des officiers, au heaume richement garni d'argent. En s'inclinant devant lui.

Ce fut cet homme précisément qui s'arrêta devant Skellen, debout près de la colonne. Même à la faible lueur vacillante des torches et des lanternes de fer où les tableaux achevaient de se consumer, l'on pouvait facilement constater que Chat-Huant avait blêmi, il était même devenu blanc comme un linge.

— Stefan Skellen, déclara l'officier d'une voix retentissante qui résonna jusque sous la voûte du hall. Tu vas être jugé. Tu subiras un châtement pour trahison.

Chat-Huant fut emmené ; toutefois, on ne lui attacha pas les mains comme à ses soudards.

L'officier se retourna. Un pan de tapisserie en feu s'arracha du mur, tomba, virevoltant comme un grand oiseau de feu. Un éclat de lumière scintilla sur le lamé argenté de son armure, sur la visière de son heaume qui lui arrivait jusqu'au milieu des joues et qui avait, comme chez tous les soldats noirs, la forme d'une monstrueuse mâchoire dentée.

À notre tour, se dit Geralt. Il ne se trompait pas.

L'officier regardait Ciri à travers les fentes de son heaume, ses yeux brillants remarquaient tout, enregistraient tout : la pâleur de la jeune fille, la cicatrice sur sa joue, le sang sur sa manche et sur sa main ; les mèches blanches dans ses cheveux.

Puis le Nilfgaardien tourna son regard vers le sorcier.

— Vilgefortz ? demanda-t-il de sa voix retentissante.

Geralt fit « non » de la tête.

— Cahir aep Ceallach ?

Même réponse.

— Quelle boucherie ! dit l'officier en regardant l'escalier. Quelle boucherie sanglante ! Mais quoi ! Quand on guerroyait avec une épée... En outre, tu as épargné du travail au bourreau. Tu as parcouru un long chemin, sorcier.

Geralt ne fit pas de commentaires. Ciri renifla bruyamment et s'essuya le nez avec son poignet. Yennefer la réprimanda du regard. Le Nilfgaardien remarqua cela aussi et sourit.

— Tu as parcouru un long chemin, répéta-t-il. Tu es parti du bout du monde pour venir jusqu'ici. Pour elle. Ne serait-ce qu'à ce titre, tu as droit à quelque chose. Monsieur de Rideaux !

— À vos ordres, Votre Grandeur Impériale !

Le sorceleur ne fut pas étonné.

— Veuillez trouver une pièce discrète où je pourrai en toute tranquillité discuter avec M. Geralt de Riv. Pendant ce temps, je vous prie de veiller au confort de ces deux dames, les maintenant sous bonne garde, cela va sans dire.

— À vos ordres, Votre Grandeur Impériale.

— Sieur Geralt, veuillez me suivre.

Le sorceleur se leva. Il jeta un regard à Yennefer et à Ciri afin de les rassurer, de les avertir de ne pas faire de bêtises. Mais c'était inutile. Toutes deux étaient affreusement fatiguées. Et résignées.

* * *

— Tu as parcouru un long chemin, répéta en enlevant son heaume Emhyr var Emreis, Deithwen Addan yn Carn aep Morvudd, la Flamme blanche dansant sur le tertre de ses ennemis.

— Sans doute moins long que celui que tu as toi-même parcouru, Duny, répliqua Geralt avec calme.

— Tiens, tiens, tu m'as reconnu ! dit l'empereur en souriant. Il paraît pourtant qu'avec ma barbe taillée et mes nouvelles manières je suis méconnaissable. Nombre de ceux qui m'avaient vu précédemment à Cintra sont venus ensuite à Nilfgaard et m'ont rencontré en audience. Et aucun ne m'a reconnu. Alors que toi, qui ne m'as pourtant vu qu'une seule fois, et encore, il y a de cela plus de seize ans, tu ne t'y es pas trompé. Ai-je donc tellement marqué ta mémoire ?

— Je ne t'aurais pas reconnu, tu as effectivement beaucoup changé. J'ai tout simplement deviné qui tu étais. Depuis un certain temps déjà. Grâce à certains indices, j'ai deviné le rôle qu'avait joué l'inceste dans la famille de Ciri. Dans son sang. Dans l'un de mes cauchemars j'ai rêvé de l'inceste le plus terrible, le plus laid d'entre tous. Et, comme par hasard, te voilà en personne.

— Tu tiens à peine sur tes jambes, dit froidement Emhyr. Chercher à tout prix à être impertinent te fait vaciller plus encore. Tu peux t'asseoir en présence de l'empereur. Je t'accorde ce privilège... à vie.

Geralt s'assit avec soulagement. Emhyr se tenait toujours appuyé contre une armoire sculptée.

— Tu as sauvé ma fille, dit-il. À plusieurs reprises. Je t'en remercie. En mon nom propre et en celui de la postérité.

— Tu m'en vois désarmé.

— Cirilla ira à Nilfgaard, poursuivit Emhyr sans se soucier du ton

railleur du sorceleur. Quand le moment sera venu, elle deviendra impératrice. Exactement comme des dizaines de jeunes filles sont devenues reines avant elle et le deviennent encore de nos jours : sans connaître leur époux ou presque ; gardant souvent une mauvaise impression de leur première rencontre ; souvent désenchantées les premiers jours et... les premières nuits suivant le mariage. Cirilla ne sera pas la première.

Geralt s'abstint de tout commentaire.

— Comme la plupart des reines que j'ai évoquées, poursuivit l'empereur, Cirilla sera heureuse. Avec le temps... L'amour que je n'exige pas du tout d'elle, Cirilla le reportera sur le fils que je lui donnerai. Un archiduc, qui deviendra empereur. Un empereur qui engendrera un fils. Un fils qui sera le maître du monde et qui le sauvera de la destruction. C'est ce qu'annonce la prophétie, dont je suis le seul à connaître le véritable contenu.

» La chose est claire, poursuivit la Flamme blanche. Ciri n'apprendra jamais qui je suis. Ce secret sera enterré. En même temps que tous ceux qui le connaissent.

— C'est très clair, dit Geralt en hochant la tête. On ne peut plus clair.

— Tu ne peux pas ne pas voir dans tout cela la main de la destinée, reprit Emhyr après quelques instants. Tout porte sa marque. Y compris tes actions. Depuis le tout début.

— J'y vois plutôt la main de Vilgefortz. Parce que c'est bien lui, n'est-ce pas, qui t'avait alors dirigé vers Cintra ? Lorsque tu étais le Hérisson ensorcelé ? C'est lui qui a fait que Pavetta...

— Tu erres dans le brouillard, l'interrompt brutalement Emhyr en rejetant sur ses épaules son manteau marqué d'une salamandre. Tu ne sais rien. Et tu n'as rien à savoir. Je ne t'ai pas invité ici pour te raconter l'histoire de ma vie. Ni pour me justifier devant toi. La seule chose que tu as méritée, c'est l'assurance qu'il ne sera fait aucun mal à la jeune fille. Je n'ai aucune dette envers toi, sorceleur. Aucun...

Geralt l'interrompt tout aussi brutalement.

— Si ! Tu as rompu le contrat. Tu as manqué à ta parole. Ce sont des dettes, Duny. Tu as brisé ton serment en tant que jeune prince, tu dois t'acquitter de ta dette en tant qu'empereur. Avec des intérêts impériaux. Sur dix ans !

— Rien que ça ?

— Rien que ça, oui, car c'est la durée qui m'est due, pas un jour de plus. Mais pas moins non plus. Je devais venir chercher l'enfant le jour de ses six ans. Tu n'as pas attendu le terme promis. Tu voulais me la voler avant qu'il soit échu. La destinée, dont tu ne cesses de parler, s'est tout de même gaussée de toi. Durant les dix années qui ont suivi, tu as tenté de lutter contre cette destinée. Ciri est à toi maintenant, ta

propre fille, que tu as jadis privée de manière odieuse et indigne de sa famille et avec laquelle tu veux à présent, de manière tout aussi odieuse et indigne, engendrer des enfants incestueux. Sans exiger d'amour de sa part. À raison, d'ailleurs. Tu ne mérites pas son amour. Entre nous, Duny, je ne sais pas comment tu pourras la regarder dans les yeux.

— La fin justifie les moyens, dit Emhyr d'une voix sourde. Ce que je fais, je le fais pour la postérité. Pour sauver le monde.

— Si le monde doit être sauvé de cette manière, dit le sorceur en levant la tête, alors il vaut mieux qu'il disparaisse. Crois-moi, Duny, il vaut mieux qu'il disparaisse.

— Tu es pâle, dit Emhyr var Emreis presque gentiment. Ne t'énerve pas tant, tu es sur le point de t'évanouir.

Il s'éloigna de l'armoire, repoussa une chaise, s'assit. Le sorceur avait effectivement la tête qui tournait.

— Le Hérisson de Fer, commença l'empereur d'une voix douce, ce devait être un moyen pour contraindre mon père, l'empereur, à collaborer avec l'usurpateur. Ça s'est passé après le coup d'État ; mon père était en prison, soumis à la torture. Il ne s'est pourtant pas laissé briser, un autre moyen a donc été mis en œuvre. Sous ses yeux, un magicien à la solde de l'usurpateur m'a transformé en monstre. Le magicien y a ajouté sa petite touche personnelle. Une dose d'humour, en l'occurrence. Emhyr, dans notre langue, signifie « hérisson ».

» Mon père ne s'étant pas laissé briser, on l'a assassiné. Quant à moi, je fus lâché dans la forêt, au milieu des quolibets et des sarcasmes, traqué par des chiens. J'en ai réchappé, on ne s'est pas trop acharné sur moi, car on ignorait que le magicien avait torché son travail et que la nuit je retrouvais mon apparence humaine. Par chance, je connaissais quelques personnes dont je pouvais être sûr de la fidélité. Et pour ton information, j'avais alors treize ans.

» J'ai dû quitter le pays. C'est en revanche un certain astrologue un peu fou nommé Xarthisius qui a lu dans les étoiles que je devais aller chercher dans le Nord, derrière les marches de Marnadal, une aide contre le sortilège. Ensuite, lorsque je fus devenu empereur, je lui ai offert en récompense une tour et du matériel. Il avait été contraint jusqu'alors de travailler sur du matériel emprunté.

» Au sujet de ce qui s'est passé à Cintra, il vaut mieux franchement ne pas perdre de temps à essayer de débroussailler cette affaire. Je nie cependant que Vilgefortz ait eu quoi que ce soit à y voir. Premièrement, je ne le connaissais pas encore, j'avais alors une profonde aversion pour les mages. Du reste, je ne les aime toujours pas. Ah oui ! pour mémoire : lorsque j'ai récupéré le trône, j'ai retrouvé ce magicien qui léchait les bottes de l'usurpateur et qui m'avait brutalisé sous les yeux de mon père. Je me suis aussi fendu

d'un trait d'humour. Il s'appelait Braathens, ce qui ressemble beaucoup dans notre langue au mot « rôti »...

» Mais assez de digressions, revenons à nos affaires. Vilgefoltz m'a rendu visite en secret à Cintra, peu après la naissance de Ciri. Il s'est recommandé de personnes qui à Nilfgaard m'étaient toujours fidèles et conspiraient contre l'usurpateur. Il m'a proposé son aide et me prouva bientôt qu'il parviendrait effectivement à m'aider. Lorsque, toujours méfiant, je lui ai demandé quelles étaient ses motivations, il me déclara, sans tourner autour du pot, qu'il comptait en retour obtenir quelques faveurs. Autrement dit les grâces, privilèges et pouvoirs que lui octroierait le grand empereur de Nilfgaard, c'est-à-dire moi. Un maître puissant, qui dominerait la moitié du monde. Qui engendrerait à son tour un héritier qui dominerait le monde entier. Il avait lui-même, me déclara-t-il sans ambages, l'intention de monter très haut aux côtés de ces grands maîtres. Il sortit alors des rouleaux attachés par une peau de serpent et en recommanda le contenu à mon intention.

» C'est ainsi que je pris connaissance de la prophétie. Du sort du monde et de l'univers. De ce que je devais faire. Et j'en suis arrivé à la conclusion que la fin justifiait les moyens.

— Naturellement !

— À Nilfgaard, en attendant, poursuivit Emhyr sans relever l'ironie, mes affaires marchaient de mieux en mieux. Mes partisans avaient de plus en plus d'influence ; finalement, soutenus par un groupe d'officiers de ligne et un corps de cadets, ils décidèrent de tenter un coup d'État. Mais pour ça, ils avaient tout de même besoin de moi. De ma propre personne, l'héritier légitime du trône et de la couronne de l'Empire, l'Emreis légitime du sang des Emreis. Je devais être quelque chose comme l'étendard de la révolution. Soit dit entre nous, nombre de révolutionnaires nourrissaient l'espoir que je ne serais rien d'autre. Ceux d'entre eux qui sont encore de ce monde ne cessent aujourd'hui encore de le regretter.

» Mais comme je l'ai déjà dit, laissons les digressions... Reprenons. Je devais donc rentrer chez moi. Le temps était venu que Duny, le faux prince de Maecht et le faux duc de Cintra, réclame son héritage. Toutefois, je n'oubliais pas la prophétie. Je devais rentrer avec Ciri. Mais Calanthe m'avait à l'œil, elle me surveillait très attentivement.

— Elle ne t'a jamais fait confiance.

— C'est vrai. Je crois qu'elle savait quelque chose sur cette prédiction. Et elle fit tout pour me mettre des bâtons dans les roues. Or, à Cintra, j'étais en son pouvoir. Les choses étaient claires : je devais rentrer à Nilfgaard, mais en veillant à ce que personne ne puisse deviner que j'étais Duny, et que Ciri était ma fille. C'est Vilgefoltz qui m'a suggéré comment faire. Duny, Pavetta et leur fille

devaient mourir. Disparaître sans laisser de traces.

— Dans un simulacre de catastrophe maritime.

— C'est ça. Pendant le voyage de Skellige à Cintra, dans les abysses de Sedna, Vilgefortz devait aspirer le bateau dans une pompe magique. Moi, Pavetta et Ciri devions auparavant nous enfermer dans une cabine sécurisée, et survivre. Quant à l'équipage...

— Il devait mourir, acheva le sorceleur. Et c'est ainsi que tu as commencé ton ascension, en piétinant des cadavres.

Emhyr var Emreis resta silencieux un certain temps.

— Ils ne furent pas les premiers, dit-il enfin, et sa voix prit une intonation sourde. Malheureusement. Les choses dérapèrent au moment où j'appris que Ciri n'était pas sur le pont.

Geralt haussa les sourcils.

— Malheureusement, dans mes plans, j'avais sous-estimé Pavetta. (Le visage de l'empereur était inexpressif.) Cette jeune fille mélancolique aux yeux perpétuellement baissés m'avait percé à jour, ainsi que mes intentions. Avant qu'on lève l'ancre, elle avait envoyé l'enfant à terre. Je suis devenu furieux en l'apprenant. Elle aussi. Elle a été prise d'hystérie. Pendant la bagarre... elle est tombée par-dessus bord. Avant que j'aie eu le temps de sauter à sa suite, Vilgefortz avait aspiré le bateau dans sa pompe. Ma tête a heurté quelque chose et j'ai perdu connaissance. J'ai survécu par miracle, enchevêtré dans les cordages. Je me suis réveillé avec des bandages partout. J'avais la main cassée...

— Je suis curieux de savoir, demanda froidement le sorceleur, comment se sent un homme qui a assassiné sa propre femme ?

— Mal, répondit Emhyr sans hésitation. Je me sentais et me sens toujours mal. Je me fais horreur. Que je ne l'aie jamais aimée ne change rien à l'affaire. La fin justifie les moyens. Mais pourtant, je regrette réellement sa mort. Je ne voulais pas cela et je ne l'avais pas planifié. Pavetta est morte par accident.

— Tu mens, dit sèchement Geralt, et ce n'est pas digne d'un empereur. Pavetta ne pouvait pas vivre. Elle t'aurait démasqué. Et n'aurait jamais accepté ce que tu comptais faire à Ciri.

— Elle aurait vécu, le contredit Emhyr. Quelque part... loin. Il y a suffisamment de châteaux... Ne serait-ce que Darn Rowan... Je n'aurais pas pu la tuer.

— Vraiment ? Pas même en te convainquant que « la fin justifie les moyens » ?

— On peut toujours trouver une solution moins radicale, dit l'empereur en se passant une main sur le visage. Ce ne sont pas les options qui manquent.

— Pas toujours, dit le sorceleur en le regardant dans les yeux.

Emhyr fuit son regard.

— C'est bien ce que je pensais, dit Geralt en hochant la tête. Termine ton récit. Le temps presse.

— Calanthe veillait sur la petite comme sur la prune de ses yeux. Il n'était pas question pour moi de songer à l'enlever... Mes relations avec Vilgefortz se sont considérablement refroidies, et j'avais toujours de l'aversion pour les autres mages... Mes militaires, cependant, ainsi que l'aristocratie, me poussaient vivement à la guerre, m'incitaient à attaquer Cintra. Ils juraient que le peuple l'exigeait, que le peuple désirait un espace vital, que suivre la *vox populi* serait pour ainsi dire mon examen de passage impérial. J'ai décidé de faire d'une pierre deux coups. Récupérer par un unique coup d'État à la fois Cintra et Ciri. La suite, tu la connais.

— Je la connais, approuva Geralt d'un signe de tête. Je te remercie de cette conversation, Duny. Je te suis reconnaissant d'avoir voulu me consacrer du temps. Mais il est inutile de tergiverser. Je suis très fatigué. J'ai vu mourir tous mes amis venus avec moi de l'autre bout du monde jusqu'ici. Ils étaient venus pour sauver ta fille. Alors même qu'ils ne la connaissaient pas. Hormis Cahir, aucun ne connaissait Ciri. Mais ils sont venus pour la sauver. Parce qu'ils avaient en eux quelque chose de bon et de noble. Et qu'ont-ils trouvé finalement ? La mort. Je considère que c'est injuste. Et je le clame haut et fort, pour ceux que ça intéresse, je n'accepte pas cette fin. Parce qu'une histoire comme celle-là, où les bons meurent et où les scélérats continuent à vivre et à manigancer leurs combines ne vaut pas un clou. Je n'ai plus de force, empereur. Appelle tes hommes.

— Sorceleur...

— Le secret doit être enterré en même temps que ceux qui le connaissent. Tu l'as dit toi-même. Tu n'as pas d'autre solution. Ce n'est pas vrai qu'il en existe plusieurs. Je m'échapperais de chacune de tes prisons, je te reprendrais Ciri. À n'importe quel prix. Tu le sais bien.

— Oui, je le sais bien.

— Tu peux laisser la vie sauve à Yennefer. Elle ne connaît pas ton secret, elle.

— Elle paierait n'importe quel prix pour sauver Ciri. Et venger ta mort.

— C'est vrai, approuva le sorceleur. J'avais effectivement oublié combien elle aimait Ciri. Tu as raison, Duny. Bah ! impossible d'échapper à sa destinée. Permits-moi de t'adresser une requête.

— Je t'écoute.

— Permits-moi de leur faire mes adieux, à toutes les deux. Ensuite tu pourras faire de moi ce que tu voudras.

Emhyr se tenait près de la fenêtre, les yeux rivés sur la cime des montagnes.

— Je ne peux te refuser cette faveur, mais...

— N'aie crainte. Je ne dirai rien à Ciri. Je l'offenserais en lui disant qui tu es. Or je suis incapable de l'offenser.

Emhyr resta longtemps silencieux, toujours tourné vers la fenêtre.

— Peut-être ai-je finalement une dette envers toi, dit-il en tournant les talons. Écoute donc ce que j'ai à te proposer, ensuite nous serons quittes. Il y a de cela très longtemps, en des temps reculés où les gens avaient encore de l'honneur, de la fierté et de la dignité, lorsqu'ils tenaient à leur parole et ne craignaient que la honte, il arrivait que pour échapper à la main infamante du bourreau ou du tortionnaire un homme d'honneur condamné à mort entre dans une baignoire remplie d'eau chaude et s'ouvre les veines. Est-il envisageable...

— Ordonne de remplir la baignoire.

— Est-il envisageable, reprit tranquillement l'empereur, que Yennefer souhaite te tenir compagnie durant ce bain ?

— J'en suis presque certain. Mais il faut le lui demander. Elle est d'une nature assez rebelle.

— Je sais.

* * *

Yennefer accepta aussitôt.

— Le cercle s'est refermé, ajouta-t-elle en regardant ses poignets. Le serpent Ouroboros a planté ses dents dans sa propre queue.

* * *

— Je ne comprends pas ! s'exclama Ciri en s'ébrouant tel un chat en furie. Je ne comprends pas pourquoi je dois partir avec lui ? Où ça ? Pour quoi faire ?

— Ma petite fille, dit Yennefer d'une voix douce. Telle est ta destinée. Comprends-le, il ne peut en être autrement, tout simplement.

— Et vous ?

— Notre propre destinée nous attend, répondit Yennefer en regardant Geralt. Il doit en être ainsi, tout simplement. Viens ici, ma petite fille. Serre-moi fort.

— Ils veulent vous assassiner, n'est-ce pas ? Je ne suis pas d'accord ! Je viens juste de vous retrouver ! C'est injuste !

— Celui qui guerroyait l'épée à la main, intervint Emhyr d'une voix sourde, celui-là meurt par l'épée. Ils ont lutté contre moi et ils ont perdu. Mais ils ont perdu dignement.

En trois enjambées, Ciri se retrouva devant lui, et Geralt retint son souffle. Il entendit le soupir de Yennefer. *Par la peste ! se dit-il, mais cela se voit tout de suite, enfin ! Toute son armée d'hommes noirs voit ce qu'on ne peut cacher ! Les mêmes attitudes, les mêmes yeux étincelants, la*

même moue. La même façon de croiser les mains sur la poitrine. Par chance, ô miracle, elle a hérité des cheveux gris de sa mère. Mais malgré tout, en regardant bien, on voit de quel sang elle est issue...

— Et toi, tu as gagné, dit Ciri en mesurant l'empereur d'un regard flamboyant. Crois-tu l'avoir fait dignement ?

Emhyr var Emreis ne répondit pas. Il sourit simplement, mesurant la jeune fille d'un regard clairement satisfait. Ciri serra les dents.

— Tant de gens sont morts. Tant de gens sont morts à cause de tout ça. Ont-ils perdu dignement ? La mort est-elle digne ? Seul un animal peut le penser. Même si j'ai regardé la mort en face, tu n'es pas parvenu à faire de moi une bête. Et tu n'y parviendras pas.

Il ne répondit pas. Il l'observait, comme s'il voulait l'aspirer du regard.

— Je sais ce que tu complotes, siffla-t-elle. Je sais ce que tu veux faire de moi. Et je te le dis tout net : je ne te permettrai pas de me toucher. Et si tu me... Si tu me... Je te tuerai. Même attachée. Lorsque tu seras endormi, je te rongerai la gorge.

D'un geste vif, l'empereur fit taire le murmure qui s'était élevé parmi les officiers qui l'entouraient.

— Il arrivera ce qui est écrit, articula-t-il sans quitter Ciri des yeux. Dis adieu à tes amis, Cirilla Fiona Elen Riannon.

Ciri regarda le sorcelleur. D'un mouvement de tête, Geralt la dissuada de tenter quoi que ce soit. La jeune fille soupira.

Elle tomba dans les bras de Yennefer et elles demeurèrent ainsi de longues minutes à murmurer ensemble. Puis Ciri s'approcha de Geralt.

— Dommage, dit-elle à voix basse. Ça s'annonçait mieux.

— Beaucoup mieux, confirma-t-il.

Ils s'enlacèrent.

— Sois courageuse.

— Il ne m'aura pas, murmura-t-elle. N'aie pas peur. Je lui échapperai. J'ai un moyen...

— Tu n'as pas le droit de le tuer. Souviens-toi, Ciri. Tu n'en as pas le droit.

— N'aie pas peur. Ce n'est pas du tout à ça que je pensais. Tu sais, Geralt, j'en ai assez des tueries. Il y en a trop eu.

— Oui, trop. Adieu, sorceleuse.

— Adieu, sorcelleur.

— Et ne t'avise pas de pleurer surtout.

— Facile à dire.

* * *

Emhyr var Emreis, l'empereur de Nilfgaard, accompagna Yennefer et Geralt jusqu'à la salle de bains. Presque jusqu'au bord de l'immense

bassin de marbre rempli d'une eau chaude et parfumée.

— Adieu, dit-il. Vous n'avez pas à vous presser. Je pars, mais je laisse ici des gens à qui j'ai donné des ordres. Lorsque vous serez prêts, vous n'aurez qu'à appeler et un lieutenant vous apportera un couteau. Mais je le répète : vous n'avez pas à vous dépêcher.

— Nous apprécions cette faveur, répondit sérieusement Yennefer en hochant la tête. Votre Grandeur Impériale ?

— Oui ?

— Je vous prie, dans la mesure du possible, de ne pas faire de mal à ma petite fille. Je ne voudrais pas mourir avec l'idée qu'elle puisse être malheureuse.

Emhyr resta longtemps silencieux. Très longtemps même. Appuyé contre les huisseries. La tête tournée.

— Dame Yennefer, répondit-il enfin, une expression étrange sur le visage, vous pouvez être sûre que je ne lui ferai pas de mal. J'ai marché sur des cadavres et dansé sur les tertres de mes ennemis. Et je pensais que je pouvais tout faire. Mais ce dont vous me soupçonnez, madame, j'en serais tout bonnement incapable. Je le sais à présent. Et c'est aussi grâce à vous deux. Adieu.

Il sortit en refermant doucement la porte derrière lui. Geralt soupira.

— Nous déshabillons-nous ? demanda-t-il en regardant le bassin... Penser que l'on va m'évacuer de cet endroit en cadavre nu ne me réjouit guère, ma foi !

— Eh bien figure-toi que peu m'importe, à moi, la façon dont je serai évacuée d'ici. (Yennefer lança ses souliers en l'air et défit rapidement sa robe.) Même si ce doit être mon dernier bain, je ne vais pas me baigner tout habillée.

Elle fit passer sa chemise par-dessus sa tête et entra dans le bassin, projetant une gerbe d'éclaboussures.

— Eh bien, Geralt ? Pourquoi restes-tu planté là comme...

— J'avais oublié combien tu étais belle.

— Tu oublies vite. Allez, viens.

Lorsqu'il s'assit près d'elle, elle lui passa aussitôt les bras autour du cou. Il l'embrassa, caressant sa taille et son buste émergé.

À tout hasard il demanda :

— Est-ce vraiment le moment opportun pour ça ?

— Pour ça, ronronna-t-elle en plongeant sa main dans l'eau et en l'effleurant, chaque moment est opportun. Emhyr a répété à deux reprises que nous n'avions pas à nous presser. À quoi aurais-tu voulu passer le temps qu'il nous reste ? À pleurer et nous lamenter ? C'est indigne, voyons ! À faire notre examen de conscience ? C'est banal et stupide.

— Je ne songeais pas à cela.

— Et à quoi donc ?

— Si l'eau refroidit, marmonna-t-il en caressant sa poitrine, les entailles seront plus douloureuses.

— Un moment de volupté vaut bien quelques minutes de souffrance, déclara Yennefer en plongeant son autre main dans l'eau. As-tu peur de souffrir ?

— Non.

— Moi non plus. Assieds-toi au bord du bassin. Je t'aime, mais, par la peste, je ne vais pas plonger.

* * *

— Ah ! Mon Dieu ! cria Yennefer en renversant la tête en arrière. (Ses cheveux humides s'étalèrent sur le bord du bassin tels de petits serpentins noirs.) Ah, mon Dieu ! mon Dieu !

* * *

— Je t'aime, Yen.

— Je t'aime, Geralt.

— C'est l'heure. Appelons.

— Appelons.

Ils appelèrent. D'abord le sorcelleur, puis Yennefer. Rien ne se passa. Ils crièrent alors à l'unisson.

— Ça y eeeest ! Nous sommes prêchêts ! Apportez-nous ce couteau ! Holà ! Par la peste ! L'eau refroidit !

— Vous n'avez qu'à en sortir alors, dit Ciri en passant la tête par la porte de la salle de bains. Ils s'en sont tous allés.

— Quoiiiiiii ?

— Je viens de vous le dire. Ils sont tous partis. À part nous trois, il n'y a pas âme qui vive ici. Habillez-vous. Vous avez l'air terriblement comiques, tout nus.

* * *

Pendant qu'ils s'habillaient, leurs mains se mirent à trembler. Yennefer et Geralt avaient le plus grand mal à se débrouiller avec les agrafes, les boucles et les boutons de leurs vêtements. Ciri bavardait.

— Ils sont partis. Tout simplement. Tous autant qu'ils étaient. Ils ont emmené tout le monde, sont montés à cheval et sont partis. En soulevant des nuages de poussière.

— Ils n'ont laissé personne ?

— Absolument personne.

— C'est incompréhensible, chuchota Geralt. Vraiment

incompréhensible.

— Se serait-il passé quelque chose ? demanda Yennefer en tousotant.

— Non, répliqua vivement Ciri. Rien du tout.

Elle mentait.

* * *

Au début, elle fit contre mauvaise fortune bon cœur. Se tenant bien droite, la tête fièrement levée et le visage de marbre, elle repoussa les mains gantées des chevaliers noirs, regardant avec hardiesse et insolence à travers les visières de leurs heaumes à nasal. Ils ne la touchèrent plus, d'autant qu'ils en furent dissuadés par le hurlement d'un officier, un escogriffe bien bâti aux galons d'argent et au panache de héron blanc.

Elle se dirigea vers la sortie, escortée de toutes parts. La tête hardiment relevée. Les lourdes bottes résonnaient, les hauberts crépitaient, les armes cliquetaient.

Au bout d'une quinzaine de pas, elle se retourna une première fois. Encore une quinzaine de pas, et elle se retourna une deuxième fois. Une pensée aussi limpide qu'effrayante enflamma soudain son esprit : *Je ne les reverrai plus jamais, plus jamais. Ni Geralt ni Yennefer. Jamais.*

Sa lucidité effaça instantanément, en un clin d'œil, le masque de bravoure qu'elle avait plaqué sur son visage. Ciri se crispa, ses yeux s'embuèrent de larmes, son nez se mit à couler. La jeune fille luttait de toutes ses forces, mais en vain. Une vague de sanglots rompit la digue des apparences.

Dans leur manteau marqué d'une salamandre, les Nilfgaardiens la regardaient en silence. Ils étaient perplexes. Certains l'avaient vue sur les marches ensanglantées, une épée à la main, tous l'avaient vue apostropher avec arrogance l'empereur lui-même. Ils étaient surpris de la voir à présent pleurer et hoqueter comme une petite fille.

Elle en était consciente. Leurs regards la brûlaient comme des flammes, la piquaient telles des aiguilles. Elle luttait, mais sans succès. Plus elle retenait ses larmes, plus celles-ci jaillissaient avec force.

Ciri ralentit l'allure puis s'arrêta. Son escorte en fit autant. Mais un instant seulement. Sur un ordre lancé avec hargne par un officier, des mains de fer la saisirent sous l'aisselle et par les poignets. Ciri, hoquetant et ravalant ses larmes, se retourna une dernière fois. Puis elle fut traînée en avant. Elle n'opposa pas de résistance. Mais elle sanglotait de plus en plus fort, l'air de plus en plus désespérée.

Ils furent arrêtés par l'empereur Emhyr var Emreis, cet homme aux cheveux noirs dont le visage éveillait en elle d'étranges souvenirs confus. D'un ton sec, il leur ordonna de la relâcher. Ciri renifla, essuya

ses larmes avec sa manche. En voyant qu'il approchait, elle retint ses sanglots, redressa hardiment la tête. Mais désormais, elle en était consciente, son attitude était ridicule.

Emhyr la regarda longuement. Sans un mot. Puis il s'avança. Et tendit la main. Ciri, qui d'ordinaire réagissait toujours à ce geste en reculant instinctivement, cette fois, à son propre étonnement, ne bougea pas. Plus grande encore fut sa stupéfaction lorsqu'elle s'aperçut que son contact n'était pas du tout désagréable.

Il toucha ses cheveux ; on aurait dit qu'il comptait ses mèches blanches comme la neige. Il effleura de ses doigts la cicatrice qui défigurait sa joue. Puis il l'étreignit, lui caressant la tête et les épaules. Elle, secouée de larmes, le laissait faire, ses bras pendant maladroitement le long de son corps aussi inerte qu'un épouvantail à moineaux. Elle l'entendit murmurer :

— C'est une chose étrange que la destinée. Adieu, ma fille.

* * *

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Le visage de Ciri se crispa légèrement.

— Il a dit : « *va faill, lured* ». En Langage ancien : « adieu, jeune fille ».

— Oui, je sais, dit Yennefer en hochant la tête. Que s'est-il passé ensuite ?

— Ensuite... Ensuite il m'a lâchée, il s'est retourné et il est parti. Il a donné des ordres en criant. Et tous s'en sont allés. Ils me dépassaient, dans une totale indifférence, en martelant le sol ; leurs armes et leurs armures cliquetaient si fort que le bruit résonnait dans tout le couloir. Ils sont montés à cheval et sont partis, j'ai entendu les hennissements de leurs montures qui partaient au galop. Jamais je ne comprendrai. Parce que à bien y réfléchir...

— Ciri ?

— Quoi ?

— Ne réfléchis pas.

* * *

— Le château de Stygg, répéta Filippa Eilhart en regardant Fringilla Vigo à la dérobée.

Celle-ci ne rougit pas. Au cours des trois derniers mois écoulés, elle avait réussi à mettre au point une crème magique qui agissait sur les vaisseaux sanguins. Grâce à cette crème, aucune rougeur n'apparaissait sur son visage, si grande que pût être sa honte.

— La cachette de Vilgefortz se trouvait dans le château de Stygg,

confirma Assire var Anahid. À Ebbing, près d'un lac de montagne, dont mon indicateur, un simple soldat, n'a pas été capable de me dire le nom.

— Vous avez dit « se trouvait », fit remarquer Francesca Findabair.

Filippa lui coupa la parole.

— Se trouvait, oui. Car Vilgefortz n'est plus de ce monde, mes chères dames. Lui et ses compères, toute sa bande au grand complet, ont déjà mordu la poussière. Nous ne le devons à personne d'autre qu'à notre sorceleur bien connu : Geralt de Riv. Que nous avons toutes sous-estimé. Toutes autant que nous sommes. Nous nous sommes trompées à son sujet. Toutes sans exception. Certaines plus que d'autres.

Dans un même élan, les magiciennes tournèrent leurs regards vers Fringilla, mais la crème fonctionnait vraiment à merveille. Assire var Anahid poussa un soupir. Filippa donna un grand coup de poing sur la table.

— Bien que les nombreuses préoccupations liées à la guerre et à la préparation des négociations de paix expliquent en partie notre erreur de jugement, déclara-t-elle sèchement, le règlement de l'affaire Vilgefortz par le sorceleur est à considérer comme une défaite de la loge, il faut l'admettre. Il n'aurait jamais dû pouvoir nous devancer et faire le travail à notre place. Cela ne doit plus se reproduire, mes chères dames.

La loge entière, à l'exception de Fringilla Vigo, pâle comme la mort, hocha la tête.

— À cet instant, reprit Filippa, le sorceleur Geralt est quelque part à Ebbing. Avec Yennefer et Ciri, qu'il a libérées. Il va falloir réfléchir au moyen de les retrouver...

— Et le château en question ? l'interrompit Sabrina Glevissig. Tu n'aurais pas oublié quelque chose, par hasard, Filippa ?

— Non, je n'ai rien oublié. La légende, si tant est qu'elle voie le jour, ne doit comporter qu'une seule version officielle. C'est justement toi, Sabrina, que je comptais charger de cette mission. Emmène Keira et Triss avec toi. Réglez cette affaire. De sorte qu'il ne reste aucune trace.

* * *

L'onde de choc de la détonation fut ressentie jusqu'à Maecht ; les lueurs qui l'accompagnaient – l'explosion eut lieu la nuit – furent visibles même à Metinna et à Geso. La série de secousses tectoniques qu'elle provoqua fut perçue bien plus loin encore. En des coins vraiment très reculés du monde.

« **Congreve, Estella vel Stella** – Fille du baron Otton de Congreve, mariée au vieux comte Liddertal. À la mort de ce dernier, survenue rapidement, elle géra ses biens de manière fort judicieuse, parvenant ainsi à se constituer une fortune non négligeable. Jouissant de la grande estime de l'empereur Emhyr var Emreis (reg.), elle était considérée à la Cour comme une personne d'une grande importance. Quoiqu'elle n'exerçât aucune fonction, il était de notoriété publique que l'empereur avait coutume d'accorder à sa voix et à son opinion une grande attention. En raison de son immense attachement à la jeune impératrice Cirilla Fiona (reg.), qu'elle aimait comme sa propre fille, on la surnommait en plaisantant « la mère-impératrice ». Elle leur survécut à tous deux, tant à l'empereur qu'à l'impératrice, et mourut en 1331 ; quant à son énorme fortune, elle revint en héritage à de lointains parents de la branche des Liddertal, appelés les Blancs ; ces derniers étant des personnes écervelées et imprévoyantes, ils dilapidèrent leur patrimoine dans sa totalité. »

Effenberg et Talbot, *Encyclopaedia Maxima Mundi*, tome III

Chapitre 10

L'homme qui s'était faufile jusqu'aux abords du bivouac était, il fallait lui rendre cet honneur, très habile et futé comme un renard. Il passait très rapidement d'un endroit à un autre, se mouvant si agilement et silencieusement que n'importe qui aurait pu se laisser surprendre. N'importe qui. Sauf Boreas Mun. Pour ce qui était des attaques surprises, Boreas Mun avait bien trop d'expérience.

— Sors de là, mon gars ! lança-t-il, en s'efforçant de parler avec assurance et arrogance. Tes petits tours ne servent à rien ! Je te vois. Tu es là.

L'un des mégalithes qui hérissaient le flanc de la colline et se détachaient sur le ciel bleu plombé vacilla soudain. Bougea. Et prit forme humaine.

Boreas retourna la broche pour ne pas laisser la viande brûler. Faisant mine de vouloir prendre appui, il posa la main sur la poignée de son arc.

— Les biens que je possède sont misérables. (Il parlait d'une voix tranquille en apparence, mais quelque chose dans son ton un peu rauque, métallique, tenait de la mise en garde.) Mais j'y suis attaché. Et je les défendrai corps et âme.

— Je ne suis pas un bandit, dit d'une voix grave l'homme qui s'était subrepticement approché du bivouac. Je suis un pèlerin.

Le pèlerin était grand et bien bâti, il mesurait au moins sept pieds, et il aurait fallu pas moins d'un poids de dix pouds – Boreas en aurait mis sa main à couper – pour le peser sur le plateau d'une balance. Entre ses mains, son bâton de pèlerin, un rondin gros comme un timon, avait l'air d'une baguette. Boreas Mun était véritablement étonné qu'un homme si grand puisse se déplacer avec tant d'habileté. Il était aussi quelque peu inquiet. Son arc, un soixante-dix livres en composite avec lequel il pouvait atteindre un élan à une cinquantaine de pas, lui paraissait soudain petit et délicat comme un jouet d'enfant.

— Je suis un pèlerin, répéta le géant. Je n'ai pas de mauvaises...

— Que le deuxième sorte aussi ! l'arrêta Boreas avec rudesse.

— Quel deuxièm..., bégaya le pèlerin, avant de s'interrompre en voyant une silhouette élancée, silencieuse comme une ombre, sortir de l'obscurité.

Cette fois, Boreas Mun ne fut guère étonné : à en juger par sa façon de se mouvoir, le deuxième homme était un elfe. Le trappeur à l'œil exercé le comprit aussitôt. Se laisser surprendre par un elfe n'avait

cependant rien de déshonorant.

— Je vous prie de m'excuser, dit l'elfe d'une voix étrange, un peu rauque, qui ne ressemblait pas à celle d'un elfe. Je n'avais pas de mauvaise intention. Si je ne me suis pas montré à vous, c'est par crainte. Je retournerais cette broche si j'étais vous.

— Effectivement, approuva le pèlerin en s'appuyant sur son bâton et en reniflant ostensiblement. De ce côté, la viande est plus qu'assez cuite.

Boreas retourna la broche, soupira, se racla la gorge. Et soupira de nouveau.

— Veuillez vous asseoir, messieurs, finit-il par dire. Et patienter un peu. La bête est presque cuite. Ha ! Par ma foi, est benêt celui qui hésite à partager sa collation avec des voyageurs de passage.

De la graisse s'égoutta sur le feu en grésillant, des flammes jaillirent, éclairant la nuit.

Le pèlerin était coiffé d'un chapeau de feutre à larges bords qui dissimulait fort efficacement son visage. L'elfe, quant à lui, portait en guise de couvre-chef un foulard multicolore noué sur la tête, qui ne masquait en rien ses traits. En voyant son visage à la lueur du feu de camp, Boreas et le pèlerin frissonnèrent. Mais pas un soupir ne franchit leurs lèvres. Pas le moindre soupir ne leur échappa à la vue de ce visage, sans doute magnifique autrefois, défiguré à présent par une affreuse balafre qui courait en biais à travers le front, le sourcil, le nez, la joue et le menton.

Boreas Mun se racla la gorge en retournant de nouveau la broche.

— C'est ce délicieux fumet qui vous a attirés vers mon bivouac, n'est-il pas vrai ?

C'était une affirmation, non une question.

Le pèlerin acquiesça en inclinant les bords de son chapeau, et sa voix s'altéra légèrement.

— En vérité, sans vouloir me vanter, j'ai flairé cette odeur de rôti de loin. Mais j'ai tout de même préféré rester prudent. Sur le dernier feu de camp que j'avais repéré il y a deux jours, c'était une femme qu'on rôtissait.

— C'est vrai, confirma l'elfe. J'y étais le lendemain matin, j'ai vu des os humains dans la cendre.

— Le lendemain matin..., répéta lentement le pèlerin.

Sur son visage caché dans l'ombre de son chapeau était apparu, Boreas en aurait donné sa main à couper, un sourire mauvais.

— Ça fait longtemps que tu suis mes traces en secret, cher elfe ?

— Oui, assez longtemps.

— Et qu'est-ce qui t'empêchait de te manifester ?

— La raison.

Boreas Mun retourna son rôti et brisa le silence devenu pesant.

— Le col d'Elskerdeg est en effet un endroit qui ne jouit pas de la meilleure réputation. J'ai vu moi aussi des os dans des feux de camps, des squelettes empalés. Des pendus aux arbres. Il y en a plein par ici, des adeptes sauvages de cultes barbares. Et des créatures prêtes à dévorer le premier voyageur qui passe. À ce qu'il paraît.

— Pas à ce qu'il paraît, rectifia l'elfe. C'est la vérité. Et plus on avancera dans les montagnes, vers l'est, pire ce sera.

— Ces messieurs font route vers l'est ? Au-delà d'Elskerdeg ? Vers Zerricane ? Ou peut-être plus loin encore, vers Hakland ?

Ils ne répondirent pas, ni le pèlerin ni l'elfe. Boreas, d'ailleurs, n'escomptait pas de réponse. Premièrement, sa question était indiscreète, et deuxièmement, elle était stupide. De l'endroit où ils se trouvaient, on ne pouvait se diriger que vers l'est. En direction d'Elskerdeg. Là où lui-même comptait se rendre.

— Le rôti est prêt. (D'un geste habile et quelque peu théâtral, Boreas ouvrit son couteau papillon.) Je vous en prie, messieurs. Pas de cérémonie.

Le pèlerin avait un coutelas et l'elfe un stylet, qui n'avait rien d'un couteau de cuisine à le voir. Mais les trois fers taillés à des fins plus sinistres servaient aujourd'hui à découper de la viande. Pendant un certain temps, on n'entendit plus que le craquement des mâchoires qui mastiquaient. Et le crépitement des os rongés jetés dans le feu.

Le pèlerin rota avec distinction.

— Drôle de petite bête, fit-il remarquer en observant l'omoplate qu'il venait de ronger et de lécher avec tant d'application qu'elle semblait avoir passé trois jours dans une fourmilière. Elle a un peu le goût du chevreuil, mais sa chair est tendre comme du lapin... Je ne me rappelle pas avoir un jour mangé pareille viande.

— C'était un skrekk, dit l'elfe en mastiquant bruyamment le cartilage entre ses dents. Moi non plus je ne me souviens pas d'avoir un jour mangé chose pareille.

Boreas se racla doucement la gorge. La très légère pointe d'amusement qu'il avait décelée dans la voix de l'elfe prouvait que ce dernier savait que le rôti provenait d'un énorme rat aux yeux injectés de sang et aux grandes dents dont la seule queue mesurait plus de trois coudées. Le pisteur n'aurait jamais pris en chasse ce gigantesque rongeur. Il l'avait tué pour se défendre. Ensuite, il avait décidé de le faire cuire malgré tout. C'était un homme raisonnable qui réfléchissait à tête reposée. Il n'aurait pas mangé un rat qui se serait nourri dans les décharges et les dépotoirs. Mais des gorges d'Elskerdeg à la communauté la plus proche susceptible de produire des détritrus, il y avait bien trois cents miles. Le rat, ou bien le skrekk, comme en avait décidé l'elfe, devait être propre et sain. Il n'avait eu aucun contact avec la civilisation. Et donc aucun moyen de souiller son organisme ou

d'être contaminé.

Bientôt le dernier petit osselet, sucé et rongé jusqu'à la moelle, atterrit dans le feu. La lune émergea au-dessus de la chaîne crénelée des montagnes Ardentes. Du feu ravivé par le vent jaillirent des étincelles qui mouraient en s'éteignant au milieu de la myriade d'étoiles scintillantes.

Boreas Mun se risqua à poser une nouvelle question indiscreète.

— Cela fait-il longtemps que vous voyagez sur la route de la Solitude, messieurs ? Puis-je me permettre de vous demander depuis quand vous avez quitté la porte de Solveig ?

— Longtemps, pas longtemps, dit le pèlerin, tout est relatif. J'ai traversé Solveig le deuxième jour après la pleine lune de septembre.

— Et moi, le sixième, dit l'elfe.

— Ha ! poursuivit Boreas, encouragé par leur réaction. C'est bizarre que nous ne nous soyons pas rencontrés là-bas, parce que moi aussi j'y suis passé au même moment... Mais j'avais encore mon cheval à l'époque.

Il se tut, chassant les souvenirs désagréables liés à la perte de sa monture. Il était certain que ses compagnons de hasard avaient eux aussi dû connaître semblable mésaventure. S'ils avaient voyagé à pied depuis le début, ils n'auraient jamais pu le rattraper ici, près d'Elskerdeg.

— J'en conclus donc, reprit-il, que vous vous êtes mis en route sitôt la guerre terminée, après la conclusion de la paix de Cintra. Non pas que ça me regarde, bien entendu, mais si je puis me permettre, je présume que l'état du monde et l'ordre établi à Cintra ne vous seyaient guère.

Le silence qui s'était installé autour du feu de camp depuis un petit moment fut interrompu par un lointain hurlement. Un loup, très certainement. Quoique, aux alentours du col d'Elskerdeg, on ne pût jamais avoir de certitude.

— Pour être honnête, intervint l'elfe à l'improviste, je n'avais pas de raison d'apprécier l'état du monde après la paix de Cintra. Sans même parler de l'ordre établi.

— Dans mon cas, expliqua le pèlerin en croisant ses immenses bras sur la poitrine, c'était la même chose. Quoique je ne m'en sois rendu compte, comme le dirait une de mes connaissances, que *post-factum*.

Le silence régna longtemps. Même cette chose qui hurlait dans les cols s'était tue.

Alors que Boreas et l'elfe auraient été prêts à parier qu'il n'en ferait rien, le pèlerin poursuivit sa réflexion.

— Au début, tout indiquait que la paix de Cintra apporterait des changements profitables, créerait un ordre nouveau tout à fait acceptable. Sinon pour tout le monde, du moins pour moi...

— Si je me souviens bien, dit Boreas en s'éclaircissant la voix, les rois se sont rassemblés à Cintra en avril ?

— Le 2 avril, précisément, rectifia le pèlerin. C'était, je m'en souviens, à la nouvelle lune.

* * *

Le long des murs, nichés sous les poutres sombres qui soutenaient de petites galeries, étaient suspendus des pavois colorés décorés d'emblèmes héraldiques : les armoiries de la noblesse cintrasiennne. Un simple coup d'œil permettait de faire la différence entre les blasons quelque peu délavés des familles très anciennes et les armoiries de la noblesse qui s'était distinguée en des temps plus récents, au cours des règnes de Dagorad et de Calanthe. Ces dernières arboraient des couleurs encore vives qui n'étaient pas craquelées, on n'y voyait pas non plus de petits trous comme sur les autres, rongées par les bostryches.

Mais les couleurs les plus intenses étaient celles des pavois ajoutés tout récemment, avec les emblèmes de la noblesse nilfgaardienne. Qui s'était distinguée au cours de la prise de la cité et durant le quinquennat de l'administration impériale.

Lorsque nous récupérerons enfin Cintra, songea le roi Foltest, il faudra veiller à ce que dans la sainte euphorie du renouveau les Cintrasiens n'endommagent pas ces pavois. La politique est une chose, l'ornement d'une salle en est une autre. Les changements de régime ne peuvent justifier le vandalisme.

C'est donc ici que tout a commencé, se disait Dijkstra en admirant le grand hall. Ici qu'eut lieu le célèbre banquet de fiançailles au cours duquel le Hérisson de Fer a fait son apparition en exigeant la main de la princesse Pavetta... Ici, encore, que la reine Calanthe a engagé le sorcelleur...

Comme le sort des hommes se tisse curieusement, songeait l'espion, s'étonnant lui-même de la trivialité de ses pensées.

Cela fait cinq ans, se souvenait la reine Meve, cinq ans que sur le dallage de la cour, celle-là même que l'on voit de la fenêtre, a explosé la cervelle de Calanthe, la Lionne de Cintra de la famille des Cerbin. Calanthe, dont nous avons vu le fier portrait dans le couloir, était l'avant-dernière héritière de sang royal. Depuis que sa fille Pavetta s'est noyée, il ne reste que sa petite-fille. Cirilla. À moins qu'elle ne soit morte, elle aussi, comme le laissent entendre certaines rumeurs.

Cyrus Engelkind Hemmelfart, le hiérarque de Novigrad, désigné *per acclamationem* comme président des délibérations en raison de son grand âge, de son rang et de l'estime générale dont il bénéficiait, les invita à s'asseoir d'un geste de sa main tremblante.

— Veuillez prendre place, je vous prie.

Chacun ayant repéré sa chaise grâce aux noms indiqués sur de petites tablettes en acajou, ils prirent tous place autour de la table ronde : Meve, la reine de Rivie et de Lyrie ; Foltest, le roi de Témérie et son feudataire le roi Venzlav de Brugge ; Demawend, le roi d'Aedirn ; Henselt, le roi de Kaedwen ; le roi Ethaïn de Cidaris ; le jeune roi Kistrin de Verden ; le prince Nitert, chef du Conseil de régence ; et le comte Dijkstra.

Il va falloir essayer de se débarrasser de cet espion, l'écarter de la table des délibérations, songeait le hiérarque. Le roi Henselt et le roi Foltest, bah ! même le jeune Kistrin, se sont déjà permis des remarques acerbes, il suffit de regarder l'attitude des représentants de Nilfgaard. Ce Sigismund Dijkstra est un importun, au passé par ailleurs peu glorieux et de mauvaise renommée, une persona turpis. On ne peut permettre qu'une persona turpis corrompe l'atmosphère des négociations.

Le chef de la délégation nilfgaardienne, le baron Shilard Fitz-Oesterlen, qui se retrouva juste en face de Dijkstra à la table ronde, salua l'espion d'une courbette diplomatique polie.

Voyant que tous déjà étaient installés, le hiérarque de Novigrad prit place à son tour. Non sans l'aide des pages qui soutinrent ses mains tremblantes. Le siège sur lequel il s'assit avait été conçu pour la reine Calanthe des années auparavant. Il avait un dossier d'une taille imposante et très joliment ornementé, et de ce fait se distinguait nettement des autres.

Une table ronde, pourquoi pas, mais il fallait bien que l'on sache qui, autour de cette table, était la personne la plus importante.

* * *

Alors, c'est ici, songeait Triss Merigold. Elle observait la pièce, admirant les tapisseries, les tableaux et les nombreux trophées de chasse, parmi lesquels les bois d'une bête cornue qui lui était totalement inconnue. C'est ici qu'eut lieu, après la célèbre mise à sac de la salle du trône, la fameuse conversation privée entre Calanthe, le sorcier, Pavetta et le Hérisson ensorcelé. Ici que Calanthe a donné son accord pour que soit célébré ce singulier mariage. Alors que Pavetta était déjà enceinte. Ciri est née moins de huit mois après... Ciri, l'héritière du trône... Le Lionceau du sang de la Lionne... Ciri, ma petite sœur. Qui est loin à présent, dans le Sud. Par chance, elle n'est plus seule. Elle est avec Geralt et Yennefer. Elle est en sécurité.

À moins qu'on m'ait de nouveau menti.

— Asseyez-vous, mes chères dames, les invita Filippa Eilhart qui, depuis un certain temps déjà, observait attentivement Triss. Dans un instant les maîtres du monde vont tour à tour prononcer leur discours d'inauguration, et je ne voudrais pas en perdre une miette.

Les magiciennes interrompirent leurs potins de couloir et gagnèrent rapidement leur siège. Sheala de Tancarville arborait autour du cou un boa de renard argenté qui apportait une touche féminine à son sévère costume d'homme. Assise var Anahid, en robe de soie violette, alliait avec une grâce extraordinaire la simplicité et l'élégance. Comme à l'accoutumée, Francesca Findabair était royale et Ida Emean aep Sivney, mystérieuse. Margarita Laux-Antille, majestueuse et sérieuse. Sabrina Gleivissig, parée de turquoises. Keira Metz, vêtue de vert et de jaune jonquille. Et Fringilla Vigo. Abattue. Triste. Et d'une pâleur mortelle, malade, carrément spectrale.

Triss Merigold était assise à côté de Keira, en face de Fringilla. Au-dessus de la magicienne nilfgaardienne était suspendu un tableau représentant un cavalier filant à toute allure au milieu d'une rangée d'aulnes. Les aulnes tendaient vers le cavalier leurs branches monstrueusement tordues, les creux sur leurs troncs évoquaient des bouches grimaçantes ricanant méchamment. Triss frissonna malgré elle.

Le télécommunicateur tridimensionnel installé au milieu de la table fonctionnait. D'une formule magique, Filippa Eilhart en améliora l'image et le son.

— Comme vous pouvez le voir et l'entendre, mesdames, dit-elle non sans ironie, dans la salle du trône de Cintra, sous nos pieds exactement, un étage plus bas, les maîtres du monde s'apprêtent à décider en ce moment même de notre destin. Et nous, un étage au-dessus d'eux, nous veillons à ce que ces messieurs ne nous jouent pas trop de mauvais tours.

* * *

Au hurleur hurlant se joignirent d'autres hurleurs. Boreas n'avait plus aucun doute. Il ne s'agissait pas de loups.

— Moi non plus, dit-il pour relancer la conversation, je n'attendais pas grand-chose de ces négociations à Cintra. Bah ! personne, parmi mes connaissances, n'escomptait qu'elles apportent quoi que ce soit de bon.

— L'important était que ces négociations commencent, protesta calmement le pèlerin. L'homme simple – j'en suis un, si je puis me permettre – réfléchit simplement. Il sait que les rois et les empereurs qui guerroient sont tellement déchaînés les uns envers les autres que s'ils le pouvaient, s'ils en avaient la force, ils s'entre-tueraient. Au lieu de ça, ils ont cessé de s'entre-tuer pour s'asseoir autour d'une table ronde. C'est donc le signe qu'ils n'ont plus de force. Pour parler simplement, ils sont impuissants. Et du fait de cette impuissance, les hommes armés ne se précipiteront plus dans les villages pour tuer ou

blessé ; ils ne brûleront plus les maisons, n'égorgeront plus les enfants, ne violeront plus les femmes, ne réduiront plus les hommes en captivité. Non. Au lieu de cela, ils se sont réunis à Cintra et ils négocient. Réjouissons-nous !

L'elfe, avec un bâton, replaça correctement dans le foyer une bûche qui lançait des étincelles ; il regarda le pèlerin à la dérobée.

— Même un homme simple, dit-il d'un ton ouvertement sarcastique, même un imbécile heureux devrait comprendre que la politique, c'est aussi la guerre, mais conduite un peu différemment. Il devrait aussi comprendre que les négociations, c'est du négoce. Elles obéissent au même mécanisme bien rodé. On échange les succès contre des concessions. Ici on gagne, là on perd. En d'autres termes, pour que les uns puissent être achetés, il faut que d'autres soient vendus.

— En vérité, déclara le pèlerin au bout d'un instant, c'est tellement évident que n'importe quel homme simple, même très simple, peut le comprendre.

* * *

— Non, non et encore non ! vociféra le roi Henselt en tapant des deux poings sur la table. (Il avait frappé si fort qu'une coupe se renversa et que les encriers sursautèrent.) Aucune discussion sur ce thème ! Aucune négociation autour de cette affaire ! Terminé, point final, *deireadh* !

Le roi Foltest prit la parole, d'un ton calme, lucide et conciliant.

— Henselt, ne complique pas les choses. Et cesse de hurler ainsi face à Son Excellence. Tu nous couvres de honte.

Shilard Fitz-Oesterlen, le négociateur qui représentait l'empereur de Nilfgaard, s'inclina avec un sourire de fausset censé suggérer que les égarements du roi Kaedwen ne lui faisaient ni chaud ni froid.

— Nous essayons de trouver un accord avec l'empereur, poursuivit Foltest, et voilà que soudain nous commençons à nous bagarrer comme des chiens ! C'est une honte, Henselt.

— Nous nous sommes mis d'accord avec Nilfgaard sur des affaires aussi difficiles que Dol Angra et Autre Rive, intervint Dijkstra d'une voix en apparence nonchalante. Il serait idiot de...

— Je n'ai que faire de ce genre de remarques, s'écria Henselt, si fort cette fois qu'il aurait pu faire concurrence à un putois. Surtout de la part d'un espion tel que vous ! Je suis roi, putain !

— C'est incontestable ! s'esclaffa Meve.

Demawend, retourné sur sa chaise, admirait les pavois sur le mur de la salle en souriant dédaigneusement : à le voir ainsi, il était difficile de croire que le destin de son royaume était en train de se

jouer.

— Assez ! assena Henselt en promenant autour de lui des yeux hagards. Assez, par les dieux ! ou je vais sortir de mes gonds. J'ai dit : pas un empan de terre. Je ne tolérerai aucune revendication sur mon territoire, absolument aucune ! Je n'accepterai aucune amputation de mon royaume, pas même d'un empan, que dis-je, pas même d'un demi-empan ! Les dieux m'ont confié l'honneur de Kaedwen et ce n'est qu'aux dieux que je le rendrai ! La Basse-Marchie, d'un point de vue... voyons... ét... eti... ethnique, c'est notre terre. La Basse-Marchie appartient à Kaedwen depuis des siècles...

— Le Haut-Aedirn, intervint de nouveau Dijkstra, appartient à Kaedwen depuis l'année dernière. Plus précisément, depuis le 24 juillet de l'année dernière. Depuis l'instant où y ont pénétré les armées d'occupation de Kaedwen.

— Je demande que soit noté au protocole *ad futuram rei memoriam* que l'empire de Nilfgaard n'a rien de commun avec cette annexion, intervint Shilard Fitz-Oesterlen.

— Si ce n'est le fait qu'à cette époque, précisément, il pillait Vengerberg.

— *Nihil ad rem !*

— Vraiment ?

— Messieurs ! les rappela à l'ordre Foltest.

— Kaedwen, aboya Henselt, a pénétré en Basse-Marchie en tant que libérateur ! Mes soldats y ont été accueillis avec des fleurs ! Mes soldats...

— Tes bandits, qui sont arrivés dans mon royaume avec une bande de brigands, ont assassiné, violé et pillé. (La voix du roi Demawend était calme, mais l'on voyait à l'expression de son visage combien il lui en coûtait.) Messieurs ! Nous sommes réunis ici depuis une semaine pour décider du futur visage du monde. Par les dieux ! doit-il prendre les traits du crime et du pillage ? Doit-on maintenir le *statu quo* criminel ? Ou le bien pillé doit-il demeurer aux mains des sbires et des pillards ?

Henselt se saisit de la carte qui était posée sur la table, il la déchira d'un geste brusque et en jeta les morceaux au nez de Demawend. Le roi d'Aedirn ne bougea pas d'un cil.

— Mes armées ont conquis la Marchie face aux Nilfgaardiens, énonça Henselt d'une voix rauque. (Son visage avait pris la couleur d'un bon vieux vin.) Ton misérable royaume n'existait déjà plus, alors, Demawend. Je dirais même plus : sans mon armée, tu n'aurais aujourd'hui plus de royaume du tout. Je voudrais bien te voir chasser les Noirs sans mon aide, et les repousser au-delà de la Iaruga et de Dol Angra. Il ne serait pas trop exagéré alors d'affirmer que tu es roi de par ma seule grâce. Mais ma bienveillance s'arrête là ! Je ne rendrai

pas même un empan de ma terre. Je ne permettrai pas que l'on ampute mon royaume.

— Ni moi le mien, affirma Demawend en se levant. Nous ne trouverons donc pas d'accord !

— Messieurs, lança soudain, conciliant, Cyrus Hemmelfart, le hiérarque de Novigrad, qui avait jusque-là sommeillé. Il existe à coup sûr un compromis possible...

— L'empire de Nilfgaard n'accepte aucun arrangement susceptible de nuire au pays des elfes à Dol Blathann, déclara Shilard Fitz-Oesterlen, qui décidément aimait intervenir à brûle-pourpoint. S'il le faut, je vous lirai de nouveau un passage du mémorandum...

Henselt, Foltest et Dijkstra s'énervèrent, mais Demawend regarda l'ambassadeur impérial d'un air tranquille, presque bienveillant.

— Pour le bien de tous, annonça-t-il, et pour la paix, je reconnais l'autonomie de Dol Blathann. Non pas en tant que royaume, mais en tant que principauté. À une seule condition : la princesse Enid an Gleanna doit me prêter serment d'allégeance et s'engager à faire en sorte que les humains aient les mêmes droits et privilèges que les elfes. Comme je l'ai dit, j'y suis prêt *pro publico bono*.

— Voilà les paroles d'un véritable roi, dit Meve.

— *Salus publica lex suprema est*, dit le hiérarque Hemmelfart, qui cherchait depuis un certain temps l'occasion de faire valoir sa connaissance du jargon diplomatique.

— J'ajouterai cependant, continua Demawend en regardant le renfrogné Henselt, que la concession accordée à Dol Blathann ne constitue pas un précédent. C'est l'unique violation de l'intégrité de mes terres que je concède. Je ne reconnâtrai aucun autre partage ni aucune autre occupation. L'armée kaedwienne, qui a franchi mes frontières en tant qu'occupant et agresseur, doit libérer en l'espace d'une semaine les fortins et les châteaux du Haut-Aedirn occupés illégalement. Je ne continuerai à participer aux débats qu'à cette condition. Et étant donné que *verba volant*, mon secrétaire présentera au protocole une démarche(11) officielle en ce sens.

Foltest regarda le roi de Kaedwen d'un air interrogateur.

— Henselt ?

— Jamais ! hurla-t-il en renversant sa chaise et en sautillant tel un chimpanzé piqué par un frelon. Jamais je ne rendrai la Marchie ! Il faudra me passer sur le corps ! Rien ne m'obligera à la rendre ! Aucune force ! Aucune force, putain !

Et pour prouver qu'il avait lui aussi pris des leçons et qu'il n'était pas n'importe qui, il ajouta en hurlant :

— *Non possumus !*

— Je vais lui en donner, moi, du « *non possumus* », à ce vieil imbécile, explosa Sabrina Glevissig, dans la pièce située un étage au-dessus. Vous n'avez aucune crainte à avoir, mesdames, j'obligerai ce crétin à se plier aux revendications concernant le Haut-Aedirn. Les armées kaedwiennes en seront parties dans un délai de dix jours. Je vous le garantis. Cela ne fait aucun doute. Si l'une d'entre vous en doutait, j'aurais le droit, véritablement, de me sentir blessée.

Filippa Eilhart et Sheala de Tancarville lui exprimèrent leur reconnaissance d'un signe de tête. Assire var Anahid la remercia d'un sourire.

— Pour aujourd'hui, il nous reste à trancher la question de Dol Blathann. Nous connaissons le contenu du mémorandum de l'empereur Emhyr. Les rois n'ont pas encore eu le temps de discuter ce point, mais ils ont déjà signalé leur avis sur la question. La personne la plus... intéressée, dirais-je, a également pris position. Le roi Demawend.

— La position du roi Demawend a tout d'un compromis avancé, dit Sheala de Tancarville en enroulant son boa de renard argenté autour de son cou. C'est une position favorable, réfléchie et bien pesée. Shilard Fitz-Oesterlen risque d'être quelque peu embarrassé quand il tentera d'obtenir des concessions plus importantes. Je ne sais s'il s'y risquera.

— Il s'y risquera, affirma tranquillement Assire var Anahid. Parce que telles sont les instructions en provenance de Nilfgaard. Il invoquera *ad referendum* et rangera ses notes. Il se montrera courroucé vingt-quatre heures au moins. Passé ce délai, il commencera à mettre de l'eau dans son vin.

— C'est normal, l'interrompit Sabrina Glevissig. Tout comme il est normal qu'ils se rencontrent enfin quelque part et qu'ils conviennent de quelque chose. Nous n'allons toutefois pas attendre, mais décider tout de suite de ce qu'on leur permettra de faire au final. Francesca, dis quelque chose ! C'est de ton pays qu'il s'agit, voyons.

— C'est justement pour cette raison que je me tais, Sabrina, dit la Pâquerette des vallées, un merveilleux sourire aux lèvres.

— Surmonte ton orgueil, dit Margarita Laux-Antille d'un ton sérieux. Nous devons savoir ce que nous pouvons consentir aux rois.

Francesca Findabair arbora un sourire plus merveilleux encore.

— Pour la paix et *pro bono publico*, dit-elle, j'accepte la proposition du roi Demawend. Vous pouvez dès cet instant, chères jeunes filles, cesser de m'appeler « Votre Altesse », un simple « Votre Grandeur » suffira.

— Les plaisanteries elfiques ne me font pas rire du tout, rétorqua Sabrina, vexée, sans doute parce que je ne les comprends pas. Qu'en

est-il des autres conditions de Demawend ?

Francesca battit des cils.

— Je suis d'accord pour le rapatriement des colons humains et la restitution de leurs biens. Je garantis l'égalité de toutes les races...

— Crains les dieux, Enid ! s'exclama Filippa Eilhart en riant. Ne sois pas d'accord sur tout ! Pose des conditions !

— J'en poserai, répliqua l'elfe, retrouvant soudain son sérieux. Je ne suis pas d'accord pour prêter allégeance. Je veux Dol Blathann comme terres allodiales. Aucune obligation vassale autre que la promesse d'être loyale et de ne pas agir au détriment du suzerain.

— Demawend n'acceptera pas, estima aussitôt Filippa. Il ne renoncera pas aux revenus et aux rentes que lui fournissait la vallée aux Fleurs.

— Sur cette question, dit Francesca en haussant les sourcils, je suis prête à jouer les négociatrices entre les deux parties, je suis certaine de trouver un consensus. L'alleu n'entraîne pas une obligation de payer, mais il ne l'empêche pas cependant ni ne l'exclut.

— Et qu'en est-il du fidéicommis ? poursuivit Filippa Eilhart, qui n'en démordait pas. Qu'en est-il de la primogéniture ? En consentant à l'alleu, Foltest voudra avoir la garantie de l'indivisibilité de la principauté.

— Foltest a pu effectivement être leurré par ma belle peau et ma silhouette, dit Francesca en retrouvant son sourire, mais de ta part, Filippa, je suis étonnée. Il est loin, bien loin le temps où j'aurais pu tomber enceinte. Pour ce qui est de la primogéniture et du fidéicommis, Demawend n'a pas de crainte à avoir. C'est moi qui serai l'*ultimus familiae* de la lignée des seigneurs de Dol Blathann. Et bien qu'il semble avoir l'avantage de l'âge, ce n'est pas avec Demawend que nous réglerons les questions de ma succession, mais plutôt avec ses petits-fils. Je puis vous assurer, mesdames, qu'il n'y aura aucun point litigieux à ce sujet.

— Sur celui-là, non, concéda Assire var Anahid en regardant la magicienne elfique dans les yeux. Mais qu'en est-il des commandos guerriers des Écureuils ? Qu'en est-il des elfes qui ont lutté aux côtés de l'empereur ? Si je ne me trompe pas, il s'agit là de la majorité de tes sujets, dame Francesca ?

La Pâquerette des vallées perdit son sourire. Elle jeta un coup d'œil à Ida Emean, mais l'elfe des monts Bleus, silencieuse, évita son regard.

— *Pro publico bono...*, commença-t-elle avant de s'interrompre.

Assire, le visage sérieux, hocha la tête, indiquant qu'elle comprenait.

— Que faire, dit-elle lentement, tout a un prix. La guerre exige des victimes. La paix, ainsi que nous le constatons, aussi.

— Oui, répéta le pèlerin, pensif, en regardant l'elfe qui gardait la tête baissée. C'est absolument vrai. Les négociations de paix, c'est un marché. Une foire. Pour que les uns puissent être achetés, il faut que les autres soient vendus. C'est ainsi que tourne le monde. Le tout est de ne pas acheter trop cher...

— Et de ne pas se vendre trop bon marché, acheva l'elfe sans relever la tête.

* * *

— Traîtres ! Abjectes fripouilles !

— Fils de salopard !

— *An'badraigh aen cuach !*

— Chiens nilfgaardiens !

— Silence ! rugit Hamilcar Danza en balançant son poing cuirassé contre la balustrade.

Les tireurs en position dans la galerie pointèrent leur baliste vers les elfes regroupés dans le cul-de-sac(12).

— Du calme ! rugit encore plus fort Danza. Ça suffit ! Calmez-vous, messieurs les officiers ! Un peu de dignité !

— Tu as l'affront de parler de dignité, scélérat ? s'écria Coinneach Dá Reo. Nous avons versé notre sang pour vous, maudits Dh'oine ! Pour vous, pour votre empereur, à qui nous avons juré fidélité ! Et c'est ainsi que vous nous témoignez votre reconnaissance ? En nous livrant à ces bourreaux du Nord ? Comme des malfaiteurs ? Comme des criminels ?

— J'ai dit, ça suffit ! (Danza flanqua un nouveau coup de poing dans la balustrade.) Résignez-vous, messieurs les elfes ! Des arrangements conclus à Cintra dépend la signature du traité de paix ; ils imposent à l'empereur l'obligation de rendre aux Nordlings les criminels de guerre...

— Les criminels ! s'écria Riordain. Les criminels ! Espèce de Dh'oine abject !

— Les criminels de guerre, répéta Danza sans prêter attention le moins du monde au tumulte qui s'intensifiait. C'est-à-dire les officiers accusés de terrorisme, de meurtres sur des populations civiles, d'assassinats et de torture sur des prisonniers, de massacre dans des hôpitaux de campagne...

— Espèce de fils de salaud ! hurla Angus Bri Cri. On tuait parce que c'était la guerre !

— On tuait sur votre ordre !

— *Cuach'te aep arse, bloede Dh'oine !*

— C'est une chose établie, répéta Danza. Vos insultes et vos cris n'y changeront rien. Je vous prie d'avancer d'un pas vers le corps de garde et de ne pas opposer de résistance pendant qu'on vous mettra les menottes.

— Il aurait fallu rester quand ils se sauvaient derrière la Iaruga, grommela Riordain entre ses dents. Il aurait fallu rester et continuer à se battre dans les commandos. Mais nous, imbéciles, idiots, crétins que nous sommes, nous avons tenu notre serment de soldat ! Ça nous apprendra !

Le visage impassible, Isengrim Faoiltiarna, le Loup de Fer, le plus célèbre, le déjà presque légendaire chef des Écureuils, colonel au service de l'empereur à présent, ôta de sa manche et de ses épaulettes les éclairs d'argent de la brigade Vrihedd et les piétina sur les dalles de la cour. D'autres officiers suivirent son exemple. En regardant ce spectacle depuis la galerie, Hamilcar Danza fronça les sourcils.

— Cette démonstration n'est pas sérieuse, dit-il. Par ailleurs, à votre place, je ne me déparerais pas de manière si désinvolte des insignes impériaux. Je me sens dans l'obligation de vous informer qu'en tant qu'officiers de l'empereur, vous êtes assurés de bénéficier de procès équitables pendant les négociations de paix, de condamnations légères et d'une amnistie rapide...

Les elfes entassés dans le cul-de-sac pouffèrent, d'un rire unanime, féroce, qui résonna entre les murailles.

— J'attire également votre attention sur le fait que vous êtes les seuls que nous remettons aux Nordlings, ajouta tranquillement Hamilcar Danza. Trente-deux officiers. Nous ne leur donnons pas un seul des soldats que vous commandiez. Pas un seul.

Leurs rires cessèrent d'un coup, comme si on leur avait coupé la langue.

* * *

Le souffle du vent dans le foyer fit s'envoler une gerbe d'étincelles et virevolter de la fumée qui vint leur piquer les yeux. En provenance du col, un nouveau hurlement retentit.

L'elfe rompit le silence.

— On faisait trafic de tout. Tout était à vendre. L'honneur, la fidélité, la parole des nobles, les serments, la simple bienséance... C'étaient simplement des marchandises qui avaient de la valeur tant qu'il y avait de la demande et que la conjoncture était bonne. Mais une fois que la demande a cessé, elles n'ont plus valu tripette et sont parties au rebut.

— Au rebut de l'histoire, acquiesça le pèlerin en opinant de la tête. Vous avez raison, monsieur l'elfe. Voilà à quoi ça ressemblait alors, à

Cintra : une braderie où tout avait son prix. Où tout était négociable. La bourse ouvrait dès le matin. Et comme à la vraie bourse, à tout instant survenaient des hausses ou des baisses inattendues. Et comme à la vraie bourse, on ne pouvait s'empêcher de penser que quelqu'un, en coulisse, s'amusait à tirer les ficelles.

* * *

— Ai-je bien entendu ? demanda Shilard Fitz-Oesterlen d'une voix traînante, feignant l'incrédulité la plus totale. Mes oreilles me joueraient-elles des tours ?

Berengar Leuvaarden, l'envoyé spécial de l'empereur, ne se donna pas la peine de répondre. Avachi dans un fauteuil, il contemplait les ondulations du vin dans la coupe qu'il faisait osciller.

Shilard se rengorgea, puis il choisit d'arborer un masque de mépris et de condescendance qui signifiait : « Ou tu mens, fils de chien, ou tu veux tenter une approche, me tester. Dans les deux cas, j'ai percé ton manège. »

— Dois-je donc comprendre, dit-il en prenant de grands airs, que l'empereur m'ordonne d'accepter le compromis – fort discutable – en matière de frontière, sur la question des prisonniers de guerre et de la restitution de leurs biens, dans l'affaire des officiers de la brigade Vrihedd et des commandos de Scoia'tael, et de céder aux revendications extravagantes des Nordlings sur le rapatriement des colons ?

— Vous avez parfaitement compris, baron, répliqua Berengar Leuvaarden en faisant traîner les syllabes de manière caractéristique. Vraiment, je suis rempli d'admiration pour votre vivacité d'esprit.

— Par le Grand Soleil ! monsieur Leuvaarden, est-ce que dans la capitale vous vous interrogez parfois sur les conséquences de vos décisions ? Les Nordlings chuchotent d'ores et déjà que notre Empire est un colosse sur des pattes d'argile ! Ils crient d'ores et déjà qu'ils nous ont vaincus, battus, chassés ! L'empereur comprend-il que faire de nouvelles concessions revient à se soumettre à leur arrogance démesurée ? Saisit-il que les Nordlings y verront un signe de faiblesse, ce qui peut avoir à l'avenir des conséquences déplorables ? L'empereur comprend-il enfin le sort qui attend les quelques milliers de nos colons à Brugge et en Lyrie ?

Berengar Leuvaarden cessa d'agiter sa coupe et planta ses yeux noirs comme le charbon dans ceux de Shilard.

— Je vous ai transmis l'ordre de l'empereur, monsieur le baron, dit-il en articulant avec soin. Lorsque cet ordre aura été exécuté et que vous reviendrez à Nilfgaard, vous pourrez demander vous-même à l'empereur, monsieur le baron, pourquoi il s'est montré si

dérisonnable. Vous souhaiterez peut-être également faire des réprimandes à l'empereur. Le sermonner. Le blâmer. Pourquoi pas ? Mais vous le ferez vous-même. Sans mon intermédiaire.

Ah, ah ! se dit Shilard. Je sais, maintenant. J'ai devant moi le nouveau Stefan Skellen. Et il faut agir avec lui comme avec son prédécesseur. Mais enfin, il est clair qu'il n'est pas venu ici sans but. L'ordre aurait pu m'être transmis par un simple coursier.

— Soit, déclara-t-il, en faisant mine d'être à l'aise, allant même jusqu'à adopter le ton de la confiance. Malheur aux vaincus ! L'ordre de l'empereur est clair et catégorique, il sera donc exécuté de la même manière. Je m'efforcerai toutefois de faire en sorte que ces concessions apparaissent comme le résultat de négociations, et non comme une capitulation complète. Je m'y connais en la matière. Je suis diplomate depuis trente ans. Et quatre générations. Ma lignée est des plus nobles, des plus riches... et des plus influentes familles...

— Je sais, je sais, et comment ! l'interrompt Leuvaarden, un léger sourire aux lèvres. C'est pourquoi je suis ici.

Shilard fit un léger salut. Il attendait patiemment.

— Vos difficultés de compréhension, commença l'émissaire en agitant de nouveau sa coupe, proviennent de ce que vous avez tendance à présumer, cher baron, que la victoire et la conquête consistent en un génocide insensé. Qu'il suffit de planter sur la terre ensanglantée la hampe d'un étendard en criant : « Jusqu'ici, c'est mon territoire, je l'ai conquis ! » Semblable présomption est, malheureusement, assez largement répandue. Pour moi cependant, monsieur le baron, de même que pour les personnes qui m'ont donné procuration, la victoire et la conquête reposent sur tout autre chose. Elles signifient que les vaincus sont contraints d'acheter les biens produits par les vainqueurs. Du reste, ils le font volontiers, car les biens des vainqueurs sont meilleurs et moins chers. La devise des vainqueurs étant plus forte que celle des vaincus, ces derniers lui font davantage confiance et se méfient de leur propre monnaie. C'est à cela que doit ressembler la victoire, me comprenez-vous, monsieur le baron Fitz-Oesterlen ? Commencez-vous à faire la différence entre vainqueurs et vaincus ? Comprenez-vous à présent sur qui plane le danger ?

L'ambassadeur opina de la tête pour confirmer qu'il avait compris.

— Mais pour asseoir la victoire et la légitimer, reprit après un instant Leuvaarden en faisant traîner les syllabes, il faut conclure la paix. Rapidement et à tout prix. Il ne s'agit pas de simplement déposer les armes ou de négocier une trêve, mais d'instaurer la paix. Fondée sur un compromis constructif. Ouvrant sur de nouvelles perspectives. Et non sur un blocus économique, des rétorsions douanières et le protectionnisme dans le commerce.

Cette fois également Shilard opina du chef pour indiquer qu'il savait de quoi il s'agissait.

— Ce n'est pas pour rien que nous avons détruit leur agriculture et ruiné leur industrie, poursuivait Leuvaarden d'une voix calme, traînante et impassible. Nous l'avons fait pour que, leurs propres produits venant à manquer, ils soient contraints d'acheter les nôtres. Mais nos marchands ne traverseront pas des frontières inamicales et fermées. Que se passera-t-il alors ? Je vais vous le dire, cher baron. Une crise de la surproduction, car nos manufactures tournent à pleine vapeur, comptant sur l'exportation. Les sociétés de commerce maritime, ouvertes avec la coopération de Novigrad et de Kovir, subiront elles aussi de lourdes pertes. Votre famille influente, cher baron, possède dans ces sociétés des parts importantes. Et la famille, comme vous ne pouvez l'ignorer, est une cellule sociale fondamentale. N'est-il pas vrai ?

— Oui, bien sûr. (Shilard Fitz-Oesterlen avait baissé la voix, bien que la pièce fût totalement protégée contre les écoutes.) Je comprends, j'ai saisi. J'aimerais tout de même avoir l'assurance que j'exécute l'ordre de l'empereur... Et non pas d'une quelconque... corporation...

— Les empereurs passent, articula Leuvaarden en égrenant les syllabes. Et les corporations durent. Et perdurent. Mais c'est un truisme. Je comprends vos craintes, monsieur le baron, mais n'ayez crainte : c'est bien l'empereur qui a donné cet ordre. Pour le bien et l'intérêt de l'Empire. Après avoir écouté, je ne le nie pas, les conseils prodigués par une certaine corporation.

L'émissaire défit son col et ouvrit sa chemise, découvrant un médaillon en or sur lequel était gravée une étoile entourée de flammes, à l'intérieur d'un triangle.

— Bel ornement ! constata Shilard en souriant et en le saluant d'un air entendu. J'ai conscience qu'il vaut très cher... Et qu'il est élitaire... Peut-on se le procurer quelque part ?

— Non, répondit Berengar Leuvaarden d'un ton catégorique. Il faut le mériter.

* * *

— Si vous le permettez, madame, messieurs..., commença Shilard Fitz-Oesterlen.

À son intonation, la reine et les rois présents, qui désormais connaissaient bien les habitudes de l'ambassadeur, surent qu'il s'appropriait à énoncer ce qu'il considérait comme une information de la plus haute importance.

— Si vous le permettez, je vais vous lire un passage de l'aide-

mémoire(13) que m'a envoyé Son Altesse Impériale Emhyr var Emreis, empereur de Nilfgaard par la grâce du Grand Soleil...

— Ah non, alors ! Pas encore ! grommela Demawend entre ses dents.

Dijkstra, lui, se contenta de gémir ostensiblement, ce que Shilard, pouvait-il en être autrement, ne manqua pas de remarquer.

— La note est longue, reconnut-il. Je vais donc vous la résumer plutôt que de vous la lire. Son Altesse Impériale se dit très satisfaite du déroulement des négociations et, étant d'un naturel pacifique, accueille avec joie les compromis et les conciliations auxquels nous sommes parvenus. Son Altesse Impériale souhaite que de nouveaux progrès soient réalisés dans le cadre des négociations et que celles-ci s'achèvent au profit d'accords bilatéraux...

— Mettons-nous donc au travail, alors, s'empressa d'intervenir Foltest. Et vite ! Achéons les négociations et rentrons chez nous.

— Absolument, dit Henselt. (Le roi de Kaedwen était celui qui avait le plus long trajet à faire pour rentrer chez lui.) Terminons-en ; si nous traînassons ici trop longtemps, nous allons bientôt être surpris par l'hiver.

— Un autre compromis nous attend, leur rappela Meve. Sur une question que nous avons à peine soulevée. Sans doute par crainte qu'elle ne sème la discorde entre nous. Il est temps de vaincre cette peur. Le problème ne va pas disparaître simplement parce qu'il nous effraie.

— Parfaitement, approuva Foltest. Alors, au travail. Décidons du statut de Cintra, et réglons le problème de la succession au trône après Calanthe. C'est un problème difficile, mais je ne doute pas que nous le résolvions, n'est-ce pas, Excellence ?

— Oh ! s'exclama Shilard Fitz-Oesterlen avec un sourire mystérieux et diplomatique. En ce qui concerne la succession au trône de Cintra, nous n'aurons aucun mal, j'en suis sûr, à trouver une solution. C'est un problème bien plus simple que vous le supposez.

* * *

À en juger par le ton de Filippa Eilhart, l'affaire ne souffrait apparemment aucune discussion.

— Je soumets à la délibération le projet suivant : mettons le territoire de Cintra sous tutelle. Accordons un mandat à Foltest de Témérie.

— Ce Foltest prend trop d'importance, fit remarquer Sabrina Glevissig d'un air renfrogné. Il a un trop gros appétit. Brugge, Sodden, Angren...

— Nous avons besoin d'un État fort à l'embouchure de la Iaruga,

l'interrompt Filippa. Et sur les marches de Marnadal.

— Je ne dis pas le contraire, approuva de la tête Sheala de Tancarville. Nous, nous en avons besoin. Mais pas Emhyr var Emreis. Et nous visons un compromis, non un conflit.

— Shilard a proposé il y a quelques jours de construire une ligne de démarcation, rappela Francesca Findabair, de partager Cintra en zones d'influence, une au nord et une au sud...

— Balivernes et enfantillages ! s'énerva Margarita Laux-Antille. De telles divisions n'ont aucun sens, elles ne sont que germes de conflits.

— Je pense, dit Sheala, que Cintra devrait être transformée en *condominium*, et placée sous le pouvoir de commissaires représentant les royaumes du Nord et l'empire de Nilfgaard. La cité et le port de Cintra recevront le statut de ville libre... Vous vouliez dire quelque chose, chère dame Assire ? Je vous en prie. Je le reconnais, d'ordinaire je préfère les discours aux déclarations éparses, mais je vous en prie. Nous sommes tout ouïe.

Toutes les magiciennes, y compris Fringilla Vigo, pâle comme un spectre, plantèrent leurs regards sur Assire var Anahid. La magicienne nilfgaardienne prit son temps.

— Je propose que nous nous concentrons sur les autres problèmes, déclara-t-elle de sa voix douce et agréable. Laissons Cintra en paix. Je n'ai tout bonnement pas eu le temps de vous informer de certains points dont on m'avait fait part. Le problème de Cintra, mes chères consœurs, est déjà résolu et réglé.

— Pardon ? (Les yeux de Filippa s'étrécirent.) Qu'est-ce que cela signifie, si je puis me permettre ?

Triss Merigold poussa un profond soupir. Elle avait déjà deviné la réponse.

* * *

Vattier de Rideaux était triste et abattu. Cantarella, sa magnifique et merveilleuse maîtresse aux cheveux d'or, l'avait quitté brusquement et à l'improviste, sans lui fournir la moindre explication. Pour Vattier ce fut un choc, un choc terrible : il se mit à errer comme une âme en peine, devint nerveux, distrait, hébété. Il devait faire très attention, être extrêmement vigilant pour ne pas se discréditer auprès de l'empereur en débitant des inepties. Le temps des grands changements n'était pas favorable aux hommes nerveux et incompetents.

— Nous avons déjà remboursé la guilde marchande pour son aide inestimable, reprit Emhyr var Emreis en fronçant les sourcils. Nous leur avons donné assez de privilèges, plus qu'ils n'en ont reçu de la part des trois derniers empereurs réunis. Pour ce qui est de Berengar Leuvaarden, nous lui sommes également redevables pour son rôle dans

la découverte du complot en lui accordant un poste important et lucratif. Mais s'il se révèle incompetent, en dépit de ses bons et loyaux services, il filera comme une flèche. Il serait bon qu'il le sache.

— Je vais m'y employer, Votre Grandeur. Et pour Dijkstra et son mystérieux informateur ?

— Dijkstra mourrait plutôt que de me révéler son nom. Bien sûr, ça vaudrait le coup de lui témoigner ma reconnaissance pour cette information qui semble tomber du ciel... Mais comment ? Dijkstra n'acceptera rien de ma part.

— Si je puis me permettre, Votre Grandeur Impériale...

— Parle.

— Dijkstra ne refusera pas une information. Quelque chose qu'il ignore et qu'il aimerait savoir. Votre Grandeur peut le récompenser de cette façon.

— Bravo, Vattier.

Vattier de Rideaux détourna la tête et poussa un soupir de soulagement. Il fut donc le premier à apercevoir les dames qui approchaient. Stella Congreve, la comtesse Liddertal, accompagnée de la jeune fille aux yeux clairs confiée à ses soins.

— Elles arrivent, dit-il en désignant les nouvelles venues d'un mouvement de sourcils. Votre Grandeur Impériale, je me permettrai de vous rappeler... La raison d'État... L'intérêt de l'Empire...

— Arrête, l'interrompit Emhyr var Emreis, visiblement contrarié. J'ai dit que j'allais y réfléchir. Je vais considérer la question et je prendrai une décision. Et lorsque je l'aurai prise, je t'en informerai.

— Bien, Votre Grandeur Impériale.

— Quoi encore, Vattier ? (D'un geste impatient, la Flamme blanche de Nilfgaard frappa de son gant la hanche de la néréide de marbre qui décorait le socle de la fontaine.) Pourquoi restes-tu planté là ?

— Le cas de Stefan Skellen...

— Je ne lui ferai pas grâce. Mort au traître. Mais après un procès juste et équitable.

— À vos ordres, Votre Grandeur Impériale.

Emhyr ne jeta pas même un regard à Vattier qui s'inclinait avant de s'éloigner. Il regardait Stella Congreve. Et la jeune fille aux cheveux clairs.

Voici approcher l'intérêt de l'Empire, songea-t-il. Une fausse princesse, une fausse reine de Cintra. Une fausse maîtresse de l'embouchure de la rivière Yarre à laquelle tient tellement l'Empire. La voilà qui approche, les yeux baissés, effarouchée, avec sa robe de soie blanche aux manches vertes et son collier de péridots sur son minuscule décolleté. À Darn Rowan, je l'avais complimentée sur cette robe, j'avais vanté le choix de ses bijoux. Stella connaît mes goûts. Elle l'a donc habillée en conséquence. Mais que dois-je faire de cette poupée ? La placer sur la cheminée ?

— Nobles dames, dit-il en s'inclinant le premier.

À Nilfgaard, en dehors de la salle du trône, tout homme, fût-ce l'empereur lui-même, se devait de présenter ses respects à chaque femme se trouvant en sa présence.

Elles répondirent en faisant une profonde révérence et en baissant la tête. Elles se trouvaient face à un homme poli certes, mais face à l'empereur tout de même.

Emhyr en avait assez du protocole.

— Reste ici, Stella, ordonna-t-il sèchement. Quant à nous, jeune fille, nous allons marcher un peu, tu vas me tenir compagnie. Prends mon bras. Redresse la tête. J'en ai assez de ces révérences. Ce n'est qu'une promenade.

Ils prirent une allée bordée de buissons et de haies tout juste verdoyants. L'escorte rapprochée de l'empereur – des soldats de la brigade d'élite Impera, les célèbres salamandres – se tenait à l'écart, mais toujours en alerte. Les gardes du corps savaient quand il convenait de ne pas déranger l'empereur.

Emhyr et la jeune fille passèrent près du petit étang, vide et triste. La carpe séculaire introduite par l'empereur Torres était morte deux jours auparavant. *J'en introduirai une autre, une jeune carpe miroir, belle, forte*, se dit Emhyr var Emreis. *J'ordonnerai qu'on lui fixe une médaille à mon effigie avec la date. Vaesse deireadh aep eigan. Quelque chose s'achève, quelque chose commence. Une ère nouvelle. Une nouvelle époque. Une nouvelle vie. Qu'il y ait donc, par la peste ! une nouvelle carpe !*

Perdu dans ses pensées, il avait presque oublié la jeune fille qu'il tenait par le bras. Sa chaleur, son odeur de muguet, l'intérêt de l'Empire se rappelèrent à son bon souvenir. Dans cet ordre, et pas un autre.

Ils se tenaient debout devant l'étang au milieu duquel émergeait une île artificielle ; sur l'île il y avait un petit jardin de pierres, une fontaine et une statue de marbre.

— Sais-tu ce que représente cette statue ?

— Oui, Votre Grandeur Impériale, répondit-elle, mais pas immédiatement. C'est un pélican qui lacère de son bec sa propre poitrine pour nourrir de son sang ses enfants. C'est une allégorie d'un noble sacrifice. Mais également...

— Je t'écoute attentivement.

— D'un grand amour.

Il la fit se tourner vers lui.

— Considères-tu que son sacrifice en est moins douloureux ? demanda-t-il en pinçant les lèvres.

— Je ne sais pas, hoqueta-t-elle. Votre Grandeur Impériale... Je...

Il lui prit la main. Il la sentit frissonner, et ce frissonnement parcourut sa paume, son bras, son épaule.

— Mon père, dit-il, était un grand monarque, mais il n'avait pas la tête aux légendes et aux mythes, il n'avait jamais le temps pour ça. Et il les confondait toujours. Chaque fois qu'il m'amenait ici, au parc, je m'en souviens encore, il me disait que la statue représentait un pélican qui renaissait de ses cendres. Eh bien, jeune fille, souris au moins lorsque l'empereur raconte des facéties ! Voilà... C'est beaucoup mieux. Il me serait pénible de penser que tu n'es pas heureuse de te promener avec moi. Regarde-moi dans les yeux.

— Je suis heureuse... de pouvoir être ici... avec Votre Grandeur Impériale. C'est pour moi un honneur, je sais... mais aussi une grande joie. Je m'en réjouis...

— Es-tu sincère ? Ou bien ces belles paroles ne sont-elles que des flatteries de courtisane ? l'étiquette, la bonne école de Stella Congreve ? des phrases toutes faites que Stella t'a demandé d'apprendre par cœur ? Dis-moi la vérité, jeune fille.

Elle se taisait, les yeux baissés.

— Ton empereur t'a posé une question, répéta Emhyr var Emreis. Et lorsque l'empereur pose une question, personne n'ose se taire. Personne ne se risque non plus à mentir, bien entendu.

— C'est la vérité, dit-elle d'une voix mélodieuse. Je me réjouis sincèrement, Votre Grandeur Impériale.

— Je te crois, dit Emhyr après un instant. Je te crois. Même si je suis étonné.

— Moi aussi..., murmura-t-elle. Moi aussi, je suis étonnée.

— Pardon ? Du courage, je te prie.

— Je voudrais pouvoir plus souvent... me promener. Et parler. Mais je comprends... Je comprends que c'est impossible.

— Tu comprends bien, dit-il en se mordant les lèvres. Les empereurs dominent un empire, mais il y a deux choses qu'ils ne peuvent gouverner : leur cœur et leur temps. L'un et l'autre appartiennent à l'Empire.

— Je le sais, chuchota-t-elle, je ne le sais que trop bien.

— Je ne vais pas séjourner ici longtemps, dit-il après un bref silence pesant. Je dois aller à Cintra, honorer de ma personne les festivités de signature du traité de paix. Toi, tu vas retourner à Darn Rowan... Relève la tête, jeune fille. Ah, non ! Cela fait deux fois que tu renifles en ma présence. Et qu'est-ce que je vois dans tes yeux ? Des larmes ? Ce sont là de sérieuses entorses à l'étiquette. Je vais devoir exprimer à la comtesse Liddertal mon plus grand mécontentement. Relève la tête, j'ai dit.

— Je vous prie... d'épargner Mme Stella... Votre Grandeur Impériale. C'est ma faute. Seulement ma faute. Mme Stella m'a appris... Elle m'a bien préparée.

— Je l'ai remarqué, et j'apprécie ses efforts. N'aie crainte, la

disgrâce ne menace pas Stella Congreve. Elle ne l'a jamais menacée. Je me suis simplement un peu moqué de toi. De façon ignoble.

— J'avais compris, murmura la jeune fille en blêmissant, effrayée de sa propre audace.

Mais Emhyr se contenta de rire. Avec un léger manque de naturel.

— Je te préfère ainsi, affirma-t-il. Crois-moi. Courageuse comme...

Il s'interrompit. *Comme ma fille*, songea-t-il. Le sentiment de culpabilité le tiraillait comme une morsure de chien.

La jeune fille ne baissait pas le regard. *Ce n'est pas uniquement l'œuvre de Stella*, pensa Emhyr. *C'est vraiment sa nature. Contrairement aux apparences, c'est un vrai diamant, difficile à rayer. Non. Je ne permettrai pas à Vattier d'assassiner cette enfant. Récupérer Cintra, soit ; défendre l'intérêt de l'Empire, soit ; mais cette affaire ne semble avoir qu'un seul dénouement sensé et digne.*

— Donne-moi la main, lui ordonna-t-il d'un ton sévère.

Elle obéit, mais il ne put s'empêcher de penser qu'elle l'avait fait volontiers. Sans contrainte.

Sa main était petite et froide. Mais ne tremblait plus.

— Comment t'appelles-tu ? Mais s'il te plaît, ne réponds pas « Cirilla Fiona ».

— Cirilla Fiona.

— J'ai envie de te châtier, jeune fille. Vertement.

— Je sais, Votre Grandeur Impériale. Je l'ai mérité. Mais je... je dois être Cirilla Fiona.

— On pourrait presque croire que tu regrettes de ne pas être elle, dit-il sans lâcher sa main.

— Je le regrette, murmura-t-elle. Je regrette de ne pas être elle.

— Vraiment ?

— Si j'étais... la véritable Cirilla... l'empereur me regarderait avec plus de bienveillance. Mais je ne suis qu'une pâle copie. Une imitation. Un sosie qui n'est digne de rien. De rien du tout...

Il se tourna brutalement, la saisit par les épaules. Pour la relâcher aussitôt. Il recula d'un pas.

— Que veux-tu ? La couronne ? le pouvoir ? (La jeune fille secouait violemment la tête en signe de dénégation, mais il fit mine de ne pas la voir et poursuivit sur sa lancée.) Les honneurs ? la richesse ? le luxe ?

Il s'interrompit, poussa un profond soupir, faisant semblant de ne pas voir que la jeune fille, la tête toujours baissée, continuait de nier les autres reproches blessants, plus blessants peut-être encore du fait qu'ils n'étaient pas exprimés.

Il soupira de nouveau.

— Sais-tu, petit papillon de nuit, que ce que tu vois devant toi, c'est une flamme ?

— Je le sais, Votre Grandeur Impériale.

Ils restèrent longuement silencieux. L'odeur du printemps leur donna soudain le vertige. À tous les deux.

— Contrairement aux apparences, reprit enfin Emhyr d'une voix sourde, être impératrice, ce n'est pas une mince affaire. Je ne sais pas si je serai capable de t'aimer.

Elle hocha la tête pour indiquer que cela aussi elle le savait. Il vit des larmes sur sa joue. Comme là-bas, dans la forteresse de Stygg, il sentit bouger le morceau de verre glacé planté dans son cœur.

Il l'enlaça, la serra fort contre sa poitrine, caressa ses cheveux qui sentaient le muguet.

— Ma pauvre petite..., dit-il d'une drôle de voix. Ma pauvre petite raison d'État.

* * *

Les cloches de Cintra carillonnaient dans toute la cité. Partout résonnait leur écho solennel, profond, digne. Mais étonnamment funeste, aussi.

Une beauté singulière, songeait le hiérarque Hemmelfart en admirant, en même temps que tous les autres, le portrait qu'on était en train de suspendre et qui, comme les tableaux qui le précédaient, ne mesurait pas moins d'une demi-toise de large sur une toise de long. *Une beauté étrange. Je donnerais ma tête à couper que c'est une métisse. Elle doit avoir du maudit sang d'elfe dans les veines.*

Elle est belle, songeait Foltest, *plus belle que sur la miniature que m'avaient montrée les agents du renseignement. Mais les portraits sont souvent flatteurs.*

Elle ne ressemble pas du tout à Calanthe, songeait Meve. *Elle ne ressemble absolument pas à Roegner. Ni à Pavetta... Hum... On raconte... Mais non, c'est impossible. Il faut qu'elle soit de sang royal, que ce soit la souveraine légitime de Cintra. Il le faut. La raison d'État l'exige. Ainsi que l'histoire.*

Ce n'est pas celle que je voyais dans mes rêves, songeait Esterad Thyssen, le roi de Kovir, arrivé récemment à Cintra. *Assurément, ce n'est pas elle. Mais je ne le dirai à personne. Je garderai ça pour moi et pour ma Zuleyka. Nous déciderons ensemble de quelle manière utiliser l'information transmise par mes rêves.*

Il s'en est fallu de peu qu'elle devienne ma femme, cette Ciri, songeait Kistrin de Verden. *Je serais alors devenu le prince de Cintra, selon les règles de succession au trône... Et j'aurais alors disparu, tout comme Calanthe. C'est bien, oui, c'est bien qu'elle m'ait fui alors.*

Je n'ai pas cru même une seule seconde à cette histoire de coup de foudre, songeait Shilard Fitz-Oesterlen. *Pas une seule seconde. Et*

pourtant Emhyr épouse cette jeune fille. Il rejette la possibilité de conclure une alliance avec les princes ; plutôt qu'une princesse nilfgaardienne, il prend pour épouse Cirilla de Cintra. Pourquoi ? Pour s'emparer de ce petit pays misérable, dont j'aurais, pour l'Empire, récupéré la moitié, si ce n'est plus, par le biais de négociations ? Pour s'emparer de l'embouchure de la laruga qui se trouve déjà aux mains des compagnies de commerce maritime nilfgaardo-novigrado-koviriennes ?

Je n'y comprends rien, à cette raison d'État, rien du tout.

Je soupçonne qu'on ne me dit pas tout.

Les magiciennes, songeait Dijkstra. C'est l'œuvre des magiciennes. Mais qu'il en soit ainsi. Sans doute était-il écrit que Ciri deviendrait la reine de Cintra, l'épouse d'Emhyr et l'impératrice de Nilfgaard. Sans doute était-ce la volonté de la destinée.

Qu'il en soit ainsi, songeait Triss Merigold. Que les choses demeurent ainsi. C'est très bien. Ciri sera maintenant en sécurité. On l'oubliera. On lui permettra de vivre.

Le portrait trouva enfin sa place, les pages se retirèrent, emportant l'échelle.

Dans la longue série de portraits, ternis et un peu empoussiérés, des maîtres de Cintra, après la collection des Cerbin et des Coramy, après Corbett, Dagorad et Roegner, après la fière Calanthe et la mélancolique Pavetta, était suspendu un dernier tableau. Il représentait la souveraine qui régnait désormais avec bienveillance sur Cintra. Succédant au trône et au sang royal.

Le portrait d'une jeune fille menue aux cheveux clairs et au regard triste. Vêtue d'une robe blanche aux manches vertes.

Cirilla Fiona Elen Riannon.

La reine de Cintra et l'impératrice de Nilfgaard.

La destinée, songeait Filippa Eilhart, sentant sur elle le regard de Dijkstra.

Pauvre enfant, songeait Dijkstra en observant le portrait. Elle doit penser que c'en est fini de ses peines et de ses malheurs. Pauvre enfant.

Les cloches de Cintra carillonnaient, effarouchant les mouettes.

* * *

Le pèlerin reprit son récit.

— Peu de temps après la fin des négociations et la signature du traité de paix à Cintra, des festivités, qui durèrent plusieurs jours, furent organisées à Novigrad, dont le point d'orgue était un immense défilé solennel des armées. Cette journée, comme il sied à la première journée d'une nouvelle ère, était véritablement magnifique...

— Devons-nous comprendre, monsieur, que vous y étiez ? demanda l'elfe d'un ton sarcastique. Vous avez assisté à ce défilé ?

— À dire vrai, je suis arrivé un peu en retard. (À l'évidence, le pèlerin n'était pas de ceux que le sarcasme embarrassait.) La journée, comme je l'ai dit, était magnifique. Elle s'annonçait belle depuis l'aurore.

* * *

Vascoigne, le commandant du fort de Drakenborg, qui était encore récemment adjoint du commandant aux affaires politiques, donna un coup de cravache impatient sur la tige de sa botte.

— Plus vite, là-bas, plus vite ! Les autres attendent. Depuis la signature de ce traité de paix à Cintra, on a du travail par-dessus la tête, ici !

Les bourreaux passèrent la corde autour du cou des condamnés, puis ils reculèrent. Vascoigne donna un coup de cravache sur la tige de sa botte.

— Si quelqu'un a quelque chose à dire, dit-il sèchement, c'est maintenant ou jamais.

— Vive la liberté ! dit Cairbre aep Diared.

— Le juge était tendancieux ! dit Orestes Koppe, un maraudeur, un voleur et un assassin.

— Baisez mon cul, dit Robert Pilch, un déserteur.

— Transmettez à M. Dijkstra que je regrette, dit Jan Lennep, un agent condamné pour corruption et vol.

— Je ne voulais pas... Vraiment, je ne voulais pas, sanglota en titubant contre un tronc de bouleau Istvan Igalffy, l'ancien commandant du fort, démis de ses fonctions et jugé pour des actes auxquels il se livrait sur les prisonnières.

Le soleil, aveuglant comme de l'or fondu, brillait haut au-dessus de la palissade du fort. L'ombre des poteaux des gibets s'étirait sur le sol. Une nouvelle et belle journée ensoleillée se levait sur Drakenborg.

Le début d'une nouvelle ère.

Vascoigne frappa la tige de sa botte avec sa cravache. Il leva le bras puis l'abaisa.

Les billots furent basculés à coups de pied.

* * *

Toutes les cloches de Novigrad carillonnaient, leur écho profond et plaintif se répercutait sur les toitures et les mansardes des maisons marchandes, résonnant au milieu des ruelles. Les fusées et les feux d'artifice volaient haut dans le ciel. La foule hurlait, poussait des vivats, lançait des fleurs, faisait s'envoler des chapeaux, agitait des foulards, des écharpes, des drapeaux, et tiens ! des pantalons, même !

- Vive la Compagnie libre !
- Vivent les condottieres !
- Qu'ils viiiivent !

Lorenzo Molla salua la foule, soufflant délicatement dans la paume de sa main pour leur envoyer un baiser.

— Si leurs primes sont aussi généreuses que leurs vivats, nous voilà riches ! cria-t-il par-dessus le vacarme.

— Dommage, dit Julia Abatemarko, la gorge nouée, dommage que Frontino ne voie pas ça...

Ils avançaient au pas dans la rue principale de la ville : Julia, Adam « Adieu » Pangratt et Lorenzo Molla, en habits de fête, chevauchaient en tête de la Compagnie libre. Les condottieres, en rangs par quatre, étaient si parfaitement alignés qu'aucun de leurs chevaux ne dépassait ne serait-ce que d'un pouce du rang, leur robe brillait tant elle avait été peignée et brossée. Tout comme leurs cavaliers, ils étaient calmes et fiers, pas le moins du monde effarouchés par les vivats et les hurlements de la foule, secouant à peine la tête quand on leur lançait des couronnes de fleurs.

— Vivent les condottieres !

— Que vive Adieu Pangratt ! Que vive Doux Étourneau !

Julia essuya furtivement ses larmes, attrapa au vol un œillet lancé par la foule.

— Je n'aurais jamais imaginé..., dit-elle. Un tel triomphe... Dommage que Frontino...

— Tu es une romantique, dit en souriant Lorenzo Molla. Tu es émue, Julia.

— Oui, je suis émue. Attention ! À gauche ! Regarde !

Ils se raidirent sur leur selle, tournant la tête vers la tribune où était installé le trône. *Je vois Foltest*, se dit Julia. *Le barbu à côté de lui, c'est sans doute Henselt de Kaedwen, et ce bel homme, Demawend d'Aedirn... Cette matrone, ce doit être la reine Hedwige... Et ce gamin à côté d'elle, c'est le prince Radowid, le fils de ce roi qu'on a assassiné... Pauvre gamin...*

* * *

— Vivent les condottieres ! Vive Julia Abatemarko ! Vive Adieu Pangratt ! Vive Lorenzo Molla !

— Vive le connétable Natalis !

— Vivent les rois ! Foltest, Demawend, Henselt ! Longue vie à eux !

— Vive M. Dijkstra ! beugla un vil flatteur.

— Vive Sa Sainteté ! hurlèrent dans la foule quelques braillards corrompus.

Cyrus Engelkind Hemmelfart, le hiérarque de Novigrad, se mit

debout. Les bras levés il salua la foule et l'armée en train de défiler, tournant ainsi le dos de manière fort impolie à la reine Hedwige et au jeune Radowid, les dissimulant derrière les pans de son ample habit.

Personne ne crie : « Que vive Radowid ! », songeait le jeune prince masqué par les fesses dodues du hiérarque. Personne ne jette le moindre regard dans ma direction. Ni ne crie en l'honneur de ma mère. Ni n'évoque le souvenir et la gloire de mon père. Aujourd'hui, en ce jour de triomphe, d'entente et d'union auxquels pourtant mon père a contribué. C'est pourquoi il a été assassiné.

Il sentit un regard dans son dos. Délicat comme une chose qu'il n'avait jamais connue, si ce n'est en rêve seulement. Quelque chose comme le frôlement doux et chaud de lèvres féminines. Il tourna la tête et croisa le regard sombre et insondable de Filippa Eilhart.

Attendez, attendez un peu, se répéta le jeune prince en détournant les yeux.

Nul n'aurait pu prévoir alors ni deviner que de ce jeune garçon de treize ans, qui n'avait que peu d'importance dans un pays gouverné par un Conseil de régence et l'espion Dijkstra, naîtrait un roi. Un roi qui ferait payer à tous l'affront que sa mère et lui avaient essuyé et qui entrerait dans l'histoire sous le nom de Radowid V le Sévère.

La foule poussait des vivats. Sous les sabots des chevaux des condottieres qui défilaient, le sol était jonché de fleurs.

* * *

— Julia ?

— Je t'écoute, Adieu.

— Épouse-moi. Deviens ma femme.

Doux Étourneau resta longtemps sans répondre, s'efforçant de revenir de sa surprise. La foule poussait des vivats. Le hiérarque de Novigrad, en sueur, happant l'air comme un énorme silure gras, bénissait de la tribune les citoyens et le défilé, la ville et le monde.

— Mais tu es marié, voyons, Adam Pangratt !

— Je suis séparé. Je vais divorcer.

Julia Abatemarco ne répondit pas. Elle détourna la tête. Surprise. Décontenancée. Et très heureuse. Sans savoir pourquoi.

La foule poussait des vivats et lançait des fleurs. Au-dessus des toits des maisons, les fusées et les feux d'artifice explosaient avec fracas en libérant de la fumée.

Les cloches de Novigrad firent entendre leur plainte.

* * *

C'est une femme à présent, se dit Nenneke. *Lorsque je l'ai envoyée à la*

guerre, c'était encore une jeune fille. C'est une femme qui en est revenue. Sûre d'elle. Consciente d'elle-même. Sereine. Mesurée. Féminine.

Elle a gagné cette guerre. Sans permettre que la guerre la détruise.

Eurneid poursuivit le décompte, d'une voix basse, mais assurée.

— Debora est morte du typhus dans un camp près de Mayen. Prune s'est noyée dans la Iaruga quand un bateau emmenant des blessés s'est retourné. Myrrha a été tuée par des elfes, des Écureuils, pendant l'attaque de l'hôpital militaire d'Armeria... Katje...

— Parle, mon enfant, l'encouragea doucement Nenneke.

— Katje, reprit Eurneid après s'être éclairci la voix, a fait la connaissance d'un blessé nilfgaardien à l'hôpital. Après l'instauration de la paix, lorsqu'on a échangé les prisonniers, elle est partie avec lui à Nilfgaard.

— J'ai toujours affirmé que l'amour n'avait pas de frontières ni de limites, soupira la corpulente prêtresse. Et Iola la Seconde ?

— Elle vit, s'empessa de répondre Eurneid. Elle est à Maribor.

— Pourquoi ne rentre-t-elle pas ?

L'adepte baissa la tête.

— Elle ne reviendra pas au temple, mère, répondit-elle tout bas. Elle est à l'hôpital du chirurgien Milo Vanderbeck, un hobberas. Elle a dit qu'elle voulait soigner. Qu'elle ne se consacrerait plus qu'à ça. Pardonne-lui, mère.

— Lui pardonner ? s'exclama la prêtresse. Je suis fière d'elle.

* * *

— Tu es arrivé en retard, siffla Filippa Eilhart. Tu es arrivé en retard aux festivités auxquelles assistaient les rois. Par tous les diables, Sigismund, ton arrogance envers le protocole n'est un secret pour personne. Inutile d'en faire étalage avec autant d'impertinence. Surtout aujourd'hui, en un jour pareil...

— J'avais mes raisons.

Dijkstra répondit par un salut au regard de la reine Hedwige et par un haussement de sourcils à celui du hiérarque de Novigrad. Il perçut la crispation sur le visage du prêtre Willemer et la grimace de mépris sur celui du roi Foltest.

— Il faut que je te parle, Fil.

La magicienne fronça les sourcils.

— En tête-à-tête, certainement ?

— Ce serait le mieux, répondit Dijkstra avec un léger sourire. Si tu le juges utile, toutefois, je ne serais pas contre la présence de têtes supplémentaires. Comme celles des magnifiques dames de Montecalvo, par exemple !

— Moins fort ! siffla la magicienne à travers ses lèvres souriantes.

— Quand puis-je espérer une audience ?

— Je vais réfléchir et je te le ferai savoir. À présent, laisse-moi tranquille. C'est une cérémonie solennelle. Une grande fête. Je te le rappelle, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué toi-même.

— Une grande fête ?

— Nous nous tenons sur le seuil d'une nouvelle ère, Dijkstra.

L'espion haussa les épaules.

La foule poussait des vivats. Des feux d'artifices explosaient dans le ciel. Les cloches de Novigrad carillonnaient, célébrant la gloire, le triomphe.

Elles résonnaient pourtant d'un écho étonnamment funeste.

* * *

— Tiens donc la bride, Jarre, dit Lucienne. Je suis affamée, je vais me manger un petit quelque chose. Donne, je vais enrouler les rênes autour de ta main. Je sais que tu ne peux pas le faire tout seul.

Jarre sentit le rouge de la honte et de l'humiliation envahir son visage. Il ne s'était toujours pas habitué. Il avait sans cesse l'impression que le monde entier n'avait rien de mieux à faire que de fixer son moignon, sa manche relevée et cousue. Que le monde entier ne pensait à rien d'autre qu'à contempler son infirmité pour lui manifester avec hypocrisie sa compassion tout en le méprisant dans le secret de son âme pour oser troubler, par sa seule existence et sa laideur insolente, le bel ordre du monde.

De ce point de vue, Lucienne, il fallait le reconnaître, se différenciait du reste du monde. Elle ne faisait pas semblant de ne pas voir son infirmité, elle l'aidait sans faire de manières (ce qui était humiliant pour lui) et ne sombrait pas dans la pitié (ce qui l'aurait été bien davantage). Jarre était proche de penser que la voiturière le traitait naturellement et normalement. Mais il chassait cette pensée de son esprit. Il ne l'acceptait pas.

Car lui-même ne pouvait toujours pas se considérer comme quelqu'un de normal.

La voiture militaire qui transportait les invalides grinçait et brinquebalait. Après une courte période de pluie étaient venues les grosses chaleurs ; les fondrières, creusées par les camps militaires, avaient séché et s'étaient figées en formant des bosses, des crêtes et des arêtes aux allures fantasques, au milieu desquelles devait se traîner le véhicule tiré par quatre chevaux. Quand elle passait sur des fondrières un peu plus larges, la voiture tressautait, crépitait, le caisson tanguait comme un bateau pris dans la tempête. Les soldats infirmes, sans jambes pour la plupart, pestaient alors de manière aussi recherchée que vulgaire, et Lucienne, pour ne pas tomber, se serrait

contre Jarre et l'enlaçait, faisant généreusement profiter le jeune homme de sa chaleur magique, de son étonnante tendresse et de son parfum excitant, mélange d'odeurs de cheval, de cuir, de foin, d'avoine et de sueur féminine, fraîche et intense.

La voiture fit une nouvelle embardée, Jarre relâcha un peu la bride enroulée autour de son poignet. Lucienne, croquant tour à tour du pain et du saucisson, se serra contre lui.

— Tiens, tiens, fit-elle en apercevant le médaillon en laiton, profitant du fait que la main valide de Jarre était prise par la bride. Toi aussi, tu t'es fait avoir ? C'est une amulette « ne-m'oubliez-pas » ? Oh, oh ! c'est vraiment une fine mouche celui qui a inventé ces colifichets. Ces babioles se sont vendues comme des petits pains pendant la guerre, peut-être même mieux que les bouteilles de vodka, d'ailleurs. Voyons voir un peu le nom de la petite jeune fille qui se trouve à l'intérieur...

Jarre sentit son visage s'enflammer, il avait l'impression que le sang allait jaillir de ses joues d'un instant à l'autre.

— Lucienne... Je dois te demander de ne pas l'ouvrir... Pardonne-moi, mais... c'est personnel. Je ne voudrais pas te froisser, mais...

La voiture eut un sursaut. Lucienne se serra contre Jarre, et le jeune homme se tut.

— Ci... ril... la, articula la voiturière avec difficulté, mais elle surprit pourtant Jarre, qui ne soupçonnait pas de telles capacités chez la grande jeune fille.

— Elle ne t'oubliera pas, cette Cirilla, dit-elle en rabattant le couvercle d'un geste vif. (Elle lâcha la chaînette, regarda le jeune homme.) Enfin, si vraiment elle t'aimait. Les sorts et les amulettes, c'est des niaiseries. Si elle t'aimait vraiment, elle ne t'aura pas oublié, elle aura été fidèle. Elle t'attendra.

— Après ça ? s'exclama Jarre en soulevant son moignon.

La jeune fille cligna légèrement des yeux, qu'elle avait bleus comme des bleuets.

— Si vraiment elle t'aimait, répéta-t-elle durement, elle attendra, et le reste, c'est des billevesées. Ça, je le sais.

— Tu as donc une si grande expérience en ce domaine ?

— Ça te regarde pas ce que j'ai fait et avec qui. (C'était à présent au tour de Lucienne de rougir légèrement.) Mais va pas croire ! Je ne suis pas de celles pour qui un simple regard suffit, et zou ! elles sont prêtes à n'importe quelle spermentation sur le foin. Mais ce que je sais, je le sais. Quand on aime un homme, c'est en totalité, pas par morceaux. Alors on s'en fiche si un des morceaux manque.

La voiture eut un sursaut.

— Tu simplifies beaucoup, dit Jarre entre ses dents serrées, humant avidement le parfum de la jeune fille. Tu simplifies beaucoup et tu

idéalisés trop, Lucienne. Tu négliges par exemple un détail essentiel : le fait qu'un homme soit valide préjuge de ses capacités à entretenir sa femme et sa famille. Un infirme n'est pas capable...

— Eh bien, eh bien, eh bien ! l'interrompit-elle avec rudesse. Viens pas ici braire dans mes jupons, au moins. Les Noirs t'ont pas coupé la tête, et toi, t'es une grosse tête, tu travailles avec tes méninges. Qu'est-ce que t'as à m'regarder comme ça ? J viens d'la campagne, mais j'ai des yeux et des oreilles. Et de mon côté j'ai remarqué un détail essentiel : ta façon de parler. Tu causes comme un véritable seigneur et un savant. Et en plus de ça...

Elle baissa la tête et toussota. Jarre fit de même. La voiture eut un sursaut.

— Et en plus de ça, acheva la jeune fille, j'ai entendu ce que disaient les autres. Que t'es un écrivain. Et un prêtre, dans un temple. Donc tu vois toi-même, que cette main... Pff, c'est des billevesées, c'est tout.

La voiture avait cessé de tressauter depuis un certain temps, mais Jarre et Lucienne ne semblaient pas l'avoir remarqué du tout. Ni en être le moins du monde troublés.

— Moi, j'sais pas pourquoi, reprit la jeune fille après un moment, j'ai de la chance avec les savants. J'en ai connu un... un jour... Il me contait fleurette... Il était savant et avait étudié dans des académies. Il se faisait remarquer rien que par son nom.

— Et comment s'appelait-il ?

— Semestre.

— Hé, jeune fille ! (Derrière eux, le dizainier Derkacz, un homme bourru et malicieux, blessé au cours de la bataille de Mayen, les appelait.) Donne donc à tes hongres un coup de fouet sur la croupe, sinon ta charrette va filer comme la morve contre un mur !

— Pour sûr ! ajouta un deuxième infirme qui grattait le moignon de sa jambe. (Son bandage s'était déroulé, révélant le tissu luisant de la cicatrice.) On en a assez mangé, de ce désert ! Je me languis d'une auberge, car en vérité je vous le dis, je me boirais bien une bière. Y a pas moyen d'aller plus vite ?

— Si, rétorqua Lucienne en se retournant sur son siège, y a moyen, mais si le moyeu ou le timon casse, pendant une semaine encore ou deux, c'est pas d'la bière que vous allez boire, mais de l'eau de pluie et du jus de bouleau en attendant un chariot. Vous pourrez pas partir tout seuls, et moi j'vais quand même pas vous porter sur mon dos.

— C'est bien dommage, dit Derkacz en souriant de toutes ses dents. Parce que toutes les nuits j'en rêve, que tu me prennes sur toi. C'est-à-dire sur ton dos, par-derrière. J'aime bien comme ça. Et toi, demoiselle ?

— Espèce de balourd boiteux ! hurla Lucienne. Espèce d'andouille

puante ! Espèce de...

Elle s'interrompit en voyant blêmir les visages des invalides assis dans la charrette. Ils étaient d'une pâleur cadavérique.

— Bonne mère ! s'exclama l'un d'eux en sanglotant. Et dire qu'on était si près de la maison...

— On est fichus, ajouta tout bas Derkacz sans la moindre émotion, faisant un simple constat.

Ils prétendaient pourtant qu'il n'y avait plus d'Écureuils, se disait Jarre, qu'on les avait tous tués. Que la question des elfes, selon leurs propres termes, avait été réglée.

Ils étaient six cavaliers. Mais à y regarder de plus près, il y avait bien six chevaux, mais huit cavaliers. Deux montures portaient chacune une paire d'elfes. Les chevaux avançaient tous d'un pas rigide et saccadé, la tête basse. Ils avaient l'air mal en point.

Lucienne poussa un profond soupir.

Les elfes approchèrent. Ils avaient l'air plus misérables encore que leur monture.

Il ne restait plus rien de leur orgueil, de leur singularité recherchée, altière, charismatique. Leurs habits, habituellement très élégants, même chez les guérilleros des commandos, étaient sales, déchirés, couverts de taches. Leurs cheveux, qui faisaient leur fierté, étaient hirsutes, gluants et maculés de sang séché. Leurs yeux immenses, d'ordinaire si impassibles, étaient à présent des gouffres de panique et de désespoir.

Il n'est rien resté de leur singularité. La mort, la peur, la faim et les brimades les ont rendus ordinaires. Très ordinaires.

Ils ne suscitent même plus la peur.

Pendant un instant, Jarre avait pensé qu'ils les dépasseraient, qu'ils traverseraient simplement la route et disparaîtraient dans la forêt de l'autre côté, sans même accorder un regard à la voiture et à ses passagers. Qu'il ne resterait de leur passage que cette odeur affreuse, horrible, qui n'avait rien d'elfique, une odeur que Jarre ne connaissait que trop bien depuis qu'il avait fréquenté les hôpitaux de guerre : une odeur de misère, d'urine, de crasse et de pus.

Ils les dépassèrent, sans les regarder.

Sauf l'un des cavaliers.

Une elfe aux longs cheveux noirs couverts de sang coagulé arrêta son cheval juste à côté du chariot. Elle se tenait de travers sur sa selle, son bras était maintenu dans un bandage imbibé de sang autour duquel des mouches tournoyaient en bourdonnant.

— Toruviel, dit en se retournant l'un des autres elfes. *En'ca digne, lured.*

Lucienne comprit instantanément de quoi il retournait. Elle comprit ce que regardait l'elfe. La campagnarde était familière depuis

l'enfance des spectres gris et bouffis qui se cachaient derrière l'angle de sa cabane, affamés. Elle réagit donc instinctivement, sans se poser de questions. Elle tendit à l'elfe un morceau de pain.

— *En'ca*, Toruviel, répéta l'elfe.

Il était le seul de tout le commando à porter sur sa manche déchirée les éclairs en argent de la brigade Vrihedd.

Les invalides installés à l'arrière du chariot, qui jusqu'à maintenant semblaient littéralement pétrifiés, frissonnèrent soudain, comme réveillés par un sortilège magique. Dans leurs mains tendues en direction de l'elfe apparurent, comme par enchantement, des quartiers de pain, des boulettes de fromage, des morceaux de lard et du saucisson.

Et pour la première fois depuis des milliers d'années, des elfes tendirent la main en direction des humains.

Et Lucienne et Jarre étaient les premiers humains à voir un elfe pleurer. Pleurer à gros sanglots, sans même tenter d'essuyer les larmes qui coulaient le long de son visage sale. Prouvant ainsi que les elfes aussi possédaient des glandes lacrymales, contrairement à ce qu'on prétendait.

— *En'ca... digne*, répéta d'une voix brisée l'elfe avec les éclairs sur la manche.

Puis il tendit lui aussi le bras et prit le pain des mains de Derkacz.

— Je te remercie, dit-il d'une voix rauque, adaptant avec effort sa voix et ses lèvres à la langue des hommes. Je te remercie, humain.

Après un certain temps, constatant que tout était fini, Lucienne incita les chevaux en clappant la langue ; ses rênes claquèrent.

La voiture grinçait et brinquebalait. Tous gardaient le silence.

L'après-midi était déjà bien avancé lorsque la grand-route fut envahie de cavaliers armés. Ils étaient commandés par une femme aux cheveux complètement blancs, coupés court, au visage mauvais, crispé, enlaidi de balafres, l'une qui allait de sa tempe au coin de sa bouche, et l'autre qui entourait son orbite comme un fer à cheval. La femme avait également perdu une grande partie du pavillon de son oreille droite, et son bras gauche se terminait sous le coude par un manchon de cuir et un crochet de cuivre auquel étaient fixés les rênes de sa monture. Les toisant d'un regard mauvais, plein d'un esprit vindicatif et implacable, la femme leur posa des questions à propos d'un groupe d'elfes. Des Écureuils. Des terroristes. Des fugitifs, rescapés d'un commando mis en déroute deux jours auparavant.

Jarre, Lucienne et les invalides, évitant le regard de la femme aux cheveux blancs et à une seule main, répondirent en marmottant indistinctement que non, ils n'avaient rencontré ni vu personne.

Vous mentez, se disait Rayla la Blanche, celle qui avait été autrefois Rayla la Noire. *Vous mentez, je le sais. Vous mentez par pitié.*

*Mais ça n'a pas d'importance de toute façon.
Parce que moi, Rayla la Blanche, je suis sans pitié.*

* * *

— Hourrraaa ! Les nains ont gagné ! Vive Barclay Els !

— Qu'ils viiiiiiveent !

Le pavé de Novigrad résonnait sous les godillots ferrés des vieux soldats de la Cohorte volontaire. En rangs par cinq, selon leur usage, les nains défilaient en faisant flotter au-dessus de leur colonne l'étendard aux marteaux.

— Que vive Mahakam ! Vivent les nains !

— Gloire à eux ! Gloire !

Quelqu'un dans la foule éclata soudain de rire. Plusieurs personnes l'imitèrent. Et au bout d'un instant, tous déjà hurlaient de rire.

— C'est un affront..., dit le hiérarque Hemmelfart en happant l'air comme un poisson hors de l'eau. C'est un scandale... C'est impardonnable...

— Infâmes non-humains ! siffla le prêtre Willemer.

— Faites mine de ne rien voir, conseilla tranquillement Foltest.

— Il ne fallait pas lésiner sur le ravitaillement, dit Meve d'une voix aigre. Ni leur refuser des vivres.

Les officiers nains conservaient leur prestance et leur sérieux ; en passant devant la tribune, ils se redressèrent et saluèrent. Les sous-officiers et les soldats de la Cohorte volontaire, en revanche, exprimèrent leur désapprobation au sujet des coupes budgétaires décidées par les rois et le hiérarque. Les uns exhibèrent leur coude replié, les autres exécutèrent un autre de leurs gestes favoris : le poing serré avec le médius bien dressé. Dans les cercles académiques, ce geste portait le nom de *digitus infamis*. La plèbe le nommait plus crûment.

À en juger par les visages cramoisis des rois et du hiérarque, ce geste et sa signification leur étaient de toute évidence connus.

— Il ne fallait pas les vexer avec notre pingrerie, répéta Meve. C'est un petit peuple ambitieux et fier.

* * *

Le hurleur hurla de nouveau sur Elskerdeg ; son hurlement se mua en un macabre chant plaintif. Aucune des personnes assises autour du feu de camp ne tourna la tête.

Boreas Mun fut le premier à prendre la parole après un long silence.

— Le monde a changé. La justice a triomphé.

— Oui, enfin, côté justice, c'est peut-être exagéré, constata avec un léger sourire le pèlerin. Mais je serais d'accord pour dire que le monde s'est comme adapté aux propriétés fondamentales de la physique.

— Je ne suis pas sûr que nous parlions bien de la même chose, dit l'elfe d'une voix traînante.

— Chaque action, dit le pèlerin, provoque une réaction.

L'elfe s'esclaffa, mais avec une certaine bienveillance.

— Un point pour toi, l'humain.

* * *

— Stefan Skellen, fils de Bertram Skellen, toi qui fus coroner de l'empereur, lève-toi. La Cour suprême éternelle, par la grâce de l'empire du Grand Soleil, t'a reconnu coupable des crimes et des actes illégaux qui t'étaient reprochés, à savoir : haute trahison et participation à un complot d'attentat contre l'ordre établi de l'Empire et la personne même de Sa Majesté l'empereur. Tes crimes, Stefan Skellen, ont été confirmés et démontrés, et le tribunal ne t'a pas reconnu de circonstances atténuantes. Sa Majesté Impériale suprême n'a pas usé de son droit de grâce.

» Stefan Skellen, fils de Bertram Skellen, tu seras conduit directement depuis la salle des délibérations jusqu'à la citadelle, d'où, au moment opportun, tu seras emmené. En tant que traître, étant indigne de fouler les terres de l'Empire, tu seras placé sur un char en bois, qui sera traîné par des chevaux jusqu'à la place du Millénaire. En tant que traître, étant indigne de respirer l'air de l'Empire, sur la potence de la place du Millénaire, par la main du bourreau, tu seras pendu entre ciel et terre par le cou et tu y resteras suspendu jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ton corps sera brûlé, et tes cendres éparpillées aux quatre vents.

» Stefan Skellen, fils de Bertram Skellen, traître à l'Empire. Moi, président de la Cour suprême éternelle, en te condamnant, je prononce ton nom pour la dernière fois. À partir de cet instant, qu'il soit voué à l'oubli.

* * *

— Ça marche ! Ça marche ! s'écria le professeur Oppenhauser en se précipitant dans la salle du décanat. J'ai réussi, messieurs ! Enfin ! Enfin ! Finalement, ça fonctionne ! Finalement, ça tourne ! Ça marche ! Ça marche !

— Vraiment ? demanda, avec insolence et scepticisme Jean Lavoisier, le professeur de chimie surnommé Puantodeur-de-charbon par ses étudiants. C'est inouï ! Et, par simple curiosité, qu'est-ce qui

marche, exactement ?

— Le sempiternel branleur !

— *Perpetuum mobile* ? demanda, intéressé, Edmund Bumbler, vénérable professeur de zoologie. En vérité, n'exagéreriez-vous pas un peu, collègue ?

— Pas du tout ! hurla Oppenhauser en faisant des bonds de cabri. Pas le moins du monde ! Ça marche ! Le branleur fonctionne ! Je l'ai mis en route et ça marche ! Sans discontinuer ! Perpétuellement ! Pour des siècles et des siècles ! C'est impossible à raconter, collègue, il faut le voir ! Venez dans mon atelier, vite !

— Je suis en train de déjeuner ! protesta Puantodeur-de-charbon, mais ses protestations furent noyées dans le vacarme et l'excitation générale.

Les professeurs, les maîtres et les pédagogues passèrent leur manteau et leur délia sur leur toge et se précipitèrent vers la sortie, précédés du professeur Oppenhauser qui continuait à pousser des exclamations sans cesser de gesticuler. Puantodeur-de-charbon accompagna leur départ d'un *digitus infamis* puis reporta toute son attention sur ses petits pains au pâté.

Impatients de découvrir le fruit de trente années d'efforts, de nouveaux membres rejoignirent le petit groupe de savants qui parcourut au pas de course la distance qui le séparait du laboratoire du célèbre physicien. Ils étaient déjà sur le point d'ouvrir la porte lorsque le sol se mit soudain à trembler. Sensiblement. Fort, même. Très fort, même.

C'était une secousse sismique, l'une des nombreuses secousses provoquées par les magiciennes pour détruire la forteresse de Stygg, la cachette de Vilgefoltz. La vague sismique, partie du lointain Ebbing, était parvenue jusqu'ici, à Oxenfurt.

Quelques dizaines de carreaux du vitrage du fronton de la chaire éclatèrent avec fracas. Le buste de Nicodemus de Boot, le premier recteur de l'établissement, tomba de son socle gribouillé de vilains mots. Le gobelet contenant l'infusion avec laquelle Puantodeur-de-charbon accompagnait son petit pain au pâté tomba de la table. Albert Solpitra, un étudiant en première année de physique, tomba du platane de la cour sur lequel il était monté pour impressionner les étudiantes en médecine.

Quant au *perpetuum mobile* du professeur Oppenhauser, son légendaire branleur, il se mit en branle une fois encore et s'arrêta. Pour toujours.

Jamais plus on ne réussit à le remettre en marche.

— Vivent les nains ! Vive Mahakam !

Qu'est-ce que c'est que toute cette clique ? se demandait le hiérarque Hemmelfart en bénissant d'une main tremblante le défilé. Qui donc acclame-t-on par des vivats ? Des condottieres corruptibles, des nains obscènes ? Qu'est-ce que c'est que cette armée fantasque ? Qui donc, au final, a gagné cette guerre ? Eux ou bien nous ? Par les dieux ! il faut attirer l'attention des rois là-dessus. Lorsque les historiens et les écrivains se mettront au travail, il faudra soumettre leurs torchons à la censure. Les mercenaires, les sorcateurs, les tueurs à gages, les non-humains et tous les autres éléments suspects devront disparaître des chroniques de l'humanité. Ils devront être rayés, effacés. Pas un mot sur eux. Pas un seul.

Et pas un mot non plus sur lui, songea-t-il en serrant les lèvres, les yeux rivés sur Dijkstra qui observait le défilé exprimant ouvertement son ennui.

Il va falloir donner aux rois des recommandations concernant ce Dijkstra, se disait le hiérarque. Sa présence est une insulte aux gens convenables.

C'est un impie et une vermine. Qu'il disparaisse sans laisser de traces. Et qu'il soit condamné à l'oubli.

* * *

Tu peux toujours courir, cochon pourpre bondieusard, songeait Filippa Eilhart qui lisait sans effort les pensées du hiérarque. Tu voudrais gouverner, tu voudrais dicter ta volonté et exercer ton autorité ? Tu voudrais décider ? Tu peux toujours attendre. Tout ce dont tu peux t'occuper pour l'instant, ce sont tes problèmes d'hémorroïdes, et même là, dans ton propre cul, tes décisions ne vaudront pas grand-chose.

Quant à Dijkstra, il restera en place. Aussi longtemps qu'il me sera utile.

* * *

Un jour tu commettras une erreur, songeait le prêtre Willemer en regardant les lèvres carmin brillantes de Filippa. Un jour, l'une de vous commettra une erreur. Votre suffisance, votre arrogance et votre orgueil vous perdront. Les complots que vous mijotez. Votre immoralité. L'infamie et la perversion auxquelles vous vous livrez, dans lesquelles vous vivez. Tout sera mis au jour, la puanteur de vos péchés se répandra lorsque vous commettrez une erreur. Ce moment viendra.

Et même si vous ne commettez pas d'erreur, il se trouvera un moyen de vous accabler. Un malheur, une calamité, un fléau, tombera sur l'humanité, une contagion peut-être, ou une épidémie... Alors la faute sera rejetée sur vous, vous serez accusées de ne pas avoir empêché la peste, de

*n'avoir su éviter ses conséquences.
Vous serez coupables de tout.
Alors, on allumera les bûchers.*

* * *

Le vieux grippeminaud au pelage rayé qu'on appelait le Rouquin en raison de la couleur de sa fourrure était en train d'agoniser. Et de manière affreuse. Il se traînait, grattait la terre, vomissait du sang et des glaires, était pris de convulsions. Par ailleurs, il avait une diarrhée sanglante. Il miaulait, même si sa dignité en souffrait. Il miaulait de façon plaintive, tout bas. Il perdait rapidement ses forces.

Le Rouquin savait pour quelle raison il mourait. Ou du moins avait-il une idée de ce qui l'avait tué.

Quelques jours auparavant, un étrange cargo était entré dans le port de Cintra, un holk très vieux et très sale, un chaland négligé, presque une épave dont le nom, *Catriona*, s'étalait en lettres à peine visibles sur la proue du bateau. Bien entendu, le Rouquin n'avait pas su les lire. Profitant des amarres, un rat, un seul, avait quitté l'étrange embarcation et s'était retrouvé sur le quai. Le rat avait la peau élimée, il était couvert de vermine et avait du mal à se déplacer. Et il lui manquait une oreille.

Le Rouquin avait mordu le rat. Il avait faim. Son instinct l'avait pourtant dissuadé de manger ce monstre. Quelques puces cependant, de grosses puces luisantes dont la peau du rongeur était infestée, avaient réussi à sauter et à élire domicile dans la fourrure du chat.

— Qu'arrive-t-il à cet horrible chat ?

— Quelqu'un a dû l'empoisonner. Ou bien lui jeter un sort !

— Tfff, tfff ! c'est dégoûtant ! Qu'est-ce qu'il pue, ce salopard ! Enlève-le de cet escalier, femme !

Le Rouquin se hérissa et ouvrit sa gueule ensanglantée. Il ne sentait plus les coups de pied ni les coups de balai. Quelle ingratitude après onze années passées à chasser les souris dans sa mansarde... Mais il ne sentait déjà plus rien. Éjecté hors de la cour, il atterrit dans le caniveau où s'écoulaient de l'eau de lessive et de l'urine écumantes. Il agonisait, souhaitant à ces gens ingrats de tomber malade à leur tour. De souffrir autant que lui.

Son vœu allait être exaucé rapidement. Et ce à une grande échelle. À une très grande échelle, même.

La femme qui avait chassé le Rouquin de la cour à coups de balai s'arrêta, remonta sa jupe et se gratta le mollet, sous le genou. Sa peau la démangeait.

Elle venait d'être mordue par une puce.

Les étoiles clignotaient intensément dans le ciel d'Elskerdeg ; les étincelles du foyer tentaient de les rejoindre, mais elles s'éteignaient bien avant d'y parvenir.

— Ni la paix de Cintra, dit l'elfe, ni à plus forte raison le défilé pompeux de Novigrad ne peuvent être considérés comme un tournant ou une pierre milliaire. Quelles sont ces conceptions ? Un pouvoir politique ne peut construire l'histoire à partir d'actes isolés ou de décrets. Un pouvoir politique ne peut pas non plus juger l'histoire, lui attribuer des notes ou la cataloguer, même si, dans sa vanité, aucun pouvoir ne reconnaîtra cette vérité. L'une des manifestations les plus éclatantes de l'arrogance humaine est ce qu'on appelle l'historiographie, qui consiste à relater et juger des « faits passés », comme vous dites. C'est typique de votre part, vous, les humains, et cela découle du fait que la nature vous a dotés d'une vie éphémère, une vie d'insecte, de fourmi, dont la dérisoire moyenne d'âge est inférieure à cent ans. Vous tentez donc d'adapter le monde à votre existence d'insecte. Or l'histoire est un processus qui s'écoule inlassablement, sans jamais s'arrêter. Il est impossible de découper l'histoire en tranches, de telle date à telle date, puis de telle date à telle autre, et ainsi de suite. Il est impossible de décider de l'histoire et donc, *a fortiori*, de la modifier par des décrets royaux. Même si l'on a gagné la guerre.

— Je ne vais pas me lancer dans un débat philosophique, dit le pèlerin. Comme je l'ai dit, je suis un homme simple et peu éloquent. Je me permettrai néanmoins de faire remarquer deux choses. Premièrement, une vie courte comme celle des insectes nous protège, nous, les humains, de la décadence, nous incite à respecter la vie, à vivre de manière intense et créative, à profiter de chaque instant de cette vie et à nous en réjouir. Et, lorsqu'il le faut, à donner notre vie sans regret pour une bonne cause. Je parle et pense comme un être humain, mais corrigez-moi si je me trompe, les elfes à la longévité légendaire qui ont fait le choix de se battre et de mourir dans les commandos de Scoia'tael pensaient de même.

Le pèlerin attendit un moment, mais personne ne le corrigea.

— Deuxièmement, reprit-il, il me semble que le pouvoir politique, même s'il est incapable de changer l'histoire, peut, par ses actions, créer l'illusion et les apparences de cette capacité. Il a pour ce faire les méthodes et les instruments nécessaires.

— Oh que oui ! répliqua l'elfe en tournant la tête. Là, tu es tombé dans le mille, monsieur le pèlerin. Le pouvoir a les méthodes et les instruments. De ceux avec lesquels il est impossible de discuter.

La coque de la galère heurta les pilotis couverts d'algues et de coquillages. On lança les amarres. Des cris, des jurons et des ordres retentirent.

Les mouettes piaillaient, péchant les déchets qui surnageaient sur l'eau verte et sale du port. Le quai fourmillait de monde. Des hommes en uniforme, pour la plupart.

— Fin du voyage, messieurs les elfes, annonça le chef du convoi nilfgardien. Nous sommes à Dillingen. Terminus. On vous attend.

Effectivement. Ils étaient attendus.

Aucun des elfes, et certainement pas Faoiltiarna, n'ajoutaient foi aux déclarations selon lesquelles ils bénéficieraient d'un procès équitable et d'une amnistie. Les Scoia'tael et les officiers de la brigade Vrihedd ne se faisaient aucune illusion quant au sort qui leur serait réservé au-delà de la Iaruga. La plupart s'en étaient accommodés sans se plaindre, acceptant leur sort avec résignation. Rien, selon eux, ne pouvait plus les surprendre.

Ils se trompaient.

On les poussa hors de la galère, leurs entraves cliquetaient et sonnaient ; on les bouscula sur la jetée, puis sur le quai, entre deux haies de soudards armés. Il y avait aussi des civils, de ceux dont les yeux vifs ne cessaient de clignoter, passant d'un visage à l'autre, d'une silhouette à une autre.

Des sélectionneurs, devina Faoiltiarna.

Il ne se trompait pas.

Bien entendu, il ne pouvait escompter que son visage tailladé passe entre les mailles du filet. Il n'y comptait pas non plus.

— Monsieur Isengrim Faoiltiarna ? Le Loup de Fer ? Quelle agréable surprise ! Venez, venez, je vous prie.

Les soudards le firent sortir du rang.

— *Va fail !* lui lança Coinneach Dá Reo. (Des hommes qui portaient des hausse-cols arborant l'aigle rédanien l'avaient reconnu et empoigné à son tour.) *Se'ved, se caerme dea !*

— Vous vous reverrez, siffla le civil qui avait identifié Faoiltiarna, mais ce sera sûrement en enfer. Lui, on l'attend déjà à Drakenborg. Oh là ! Restez là ! Ne serait-ce pas monsieur Riordain, par hasard ? Prenez-le !

On les fit sortir du rang tous les trois. Eux et personne d'autre. Faoiltiarna comprit soudain et, à son grand étonnement, il commença à avoir peur.

— *Va fail !* cria-t-il à son camarade Angus Bri Cri qui faisait grincer ses chaînes. *Va fail, fraeren !*

Un soudard le poussa brutalement.

On ne les emmena pas bien loin. Ils marchèrent seulement jusqu'au deuxième bâtiment près du quai. Tout près du bassin portuaire sur lequel se balançait une forêt de mâts.

Le civil donna le signal. Faoiltiarna fut poussé contre un poteau, un piquet sur lequel était jetée une longe. Ils commencèrent par attacher un crochet en fer à la longe. Riordain et Angus furent assis de force sur deux tabourets posés sur le sol.

— Monsieur Riordain, monsieur Bri Cri, dit froidement un civil. Vous avez bénéficié d'une amnistie. Le tribunal a décidé de vous faire grâce.

» La justice doit quand même triompher, ajouta-t-il sans attendre de réactions. Et c'est pour qu'il en soit ainsi que les familles de ceux que vous avez assassinés, messieurs, ont payé. La sentence est tombée.

Riordain et Angus n'eurent pas même le temps de pousser un cri. On leur passa une corde autour du cou, par-derrière, avant de les faire tomber de leur tabouret et de les traîner sur le sol. Lorsqu'ils tentèrent en vain d'arracher de leurs mains entravées le licou qui pénétrait leur chair, leurs bourreaux s'agenouillèrent sur leur poitrine. Les couteaux étincelèrent brièvement et s'abattirent, du sang jaillit. À présent, même la corde n'était plus en état d'étouffer leurs cris qui faisaient se dresser les cheveux sur la tête.

Cela dura longtemps. Comme toujours.

— En ce qui vous concerne, monsieur Faoiltiarna, dit l'un des civils en tournant lentement la tête, la sentence a été assortie d'une clause supplémentaire. D'un petit extra, dirons-nous...

Faoiltiarna n'avait pas l'intention d'attendre ce petit extra. À cet instant précis, la serrure des menottes sur laquelle l'elfe travaillait depuis déjà deux jours et deux nuits céda, comme touchée par une baguette magique. Ayant récupéré sa liberté de mouvement, Faoiltiarna utilisa la lourde chaîne qui pendait toujours à son poignet droit pour porter un coup terrible à deux des soldats qui le surveillaient. Puis il bondit et donna un coup de pied dans le visage du suivant, cingla le civil de ses menottes et se précipita tout droit vers la fenêtre du bâtiment, couverte de toiles d'araignées. Il passa au travers, emportant au passage le châssis en bois et laissant derrière lui quelques lambeaux de peau et de vêtements sur les clous aux pointes effilées. Il atterrit avec fracas sur les planches de la jetée, fit une roulade, et plongea dans l'eau parmi les barcasses et les canots des pêcheurs. La chaîne à son poignet droit le tirait vers le fond. Faoiltiarna luttait. De toutes ses forces il luttait pour sa vie dont il estimait tout récemment encore qu'elle ne lui importait aucunement.

— Attrapez-le ! s'époumonaient les soldats depuis l'échoppe. Attrapez-le et tuez-le !

— Là-bas ! hurlaient les autres qui arrivaient sur la jetée. Il a refait

surface là-bas !

— Dans la barque !

— Tirez ! beugla l'un des civils qui tentait d'arrêter de ses deux mains le sang qui coulait à flots de son orbite. Tuez-le !

Des cordes d'arbalètes sifflèrent. Les mouettes envahirent le ciel en criant. Les flèches trouèrent l'eau verte et sale entre les barcasses.

* * *

Le défilé s'étirait ; la foule des habitants de Novigrad commençait à montrer des signes de lassitude ; ils avaient la voix cassée à force de crier.

— Hourra ! Qu'ils vivent !

— Hourra !

— Gloire aux rois ! Gloire !

Filippa Eilhart regarda autour d'elle ; s'assurant que personne ne tendait l'oreille, elle se pencha vers Dijkstra.

— De quoi veux-tu me parler ?

L'espion aussi jeta un coup d'œil alentour.

— De l'attentat commis en juillet de l'année dernière contre le roi Vizimir.

— Je t'écoute.

— Le demi-elfe qui a commis ce crime n'était pas fou du tout, Fil, annonça Dijkstra en baissant encore la voix. Et il n'a pas agi seul.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Moins fort, Fil, dit Dijkstra en souriant.

— Ne m'appelle pas Fil. As-tu des preuves ? Lesquelles ? De qui les tiens-tu ?

— Tu serais étonnée, Fil, si je te le disais. Quand puis-je espérer une audience, très chère madame ?

Les yeux de Filippa Eilhart étaient comme deux lacs noirs insondables.

— Bientôt, Dijkstra.

Les cloches sonnaient. La foule poussait des vivats éraillés. L'armée défilait. Un tapis de fleurs recouvrait le pavé de Novigrad, comme la neige en hiver.

* * *

— Toujours en train d'écrire ?

Ori Reuven tressaillit et fit un pâté. Il était au service de Dijkstra depuis dix-neuf ans, mais il ne s'était toujours pas habitué à la façon de se mouvoir de son chef. Il apparaissait sans prévenir, comme surgi de nulle part, sans faire de bruit.

— Bonsoir, hum, hum, votre seign...

— *Les Hommes de l'ombre*. (En toute indiscrétion, Dijkstra lisait la page de titre du manuscrit qu'il avait pris sur la table.) *Histoire des services secrets royaux*, par Oribasius Gianfranco Paolo Reuven, maître... Ah ! Ori, Ori ! Toi, un vieux manant, et tu écris de telles bêtises...

— Hé, hé !

— Je suis venu te faire mes adieux, Ori.

Reuven lui lança un regard étonné.

— Vois-tu, mon vieil ami, poursuivit l'espion sans attendre que son secrétaire prenne la parole, moi aussi je suis vieux, et il se révèle que je suis pareillement bête. J'ai dit un mot à une personne. Un seul mot. À une seule personne. Mais c'était un mot de trop, que j'aurais dû garder pour moi. Tends l'oreille, Ori. Tu les entends ?

Ori Reuven écarquilla ses yeux ébahis et fit « non » de la tête. Dijkstra ne dit rien durant quelques secondes.

— Tu n'entends pas, constata-t-il au bout d'un instant. Mais moi, je les entends. De tous les corridors. Les rats trottaient dans la cité de Novigrad, Ori. Ils sont ici. J'entends le crissement de leurs petites pattes.

* * *

Ils surgirent de l'ombre, des ténèbres. Noirs, masqués, agiles comme des rats. Les sentinelles et les gardes du corps postés devant les antichambres tombaient sans une plainte sous les coups vifs des stylets aux fines lames anguleuses. Le sang coulait sur les planchers du château de Tretogor, s'étalait sur les dallages, tachait les parquets, souillait les riches tapis vengerbergois.

Ils arrivaient par tous les corridors, laissant des cadavres derrière eux.

— Il est là, s'exclama l'un d'eux en faisant un geste de la main. (Sa voix était étouffée par un châle noir qui masquait son visage jusqu'aux yeux.) Il est entré là. Par la chancellerie où officie Reuven, ce birbe toussotant.

— Alors il est à nous. (Les yeux du second, qui devait être le chef, brillaient à travers les fentes du masque de velours noir.) La pièce derrière la chancellerie n'a ni porte ni fenêtres. Il n'y a aucune issue.

— Tous les autres corridors sont bloqués. Ainsi que les portes et les fenêtres. Il ne peut pas nous échapper. Il est pris au piège.

— En avant !

La porte céda sous leurs coups de pied. Les poignards étincelèrent.

— À mort ! Mort au bourreau sanglant !

— Qu'est-ce que c'est ? (Ori Reuven leva ses yeux myopes, embués

de larmes, de ses papiers.) J'écoute ? En quoi puis-je, hum, hum, vous être utile, messieurs ?

Poursuivant sur leur lancée, les assassins défoncèrent la porte des appartements privés de Dijkstra, en firent le tour en courant, tels des rats, inspectant chaque recoin, arrachant tableaux et tapisseries des murs, tailladant rideaux et gobelins de leurs poignards.

— Il n'est pas là, fulmina l'un des hommes en surgissant dans la chancellerie. Il n'est pas là !

— Où est-il ? lança le chef en graillonnant. (Il se pencha sur Ori, le transperçant du regard à travers les fentes de son masque noir.) Où est ce chien sanguinaire ?

— Il n'est pas là, répondit tranquillement Ori Reuven. Vous le voyez bien.

— Où est-il ? Parle ! Où est Dijkstra ?

— Serais-je donc, hum, hum, le gardien de mon frère ? toussota Ori.

— Tu vas disparaître, vieillard !

— Je suis vieux. Malade. Et très fatigué. Hum, hum, je n'ai peur ni de vous ni de vos couteaux.

Les assassins quittèrent la pièce. Ils disparurent aussi vite qu'ils étaient apparus.

Ils ne tuèrent pas Ori Reuven. C'étaient des tueurs à gages. Et leur ordre de mission ne faisait pas la moindre mention d'Ori Reuven.

Oribasius Gianfranco Paolo Reuven, maître en droit, passa six années dans diverses prisons, interrogé sans relâche par des enquêteurs qui changeaient constamment, questionné sur des événements et des affaires diverses et variées qui souvent n'avaient en apparence aucun sens.

Au bout de six années, il fut libéré. Il était alors très malade. Le scorbut lui avait fait perdre toutes ses dents, l'anémie, ses cheveux, un glaucome, la vue, l'asthme, son souffle. On lui avait brisé les doigts des deux mains pendant ses interrogatoires.

Il vécut à peine six mois en liberté. Il mourut dans le refuge d'un temple. Dans la misère. Oublié de tous.

Le manuscrit de son livre *Les Hommes de l'ombre ou l'histoire des services secrets royaux* disparut sans laisser de traces.

* * *

Le ciel à l'est s'était éclairci, une pâle lumière émergeait au-dessus des collines, annonçant l'aurore.

Le silence régnait depuis un certain temps déjà autour du feu. Le pèlerin, l'elfe et le chasseur regardaient sans rien dire les flammes qui mouraient peu à peu.

Le silence régnait aussi sur Elskerdeg. Le fantôme hurlant s'en était allé, lassé de hurler en vain. Il avait dû finir par comprendre que les trois hommes assis autour du feu avaient vu ces derniers temps trop d'horreurs pour s'inquiéter du premier fantôme venu.

— Si nous devons voyager ensemble, déclara soudain Boreas Mun en regardant les flammes rubis du feu, mettons notre méfiance de côté. Laissons derrière nous le passé. Le monde a changé. Devant nous se profile une nouvelle vie. Quelque chose s'est achevé, quelque chose d'autre commence. Devant nous...

Il s'interrompit, pris d'une quinte de toux. Il n'était pas coutumier de tels discours, il avait peur d'être ridicule. Mais ses compagnons de hasard ne riaient pas. Boreas percevait même de la bienveillance chez eux.

— Devant nous se trouve le col d'Elskerdeg, acheva-t-il d'une voix plus ferme, et derrière ce col, la Zerricane et Hakland. Un long et dangereux chemin nous attend. Si nous devons faire route ensemble... laissons de côté notre méfiance. Je suis Boreas Mun.

Le pèlerin au chapeau à larges bords se leva, redressant son imposante stature, et serra la main qu'on lui tendait. L'elfe se leva à son tour. Son visage affreusement déformé se crispa étrangement.

Après avoir serré la main du chasseur, le pèlerin et l'elfe tendirent chacun leur main droite à l'autre.

— Le monde a changé, dit le pèlerin. Quelque chose s'est achevé. Je suis... Sigi Reuven.

— Quelque chose commence, dit l'elfe en esquissant de sa bouche tordue ce qui devait être, sans doute, un sourire. Je suis... Wolf Isengrim.

Ils se serrèrent la main, rapidement, fort, avec rudesse même ; pendant un instant on aurait pu penser qu'ils allaient se bagarrer plutôt que sceller une entente. Mais pendant un instant seulement.

La bûche dans le feu lança des étincelles, célébrant l'événement d'un joyeux feu d'artifices.

— Que les diables m'emportent ! dit Boreas Mun, un large sourire aux lèvres, si ce n'est pas là le début d'une belle amitié.

«... et ainsi que d'autres fidèles, sainte Filipa fut calomnieusement accusée d'incitation au tumulte, de trahison envers la monarchie, de complot en faveur d'un coup d'État. Wilmeryusz, un hérétique et un sectaire se prétendant archiprêtre, ordonna de la saisir ; dans une terrible et sombre prison il la fit jeter et lui fit subir le tourment de la faim dans la puanteur, l'exhortant à reconnaître ses péchés et à trahir ceux qu'elle avait initiés, lui montrant divers instruments de torture et la menaçant âprement. Pour toute réponse elle se contenta de lui cracher au visage, et de sodomie l'accuser.

L'hérétique donna l'ordre de lui ôter ses vêtements puis de la fouetter, nue, avec des nerfs de bœuf et de lui planter sous les ongles de petites bûchettes. Après quoi il la soumit à la question, et de renoncer à sa foi et sa déesse l'adjura. Mais d'éclater de rire elle se contenta, lui conseillant d'aller au loin.

C'est alors que dans une salle de torture il la fit traîner où son corps fut lacéré avec des crocs en fer et des crochets aiguisés, et ses flancs brûlés avec des bougies. Pourtant, même soumise à de tels supplices, sainte Filipa, simple mortelle, fit montre d'une endurance surnaturelle. À tel point que les bourreaux eux-mêmes furent saisis d'une grande frayeur et reculèrent, mais Wilmeryusz les rappela à l'ordre sévèrement ; il les somma de poursuivre leurs tortures et de surtout sur les mains s'acharner. Sainte Filipa fut brûlée avec des plaques incandescentes, eut les membres désarticulés, les seins par des tenailles tiraillés. Et des suites de ces supplices, sans avoir rien avoué, sainte Filipa rendit l'âme.

Quant à cet hérétique, l'impudent Wilmeryusz, comme on peut le lire chez les Saints-Pères, il fut châtié comme il se doit, infesté de vers et de poux au point qu'il pourrit et en creva. Et comme il puait comme un chien, il dut, sans funérailles aucunes, dans la rivière être jeté.

Gloire soit rendue pour cela à sainte Filipa, que lui soit accordée la couronne du martyr, gloire soit rendue pour les siècles à la Grande Mère Déesse, et que cela nous serve de leçon et d'avertissement. Amen. »

Vie de sainte Filipa, martyre du Mons Calvus,
d'après les textes anciens des écrivains martyrs
rassemblés dans le *Bréviaire* de Tretogor,
et qui fut célébrée par de nombreux Saints-Pères dans leurs écrits.

Chapitre 11

Ils filaient au grand galop, à une allure démentielle, au risque de se rompre le cou. Pendant des jours et des jours ils filèrent ainsi tandis que s'éveillait le printemps. Leurs chevaux poursuivaient leur train d'enfer, et les gens qu'ils croisaient sur leur chemin redressaient leurs épaules et leur dos courbés au-dessus des champs pour les suivre du regard, s'interrogeant, perplexes : étaient-ce des cavaliers qu'ils venaient de voir ? Ou des apparitions ?

Ils filaient dans l'ombre de la nuit, froide et humide en raison de la pluie ; tirés de leur sommeil, les habitants, assis sur leur lit, regardaient autour d'eux, effrayés, luttant contre la douleur sourde qui les prenait à la gorge et leur montait dans la poitrine. Ils se levaient précipitamment en entendant les volets qui claquaient, les enfants réveillés en sursaut qui pleuraient, les chiens qui hurlaient. Le nez collé aux fenêtres, ils s'interrogeaient, perplexes : étaient-ce des cavaliers qui venaient de passer ? Ou des apparitions ?

Des histoires commencèrent à circuler dans Ebbing, des histoires sur les trois démons.

* * *

D'où avaient-ils surgi, comment, par quel miracle ? Mystère. Toujours est-il que le Boiteux fut totalement surpris par les trois cavaliers qui ne lui laissèrent pas la moindre possibilité de s'échapper. Appeler à l'aide aurait été parfaitement inutile. Cinq cents pas au moins séparaient l'infirmes des premières constructions de la petite ville. Et même s'il s'était trouvé plus près, il y avait peu de chance que l'un des habitants de La Jalousie s'émeuve de ses appels au secours. C'était l'heure de la sieste, qui, à La Jalousie, débutait généralement tôt dans l'après-midi pour s'achever tôt dans la soirée. Aristote Bobeck, surnommé le Boiteux, mendiant et philosophe local, ne savait que trop bien qu'à l'heure de la sieste, rien ne pouvait faire réagir les Jalousiens.

Les cavaliers étaient trois. Deux femmes et un homme. L'homme avait des cheveux blancs et portait une épée au travers de son dos. L'une des femmes, la plus âgée, habillée de noir et de blanc, avait des cheveux bouclés couleur de jais. Une affreuse cicatrice barrait la joue gauche de la plus jeune, dont les cheveux raides étaient couleur de cendre. Elle montait une magnifique jument morelle. Le Boiteux eut

l'impression de l'avoir déjà vue.

C'est la plus jeune, précisément, qui s'adressa à lui.

— Tu es d'ici ?

— Je ne suis pas coupable, dit le Boiteux en claquant des dents. Moi, je fais que ramasser les fausses morilles ! Pitié, ne faites pas de mal à un invalide...

— Es-tu d'ici ? répéta la jeune fille.

L'éclat de ses yeux verts se fit plus menaçant encore.

Le Boiteux se recroquevilla.

— Oui-da, madame, balbutia-t-il. Je suis d'ici, c'est sûr. Je suis né ici, à Birka, c'est-à-dire... à La Jalousie. Et c'est sûrement ici que je mourrai...

— L'an dernier, en été et en automne, tu étais là ?

— Et où c'est que j'aurais pu être ?

— Réponds, quand je te pose une question.

— J'étais là, madame.

La jument morelle secoua la tête, dressa les oreilles. Le Boiteux sentait sur lui les regards acérés comme des aiguilles de hérisson des deux autres, la femme aux cheveux noirs et l'homme aux cheveux blancs. C'est ce dernier qui l'effrayait le plus.

— Il y a un an, reprit la jeune fille à la cicatrice, au mois de septembre, le 9 exactement, durant le premier quartier de lune, on a assassiné ici six jeunes gens. Quatre jeunes hommes... et deux jeunes filles. Tu t'en souviens ?

Le Boiteux déglutit. Il le soupçonnait depuis un moment déjà, à présent il savait ; à présent, il en était sûr.

La jeune fille avait changé. Et il ne s'agissait pas seulement de cette cicatrice qu'elle avait sur le visage. Elle n'avait plus rien de commun avec la jeune fille d'alors qui hurlait, attachée à un piquet, en regardant Bonhart trancher la tête des Rats morts. Plus rien de commun avec la jeune fille que le chasseur de primes avait déshabillée et battue à l'auberge *Sous la Tête de la Chimère*. Sauf les yeux... seuls ses yeux n'avaient pas changé.

— Réponds, le pressa rudement l'autre femme, celle aux cheveux noirs. On t'a posé une question.

— Je m'en souviens, mesdames, répondit le Boiteux. Comment je pourrais ne pas m'en souvenir ? Six jeunes gens ont été tués. C'est juste, c'était l'an dernier. En septembre.

La jeune fille demeura longtemps silencieuse, les yeux non pas tournés vers lui, mais perdus dans le lointain.

— Tu dois donc savoir, reprit-elle enfin, non sans effort. Tu dois donc savoir où ils ont été enterrés ces garçons et ces jeunes filles. Près de quel poteau... Sur quelle décharge ou quelle fumière... Et si leurs corps ont été brûlés... Si on les a emmenés dans la forêt, donnés en

pâturer aux renards et aux loups... Tu vas donc me montrer l'endroit. Tu vas m'y conduire. As-tu compris ?

— J'ai compris, madame. Permettez. Nous sommes tout près.

Il se mit en route en clopinant, sentant dans son cou le souffle chaud de leurs chevaux. Il ne se retourna pas. Une petite voix lui dictait de n'en rien faire.

— Tenez, c'est là, dit-il enfin. C'est notre cimetière jalousien, dans ce fourré. Et ceux dont vous avez parlé, mademoiselle Falka, tenez, ils sont là.

La jeune fille poussa un profond soupir. Le Boiteux la regarda furtivement et vit comme son visage avait changé. L'homme aux cheveux blancs et la femme aux cheveux noirs ne disaient rien, le visage de marbre.

La jeune fille resta longtemps à regarder le tertre ; il était beau, bien entretenu, entouré de blocs de grès, de dalles de spath et de schiste. Le sapin qui jadis ornait le tertre avait roussi, les fleurs qui avaient été déposées avaient séché et jauni.

La jeune fille sauta à bas de son cheval.

— Qui ? demanda-t-elle d'une voix sourde sans tourner la tête, les yeux toujours rivés sur le tertre.

— Eh bien, dit le Boiteux en se raclant la gorge, de nombreux Jalousiens ont participé. Mais c'est la veuve Goulue qui a quasiment tout fait. Et le jeune Nycklar. La veuve a toujours été une femme de cœur, bonne... Quant à Nycklar... Il était tourmenté par des rêves terribles. Qui ne le laissaient pas en paix. Tant qu'il n'a pas eu organisé de véritables funérailles à ceux-là...

— Où pourrais-je les trouver ? La veuve, et ce jeune Nycklar ?

Le Boiteux resta longtemps silencieux.

— La veuve repose là-bas, derrière ce bouleau tordu, répondit-il enfin en regardant sans crainte la jeune fille dans les yeux. Elle est morte d'une pneumonie, cet hiver. Et Nycklar est parti s'enrôler, quelque part à l'étranger... On raconte qu'il est tombé à la guerre.

— J'avais oublié, murmura-t-elle. J'avais oublié que le sort les avait mis sur mon chemin.

Elle s'approcha du tertre et s'agenouilla, ou plutôt tomba à genoux. Elle se pencha bien bas, touchant presque les pierres de son front. Le Boiteux vit l'homme aux cheveux blancs esquisser un geste, comme s'il voulait descendre de cheval, mais la femme aux cheveux noirs le saisit par la main, l'en dissuadant d'un geste et d'un regard.

Les chevaux hennirent, secouèrent la tête, firent sonner les petits anneaux de leurs mors.

La jeune fille demeura longtemps, très longtemps agenouillée, penchée bien bas au-dessus du tertre, tandis que ses lèvres remuaient dans une espèce de litanie silencieuse.

Lorsqu'elle se releva, elle chancela. Le Boiteux la soutint instinctivement. Elle frémit violemment et secoua son coude pour se libérer, lui jetant un regard méchant à travers ses larmes. Mais elle ne dit pas un mot. Elle le remercia même d'un signe de tête lorsqu'il tint pour elle son étrier.

— Oui, mademoiselle Falka, dit-il d'un ton plus assuré. Le destin suit un chemin étrange. Ici même, vous avez été horriblement opprimée, dans des conditions terribles... Peu d'entre nous ici, à La Jalousie, pensaient que vous en sortiriez vivante... Et pourtant vous voilà aujourd'hui en bonne santé, tandis que la Goulue et Nycklar sont dans l'autre monde... Et il n'y a plus personne à remercier, hein ? Personne à qui témoigner votre reconnaissance pour le tertre...

— Je ne m'appelle pas Falka, dit-elle rudement. Je m'appelle Ciri. Et pour ce qui est des remerciements...

— Sentez-vous honoré par elle, intervint froidement la femme aux cheveux noirs.

Quelque chose dans sa voix fit frissonner le Boiteux.

— Que la grâce retombe sur vous, poursuivit la femme aux cheveux noirs en articulant lentement. Soyez remercié et récompensé pour ce tertre, pour votre humanité, votre dignité humaine et votre décence, vous et toute votre bourgade, vous l'avez mérité. Vous ignorez même à quel point.

* * *

Le 9 avril, peu après minuit, les premiers habitants de Claremont furent réveillés par une clarté scintillante, un éclat rougeoyant qui s'engouffra dans leur demeure à travers les fenêtres. Les autres habitants de la petite ville furent arrachés de leur couche par des cris, un chambard de tous les diables et les tintements sauvages de la cloche qui sonnait l'alarme.

Un seul bâtiment était en feu. Celui de l'ancien temple en bois, consacré autrefois à une idole dont personne, excepté les plus vieilles grands-mères de la cité, ne se rappelait le nom. Un temple réaménagé depuis en amphithéâtre où se déroulaient régulièrement toutes sortes de spectacles de foire, de bagarres et autres divertissements à sensation capables de tirer la petite ville de Claremont de son ennui, de sa mélancolie et de sa torpeur.

C'est cet amphithéâtre justement qui se trouvait à présent transformé en une mer hurlante de flammes, secouée d'explosions. De toutes parts jaillissaient des langues de feu qui s'échappaient par les fenêtres.

— Éteignez l'incendie ! s'époumonait le marchand Houvenaghel, le propriétaire de l'amphithéâtre.

Il courait dans tous les sens en agitant les bras et en faisant tressauter son énorme ventre. Il portait un bonnet de nuit sur la tête et il avait jeté une lourde délia sur sa chemise de nuit. Il pétrissait de ses pieds nus le fumier et la boue de la ruelle.

— Éteignez le feu ! Allez ! De l'eau !

— C'est la sentence divine, déclara d'une voix autoritaire l'une des vieilles grands-mères. Pour toutes les braveries organisées dans ce temple...

— Oui, oui, ma brave dame ! C'est sûrement ça !

Les flammes crépitantes qui dévoraient le théâtre dégageaient une chaleur infernale. Les flaques dans la ruelle empestaient l'urine de cheval, des étincelles sifflaient. Surgi d'on ne sait où, le vent se déchaîna.

— Éteignez le feu ! hurla sauvagement Houvenaghel en voyant que les flammes progressaient vers la brasserie et les réserves de blé. Des seaux ! Trouvez des seaux !

Les volontaires ne manquaient pas. D'ailleurs, Claremont possédait sa propre garde de soldats du feu, équipée et entretenue par Houvenaghel lui-même. Ils luttèrent tous vaillamment pendant un long moment. Mais en vain.

— On ne va pas y arriver, gémit le chef des soldats du feu en essuyant son visage couvert de cloques. Ce n'est pas un feu ordinaire... C'est un feu diabolique !

— De la magie noire..., ajouta un autre, la voix étouffée par la fumée.

Ils entendirent le fracas terrible des chevrons, des faîtes et des poutres qui s'effondraient à l'intérieur de l'amphithéâtre. Un énorme faisceau de feu et d'étincelles gronda, crépita, éclata et fusa vers le ciel ; le toit s'écroula et s'abattit sur l'arène. Ensuite, le bâtiment entier se pencha, s'inclina, pourrait-on dire, comme pour saluer le public qu'il avait divertie une dernière fois, le réjouissant d'une représentation impressionnante, véritablement explosive.

Puis les murs s'affaissèrent.

Les efforts des soldats du feu et des volontaires permirent de sauver la moitié du grenier à blé et près d'un quart de la brasserie.

Une odeur pestilentielle avait envahi les rues lorsque l'aube se leva.

Assis dans la boue et les cendres, l'air misérable son bonnet de nuit sur la tête et sa chemise de nuit de breitschwanz noirs de suie, Houvenaghel pleurait, braillait comme un bébé.

Son théâtre, sa brasserie et son grenier à blé étaient bien évidemment couverts par l'assurance. Le problème résidait dans le fait que la compagnie d'assurance se révélait être également la propriété de Houvenaghel. Rien, pas même une petite magouille fiscale, ne pourrait compenser ne serait-ce qu'une infime partie des pertes qu'il

venait de subir.

* * *

— Et maintenant, où allons-nous ? demanda Geralt en regardant la colonne de fumée qui s'étirait en un long ruban dans le ciel rougeoyant de l'aube. À qui veux-tu encore manifester ta reconnaissance, Ciri ?

Elle le regarda, et il regretta instantanément sa question. Il eut soudain envie de l'enlacer, de la serrer dans ses bras, de la cajoler, de lui caresser les cheveux. De la protéger. Jamais au grand jamais il ne permettrait qu'elle fût seule à nouveau. Seule face au mal. Victime de nouvelles horreurs qui pourraient lui faire souhaiter la vengeance.

Yennefer restait silencieuse. Ces derniers temps, la magicienne était souvent silencieuse.

— Maintenant, dit Ciri d'une voix parfaitement calme, nous allons nous rendre dans un bourg qui porte le nom d'Unicorne. Il tient son nom d'une licorne de paille, une pauvre et misérable poupée ridicule qui veille sur l'endroit. Je veux qu'en souvenir de ce qui s'est passé là-bas les habitants aient... disons, un totem, pas plus onéreux peut-être, mais du moins plus raffiné. Je compte sur ton aide, Yennefer, parce que sans magie...

— Je sais, Ciri. Ensuite ?

— Les marais de Pereplut. J'espère que je retrouverai le chemin... Une cabane au milieu des marécages. Dans cette cabane nous trouverons les restes d'un homme. Je veux que ces restes reposent dans un cercueil convenable.

Geralt ne disait toujours rien. Et ne baissa pas non plus le regard.

— Ensuite, poursuivit Ciri en soutenant son regard sans la moindre difficulté, nous passerons dans le bourg de Dun Dâre. Sans doute l'auberge aura-t-elle été brûlée, je n'exclus pas qu'on ait assassiné l'aubergiste. À cause de moi. J'ai été aveuglée par la haine et la vengeance. Je vais tâcher de me racheter auprès de sa famille.

— Il n'y a pour ça aucun moyen, dit Geralt, sortant de son mutisme.

— Je sais, répliqua-t-elle aussitôt d'un ton sec, presque avec colère. Mais je me tiendrai devant eux avec humilité. Je me souviendrai de l'expression de leurs yeux. J'espère que le souvenir de leurs regards m'empêchera de commettre la même erreur à l'avenir. Est-ce que tu comprends ça, Geralt ?

— Il comprend, Ciri, dit Yennefer. Nous te comprenons parfaitement bien tous les deux, sois sans crainte, ma fille. Allons-y.

* * *

Les chevaux filaient comme le vent. Un vent magique. Alarmé par le passage du trio de cavaliers, un voyageur, sur la route, releva la tête. Il ne fut pas le seul. En firent autant un marchand sur sa voiture pleine de marchandises, un criminel qui tentait d'échapper à la justice, un colon banni, chassé par les politiques des terres sur lesquelles il s'était installé après avoir fait confiance à d'autres seigneurs. Ils furent plusieurs encore à relever la tête, tels ce vagabond, ce déserteur et ce pèlerin avec son bâton. Ils relevèrent la tête, surpris, effrayés. S'interrogeant, perplexes, sur ce qu'ils avaient vu.

Des histoires commencèrent à circuler dans Ebbing et Geso. On commença à parler de Traque sauvage. De trois cavaliers-fantômes.

On tissait et racontait ces histoires, le soir, dans des maisons qui sentaient le saindoux fondu et l'oignon frit, dans des foyers, des auberges enfumées, des gargotes, des tavernes, des goudronneries, des hameaux forestiers et des postes frontaliers. On imaginait, on tissait, on racontait. On parlait de la guerre. D'héroïsme et de chevalerie. D'amitié et de droiture. De lâcheté et de trahison. De l'amour fidèle et véritable qui finissait toujours par triompher. Des crimes et du châtiment qui attendait toujours le criminel. De la justice, toujours équitable.

De la vérité, qui, comme l'olive, finissait toujours par remonter à la surface.

On prenait plaisir à raconter ces contes. On se réjouissait de la fiction fabuleuse. Car, dans la vie, on le savait bien, les choses en allaient autrement.

La légende grandissait. Le public buvait littéralement les paroles pleines d'emphase du conteur qui parlait du sorceleur et de la magicienne. De la tour de l'Hirondelle. De Ciri, la sorceleuse à la cicatrice sur le visage. De Kelpie, sa jument morelle enchantée.

De la Dame du Lac.

Ça, c'est venu plus tard, de nombreuses années plus tard.

Mais d'ores et déjà, telles les semences qui gonflent après une pluie chaude, la légende gonflait et se répandait dans la contrée.

* * *

Le mois de mai survint sans qu'ils s'en aperçoivent. La nuit, pour commencer, illuminée soudain par les feux de Belleteyn, étincelants au loin. Lorsque Ciri, étrangement excitée, sauta sur Kelpie et fonça au galop jusqu'aux feux de camp, Geralt et Yennefer profitèrent de l'occasion, d'un moment de solitude. Sans même prendre le temps de se déshabiller, n'ôtant que le strict minimum, ils s'aimèrent sur une peau jetée à même le sol. Ils s'aimèrent avec hâte et passion, en

silence, sans prononcer un seul mot. Ils s'aimèrent rapidement et n'importe comment. Ils s'aimèrent tant et plus...

Et lorsque vint l'apaisement, tandis qu'ils s'embrassaient et séchaient leurs larmes, tout tremblants encore, tous deux furent très étonnés de constater combien cet amour à la sauvette leur avait procuré de bonheur.

* * *

— Geralt ?

— Je t'écoute, Yen.

— Quand je... Quand nous n'étions pas ensemble, as-tu connu d'autres femmes ?

— Non.

— Pas une seule fois ?

— Pas une seule fois.

— Ta voix n'a même pas tremblé... Alors pourquoi je ne te crois pas ?

— Je n'ai jamais pensé qu'à toi, Yen.

— Maintenant, je te crois.

* * *

Le mois de mai survint sans qu'ils s'en aperçoivent. Le jour également. Les laiterons éclaboussèrent et inondèrent de jaune les prairies ; les arbres dans les jardins étaient redevenus duveteux, leurs branches alourdies par les fleurs. Les chênaies, trop majestueuses quant à elles pour se précipiter, demeuraient sombres et nues, mais déjà se paraient d'une brume printanière, et les bouleaux apportaient leur touche verdoyante aux lisières.

* * *

Une nuit, alors qu'ils bivouaquaient dans une vallée couverte de saules, le sorceleur fut tiré de son sommeil par un rêve. Un cauchemar dans lequel il se retrouvait paralysé et sans défense ; une immense chouette grise lui lacérait le visage de ses griffes, cherchait à lui crever les yeux de son bec tordu et acéré. Lorsqu'il se réveilla, il se demanda s'il n'était pas passé d'un cauchemar à un autre.

Au-dessus de leur campement tournoyait une lumière sur laquelle s'ébrouaient des chevaux.

On distinguait dans cette lumière l'intérieur d'une pièce, une salle de château soutenue par une colonnade noire. Geralt voyait une immense table autour de laquelle étaient assises dix silhouettes. Dix

femmes.

Il entendait des paroles. Des bribes de mots.

— ... *l'amener chez nous, Yennefer. Nous te l'ordonnons.*

— *Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous. Et elle non plus ! Vous n'avez pas un tel pouvoir sur elle !*

— *Je n'ai pas peur d'elles, maman. Elles ne peuvent rien me faire. Si elles le veulent, je comparâtrai devant elles.*

— ...*se rassemble le 1^{er} juin, à la nouvelle lune. Nous vous ordonnons à toutes les deux de comparaître. Sachez que toute désobéissance sera punie.*

— *Je vais venir tout de suite, Filippa. Mais qu'elle reste encore un peu avec lui. Qu'il ne reste pas seul. Quelques jours seulement. Moi, je viendrai immédiatement. Comme otage volontaire. Exauce mon souhait, Filippa. S'il te plaît.*

La lumière se mit à palpiter. Les chevaux renâclèrent sauvagement, firent claquer leurs sabots.

Le sorceleur se réveilla. Pour de bon cette fois.

* * *

Le lendemain, Yennefer eut une longue conversation avec Ciri en aparté, confirmant les craintes du sorceleur.

— Je pars, annonça-t-elle sèchement et sans ambages. Il le faut. Ciri reste avec toi. Encore quelque temps. Ensuite je la ferai venir, tu resteras seul. Puis nous nous retrouverons tous ensemble.

Il hocha la tête. À contrecœur. Il en avait assez de toujours tout accepter sans rien dire. Quoi qu'elle lui apprenne, quoi qu'elle décide. Mais il acquiesça. Car il l'aimait, quoi qu'il arrive.

— C'est un impératif auquel je ne peux me soustraire, ajouta-t-elle plus gentiment. Je ne peux pas non plus le remettre à plus tard. Il faut tout bonnement régler cette affaire. Du reste, c'est également dans ton intérêt. Pour ton bien. Mais surtout pour le bien de Ciri.

Il hocha la tête.

— Lorsque nous nous retrouverons enfin, poursuivit-elle d'une voix plus tendre encore, je saurai te récompenser pour tout ce que tu as fait, Geralt. Et pour ton silence aussi. Il y a eu entre nous trop de silences, trop de mutisme. Et maintenant, plutôt que de dodeliner de la tête, prends-moi dans tes bras et embrasse-moi.

Il obéit. Car il l'aimait, quoi qu'il arrive.

* * *

— Où va-t-on maintenant ? demanda sèchement Ciri, peu après que Yennefer eut disparu dans l'éclat de lumière du portail ovale.

Geralt s'éclaircit la voix et tenta de dominer la douleur qui lui

étreignait la poitrine et l'empêchait de respirer normalement.

— La rivière que nous remontons s'appelle la rivière Sans-Retour. Elle mène à une contrée que je veux absolument que tu voies. Car c'est un pays de conte de fées.

Ciri se rembrunit. Il la vit serrer les poings.

— Tous les contes de fées se terminent mal, dit-elle d'une voix hachée. Et les pays de contes de fées n'existent pas.

— Si, ils existent. Tu verras.

* * *

On était au lendemain de la pleine lune lorsqu'ils aperçurent Toussaint baignant dans la verdure et le soleil. Ses collines, ses flancs, ses vignobles. Les toits des tourelles du castelet qui scintillaient après la bruine matinale.

Ils ne furent pas déçus par le paysage. La vue qui s'offrait à eux les subjuga. Elle produisait toujours cet effet-là.

— Que c'est beau ! reconnut Ciri, éblouie. Oh là, là ! Ces castelets ! On dirait des jouets ! Des décorations en sucre glace sur un gâteau... On aurait presque envie d'y goûter !

— C'est là l'œuvre de l'architecte Faramond en personne, l'informa Geralt, étalant son savoir. Attends de voir de près le palais et les jardins de Beauclair.

— Le palais ? Nous allons au palais ? Tu connais le roi ?

— La princesse.

— Cette princesse n'aurait-elle pas les yeux verts ? demanda-t-elle d'un ton amer, en l'observant attentivement par-dessous sa frange. Et des cheveux noirs, coupés court ?

— Non, l'arrêta-t-il en détournant le regard. Elle est tout à fait différente. Je ne sais pas où tu as pris cette idée...

— Laissons cela, veux-tu, Geralt ? Qu'en est-il, donc, de cette princesse ?

— Comme je l'ai dit, je la connais. Un peu. Pas très bien et... pas intimement, si tu veux tout savoir. En revanche, je connais très bien le prince consort, ou du moins celui qui aspire à le devenir. Tu le connais aussi, Ciri.

La jeune fille éperonna son cheval, le forçant à caracoler sur le chemin.

— Ne me fais pas languir plus longtemps !

— Il s'agit de Jaskier.

— Jaskier ? Avec la princesse de ce pays ? Par quel miracle ?

— C'est une longue histoire. Nous l'avons laissé ici, auprès de sa bien-aimée. Nous lui avons promis de revenir le voir, en rentrant, quand...

Il se tut et se rembrunit.

— Tu n’y peux rien, dit Ciri tout bas. Ne te tourmente pas, Geralt. Ce n’est pas ta faute.

Si, c’est ma faute, se dit-il. Ma faute. Jaskier va poser des questions. Et je vais devoir lui répondre.

Milva. Cahir. Régis. Angoulême.

L’épée est une arme à double tranchant.

Oh ! par les dieux, ça suffit. Assez de tout ça. Qu’on en finisse !

— Allons-y, Ciri.

— Au palais ? s’exclama-t-elle en toussotant. Habillés comme ça ?

— Je n’y vois rien de mal, répondit-il aussitôt. On n’y va pas pour présenter des lettres de créance. Ni pour aller à un bal. On peut aussi bien rencontrer Jaskier à l’écurie.

» Du reste, ajouta-t-il en voyant qu’elle faisait la grimace, je vais d’abord passer en ville, à la banque. Je vais retirer un peu d’espèces ; sur la place du marché, à la halle aux draps, il y a un tas de tailleurs et de modistes. Tu pourras t’acheter ce que tu voudras et t’habiller selon ton goût.

— Tu as donc tant d’argent que ça ? demanda-t-elle en prenant un air mutin.

— Tu pourras t’acheter ce que tu voudras, répéta-t-il. Même de l’hermine. Et des souliers en peau de basilic. Je connais un bottier qui devrait encore en avoir en stock.

— Comment as-tu gagné autant d’argent ?

— En tuant. Allons-y, Ciri, ne perdons pas de temps.

* * *

À la filiale de la banque des Cianfanelli, Geralt ordonna un prélèvement et l’ouverture de lettres de crédit, il encaissa un chèque bancaire et retira un peu d’espèces. Il écrivit des lettres qu’il confia au coursier express qui partait vers la Iaruga. Il refusa poliment l’invitation à déjeuner auquel voulait le convier l’affable et serviable banquier.

Ciri l’attendait dehors, elle surveillait les chevaux. La rue, vide encore un instant auparavant, fourmillait de monde à présent.

— Il doit y avoir une fête quelconque, déclara Ciri en désignant d’un mouvement de tête la foule qui se pressait en direction de la place du marché. Une foire peut-être...

Geralt jeta un coup d’œil rapide à la foule.

— Non, ce n’est pas une foire.

— Ah..., fit-elle en se levant sur ses étriers. Serait-ce encore...

— Une exécution, confirma-t-il. Le divertissement le plus populaire de l’après-guerre. À quoi avons-nous eu droit, déjà, Ciri ?

— Désertion, trahison, lâcheté face à l'ennemi, énuméra-t-elle rapidement. Et questions économiques.

— Livraison à l'armée de biscottes moisies, ajouta le sorceleur en hochant la tête. Le sort des négociants entreprenants est difficile en temps de guerre.

— Ici, ce n'est pas un marchand qui va être exécuté. (Ciri tira sur les rênes de Kelpie, entraînée déjà par la foule qui ondoyait comme un champ de blé balayé par le vent.) Regarde un peu, l'échafaudage est couvert de draps, et le bourreau a une cagoule toute neuve, toute propre. Ils vont liquider quelqu'un d'important, un baron pour le moins. Il s'agit donc sans doute de lâcheté face à l'ennemi.

— Toussaint ne possédait aucune armée qui aurait fait face à un quelconque ennemi. Non, Ciri, je crois qu'il s'agit encore d'économie. Ils vont exécuter quelqu'un pour avoir vendu en fraude leur célèbre vin, la base de l'économie locale. Allons-y, Ciri. Nous n'allons pas regarder ça.

— Allons-y ? Mais comment ?

Effectivement, il était impossible de continuer à avancer. À peine avaient-ils eu le temps de regarder autour d'eux qu'ils étaient déjà coincés au milieu de la foule rassemblée sur la place, enlisés dans la cohue ; pas question de traverser pour se retrouver de l'autre côté de la place du marché. Geralt pesta grossièrement et se retourna. Malheureusement, faire demi-tour était tout aussi impossible : la vague humaine qui déferlait sur la place bouchait complètement la ruelle derrière eux. Pendant un moment, ils furent portés par la foule, comme par une rivière, mais le mouvement cessa lorsque la populace se heurta au mur compact de hallebardiers qui encerclaient l'échafaud.

— Ils arrivent ! s'écria quelqu'un.

Et la foule bruissa, reprenant ce cri à l'unisson :

— Ils arrivent !

Les bourdonnements de l'assistance avaient couvert le claquement des sabots et le grondement de la voiture. Ils furent donc totalement surpris de voir surgir de la ruelle le chariot à ridelles attelé à deux chevaux sur lequel, maintenant son équilibre à grand-peine, se tenait...

— Jaskier..., gémit Ciri.

Soudain, Geralt se sentit mal. Très mal.

— C'est Jaskier, répéta Ciri d'une voix altérée. Oui, c'est bien lui.

C'est injuste, se dit le sorceleur. C'est une immense et satanée injustice. Ce n'est pas possible ! Ça ne peut pas se passer ainsi ! Il était stupide et naïf, je le sais, d'imaginer qu'un jour je pourrais influencer d'une manière ou d'une autre sur le sort de ce monde, que j'aurais un rôle important à jouer pour lequel on me serait redevable. J'ai compris combien c'était naïf, et

arrogant, même... Nul besoin de m'en convaincre ! Nul besoin de me le démontrer ! Surtout de cette manière...

C'est injuste !

— Ça ne peut pas être Jaskier, dit-il d'une voix sourde en regardant la crinière d'Ablette.

— C'est Jaskier, répéta Ciri. Geralt, nous devons faire quelque chose.

— Quoi ? demanda-t-il avec amertume. Dis-moi quoi ?

Les lansquenets tirèrent Jaskier du chariot, le traitant avec une gentillesse surprenante, sans brutalité, faisant même preuve de la plus grande révérence envers lui. Devant les marches qui menaient à l'échafaud, ils lui délièrent les mains. Le poète se gratta nonchalamment le derrière et entreprit de lui-même de gravir les marches.

L'une d'elles craqua soudain, et la rampe constituée d'un bout de bois écorcé ploya. Jaskier parvint difficilement à garder l'équilibre.

— Par la peste ! s'écria-t-il. Il faut réparer ça ! Vous verrez que quelqu'un finira par se tuer sur ces marches ! Et ce sera un grand malheur !

Jaskier fut accueilli sur l'échafaud par les deux assistants du bourreau, qui portaient un gilet en cuir sans manches. Le bourreau lui-même, aussi large d'épaules qu'un donjon, regardait le condamné à travers les fentes de sa cagoule. À côté de lui se tenait un individu richement vêtu de noir ; sa tenue était aussi funèbre que sa mine.

D'une voix forte et lugubre, il se mit à lire un parchemin qu'il venait de dérouler.

— Honorables messieurs et citoyens de Beauclair et des environs ! Apprenez que le dénommé Julian Alfred Pankratz, vicomte de Lettenhove, surnommé Jaskier...

— Pankrac quoi ? demanda Ciri dans un murmure.

— ... au vu de la sentence rendue par le Tribunal suprême de la principauté, a été reconnu coupable de tous les crimes, fautes et délits qui lui ont été imputés, notamment de crime de lèse-majesté et de haute trahison. Il a par ailleurs failli à la dignité de son rang en pratiquant le parjure, le pamphlet, la calomnie, la diffamation, et en menant une vie indécente de ripaille et de débauche, c'est-à-dire en fréquentant des prostituées. Le tribunal a donc décidé de condamner le vicomte Julian *et cætera, et cætera*, à trois châtiments : *primo*, par l'abattement de ses armoiries : son écu sera barré d'un trait noir oblique ; *secundo*, la confiscation de ses avoirs, propriétés, biens, bois et forêts, châteaux...

— Châteaux ? Quels châteaux ? gémit le sorcelleur.

Jaskier s'esclaffa avec impudence. L'expression de son visage prouvait clairement que la confiscation prononcée par le tribunal

l'amusait très franchement.

— *Tertio* : la mort. Sa Gracieuse Majesté régnante Anna Henrietta, Son Altesse royale la princesse de Toussaint et dame de Beauclair, a daigné adoucir la peine prévue pour les crimes énumérés consistant à être traîné par des chevaux et écartelé sur la roue. Le condamné aura donc la tête tranchée à la hache. Que justice soit rendue !

Quelques clameurs isolées montèrent de la foule. Les femmes du premier rang firent mine de gémir et poussèrent des lamentations hypocrites. On prit les enfants dans les bras ou on les plaça sur les épaules afin qu'ils ne ratent rien du spectacle. Les assistants du bourreau firent rouler une souche au milieu de l'échafaud et y déposèrent une serviette. Il y eut un moment de confusion, car quelqu'un avait subtilisé le panier en osier destiné à recevoir la tête coupée, mais on eut tôt fait d'en trouver un autre.

Sous l'échafaud, quatre gamins des rues déguenillés déployèrent un foulard pour récupérer du sang : ce genre de souvenirs était très demandé, on pouvait se faire pas mal d'argent avec ça.

Ciri gardait les yeux baissés.

— Geralt, nous devons faire quelque chose...

Il ne répondit pas.

— Je veux m'adresser au peuple, annonça fièrement Jaskier.

— Soyez bref, vicomte.

Le poète se plaça au bord de l'échafaud, leva les bras. Un murmure parcourut la foule, puis le silence se fit.

— Hé, mes braves ! les héla Jaskier. Quoi de neuf ? Comment allez-vous ?

Après de longues minutes de silence, un homme qui se trouvait dans les derniers rangs s'exprima.

— Bah, on fait aller !

— C'est bien ! dit le poète en opinant de la tête. J'en suis très heureux. Bon, eh bien, nous pouvons commencer à présent.

— Maître exécuter, dit avec une emphase exagérée le croquemort, fais ton devoir.

Le bourreau se rapprocha et, conformément à la tradition ancestrale, s'agenouilla devant le condamné, baissant sa tête encapuchonnée.

— Pardonnez-moi, homme bon, dit-il d'une voix sépulcrale.

— Moi ? s'étonna Jaskier. Te pardonner ?

— Euh...

— Jamais de la vie.

— Beuh ?

— Jamais de la vie je ne te pardonnerai. En quel honneur ? Vous l'avez vu, ce plaisantin ! Dans un instant il va me couper la tête, et moi je devrais lui pardonner ? Tu te moques de moi ou quoi ? Dans un

moment pareil, en plus ?

— Mais comment ça, monsieur ? se vexe l'exécuteur des hautes œuvres. Enfin, c'est la loi... la coutume... Le condamné doit d'abord pardonner à son bourreau. Mon bon monsieur ! Pardonnez ma faute, absolvez mon péché...

— Non.

— Non ?

— Non !

— Je ne l'exécuterai pas, déclara le bourreau d'un air sombre en se relevant. Qu'il m'absolve, ce fils de chien, sinon il n'en sortira rien de tout ça.

— Monsieur le vicomte, dit le croque-mort en saisissant Jaskier par le coude, ne rendez pas les choses plus difficiles. Les gens se sont rassemblés, ils attendent... Pardonnez-lui, il vous le demande gentiment... Allez, voyons...

— Non, un point c'est tout !

Le croque-mort s'approcha du bourreau.

— Maître exécuter. Coupez-lui donc la tête sans son pardon, qu'en dites-vous ? Je vous donnerai une compensation.

Sans un mot, le bourreau tendit une main, grande comme une poêle. Le croque-mort poussa un soupir, prit sa bourse et y versa quelques pièces. L'exécuteur des hautes œuvres les regarda durant quelques instants, puis il serra le poing. À travers les fentes de son capuchon, ses yeux brillèrent avec malveillance.

— C'est bon, dit-il en rangeant l'argent et en se tournant vers le poète. Agenouillez-vous donc, monsieur l'entêté. Posez donc votre tête sur le billot, monsieur le malicieux. Moi aussi, si je veux, je peux faire le malin. Je vais vous trancher en deux fois. En trois fois, même, si j'y arrive.

— Je t'absous ! hurla Jaskier. Je te pardonne !

— Merci.

— Puisqu'il a pardonné, dit le croque-mort d'un ton morne, rends-moi l'argent.

Le bourreau se retourna et leva sa hache.

— Poussez-vous, mon bon monsieur, dit-il d'une voix sourde et funeste. Ne traînez pas près des instruments. Vous savez bien, là où on tranche des têtes, volent les oreilles.

L'employé recula si précipitamment qu'il s'en fallut d'un cheveu qu'il tombe de l'échafaud.

— Là, c'est bien ? demanda Jaskier qui s'était agenouillé et avait placé sa tête sur le billot. Dites, maître ?

— De quoi ?

— Vous plaisantiez, tout à l'heure, n'est-ce pas ? Vous allez me trancher la gorge en une seule fois, pas vrai ? D'un seul coup, hein ?

Les yeux du bourreau lancèrent des éclairs.

— Surprise ! grommela-t-il d'une voix sinistre.

Soudain la foule ondoya et s'écarta pour céder le passage à un cavalier qui avait surgi sur un cheval écumant.

— Stop ! s'écria le cavalier en agitant un immense rouleau de parchemin portant la marque de sceaux rouges. Suspendez l'exécution ! Ordre princier ! Faites place ! Suspendez l'exécution ! J'apporte la grâce au condamné !

— Encore ! beugla le bourreau en baissant sa hache déjà levée. Encore une grâce ? Ça devient lassant.

— La grâce ! La grâce ! hurla la foule.

Les femmes du premier rang se mirent à se lamenter plus fort encore. Nombre de personnes, des jeunes, pour la plupart, sifflaient et hurlaient leur désapprobation.

— Calmez-vous, honnêtes gens et citoyens de Toussaint ! hurla le croque-mort en déroulant le parchemin. Ceci est la volonté de Sa Majesté Anna Henrietta ! Dans son incommensurable bonté, pour célébrer la paix qui, d'après la nouvelle, a été conclue dans la ville de Cintra, Sa Majesté pardonne ses fautes au vicomte Julian Alfred Pankratz de Lettenhove et lui accorde la grâce...

— Ma chère Petite Belette, dit Jaskier avec un large sourire.

— ... elle ordonne dans le même temps que le susnommé vicomte Julian Pankratz *et cætera* quitte sans délai la capitale et les frontières de la principauté de Toussaint et qu'il n'y remette jamais les pieds, Sa Majesté ne pouvant souffrir de le voir davantage ! Vicomte, vous êtes libre.

— Et mes biens, hein ? hurla Jaskier. Hein ? Ma fortune, mes bois, mes forêts et mes châteaux, vous pouvez bien les garder, mais rendez-moi, par la peste, mon luth, mon cheval Pégase, mes cent quarante thalers et mes quatre-vingts hallers, mon manteau en raton, ma bague...

— Ferme-la ! s'écria Geralt sur son cheval, fendant la foule qui fulminait et s'écartait de mauvais gré. Ferme-la, descends et viens ici, crétin ! Ciri, fraie-nous un passage ! Jaskier ! Tu entends ce que je te dis ?

— Geralt ? C'est toi ?

— Ne pose pas de question et descends ! Par ici ! Saute sur mon cheval !

Ils fendirent la foule, traversèrent au galop une étroite ruelle, Ciri devant, Geralt et Jaskier à sa suite, sur Ablette.

— Pourquoi tant de hâte ? demanda le barde dans le dos de Geralt. Personne ne nous pourchasse.

— Pour l'instant. Ta princesse aime à changer d'avis et se plaît à annuler à brûle-pourpoint ce qu'elle vient juste d'établir. Reconnais-le,

tu étais au courant pour cette grâce ?

— Non, je l'ignorais, marmonna Jaskier. Mais, je l'avoue, j'y comptais. Petite Belette est adorable et elle a bon cœur.

— Arrête avec ta Petite Belette, par la peste ! Tu viens juste de te dépêtrer d'un crime de lèse-majesté, tu veux récidiver ?

Le troubadour se tut. Ciri força Kelpie à ralentir, puis elle les attendit. Lorsqu'ils furent à sa hauteur, elle regarda Jaskier et essuya ses larmes.

— Hé ! toi..., dit-elle. Toi... Pankrac...

— En route, les pressa le sorceleur. Quittons cette ville et passons les frontières de cette charmante principauté. Tant que nous le pouvons encore.

Alors qu'ils étaient presque arrivés à la frontière de Toussaint, à l'endroit d'où l'on voyait déjà la montagne Gorgone, ils furent rattrapés par le coursier princier. Il tirait derrière lui Pégase, qui avait été sellé, et ramenait le luth, le manteau et la bague de Jaskier. Il ignore la question concernant les cent quarante thalers et les huit cents hallers. Il resta de marbre lorsque le barde lui demanda de transmettre ses baisers à la princesse.

Ils partirent en amont de la rivière Sans-Retour qui n'était plus à présent qu'un ruisseau minuscule et vif. Ils passèrent Belhaven.

Ils campèrent dans la vallée de la Newa. À un endroit que le sorceleur et le barde se rappelaient bien.

Jaskier résista longtemps à l'envie de poser des questions. Très longtemps.

Mais il fallut finalement tout lui raconter.

Et l'accompagner dans le silence terrible et pesant, douloureux comme un abcès, qui s'était abattu à la fin du récit.

* * *

À midi le lendemain, ils étaient dans la région des Versants, près de Riedbrune. La contrée tout entière respirait le calme, l'ordre et la tranquillité. Les gens y étaient confiants et serviables. On s'y sentait en sécurité.

Partout des potences ployaient sous le poids des nombreux pendus.

Ils quittèrent la ville, se dirigeant vers Dol Angra.

— Jaskier ! (Geralt venait seulement de remarquer ce qu'il aurait dû remarquer depuis longtemps.) Ta tubulure inestimable ? Tes siècles de poésie ? Le coursier ne les avait pas avec lui ! Ils sont restés à Toussaint !

— Oui, acquiesça le barde d'un ton indifférent. Ils sont restés dans la garde-robe de ma Petite Belette, sous un tas de robes, de culottes et de corsets. Et ils peuvent y rester jusqu'à la fin des temps.

— Daignerais-tu nous expliquer ?

— Qu'y a-t-il à expliquer ? À Toussaint, j'ai eu le temps de relire attentivement ce que j'avais écrit.

— Et ?

— Je vais tout recommencer. Depuis le début.

— Je comprends, dit Geralt en hochant la tête. En somme, tu t'es révélé aussi piètre écrivain que piètre favori. Pour parler crûment : tu échoues dans tout ce que tu entreprends. Mais s'il te reste encore une chance de réécrire et d'améliorer *Un demi-siècle de poésie*, pour ce qui est de la princesse Anarietta, en revanche, c'est foutu. Pff, l'amant infidèle a été chassé comme un malpropre ! Oui, oui, inutile de faire cette tête, Jaskier ! Il était écrit que tu ne serais pas prince consort de Toussaint.

— Ça reste à prouver.

— Ne compte pas sur moi. Je n'ai pas l'intention d'assister à ça.

— Personne ne te le demande. Je réaffirme néanmoins que ma Petite Belette a bon cœur et qu'elle est compréhensive. C'est vrai, elle s'est un peu emportée lorsqu'elle m'a découvert en compagnie de la jeune baronne Nique... Mais elle s'est très certainement calmée à présent ! Elle a compris qu'un homme n'était pas fait pour la monogamie. Elle m'a pardonné et attend certainement...

— Tu es désespérément stupide, affirma Geralt.

Ciri, d'un mouvement énergique de la tête, confirma qu'elle était du même avis.

— Je ne vais pas discuter avec vous, dit Jaskier en prenant la mouche. D'autant qu'il s'agit d'une affaire intime. Je vous l'affirme une dernière fois : ma Petite Belette me pardonnera. J'écirai une ballade ou un sonnet approprié que je lui enverrai, et elle...

— Pitié, Jaskier...

— Ah ! vraiment, inutile de discuter avec vous ! Allons, poursuivons notre route ! File, Pégase, file ! File, volatile aux pattes blanches !

Ils filèrent.

On était en mai.

* * *

— À cause de toi, l'amant congédié, dit le sorceleur sur un ton de reproche, j'ai dû moi aussi fuir Toussaint comme un banni ou un hors-la-loi. Je n'ai même pas eu le temps d'aller voir...

— Fringilla Vigo ? Tu ne l'aurais pas trouvée. Elle est partie peu de temps après vous, en janvier. Elle a tout bonnement disparu.

— Ce n'est pas à elle que je pensais. (Geralt grogna en constatant que Ciri tendait l'oreille avec attention.) Je voulais voir Reynart. Lui

présenter Ciri...

Jaskier baissa brusquement la tête, plongeant son regard dans la crinière de Pégase.

— Vers la fin février, marmotta-t-il, Reynart de Bois-Fresnes a trouvé la mort dans le col de Cervantes, non loin de la tour de guet de Vedette, dans une échauffourée avec des brigands. Anarietta l'a honoré *post mortem* de l'ordre...

— Ferme-la, Jaskier.

Jaskier la ferma, étonnamment docile.

* * *

Le mois de mai battait son plein. Le jaune vif des laitillons avait disparu des prairies, relayé par le blanc duveté et éphémère des aigrettes de pissenlit.

La nature était verdoyante et il faisait très chaud. L'air, lorsqu'il n'était pas rafraîchi par un bref orage, était dense, chaud et poisseux comme de la soupe au gruau.

* * *

Le 26 mai, ils traversèrent la Iaruga sur un pont tout neuf, tout blanc, qui sentait la résine. Les vestiges du vieux pont, des madriers noirs calcinés, couverts de suie, étaient visibles dans l'eau et sur le rivage.

Ciri commençait à se montrer fébrile.

Geralt savait. Il connaissait ses intentions, il était au courant de ses plans, de son accord avec Yennefer. Il y était préparé. Malgré tout, la pensée de se séparer d'elle lui vrillait douloureusement le cœur. Comme si là, tapi à l'intérieur de sa poitrine, derrière ses côtes, se trouvait un petit scorpion malfaisant qui se serait soudain réveillé.

À la croisée des routes, derrière le village de Latordue et les ruines de l'auberge détruite par le feu se trouvait, depuis une bonne centaine d'années du reste, un chêne branchu pédonculé, chargé en ce printemps de minuscules touffes de fleurs. La population de toute la contrée, jusque dans la lointaine Spalla, avait l'habitude d'utiliser ses branches les plus basses, immenses au demeurant, pour y suspendre diverses planchettes et tablettes contenant toutes sortes d'informations. De ce fait, ce chêne, qui servait de lien de communication entre les hommes, était appelé l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal.

— Ciri, commence de ce côté, ordonna Geralt en descendant de cheval. Toi, Jaskier, regarde par là.

Le vent qui soufflait faisait s'entrechoquer les planchettes

suspendues aux branches.

En cette période d'après-guerre, la plupart des annonces concernaient des personnes disparues et des familles séparées. Nombre d'entre elles étaient du genre : « Reviens, je te pardonne tes fautes. » Il y avait aussi de nombreuses propositions de massages érotiques et de services de proximité dans les villes et villages avoisinants, des réclames et autres offres commerciales. On y trouvait des correspondances amoureuses, des lettres anonymes et des dénonciations signées d'une personne bienveillante. Les planchettes contenaient aussi parfois les points de vue philosophiques de leurs auteurs, complètement crétins ou affreusement obscènes pour la majorité d'entre eux.

— Ah ! s'écria Jaskier. On recherche d'urgence un sorcier au château de Ratsburg. Il est écrit que le salaire est élevé, et que le logis – luxueux – et le couvert – riche et varié – sont assurés. Tu veux en profiter, Geralt ?

— Pas le moins du monde.

C'est Ciri qui trouva l'information qu'ils recherchaient.

Et c'est à ce moment-là qu'elle dit au sorcier ce qu'il appréhendait d'entendre depuis longtemps.

* * *

— Je pars pour Vengerberg, Geralt, répéta-t-elle. Ne fais pas cette tête. Tu sais bien qu'il le faut. Yennefer m'a appelée. Elle m'attend là-bas.

— Je sais.

— Toi, tu vas à Rivie, à ce rendez-vous dont tu fais toujours un mystère...

— Une surprise, l'interrompt-il. Une surprise, pas un mystère.

— Une surprise, d'accord. Moi, de mon côté, je règle ce qu'il y a à régler à Vengerberg, je repars avec Yennefer et nous serons toutes les deux à Rivie dans six jours. Je t'ai demandé de ne pas faire cette tête ! Après tout, nous ne nous quittons pas pour des siècles ! Ce ne sont que six jours ! Au revoir.

— Au revoir, Ciri.

— À Rivie, dans six jours, répéta-t-elle encore une fois en faisant faire demi-tour à Kelpie.

Puis elle partit aussitôt au galop. Elle disparut très vite, et Geralt sentit son estomac se nouer, comme étreint par les griffes de quelque étrange créature.

— Six jours, répéta Jaskier pour lui-même. D'ici à Vengerberg et de Vengerberg à Rivie... Ça fait au total pas loin de deux cent cinquante miles... C'est impossible, Geralt. Certes, avec sa jument diabolique qui

peut galoper à la vitesse d'un courrier, soit trois fois plus vite que nous, elle pourrait théoriquement, je dis bien, théoriquement, parcourir cette distance en six jours. Mais même sa jument satanique doit se reposer. Et cette mystérieuse affaire que Ciri doit régler prendra aussi un peu de temps, c'est évident. Par ailleurs, il est impossible...

— Pour Ciri, marmonna le sorceleur entre ses dents, rien n'est impossible.

— Est-ce que...

— Elle n'est plus la jeune fille que tu as jadis connue, l'interrompit brutalement Geralt. Plus du tout.

Jaskier resta longuement silencieux.

— J'ai un étrange pressentiment...

— Tais-toi. Ne dis rien. Je te le demande instamment.

* * *

Le mois de mai s'achevait. La lune rapetissait, elle était très étroite déjà. Bientôt ce serait la nouvelle lune. Ils se dirigeaient vers les montagnes qui se profilaient à l'horizon.

* * *

Le spectacle qui s'offrait à leurs yeux avait toutes les caractéristiques d'un paysage d'après-guerre. Ça et là pointaient des tertres et des tombes au milieu des champs ; des crânes et des squelettes parsemaient de blanc l'herbe printanière sauvage. Des pendus ornaient les arbres longeant les routes ; sur les bords des chemins, des miséreux, affamés, attendaient la mort. En lisière de forêt, des loups aux aguets attendaient que les miséreux succombent.

Aux endroits ravagés par les incendies on voyait de grandes étendues noires où l'herbe ne poussait plus.

Les villages et les bourgs dont il ne restait que des cheminées noires de suie se reconstruisaient, on entendait résonner le martèlement des marteaux et le ronronnement des scies. Non loin des ruines, des femmes trouaient la terre brûlée avec des binettes. Certaines tiraient, en trébuchant, les herses et les charrues, les poitrinières en chanvre écorchaient leurs épaules décharnées. Dans les sillons ainsi tracés, des enfants chassaient les lombrics et les vers blancs.

— J'ai la vague impression, dit Jaskier, que quelque chose ici ne tourne pas rond. Il manque quelque chose... N'as-tu pas cette impression, Geralt ?

— Hein ?

- Il y a quelque chose d'anormal ici.
- Tout ici est anormal, Jaskier. Tout.

* * *

Alors qu'ils bivouaquaient par une nuit chaude, noire et calme, éclairée par de lointaines lueurs clignotantes, Geralt et Jaskier virent l'horizon se couvrir à l'ouest des lumières rougeoyantes d'un incendie. Ce ne devait pas être bien loin, le vent qui venait de se lever ramenait vers eux l'odeur de la fumée. Ainsi que des sons épars. Bon gré, mal gré, leur parvinrent des cris de gens qu'on assassine, le hurlement d'une femme, le beuglement insolent et triomphal d'une bande.

Jaskier ne disait rien, mais il jetait constamment des regards remplis d'effroi au sorcelleur.

Geralt, cependant, ne bougea pas même un cil, ne tourna pas même la tête. Son visage était de marbre.

À l'aube, ils reprirent la route. Sans regarder la colonne de fumée qui s'élevait au-dessus de la forêt.

Plus tard dans la journée, ils tombèrent sur un groupe de colons.

* * *

Ils marchaient lentement. En longue file. Ils portaient de minuscules baluchons. Ils marchaient dans un silence absolu. Des hommes, des adolescents, des femmes, des enfants. Ils marchaient sans un murmure, sans un pleur, sans une plainte. Sans un cri de désespoir, sans lamentation.

Le désespoir se lisait dans leurs yeux. Des yeux vides d'hommes opprimés. Dépouillés, battus, chassés.

Jaskier interpella l'officier qui surveillait le défilé, sans s'émouvoir de l'hostilité qu'il avait perçue dans son regard.

— Qui sont ces gens que vous pressez ainsi ?

— Ce sont des Nilfgaardiens, grogna du haut de sa selle un sous-lieutenant, un gamin au teint vermeil qui ne devait pas compter plus de dix-huit printemps. Des colons nilfgaardiens. Y se sont radinés sur nos terres comme des cafards. Alors on les balaie comme des cafards. C'est ce qui a été décidé à Cintra, et c'est ce qui est écrit dans le traité de paix.

Il se pencha, cracha un glaviot.

— Pour ma part, reprit-il en regardant Jaskier et le sorcelleur avec arrogance, s'il ne dépendait que de moi, je les laisserais pas partir d'ici vivants, ces vauriens.

— Et moi, intervint d'une voix traînante un sous-officier à la moustache grise en lançant à son chef un regard étonnamment

insolent, s'il ne s'agissait que de moi, je les aurais laissés tranquilles dans leurs fermes. Je ne chasserais pas du pays de bons agriculteurs. Je me réjouirais de voir l'agriculture prospérer. Qu'il y ait de quoi manger.

— Vous êtes bête comme vos pieds, wachtmeister ! gronda le sous-lieutenant. C'est Nilfgaard ! Ce n'est pas notre langue, ce n'est pas notre culture, ce n'est pas notre sang. Peut-être bien qu'on se réjouirait pour l'agriculture, mais pendant ce temps on élèverait un serpent dans notre cœur. Des traîtres, prêts à vous frapper dans le dos. Vous pensez peut-être qu'entre les Noirs et nous, c'est la paix pour les siècles des siècles, désormais ? Non ! Qu'ils retournent d'où ils sont venus... Hé, soldat ! Il y en a un qui a un petit chariot ! Reprenez-le-lui, allez !

L'ordre fut exécuté on ne peut plus empressement. Non seulement à coups de bâtons et à coups de poing, mais aussi à coups de pied.

Jaskier se racla la gorge.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Quelque chose n'est pas à votre goût, peut-être ? (Le morveux de sous-lieutenant toisait le poète du regard.) Seriez-vous nilfgaardophile par hasard ?

— Les dieux m'en gardent, répondit Jaskier en déglutissant.

Parmi les femmes et les jeunes filles qu'ils croisaient, marchant comme des automates, le regard vide, beaucoup avaient leurs vêtements arrachés, le visage gonflé et tuméfié, les cuisses et les mollets souillés de filets de sang. Nombre d'entre elles devaient être soutenues pour pouvoir avancer. Jaskier observa le visage de Geralt et commença à prendre peur.

— Il est temps pour nous de reprendre la route, bredouilla-t-il. Adieu, messieurs les soldats.

— Adieu, messieurs les voyageurs, répondit en les saluant le wachtmeister.

Le sous-lieutenant ne daigna même pas tourner la tête, absorbé à bien vérifier qu'aucun colon ne transportait davantage de bagages que ne l'y autorisait la paix de Cintra.

La colonne de colons poursuivit sa route.

Ils entendirent des femmes pousser des cris de désespoir et de douleur.

— Geralt, gémit Jaskier, ne fais rien, je t'en supplie... Ne t'en mêle pas...

Le sorcelleur se tourna vers lui. Il avait une expression que Jaskier ne lui avait encore jamais vue.

— M'en mêler ? répéta-t-il. Intervenir ? Sauver quelqu'un ? Risquer ma vie pour de nobles principes ou pour des idées ? Oh ! non, Jaskier. C'est fini, tout ça.

La nuit était agitée, illuminée par des éclairs lointains ; le sorceleur fut de nouveau réveillé par un mauvais rêve. Comme la fois précédente, il se demanda s'il n'était pas passé directement d'un cauchemar à un autre.

Et, comme la fois précédente, une clarté palpitante s'éleva au-dessus des cendres du feu de camp, effarouchant les chevaux ; dans la clarté apparut une forteresse, des colonnades noires, une table et, siégeant autour de cette table, des femmes.

Deux autres femmes, l'une en noir et blanc, l'autre en noir et gris, se tenaient debout.

Yennefer et Ciri.

Le sorceleur gémit dans son sommeil.

* * *

Yennefer avait eu raison de lui déconseiller, sur un ton plutôt catégorique, de mettre des habits masculins. Vêtue comme un garçon, Ciri se serait sentie stupide à présent, dans cette salle, au milieu de toutes ces femmes élégantes aux bijoux étincelants. Elle était heureuse de s'être laissé habiller de noir et de gris, elle était flattée de sentir les regards approuvateurs sur ses manches bouffantes et sa haute taille, et sur son ruban de velours paré d'une petite broche de diamant en forme de rose.

— Approchez-vous, je vous prie.

Ciri frissonna. Pas uniquement à cause de l'intonation de la voix. Elle constatait maintenant que Yennefer avait eu raison également en lui déconseillant de mettre un décolleté. Ciri, pourtant, n'en avait fait qu'à sa tête et elle avait l'impression en cet instant qu'un courant d'air la traversait de part en part, laissant la chair de poule s'installer confortablement sur son corps, y compris son derrière.

— Venez plus près encore, répéta la femme aux cheveux et aux yeux sombres.

Ciri se souvenait l'avoir vue sur l'île de Thanedd et, spontanément, bien que Yennefer lui ait expliqué et décrit qui les accueilleraient à Montecalvo, bien qu'elle ait appris le nom de toutes ces femmes, Ciri se mit à l'appeler à part soi Dame Chouette.

— Bienvenue à la loge de Montecalvo, mademoiselle Ciri, dit Dame Chouette.

Ciri s'inclina comme le lui avait enseigné Yennefer, poliment, mais en conservant une certaine rigidité ; il n'était pas question de faire la révérence comme une jeune fille, ni de baisser les yeux de manière humble et soumise. Au sourire sincère et avenant de Triss Merigold, elle répondit de la même façon ; en réponse au regard amical de

Margarita Laux-Antille, elle s'inclina un peu plus profondément. Elle soutint les regards des sept autres magiciennes, même s'ils lui faisaient l'effet de pointes acérées plantées dans sa chair.

— Assieds-toi, je te prie, fit Dame Chouette en lui désignant un siège d'un geste princier. Non, pas toi, Yennefer ! Elle, seulement. Toi, Yennefer, tu n'as pas été invitée, mais convoquée en tant que coupable pour être jugée et punie. Tant que la loge n'aura pas décidé de ton sort, tu resteras debout.

Dès cet instant c'en était fini du protocole pour Ciri.

— Dans ce cas, je resterai debout, moi aussi, déclara-t-elle d'une voix forte. Moi non plus, je ne me considère pas ici comme une invitée. J'ai été convoquée moi aussi pour que l'on me notifie mon sort. Et d'un. Et de deux, le sort de Yennefer est aussi le mien. Ce qui est valable pour elle l'est aussi pour moi. Il ne peut en être autrement. Sauf votre respect.

Margarita Laux-Antille sourit en la regardant dans les yeux. Modeste, élégante, le nez légèrement crochu, Assire var Anahid, qui ne pouvait être que nilfgaardienne, hocha la tête en tapotant légèrement la table avec ses doigts.

— Filippa, intervint une femme parée d'un boa en renard argenté enroulé autour du cou, il me semble que nous ne sommes pas obligées d'être aussi à cheval sur les principes. Du moins pas aujourd'hui, pas en cet instant. C'est la table ronde de la loge. Nous y siégeons en égales. Même si l'on doit nous juger. J'estime que nous pouvons toutes nous accorder pour que...

Elle n'acheva pas sa phrase, balaya du regard les autres magiciennes, qui, les unes après les autres, manifestèrent leur consentement d'un hochement de tête : Margarita, Assire, Triss, Sabrina Glevissig, Keira Metz, et les deux magnifiques elfes. Seule Fringilla Vigo, la seconde Nilfgaardienne, aux cheveux d'ébène et au teint très pâle, demeurait immobile et ne quittait pas Yennefer des yeux.

— Qu'il en soit ainsi, déclara Filippa Eilhart en agitant sa main couverte de bagues. Asseyez-vous donc toutes les deux. Même si je ne suis pas d'accord, l'unité de la loge prime. L'intérêt de la loge avant tout. Et par-dessus tout. La loge est tout, le reste n'est rien. J'espère que tu comprends cela, Ciri ?

— Parfaitement bien. D'autant plus que ce rien dont vous parlez, c'est moi, répliqua-t-elle sans même penser à baisser le regard.

Francesca Findabair, l'une des magnifiques elfes, émit un rire perlé et retentissant.

— Félicitations, Yennefer ! dit-elle de sa voix mélodieuse et hypnotisante. Je reconnais là ta marque. Je reconnais le poinçon de cet or. J'en reconnais l'école.

— Celle-ci n'est pas difficile à reconnaître. (Yennefer promena son regard enflammé autour d'elle.) Puisqu'il s'agit de l'école de Tissaia de Vries.

— Tissaia de Vries n'est plus, dit tranquillement Dame Chouette. Elle ne se trouve pas autour de cette table. Tissaia de Vries est morte, et sa perte a été pleurée comme il se doit. Ce fut à la fois une césure et un tournant décisif. Car une nouvelle époque a commencé, une nouvelle ère est arrivée, de grands changements se préparent. Et sache, Ciri, toi qui fus jadis Cirilla de Cintra, que le sort t'a réservé un rôle important dans ces changements. Tu sais déjà très certainement lequel.

— En effet, aboya Ciri sans prêter attention aux gestes d'apaisement que lui adressait Yennefer. Vilgefortz me l'a expliqué ! Tout en se préparant à me fourrer une seringue en verre entre les jambes. Si c'est à cela que doit ressembler ma destinée, eh bien merci beaucoup !

Les yeux sombres de Filippa brillèrent d'une froide colère. Mais c'est Sheala de Tancarville qui prit la parole.

— Tu as encore beaucoup de choses à apprendre, mon enfant, dit-elle en serrant son boa autour de son cou. D'après ce que je peux voir et entendre, tu devras aussi perdre de nombreuses habitudes, seule ou avec l'aide de quelqu'un. Ces derniers temps, c'est notable, tu as appris beaucoup de choses malsaines ; indubitablement, tu as également fait l'expérience du Mal. Pour le moment, dans ton emportement puéril, tu refuses de constater le bien, tu nies le Bien et les bonnes intentions. Tu hérisses tes épines comme un hérisson, incapable de reconnaître ceux qui se préoccupent réellement de ton bien. Tu grognes et tu sors tes griffes comme un petit chat sauvage, aussi ne nous laisses-tu pas le choix : nous allons devoir te saisir au collet. Et nous allons le faire, mon enfant, sans hésiter une seule seconde. Car nous sommes plus âgées que toi, plus intelligentes, nous savons tout ce qui s'est passé et tout ce qui se passe, et nous en savons beaucoup sur ce qui se passera demain. Nous allons te saisir au collet, petit chaton, afin qu'un jour, très bientôt, lorsque tu seras devenue une femme expérimentée et intelligente, tu prennes place ici, à cette table, parmi nous. Pour être l'une de nous. Non ! Pas un mot ! Ne t'avise pas d'ouvrir la bouche pendant que parle Sheala de Tancarville !

Aiguë et tranchante comme le fer irritant d'un couteau, la voix de la magicienne kovirienne résonnait dans la grande salle, comme suspendue au-dessus de la table. Ciri ne fut pas la seule à se crispier ; même les autres magiciennes de la loge frémirent légèrement et rentrèrent la tête dans les épaules, à l'exception peut-être de Filippa, Francesca et Assire. Et de Yennefer bien sûr.

— Tu as eu raison de dire que l'on t'avait convoquée à Montecalvo

pour t'informer de ton sort, reprit Sheala, qui caressait toujours son boa. En revanche, tu as eu tort de prétendre que tu n'es rien. Car tu es tout, tu es l'avenir du monde. En cet instant, bien entendu, tu l'ignores et tu ne peux le comprendre. Tu n'es encore qu'un chaton qui se hérisse et s'ébroue, une enfant qui, après les épreuves traumatisantes qu'elle a subies, voit en chacune des personnes qu'elle rencontre un autre Emhyr var Emreis ou un nouveau Vilgefortz tenant un inséminateur à la main. Et il serait totalement inutile, en l'état actuel des choses, de t'expliquer que tu te trompes, qu'il s'agit de ton bien et du bien du monde. Le temps de cette explication viendra. Un jour. Pour l'instant, ainsi montée sur tes grands chevaux, tu refuserais de toute façon d'écouter la voix de la raison, tu ferais preuve d'un entêtement puéril et pousserais des cris de colère à chaque argument. Nous allons donc tout simplement te prendre au collet. Maintenant, j'en ai terminé. Informe la jeune fille de son destin, Filippa.

Ciri se tenait raide sur son fauteuil, caressant les têtes de sphinx qui en ornaient les accoudoirs.

Dame Chouette rompit le profond silence qui s'était installé.

— Tu nous accompagneras, Sheala et moi, à Kovir, à Pont Vanis, la capitale estivale du royaume. Étant donné qu'il n'est plus question de Cirilla de Cintra, tu seras présentée comme une apprentie magicienne, notre pupille. Tu seras reçue en audience par un roi très intelligent, Esterad Thyssen, issu d'une véritable lignée royale. Tu feras la connaissance de son épouse, la reine Zuleyka, une personne d'une noblesse et d'une bonté peu ordinaires. Et également de leur fils, le prince Tancred.

Ciri, qui commençait à comprendre, ouvrit grand les yeux. Dame Chouette s'en aperçut.

— Oui, confirma-t-elle. Tu dois avant tout faire bonne impression sur le prince Tancred. Car tu vas devenir sa maîtresse et tu porteras son fils.

» Si tu étais toujours Cirilla de Cintra, reprit au bout de longues minutes Filippa, si tu étais toujours la fille de Pavetta et la petite-fille de Calanthe, nous aurions fait de toi l'épouse légitime de Tancred. Tu serais devenue princesse, puis reine de Kovir et de Poviss. Malheureusement, et je le dis avec un véritable regret, le sort t'a dépossédée de tout. Y compris de ton avenir. Tu ne seras qu'une amante. Une favorite.

Sheala se mêla à la conversation.

— Du moins seras-tu considérée comme telle officiellement. Car dans la pratique, nous ferons en sorte qu'au côté de Tancred tu aies le statut de princesse, puis de reine, par la suite. C'est évident, ta contribution sera indispensable. Tancred doit souhaiter que tu sois à ses côtés. Jour et nuit. Nous t'enseignerons comment susciter un tel

désir. Mais ce sera à toi de mettre la leçon en pratique.

— En somme, ce sont des détails, dit Dame Chouette. Le principal est que tu tombes enceinte de Tancred le plus vite possible.

— Mais bien sûr, marmotta Ciri.

— L'avenir et le rang de votre fils, le tien et celui de Tancred, seront assurés par la loge, poursuivit Filippa, ses yeux sombres toujours rivés sur Ciri. Il faut que tu saches que nous avons en tête ici quelque chose de vraiment très grand. Du reste, tu y auras ta part, car dès la naissance de l'enfant tu commenceras à assister à nos réunions. Tu apprendras. Tu es l'une des nôtres, même si aujourd'hui cela peut te paraître inconcevable.

— Sur l'île de Thanedd, observa Ciri en surmontant l'étau qui enserrait sa gorge, vous m'avez traitée de monstre, Dame Chouette. Et aujourd'hui vous dites que je suis l'une des vôtres ?

La voix d'Enid an Gleanna, la Pâquerette des vallées, retentit soudain, mélodieuse comme le murmure d'un ruisseau.

— Ce n'est pas contradictoire. Nous sommes toutes des monstres, *me lured*. Chacune à notre manière. N'est-ce pas vrai, Dame Chouette ?

Filippa haussa les épaules.

— Nous masquerons cette vilaine cicatrice sur ton visage à l'aide d'une illusion, intervint de nouveau Sheala en continuant à tripoter nonchalamment son boa. Tu seras belle et mystérieuse, et Tancred Thyssen, je te le garantis, deviendra tout simplement fou de toi. Il va falloir te trouver une identité. Cirilla est un joli prénom, suffisamment répandu pour que tu ne sois pas obligée d'y renoncer. Mais il va falloir te trouver un nom. Je ne serais pas fâchée si tu choisissais le mien.

— Ou le mien, proposa Dame Chouette en souriant du coin des lèvres. Cirilla Eilhart, cela sonne bien.

De nouveau tintèrent dans la salle les clochettes argentées de la voix de la Pâquerette des vallées.

— Ce prénom sonne bien dans toutes les combinaisons. Et chacune de nous, toutes autant que nous sommes, souhaiterait avoir une fille comme toi, Zireael, hirondelle aux yeux de faucon, toi qui portes le sang de Lara Dorren. Chacune de nous sacrifierait tout, même cette loge, même le sort des royaumes et du monde entier, pour seulement avoir une fille comme toi. Mais c'est impossible. Nous le savons bien. C'est pourquoi nous jalousons tant Yennefer.

— Merci, dame Filippa, dit Ciri au bout d'un instant en s'agrippant aux accoudoirs en forme de têtes de sphinx. Je suis également honorée de la proposition de dame Sheala. Étant donné cependant que le choix de mon nom est, dans cette affaire, l'unique décision qui ne me soit pas imposée, je déclare vouloir m'appeler Ciri de Vengerberg, fille de Yennefer.

— Ha ! s'exclama une magicienne aux cheveux noirs. (Il s'agissait, comme l'avait deviné Ciri, de Sabrina Glevissig de Kaedwen.) Tancrède Thyssen se révélerait un parfait idiot s'il ne célébrait avec elle un mariage morganatique. S'il se laissait persuader d'épouser n'importe quelle princesse de pacotille plutôt que cette merveille... Oui, il faudrait vraiment qu'il soit idiot et totalement aveugle pour ne pas distinguer un tel diamant au milieu de vulgaires verroteries. Je te félicite, Yenna. Et je t'envie. Or tu sais combien ma jalousie est authentique.

Yennefer la remercia d'un hochement de tête. Sans ne serait-ce que l'ombre d'un sourire.

— Et donc, conclut Filippa, tout est réglé.

— Non, dit Ciri.

Francesca Findabair s'esclaffa dans son coin. Sheala de Tancarville releva la tête ; son visage, dont l'expression s'était durcie, avait perdu de sa beauté.

— Je dois mûrir la chose, déclara Ciri. Réfléchir. Mettre de l'ordre dans tout ça. Tranquillement. Lorsque ce sera fait, je reviendrai ici, à Montecalvo. Je me tiendrai devant vous. Et je vous dirai ce que j'ai décidé.

Sheala remua les lèvres comme si elle venait de trouver dans sa bouche quelque chose qu'il convenait de recracher. Mais elle ne dit rien.

— J'ai rendez-vous avec le sorcier Geralt dans la ville de Rivie, poursuivit Ciri en redressant la tête. Je lui ai juré de l'y retrouver. En compagnie de Yennefer. Je tiendrai ma promesse, avec ou sans votre accord. Dame Rita ici présente sait que lorsque je suis décidée à voir Geralt, je trouve toujours un trou dans le mur.

Margarita Laux-Antille inclina la tête avec un sourire.

— Je dois discuter avec le sorcier. Lui faire mes adieux. Et lui donner raison. Car vous devez savoir une chose, mesdames. Lorsque nous avons quitté le château de Stygg, ne laissant derrière nous que des cadavres, j'ai demandé à Geralt si c'était la fin, si nous avions gagné, si le Mal était vaincu et si le Bien avait triomphé. Mais lui s'est contenté de sourire, d'un sourire étrange et triste. Je pensais que c'était dû à la fatigue, au fait que nous avions enterré là-bas, au château de Stygg, tous ses amis. Mais je sais désormais ce que signifiait ce sourire. C'était un sourire de pitié envers une enfant naïve qui songeait qu'avoir tranché la gorge de Vilgefortz et de Bonhart signifiait le triomphe du Bien sur le Mal. Je dois absolument lui dire que je suis devenue plus maligne, que j'ai compris. Je dois absolument le lui dire.

» Je dois également essayer de le convaincre qu'il y a une différence fondamentale entre ce que vous voulez faire de moi et ce

que voulait me faire subir Vilgefortz avec sa seringue en verre. Je dois essayer de lui expliquer qu'il y a une différence entre le château de Montecalvo et le château de Stygg, quand bien même Vilgefortz était uniquement préoccupé par le bien du monde, tout comme vous, mesdames.

» Je sais qu'il ne me sera pas facile de convaincre un vieux loup tel que Geralt. Il dira que je ne suis qu'une gamine qui se laisse aisément berné par les apparences de la noblesse, que cette fameuse destinée et le bien du monde ne sont que des fadaises stupides. Mais je dois essayer. C'est important qu'il le comprenne et qu'il l'accepte. C'est très important. Pour vous également, mesdames.

— Tu n'as rien compris du tout, dit sèchement Sheala de Tancarville. Tu n'es encore qu'une gamine qui est passée de l'étape des coups de pied et des pleurnicheries puériles à une arrogance tout aussi puérile. La seule chose qui nous donne de l'espoir, c'est la vivacité de ton esprit. Tu apprendras rapidement ; très vite, crois-moi, tu riras en te remémorant les sottises que tu viens de déblatérer. En ce qui concerne ton voyage à Rivie, soit, que la loge en décide. Personnellement, je suis résolument contre. Pour des questions de principe. Pour te prouver que moi, Sheala de Tancarville, je ne lance jamais de paroles en l'air. Et que je suis capable de te rabattre ton caquet. Pour ton propre bien, il convient de t'apprendre la discipline.

— Tranchons donc cette question, déclara Filippa Eilhart en posant sa main sur la table. Mesdames, je vous prie de nous donner votre avis. Devons-nous permettre que cette arrogante demoiselle aille à Rivie ? Pour y rencontrer un sorceleur qui n'aura bientôt plus aucune place dans sa vie ? Devons-nous accepter que grandisse en elle un sentimentalisme dont elle devra bientôt se libérer totalement ? Sheala est contre. Qu'en disent ces autres dames ?

— Moi aussi, je suis contre, déclara Sabrina Glevissig. Pour des questions de principe également. La jeune fille me plaît, bah ! son impertinence et son impétueuse effronterie aussi, cela va sans dire. Je préfère cela plutôt qu'avoir affaire à une chiffé molle. Je n'aurais rien contre sa requête, car je suis certaine qu'elle serait revenue, les filles comme elle tiennent parole. Mais la donzelle a osé nous menacer. Qu'elle sache que nous faisons fi de telles menaces !

— Je suis contre, dit Keira Metz. Pour des raisons pratiques. La jeune fille me plaît à moi aussi, et ce Geralt m'a porté dans ses bras à Thanedd. Il n'y a chez moi aucune once de sentimentalisme, mais c'était fort agréable. Accéder à la requête de Ciri serait un moyen de lui témoigner ma reconnaissance. Mais je n'en ferai rien ! Car tu te trompes, Sabrina. Cette jeune fille est une sorceleuse, et elle tente de nous jouer un tour de sorceleuse. En un mot, de déguerpier.

— Est-ce que quelqu'un ici se permettrait de douter de la parole de

ma fille ? demanda Yennefer d'une voix traînante et sinistre.

— Toi, Yennefer, tais-toi, siffla Filippa. N'ouvre pas la bouche si tu ne veux pas que je perde patience. Nous en sommes à trois voix contre. Écoutons les autres.

— Je vote pour qu'on lui permette de partir, dit Triss Merigold. Je la connais et je m'en porte garante. Je voudrais d'ailleurs, si tant est qu'elle accepte, l'accompagner dans son voyage. La soutenir, si elle accepte, dans ses réflexions et ses considérations. Et aussi, avec son accord, lors de sa discussion avec Geralt.

— Je vote pour également, dit en souriant Margarita Laux-Antille. Vous allez être étonnée de ce que je vais dire, mais je le fais pour Tissaia de Vries. Si elle avait été parmi nous aujourd'hui, Tissaia se serait opposée à l'idée que le maintien de l'unité de la loge justifie l'usage de la contrainte et la restriction de la liberté individuelle.

— Je vote pour, dit Francesca Findabair en arrangeant la dentelle de son décolleté. Les raisons sont nombreuses, il n'est pas utile que je vous les dévoile, et je ne le ferai pas.

— Moi aussi je vote pour, dit Ida Emean aep Sivney, tout aussi laconique, car c'est ce que me dicte mon cœur.

— Et moi, je suis contre, fit savoir sèchement Assire var Anahid. Je ne suis guidée par aucune sympathie, antipathie, ou question de principe. J'ai peur pour la vie de Ciri. Sous la protection de la loge, elle est en sécurité, tandis que sur les chemins qui mènent à Rivie, elle sera une proie facile. Or je crains qu'il s'en trouve pour considérer que la perte de son nom et de son identité soit un châtement insuffisant.

— Il nous reste à connaître la position de Mme Fringilla Vigo, dit d'une voix fielleuse Sabrina Glevissig. Quoique celle-ci paraisse évidente. Je me permettrai en effet de rappeler à toutes ces dames l'épisode du château de Rhys-Rhun.

— Merci de le rappeler, dit Fringilla Vigo en redressant fièrement la tête. Je me prononcerai pour Ciri. Pour prouver le respect et la sympathie que j'ai pour cette jeune fille. Mais plus que tout je le fais pour Geralt de Riv, un sorceleur sans qui cette jeune fille ne serait pas là aujourd'hui. Un sorceleur qui, pour sauver Ciri, est allé jusqu'au bout du monde, luttant contre tout ce qui se trouvait sur son chemin, y compris contre lui-même. Ce serait une indigne bassesse de lui refuser une rencontre avec elle.

— Quel sentimentalisme naïf ! dit Sabrina d'un ton cynique. Ce même sentimentalisme que nous avons d'ailleurs l'intention de déraciner chez cette demoiselle. Bah, il a même été question de cœur ! Et le résultat est tel que les plateaux de la balance sont parfaitement équilibrés. Nous sommes au point mort. Nous n'avons rien décidé. Il faut voter encore une fois. Je vous propose un vote secret.

— Pour quoi faire ?

Toutes les têtes se tournèrent vers la magicienne qui venait de prendre la parole : Yennefer.

— Je suis toujours membre de cette loge, dit-elle. Personne ne m’a dépossédée de ma dignité de membre. Personne ne m’a remplacée. Officiellement, j’ai le droit de voter. Sans doute mon vote est-il évident. Je vote pour. Ainsi, les voix favorables sont donc prédominantes et l’affaire est réglée.

— Ton impudence est à la limite du bon goût, Yennefer, dit Sabrina en croisant ses doigts chargés de bagues en onyx.

— Vous feriez bien, madame, de faire preuve d’un peu plus d’humilité et de songer au vote dont vous ferez vous-même prochainement l’objet, ajouta Sheala avec le plus grand sérieux.

— J’ai soutenu Ciri, dit Francesca, mais toi, Yennefer, je dois te rappeler à l’ordre. Tu as quitté la loge en t’enfuyant et en refusant de collaborer. Tu n’as aucun droit. En revanche, tu as des obligations, des dettes à rembourser, une sentence à écouter. Sans cela, tu n’aurais même pas franchi le seuil de Montecalvo.

Yennefer retint Ciri qui était sur le point de s’emporter et de crier. Sans résister et sans un bruit, la jeune fille se laissa retomber sur son fauteuil aux accoudoirs sculptés en forme de sphinx. Elle vit soudain Dame Chouette – Filippa Eilhart – qui, s’étant levée de son fauteuil, dominait à présent la table.

— Yennefer n’a pas le droit de voter, déclara-t-elle d’une voix sonore, inutile de revenir là-dessus. Mais moi, si. J’ai écouté les avis de toutes les dames ici présentes. Le temps est venu, me semble-t-il, de voter à mon tour.

— Que veux-tu dire par là, Filippa ? demanda Sabrina en fronçant les sourcils.

Filippa Eilhart leva les yeux au-dessus de la table. Son regard rencontra celui de Ciri et ne le lâcha plus.

* * *

Le fond du bassin est composé de mosaïques multicolores, leurs carreaux chatoyants semblent se mouvoir. L’eau tout entière tremble, clignote dans un clair-obscur. Sous les feuilles de nénuphar aussi grandes que des assiettes, au milieu des algues vertes miroitent des carassins et des ides. Dans les flots se reflètent les grands yeux noirs de la petite fille, ses longs cheveux effleurent la surface de l’eau comme pour y nager.

Oubliant le reste du monde, penchée au-dessus du bassin, la petite fille laisse aller ses mains sous l’eau de la fontaine qui coule au milieu des jaunets d’eau.

Elle veut absolument toucher l’un de ces poissons dorés ou rouges. Les petits poissons, curieux, viennent nager jusque dans la main de la petite

fille, tournoient autour d'elle, mais sans se laisser attraper, insaisissables comme des fantômes, comme l'eau elle-même. Les doigts de la petite fille aux yeux noirs se referment sur du vide.

— *Filippa !*

Elle entend la voix si chère à son cœur. Malgré cela, la petite fille ne réagit pas immédiatement. Elle continue à regarder l'eau, les poissons, les nénuphars, son reflet.

— *Filippa !*

* * *

— *Filippa !* (La voix sévère de Sheala de Tancarville l'arracha à ses pensées.) Nous attendons.

Un courant d'air frais, printanier, s'engouffra par la fenêtre ouverte. *Filippa Eilhart frissonna. La mort, songea-t-elle, la mort est passée près de moi.*

— C'est la loge qui décidera du sort du monde, dit-elle enfin d'une voix assurée, forte et distincte. C'est pourquoi la loge est comme le monde, elle en est le reflet. Y cohabitent la raison, qui n'est pas toujours synonyme de bassesse et de calculs intéressés et froids, et le sentimentalisme, qui n'est pas toujours affaire de naïveté. Une responsabilité, une discipline de fer, imposée par la force s'il le faut, une aversion pour la contrainte, de la douceur et de la confiance. La froideur inhérente à l'omnipotence..., et du cœur.

» Étant la dernière à voter, reprit-elle dans le silence qui régnait désormais dans la salle des colonnes du château de Montecalvo, en donnant ma voix je prends en considération une chose encore. Une chose que rien ne peut contrebalancer, et qui contrebalance tout.

Suivant son regard, elles tournèrent la tête vers la mosaïque sur le mur, dont les tout petits carreaux multicolores représentaient le serpent Ouroboros se mordant la queue.

— Cette chose est la destinée, poursuivit *Filippa* en plantant sur Ciri ses yeux noirs. Une destinée en laquelle, moi, *Filippa Eilhart*, j'ai récemment commencé à croire. Que moi, *Filippa Eilhart*, j'ai commencé récemment à comprendre. La destinée, ce n'est pas la sentence de la providence, ce ne sont pas des rouleaux écrits de la main du démiurge, ce n'est pas la fatalité. La destinée, c'est l'espoir. Et j'ai bon espoir que ce qui doit arriver arrivera, aussi je donne ma voix à Ciri. À l'enfant de la destinée. À l'enfant de l'espoir.

Dans la salle des colonnes du château de Montecalvo, plongée dans un subtil clair-obscur, le silence se prolongea longtemps, très longtemps. On entendit par la fenêtre le cri d'un aigle pêcheur qui tournoyait au-dessus du lac.

— Dame Yennefer, murmura Ciri, cela veut-il dire...

— Allons-y, ma petite fille, répondit Yennefer tout bas. Geralt nous attend, et nous avons une longue route devant nous.

* * *

Tiré brutalement de son sommeil, Geralt s'arracha de sa couche ; le cri d'un oiseau nocturne résonnait encore à ses oreilles.

« Ensuite la magicienne et le sorcelleur se marièrent en grande pompe. J'y étais, moi aussi, j'ai bu de l'hydromel et du vin. Quant à eux, ils vécurent heureux, mais pas très longtemps. Lui mourut d'une crise cardiaque, tout simplement. Elle est morte peu de temps après lui, mais l'histoire ne dit pas comment. On raconte que c'est le chagrin et la tristesse qui l'ont tuée, mais qui donc ajouterait foi à des légendes ? »

Flourens Delannoy, *Contes et légendes*

Chapitre 12

Ils arrivèrent à Rivie le sixième jour après la nouvelle lune d'avril.

Ils quittaient les forêts pour le flanc d'un coteau quand sous leurs yeux apparut soudain la surface brillante du lac Loc Eskalott ; il occupait tout le fond de la vallée, formant une rune dont il tirait son nom. Couverts de mélèzes et de sapins, les flancs de Craag Ros, les montagnes dominantes du massif de Mahakam, se reflétaient à la surface des eaux. De même que les tuiles rouges des tours du château ventru de Rivie, la résidence d'hiver des rois de Lyrie installée sur le promontoire du lac. Et près de la baie, à l'extrémité sud de Loc Eskalott reposait la cité de Rivie, avec ses clairs faubourgs de chaume et ses maisons qui, de loin, tels des armillaires, formaient de petites taches sombres sur les bords du lac.

— Eh bien ! on dirait que nous sommes arrivés, constata Jaskier en mettant sa main en visière devant ses yeux. Nous venons de boucler la boucle, nous voilà à Rivie. C'est étrange, vraiment étrange, la façon dont se tissent les destins... Je ne vois le drapeau bleu et blanc sur aucune des tours, c'est donc que la reine Meve ne se trouve pas au château. Je ne pense pas, du reste, qu'elle se rappelle encore ta désertion...

— Crois-moi, Jaskier, l'interrompt Geralt en guidant son cheval vers le bas de la colline, cela m'est parfaitement égal de savoir qui se rappelle quoi.

Près des barrages situés non loin de la ville était installée une tente colorée qui faisait penser à un gros gâteau. Devant l'entrée, un écu blanc marqué d'un chevron rouge était suspendu à un bâton. Sous un pan relevé de la tente se tenait un chevalier en armes et jaquette blanche ornée des mêmes armoiries que l'écu. D'un regard perçant et plutôt agressif, le chevalier toisait les femmes chargées de fagots de bois qui passaient devant lui, les marchands de goudron avec leurs barillets de marchandises, les vachers, les colporteurs et les vieux mendiants. En voyant Geralt et Jaskier qui approchaient au pas, ses yeux s'illuminèrent d'espoir.

D'une voix glaciale, Geralt brisa toutes ses illusions.

— La dame de votre cœur, qui qu'elle soit, est la plus jolie et la plus chaste de toutes les pucelles de la Iaruga à la Buina.

— Sur l'honneur, gronda le chevalier. Vous avez vu juste.

Une jeune fille blonde en veste de cuir abondamment garnie de clous argentés vomissait au milieu de la route ; pliée en deux, elle prenait appui sur les étriers d'une jument à la robe couleur sarrazin. Deux de ses camarades, pareillement accoutrés, portant une épée à l'épaule et un bandeau sur le front, invectivaient vulgairement les passants en bafouillant quelque peu. Tous deux étaient passablement éméchés, ils tenaient à peine sur leurs jambes, heurtaient sans cesse le flanc des chevaux et la poutre de la barre d'attache installée devant l'auberge.

— Sommes-nous vraiment obligés d'entrer là-dedans ? demanda Jaskier. Il peut y avoir d'autres individus tout aussi charmants à l'intérieur de cette gargote.

— C'est ici que j'ai fixé le rendez-vous. Tu as oublié ? *L'Auberge du Coq et de la Couveuse* dont parlait la tablette sur le chêne.

La jeune fille blonde se courba de nouveau, et se mit à vomir par saccades. La jument renâcla bruyamment et s'ébroua, faisant culbuter la jeune fille et la traînant dans son vomi.

— Qu'est-ce que t'as à nous reluquer comme ça, imbécile ? lança en bafouillant l'un des garçons. Espèce de vieillard grisonnant !

— Geralt, murmura Jaskier en descendant de cheval, je t'en prie, ne fais pas de bêtises.

— Sois sans crainte. Je n'en ferai pas.

Ils attachèrent leurs chevaux à la barre d'attache, de l'autre côté des marches. Les jeunes cessèrent de faire attention à eux pour couvrir d'insultes et de crachats une habitante qui traversait la rue avec son enfant. Jaskier jeta un coup d'œil au visage du sorceleur. Ce qu'il y vit ne lui plut pas.

La première chose qui sautait aux yeux lorsqu'on pénétrait à l'intérieur de l'auberge était une affichette annonçant : « J'embauche un cuisinier. » La seconde, un grand dessin réalisé sur un panneau de planchettes assemblées qui représentait une monstruosité barbue tenant une hache dégoulinante de sang avec l'inscription suivante : « Les nains sont des nabots pouilleux et des traîtres. »

Jaskier prit peur ; non sans raison. Presque tous les clients de l'auberge – sans compter quelques ivrognes passablement éméchés et deux maigres prostituées aux yeux cernés – étaient des « jouvenceaux » vêtus des mêmes vestes de cuir cloutées et portant de la même façon des épées à l'épaule. Ils étaient huit, des deux sexes, mais ils faisaient autant de raffut que s'ils avaient été vingt, criant et blasphémant plus fort les uns que les autres.

— Je vous reconnais et je sais qui vous êtes, messieurs, les surprit l'aubergiste à peine les eut-il vus. Et j'ai une information pour vous. Vous devez vous rendre au quartier de l'Ormeraie, à la taverne *Chez*

Wirsing.

— Ah ! se réjouit Jaskier. C'est bien...

— Si c'est bien pour vous, tant mieux ! s'exclama l'aubergiste en essuyant une nouvelle fois sa chope avec son tablier. Vous êtes libre de dédaigner mon établissement. Mais je vais vous dire moi, l'Ormeriaie, c'est le quartier des nains, c'est des non-humains qui habitent là-bas.

— Et qu'est-ce que ça fait ? demanda Geralt en clignant des yeux.

— Bah ! pour vous, sûr que ça fait rien du tout, rétorqua l'aubergiste en haussant les épaules. Celui qui a laissé l'information pour vous était bien un nain. Puisque vous fréquentez des gens comme ça... ça vous regarde. Ça vous regarde, la compagnie que vous préférez.

— Nous ne sommes pas particulièrement difficiles en matière de compagnie, déclara Jaskier, mais nous ne goûtons pas vraiment le genre de celle-ci, ajouta-t-il en désignant d'un mouvement de tête les morveux en veste noire, un bandeau sur le front et couverts d'acné, qui beuglaient et s'énervaient à leur table.

L'aubergiste reposa la chope qu'il avait essuyée et les toisa d'un regard mauvais.

— Il faut être plus indulgents, leur fit-il observer avec insistance. La jeunesse doit se défouler. C'est ce qu'on dit chez nous, la jeunesse doit se défouler. La guerre les a malmenés, elle a tué leurs pères...

— ... et leurs mères se sont lâchées, acheva Geralt d'une voix aussi glaciale qu'un lac de montagne. Je comprends et je suis rempli d'indulgence. Du moins m'efforcé-je de l'être. On y va, Jaskier.

— Allez donc, avec mes respects, leur dit l'aubergiste sur un ton qui n'avait rien de respectueux. Mais ne venez donc point vous plaindre après que je ne vous avais pas prévenus. De nos jours, on peut facilement se prendre une correction dans le quartier des nains. À l'occasion.

— À l'occasion de quoi ?

— Est-ce que j'sais, moi ? Est-ce que ça me regarde ?

— Allons-y, Geralt, l'incita Jaskier en voyant du coin de l'œil que les jeunes malmenés pendant la guerre, du moins ceux qui étaient encore plus ou moins conscients, les observaient d'un regard brillant de fisstech.

— Au revoir, monsieur l'aubergiste. Qui sait, peut-être reviendrons-nous dans ton établissement, dans quelque temps. Lorsque ces inscriptions ne figureront plus à l'entrée.

— Et qu'est-ce qui ne vous plaît pas dans ces inscriptions, mes nobles messieurs ? (L'aubergiste fronça les sourcils et se planta devant eux, les mains sur les hanches.) Hein ? Celle sur les nains, peut-être ?

— Non. Celle sur le cuisinier.

Trois jeunes s'étaient levés de table, les jambes légèrement vacillantes, avec l'intention évidente de leur barrer le chemin. Une fille et deux garçons en veste noire. Une épée à l'épaule.

Geralt ne ralentit pas, il avançait, le visage et le regard totalement froids et impassibles.

Les avortons s'écartèrent au dernier moment pour les laisser passer. Jaskier sentit l'odeur de bière qui émanait d'eux. Ils empestaient aussi la sueur. Et respiraient la peur.

— Il faut s'habituer, dit le sorceleur quand ils furent dehors. Il faut s'adapter.

— Parfois, c'est difficile.

— Ce n'est pas un argument, Jaskier. Ce n'est pas un argument.

L'air était chaud, lourd et poisseux. Comme le grua.

* * *

À l'extérieur, devant l'auberge, les deux garçons en veste noire aidaient la jeune fille blonde à se laver dans l'abreuvoir. La jeune fille s'ébrouait, répétait en balbutiant qu'elle allait déjà mieux et annonçait qu'elle devait aller boire un coup. Après, bien sûr, elle irait au marché, renverserait les étals pour rigoler, mais avant cela, il fallait qu'elle boive un coup.

La jeune fille s'appelait Nadia Esposito. Ce nom allait rester dans les annales. Il allait passer dans l'histoire.

Mais cela, Geralt et Jaskier ne pouvaient déjà le savoir.

La jeune fille non plus.

* * *

La vie battait son plein dans les ruelles de la cité de Rivie, et ce qui passionnait plus que tout les habitants et les nouveaux venus était, semblait-il, le commerce. On aurait dit que tout le monde faisait du négoce, tentant d'échanger tout et n'importe quoi contre quelque chose de plus. La cacophonie régnait partout, partout des cris s'élevaient pour vanter la marchandise, marchander ferme, s'insulter réciproquement, s'accuser violemment d'escroquerie, de vol et de magouilles, ainsi que d'autres péchés n'ayant rien à voir avec le commerce.

Avant que Geralt et Jaskier atteignent l'Ormeraie, maintes propositions attrayantes leur furent soumises. Entre autres leur fut proposé : un astrolabe, une trompette en fer-blanc, une ménagère décorée des armoiries de la famille des Frangipani, des actions dans une mine de cuivre, un pot de sangsues, un livre délabré intitulé *Un miracle supposé ou la Tête de la Méduse*, un couple de furets, un élixir

destiné à accroître la puissance sexuelle ainsi que, dans le cadre des transactions liées, une fiancée : plus très jeune, plus très mince et plus très fraîche.

Un nain à la barbe noire particulièrement effronté tentait de les convaincre d'acheter un miroir de pacotille dans un cadre en tombac, assurant qu'il s'agissait d'un miroir magique Cambuscana, lorsque soudain un caillou, lancé fort adroitement, fit tomber la marchandise de ses mains.

— Kobold galeux ! hurla en se sauvant un gamin des rues, sale et les pieds nus. Barbare ! Bouc barbu !

— Que tes tripes pourrissent, fumier d'humain ! beugla le nain. Qu'elles pourrissent et te sortent par le cul !

Les gens se regardèrent dans un silence morose.

* * *

Le quartier de l'Ormeraie se trouvait dans la baie, tout au bord du lac, au milieu d'aulnes, de saules pleureurs et, bien entendu, d'ormes. L'endroit ici était beaucoup plus calme et plus paisible, personne n'achetait ni ne souhaitait acheter quoi que ce soit. Un petit vent soufflait en provenance du lac, particulièrement agréable après la puanteur étouffante et pleine de mouches de la ville.

Ils n'eurent pas à chercher longtemps l'auberge *Chez Wirsing*. Le premier passant qu'ils croisèrent leur indiqua l'établissement sans hésitation.

Sur les marches du perron envahi de pois de senteur et de rosiers sauvages, sous un auvent couvert de mousse verdoyante et de nids d'hirondelles, étaient assis deux nains barbus qui s'enfilaient une bière, chacun tenant sa chope bien serrée contre son ventre.

— Geralt, Jaskier ! s'exclama l'un des nains en rotant gracieusement. Vous vous êtes fait désirer, sacripants !

Geralt descendit de cheval.

— Bonjour, Yarpen Zigrin. Heureux de te voir, Zoltan Chivay.

* * *

Ils étaient les seuls clients de l'auberge qui sentait fortement le rôti, l'ail, les épices et autre chose encore, quelque chose d'indescriptible, mais de très agréable. Ils étaient assis à une table massive, avec vue sur le lac ; à travers les petites vitres teintées de la fenêtre aux croisillons de plomb, ce dernier avait un air mystérieux, charmant et romantique.

— Où est Ciri ? demanda sans ambages Yarpen Zigrin. Sans doute n'est-elle pas...

— Non, l'interrompit aussitôt Geralt. Elle va arriver. D'un moment à l'autre. Eh bien, les barbus, quoi de neuf chez vous ? Racontez-nous un peu.

— J'te l'avais pas dit ? lança Yarpén d'un ton moqueur. J'te l'avais pas dit, Zoltan ? Il revient du bout du monde, où, à en croire les rumeurs, il a pataugé dans le sang, tué des dragons et renversé des empires, et c'est à nous qu'il demande « Quoi de neuf ? » ! C'est tout lui, ça.

— Quelle est cette odeur si appétissante ? intervint Jaskier en reniflant.

— Celle du dîner, répondit Yarpén Zigrin. De la viande. Demandez-moi, Jaskier, où est-ce que nous avons trouvé de la viande ?

— Je ne te le demanderai pas, je connais la blague.

— Sois pas vache.

— Où est-ce que vous avez trouvé de la viande ?

— Elle s'est pointée toute seule ! répondit le nain en pleurant de rire, bien que la blague fût éculée. Non, plus sérieusement... (Yarpén s'essuya les yeux.) Avec la mangeaille, c'est la crise en ce moment, comme ça peut l'être après une guerre. Pas moyen de trouver de la viande, même pas de volaille ; avec le poisson, c'est difficile aussi... On a du mal avec la farine et les patates, les légumes... Les fermes ont été incendiées, les magasins pillés, les étangs vidés, les champs sont en friche...

— Les échanges sont au point mort, ajouta Zoltan. Il n'y a plus de transport. Seuls fonctionnent l'usure et le troc. Vous êtes passés par le marché ? À côté des miséreux qui liquident et échangent les quelques biens qui leur restent, des spéculateurs se font des fortunes...

— Si en plus de ça les récoltes sont mauvaises, cet hiver les gens vont commencer à mourir de faim.

— Ça va si mal que ça ?

— En venant du sud, tu as dû traverser des villages et des bourgs. Rappelle-toi dans combien d'entre eux tu as entendu des chiens aboyer ?

— Par la peste ! s'exclama Jaskier en se tapant sur le front. Je le savais... Je t'avais dit, Geralt, qu'il y avait quelque chose d'anormal ! J'y suis maintenant ! On n'entendait pas de chiens ! Nulle part il n'y avait...

Il s'interrompit brusquement, regarda en direction de la cuisine d'où s'échappaient de bonnes odeurs d'ail et d'épices, et l'angoisse se lut sur son visage.

— Pas de crainte à avoir ! pouffa Yarpén. Notre viande n'est pas de celle qui aboie, miaule ou crie : « Pitié ! » Notre viande est tout autre. C'est de la viande digne des rois !

— Accouche enfin, le nain !

— Lorsque nous avons reçu votre lettre et qu'il devint clair que nous allions enfin nous rencontrer à Rivie, avec Zoltan on s'est creusé la cervelle pour savoir comment on allait vous régaler. On a réfléchi, longtemps, très longtemps, on s'est tellement creusé la cervelle que ça nous a donné envie de pisser, alors on est allés jusqu'à l'aulnaie, près du lac. On regarde devant nous et là, on voit des escargots de vigne à profusion. Alors on a pris un grand sac et on a attrapé ces jolis mollusques, autant qu'on a pu en mettre dans le sac...

— Beaucoup se sont sauvés, dit Zoltan Chivay en hochant la tête. On était un tout petit peu éméchés, et eux ils étaient véloces en diable.

Les deux nains se tordirent de nouveau de rire bien que cette plaisanterie ne fût pas de la première fraîcheur non plus.

— Wirsing, dit Yarpén en désignant l'aubergiste qui s'affairait près du feu, s'y connaît pour préparer les escargots, et la chose, il faut que vous le sachiez, exige un grand art. Il est tout de même chef cuisinier. Avant de devenir veuf, il dirigeait une taverne à Maribor avec sa femme, sa cuisine était tellement fameuse que le roi lui-même y recevait ses hôtes. On va se régaler, j'vous l'dis !

— Mais avant, dit Zoltan en opinant de la tête, on va se manger un lavaret fraîchement fumé, péché dans les abysses sans fond de ce lac. Et on va se boire un verre de ce tord-boyaux sorti des abysses de cette cave.

— Et vous allez tout nous raconter, messieurs, insista Yarpén en versant à boire à ses compagnons. Tout !

* * *

Le lavaret était encore chaud, gras, il sentait la fumée de la sciure d'aulne. La vodka était si froide qu'ils en avaient mal aux dents.

C'est Jaskier qui prit le premier la parole, il exerçait sa faconde dans un langage fleuri, fluide et coloré, enrichissant son récit de fioritures si merveilleusement imaginées qu'elles en occultaient ses inventions et confabulations. Puis ce fut au tour du sorcelleur. Il ne raconta que la stricte vérité, et la façon dont il le faisait était si sèche, si ennuyeuse, si terne, que Jaskier ne pouvait s'empêcher d'intervenir à tout bout de champ, ce pour quoi il se faisait réprimander par les nains.

Puis le récit prit fin, et un long silence s'ensuivit.

— À la mémoire de Milva l'archère ! (Zoltan Chivay toussota et leva son gobelet.) À la mémoire du Nilfgaardien. À celle de Régis l'herboriste, qui accueillit chez lui les voyageurs avec de la gnôle à la mandragore. Et à la mémoire d'Angoulême, que je ne connaissais point. Que la terre leur soit légère, à tous. Qu'ils aient en abondance là-bas, dans l'autre monde, tout ce qu'ils ont si peu eu sur cette terre.

Et que leurs noms vivent à jamais dans les chansons et les légendes.
Buvons.

— Buvons, répétèrent d'une voix sourde Jaskier et Yarpen Zigrin.
Buvons, se dit le sorcelleur.

* * *

Wirsing, un gaillard grisonnant, pâle et maigre comme un clou, n'ayant rien du stéréotype de l'aubergiste passé maître dans l'art culinaire, posa sur la table un panier de pain blanc et odorant ainsi qu'une immense assiette en bois garnie d'un lit de feuilles de raifort, sur lequel grésillaient et crépitaient dans une sauce à l'ail des escargots. Jaskier, Geralt et les nains attaquèrent avec entrain. Le repas était exquis et, de plus, particulièrement distrayant, étant donné qu'ils durent jongler avec de drôles de pincettes et de fourchettes.

Ils mangèrent, mastiquèrent, saucèrent leur assiette.

Ils juraient de bon cœur quand, à tour de rôle, un escargot s'échappait inconsidérément de leurs pinces.

Deux jeunes chatons s'en donnaient à cœur joie avec les coquilles vides, s'amusant à les faire rouler et les chasser sur le sol.

Le fumet qui leur parvenait de la cuisine leur indiqua que Wirsing était en train de préparer une deuxième fournée.

* * *

Yarpen Zigrin agita la main en faisant la grimace, mais il se rendait bien compte que le sorcelleur n'abandonnerait pas.

— Chez moi, à vrai dire, expliqua-t-il en suçant une coquille, rien de bien nouveau. J'ai un peu guerroyé... Un peu administré aussi, parce qu'on m'a choisi comme adjoint au staroste. Je vais faire carrière dans la politique. Partout ailleurs, il y a beaucoup de concurrence. Tandis qu'en politique, un imbécile utilise un homme corrompu pour chasser un voleur. On n'a pas de mal à y arriver.

— Moi, pour ma part, je suis pas doué pour la politique, fit observer Zoltan Chivay en agitant son escargot au bout de sa pince. Je vais installer une affinerie par évaporation, on va créer une société avec Figgis Merluzzo et Munro Bruys. Tu te souviens de Figgis et de Bruys, sorcelleur ?

— Pas seulement d'eux.

— Yazon Varda est mort près de la Iaruga, annonça laconiquement Zoltan. D'une manière stupide, au cours de l'une des dernières escarmouches.

— C'est bien regrettable. Et Percival Schuttenbach ?

— Le gnome ? Oh ! lui se porte bien. C'est un futé, il a réussi à

éviter l'enrôlement en se référant à des droits gnomes ancestraux, selon lesquels, paraît-il, sa religion lui interdirait de se battre. Et ça a marché, alors que tous savaient pourtant parfaitement qu'il aurait été prêt à vendre tout ce panthéon de dieux et de déesses pour un hareng mariné. Maintenant, il possède un atelier de joaillerie à Novigrad. Tu sais, il m'a racheté mon perroquet, Feld-maréchal Duda, et il a fait du volatile une publicité vivante, il lui a appris à crier : « Diiiiiaamants ! Brrrrillants ! » Et figure-toi que ça marche. Le gnome a une clientèle du tonnerre, du travail à la pelle et une bourse bien garnie. Eh oui ! c'est ça, Novigrad. Là-bas il n'y a qu'à se baisser pour ramasser l'argent. C'est pour ça aussi qu'on a l'intention de démarrer notre affinerie là-bas.

— Les gens vont te repeindre ta porte avec de la merde, dit Yarpén. Lancer des pierres dans tes fenêtres. Et te traiter de nabot pouilleux. Que tu sois un ancien combattant, que tu te sois battu pour eux, ne changera rien à l'affaire. Tu seras un paria dans ton fichu Novigrad.

— Bah, on se débrouillera, dit gaiement Zoltan. À Mahakam, il y a trop de concurrence. Et trop de gars qui font de la politique. Buvons un coup, les gars. Pour Caleb Stratton. Pour Yazon Varda.

— Pour Regan Dahlberg, ajouta Yarpén en se rembrunissant. Geralt tourna la tête.

— Regan aussi...

— Oui. À Mayen. La vieille Mme Dahlberg est restée toute seule. Ah, diable ! assez parlé de ça, buvons ! Et dépêchons-nous de finir ces escargots, car Wirsing nous apporte déjà la deuxième tournée !

* * *

Les nains desserrèrent leur pantalon et écoutèrent Geralt leur raconter comment les aventures amoureuses de Jaskier avec la princesse se terminèrent sur l'échafaud. Le poète fit mine d'être froissé et n'ajouta aucun commentaire. Yarpén et Zoltan se tordaient de rire.

— Oui, oui ! dit Yarpén Zigrin, un large sourire aux lèvres. Comme le dit cette vieille chanson : un homme qui peut broyer une barre de fer entre ses mains se fait tout petit devant une femme. Plusieurs merveilleux exemples de la sagesse de cet aphorisme se trouvent rassemblés aujourd'hui autour de cette table. Prenons Zoltan Chivay, pour ne pas chercher bien loin. Tout à l'heure, quand il vous a raconté ce qu'il y avait de nouveau chez lui, il a omis de vous préciser qu'il se mariait bientôt. En juin. L'heureuse élue s'appelle Eudora Brekekeks.

— Breckenriggs, rectifia Zoltan distinctement en fronçant les sourcils. Je commence à en avoir assez de te corriger, Zigrin. Fais attention, car quand je commence à en avoir assez de quelque chose, ça peut aller très mal !

— Où aura lieu le mariage ? Et quand exactement ? demanda, conciliant, Jaskier. Je demande, parce que peut-être qu'on passera. Si tu nous invites, bien sûr.

— Où, quand, comment, on n'a encore rien décidé, ni même d'ailleurs si ça va se faire, marmotta Zoltan, troublé. Yarpén anticipe les faits. On est comme qui dirait fiancés avec Eudora, mais qui peut savoir ce qui va arriver, en ces putains de temps difficiles ?

— Autre exemple de la toute-puissance féminine : Geralt de Riv, sorceleur de son état, continuait Yarpén Zigrin.

Geralt fit mine d'être aux prises avec un escargot. Yarpén pouffa.

— Ayant retrouvé par miracle sa Ciri, poursuivit-il, il lui permet de s'en aller loin de lui, acceptant une nouvelle séparation. Il la laisse seule de nouveau alors que, comme l'a très justement fait remarquer quelqu'un, les temps, putain, sont loin d'être des plus tranquilles. Et il accepte tout bonnement, car telle est la volonté d'une certaine femme. Notre sorceleur ici présent fait toujours tout ce que désire ladite femme, connue sous le nom de Yennefer de Vengerberg. Et si encore il en tirait quelque chose... Mais point du tout ! En vérité, comme le disait le roi Dezmod en contemplant le contenu de son pot de chambre : « Cela dépasse l'entendement. »

— Je propose de boire un coup et de changer de sujet, dit Geralt en levant sa timbale, un charmant sourire aux lèvres.

— Tout à fait d'accord ! s'exclamèrent en chœur Jaskier et Zoltan.

* * *

Wirsiing posa sur la table une troisième écuelle remplie d'escargots de vigne, puis une quatrième. Sans oublier bien sûr le pain et la gnôle. Les convives étant déjà bien rassasiés, il n'était guère étonnant de les voir porter des toasts de plus en plus souvent. Ni que la philosophie s'invite de plus en plus fréquemment dans leurs discours...

* * *

— Le mal contre lequel je luttais, répéta le sorceleur, était l'incarnation des œuvres du Chaos, destinées à perturber l'Ordre. Car là où se propage le Mal ne peut régner l'Ordre. Tout ce que pourrait construire l'Ordre est voué à s'effondrer. Au lieu d'étinceler, la petite lumière de sagesse et le frêle espoir s'éteindront. L'obscurité tombera. Et elle sera pleine de crocs, de griffes et de sang.

Yarpén Zigrin caressa sa barbe, rendue grasseuse par la sauce à l'ail qui avait coulé des escargots.

— Tout cela est très bien dit, sorceleur, reconnut-il. Mais comme l'a fait remarquer la jeune Cerro au roi Vridank lors de leur premier

rendez-vous galant : « La chose n'est pas vilaine, mais a-t-elle quelque application pratique ? »

— La raison d'être des sorcisseurs a été ébranlée, répondit Geralt sans le moindre sourire, car la lutte entre le Bien et le Mal se déroule à présent sur un autre champ de bataille et elle est menée tout autrement. Le Mal a cessé d'être chaotique. Il a cessé d'être une force aveugle et élémentaire contre laquelle devait s'élever le sorcier, un mutant aussi meurtrier et aussi chaotique que le Mal lui-même. Aujourd'hui, on gouverne le Mal avec des lois, car il possède des droits. Il s'insinue dans l'esprit des traités de paix, car on a pensé à lui au moment de les rédiger...

— Il a vu les colons qu'on chassait vers le sud, devina Zoltan Chivay.

— Pas seulement, ajouta Jaskier d'un air grave. Pas seulement.

— Et alors ? (Yarpen Zigrin prit ses aises, croisa les mains sur son ventre.) Chacun de nous a vu quelque chose. Chacun de nous s'est mis en colère à un moment donné ou à un autre. Chacun de nous, durant un temps plus ou moins long, a perdu l'appétit. Ou le sommeil. Ça arrive. Ça arrivait. Et ça arrivera encore. Tu n'en tireras pas plus de philosophie, quoi qu'il en soit, que de ces coquilles. Parce qu'il n'y a rien de plus à en tirer. Qu'est-ce qui ne te convient pas, sorcier ? Qu'est-ce qui n'est pas à ton goût ? Les changements que subit le monde ? le développement ? le progrès ?

— Peut-être.

Yarpen resta longtemps silencieux à observer le sorcier par-dessous ses sourcils broussailleux.

— Le progrès est comme un troupeau de cochons, reprit-il enfin. Et c'est ainsi qu'il convient de le regarder, ainsi qu'il convient de l'apprécier. Un troupeau de cochons qui vaquent dans la basse-cour et dont on peut tirer de nombreux avantages. On peut en faire du jambonneau, du saucisson, du lard, des pieds en gelée. En bref, tout n'est pas négatif, alors inutile de faire la moue en disant que c'est la merde partout.

Ils restèrent tous silencieux quelques instants, chacun méditant en son âme et conscience diverses affaires importantes.

— Il faut boire, déclara enfin Jaskier.

Personne ne protesta.

* * *

La voix de Yarpen Zigrin s'éleva au milieu du silence.

— À long terme, le progrès éclairera les ténèbres. L'obscurité cédera la place à la lumière. Mais pas tout de suite. Et sans doute pas sans bataille.

Le regard tourné vers la fenêtre, Geralt sourit à ses propres pensées et rêveries.

— Les ténèbres dont tu parles, fit-il observer, c'est un état d'esprit, pas de la matière. Pour lutter contre quelque chose de ce genre, il faut éduquer des sorcateurs bien différents. Il est grand temps de commencer.

— Acquérir de nouvelles qualifications ? C'est ce que tu avais en tête ?

— Absolument pas. Le métier de sorcateur ne m'intéresse plus du tout. Je vais cesser mon activité.

— Ben voyons !

— Je parle le plus sérieusement du monde. J'en ai fini avec ce métier.

Un long silence s'installa, interrompu par les miaulements nerveux des chatons qui se battaient à coup de griffes et se mordillaient sous la table, fidèles aux habitudes de leur race qui considère qu'un amusement sans douleur n'en est pas un.

— Il en a fini avec le métier de sorcateur, répéta enfin Yarpin Zigrin, toujours incrédule. Ha ! « Je ne sais pas moi-même qu'en penser », comme le déclara le roi Dezmod lorsqu'il fut surpris en train de tricher aux cartes. Mais on peut supposer le pire. Jaskier, toi qui voyages avec lui, qui le fréquente depuis longtemps, manifeste-t-il d'autres signes de paranoïa ?

Geralt restait impassible.

— C'est bon, c'est bon, dit-il. « Trêve de plaisanteries », comme le dit le roi Dezmod, lorsqu'en plein festin les convives commencèrent à bleuir et à mourir. J'ai dit ce que j'avais à dire. Et maintenant, passons aux actes.

Il ôta son épée accrochée au dos de sa chaise.

— Voici ton sihill, Zoltan Chivay. Je te le rends avec mes remerciements et mes salutations. Il m'a servi. Il m'a aidé. Il a sauvé des vies. Et il en a pris aussi.

— Sorcateur... (Le nain leva la main dans un geste de refus.) L'épée t'appartient. Je ne te l'ai pas prêtée, je te l'ai offerte. Les cadeaux...

— Tais-toi, Chivay. Je te rends ton épée. Elle ne me sera plus utile.

— Ben voyons, répéta Yarpin. Verse-lui un peu de vodka, Jaskier, parce qu'il radote comme le vieux Schrader quand une pioche lui est tombée dessus à la mine. Geralt, je sais que tu es d'une nature profonde et que tu as une âme noble, mais cesse de divaguer. Comme tu peux le remarquer, ni Yennefer ni aucune de tes concubines magiciennes ne font partie de l'auditoire. C'est nous, tes vieux amis, qui sommes devant toi. C'est pas à des vieux loups de mer comme nous que tu vas raconter qu'une épée est inutile, qu'un sorcateur est inutile, que le monde c'est du n'importe quoi, et que ceci, et que cela.

Tu es sorceleur et sorceleur tu resteras...

— Non, je ne resterai pas sorceleur, le corrigea Geralt. Sans doute serez-vous surpris, les vieux loups, mais j'en suis arrivé à la conclusion que pisser contre le vent était stupide. Que risquer sa peau pour quelqu'un était stupide. Même si ce quelqu'un vous paie grassement en échange. Et la philosophie existentialiste n'a rien à voir là-dedans. Vous ne le croirez pas, mais ma propre vie m'est soudain devenue particulièrement chère. J'en suis arrivé à la conclusion qu'il serait stupide de la risquer pour défendre un étranger.

— Je l'avais remarqué, dit Jaskier en opinant du chef. D'un certain point de vue, c'est intelligent. De l'autre...

— Il n'y en a pas d'autre.

— Yennefer et Ciri ont-elles quelque chose à voir dans ta décision ? demanda Yarpen au bout d'un court instant.

— Effectivement oui.

— Alors, tout est clair, soupira le nain. À vrai dire, je ne sais pas trop comment toi, un professionnel de l'épée, tu as l'intention de te sustenter, ni comment tu comptes organiser ta vie. Je ne te vois pas du tout dans le rôle d'un planteur de choux, par exemple, mais enfin quoi, il nous faut respecter ton choix. Aubergiste, approche, s'il te plaît ! Voici une épée, un sihill de Mahakam qui provient des forges de Rhundurin en personne. C'était un cadeau. Celui à qui il a été offert n'en veut plus, et celui qui l'a offert ne peut le reprendre. Prends-le donc, toi, fixe-le au-dessus de ta cheminée. Change le nom de ton auberge pour l'appeler *À l'Épée du sorceleur*. Qu'au cours des soirées d'hiver circulent ici des histoires de trésors et de monstres, de guerre sanglante, de combats acharnés et de luttes à mort. D'amour unique et d'amitié inébranlable. De courage et d'honneur. Que cette épée prédispose les auditeurs et inspire les conteurs. Et maintenant, messieurs, versez-moi de la vodka dans le récipient que voici, car je vais continuer à parler, à énoncer de profondes vérités philosophiques, y compris existentialistes.

Dans le silence et la dignité, ils versèrent de la gnôle dans leur timbale. Ils se regardèrent droit dans les yeux et ils burent. Avec tout autant de dignité. Yarpen Zigrin renifla, balaya les auditeurs du regard pour s'assurer qu'ils étaient suffisamment dignes et concentrés.

— Le progrès éclairera les ténèbres, proclama-t-il solennellement, car il est fait pour ça, comme, pardonnez-moi la comparaison, le cul est fait pour chier. Il y aura de plus en plus de lumière, nous aurons de moins en moins peur de l'obscurité et du Mal embusqué dans son ombre. Viendra le jour, peut-être, où nous cesserons totalement de croire que dans cette obscurité le Mal est aux aguets. Nous nous rirons de ces peurs. Les jugerons puériles. Nous en aurons honte. Mais l'obscurité existera toujours, toujours. Et dans l'obscurité subsisteront

le Mal, les crocs et les griffes, le meurtre et le sang. C'est pourquoi nous aurons toujours besoin des sorceleurs.

* * *

Ils étaient là, assis, silencieux, plongés dans leurs réflexions. Ils étaient si absorbés par leurs méditations qu'ils ne prêtèrent pas attention au brouhaha qui montait de la ville et s'intensifiait, un bruit funeste de foule en colère, comme un essaim de guêpes énervées dont le bourdonnement gagnait en puissance.

C'est à peine s'ils remarquèrent que sur la jetée silencieuse et déserte du lac se profilait une silhouette, suivie d'une deuxième, puis d'une troisième.

Au moment où un rugissement explosait en ville, la porte de l'auberge *Chez Wirsing* s'ouvrit avec fracas et un jeune nain pénétra à l'intérieur, le visage tout rouge d'avoir tant couru. Il avait du mal à reprendre son souffle.

— Qu'y a-t-il ? demanda Yarpen Zigrin en relevant la tête.

Le nain, qui ne parvenait toujours pas à reprendre sa respiration, tendit son bras en direction du centre de la ville. Il avait les yeux hagards.

— Respire un grand coup, lui conseilla Zoltan Chivay. Et raconte-nous ce qui se passe.

* * *

On raconta par la suite que les tragiques événements de Rivie étaient tout à fait fortuits, qu'il s'était agi d'une réaction spontanée, subite et d'une explosion de juste colère imprévisible, née de l'animosité réciproque et de l'aversion entre les humains, les nains et les elfes. On raconta que ce n'étaient pas les humains mais les nains qui avaient attaqué les premiers. Qu'un marchand nain avait agressé une jeune noble du nom de Nadia Esposito, une orpheline de guerre, et qu'il avait fait usage de la violence envers elle. Lorsque des nobles s'étaient portés au secours de leur amie, le nain avait appelé ses pairs à l'aide. De rixes en batailles, le marché tout entier fut alors pris dans la bagarre qui se transforma en boucherie, en une attaque massive des humains contre une partie du faubourg et le quartier de l'Ormeriaie, territoires occupés par des non-humains. En l'espace d'une heure à peine, depuis l'incident au marché jusqu'à l'intervention des mages, cent quatre-vingts personnes furent tuées, près de la moitié des victimes étant des femmes et des enfants.

La même version des faits fut relatée par le professeur Emmerich Gottschalk d'Oxenfurt dans ses travaux.

Mais il en fut qui racontèrent une autre version. Quelle spontanéité ? Quelle explosion brusque et imprévisible ? se demandaient-ils, quand quelques minutes à peine après l'incident sur le marché, des voitures avaient surgi au coin des rues et des armes commencé d'être distribuées aux humains ? Quelle colère subite et juste, quand les meneurs de la populace, les plus bruyants et les plus actifs, s'étaient révélés être des étrangers que personne ne connaissait, arrivés à Rivie d'on ne savait où quelques jours seulement avant les événements ? Et qui ensuite avaient tout aussi mystérieusement disparu ? Pourquoi l'armée était-elle intervenue si tardivement, et si mollement au début ?

D'autres chercheurs quant à eux virent dans les incidents de Rivie une provocation nilfgaardienne ; certains autres affirmèrent que tout ça était une manigance des nains eux-mêmes, qui avaient fait cause commune avec les elfes, pour diffamer les humains.

Parmi les théories scientifiques sérieuses se distingua celle, particulièrement osée, d'un jeune diplômé excentrique qui, tant qu'on ne l'eut pas fait taire, affirmait qu'il n'avait jamais été question d'un complot ni d'une machination à Rivie, mais d'une simple illustration concrète des tares habituelles et ô combien répandues parmi la population locale : ignorance, xénophobie, goujaterie brutale et profond abrutissement.

Puis l'affaire finit par lasser tout le monde et l'on n'en parla plus.

* * *

— À la cave ! répéta le sorceleur en écoutant avec inquiétude les cris et les rugissements de la foule qui se rapprochaient rapidement. Les nains, à la cave ! Sans héroïsme stupide et inutile !

— Sorceleur ! gémit Zoltan en serrant le manche de sa hache. Je ne peux pas... Ce sont mes frères qui périssent là-bas...

— À la cave ! Pense à Eudora Brekekeks. Veux-tu qu'elle devienne veuve avant d'être mariée ?

L'argument fit mouche. Les nains descendirent au sous-sol. Geralt et Jaskier en masquèrent l'entrée avec une natte de paille. Wirsing, déjà pâle d'ordinaire, était maintenant aussi blanc que le fromage frais.

— J'ai vu le génocide de Maribor, balbutia-t-il, les yeux tournés vers l'entrée de la cave... S'ils les trouvent...

— Va à la cuisine.

Jaskier aussi était pâle. Geralt n'en était pas spécialement étonné. Aux rugissements uniformes et réguliers qui leur parvenaient jusqu'à présent s'étaient mêlés des sons isolés. Des sons à faire se dresser les cheveux sur la tête.

— Geralt, gémit le poète, on pourrait bien me prendre pour un elfe...

— Ne sois pas stupide.

Des nuages de fumée s'élevèrent des toits des maisons. Et des fuyards surgirent des ruelles. Des nains. Des deux sexes.

Deux d'entre eux sautèrent sans hésitation dans le lac et commencèrent à nager droit devant eux, en battant l'eau énergiquement. Les autres se dispersèrent. Une partie se dirigea vers l'auberge.

La populace aussi surgit des ruelles. Plus rapide que les nains. Dans cette course, la soif de tuer se révélait la plus forte.

Les hurlements des gens qu'on assassinait parvenaient jusqu'aux vitres colorées des fenêtres de l'auberge et vrillaient les oreilles. Geralt sentit ses mains commencer à trembler.

L'un des nains fut proprement écharpé, mis en pièces. Un autre, renversé à terre, fut transformé en quelques secondes en une masse sanglante et difforme. Une naine fut trucidée à coups de fourche et de lance ; l'enfant qu'elle avait protégé jusqu'au bout, piétiné, écrasé à coups de talon.

Trois autres, un nain et deux naines, couraient droit vers l'auberge. Poursuivis par la foule hurlante.

Geralt inspira profondément. Il se leva. Sous les regards effrayés de Jaskier et de Wirsing, il ôta de l'étagère au-dessus de la cheminée le sihll de Mahakam, sorti de la forge de Rhundurin en personne.

— Geralt, gémit le poète d'une voix déchirante.

— C'est bon, dit le sorcelleur en se dirigeant vers la sortie. Mais c'est vraiment la dernière fois ! Que je sois damné si je mens !

Il sortit sous l'auvent et de là bondit en avant, fendant d'un coup rapide un grand type en blouse de maçon qui s'apprêtait à frapper une naine avec une truelle. Il trancha la main d'un deuxième homme qui tenait une autre naine par les cheveux. De deux coups vifs, en biais, il en pourfendit un troisième qui donnait des coups de pied à un nain déjà à terre.

Puis il s'enfonça dans la foule. D'un pas rapide, sans cesser de virevolter d'avant en arrière, l'œil constamment aux aguets. Il donnait à dessein des coups larges, à l'aveuglette en apparence, sachant que de tels coups étaient plus sanglants et plus spectaculaires. Il ne voulait pas tuer. Blesser simplement, blesser sérieusement.

Un cri sauvage retentit dans la populace.

— Un elfe ! Un elfe ! Tuez l'elfe !

C'est exagéré, songea-t-il. Jaskier, passe encore, mais moi, on ne peut en aucune façon me prendre pour un elfe.

Il observa celui qui avait crié, un soldat sans doute, car il portait des bottes et une brigandine. Il s'insinua dans la foule tel un serpent.

Le soldat se protégea derrière son épieu qu'il tenait à deux mains. Geralt frappa le long du manche, lui tranchant les doigts. Il pivota en faisant tourner son épée ; des hurlements de douleur retentirent et du sang gicla.

— Pitié ! (Le jeune homme aux yeux hagards et aux cheveux en bataille tomba à genoux devant lui.) Épargne-moi !

Geralt l'épargna, retint sa main et son épée, profitant de l'élan destiné à l'attaque pour faire volte-face. Du coin de l'œil il vit le jeune homme aux cheveux en bataille se relever, il vit ce qu'il tenait dans les mains. Il interrompit sa rotation pour se déployer en une feinte en revers. Mais il fut gêné par la foule. L'espace d'un quart de seconde, il fut gêné par la foule.

Il eut seulement le temps d'apercevoir les trois dents acérées d'une fourche qui fondaient sur lui.

* * *

Le feu dans l'âtre de l'immense cheminée s'était éteint, la salle était plongée dans l'obscurité. Le vent qui soufflait des montagnes siffla dans les fissures des murs ; il hurlait, faisait claquer les battants des volets de Kaer Morhen, lieu de résidence des sorcisseurs.

— Sacrebleu ! (Eskel n'y tint plus, il se leva, ouvrit la commode.) Thé ou vodka ?

— Vodka, répondirent à l'unisson Coën et Geralt.

— Mais bien sûr ! intervint Vesemir, caché dans l'ombre. Allez-y ! Noyez votre stupidité dans l'alcool. Fichus imbéciles !

— C'était un accident, balbutia Lambert. Elle s'en sortait déjà bien avec le piaffer.

— Ferme-la, imbécile ! Je ne veux pas entendre le son de ta voix ! Je te le dis, s'il est arrivé quelque chose à la jeune fille...

— Elle va bien déjà, intervint mollement Coën. Elle dort tranquillement. D'un sommeil profond. Elle ressentira quelques courbatures quand elle se réveillera, mais c'est tout. Elle ne se souviendra plus du tout des transes ni de ce qui s'est passé.

— Du moment que vous, vous vous en souveniez, têtes de bois, grogna Vesemir. Verse-moi un verre à moi aussi, Eskel. Il faut faire venir ici une magicienne. Ce qui se passe avec cette jeune fille n'est pas normal.

— C'est déjà la troisième fois que ça arrive.

— Mais c'est la première fois qu'elle parle si distinctement...

— Répétez-moi encore une fois ce qu'elle a dit, ordonna Vesemir en vidant sa coupe d'une seule traite. Mot pour mot.

— Mot pour mot, c'est impossible, expliqua Geralt, le regard tourné vers la cheminée. Quant au sens de ses paroles, si tant est qu'il y en ait

un à chercher, il tient en une phrase, ou presque : Coën et moi allons mourir. Tués par des dents. Lui par deux. Moi par trois.

— Il est assez probable que nous soyons mordus, s'esclaffa Lambert. Chacun de nous peut à tout instant être broyé par des dents. Mais si cet augure est vraiment prophétique, c'est par des monstres particulièrement édentés que vous serez tués tous les deux.

— Ou bien vous mourrez des suites d'une gangrène purulente sur des dents abîmées, dit Eskel assez sérieusement en hochant la tête. Sauf que nous, les sorceurs, on ne risque pas d'avoir les dents abîmées.

— Je ne plaisanterais pas avec ça, à votre place, dit Vesemir.

Les sorceurs ne dirent plus rien.

Le vent hurlait et sifflait à travers les murs de Kaer Morhen.

* * *

Comme effrayé par ce qu'il venait de faire, le jeune homme aux cheveux ébouriffés lâcha le manche de sa fourche ; le sorceur hurla de douleur malgré lui, il se recroquevilla, vaincu par les trois dents de la fourche qui, lorsqu'il tomba à genoux, quittèrent d'elles-mêmes son corps et glissèrent sur le pavé. Le sang jaillit de sa blessure telle une cascade.

Geralt voulut se relever. Au lieu de cela, il s'affaissa sur le côté.

Les sons qu'il percevait autour de lui devenaient plus diffus, sourds, comme s'il avait la tête sous l'eau. Il n'y voyait plus très bien non plus, tout était trouble et déformé.

Il voyait cependant la foule partir en débandade. Il la voyait déguerpir face aux renforts. Face à Zoltan et Yarpén armés d'une hache, Wirsing d'un hachoir à viande et Jaskier d'un balai.

Ne bougez pas ! voulut-il leur crier. *Où allez-vous ? Laissez-moi seul pisser contre le vent.*

Mais il ne put crier quoi que ce soit. Sa voix fut étouffée par un torrent de sang.

* * *

Il était aux alentours de midi lorsque les magiciennes parvinrent à Rivie, apercevant, au bas de la grand-route, la surface brillante du lac Loc Eskalott, les tuiles rouges du château et les toits de la cité.

— Eh bien, nous voilà arrivées ! constata Yennefer. Rivie, enfin ! Ah ! comme les destins se nouent étrangement.

Ciri, qui était très excitée depuis un certain temps, contraignit Kelpie à caracolier et à marcher au pas. Triss Merigold poussa un soupir imperceptible. Du moins s'imaginait-elle qu'il était

imperceptible.

— Voyez-vous ça ! s'exclama Yennefer en la transperçant du regard. Quels sons étranges s'échappent de ta poitrine, Triss. Ciri, pars en avant, va voir là-bas si j'y suis.

Triss détourna la tête, décidée à ne provoquer la magicienne sous aucun prétexte. Toutefois, elle n'espérait pas s'en sortir à si bon compte. Depuis un bon moment déjà elle sentait chez Yennefer de la colère et de l'agressivité qui allaient croissant au fur et à mesure qu'elles approchaient de Rivie.

— Toi, Triss, répéta Yennefer d'un ton plein de virulence, ne rougis pas, ne soupire pas, ne salive pas et ne remue pas ton derrière sur ta selle. Pourquoi crois-tu que j'ai accédé à ta demande ? Pourquoi crois-tu que j'ai accepté que tu viennes avec nous ? Pour une rencontre voluptueuse à s'en pâmer avec un ancien amant ? Ciri, je t'ai demandé de chevaucher un peu en avant ! Laisse-nous discuter !

— C'est un monologue, pas une discussion, dit Ciri avec insolence.

Mais en voyant le regard violet menaçant que lui lança Yennefer, elle capitula aussitôt, siffla Kelpie et partit au galop le long de la route.

— Tu ne te rends pas à un rendez-vous galant avec un amant, Triss, reprit Yennefer. Je n'ai pas cette noblesse d'âme et ne suis pas stupide au point de te donner la possibilité de le tenter, lui. Aujourd'hui sera l'unique fois où tu te retrouveras en sa présence, ensuite je veillerai à ce que vous n'ayez plus jamais l'occasion ni l'envie de succomber à la tentation. Mais je ne me refuserai pas pour l'heure le plaisir doux et pervers de contempler tes lèvres frémissantes et tes mains tremblantes lorsque tu seras transpercée de son fameux regard. Il sait en effet le rôle que tu as joué et saura t'en remercier. Et moi, j'écouterai tes pardons et tes justifications bancales. Et tu sais quoi, Triss ? Je m'en pâmerai de volupé.

— Je savais que tu ne me pardonnerais pas, grommela Triss, je savais que tu te vengerais. Je m'y résous, car je suis fautive. Mais je dois te dire une chose, Yennefer. Ne compte pas trop sur cette pâmoison. Lui sait pardonner.

— Pour ce qu'on lui a fait, certes, acquiesça Yennefer en clignant des yeux. Mais il ne te pardonnera jamais ce qu'on a fait à Ciri. Et à moi.

— Peut-être, reconnut Triss en déglutissant. Peut-être qu'il ne me pardonnera pas. Surtout si tu t'y emploies. Mais il ne se montrera certainement pas cruel, il ne s'abaissera pas à cela.

Yennefer cingla son cheval de sa nagaïka. Le cheval hennit, fit un bond et rua si violemment que la magicienne vacilla sur sa selle.

— Assez de cette discussion, gronda-t-elle. Plus d'humilité, mégère arrogante ! C'est mon homme, il est à moi, rien qu'à moi ! Comprends-

tu ? Tu dois cesser d'en parler, tu dois cesser d'y penser, tu dois cesser de t'émerveiller de la noblesse de son caractère... Dès maintenant, tout de suite ! Oh ! que j'ai envie de te saisir par tes boucles rousses et de...

— Essaie seulement ! hurla Triss. Essaie seulement, guenon, et je t'arracherai les yeux ! Je...

Elles se turent en voyant Ciri qui filait vers elles à bride abattue dans un nuage de fumée. Et elles comprirent immédiatement qu'il se passait quelque chose. Et elles virent tout de suite ce que c'était. Avant même que Ciri parvienne jusqu'à elles.

Au-dessus des chaumières du faubourg déjà proche, au-dessus des toitures et des cheminées de la cité, s'élançaient des langues de feu rouge, s'échappaient des nuages de fumée. Aux oreilles des magiciennes parvint un cri, lointain comme le bourdonnement obsédant des mouches, le vrombissement de bourdons en colère. Le cri décuplait, montait en puissance, ponctué de hurlements aigus isolés.

— Par la peste, que se passe-t-il ? s'interrogea Yennefer en se redressant sur ses étriers. Une invasion ? Un incendie ?

— Geralt..., gémit soudain Ciri en devenant blanche comme un rouleau de vélin. Geralt !

— Ciri ! Qu'as-tu ?

Ciri leva son bras, et les magiciennes virent du sang couler le long de sa main. La ligne de vie.

— Le cercle s'est refermé, dit la jeune fille en fermant les yeux. J'ai été blessée par une épine de rose à Shaerrawedd, et le serpent Ouroboros a planté ses dents dans sa propre queue. J'arrive, Geralt ! Je viens ! Je ne te laisserai pas seul !

Avant que l'une ou l'autre des magiciennes ait pu protester, la jeune fille avait fait faire demi-tour à Kelpie pour partir instantanément au grand galop.

Elles eurent suffisamment de présence d'esprit pour contraindre aussitôt leur propre cheval à faire de même. Cependant, leur monture ne pouvait rivaliser avec Kelpie.

— Qu'est-ce qu'il y a ? hurla Yennefer contre le vent. Que se passe-t-il ?

— Tu le sais bien, voyons, hoqueta Triss qui galopait à côté d'elle. File, Yennefer !

Avant d'atteindre les habitations du faubourg, avant de croiser les premiers habitants qui fuyaient la ville, Yennefer s'était déjà fait une idée suffisamment claire de la situation pour savoir que Rivie n'était la cible ni d'un incendie ni d'une invasion des armées ennemies, mais la scène d'un génocide organisé. Elle savait aussi ce qu'avait pressenti Ciri, vers quoi et vers qui elle se hâtait avec tant d'empressement. Tout comme elle savait qu'elle ne la rattraperait pas. Aucune chance.

Kelpie franchissait la foule en sautant allègrement par-dessus les gens paniqués, serrés les uns contre les autres, fauchant au passage quelques chapeaux et bonnets, tandis que les magiciennes, elles, avaient toutes les peines du monde à se frayer un chemin ; c'était tout juste si certaines personnes ne passaient pas par-dessus le museau de leurs chevaux.

— Ciri ! Attends !

Sans même avoir compris comment, elles se retrouvèrent dans les ruelles encombrées d'habitants qui couraient dans tous les sens en hurlant. Yennefer aperçut au passage des corps qui gisaient dans les caniveaux, elle vit des cadavres pendus par les pieds aux poutres et aux poteaux. Elle vit un nain allongé sur le sol à qui l'on donnait des coups de pied et des coups de bâton. Elle en vit un autre que l'on massacrait avec des tessons de bouteille. Elle entendait les rugissements des tortionnaires, les cris et les hurlements des torturés. Elle vit la foule munie de bâtons se précipiter sur une femme qu'on avait jetée par la fenêtre, puis la frapper sans relâche et en cadence.

La foule grossissait, le rugissement montait. Les magiciennes avaient l'impression que la distance entre Ciri et elles avait diminué. L'obstacle suivant qui se dressait sur la route de Kelpie était un petit groupe de hallebardiers désorientés. Les considérant comme une simple clôture à franchir, la jument sauta allègrement par-dessus leurs têtes, fauchant les bords du chapel de l'un d'entre eux. Les autres, pris de panique, se retrouvèrent assis par terre.

Elles débouchèrent au grand galop sur la place, noire de monde. Et envahie par la fumée. Yennefer avait compris que Ciri, indubitablement guidée par sa vision, se dirigeait vers le cœur même des événements. Vers le foyer des incendies, là où la tuerie battait son plein.

Car dans la ruelle où elle s'était engagée la bataille faisait rage. Les nains et les elfes défendaient furieusement les barricades improvisées, luttant pour conserver des positions perdues, tombant et disparaissant sous la poussée de la populace qui s'abattait sur eux en rugissant. Ciri poussa un hurlement, se colla contre la crinière de Kelpie. Celle-ci prit son envol et franchit la barricade non pas comme un cheval, mais comme un immense oiseau noir.

Yennefer s'enfonça dans la cohue, pressa sa monture, bousculant plusieurs personnes. Elle fut renversée de sa selle avant d'avoir eu le temps de pousser un cri. Elle reçut un coup dans le dos, dans les reins, à l'arrière de la tête. Elle tomba à genoux, vit un individu poilu en blouse de cordonnier qui s'apprêtait à la rouer de coups de pied.

Yennefer en avait assez de ces gens qui donnaient des coups de pied.

Entre ses doigts écartés apparurent des flammes bleues et

crépitanes, cinglant comme un fouet les visages, les bustes et les mains des gens qui l'entouraient. Une odeur de chair brûlée se répandit, les hurlements et les paillements de douleur couvrirent un instant le tumulte et le vacarme.

— Une sorcière ! Une sorcière elfique !

Un autre individu bondit vers elle, brandissant une hache. Yennefer dirigea ses flammes directement sur son visage, ses globes oculaires se fendirent, bouillonnèrent et, une fois liquéfiés, s'écoulèrent le long de ses joues en crépitant.

La foule se fit moins dense. Quelqu'un la saisit par le bras, elle se secoua, prête à envoyer de nouvelles flammes, mais c'était Triss.

— Sauvons-nous d'ici... Yenna... Sauvons-nous...

En un éclair Yennefer se souvint.

J'ai déjà entendu cette voix-là s'échapper de lèvres qui semblaient de bois, que pas une seule goutte de salive n'humidifiait. Des lèvres paralysées par la peur, des lèvres que la panique faisait trembler.

Je l'ai déjà entendue parler avec cette voix. Sur le mont Sodden.

Alors qu'elle mourait de peur.

À présent aussi elle meurt de peur. Jusqu'à la fin de sa vie elle mourra de peur. Car celui qui ne brise jamais en lui la couardise sera dominé par la peur jusqu'à la fin de sa vie.

On aurait dit que les doigts que Triss planta dans la manche de Yennefer étaient de fer. Au prix d'un grand effort, celle-ci se libéra de leur emprise.

— Sauve-toi si tu veux, s'écria-t-elle. Va te cacher derrière les jupes de ta loge ! Moi, j'ai des personnes à protéger ! Je ne laisserai pas Ciri seule ! Ni Geralt ! Dégagez, canailles ! Hors de mon chemin si vous tenez à votre peau !

La foule qui la séparait de son cheval s'écarta devant les éclairs qui jaillissaient des yeux et des mains de la magicienne. Yennefer secoua la tête, ébouriffant ses boucles noires. Elle avait l'air d'une furie, d'un ange exterminateur capable de châtier les mortels de son épée de feu.

— Dégagez, rentrez chez vous, mufles ! hurla-t-elle en flagellant la populace à coups de flammes. Dégagez ou je vous marque au fer rouge comme le bétail !

Une voix sonore et métallique s'éleva dans la foule.

— Il n'y a qu'une seule sorcière, une seule maudite sorcière elfique !

— Elle est toute seule ! L'autre s'est sauvée ! Allez, les enfants ! À vos cailloux !

— Mort aux non-humains ! Les sorcières au bûcher !

— À mort !

La première pierre siffla près de son oreille. La seconde l'atteignit au bras, la faisant chanceler. La troisième percuta son visage. Une

violente douleur explosa sous son crâne, l'enveloppant tout entière d'un voile noir.

* * *

Elle revint à elle, gémit de douleur. Ses bras et ses poignets étaient très douloureux. Instinctivement, elle tendit la main et tâta les épais bandages. Elle poussa un nouveau gémissement, sourd, désespéré. De regret, car il ne s'agissait pas d'un rêve. Et aussi parce que ça n'avait pas marché.

— Ça n'a pas marché, dit Tissaia de Vries, assise près de son lit.

Yennefer avait soif. Elle souhaitait que quelqu'un au moins humidifie ses lèvres couvertes d'un dépôt visqueux. Mais elle ne demanda rien. Empêchée par son orgueil.

— Ça n'a pas marché, répéta Tissaia de Vries, mais ce n'est pas faute de t'être donné du mal. Tu as entaillé correctement, et en profondeur. C'est pour ça que je suis maintenant auprès de toi. S'il ne s'était agi que d'une comédie, d'une stupide mascarade, je n'aurais pour toi que du mépris. Mais tu t'es fait une entaille profonde. C'était du sérieux.

Yennefer regarda le plafond, les yeux hébétés.

— Je vais m'occuper de toi, jeune fille. Car sans doute cela en vaut-il la peine. Et il va falloir un peu travailler sur toi, oh oui ! il va falloir travailler ! Je vais non seulement devoir redresser ta colonne vertébrale et ton omoplate, mais aussi guérir ta main. En te coupant les veines, tu as coupé les tendons. Et les mains d'une magicienne sont un instrument important, Yennefer.

De l'humidité sur ses lèvres. De l'eau.

— Tu vivras. Ton heure n'est pas encore venue. (La voix de Tissaia était impersonnelle, rationnelle, sèche même.) Lorsqu'elle viendra, tu te souviendras de ce jour.

Yennefer suçait avidement le bâton entouré d'un bandage mouillé.

— Je vais m'occuper de toi, répéta Tissaia de Vries en touchant délicatement ses cheveux. Et maintenant... Nous sommes seules ici. Sans témoins. Personne ne le verra, et moi je ne le dirai à personne. Pleure, jeune fille. Pleure tout ton soûl. Pleure une dernière fois. Ensuite tu n'en auras plus le droit. Il n'y a pas de spectacle plus affreux qu'une magicienne en train de pleurer.

* * *

Elle reprit conscience, expectora, cracha du sang. Quelqu'un la traînait par terre ; c'était Triss, elle la reconnut à son parfum. Non loin d'elles des sabots ferrés claquaient sur le pavé, un cri résonna.

Yennefer vit un chevalier en armure, en jaquette blanche marquée d'un chevron rouge, qui rossait la foule du haut de sa selle avec un nerf de bœuf. Les pierres lancées par la populace ricochaient sur son armure et son heaume. Le cheval hennissait, regimbait, lançait des ruades.

Yennefer sentait qu'elle avait la lèvre supérieure affreusement enflée. Au moins l'une de ses dents de devant était tombée ou avait été cassée, meurtrissant douloureusement sa langue.

— Triss..., bafouilla-t-elle. Téléporte-nous loin d'ici !

— Non, Yennefer, répondit Triss d'une voix parfaitement calme et froide.

— Ils vont nous tuer...

— Non, Yennefer. Je ne me sauverai pas. Je ne me cacherais pas derrière les jupes de la loge. Et ne crains rien, je ne m'évanouirai pas de peur comme à Sodden. Cette époque est révolue dorénavant, elle appartient au passé.

Au début de la ruelle, près de murs à demi effondrés et couverts de mousse, elles virent un monceau impressionnant composé de compost, de fumier et de déchets. Un monceau tellement grand qu'on aurait pu dire « un mont ».

La foule était enfin parvenue à acculer et immobiliser le chevalier et sa monture. Il fut renversé au sol avec un bruit épouvantable, tous se mirent à ramper sur lui comme de la vermine, le recouvrant d'un tapis vivant.

Triss tira Yennefer jusqu'au sommet du monceau de déchets ; une fois arrivée, elle leva ses mains en l'air. Animée d'une véritable rage, elle scanda une incantation, d'une voix si perçante que pendant une fraction de seconde la foule se calma.

— Ils vont nous tuer, répéta Yennefer en crachant du sang. C'est certain...

Triss interrompit son incantation l'espace d'un instant.

— Aide-moi. Aide-moi, Yennefer. Nous allons lancer sur eux la Foudre d'Alzur...

Et on en tuera bien cinq ou six, songea Yennefer. Après quoi les autres nous écharperont. Mais soit, Triss, comme tu veux. Si toi tu ne t'enfuis pas, tu ne me verras pas non plus m'enfuir.

Elle se joignit aux incantations. Elles criaient toutes les deux à présent.

La foule les observa quelques secondes, mais elle recouvra rapidement ses esprits. Des cailloux se mirent de nouveau à siffler autour des magiciennes. Une lance passa tout près de la tempe de Triss. Elle ne trembla même pas.

Ça ne marche pas du tout, songea Yennefer, notre sortilège est impuissant. Nous n'avons aucune chance de formuler avec succès une

incantation aussi difficile que la Foudre d'Alzur. La voix d'Alzur, d'après ce qu'on affirme, avait la résonance d'une cloche, et lui avait la diction d'un orateur. Tandis que nous piaillons et bafouillons, enchevêtrant paroles et mélodie...

Elle était prête à s'interrompre, à concentrer le restant de ses forces sur une autre incantation capable soit de les téléporter toutes les deux, soit de régaler la populace en train de charger, ne serait-ce que pour une fraction de seconde, d'un châtiment très désagréable. Mais c'était inutile.

Le ciel s'assombrit soudain, des nuages se formèrent au-dessus de la ville qui fut plongée dans une obscurité de tous les diables. Un souffle froid envahit l'atmosphère.

— Ouh là ! gémit Yennefer. J'ai l'impression que nous n'avons pas fait les choses à moitié.

* * *

— La Grêle dévastatrice de Merigold, répéta Nimue. En fait, cette appellation n'a aucune valeur officielle, le sortilège ne fut jamais enregistré, car, après Triss Merigold, nul ne réussit à le reproduire. Pour des raisons simples. Triss avait alors les lèvres abîmées et ne parlait pas distinctement. Les mauvaises langues affirment qu'elle avait de plus la gorge nouée par la peur.

— En l'occurrence, c'est difficile à croire, dit Condwiramurs en faisant la lippe, il ne manque pas d'exemples du courage et de la bravoure de la noble Triss, on la surnomme même l'Impavide dans certaines chroniques. Mais je m'interrogeais sur autre chose. L'une des versions de la légende affirme que Triss n'était pas seule sur le mont de Rivie. Que Yennefer était avec elle.

Nimue contemplait l'aquarelle qui représentait un mont noir, abrupt, tranchant comme un couteau sur un fond de nuages bleu-noir illuminés. Au sommet du mont on distinguait la silhouette d'une femme svelte aux bras écartés et aux cheveux en bataille.

De la brume qui couvrait la surface de l'eau leur parvenait le battement régulier des rames de la barque du Roi Pêcheur.

— S'il y avait qui que ce soit là-bas avec Triss, constata la Dame du Lac, aucune trace n'en est restée dans la vision de l'artiste.

* * *

— J'ai l'impression que nous n'y sommes pas allées de main morte, dis donc, répéta Yennefer. Fais attention, Triss !

Des nuages noirs s'étaient accumulés au-dessus de Rivie ; des billes de glace anguleuses, des grêlons de la grosseur d'un œuf de poule

s'abattirent instantanément sur la ville. Ils tombaient si fort qu'ils brisaient avec fracas les tuiles des maisons. Ils tombaient si dru que la placette entière fut bientôt couverte d'un épais tapis blanc. La foule se mit à s'agiter dans tous les sens, les gens se retrouvaient à terre, ils se protégeaient la tête, rampaient les uns sous les autres, se sauvaient en se bousculant, s'agglutinaient contre les portes et sous les marquises, se rencognaient contre les murs. Tous n'avaient pas cette chance. Certains restaient allongés comme des poissons inertes sur la glace couverte de sang.

La grêle cognait si fort qu'il y avait de quoi perdre l'équilibre ; elle menaçait de fissurer le bouclier magique que Yennefer à la toute dernière seconde avait réussi à créer au-dessus de leurs têtes. Il était inutile de tenter une autre incantation. Elle savait qu'il était impossible de mettre fin à ce qu'elles avaient engendré ; elles avaient accidentellement déclenché un élément qui devait se dévouer, libéré une force qui devait s'apaiser d'elle-même. Et qui s'apaiserait bientôt.

Du moins l'espérait-elle.

Il y eut un éclair, immédiatement suivi d'un grondement de tonnerre, fracassant, interminable. Qui fit trembler la terre. La grêle frappait les toitures et le pavé, des éclats de grêlons voltigeaient tout autour.

Le ciel s'était un peu éclairci. Le soleil émergea d'entre les nuages, cinglant la ville de son éclat tel un fouet. Un son s'échappa de la bouche de Triss : était-ce un sanglot ? était-ce une plainte ?

La grêle continuait à tomber, à frapper, recouvrant la placette d'une épaisse couche de billes glacées, brillantes comme des diamants. Mais les grêlons étaient à présent moins nombreux et plus petits, Yennefer le comprit en écoutant le martèlement sur le bouclier magique : il perdait en intensité. Puis la grêle cessa. D'un coup. Brusquement. Des hommes armés surgirent sur la placette, les fers des sabots de leurs montures résonnèrent sur la glace. La populace beuglait et s'enfuyait, chassée à coups de nagaïka, frappée par les hampes des lances et le plat des épées.

— Bravo, Triss, lança Yennefer d'une voix rauque. Je ne sais pas ce que c'était... Mais tu as réussi à merveille.

— Ça valait le coup, graila Triss Merigold, l'héroïne du mont.

— Oui, en effet. Courons, Triss. Car ce n'est sans doute pas encore fini.

* * *

C'était fini. La grêle que les magiciennes avaient fait tomber sur la ville avait refroidi les têtes brûlées. L'armée put donc se risquer à frapper et rétablir l'ordre. Jusque-là, les soldats avaient eu peur. Ils

savaient ce qu'il en coûtait de s'attaquer à une foule en furie, ils avaient vu la racaille, assoiffée de sang et de meurtres, qui n'avait peur de rien et ne reculait devant rien. Le déchaînement des éléments naturels avait tout de même refréné les élans barbares de ce monstre aux mille visages, et la charge des troupes avait fait le reste.

Le calme retomba sur Rivie. Sans les quelque deux cents cadavres affreusement mutilés et les dizaines d'habitations incendiées, on aurait pu penser qu'il ne s'était rien passé. Dans le quartier de l'Ormeriaie, tout près du lac Loc Eskalott, où un magnifique arc-en-ciel illuminait le ciel, les saules pleureurs se reflétaient admirablement à la surface de l'eau aussi lisse que celle d'un miroir, les oiseaux s'étaient remis à chanter, l'air sentait bon le feuillage humide. Un magnifique paysage bucolique où tout semblait irréel.

Même le sorcelleur, gisant dans une mare de sang, et auprès duquel était agenouillée Ciri.

* * *

Geralt était inconscient et blanc comme un linge. Il gisait, immobile, mais lorsqu'elles arrivèrent près de lui, il se mit à tousser, expectorer, cracher du sang. Il commença à frissonner, à trembler si fort que Ciri ne pouvait rien faire pour l'en empêcher. Yennefer s'agenouilla près de lui. Triss vit que ses mains tremblaient. Elle-même se sentit soudain aussi faible qu'un enfant, tout devint noir devant ses yeux. Quelqu'un la soutint, l'empêcha de tomber. Elle reconnut Jaskier.

Elle entendit la voix vibrante de désespoir de Ciri.

— Ça ne marche pas du tout... Ta magie ne le soigne en rien, Yennefer.

— Nous sommes arrivées..., annonça la magicienne en remuant les lèvres avec difficulté, ... nous sommes arrivées trop tard.

— Ta magie ne marche pas, répéta Ciri comme si elle ne l'entendait pas. Qu'est-ce qu'elle vaut donc, votre fameuse magie ?

Tu as raison, Ciri, songea Triss en sentant sa gorge se nouer. *Nous savons provoquer des tempêtes de grêle, mais nous sommes incapables de repousser la mort. Quoique ça ait l'air plus facile en apparence.*

— Nous avons envoyé chercher un carabin, annonça d'une voix rauque un nain qui se tenait près de Jaskier, mais on ne le voit pas arriver...

— Il est trop tard pour un carabin, constata Triss, s'étonnant elle-même du calme de sa voix. Il se meurt.

Geralt eut un dernier spasme, toussa et cracha du sang, puis il se raidit et se figea. En proie au désespoir, Jaskier, qui soutenait toujours Triss, soupira ; le nain jura. Yennefer se mit à gémir, son visage

soudain se transforma, ses traits se crispèrent et enlaidirent son visage.

— Il n'y a rien de plus pitoyable qu'une magicienne en train de pleurer, dit sèchement Ciri. C'est toi-même qui me l'as appris. Mais toi, à présent, tu es pitoyable, vraiment pitoyable, Yennefer. Toi et ta magie qui ne sert à rien.

Yennefer ne répondit pas. Tenant dans ses mains la tête inerte de Geralt, elle répéta d'une voix déchirante ses incantations. Ses paumes, ainsi que les joues et le front du sorcelleur étaient parcourus d'étincelles bleues vacillantes et de flammèches tremblotantes. Triss savait combien lui coûtaient de telles incantations. Elle savait également qu'elles ne pouvaient rien changer. Elle était plus que certaine que même l'intervention d'une guérisseuse spécialisée se révélerait impuissante. Il était trop tard. Les sortilèges de Yennefer ne faisaient que l'épuiser. Triss s'étonnait d'ailleurs que la magicienne aux cheveux noirs résiste si longtemps.

Cela ne dura pas, car Yennefer s'interrompit au beau milieu d'une formule magique et s'affaissa sur le pavé à côté du sorcelleur.

L'un des nains jura de nouveau. Un autre gardait la tête baissée. Jaskier, qui soutenait toujours Triss, renifla.

Soudain, il se mit à faire très froid. La surface du lac se mit à fumer comme un chaudron de sorcière, se voilant de brume. Le brouillard montait rapidement, s'épaississant au-dessus de l'eau, se propageant par vagues sur la terre, entourant le paysage d'une blancheur laiteuse, épaisse, qui amortissait les sons, les étouffait, dissipait les formes et les silhouettes.

— Et moi, poursuivait lentement Ciri toujours agenouillée sur le pavé sanglant, j'ai un jour renoncé à la Force. Si je n'y avais pas renoncé, j'aurais pu le sauver aujourd'hui. Je l'aurais guéri, je le sais. Mais il est trop tard. J'ai renoncé, et maintenant je ne peux rien faire. C'est comme si je l'avais tué de mes propres mains.

Le silence fut interrompu ; d'abord par un hennissement bruyant de Kelpie. Puis par le cri étouffé de Jaskier.

Tous furent frappés de stupeur.

* * *

De la brume surgit une licorne blanche qui trottait avec souplesse et légèreté, tout doucement, redressant avec grâce sa tête galbée. Cela n'avait rien d'extraordinaire, nul n'ignorait les légendes qui, toutes, donnaient des licornes la même description. S'il y avait bien une chose singulière, c'était de voir évoluer la licorne sur le lac sans qu'aucune ondulation ne vienne en rider la surface.

Jaskier poussa un gémissement, d'admiration cette fois. Triss sentit l'émotion l'envahir. L'euphorie.

La licorne fit claquer ses sabots sur les pierres de la jetée. Secoua sa crinière. Hennit longuement, mélodieusement.

— Ihuarraquax, dit Ciri. J'espérais bien que tu viendrais.

La licorne s'approcha, hennit de nouveau, piaffa, heurta violemment le sol de son sabot. Elle inclina la tête. La corne qui saillait de son front s'enflamma soudain d'une vive lumière, d'un éclat qui dissipa instantanément le brouillard.

Ciri toucha sa corne.

Triss poussa un cri sourd en voyant les yeux de la jeune fille étinceler d'un éclat opalescent, en voyant son corps tout entier entouré d'une auréole ardente. Ciri ne l'entendait pas, elle n'entendait personne. Elle tenait toujours la corne d'Ihuarraquax d'une main tandis qu'elle tournait son autre main en direction du sorceleur inerte. De ses doigts jaillit un ruban de clarté scintillante et ardente comme la lave, qui flottait dans les airs.

* * *

Personne n'aurait su dire combien de temps cela avait duré. Car c'était irréel.

Comme un songe.

* * *

La licorne, qui avait presque disparu dans le brouillard de plus en plus épais, poussa un hennissement, frappa le sol de son sabot, agita à plusieurs reprises sa corne comme pour indiquer quelque chose. Triss jeta un coup d'œil. Sous la voûte formée au-dessus du lac par les branches des saules, elle distingua une forme sombre sur l'eau. C'était une barque.

La licorne agita de nouveau sa corne. Et disparut progressivement dans la brume.

— Kelpie, dit Ciri, suis-la.

Kelpie s'ébroua. Secoua son museau. Suivit docilement la licorne. On entendit pendant quelques secondes le claquement de ses sabots sur le sol. Puis le bruit cessa brutalement. Comme si la jument avait disparu, comme si elle s'était volatilisée, dématérialisée.

La barque se trouvait juste au bord du lac ; lorsque la brume se dispersait, Triss pouvait la voir distinctement. C'était une embarcation de fortune, rudimentaire et anguleuse comme une énorme auge de cochons.

— Aidez-moi, dit Ciri.

Sa voix était assurée et décidée.

Dans un premier temps, personne ne comprit ce qu'elle avait en

tête, ni ce qu'elle attendait d'eux. C'est Jaskier qui saisit le premier. Peut-être parce qu'il connaissait la légende ; il avait peut-être lu, un jour, l'une de ses versions poétisées. Il prit dans ses bras Yennefer, toujours inconsciente. Il s'étonna de la sentir si menue, si légère. Il aurait juré que quelqu'un l'aidait à la soulever. Il aurait juré qu'il sentait à ses côtés les épaules de Cahir. Du coin de l'œil il perçut le mouvement fugace de la tresse blonde de Milva. Lorsqu'il déposa la magicienne dans la barque, il crut voir les mains d'Angoulême qui maintenaient l'embarcation.

Les nains transportèrent le sorceleur, aidés de Triss qui lui soutenait la tête. Yarpen Zigrin cligna des yeux, car l'espace d'une seconde il vit les frères Dahlberg. Zoltan Chivay aurait juré qu'au moment où ils déposaient le sorceleur dans la barque, Caleb Stratton l'avait secondé. Triss Merigold aurait mis sa tête à couper qu'elle sentait le parfum de Lytta Neyd, surnommée Corail. Et l'espace de quelques secondes elle vit au milieu du voile de brume les yeux clairs, jaune-vert, de Coën de Kaer Morhen.

Voilà les tours que jouait ce brouillard, cet épais brouillard du lac Eskalott.

— C'est prêt, Ciri, dit la magicienne d'une voix sourde. Ta barque attend.

Ciri repoussa les cheveux sur son front, renifla.

— Excuse-moi auprès des dames de Montecalvo, Triss, dit-elle. Mais il ne peut en être autrement. Je ne peux pas rester quand Geralt et Yennefer s'en vont. Je ne peux tout simplement pas. Elles devraient le comprendre.

— Oui, elles devraient.

— Adieu, donc, Triss Merigold. Adieu, Jaskier. Au revoir à tous.

— Ciri, murmura Triss, petite sœur... Permets-moi de venir avec vous...

— Tu ne sais pas toi-même ce que tu me demandes, Triss.

— Est-ce qu'un jour, je te...

— Sûrement, l'interrompt-elle d'un ton résolu.

Elle mit un pied dans la barque qui oscilla et commença aussitôt à s'éloigner. À disparaître dans la brume. Ceux qui étaient restés sur le rivage n'entendaient pas le moindre clapotement, ne voyaient aucune vague ni aucun mouvement à la surface de l'eau. Comme s'il ne s'agissait pas d'une barque, mais d'une apparition.

Pendant encore un très court instant, ils distinguèrent la silhouette fine et floue de Ciri, ils la virent utiliser une longue perche pour donner de l'élan et de la vitesse à la barque qui pourtant filait déjà à vive allure.

Puis il n'y eut plus que la brume.

Elle m'a menti, songeait Triss. Je ne la reverrai plus jamais. Je ne la

verrai plus parce que... Vaesse deireadh aep eigan. *Quelque chose s'achève...*

— Quelque chose s'achève, dit Jaskier d'une voix altérée.

— Quelque chose commence, enchaîna Yarpén Zigrin.

Quelque part, dans la ville, un coq coquelina.

Le brouillard se dissipa rapidement.

* * *

Geralt ouvrit les yeux.

Il vit un feuillage au-dessus de lui, un kaléidoscope de feuilles miroitant au soleil. Il vit des branches abondamment chargées de pommes.

Il sentit des doigts effleurer délicatement sa tempe et sa joue. Des doigts qui lui étaient familiers. Qu'il aimait à en avoir mal.

Il avait également mal au ventre, à la poitrine, aux côtes, et le bandage qui lui enserrait le torse le convainquit que la ville de Rivie et la fourche à trois dents n'étaient pas le fruit d'un mauvais rêve.

— Reste allongé tranquillement, mon amour, dit doucement Yennefer. Reste tranquille. Ne bouge pas.

— Où sommes-nous, Yen ?

— Est-ce important ? Nous sommes ensemble. Toi et moi.

Les oiseaux chantaient, des verdiers ou des grives. L'air embaumait l'herbe, les plantes, les fleurs. Les pommes.

— Où est Ciri ?

— Elle est partie.

Yennefer changea de position, libéra délicatement son bras de sous la tête du sorcelleur ; elle s'allongea sur l'herbe à côté de lui de manière à pouvoir le regarder dans les yeux. Elle le regardait avidement, comme si elle voulait se rassasier de sa vue, comme si elle voulait se constituer une réserve d'images de lui pour l'éternité. Lui aussi la regardait, et la mélancolie lui étreignit la gorge.

— Nous étions avec Ciri sur la barque, se rappela-t-il. Sur le lac. Puis sur une rivière. Sur une rivière au courant puissant. Dans le brouillard...

Il trouva la main de Yennefer et la serra fortement.

— Reste allongé tranquillement, mon amour. Reste tranquille. Je suis auprès de toi. Ce n'est pas important, ce qui s'est passé ; ce n'est pas important, où nous étions. Maintenant je suis là. Et je ne te quitterai plus jamais. Plus jamais.

— Je t'aime, Yen.

— Je sais.

— Néanmoins, j'aimerais savoir où nous sommes, soupira-t-il.

Yennefer resta silencieuse.

— Moi aussi, dit-elle enfin tout doucement.

* * *

— Et c'est la fin de l'histoire ? demanda Galaad au bout d'un instant.

— Bien sûr que non ! protesta Ciri en frottant ses pieds l'un contre l'autre pour faire tomber le sable qui s'était immiscé entre ses orteils. Tu voudrais que l'histoire se termine ainsi ? Pas moi !

— Alors que s'est-il passé ensuite ?

— C'est simple, s'esclaffa-t-elle. Ils se marièrent.

— Raconte.

— Bah ! qu'est-ce qu'il y a à raconter ? Ce fut un mariage en grande pompe. Ils vinrent tous, Jaskier, la mère Nenneke, Iola et Eurneid, Yarpen Zigrin, Vesemir, Eskel... Coën, Milva, Angoulême... Et ma Mistle... Et moi aussi, j'y étais, j'ai bu de l'hydromel et du vin. Et eux, c'est-à-dire Geralt et Yennefer, eurent ensuite leur propre maison et vécurent heureux, très, très heureux. C'est ainsi que ça se passe, dans les contes de fées. Tu comprends ?

— Pourquoi pleures-tu, ô Dame du Lac ?

— Je ne pleure pas du tout. C'est à cause du vent, c'est tout !

Ils restèrent longtemps silencieux, admirant le globe ardent du soleil rougeoyant qui effleurait les cimes des montagnes.

— En réalité, dit Galaad, rompant enfin le silence, c'était une histoire tout à fait étrange, oui, tout à fait étrange. Le monde d'où tu viens, dame Ciri, est véritablement stupéfiant.

Ciri renifla bruyamment.

— Oui..., reprit Galaad en toussotant à plusieurs reprises, quelque peu dépité par son silence. Mais chez nous aussi des aventures surprenantes peuvent se produire. Ne serait-ce par exemple, que ce qui est arrivé à sire Gauvain avec le Chevalier vert... ou à mon oncle, sire Bors, et à sire Tristan... Écoute donc, dame Ciri. Sire Bors et sire Tristan se déplaçaient un jour vers l'ouest, vers Tintagel. Leur route passait par des bois sauvages et dangereux. Ils vont leur chemin, ils avancent, regardent et voient soudain une biche blanche, et à côté d'elle, une femme toute de noir vêtue, d'un noir plus noir que le charbon. Et d'une beauté telle qu'il était impossible de trouver plus belle dans le monde entier sauf, peut-être, la reine Guenièvre... Cette dame, qui se tenait près de la biche, donc, vit nos deux chevaliers ; elle tendit la main et leur parla ainsi...

— Galaad ?

— Oui ?

— Tais-toi.

Il toussota, se racla la gorge et se tut. Ils restèrent tous deux

silencieux, observant le soleil. Ils demeurèrent ainsi très longtemps.

— Dame du Lac ?

— Je t'ai dit de ne pas m'appeler ainsi.

— Dame Ciri ?

— Oui ?

— Viens avec moi à Camelot, ô dame Ciri. Tu verras, le roi Arthur te traitera avec respect... Quant à moi... Moi, je t'aimerai et t'honorerais toujours...

— Ne reste pas à genoux, relève-toi sur-le-champ ! Et puis non. Puisque tu es là, frotte-moi les pieds. Ils sont glacés. Merci. Tu es mignon. J'ai dit : les pieds ! Les pieds s'arrêtent aux chevilles !

— Dame Ciri ?

— Je suis là, tu le vois bien, non ?

— Le soleil se couche...

— C'est vrai. (Ciri ferma la boucle de sa chaussure puis elle se leva.) Sellons nos chevaux, Galaad. Y a-t-il dans les environs un endroit où nous pourrions passer la nuit ? Ah ! Je vois à ton air que tu connais le terrain aussi bien que moi. Ce n'est pas grave, mettons-nous en route ; quand bien même il faudrait dormir à la belle étoile, que ce soit un peu plus loin, dans la forêt. Il y a trop de vent près du lac... Qu'est-ce que tu regardes ainsi ?

» Ah, ah ! devina-t-elle en le voyant rougir. Te réjouirais-tu à la perspective de dormir sous un buisson de noisetiers, sur un tapis de mousse, dans les bras d'une fée ? Écoute-moi bien, jeune homme, je n'ai pas la moindre envie...

Elle s'interrompit en voyant son visage rougi et ses yeux brillants. Un visage tout à fait plaisant, somme toute. Quelque chose qui n'était pas la faim serra son estomac et son ventre.

Que m'arrive-t-il ? se demanda-t-elle.

— Ne perds pas de temps, s'exclama-t-elle presque en criant. Selle ton étalon !

Quand ils furent enfin à cheval, elle le regarda et se mit à rire très fort. Étonné, il lui jeta un regard interrogateur.

— Rien, rien, dit-elle nonchalamment. Je viens seulement de penser à quelque chose. En route, Galaad.

Un tapis de mousse, songea-t-elle en se retenant de pouffer. Sous un buisson de noisetiers. Et moi dans le rôle d'une fée. Eh bien, eh bien !

— Dame Ciri...

— Oui ?

— Viendras-tu avec moi à Camelot ?

Elle tendit son bras vers lui. Et lui tendit le sien. Ils unirent leurs mains, chevauchant côte à côte.

Au diable ! se dit-elle. *Pourquoi pas ? Je parierais toute ma fortune que dans ce monde aussi il se trouvera du travail pour une sorceleuse.*

Parce qu'un monde qui n'aurait pas de travail pour une sorceleuse, ça n'existe pas.

— Dame Ciri...

— N'en parlons pas pour l'instant. Poursuivons notre route.

Ils cheminèrent droit vers le soleil couchant. Abandonnant derrière eux la vallée qui sombrait dans la nuit. Abandonnant les blocs de pierre sur le rivage. Les sapins sur les versants des montagnes. Et le lac, le lac enchanté, bleu et lisse comme un saphir taillé. Lui aussi, ils le laissèrent derrière eux.

Et devant eux, dès lors, ils avaient tout.

CPI

AUBIN IMPRIMEUR

Achevé d'imprimer en juin 2011

N° d'impression L 74560

Dépôt légal, juin 2011

Imprimé en France

35294488-1

-
- 1 En anglais dans le texte. (*NdÉ*)
 - 2 En français dans le texte. (*NdT*)
 - 3 En anglais dans le texte. (*NdÉ*)
 - 4 En allemand dans le texte. (*NdÉ*)
 - 5 Traduction : « Lentement, mais sûrement. » (*NdT*)
 - 6 Traduction (de Joël Falcoz) : « Qui jouit de l'amour d'une honnête femme/A honte de tout méfait. » (*NdÉ*)
 - 7 En français dans le texte. (*NdT*)
 - 8 En français dans le texte. (*NdT*)
 - 9 En français dans le texte. (*NdT*)
 - 10 En français dans le texte. (*NdT*)
 - 11 En français dans le texte. (*NdT*)
 - 12 En français dans le texte. (*NdT*)
 - 13 En français dans le texte. (*NdT*)